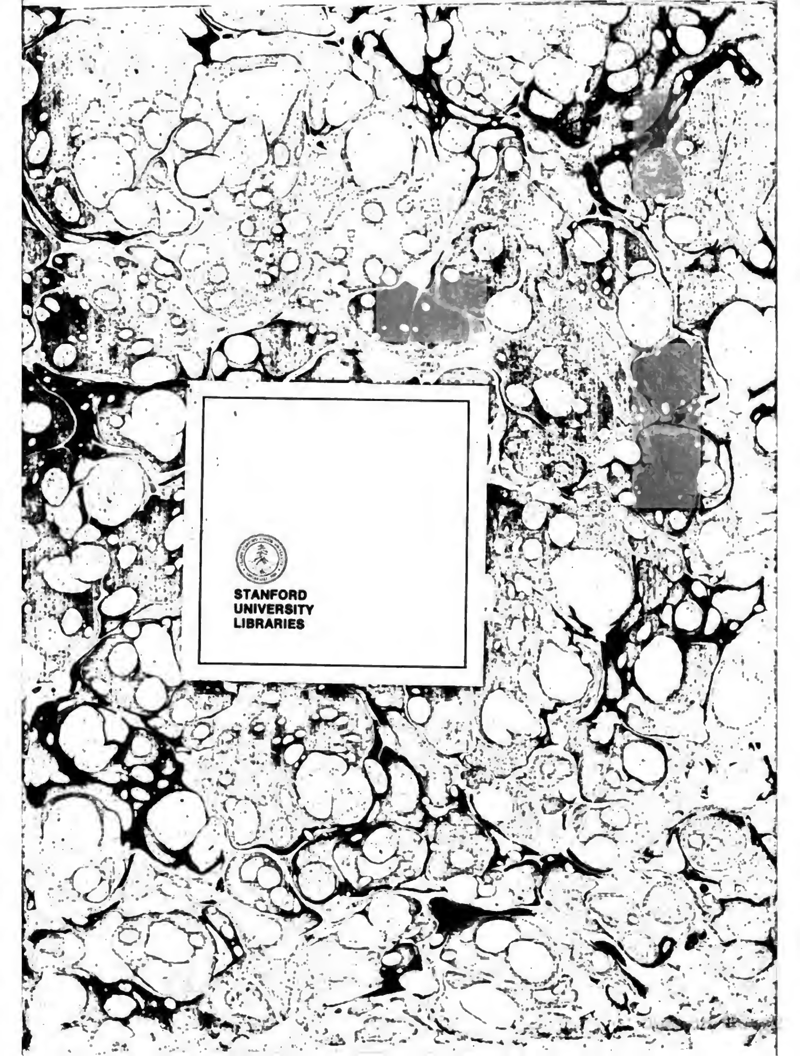



Oliver Belmont


STANFORD
UNIVERSITY
LIBRARIES

HISTOIRE

DE LA

RUSSIE ANCIENNE.

TOME PREMIER.

HISTOIRE
PHYSIQUE, MORALE, CIVILE ET POLITIQUE
DE LA
RUSSIE ANCIENNE.

PAR M. LE CLERC,
Écuyer, Chevalier de l'Ordre du Roi, & Membre de plusieurs Académies.

Soyez justes pour être puissans, soyez justes pour être libres, soyez justes pour être heureux!

TOME PREMIER.



A PARIS,
Chez FROULLÉ, Libraire, Pont Notre-Dame, vis-à-vis le Quai de Gêvres;
A VERSAILLES,
Chez BLAIZOT, Libraire du Roi & de la Famille Royale, rue Satory.

M. DCC. LXXXIII.
AVEC APPROBATION, ET PRIVILÈGE DU ROI.



AU ROI.

SIRE,

La fortune n'eſt rien, la ſageſſe eſt tout, & l'âge d'or eſt le ſiècle de la paix : elle aſſure toujours l'intérêt permanent des États, lorſque la modération préſide aux Traités ; & c'eſt par cette preuve infaillible de la

justice de sa cause, qu'un Prince invite à la confiance, mérite l'amour & la reconnoissance des hommes, en devenant l'Arbitre de leur bonheur.

Un jour viendra, & je crois en voir l'aurore, où la Politique orageuse des passions prendra pour modèle la modération de VOTRE MAJESTÉ : *cette prudence l'éloignera des écueils autour desquels on voit flotter les débris de mille naufrages. En attendant cette heureuse révolution, un Peuple dont le caractère distinctif est de chérir ses Maîtres, personnifiera le Génie de l'humanité, & gravera au pied de sa Statue :* Il ne restaura la Marine Françoise que pour être le Bienfaiteur des deux Mondes.

Je suis, avec le plus profond respect,

SIRE,

DE VOTRE MAJESTÉ,

Le très-obéissant, très-respectueux,
très-fidèle Serviteur & Sujet,
LE CLERC.

APPROBATION.

J'AI lu par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, un manuſcrit intitulé : *Hiſtoire Phyſique, Morale, Civile & Politique de la Ruſſie ancienne & moderne, par M. le Clerc, Chevalier de l'Ordre du Roi, &c.* Un Ouvrage traité avec autant de profondeur, & qui renferme, pour ainſi dire, autant de choſes que de lignes, prouve qu'il eſt le fruit du long ſéjour de l'Auteur dans cet Empire, & des voyages qu'il a faits en différentes parties du monde.

La méthode, l'exactitude, l'élégance, la clarté & la préciſion forment le caractère diſtinctif de cet Ouvrage : toutes les vertus y ſont en action, & la Religion y parle comme elle eſt peinte, avec majeſté. L'Auteur a eu l'art d'accorder ſes préceptes ſublimes avec ceux de la ſaine politique, & de tracer les règles les plus ſages de conduite aux hommes de tous les états. Il plaît, il inſtruit, il charme ceux qui aiment à ſe connoître & qui craignent de ſe tromper. Cet Ouvrage, qui manquoit à la république des Lettres, & qui eſt auſſi riche par le fonds des choſes, que par des obſervations intéreſſantes, des Cartes nouvelles, des Antiquités, des Portraits, des Plans, des Vues pittoreſques, &c. juſqu'ici inconnus à l'Europe, cet Ouvrage, dis-je, ne peut manquer de plaire beaucoup & d'être généralement utile : c'eſt ſur-tout le livre des Princes & des hommes d'Etat ; & la publication n'en ſauroit être trop prompte. A Paris, ce 25 Mai 1782.

ROBERT DE VAUGONDY, *Cenſeur Royal.*

PRIVILÉGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra ; SALUT. Notre bien-amé le Sieur NICOLAS GABRIEL LE CLERC, Ecuyer, Chevalier de notre Ordre, Membre de cinq Académies, &c. Nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage intitulé : *Hiſtoire Phyſique, Morale, Civile, &c. de l'Empire de Ruſſie*, de ſa compoſition, s'il nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce néceſſaires : A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, nous lui avons permis & permettons de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre par tout notre Royaume. Voulons qu'il jouiſſe de l'effet du préſent Privilége, pour lui & ſes hoirs à perpétuité, pourvu qu'il ne le rétrocède à perſonne ; & ſi cependant il jugeoit à propos d'en faire une

cession, l'Acte qui la contiendra sera enregistré en la Chambre Syndicale de Paris, à peine de nullité, tant du Privilége que de la cession; & alors par le fait seul de la cession enregistrée, la durée du présent Privilége sera réduite à celle de la vie de l'Exposant, ou à celle de dix années, à compter de ce jour, si l'Exposant décède avant l'expiration desdites dix années; le tout conformément aux articles IV & V de l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777, portant Règlement sur la durée des Priviléges en Librairie. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres Personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance: comme aussi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Oûvrage, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de celui qui le représentera, à peine de saisie & de confiscation des Exemplaires contrefaits, de six mille livres d'amende, qui ne pourra être modérée, pour la première fois, de pareille amende & de déchéance d'état en cas de récidive, & de tous dépens, dommages & intérêts, conformément à l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777, concernant les contrefaçons. A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en beau papier & beaux caractères, conformément aux Règlemens de la Librairie, à peine de déchéance du présent Privilége; qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le Sieur HUE DE MIROMÉNIL, Commandeur de nos Ordres; qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur DE MEAUPOU, & un dans celle dudit Sieur HUE DE MIROMÉNIL, le tout à peine de nullité des Présentes: du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses hoirs, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour duement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers-Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, charte Normande, & Lettres à ce contraires: Car tel est notre plaisir. Donné à Paris, le vingt-quatrième jour de Juillet, l'an de grace mil sept cent quatre-vingt-deux, & de notre Règne le neuvième. Par le Roi, en son Conseil. LE BEGUE.

Registré sur le Registre XXI de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 2689, folio 744, conformément aux dispositions énoncées dans le présent Privilége; & à la charge de remettre à ladite Chambre les huit Exemplaires prescrits par l'Article CVIII du Règlement de 1723. A Paris, le 13 Août 1782.

LE CLERC.

TABLE DES MATIÈRES

Contenues dans ce premier Volume.

LIVRE II.

LIVRE III.

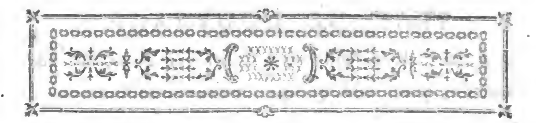
LIVRE IV.

On donnera la Table générale des Matières à la fin de l'Ouvrage.

E R R A T A.

Introduction, page 55, ligne 30, Erasistrates, *lisez* Erostrates.
Page 123, ligne 26, 915, *lisez* 913.
Page 130, §. III, Sventeld, *lisez* Svénald.

PLAN



PLAN
DE
L'OUVRAGE.

Aucune famille ſur la terre ne connoît ſon premier auteur, aucun peuple ne ſait ſa première origine; cependant tous les peuples, jaloux de la reculer, en ont placé l'époque dans la nuit des tems, & rempli les lacunes de leur généalogie par les fables les plus groſſières : ils ont cru voir dans des langues qui n'avoient point d'analogie entr'elles, des rapports de noms pour la démontrer. Ces conjectures, ces étymologies forcées, ont rendu bien ſuſpects les monumens & les actes qu'ils interprètent à leur avantage. Ainſi chaque Nation a eu ſes Hiſtoriens; mais la vérité n'a qu'une hiſtoire : ſi elle fouille dans les archives du monde, c'eſt, comme l'a dit le ſublime Hiſtorien de la Nature, pour nous faire remonter aux différens âges du tems, pour déterminer

les époques des révolutions humaines & des évènemens moraux, pour fixer quelques points dans l'immenſité de l'eſpace, & placer un certain nombre de pierres numéraires ſur la route du tems.

L'amour-propre des Nations & des Particuliers ſe garderoit bien de chercher une fauſſe origine dans les ténèbres qui cachent la véritable, s'il ſe rappelloit que preſque tous les grands Empires doivent leur fondation à des brigands, à des lâches fugitifs dans un coin du monde inhabité, & quelquefois à des proſcrits, qui, pour s'aſſurer l'impunité, ont établi des colonies ſous un ciel rigoureux, ou dans des climats éloignés du lieu de leur naiſſance. La prudence veut que l'on ſoit modeſte ſur ce point. Combien de Maiſons illuſtres ſeroient peut-être dans le cas de rougir! Tous les peuples aujourd'hui policés ont été ſauvages; & les peuples ſauvages ſont deſtinés par la Nature à devenir policés. Si vous dites aux Ruſſes : *Cachez vos titres, ils ſont écrits avec du ſang;* ils vous répondront : *Quel eſt le Trône dont la juſtice pût viſiter les fondemens ſans l'ébranler?*

Les Grecs étoient ſi vains d'une antiquité propre, que les Athéniens aimèrent mieux ſe dire deſcendans

des Cigales de la forêt d'Hégyne, que de se reconnoître pour un peuple étranger daus l'Attique.

Mais il me semble que l'antiquité ne doit entrer pour rien dans les prérogatives d'une Nation : car, pour les peuples ainsi que pour les particuliers, qu'importe d'où ils viennent, pourvu qu'ils soient policés & vertueux? Si les Nations modernes partageoient la folie aborigène des Grecs, il faudroit leur pardonner, & croire que ce ridicule tient apparemment à la foiblesse du cœur humain.

Quoi qu'il en soit, l'Histoire n'a jamais plus besoin de preuves authentiques, que quand on fait servir le bel art de l'Imprimerie au plus méprisable des commerces, au trafic du mensonge. Ce besoin en indique un autre : l'Histoire devoit encore être éclairée par la saine Philosophie; la vérité est leur guide commun, si leur but est l'utilité. Elles ont pour devise : » Ne dites à la » Postérité que ce qui est digne de la Postérité «.

L'antiquité ne mérite nos recherches, que quand les faits consignés dans ses fastes, servent à démêler les ressorts cachés qui ont produit des révolutions dans les mœurs, les loix, les lumières & les arts d'un Empire, & quand ces grands changemens ont

rendu les peuples ignorans ou inſtruits, humains ou barbares, fortunés ou malheureux : c'eſt alors que les faits deviennent dignes de fixer l'attention des hommes, & que la vérité fortifie par ſon témoignage la croyance que mérite un Hiſtorien, dans lequel l'eſprit de patriotiſme, ſans intérêt perſonnel & ſans préjugé, rapporte les faits ſans jamais outrer le mal, ni déguiſer le bien.

Nous avons dit dans le *Proſpectus* de cet Ouvrage, que l'Hiſtoire eſt une école de vérité & de ſageſſe, dont la fonction eſt de fixer le jugement de la Poſtérité. Il ſuit de-là que ſi l'Hiſtoire a pour objet l'inſtruction de l'eſprit & du cœur, ſon but eſt de former des hommes pour le gouvernement des Etats, & de bons citoyens pour chaque ordre de la Société.

Si la Poſtérité ne juge les morts que pour l'inſtruction des vivans, c'eſt bien plus pour l'avantage des individus que pour la prétendue gloire des Empires, qu'il faut comparer les hommes & les ſiècles.

Tout ce fatras de faits ſcandaleux, dont l'orgueil, l'ambition & l'avarice ont été cauſe, devroit être regardé comme un foyer de vapeurs contagieuſes ou méphitiques, dont il faut s'éloigner avec ſoin ; ce ſont les évènemens publics qui peuvent influer ſur notre

bonheur & fur celui de nos defcendans, qu'il faudroit tranfmettre, & enfevelir les autres fous la tombe du mépris qu'ils méritent : les Annales modernes deviendroient par-là les faftes des vertus, & l'hiftoire des Peuples, purifiée de fon alliage, feroit celle de leurs mœurs, de leurs arts, de leurs découvertes, de leur grandeur réelle ; alors chaque Hiftorien verroit en grand comme voit la Poftérité.

Mais fi le fil des évènemns emporte, pour ainfi dire, l'Hiftoire malgré elle, fur la trace des Conquérans fameux, en admirant leur valeur, en rendant juftice à leurs qualités perfonnelles, elle gémit fur les victoires deftructives, & dévoue à l'anathême tous les fuccès qui ont le caractère du brigandage. En intimidant les méchans, par l'opprobre dont elle couvre leurs femblables, elle perfuade l'amour-propre des bons, & les rend meilleurs. Le panégyrique de Trajan fervit à le faire marcher à plus grands pas vers l'eftime & la gloire. C'eft la lecture des Mémoires confacrés à l'immortalité des hommes illuftres, qui a développé dans beaucoup d'ames les germes de la vraie grandeur. La lecture d'Homère avoit échauffé le génie d'Alexandre. Le récit des exploits de ce Conquérant coûta des larmes

d'impatience & de rivalité à César, plus grand que lui encore, & peut-être le plus grand des hommes, si le fourbe pouvoit être grand. La lecture de Quinte-Curce fit concevoir au Cardinal de Richelieu l'idée de prendre la Rochelle, comme le Héros Macédonien avoit pris la ville de Tyr. Les Commentaires du vainqueur de Pompée tinrent lieu d'expérience à Condé, & formèrent Turenne, cet homme par excellence, qu'on ne nomme jamais sans penser à la vertu.

On donne aux hommes des maîtres en tout genre, excepté des maîtres à penser : l'Historien doit leur en servir; son devoir est d'écrire pour instruire, & d'instruire avec la sensibilité de l'homme humain, avec la décence de l'honnête homme policé. L'interprète de la vérité & de la sagesse doit prouver par son exemple, qu'il n'appartient qu'à elle seule de s'énoncer avec dignité. L'Historien qui puiseroit à une autre source, ne feroit qu'embellir le trône de l'erreur, au lieu de le renverser : il placeroit sur l'autel de la vérité une statue de boue relevée par quelques feuilles d'or; il deviendroit semblable à un Bijoutier trompeur qui enchâsse des pierres fausses dans un métal de grand prix. Nous séparerons l'or; nous jetterons la boue : nous

donnerons le ſtraſſ pour ce qu'il eſt. Le bruit des paſſions ne s'étend qu'à une certaine diſtance : la voix de l'Hiſtorien ſe fait entendre par-tout où il y a des hommes raiſonnables. Les Annales de l'hiſtoire doivent donc être autant de regiſtres où l'école du monde ſoit renfermée. L'Hiſtorien doit craindre également de tomber dans un pyrrhoniſme outré ou dans une crédulité ridicule ; l'un ne ſeroit pas plus pardonnable que l'autre : ils ſont à l'Hiſtoire ce que l'Aſtrologie judiciaire eſt à l'Aſtronomie, c'eſt-à-dire, *la fille très-folle* d'une mère très-ſage.

Nous ferons pour l'Hiſtoire, ce que la raiſon a fait pour détruire les erreurs en Phyſique : elle en a rejetté l'obſcur, l'abſurde & le romaneſque : nous rejetterons de même le récit des prodiges qui déshonorent l'Hiſtoire, au lieu de l'embellir ; & toutes les fables mélancoliques, nées dans l'oiſiveté des Cloîtres Ruſſes, où la triſteſſe & l'amour du merveilleux perpétuèrent l'ignorance & nourrirent la ſuperſtition. D'ailleurs, il eſt prouvé que, dans les ſiècles d'ignorance, les Moines Hiſtoriens jugeoient les hommes d'après le bien ou le mal qu'ils en avoient reçu, & prêtoient aux évènemens des couleurs conformes à leur amitié ou à leur haine. Quand la

ſuperſtition tient le pinceau, & que l'intérêt broie les couleurs, les peintures ſont au moins ſuſpectes. C'eſt ici que le pyrrhoniſme eſt la ſauve-garde de l'Hiſtorien. Sans ce doute raiſonnable, l'Hiſtoire reſſembleroit à ces bâtimens que l'œil trompé croit appercevoir dans les nues. On y voit beaucoup de figures bizarres & de ruines à l'antique; mais de baſe & de fondement, point.

Le grand ſpectacle que la Ruſſie donne à l'Europe depuis près d'un ſiècle, a fixé ſur elle les yeux des Nations; & cependant ſon hiſtoire phyſique, morale, civile & politique manque encore à la République des Lettres. J'ai oſé entreprendre ce grand travail, & le même courage m'a ſoutenu pour le finir. Un évènement ſingulier y a donné lieu : le voici.

Je fus appellé en Ruſſie au commencement de l'année 1759, & ſous le règne de l'Impératrice Eliſabeth. Je m'y rendis de l'armée Françoiſe, avec la permiſſion du feu Roi.

Obſervateur par goût & par état, déſireux de voir & de connoître les hommes, je n'ai jamais négligé les connoiſſances utiles : j'ai fait, pendant un ſéjour de dix années en Ruſſie, toutes les recherches néceſſaires pour en écrire l'hiſtoire un jour.

L'Impératrice

L'Impératrice Elisabeth mourut le 25 Décembre 1761 : la douleur de sa perte retentit des frontières de la Chine jusque dans le cœur de la France, dont cette Princesse fut constamment l'amie & l'alliée fidèle. Son successeur n'eut que le tems de jetter un coup-d'œil de Souverain sur un Empire trop vaste pour sa foiblesse; il disparut avec la rapidité d'un nuage emporté par les vents.

Catherine fut proclamée Impératrice. Il étoit possible que cette Souveraine, quoique très-éclairée, eût ajouté foi aux imputations du Comte de Bestuchef, qui avoit de l'ascendant sur son esprit dans le tems qu'elle étoit Grande-Duchesse. Ce Ministre avoit juré une haine implacable au Ministère de France, & s'étoit permis des suppositions de lettres & des calomnies, pour inspirer à sa Nation de la défiance contre lui; & cette défiance pouvoit influer sur les particuliers.

Telles furent les circonstances où je me trouvai; & certainement il falloit du courage pour entreprendre des recherches & pour se procurer des renseignemens, que l'on regarde mal-à-propos comme des secrets d'Etat. Ces réflexions ne ralentirent point mon zèle : je continuai mes recherches avec plus de publicité encore. Je

n'avois rien à craindre; mon but étoit honnête, le génie étoit sur le Trône, & la tranquillité dans mon ame. Je me disois à moi-même, la Russie dans la vigueur de son adolescence, a pris un ascendant qui doit établir sa confiance; pourquoi auroit-elle recours à la politique épiante des foibles?

Catherine a reconnu la fausseté des imputations faites à la France, & le but secret des intrigues tramées contre elle : sa raison majestueuse & le véritable intérêt de son Empire ont détruit la prévention; des sentimens plus dignes, la confiance & la modération, ont tissu le lien d'amitié qui règne aujourd'hui entre les deux Cours.

Voilà comment je me suis instruit en Russie, où j'ai fait tout ce que j'ai dû, sans cesser d'être bon François : j'y ai rempli avec amour, & je puis dire avec dignité, les places de distinction qui m'ont été successivement confiées & réunies, & j'ose interpeller la Nation à ce sujet; peut-être même ai-je eu le bonheur de la servir plus efficacement encore, en contribuant de mon mieux à détourner un orage politique, formé dans son sein, & prêt à éclater : j'y étois autorisé; & d'ailleurs j'avois le droit d'y faire le bien : on n'a jamais celui de faire le mal. Mais ce service est mon secret, la Russie l'ignore,

& je ne m'en fais ici aucun mérite à ses yeux : je suis content; j'étois sorti de France par la porte de l'honneur, j'y suis rentré de même : quand on la perd de vue, le dernier regard qu'on jette sur elle excite un soupir suivi d'un vœu pour le retour.

Les graces du Roi régnant, méritées par des services; les inspections délicates dont il m'a chargé; sa sanction pour une place qui exige, outre la connoissance intime de cette partie de service, une probité assez courageuse pour enchaîner la cupidité, & l'empêcher d'immoler des victimes jusque dans les sanctuaires de l'humanité des Rois; ces témoignages flatteurs de la satisfaction d'un Monarque, honorent le sujet qui s'en est rendu digne : l'honneur est la vie morale de l'homme de bien; il laisse la fortune aux intrigans, à ces *reptiles d'anti-chambres*, qui, pour l'obtenir, se font une cuirasse de l'opprobre, pactisent avec des valets, sauf à jouir insolemment quand ils seront parvenus, & à nous rappeller les *Saturnales*, fêtes où les esclaves jouoient le rôle de leurs maîtres.

Ma gratitude envers mon Prince, & mon zèle pour sa gloire, ne finiront qu'avec moi : c'est le fidéicommis que je transmettrai à mes enfans; mais ici le bon Prince

ressemble en quelque sorte à la Divinité, à qui on ne peut rien offrir qui ne fasse partie de ses bienfaits.

En terminant cette digression que des raisons puissantes rendoient nécessaire, je déclare, avec la plus douce satisfaction, que je dois une partie de mes connoissances historiques sur la Russie, à des hommes vrais & instruits, aussi distingués dans cet Empire, par leur mérite personnel & leur naissance, que par les grandes places qu'ils y occupent, & particuliérement à un Prince qui cultive les Sciences & les Lettres avec autant de succès, qu'il s'occupe des avantages de sa patrie & de la gloire de sa Souveraine. Tel est le Prince Michel Scherbatof, supérieur à ses titres.

On a vu comment l'Auteur s'est instruit en Russie : voici le Plan de son Ouvrage.

Il embrasse la Russie ancienne & moderne. L'Histoire ancienne date du neuvième siècle. A cette époque, la Russie étoit bornée par quatre lacs, & ne formoit qu'une petite partie de la Sarmatie Européenne. Ce fut en 862 que les Slaves de Novogorod appellèrent chez eux trois Princes Varèges pour les gouverner. Avant de décrire le règne de Rourik, Chef de la première

Dynaſtie Ruſſe, l'Auteur y conduit le Lecteur par le Précis hiſtorique des hommes & des Empires, renfermés dans les Problêmes ſuivans.

L'empire du climat eſt-il pour les hommes le premier des empires ?

Les tempéramens individuels forment-ils les caractères particuliers ?

Les caractères particuliers, modifiés ou changés par les différentes formes de Gouvernement, deviennent-ils des caractères nationaux ?

Quel eſt le Gouvernement le plus avantageux à tous les Peuples ſans exception ?

L'élection d'un Prince dans la vacance du Trône, eſt-elle préférable à la ſucceſſion héréditaire ?

La ſolution de ces Problêmes ne ſera pas un hors-d'œuvre dans l'Hiſtoire de Ruſſie, ſi elle eſt le prologue des ſcènes que l'on préſentera aux Lecteurs, ſi elle a des rapports marqués avec les faits qui ont été les cauſes des grandes révolutions qui ont changé la face de notre hémiſphère, & qui influent déja ſur l'autre.

Peu de ſiècles ont été auſſi féconds en évènemens politiques & moraux, que celui où les Slaves & les Ruſſes de Kiof commencèrent à être connus des Grecs:

le tableau de l'Europe & de l'Asie, à l'époque dont il s'agit, suit cette Introduction. Les Cartes des dominations séparées des Slaves & des Russes sont à la tête du premier volume : viennent ensuite les règnes de chaque Souverain; leurs portraits, dessinés d'après les originaux, sont exécutés en taille-douce par d'habiles Graveurs, & placés en tête de chaque règne : des portraits d'un autre genre terminent les règnes qui méritent d'être comparés avec ceux des Princes dont la Postérité a pesé les vertus & les foiblesses, les services rendus à l'humanité & les fautes commises envers elle. Cette manière d'analyser l'Histoire & d'en terminer les époques, a paru la plus piquante & la plus instructive de toutes; elle rapproche les hommes de tous les tems des hommes de tous les lieux, & dans des positions à-peu-près semblables. Une suite de tableaux faits avec la même impartialité par de grands Maîtres, formeroit une galerie morale bien intéressante.

Après avoir placé les faits, dessiné la marche & les révolutions des Gouvernemens, le Peintre des Nations doit offrir le tableau des usages, des coutumes, des loix, des mœurs & des cultes divers : le culte religieux des Slaves présente d'une manière sensible, l'ordre

naturel & la filiation des besoins primitifs & secondaires; le développement graduel de l'instinct y est marqué par des époques; & c'est un spectacle digne du Philosophe, qui aime à retrouver l'homme dans l'état de nature, pour le connoître tel qu'il est dans les divers accidens qu'il éprouve, sous les règnes alternatifs du bien & du mal physiques.

Tous les faits historiques sont prouvés par les autorités les plus respectables & par des monumens. Les médailles, qui font partie de la collection dont le Roi a daigné agréer l'hommage, peuvent avoir été frappées dans des tems postérieurs aux évènemens; mais tous les doutes que l'on pourroit former à ce sujet, seront levés par la comparaison de ces médailles avec la collection suivie des monnoies réellement frappées sous chaque règne, depuis l'introduction des espèces d'or & d'argent en Russie. Ainsi cette Histoire sera prouvée par les Annales, par les monumens & les monnoies de la Nation, & par l'histoire de tous les peuples avec lesquels les Russes auront eu des liaisons & des intérêts à démêler.

HISTOIRE MODERNE.

On trouve dans le cinquième volume d'un Ouvrage

ſur la Ruſſie, qui vient de paroître, » que cet Empire » comprend à-peu-près la cinquième partie des terres » connues du globe;... qu'il contient environ 525,000 » lieues quarrées;... qu'il s'étend du 40ᵉ degré de lon- » gitude, juſqu'à l'Archipel oriental du Nord, dont » les dernières îles ſont au-delà du 225ᵉ degré; & que » l'on peut parcourir plus d'un diamètre de la terre, » ſans quitter un inſtant la domination de la Ruſſie «. La Carte exacte placée en tête du premier volume de l'Hiſtoire moderne, réduit le trop & le trop peu à de juſtes bornes. Le Tableau phyſique & politique de la Ruſſie moderne, eſt la démonſtration des erreurs énormes commiſes à ce ſujet. Mais ces erreurs ne ſont pas les ſeules que nous rectifierons; l'Hiſtorien doit être exact, & par conſéquent impartial : *Amicus Plato, amicus Ariſtoteles, ſed magis amica veritas.*

On fait connoître enſuite les caractères propres des Langues Slave & Ruſſe. La connoiſſance des Langues eſt liée à celle des productions de l'eſprit & du génie. L'Hiſtoire de la Littérature Ruſſe date du règne de Volodimir-le-Grand, de 980 juſqu'en 1780 : elle eſt ſuivie d'un Poëme épique en cinq chants, compoſé par M. *Kéraskof.* L'action de ce Poëme eſt le combat naval

des

des Ruſſes & des Turcs ſur le canal qui reçoit ſon nom de l'île de *Scio*, & qui la ſépare de la *Natolie*. Ce combat fut ſuivi de la deſtruction de la flotte Turque. On trouve à la ſuite de ce Poëme le Précis hiſtorique des Arts depuis Rourik juſqu'à Pierre-le-Grand. De-là, l'Auteur paſſe à la population, & il donne des obſervations intéreſſantes à ce ſujet. Il recherche les cauſes des maux contraires à la proſpérité, juſque dans leurs principes; mais il a placé l'antidote à côté du mal, en expoſant les moyens propres à rendre la liberté également utile au Gouvernement, aux Seigneurs propriétaires & aux Peuples ſerfs. Cette analyſe eſt terminée par le projet d'un règlement convenable à ce but civil & politique. La population conduit aux facultés phyſiques & morales des différens peuples; & cette connoiſſance mène à celle de leur conſtitution individuelle, de leur manière de vivre, des maladies qui leur ſont propres, du traitement de ces maladies & de leur influence. Ici l'Auteur rapporte les remèdes ſimples, regardés comme autant de ſpécifiques par les différens peuples de l'Aſie ſeptentrionale. L'emploi & les effets heureux de ces ſecours, encore inconnus aux Européens, ſont conſignés dans vingt-deux obſervations. Toutes ces recherches ſur les

pays lointains, ſont dignes d'intéreſſer la curioſité du nôtre : elles ſont liées à la connoiſſance des hommes de tous les climats, des arts de la main qui exercent l'induſtrie de ces peuples, & des richeſſes que produit leur ſol. Les deſtinées des Empires tiennent aux progrès des connoiſſances humaines.

L'Hiſtoire de la Nobleſſe Ruſſe ſuit celle du Peuple : toutes les époques en ſont diſtinctes.

La deſcription des Provinces eſt accompagnée du Précis hiſtorique des différens Peuples conquis ou tributaires, de leurs coſtumes, de leurs pratiques ſuperſtitieuſes, de leurs cérémonies, de leur morale, & de leurs rapports avec celle des Indes orientale & occidentale ; de leurs principales villes, & des productions des trois règnes.

Les rapports frappans entre les uſages, les mœurs, le culte, la manière de vivre des Tchoutchis, des Tatars idolâtres, des Kamtchadales, des Groënlandois & des Eſquimaux ; l'analogie parfaite du ciel & des phénomènes céleſtes, de la température, des productions du ſol, des animaux, des minéraux, des foſſiles, des changemens accidentels qu'ils éprouvent dans la Baie d'Hudſon comme dans la Sibérie, ſemblent prouver

jusqu'à l'évidence, que l'Amérique étoit jointe autrefois avec l'Asie septentrionale, & que sous ce parallèle, celle-ci a peuplé l'autre. A 65 degrés 58 minutes de latitude, & 192 degrés 10 minutes de longitude de Gréenvick, la côte de l'Asie septentrionale n'est éloignée au plus que de sept lieues de celle nord-ouest de l'Amérique.

Toutes les tentatives que l'on fera dans la suite pour trouver le passage au nord, seront en pure perte, attendu que ce passage est impraticable. Ainsi, ni les Russes, ni aucune autre Nation des deux mondes, n'en peuvent tirer avantage pour le commerce & la navigation : des glaces éternelles s'y opposent. Mais c'est quelque chose que de savoir à quoi s'en tenir sur un passage aussi désiré des Russes qu'envié des peuples commerçans, qui croient encore qu'il est trouvé, & qu'on leur en fait un mystère par raison d'Etat : je puis affirmer ici qu'il n'en est rien.

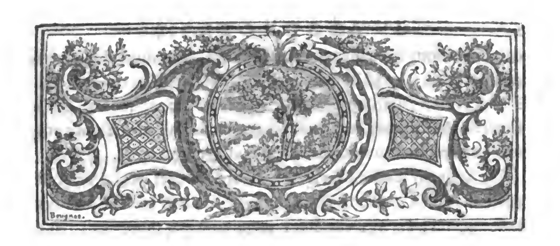
La connoissance des Provinces de Russie donne celle des produits respectifs des richesses naturelles, des richesses de l'industrie & du commerce de cet Empire : ces trois objets sont les bases de l'Impôt. Il est direct pour tous les peuples de la Russie proprement dite : on fera voir ce qu'il est pour les peuples conquis &

tributaires : tout ce qui eſt impoſé eſt perçu ſans frais & rendu ſans diminution ; de manière que ſi la perception ne coûte rien à la Couronne, elle n'eſt jamais une charge de plus pour les contribuables.

L'emploi des richeſſes, les forces de terre & de mer, le dénombrement des unes & des autres, ſont préſentés d'une manière claire & diſtincte dans pluſieurs tableaux qui méritent une pleine confiance. L'Auteur a les preuves de ce qu'il avance, & rien ne peut infirmer la vérité des faits.

Le dernier volume de l'Hiſtoire moderne renferme des anecdotes précieuſes qui ne pouvoient s'acquérir que par un long ſéjour, que par l'habitude de vivre avec les Grands, avec les hommes de Lettres, les Hiſtoriens du pays, & que par des recherches très-laborieuſes, pour vérifier ſcrupuleuſement tous les faits conſignés dans l'Ouvrage. Le principal but de l'Auteur pendant un ſéjour de dix années en Ruſſie, étoit, ſuivant l'expreſſion de Montaigne, *de frotter & limer ſa cervelle contre celle d'autrui.* Peu d'Ecrivains peuvent dire avec autant de fondement : J'ai *vu, revu, comparé long-tems, & jugé.*

INTRODUCTION.



INTRODUCTION
A
L'HISTOIRE
DE RUSSIE.



L'EMPIRE du climat eſt-il pour les hommes le premier des Empires ? Les tempéramens individuels influent-ils ſur les caractères particuliers ? Les caractères particuliers, modifiés ou changés par la forme du Gouvernement, deviennent-ils des caractères nationaux ? Quel eſt le Gouvernement le plus avantageux à tous les peuples ſans exception ? L'élection d'un Prince, dans la vacance du Trône, eſt-elle préférable à la ſucceſſion héréditaire ? Tels ſont les problêmes qui ſerviront d'introduction à l'Hiſtoire des *Ruſſes*. Leur ſolution ne ſera point un hors-d'œuvre, ſi elle nous fait connoître les principes cachés qui opèrent à la longue

ces révolutions qui renverſent les Empires, les formes différentes qu'aura priſes la conſtitution d'un peuple, ſon paſſage de l'anarchie à l'oppreſſion, de l'oppreſſion à la liberté, pour revenir de la liberté à l'eſclavage; comment les mœurs tiennent de ſi près aux loix, & combien les uſages ont d'analogie avec elles.

Un Ecrivain illuſtre, qu'il faut encore admirer quand on n'eſt pas de ſon avis, a penſé que l'empire du climat étoit le premier des empires, & il a élevé ſur cette baſe phyſique le ſyſtême politique & moral des différentes légiſlations.

Hommage à Monteſquieu! ſes ouvrages renferment des vérités immortelles; mais je ne penſe pas comme lui ſur l'empire du climat : je crois qu'il en eſt de l'ordre moral & politique comme de l'ordre phyſique. Les premiers Philoſophes qui jettèrent des regards ſuperficiels ſur la Nature, crurent en avoir ſaiſi tout le mécaniſme, & ſe hâtèrent de faire des ſyſtêmes. Suivant qu'ils avoient cru voir tel ou tel principe dominant, ils rapportoient tout à ce principe unique. La ſaine Philoſophie à fait rejetter ces ſyſtêmes prématurés : on a commencé, depuis un ſiècle, un cours d'expériences dont le réſultat pourra devenir un jour le vrai ſyſtême du monde. L'homme a peut-être auſſi été jugé avant d'être bien connu.

L'hiſtoire philoſophique des tempéramens, des caractères, des légiſlations, des uſages, des coutumes de tous les pays & de tous les âges, peut ſeule nous apprendre de combien de modifications & de combinaiſons différentes la Nature humaine eſt ſuſceptible, par le concours des cauſes phyſiques, morales & politiques.

L'homme eſt organiſé & conformé de manière à ſentir, à penſer, à réfléchir, à comparer & raiſonner, à être modifié de certaines façons propres à lui ſeul, aux qualités des ſubſtances qui le réparent, aux combinaiſons ſecrettes qui ſe font en lui-

même, qui entretiennent le calme & l'harmonie de ses ressorts, ou qui portent le trouble & le désordre dans un corps qui est, si je puis m'exprimer ainsi, le frêle vaisseau de l'ame.

L'essence physique de l'homme ou sa constitution propre, forme son tempérament.

Sa nature est l'énergie des différentes parties & qualités qui le constituent; énergie qui tend sans cesse à sa conservation, & de la manière la plus forte, dans *l'ordre physique*, & à son bien-être dans *l'ordre moral.*

Nos premières impulsions, nos premiers goûts, nos premiers penchans, sont la voix impérieuse de cette énergie qui a une influence marquée sur chaque caractère. Il y a une infinité de tempéramens divers; leur variété étant presque infinie, celle des caractères l'est aussi.

Toutes les espèces de tempéramens sont à la fois naturelles, acquises & composées : toutes les espèces de caractères le sont de même. Le tempérament est le balancier de la conduite physique, comme la passion dominante est le régulateur de la conduite morale; & il est certain que ce balancier & ce régulateur peuvent être accélérés, retardés, troublés, en cent manières diverses. Le feu principe qui anime les corps, est une étincelle qui tombe, ou sur de la terre en pure perte, ou sur de l'eau qu'elle raréfie, ou sur du soufre qu'elle allume, ou sur du salpêtre dont elle cause l'explosion. L'Observateur de la Nature sait que le *clavier humain* se monte souvent & se touche à-peu-près comme un instrument à cordes: ses accords ou ses dissonnances dépendent du génie, de la touche délicate ou vigoureuse, de l'ignorance ou des lumières du bon ou du mauvais Maître de musique.

Tout est donc enchaîné dans la Nature; le physique & le moral y sont unis de la manière la plus intime : le comment est inutile; *Dieu nous a laissé l'opinion & s'est réservé la science.*

Quoi qu'il en soit, l'homme naît sensible, social, curieux, imitateur, avec un goût décidé pour le repos & pour les jouissances.

Les goûts, les penchans, l'esprit, le génie, les talens, les découvertes, les arts, le régime politique, les vertus & les vices des Nations, tout tient aux caractères différens des hommes; & de ces caractères sont formés ceux de la vie universelle : ses nuances dépendent essentiellement des couleurs que les goûts, les penchans & l'énergie des passions lui donnent.

Mais, dira-t-on, si le tempérament est une disposition originelle d'où dépendent les fonctions générales de l'individu, pourquoi les tempéramens des hommes changent-ils comme les caractères moraux des peuples? Comment est-il arrivé que le tempérament des habitans des environs de la Grèce ait passé en France? Par quel hasard le retrouve-t-on chez les Suédois, qu'on appelle, pour cette raison, *les François du Nord?* Comment est-il possible que ces *Scythes* qui en imposèrent à *Alexandre*, soient aujourd'hui les esclaves dociles des petits Princes de la Tatarie de *Kuban*, de la grande & petite *Kabardas?* Par quelle révolution étrange les Slaves dont nous allons donner l'histoire, ont-ils passé de l'Etat Républicain sous le joug du despotisme?

La dégénération des tempéramens & des caractères se fait de plusieurs manières; par des nuances insensibles, ou par des secousses violentes : par des secousses, sous les usurpateurs & les tyrans : par des nuances insensibles, lorsque les Nations s'étendent de proche en proche, se fréquentent, & croisent les races. Cette dégénération arrive encore lorsqu'on change d'état, de mœurs, de nourriture; lorsque le peuple quitte les campagnes pour se renfermer dans les villes; lorsque d'Agriculteur il devient Artisan, Artiste, Commerçant, Marin, Militaire, &c. Les délices de Capoue changèrent la constitution physique & le

caractère des soldats d'*Annibal :* il avoit emmené des héros, il ne ramena que des lâches. Lorsque la contrée que le Parisien habite étoit couverte de bois, l'Empereur *Julien* disoit : *» J'aime le Parisien, parce qu'il est sérieux & grave comme moi «*. Cependant aucun peuple du monde ne ressemble autant aux *Athéniens*, par ses goûts, ses usages, ses mœurs, son amour pour la nouveauté, & par son atticisme, que les Parisiens d'aujourd'hui.

Ce n'est point le climat qui forme les hommes, c'est la Nature qui les produit : modifiés par tout ce qui les entoure, ils doivent à l'exemple ce qu'ils sont ; leurs passions sont plus soumises au régime actuel du Gouvernement, qu'à l'empire des mœurs & des loix antiques. En général, les mœurs viennent de l'éducation qui en est la première habitude, & l'éducation dépend des principes ou de la forme du Gouvernement.

Le climat de l'Italie n'a pas changé depuis *Numa*, ni depuis *Brutus*. Le *Siamois* si craintif, le *Macassa* si intrépide, vivent sous le même climat : le Turc silencieux & le Grec babillard habitent la même terre : le Juif moderne, si soumis, suit encore les mêmes loix que le Juif ancien, factieux jusque dans l'esclavage. Le destin des peuples est dans le caractère des Princes ; ce sont eux qui forment les caractères nationaux. Les Romains n'étoient point sous *Tibère*, ni sous *Néron*, ce qu'ils avoient été sous *César*, & ce qu'ils furent sous *Titus*. Mais rapprochons les exemples.

Je ne puis m'empêcher de copier ici l'estimable Auteur *de la Rivalité de la France & de l'Angleterre*. Quand on est en état de sentir, de penser & d'apprécier les idées des autres, on a le droit de prêter aux siennes le coloris des grands Maîtres.

Les Anglois, libres sous leurs Rois Saxons, connurent dans *Guillaume I* un vainqueur & un maître, & ils furent esclaves. La tyrannie, non-contente de les opprimer, voulut les avilir ;

elle leur prodigua l'outrage. Ils ne s'avilirent pas eux-mêmes : on ne les vit point, à l'exemple des Romains, courir au-devant du joug, & devenir extrêmes dans la servitude, après l'avoir été dans la liberté. Les Anglois avoient succombé sans avoir cédé; ils étoient écrasés comme les *Corses*, & n'étoient pas soumis : la liberté vivoit au fond de leurs cœurs; ils détestoient leurs tyrans, & n'attendoient qu'un moment favorable pour secouer le joug. Ce joug s'aggrava sous *Guillaume le Roux*. Le père n'avoit été tyran que par principes, & parce qu'il jugeoit utile d'inspirer la terreur : le fils eut les mêmes principes, & de plus, tous les caprices de la tyrannie. Le peuple Anglois perdit son courage en perdant l'espérance; il prit insensiblement ce caractère triste & sombre que donne la haine contenue par la terreur.

Henri I, croyant avoir besoin du peuple, sembla un moment vouloir le flatter; mais bientôt il imita les violences de son père & de son frère. Aux horreurs de la tyrannie succédèrent, sous *Etienne*, les horreurs des guerres civiles; & cette fierté farouche qui en est le fruit, forma le caractère national. *Henri II* parut avec un éclat qui éblouit sa nation.

Plus absolu que tous ses prédécesseurs, il sembla n'être qu'un citoyen puissant. Les Anglois crurent être libres, parce qu'ils obéissoient à la raison. La nation reprit alors sa magnanimité naturelle; elle déploya des talens, des vertus; elle fit de grandes choses.

Richard regarda ses sujets de l'œil dont l'homme regarde ces animaux utiles, compagnons de ses travaux. Les Anglois ne lui parurent faits que pour mourir à sa suite, & servir à sa gloire. Il n'imagina pas pour un Souverain un autre emploi des hommes; il rendit son peuple uniquement guerrier comme lui. De tous les Gouvernemens, le plus despotique est le militaire; mais tout soldat doit être libre en servant sous son maître. La valeur de

Richard flattoit sa Nation, qui lui pardonna tout, & respecta en lui un Héros.

Jean monta sur le Trône; tous les vices y montèrent avec lui: le despotisme se produisit sous toutes les formes capables de le rendre également odieux & méprisable; toute illusion cessa: le peuple, éclairé par l'oppression, osa revendiquer les droits de l'homme, & discuter ceux du Souverain; il crut qu'au moins il étoit dû plus d'égards aux citoyens rassemblés, qu'à un usurpateur devenu assassin; il voulut donner à la liberté publique des fondemens que la tyrannie ne pût pas même ébranler. Delà un choc terrible & des combats, toujours plus favorables à la licence qu'à l'autorité. Quand les sujets sont parvenus à examiner jusqu'à quel point ils peuvent manquer à leurs maîtres; quand ils songent à borner leurs devoirs au lieu de songer à les remplir, une démarche hasardée, un coup d'autorité déplacé, un remède ou mal choisi, ou mal appliqué, peut causer les plus grandes révolutions. *Henri II* fut puni de ses fautes, comme son père l'avoit été de ses crimes; il eut presque toujours son peuple à combattre. *Edouard I* éblouit les Anglois par l'éclat de ses conquêtes; il tourna leur activité contre les Gallois & les Ecossois; il fit de ces turbulens citoyens des soldats soumis.

La justice & les loix lui gagnèrent les cœurs, & tout rentra dans l'ordre. Mais lorsque *Edouard II*, avili par la mollesse, voulut dégrader l'Etat, en mettant ses favoris à la tête de la Nation, la Nation révoltée livra les favoris au supplice, déposa le Roi, & se porta contre lui à des excès qui seront toujours une tache pour le nom Anglois.

On voit par quels degrés la fierté Angloise avoit dégénéré en férocité. Ce peuple avoit passé par tous les excès de l'esclavage: quand sa patience fut épuisée, il rompit ses fers avec fureur. Les passions concentrées, les haines qu'on étouffoit, éclatèrent:

des secousses violentes, des horreurs soudaines, des révolutions brusques, des mouvemens convulsifs annoncèrent la vengeance plutôt que la restauration. La liberté rétablie par des guerres civiles & des Parlemens agités, fut toujours orageuse : le Roi & le peuple s'observoient d'un œil inquiet; la défiance étoit dans tous les cœurs; les bornes respectives toujours fixées, étoient toujours franchies : l'autorité redevenoit entreprenante, parce qu'elle avoit des entraves; la liberté devenoit plus farouche, parce qu'elle étoit troublée ; les esprits, profondément occupés de ces grands objets politiques, prenoient un caractère de solidité, de réflexion & de tristesse, qui distingue encore aujourd'hui cette Nation.

En France, au contraire, depuis *Louis-le-Gros*, le peuple ne voyoit dans ses Maîtres que des protecteurs contre la tyrannie des Grands : l'intérêt du Roi & du peuple étoit le même. Delà cette confiance réciproque qui fait la douceur & la sûreté du Gouvernement; delà cet amour du peuple pour ses Rois, qu'on n'a pas eu tort de regarder comme propre à la Nation Françoise; delà cette persuasion du peuple dans ses misères, que le Roi les ignore, & les feroit cesser s'il en avoit connoissance.

Sous *saint Louis* on ne voyoit qu'un père adoré, que des enfans heureux; l'idée de maître & de sujet disparoissoit sous tous les Rois, depuis *Louis-le-Gros* jusqu'à *Philippe-le-Bel* : la liberté du peuple s'accrut dans la même proportion que l'autorité royale. Ces questions délicates qui déchiroient l'Angleterre, étoient à peine en France la matière d'une conversation. L'indifférence, le défaut d'intérêt, accoutumèrent insensiblement les François à traiter les plus grands objets avec cette gaieté légère qui paroît toujours frivole, & qui l'est quelquefois.

Mais ce caractère n'est pas tellement inhérent à la Nation, que le caractère particulier des Rois ne puisse le modifier ou le changer.

changer. Les violences de *Philippe-le-Bel* effarouchèrent les esprits; ils virent avec inquiétude l'intérêt des finances élever un mur de séparation entre le Roi & le peuple : les ames s'ouvrirent à des impressions sinistres. Ce peuple, jusqu'alors protégé par le Trône contre les Grands, commençoit à rechercher l'appui des Grands contre le Trône. Le repentir de Philippe désarma les François; sa mort les toucha : le supplice d'*Enguerrand* satisfit leur haine, mais sans rétablir la confiance. Le désordre des finances continuoit, & par conséquent augmentoit toujours. Les François alarmés pour la liberté, devenoient rivaux des Anglois sur cet article important comme sur tout le reste.

Tels étoient le caractère & l'esprit des deux Nations, lorsque *Edouard III* & *Philippe de Valois* se présentèrent pour disputer le Trône de la France.

Cet amour antique des François pour leurs Maîtres, & cette confiance en leur bonté, sont encore les mêmes; ils seront toujours le plus glorieux apanage des Princes qui prouveront à l'Europe, que le meilleur ami d'un bon peuple est un bon Roi.

Ce simple apperçu suffit pour faire comprendre aux Lecteurs que l'éducation nationale & la forme du Gouvernement sont, chez presque tous les peuples, les principes de leur émulation, de leurs mœurs, & du développement des facultés morales & intellectuelles. Voilà pourquoi les vices de l'Orient ne sont pas ceux des peuples Occidentaux; & pourquoi encore les vertus ordinaires chez les Républicains, sont rarement celles des peuples soumis aux loix d'une Monarchie.

J'en demande pardon à Montesquieu; mais je ne puis penser que les mœurs, les vertus & les vices, de même que les végétaux, aient leur climat & leur sol; qu'ils fructifient dans les uns, & dépérissent dans les autres.

» Les Nations libres, dit-il, sont superbes; les autres peuvent

» plus aisément être vaines. La grandeur est une suite de l'élévation » de l'ame, & c'est l'orgueil national qui fait faire de grandes » choses. La vanité, qui est le partage des ames étroites & des » petits génies, ne rend capable que de petites choses «.

En opposant la grandeur à la petitesse, la comparaison est juste : elle cesse de l'être dans la supposition contraire. Avant de prononcer en dernier ressort sur un point de cette importance, il eût fallu comparer la Monarchie bien ordonnée avec l'Etat Républicain. La justice veut qu'on applique la mesure sur deux plans comparés; c'est le seul moyen de s'assurer si la compensation est égale, ou si elle reste au-dessous de l'équilibre. En généralisant trop les principes, on en fait souvent de fausses applications; & dans ce cas, ou l'on ne prouve pas assez, ou l'on ne prouve rien, à force de vouloir trop prouver.

Rome, devenue la tête d'un corps dont l'Europe, l'Asie & l'Afrique étoient les membres, la superbe Rome a fini par démontrer à l'Univers, que la petitesse s'introduit dans les Républiques les plus fières, comme dans les Etats les plus soumis; & *Socrate*, dans *Platon*, va nous dire comment. (*Voyez* la République de Platon, liv. IX.) La petitesse commence avec l'amour des richesses, avec la dépravation des Grands, l'avilissement de la Noblesse, la vénalité des charges & l'élévation de la finance, c'est-à-dire, quand l'or & l'argent commencent à tenir lieu de naissance, quand ils prennent la place du mérite & de la vertu, quand tous les rangs se confondent.

Cette maladie morale & politique des hommes & des Empires existe, lorsqu'un petit nombre de citoyens s'arrogent l'autorité, & rapportent tout à leurs intérêts ou à leurs passions. Son véritable nom est l'*Oligarchie :* les richesses excessives la font naître; & comme le poison augmente de force à mesure qu'il est plus développé, cette maladie finit ordinairement par la gangrène

des Etats dont elle s'eſt emparée. Deux cauſes principales la font naître : la négligence & l'inconduite des chefs fainéans ou prodigues, qui doivent ſurveiller & protéger les travaux des abeilles, & économiſer leurs produits.

Dans ces jours d'oubli & de diſſipation, des frêlons, armés d'aiguillons, s'introduiſent dans toutes les ruches de l'Etat : la corruption les a fait éclorre dans le ſein de la licence ; ils apportent en naiſſant les inclinations de leur mère & de leur nourrice.

Une fois maîtres du rucher, les frêlons oligarchiques ne ſe bornent plus aux deſirs néceſſaires ; une ſoif inſatiable de miel les tyranniſe : les deſirs ſuperflus, les deſirs ſomptueux & factices s'emparent de toutes les puiſſances de leurs cœurs. Il n'y a plus qu'un commerce avec eux, celui de careſſer leurs deſirs. Chacun veut être initié, en grande pompe, aux myſtères de ces voluptueux *Lotophages*, pour obtenir un peu du miel enlevé à la République laborieuſe. Du ſens figuré paſſons au ſens vrai.

L'appui que les paſſions des riches trouvent dans les paſſions d'autrui, va produire d'autres métamorphoſes : il n'y aura plus qu'un mobile dans les deux premières claſſes de la ſociété ; la faction des deſirs oligarchiques ſera la ſeule ; les combats renaiſſans ſeront ceux de l'adreſſe contre la fortune, & de la misère extrême contre les richeſſes.

L'or & l'intrigue ſont les mobiles des actions ; la façon de ſentir & de penſer change ; le temple de *Plutus* devient le centre commun où les vœux vont aboutir ; les idées de fortune s'élèvent ſur les idées de gloire & de patriotiſme : idées ſublimes, qui rendoient peu auparavant les citoyens ſi nobles, ſi élevés, ſi grands.

A cette époque fatale, l'égoïſme s'empare des ames ; les plaiſirs ſont les tyrans des cœurs ; le ſeul règne eſt celui des jouiſſances

préſentes. On établit entre les plaiſirs permis & les plus coupables, une eſpèce d'égalité : on les fait, pour ainſi dire, tirer au ſort, & l'on s'abandonne au premier à qui le billet eſt favorable. D'un plaiſir ſatisfait on paſſe ſous l'empire d'un autre, & de ſuite on n'en rebute aucun : les plus bizarres finiſſent par être ceux de choix, & les ſeuls deſirs coupables règnent à la place des deſirs innocens & légitimes.

Dès que les mœurs des Grands ſont corrompues, la corruption gravite ſur le peuple avec la violence de la chûte ; le mérite ne ſe fait jour à rien : la vertu devient inutile, le bien public une chimère : le zèle conduiroit à l'hopital des pauvres, & le dévouement à l'hopital des fous : le ſcandale eſt ôté à la débauche, & les vices marchent à découvert : la dépendance ſeroit eſclavage; la licence doit être la liberté. En s'affranchiſſant de tous les préjugés, on ne reſpecte plus de principes ; & il n'y a plus de règles, dès qu'il n'y a plus de barrières ſacrées.

On ne tient plus aucun compte des loix, afin de n'avoir abſolument aucun maître : le foible ſe fait un art de les éluder, & le puiſſant une gloire de les violer impunément. La plus belle paſſion des ames honnêtes, la douce amitié, eſt un ſentiment uſé ; les liaiſons d'intérêt & de plaiſirs prennent ſa place. Tous les Ordres de l'Etat ſans patrie, jaloux & ennemis les uns des autres, ne ſe doutent pas même qu'il y ait un bien public. Le libertinage eſt la vraie magnificence, & l'impudence eſt le bon ton. Les idées romaneſques, les jugemens faux & préſomptueux, les opinions haſardées & tranchantes, naiſſent en foule, & proſcrivent les réflexions ſaines, qui ſont la garde fidèle de la raiſon.

Unis par les mêmes deſirs & les mêmes paſſions, les pères s'accoutument à traiter leurs enfans comme leurs égaux, & même à les craindre. Ceux-ci, qui ſe croient de beaucoup ſupérieurs à leurs parens, n'ont ni reſpect, ni égards, ni reconnoiſſance pour

ceux à qui ils doivent le jour : leur liberté en souffriroit. Des Instituteurs mercenaires craignent également de perdre leur état, & ménagent des disciples qu'ils redoutent. Les jeunes gens, qui ne doutent de rien, veulent aller de pair avec les vieillards, & balancer leur autorité, soit dans les discours, soit dans les actions. Les vieillards, de leur côté, devenus enfans par les mêmes goûts & par des desirs de réminiscence, ont des complaisances & une politesse mal entendue pour les jeunes gens, qui s'en amusent; ils prennent place parmi eux, s'étudient à copier servilement leur façon d'être, dans la crainte de passer pour bourrus, déplaisans, ridicules : *ridicule est le grand mot & le grand vice.* Mais l'abus le plus intolérable que la licence introduise dans ce Gouvernement, c'est que les esclaves de l'un & de l'autre sexe, corrompus par le mauvais exemple de leurs maîtres, y sont aussi libres que ceux qui les ont achetés. Dans une position si déplorable, la patrie, au lieu de pleurer la mort prématurée de ses enfans, se voit réduite à pleurer leur vie. Les femmes, devenues aussi indépendantes que les hommes, y ont plus de pouvoir : leurs armes ont plus de force, & leur triomphe est plus sûr; elles intriguent, & tout sort de sa route ordinaire : on ne va aux rangs & aux honneurs, aux plaisirs, que par leur moyen; les grands & les petits se prosternent devant elles, & ces idoles transforment tout à leur image. C'est bien plus des femmes que des hommes qu'une nation tient ses mœurs. Cette corruption générale gagne jusqu'aux animaux : *Les chiennes*, dit Socrate, *y sont sur le même pied que leurs maîtresses : les chevaux, & sur-tout les ânes, s'accoutument à marcher la tête levée & sans se gêner; ils heurtent de front, renversent & foulent aux pieds tout ce qui se rencontre sur leur passage, s'il n'a soin de se ranger.*

L'Etat a changé de forme; il faut bien que sa constitution change avec ses mœurs : les riches, qui sont à la tête de toutes les parties de l'Administration, peuvent agir & se fortifier; ils

bourdonnent autour de la Tribune, & ferment la bouche à quiconque voudroit ouvrir un avis contraire au leur : toutes les affaires passent par leurs mains.

Le Gouvernement croit avoir besoin d'eux, & les vers rongeurs de l'Etat en sont regardés comme les *colonnes*. A l'exemple du Gouvernement, tout le monde recherche leur appui.

Quand l'amour du luxe & les desirs indomptés dévorent le cœur, les revenus sont bientôt épuisés à les satisfaire. Après cela viennent les emprunts, suivis de la dissipation du patrimoine. Lorsque l'on n'a plus rien, & qu'on veut jouir encore, on court çà & là en forcené, cherchant de tous côtés quelques proies que l'on puisse surprendre par artifice, ou ravir par force. Après avoir mangé sa part, on finit par manger celle des autres. Ces grands mêmes, qui n'avoient pas besoin de l'Oligarchie pour être heureux, se trouvent réduits à s'enter sur elle; ils passent aux *hommes d'argent* leur morgue, leur dureté, leur insolence même, pourvu qu'ils puisent dans leurs bourses.

Assis sur des coffres-forts, les riches, étayés de l'appui des grands, font la loi à l'Etat, dont ils pressurent les sucs & paralysent les nerfs. C'est ainsi qu'on voyoit les traces de l'argent qui entroit à *Sparte*, mais non de celui qui en sortoit.

Les riches, dans l'abondance de tout, ne manquent jamais d'adopter un systême qui leur endurcit tranquillement le cœur, & les dispense de la compassion & de la bienfaisance : *pauvre* est pour eux le synonyme de *coquin*; & le genre de vie le plus dur est, à les entendre, le plus sain & le meilleur. Insensibles aux maux dont ils sont cause, ils querellent les malheureux, pour se dispenser de les plaindre : leur sensibilité porte toute entière sur leurs chevaux, leurs chiens, & les intendans de leurs plaisirs. On ne cesse de répéter : *Détruisez la misère, vous détruirez les crimes.* C'est prendre l'effet pour la cause. Si le porte-voix de l'humanité

pouvoit ſe faire entendre de l'oreille des Princes, il faudroit leur dire : *Princes, dont la juſtice & la bonté ſont le véritable intérêt, empêchez les Grands d'être oppreſſeurs, & les Traitans d'être raviſſeurs; vous ſerez adorés & puiſſans, & vos peuples ſeront heureux.*

Mais quel en eſt le moyen ? Il eſt ſimple & facile. Un ſage Légiſlateur, en qualité de père de l'Etat, doit prendre, à leur égard, les mêmes précautions que le conducteur des abeilles prend à l'égard des frêlons. Son premier ſoin eſt d'empêcher qu'ils ne s'introduiſent dans les ruches; & ſi, malgré ſa vigilance, ils s'y ſont gliſſés, il les retranchera au plus vîte, en coupant la partie du gâteau où ils ſe ſont retirés : il n'a pas d'autre parti à prendre. Enſuite, le Légiſlateur n'eſtimera que le bon, l'honnête & l'utile, & il ramenera tout au grand ſimple. Pour lui plaire & pour parvenir, la conduite & les mœurs des grands & des riches rentreront dans l'ordre naturel : à ſon exemple, chacun adminiſtrera ſes biens & ſes talens avec avantage pour ſoi-même & pour la ſociété; chaque homme calculera, & calculera juſte, ſes moyens, ſes facultés, ſes revenus & ſes dépenſes, ſur ſa recette.

Alors, les bonnes mœurs reprendront peu à peu & de proche en proche leur empire; elles ſont la première cauſe de la proſpérité publique, elles la rameneront avec les anciens principes. Les bonnes mœurs conſiſtent à reſpecter ſes chefs, à eſtimer la juſtice, la frugalité, le déſintéreſſement, le travail & la gloire. Il ſera facile au Prince de les fixer & d'en prévenir la décadence, en établiſſant de ſages proportions entre les différens Ordres de l'Etat : le déſordre des rangs naît de leur confuſion, & preſque tous les maux de la ſociété viennent de ce déplacement.

Les bonnes mœurs rapprochent les hommes ſans les confondre : en changeant leur manière de voir, de ſentir, de penſer & d'agir, & les aſſociant tous au Gouvernement, elles les diſtraient de leur intérêt perſonnel : une fois aſſociés à l'intérêt général, tous les

citoyens ne forment qu'un tout politique, dont chaque partie eſt à ſa place, a ſa dignité propre, ſes fonctions diſtinctes & ſon utilité particulière. Le vrai génie du Trône, c'eſt la vertu : la première des vertus Royales, c'eſt l'amour de l'ordre. Ainſi, le grand Prédicateur d'une Nation, & peut-être le ſeul efficace, c'eſt le Souverain qui la met ſur la voie de connoître, d'aimer & de pratiquer le bien.

Vous venez de voir comment l'amour des richeſſes prépara la chûte de Rome, Reine des Nations, tige majeſtueuſe des plus nobles Ariſtocraties & des Empires les plus puiſſans; & vous ſavez comment ce Peuple-Roi ſuccomba, dans l'Occident, ſous la loi d'un barbare, dont la famille & la nation ſont également ignorées. Si quelques traits de l'ancienne majeſté de ce peuple brillèrent, par intervalles, dans les contrées de l'Orient, ils y perdirent tout leur éclat ſous le ſceptre de fer d'un Sultan, fils d'une concubine, & bourreau de tous ſes frères. La ſuperbe Rome a été! Concluons de ſa ruine, que ſi l'orgueil national fait faire quelquefois de grandes choſes, il aboutit ſouvent à de bien petites, & plus ſouvent encore à de bien dangereuſes.

Un Ecrivain qui honore ſon ſiècle, obſerve avec beaucoup de juſteſſe, que le Grec fut le ſeul peuple original qu'on ait vu & qu'on verra peut-être ſur la terre. Malgré ce caractère particulier, c'eſt cependant en Grèce, & dans une enceinte étroite, que, pendant une aſſez courte durée, on a vu le ſpectacle de toutes les eſpèces de Gouvernement, de l'Ariſtocratie, de la Démocratie, de la Monarchie, du Deſpotiſme, & d'une Anarchie que l'approche de l'ennemi commun ſuſpendoit ſans l'éteindre. C'eſt là que, dans les temps héroïques, la menace imminente de la ſervitude fit éclorre & perpétuer ce patriotiſme, qui amena à ſa ſuite la naiſſance de tous les grands talens; des modèles ſublimes de toutes les vertus, & l'exemple ſcandaleux de tous les vices; une multitude

multitude d'écoles de la sagesse au milieu de la débauche ; & des chef-d'œuvres dans les beaux arts, qu'on imitera dans tous les siècles, mais qu'on n'égalera peut-être jamais.

Cette esquisse suffit pour faire voir à quoi se réduit l'empire du climat sur les hommes ; comment les tempéramens individuels forment les caractères particuliers ; & comment ceux-ci, modifiés ou changés, deviennent les caractères dominans des Nations.

Il suit de-là, 1°. que par rapport à une société, comme par rapport à un particulier, la liberté excessive dégénère nécessairement, tôt ou tard, en servitude : on ne peut donner dans un excès, sans s'exposer à tomber dans un autre ; les saisons, les plantes, les animaux, les hommes & les Empires ; tout dans la Nature prouve cette vérité. 2°. Que c'est presque toujours le caractère d'un seul homme, dont le sang est bouillant & l'humeur altière, qui, pendant un demi-siècle, fait la destinée, la grandeur ou l'avilissement de chaque Nation, comme c'est le caractère de chaque homme qui fait son bonheur ou son malheur, sa honte ou sa gloire : c'est l'ordre naturel des choses.

On est donc forcé de convenir que les particuliers, comme les Nations, changent de tempéramens, de caractères, de goûts, de principes, de vertus, de vices, par les mêmes causes qui font changer la constitution primitive d'un Gouvernement. Quand ses principes deviennent vicieux, ceux de la Nation s'altèrent, & les mauvais principes perdent les bonnes mœurs : alors on n'ambitionne plus que les jouissances ; & pour se les procurer, on tend bien plus aux richesses qu'à la grandeur & à la liberté.

Voilà comme en étudiant l'histoire physique & morale des tempéramens & des caractères, on trouve celle de la vie humaine,

& celle de la vie politique des Etats. Une connoiffance fi utile aux Princes & aux Sujets, mérite fans doute d'être plus approfondie : les Problêmes qui fuivent, y répandront un nouveau jour.

Quelle eft la forme de Gouvernement la plus convenable à tous les Peuples, fans exception?

Pour réfoudre ce Problême d'une manière fatisfaifante, il faut remonter à la fource du pouvoir, confidérer un inftant l'homme dans l'état de nature, dans celui de réunion, dans la fociété civile & politique. Le moyen affuré de montrer l'homme tel qu'il eft, c'eft de le peindre avec les couleurs primitives de fa nature; jufqu'ici nous ne l'avons montré que de profil.

L'homme, par fes propriétés phyfiques & fes qualités morales, eft le Roi de la Nature : fon domaine eft compofé de trois règnes qui forment ce grand tout. L'intelligence & la volonté fuprêmes ont tiré les lignes de féparation qui exiftent entre cet être de choix & les animaux; entre les corps organifés qui végètent, & les corps bruts qui n'obéiffent qu'à la force univerfellement agiffante.

L'homme réunit toutes les qualités & les facultés des ces fubftances, avec des perfections qu'elles n'ont pas, qu'elles ne peuvent avoir. Les fources qui le vivifient, les refforts qui l'animent, toutes les puiffances de la Nature organifée, lui font propres & particulières. Il fent, il aime, il veut, il agit, il opère d'après une détermination volontaire; il communique, par fes fens, avec les objets les plus éloignés; il eft le point où l'Univers entier fe réfléchit.

Ces rapports, propres à l'homme feul, le lient de proche en proche avec tous fes femblables : il fent vivement, & fes fens font exquis; il en a autant que d'organes : il s'aime, parce qu'il doit s'aimer; mais il fe rendroit malheureux en vivant ifolé,

& n'aimant que lui ſeul. L'homme eſt abſolument néceſſaire à l'homme ; il naît auſſi avec l'inſtinct ſocial.

En conſidérant l'homme dans l'état de nature, & la nature de l'homme dans ſes accidens & ſes beſoins, on voit que tout intérêt humain ſe réſume en deux points, à la ſubſiſtance & à la jouiſſance.

La ſubſiſtance, dans cet état, eſt mauvaiſe & précaire : la jouiſſance y eſt nulle, & l'homme veut jouir. L'amour-propre eſt ſa première paſſion, comme le lait eſt ſa première nourriture ; uni avec le cœur par des liens indiviſibles, il eſt, comme lui, le premier vivant & le dernier mourant. L'homme s'aſſocie donc pour être plus heureux. Seroit-il raiſonnable de penſer que l'homme né en famille, ſoumis à l'autorité paternelle, & que les fils d'une même mère puiſſent ſe refuſer à la liaiſon qui réſulte d'une communication continuelle ? La Nature a rendu cette communication indiſpenſable pendant des années : elle forme une douce habitude qui dégénère en beſoin.

Tout état d'exiſtence de l'homme eſt donc une aſſociation plus ou moins nombreuſe, & c'eſt dans cet état que le ſyſtême moral s'établit. Vouloir être heureux, c'eſt le vœu général de chaque homme, & ce mobile impérieux eſt le principe de toutes les actions. La Nature, qui s'explique par le ſentiment des beſoins, dit à tous, que leur premier objet eſt de chercher le bien-être. L'homme peut-il trouver ſa félicité en lui ſeul ? Non. N'eſt-elle pour lui que dans l'aſſociation ? C'eſt où elle réſide. Elle eſt donc pour l'homme un engagement néceſſaire, parce qu'il lui eſt utile ; mais cette utilité n'eſt pas excluſive, c'eſt un intérêt commun à pluſieurs hommes, à pluſieurs familles, à pluſieurs aſſociations.

Ces premières réflexions en font naître d'autres. Ici l'homme interroge la Nature, & la Nature lui répond : » Elève les yeux,

» & regarde ensuite autour de toi : il est une Puissance qui régit
» le monde & les êtres ; c'est la raison primitive de toutes choses.
» Cette Puissance a suivi les loix qu'elle s'est imposées à elle-même,
» en traçant l'ordre dans les trois règnes soumis à ton empire.
» Cet ordre universel est immuable comme son auteur. Dans
» le physique, ses loix ne changent pas ; dans le moral, elles
» embrassent & assujettissent tous les êtres : dans l'un & dans
» l'autre, tout tend à une fin. L'insecte qui rampe sous la
» poussière, cherche un objet : la plante a ses règles de végétation
» qu'elle suit : le ruisseau qui jaillit du rocher, a un penchant qui
» le guide : la pierre qui se détache de la montagne, suit des loix
» en tombant.... Cet ordre que tu ne fais encore qu'entrevoir,
» doit gouverner le monde intellectuel comme le monde physique.
» Le Créateur t'a donné des fins à remplir, & des moyens relatifs
» à ces fins. Interroge les oracles de la Raison éternelle sur la
» destination de l'homme : consulte ta propre raison & ton
» cœur : travaille : aime tes semblables, pour être heureux :
» jouis & produis «.

Ici la Nature se taît ; mais ce trait de lumière éclaire l'homme : il comprend que ses droits sont tous établis sur des devoirs : sa raison & son cœur lui offrent en perspective le premier pacte social, d'où son bonheur dépend ; il va travailler avec ses frères : intéressé à conserver & à défendre sa famille, il est porté à en chérir tous les membres.

Voilà tout ce que le spectacle de la Nature dit à l'homme, & tout ce que l'homme, dans l'état de Nature, peut lire dans cet exemplaire de la Divinité. Mais si les notions primitives de l'homme sont les résultats des idées simples & vraies, les idées simples ne tardent pas à produire des idées composées, & celles-ci de plus compliquées encore : cette filiation est démontrée.

Les premières notions des droits fondés sur les devoirs, indiquent

à l'homme la manière dont il doit s'arranger avec ſes ſemblables, pour ſe procurer ſes avantages : il étudie donc ſes rapports avec toute la Nature, & il les combine, pour en rapporter tout le bon à lui. Voilà la prudence.

Dans l'étude de ſes rapports, l'homme doit néceſſairement comprendre les êtres de ſon eſpèce, qui ont les mêmes deſirs, les mêmes propriétés phyſiques & morales, & le même droit de rapporter tout le bon à eux ; mais, ne pouvant pas agir avec eux comme avec les êtres inanimés & les animaux qui lui ſont ſoumis, il prend le parti de s'arranger avec eux par des liaiſons & par un travail commun. Voilà le titre de ſon droit au bien-être, aux jouiſſances réciproques.

Le travail ſera déſormais le libre exercice du droit, & l'accompliſſement du devoir que la loi naturelle vient d'impoſer à l'homme : l'obligation de le faire, eſt la loi ; le droit d'en uſer, eſt la récompenſe : reſpecter ce droit dans les autres, c'eſt juſtice ; l'injuſtice ſeroit de les en dépouiller : faire part à quelqu'un des fruits de ſon travail dans un beſoin preſſant, le ſecourir dans ſa foibleſſe ou ſes infirmités, eſt un ſentiment dont le cœur réclame l'honneur, & c'eſt un acte de vertu. Ainſi, les premiers principes des droits naturels ſont nés d'une obligation à remplir. On ne peut voir ſans attendriſſement les premiers penchans de l'homme, preſque ſortant des mains de la Nature ; & l'on eſt forcé de convenir qu'il naît bon, & qu'il devient méchant, comme on devient malade, par contagion.

Juſqu'ici, tout eſt dans l'ordre naturel, & tout va bien. Mais en conſidérant le ſpectacle varié & bizarre que le monde moral offre par-tout, les changemens de ſcènes, ſelon les lieux & les circonſtances ; ſelon l'énergie ou la foibleſſe des tempéramens & des caractères, naturels ou acquis ; ſelon les principes, les idées, les opinions, les rapports ou les antipathies entre les hommes

d'une même société; on est forcé de convenir qu'il n'est point, & qu'il ne peut y avoir, dans la Nature, deux combinaisons, deux propriétés, deux êtres organisés & raisonnables, qui soient rigoureusement les mêmes, qui sentent, qui pensent, qui agissent à l'unisson. Alors, frappé d'étonnement, on se demande à soi-même, comment des caractères si discordans peuvent-ils produire ce concert de volontés, si nécessaire à l'harmonie sociale? Nous l'avons déja dit : par-tout l'homme est nécessaire à l'homme; sans cela l'homme seroit le plus redoutable ennemi de l'homme. Il est un sentiment qui en prévient les excès; c'est l'amour de soi-même, qui est la sauve-garde de l'humanité : il est une puissance qui en règle l'exercice & qui le rend malléable; c'est l'intérêt de tous & de chacun.

De la nécessité de s'associer, dérive celle d'avoir des loix relatives à cet état. Comment l'intérêt commun préviendra-t-il le conflit renaissant des passions & des droits? Quelle sera la forme de la combinaison générale des instincts communs & particuliers? Quelles seront les loix physiques, morales & politiques de l'instinct & de la raison, ou les liens propres à enchaîner l'intérêt personnel exclusif du plus fort? Les devoirs & les droits seront-ils établis, reconnus, modifiés & subordonnés, de manière à maintenir l'ordre & la paix dans chaque association, à assurer une existence plus longue & plus heureuse pour la pluralité des hommes?

Pour répondre solidement à ces questions, & faire voir si les moyens s'accordent avec une fin si raisonnable, il faut examiner, 1°. l'institution des différentes formes de Gouvernement; 2°. considérer les Nations dans un état stationnaire.

Le désordre des passions dans les hommes isolés, les attentats de la licence dans l'anarchie, ont inspiré aux hommes le desir salutaire de faire corps & de se réunir en société. Le gouvernement

populaire fut le premier pacte du Code focial : fes premiers fruits devinrent amers. Le peuple, inconftant dans fes opinions, eft incapable de fe gouverner par lui-même : il raifonne peu, & fouvent il raifonne mal ; il ne pénètre au plus que l'écorce des chofes ; il ne juge ordinairement que fur les apparences : fa conftitution propre, fes forces phyfiques le deftinent aux travaux robuftes : fes fenfations n'ont d'énergie morale que pour fe plaindre, &, par malheur, il a fouvent raifon.

Le peuple parcourt aifément les extrêmes : il eft intempérant dans fon régime phyfique & politique : il s'enivre de la liberté comme du vin ; fa foif eft ardente dans l'un & l'autre cas : il veut boire le vin pur & la liberté pure ; & comme il eft lui-même fon échanfon, il en prend jufqu'à l'ivreffe. Dans cet état, il veut tout ce qu'il défire ; il frappe fur l'égalité qui mettoit de niveau tous les citoyens : première caufe de guerre civile.

La feconde eft l'envie de quelques avantages particuliers, qui divife bientôt ceux que les befoins & la prudence avoient réunis. L'envie a la divifion pour fœur : la force veut arracher ; on fe défend : la violence détruit. Après l'orage vient un moment de calme, pendant lequel les hommes rentrent en eux-mêmes : leurs querelles demandent des arbitres ; l'intérêt commun les appelle : les arbitres deviennent médiateurs ; la médiation qui procure la paix eft un bienfait : les bienfaits des Grands ne font que des prêts honnêtes, dont on paie chèrement l'intérêt tôt ou tard. L'Ariftocratie s'établit fur les ruines du Gouvernement populaire : le pouvoir du peuple devient la prérogative des Grands, & l'abus fuit de près la tranfmiffion de la plus forte partie de l'autorité.

Les Patrons & les Ariftocrates deviennent ambitieux ; c'eft la marche : l'ambition jouit moins de ce qu'elle a obtenu, que de ce qu'elle défire ; elle ufurpe pour ufurper encore. Peu à peu les

arbitres deviennent maîtres ; les maîtres veulent être abſolus. A ce période, les droits des peuples ſont méconnus ; leurs plaintes ſont regardées comme des murmures qu'il faut punir : les maîtres abſolus ſont deſpotes, ils deviennent tyrans ; & les hommes qui étoient encore libres la veille, ſe trouvent eſclaves le lendemain, c'eſt-à-dire, nuls.

Mais par où l'arbitre, le protecteur du peuple, commence-t-il à devenir tyran ?

L'amour de la Patrie eſt le maſque qui couvre la diſſimulation des ambitieux ; ſéduit par un extérieur républicain, le peuple tombe dans le piége.

Le protecteur du peuple lui demande des gardes afin de mettre à couvert la perſonne du bienfaiteur de l'Etat : le peuple les lui accorde, craignant tout pour ſes jours, & ne craignant rien pour lui-même.

Dans l'aurore de ſa domination, le protecteur annonce des jours ſereins : il ſourit gracieuſement à tous ceux qu'il rencontre ; il leur dit : *Vous ſerez heureux ; la prérogative de vous procurer le bonheur, eſt la ſeule qui me flatte dans mon élévation.* En public, comme dans le particulier, il traite tout le monde avec une douceur & une tendreſſe de père : il faut bien qu'il commence par-là.

Quand il s'eſt aſſuré des ennemis du dehors, en partie par des traités, fruits de la victoire, & qu'il eſt en repos de ce côté-là, il a toujours ſoin d'entretenir quelques ſemences de guerre ſur les frontières, afin que le peuple ſente le beſoin continuel d'un chef, & ſur-tout afin de l'appauvrir peu à peu, par des impôts & des contributions que les circonſtances paroiſſent rendre néceſſaires. Après avoir mis le peuple hors d'état d'attenter à ſa perſonne, il l'occupera de ſa misère préſente, ſans rien diminuer des impôts établis. L'oppreſſion excite des murmures. Les plus puiſſans, ou les plus hardis, parlent entr'eux avec liberté ſur ce qui

qui se passe; ils vont jusqu'à s'en plaindre au protecteur, & à lui en faire des reproches.

Le protecteur s'est ménagé une voie non suspecte, pour se défaire de ceux dont il conçoit de l'ombrage, & qu'il sait avoir le cœur trop élevé pour plier en esclaves sous ses volontés. Il les emploie adroitement à faire une guerre préméditée, & les expose aux coups de l'ennemi dans le jour du combat. S'ils échappent aux dangers de la guerre, ils n'échapperont pas à un ennemi plus dangereux : il leur tendra des piéges sans relâche, jusqu'à ce qu'il en soit débarrassé. Ils ont contribué à son élévation; ils ont, après lui, le plus d'autorité : l'autorité ne veut point de partage : la vue du Trône efface la mémoire du passé : la reconnoissance dans les Cours n'est qu'un mot, ou tout au plus une vertu de convention : le sacrifice de la nature & du sang ne coûte rien à l'amour de régner; & le cœur qui s'ouvre tout entier à cet amour, se ferme pour tout le reste. Le protecteur se défera donc sans distinction de tous ceux dont le mérite lui fait ombrage; mais en les perdant, il confisque leurs biens & se les approprie.

Plus il se rend odieux à la Patrie dont il est le fléau, plus il a besoin d'une garde nombreuse & dévouée : où la trouvera-t-il? Il l'achetera. Des étrangers mercenaires accourent en foule de toutes parts; il se les attache par des bienfaits toujours nouveaux : c'est le grand art de la tyrannie. Il convertira ensuite une grande partie de ses usurpations en bénéfices militaires, qu'il conférera aux Officiers de ses gardes. Ainsi les domaines des citoyens deviendront le patrimoine des satellites, un moyen toujours présent pour de nouvelles séductions, une monnoie courante pour acheter des complices, ou des flatteurs intéressés à le corrompre davantage. Ces intrus, devenus les enfans chéris du protecteur, seront admis à sa familiarité la plus intime :

les favoris qui se mêlent de tout, gâtent tout; & tandis qu'ils feignent le dévouement le plus parfait pour la personne du tyran qu'ils admirent en public, & qu'ils méprisent en secret, les gens de bien le haïssent & le fuient : le voilà isolé.

Cette garde nombreuse, souvent renouvellée par la défiance, vexe le peuple qu'elle épuise, & le rend esclave des esclaves du tyran. Quand on n'a que la force pour droit, il faut régner par la terreur; il n'y a pas de milieu. A ce période, la tyrannie s'ouvre & se déclare; *& le peuple,* comme dit Platon, *pour avoir voulu éviter la fumée d'un vain esclavage, tombe dans le feu violent du despotisme, & voit succéder rapidement la servitude la plus dure & la plus amère, à une liberté excessive & mal entendue.....*

Il arrive alors quelque chose d'approchant à ce qui se passoit, dit-on, dans le Temple de *Jupiter Lycée :* celui qui avoit goûté des entrailles humaines, mêlées à celles des autres victimes, étoit changé en *loup.* De même, lorsque le protecteur du peuple trouvera une soumission parfaite à ses volontés, il trempera ses mains dans le sang des citoyens; ou, sur des accusations calomnieuses, il les traînera devant un Tribunal dévoué, pour les faire expirer dans le supplice. Les loix arbitraires prendront la place des loix impartiales : l'innocence ne servira plus de sauve-garde, elle n'aura plus de protection dans les loix de l'Etat; celles du tyran sont contr'elles. Abreuvé du sang de ses proches & de ses amis, maître des domaines par les confiscations, que fera ce *loup politique?* Il dévorera tout, jusqu'à ce qu'il périsse de la main du peuple, par des voies sourdes ou violentes.

Quand on offre aux sujets l'exemple du parjure & de l'infidélité, à quoi doit-on s'attendre?

L'action immédiate du despotisme doit être suivie de la réaction : comment ne pas réagir contre l'usurpation qui opprime? Les foibles, opprimés, après avoir inutilement réclamé les

conventions & les loix, recourent à la force, ou à la ruse, pour se défaire de leurs tyrans.

Mais les erreurs des pères ne sont pas toujours en pure perte pour les enfans : les désordres eux-mêmes deviennent des leçons utiles qui servent quelquefois de préservatifs. Le passé est une leçon qui influe puissamment sur le présent : l'un & l'autre sont des règles de conduite pour l'avenir. Les peuples qui ont passé à travers les dangers de l'anarchie, & les malheurs de l'aristocratie & du pouvoir arbitraire, sentent le besoin de suivre un guide plus sûr pour ne plus s'égarer : de-là, la nécessité de n'avoir qu'un maître & de le bien choisir. La subordination que la Nature a établie entre les fils & les pères, leur offre un modèle touchant à suivre : les retours de tendresse & de prévoyance entre l'autorité paternelle & la piété filiale les décident; ils choisissent le plus modéré, le plus sage, & peut-être le plus brave; ils déposent toutes les forces particulières en ses mains, mais à des conditions avantageuses à tous; & le pouvoir légitime d'un seul établit la Monarchie sur une base auguste.

Ainsi, les hommes nés libres & fiers de leurs forces naturelles, ne se sont dessaisis volontairement de leur indépendance & de leurs prérogatives que pour être mieux, & qu'après s'être dégoûtés du Gouvernement commun ou mixte. Mais on ne doit pas croire que leur désistement fut une concession illimitée, ou une renonciation formelle à tous leurs droits : le pouvoir fut donné & accepté pour les protéger & les maintenir envers & contre tous. Ces conditions raisonnables & justes étoient les seules qui pouvoient être également avantageuses aux parties contractantes.

Il suit de-là, 1°. que la première forme de Gouvernement politique a été simplement démocratique : sous ce Gouvernement, le peuple souverain est l'ame de sa puissance.

2°. Qu'il y a eu par-tout des hommes supérieurs en force,

en adreſſe, en talens, en courage, qui ſe ſont cru faits pour dominer ſur les autres; & les peuples l'ont penſé de même. Rien de plus naturel.

3°. Que ces hommes ſupérieurs ont changé les Gouvernemens ſimples en Gouvernemens mixtes; & les peuples étonnés ont vu, dans l'Ariſtocratie, des Souverains dans leurs égaux.

4°. Que l'abus du pouvoir a fait craindre aux peuples de multiplier leurs malheurs en multipliant leurs maîtres. Mais les Grands, jaloux de leur autorité, veulent la conſerver; & les peuples qui la redoutent, veulent la détruire.

La Monarchie ne donne qu'un maître, l'Ariſtocratie pluſieurs: les peuples n'en veulent qu'un; la guerre civile ſe déclare. C'eſt une loi de la Nature, que les grandes maſſes entraînent les petites: le peuple forme le corps de l'Etat; les Ariſtocrates n'en ſont que des parties: on les ſépare du tout, & le peuple reſpire à ſon aiſe ſous un Monarque. Dans l'Ariſtocratie, le Sénat eſt Roi: dans la Monarchie, le Sénat lui-même eſt Sujet: s'il eſt armé de pouvoir, le Trône en eſt la ſource; le canal par où elle coule peut être coupé par le Monarque. C'eſt quelque choſe que cela pour le bien commun, & le maintien de l'équilibre entre les Adjudants du Trône & le peuple.

Telle eſt la filiation naturelle des Gouvernemens politiques, anciens & modernes. C'eſt par ces gradations que les Ruſſes ont paſſé d'une liberté ſans frein, à un eſclavage ſans bornes. Tels ſont auſſi les échelons que les ambitieux ont montés rapidement pour s'aſſeoir ſur la liberté des peuples: un grand exemple va le prouver.

De nouveaux troubles s'emparent du Sénat & du peuple Romain: la diviſion de Rome eſt l'inſtant de *Céſar;* il ſe déclare médiateur entre *Craſſus* & *Pompée;* il voit dans ce rôle unique, un air d'indépendance qui figure bien avec celui de la

ſouveraineté; il prend ſur lui tout le faix de l'adminiſtration de Rome.

Maître de l'Empire & d'un monde de peuple, Céſar voit tout l'Univers en lui : Rome, Craſſus & Pompée ne ſont plus à Céſar que ce que les ombres ſont dans un tableau. En accoutumant le Sénat au gouvernement d'un ſeul, il diſpoſe adroitement les eſprits à la Monarchie; mais il couvre l'autorité Royale avec la robe Conſulaire : il frappe enſuite avec la hache de la Dictature, des coups auſſi puiſſans que ceux qu'il eût frappés avec le Sceptre. C'eſt ainſi que Céſar de Soldat devint Conſul, Maître, Deſpote & Tyran de la liberté Romaine, & que l'ambition transforma l'homme de tous les talens & de toutes les vertus, en homme de tous les vices. Les grandes qualités ne ſont héroïques que dans les ſages. Le ſage eſt l'homme modéré. La modération eſt la première vertu de l'homme pénétré de l'amour du devoir: mais l'amour de la gloire part d'un autre principe; & l'amour du devoir eſt un frein bien léger, quand on peut avoir à la place de cette vertu, l'avantage de commander.

Avec tant de reſſources pour ſecouer le joug, il étoit difficile à Céſar de n'en pas concevoir le deſſein. La fin tragique de cet homme extraordinaire, poignardé au milieu du Sénat, & peut-être par ſon propre fils, prouve que les Tyrans ont des Juges, & les peuples des vengeurs.

Peuples, jaloux de votre liberté, ſouvenez-vous qu'elle eſt à l'ame ce que la ſanté eſt au corps! On n'en connoît bien le prix que quand on les a perdues; & c'eſt une douleur qu'on ne peut ſoulager que par le ſentiment qui la nourrit. Uſez, n'abuſez jamais du plus bel apanage de l'homme. C'eſt toujours dans le ſein des Républiques que germent, que ſe développent les *Octavien*, les *Antoine*, les *Lépide*. Liſez ſouvent l'hiſtoire de ces trois rivaux & leur traité ſacrilége : l'article de l'intérêt eſt à la tête; après

l'intérêt vient la profcription des principaux citoyens qui refpirent encore pour la liberté. Cet article eft prefqu'auffi-tôt exécuté que conçu : trois cents Sénateurs font égorgés ; Rome fe noie dans fon fang & dans fes larmes. A la profcription fuccèdent les vengeances particulières : elles font le fujet du troifième & dernier article. Chacun s'engage, par ferment, de faire tomber fous le glaive les victimes qu'il plaira d'immoler à l'un des trois contractans. Antoine livre le frère de fon père à la fureur de Lépidus ; celui-ci abandonne fon frère à la haine d'Octavien, qui, après avoir appellé Cicéron *fon père*, le livre à la cruauté d'Antoine. En trois lignes ce traité renferme les trois principes de la tyrannie ; la fraude, la violence & l'impiété. La fraude, en introduifant le Gouvernement perpétuel, fous l'apparence d'un Gouvernement de cinq ans, ou, pour mieux dire, en renverfant de fond en comble la Conftitution naturelle aux Romains : la violence, en foulant aux pieds les Loix de la Nature & les Loix civiles : l'impiété, en bravant la Religion, & défiant même la Divinité.

Peuples républicains! fi la liberté eft votre idole, n'oubliez jamais que la concorde eft fon piedeftal, que la juftice diftributive en eft le culte, & qu'en le profanant, l'ambition renverfe l'idole, & mutile fes adorateurs avec les débris.

Quelle eft donc la forme de Gouvernement la plus avantageufe à tous les peuples fans exception? Nous l'avons fait entrevoir ; il s'agit de la démontrer.

Les troubles du Gouvernement populaire ; l'énergie des paffions dégénérées ; le conflit perpétuel des hommes & des loix ; les prétentions des plus forts & les confpirations renaiffantes pour les trônes occupatifs ; l'abus criminel de la confiance des peuples ; les crimes décorés du nom de vertus quand ils font jugés néceffaires ; des tyrans réels fous le voile de l'égalité ; la force

& les ailes du pouvoir abſolu ; le vice & le crime armés, voulant tout ce qu'ils peuvent, & pouvant précairement tout ce qu'ils veulent ; des jours de ſang & de deuil, ſi ſouvent ramenés ſur la ſcène tragique des Nations : tous ces excès indiquoient le remède.

La forme de Gouvernement la plus avantageuſe à tous, eſt ſans contredit la plus naturelle, la plus modérée, la plus juſte ; celle que les peuples ont préférée à toute autre, après en avoir reconnu le vice & bien ſenti les abus. C'eſt encore celle que quelques nations modernes adopteroient de préférence, ſi elles n'étoient pas républicaines, & celle même qu'elles adopteront infailliblement un jour, dans la criſe de l'anarchie : cette forme de Gouvernement eſt la Monarchie bien ordonnée.

Sous cette forme, le Chef ſuprême eſt le centre d'où partent tous les pouvoirs, & celui où ils aboutiſſent tous ; le Monarque *peut faire tout ce qu'il doit vouloir.*

La religion qui deſcend du ciel, eſt ſon point d'appui : c'eſt elle qui le conſacre ; elle eſt auſſi le premier objet de ſes ſoins & de ſon culte. La raiſon dit aux Princes qu'ils ſont hommes : la religion le leur fait ſentir par de grandes & d'utiles leçons. » Si » vous avez des ſujets, leur dit-elle, vous êtes ſujets vous-mêmes » du Roi des Rois : s'il vous place ſur des trônes, il les renverſe » & briſe les ſceptres à ſon gré. La Divinité prend ſoin que » l'on rende à *Céſar* ce qui eſt à *Céſar* ; vous devez être attentifs » à faire rendre à Dieu ce qui eſt à Dieu. Que l'aveuglement » des Domitien, des Héliogabale vous éclaire. Les courtiſans » corrupteurs déifient toujours leurs maîtres, & c'eſt un ſacrilége : » les Princes qui les écoutent, deviennent les receleurs d'un larcin » fait à la Divinité ; les déſordres & les vices que l'on remarque » dans l'adminiſtration de ces prétendus demi-Dieux, ſont les » effets néceſſaires de cette cauſe impie. Je ne reſſerre le règne

» de vos ſens, que pour étendre & annoblir l'empire de vos » ames : je vous communique par la foi, ce qui eſt inviſible, & » par l'eſpérance, ce qui eſt éternel; vous ne deſcendez point » lorſque la foi vous abaiſſe, & l'eſpérance vous promet plus » que vous ne poſſédez : la couronne que je vous offre, franchit » les bornes du trépas, & doit durer autant que vos ames. Libres, » vous avez le pouvoir d'abuſer & d'enfreindre; mais vous ne » mériterez le bonheur, que par la pratique des vertus ſociales » & chrétiennes. Tout ce qui n'eſt pas grand dans les Rois, les » dégrade : que vos vertus ſoient ſans préjugés, & votre culte » ſans fanatiſme. La tolérance eſt mon premier dogme & votre » premier devoir. Je ſuis auguſte; ne ſouffrez pas que mes » Miniſtres s'aviliſſent par des pratiques indignes de moi. Je ſuis » belle comme la vérité : ne permettez pas qu'on me défigure » par des ſuperſtitions. Je ſuis donnée au monde pour attirer » tous les âges : je veux qu'on me faſſe aimer avant de me faire » craindre; mon triomphe eſt celui de la perſuaſion. Je ſuis douce » comme le Meſſie qui m'apporta ſur la terre : empêchez que » mes Miniſtres ne deviennent ambitieux comme les *Prêtres* » du *Soleil*, & ne s'arment comme eux d'un zèle perſécuteur. » Je ſuis charitable : ayez de l'amour & de la pitié pour les » hommes. Je ſuis modeſte : faites diſparoître un luxe criminel » dès qu'il eſt ruineux : la vraie magnificence, la vraie généroſité » des Princes, eſt dans l'honnête économie. Je ſuis juſte enfin : » le ſceptre dans vos mains eſt l'arme de la juſtice; ſoyez aſſez » majeſtueux pour réſiſter à ce charme ſecret, qui porte l'ambition » à étendre encore ſon pouvoir, lors même qu'elle en eſt » embarraſſée : la Puiſſance temporelle a ſes bornes comme la » ſpirituelle; & l'une & l'autre doivent les reſpecter «.

Pénétré de ces ſentimens, le Monarque ſe conſidère comme un père de famille au milieu de ſes enfans, qui les couvre de

ſes

ſes regards protecteurs : plus attentif encore à prévenir leurs maux, qu'ardent à les ſoulager ; il écarte d'eux tout ce qui pourroit leur nuire ; il en rapproche tout ce qui leur eſt avantageux ; ſa prévoyance prépare le bonheur de leur premier âge, en s'occupant de celui de leur virilité. Son œil les obſerve ſans ceſſe durant leur veille ; il leur donne des gardes pendant leur repos. Voilà l'image tendre, le portrait auguſte, les fonctions ſuprêmes du Monarque : voici ſes moyens. Après la religion, il s'occupe d'abord de la juſtice ; elle doit tenir le ſecond rang dans ſes penſées, comme elle doit occuper la ſeconde place dans ſon cœur : c'eſt la règle morale de toutes les actions civiles & politiques.

Dans la Monarchie, les bras de l'autorité ſont néceſſairement diviſés, ſans qu'elle en ſoit affoiblie. Placé au centre du pouvoir, la balance de la juſtice à la main, le Monarque y pèſe les trois puiſſances d'où dépendent eſſentiellement l'ordre civil, la paix, & les jouiſſances, filles du travail & de l'induſtrie. Les Tribunaux auguſtes de la Nation rempliſſent un des baſſins, & l'autre eſt occupé par la force gardienne du Trône & de l'Etat. Cet Etat ſeroit expoſé aux dangers les plus funeſtes, ſi les puiſſances eccléſiaſtique, légiſlative & exécutrice, ne concouroient pas au même but. Cette maſſe énorme d'autorité ſagement répartie pour le bien du Monarque & des ſujets, ne rend point le Clergé arbitre des Rois & des Peuples ; elle ne donne pas aux Organes des loix le titre de protecteurs des loix, qui eſt le titre excluſif du Monarque : les ſerviteurs du Prince y ſont les ſerviteurs de l'Etat ; ils ne peuvent faire uſage du glaive qui leur eſt confié, que pour la défenſe & la gloire de la Nation. Par cette ſage combinaiſon, les Miniſtres des autels ſont Citoyens : les Organes des loix ne peuvent les éluder, les violer, ni en faire à leur gré de nouvelles. La puiſſance exécutrice n'a que le privilége de donner des ordres particuliers, ou de faire des règlemens

provisoires, pour empêcher une foule d'affaires de languir, de multiplier les abus, ou de perdre les conjonctures les plus favorables pour agir; & c'est seulement lorsque la puissance législative ou les loix promulguées n'ont pas tout prévu. En se dessaisissant de la puissance exécutrice, le Souverain est toujours à la tête des loix. Ainsi le pouvoir de nuire est nul, ou ne peut être que précaire.

Tous les Tribunaux sont astreints à des formes fixes & constantes dans la manière d'administrer la justice distributive, d'ordonner la pleine exécution des loix, & de procéder à leur établissement. La manière arbitraire ou indéterminée d'agir, seroit un obstacle éternel au bien. Le fléau le plus redoutable pour les peuples, seroit la tyrannie exercée à l'ombre des loix. Dans le Gouvernement monarchique, ce sont les loix constitutives de l'Etat & les loix civiles qui détruisent la tyrannie, si commune sous les autres formes d'administration. L'autorité même des coutumes, souvent trop étendue, ordinairement équivoque, presque toujours fondée sur un petit nombre d'exemples, & par conséquent tyrannique, y est sagement restreinte & subordonnée au pouvoir des loix, auxquelles les juges sont obligés d'obéir comme le simple particulier.

Le régime de ces trois puissances subordonnées ne se ressemble point & ne peut être le même : le régime du Clergé, spirituel par sa nature, paisible par caractère, est bienfaisant par principe; la Religion & le Trône lui en font une loi sacrée, & par conséquent inviolable. Le Pasteur qui abandonneroit son troupeau pour briguer la pourpre & les richesses, ou qui ne sauroit pas manier la houlette, seroit regardé comme indigne du troupeau confié à ses soins; sa garde exige la résidence du Pasteur. Les Organes de la justice habitent le paisible sanctuaire des loix. Les camps tumultueux sont le partage de la force armée.

Ainsi, pendant que le Clergé rapproche l'homme de l'homme & tous les sujets du Monarque; la justice exécutrice, gardienne des loix de l'Etat, répond de l'exécution des loix civiles, d'où dépend l'ordre intérieur, père de tous les biens; & la force veille sur les frontières pour la sûreté de tous. Dévouée au salut de l'Etat, cette puissance doit être toujours armée; sa vigilance doit prévenir les surprises, repousser la force par la force; & pour cela, il faut que l'ordre qui la fait agir soit absolu, & aussi prompt que l'attaque. Le régime militaire est aussi le plus sévère, le plus despotique de tous. Mais si les forces militaires sont toujours actives contre l'ennemi, elles sont toujours passives envers le Monarque & les sujets : le salut public l'exige.

Le point fixe de cette balance politique, est l'œil prévoyant du Chef suprême, qui fait régner l'ordre & la subordination entre les trois Puissances divisées & réunies. Quelque multipliés que soient les ressorts dans une domination si vaste, ils sont tous subordonnés les uns aux autres, & viennent aboutir à la main du Monarque. C'est ainsi qu'un méchanicien ingénieux, aidé seulement de quelques leviers, soulève des poids énormes, même avec une main foible. Une politique sublime exige que ces puissances distinctes l'une de l'autre, soient en quelque sorte rivales entr'elles : en s'observant mutuellement, elles se tiennent en équilibre; l'Encensoir ne heurte point le Trône : la Noblesse, qui marche à la gloire par le dévouement le plus généreux, prouve que le patriotisme triomphe dans son ame : les Tribunaux dignes de la confiance du Souverain & des peuples, sont tour-à-tour défenseurs des droits du Monarque & de ceux des sujets, contre les empiétemens de la cupidité. Dans la Monarchie, l'œil de la justice n'est donc point celui du *Cyclope*, qui ne s'ouvroit que pour choisir ses victimes; & les Tribunaux ne peuvent être comparés aux *buissons épineux*, où la brebis va se cacher pour éviter

la dent du loup, mais d'où elle ne peut sortir sans laisser la meilleure partie de sa toison.

Chaque Ordre de l'Etat, gêné en quelque sorte & retenu par les trois autres, apprend à respecter & à craindre le pouvoir & les loix, à faire le bien avec amour. Ainsi, tandis que le Monarque tend une main secourable au peuple pour le tenir au-dessus de l'oppression, & lui rendre son courage avec ses droits, il appesantit l'autre sur les puissances intermédiaires, pour les empêcher de s'élever trop haut, & pour leur apprendre qu'elles ne sont placées au-dessus de ce peuple respectable, & si méprisé sous le despotisme, que pour être les instrumens de son bonheur.

Mais dans le partage que fait le Monarque de son autorité; le Législateur suprême se réserve le plus beau fleuron de sa Couronne, la clémence. Il pense comme *Titus*, que les loix puisées dans la Nature, ont pour premier objet la conservation de l'humanité. Titus, informé de la conspiration de deux Patriciens contre lui, les fait venir en sa présence, & leur conseille avec affabilité de changer de dessein : » L'Empire, leur dit-il, dépend » des Dieux ; il ne s'acquiert point par des forfaits «. Il leur pardonne, & les renvoie avec des présens.

Lorsque la clémence a la force de la punition, le Juge qui punit est coupable de la mort de celui qu'il condamne. Si les Tribunaux prononcent des Sentences de mort, ce n'est pas non plus pour faire mourir des hommes; c'est pour extirper les crimes. Mais lorsque la clémence fait cesser le crime, sans faire périr le coupable, elle remplit toutes les fonctions de la justice, qui ne se résoud à condamner à mort, que lorsqu'elle ne trouve point d'autre remède. Voilà comme la clémence fait taire quelquefois la loi du Monarque.

Ce nouveau point de vue de la Monarchie est le point vertical de son administration, le vrai point d'appui de sa puissance &

le sceau de sa durée. L'unité de forces, l'unité d'intérêts, la bienveillance & ses retours, en sont les arcs-boutans. *En divisant tout*, dit le tyran, *je me rendrai tout-puissant.* Soyons unis, dit *le Monarque* à ses peuples, nous serons tous heureux. Ami de la liberté publique, dont le tyran est ennemi déclaré, le Monarque observe religieusement les loix qui servent de fondement à sa puissance; sa soumission fait sa grandeur, & son exemple apprend à ses sujets à les respecter, à leur obéir comme à lui-même.

Pour rendre un peuple l'instrument des grandes choses, il faut qu'il puisse agir avec le zèle que donne la liberté, & avec cette union qui multiplie les forces.

Les idées communes du bien public préparent à y travailler de concert : par-tout, l'amour du bien public uni à la liberté, la rend de jour en jour plus agissante & plus salutaire. De-là cet amour de la patrie & de la gloire, qui est le caractère propre des Nations qui vivent sous un Gouvernement monarchique.

La saine politique prescrit à tous les Princes de se ménager des médiateurs entr'eux & les peuples; autrement ils viseroient au despotisme, & travailleroient à leur propre ruine. Le principal vice du Gouvernement arbitraire, consiste dans la distance presqu'infinie qui se trouve entre le peuple & le Despote. Il règne par la force, & ne se soutient que par la crainte : il coupe lui-même les canaux qui conduisent les besoins, les plaintes, les gémissemens à ses pieds; & quand il ne les couperoit pas, les Satrapes, ses complices, ne manqueroient pas de le faire. Seuls maîtres, seuls juges de leurs esclaves, seuls possesseurs des terres, seuls participants au gouvernement, & presque toujours sans principes & sans mœurs, ils étouffent les voix, ils abusent avec impunité d'une populace serve, qui ose à peine revendiquer une part dans les subsistances qu'elle fait croître, & dans les foibles produits de son industrie découragée.

Ces Satrapes, sourds à la Nature, se hâtent de se procurer des richesses & des jouissances par tous les moyens possibles, attendu que leurs domaines sont donnés, repris, prodigués & arrachés tour-à-tour; ce ne sont que des biens aussi précaires que les places du Ministère & de la Cour. Cela doit être ainsi. Elevés tout-à-coup aux premières dignités, chargés de l'administration de toutes les affaires, cette élévation subite & fortuite leur fait tourner la tête, & corrompt leur cœur. D'affranchis qui auroient pu, avec le tems, se rendre dignes de ce bienfait, ils deviennent Ministres indignes d'être affranchis; ils ne rendent point justice, ils la vendent, & trafiquent de l'injustice même. Loin de protéger le mérite & l'innocence, ils en conçoivent de l'ombrage, & les oppriment : ils ne connoissent qu'un seul lien, l'intérêt personnel qui les rapproche du Despote : ils s'associent à ses passions, pour les exalter encore; & tandis que *Tibère* dort ivre de joie, les *Séjans* éveillés commettent des attentats, qui sont les causes ordinaires des conspirations, des révoltes, des scènes tragiques, si fréquentes dans les Gouvernemens arbitraires. La méthode des tyrans subalternes qui voient venir l'orage, & qui veulent s'assurer l'impunité, c'est de surprendre des ordres vagues, qui servent, au besoin, de sauve-garde aux crimes, comme les ayant autorisés : ces sauve-gardes deviennent dans les mains du peuple des armes contre le Tyran.

C'est ainsi que le pouvoir arbitraire, établi par la ruse, par la dissimulation & par la force, sur les débris des loix, de la liberté, de la propriété, & de la sûreté personnelle, ne se maintient que par la crainte, & ne se nourrit que des dépouilles ensanglantées des peuples.

Les Gouvernemens mixtes présentent d'autres abus non moins redoutables. Au moment où l'ambition des Grands pense que le comble du bonheur consiste à jouir d'un pouvoir illimité, la

Nation va se trouver asservie au Gouvernement le plus arbitraire ; elle aura vingt tyrans au lieu d'un, qui tourneront à leur profit les divisions des citoyens, & qui humilieront les différens ordres de l'Etat les uns par les autres, afin d'élever leurs prérogatives sur la ruine commune de tous les priviléges. On n'a recours à la fraude qu'au défaut d'un titre solide : le titre du Monarque est sacré. Mais tel est l'aveuglement du crime, qu'il se compare à la vertu lorsqu'il est impuni, & que plus il dégrade l'humanité, plus il se croit digne de la vénération des hommes.

Dans la Monarchie, la justice distributive embrasse tous les sujets dans sa bienveillance; en les appellant pour témoins & pour juges de son impartialité, elle leur permet des réclamations dans tous les cas échappés à sa surveillance, & des appels comme d'abus, dans ceux où l'intrigue ou la fausseté auroit pu lui en imposer sous le voile de la candeur.

Les sollicitudes paternelles & les précautions du Monarque pour être instruit de tout, ne se bornent pas à ce que vous venez de voir : la couronne devient sur sa tête un astre puissant, qui éclaire, protège & console à-la-fois; elle s'occupe du bonheur du plus grand nombre. Cet astre bienfaisant dore d'abord le sommet où il est fixé; puis il descend dans les vallons, s'étend dans les plaines, porte la lumière & la vie aux êtres cachés sous le chaume ; & voici comment.

Le Monarque se multiplie par ses Ministres; chaque Ministre chargé d'une partie, a des correspondans en sous-ordre; ceux-ci ont des surveillans, & tous rendent compte de leur conduite. Ainsi la Cour suprême du Monarque, est à-la-fois présente dans chaque Province. La foiblesse du peuple trouve un asyle toujours ouvert contre l'oppression & l'injustice des tyrans subalternes.

Les Ministres que le Monarque choisit pour exercer en son nom les différentes parties de l'administration civile, guerrière

& politique, font les liens de communication entre le Prince & fes fujets. Ces liens font formés d'une infinité d'anneaux que la confiance mutuelle rapproche fans ceffe : chaque anneau eft un point qui fixe l'œil du Prince, & qui l'éclaire par une gradation proportionnelle & relative, du fimple au compofé, du plus puiffant au plus foible. Le premier anneau de cette chaîne politique eft dans la main du Prince, c'eft l'*anneau Royal*; ceux qui fuivent en fe correfpondant, lui marquent les avantages du fol, les produits de l'induftrie, les encouragemens dont elle a befoin, les degrés d'utilité de chaque claffe de la fociété. C'eft ainfi du moins, que des Miniftres éclairés & fidèles doivent s'en acquitter : s'ils approchent du Trône, ce doit être pour l'avantage de leurs concitoyens, pour offrir au Monarque l'hommage tendre, le tribut commun de l'obéiffance & de l'amour de fes peuples : s'ils s'éloignent du Trône, ce doit être pour rapporter à ces mêmes peuples, des témoignages certains de la protection & de la munificence royales.

A mefure que les différens ordres de l'Etat traitent enfemble, par la médiation des Miniftres, des Magiftrats, des Tribunaux civils & eccléfiaftiques, ils fe rapprochent du Prince, fentent accroître leur confiance dans fa bonté, & leur attachement pour l'ordre établi.

En faifant de fa Cour un abri falutaire à tous fes fujets, le Prince reftitue au Trône fes vraies prérogatives; il fait éclore les grandes vertus & les grands talens; les fciences & les arts s'empreffent de payer tribut au defir de bien gouverner : comme les fciences & les arts, les vertus s'attirent réciproquement; mais à la hauteur du Trône, elles attirent avec plus de force celles qui font au-deffous. La grandeur du Prince fait éclore celle de fes fujets : d'une part, elle lui fait rechercher, reconnoître & placer les ames & les efprits fupérieurs dans leur fphère naturelle.

En

En donnant à chacun son genre, c'est donner à chaque plante le terrein qui lui est propre, & l'art suprême est de bâtir sur le fonds de la Nature. D'autre part, le discernement du Souverain inspire à tous les cœurs le desir ardent de contribuer à sa gloire, & l'ambition d'y participer. Il y a donc une électricité royale, comme une électricité physique; dans l'une & dans l'autre, le moindre mouvement se communique avec rapidité, depuis celui dont la main approche le plus du globe, jusqu'à celui qui en est le plus éloigné.

Voilà pourquoi dans la Monarchie, les mœurs sont douces & paisibles; l'urbanité y prescrit les usages; les sciences & les arts, comme naturalisés par cette constitution, y produisent de plus grands efforts & de plus grands succès. La paix, ce triomphe auguste des Rois, maintient la tranquillité au-dedans & au-dehors de l'Empire; des leçons de modération & de sagesse en rendent les fruits durables. Quel triomphe pour une ame sensible, de pouvoir se dire à soi-même, *l'émulation générale, la félicité publique & ma gloire sont mon ouvrage!* Et qui pourroit ne pas aimer, ne pas servir, respecter & bénir l'autorité protectrice de la liberté, de la sûreté & des propriétés de chaque citoyen? Cette jouissance & ces sentimens de gratitude sont inconnus à la tyrannie. C'est le Monarque qui est grand, puissant & heureux.

Placé à la tête de la grande Famille, son règne offre l'image du Gouvernement paternel & de la piété filiale. Ses peuples trouvent en lui toutes les ressources & tous les soulagemens que des enfans bien élevés, & dociles à l'honorable joug des loix, peuvent espérer de leur soumission raisonnable : avant même de leur commander des choses justes, il les met dans la nécessité d'obéir par l'acquiescement de la raison. S'il promulgue des loix, il dit, comme *Théodose* à ses Conseillers : » *Les Ordonnances que je vais donner feront votre gloire, ma sûreté & le bonheur de mes peuples* «.

Vous m'objecterez peut-être que je n'ai montré la Monarchie que sous le point de vue qui lui est favorable, & que j'ai gardé le silence sur les charges que le Monarque impose à ses peuples.

Je sais que le premier devoir de l'Historien est d'être vrai : la vérité va vous répondre pour lui. Les sommes consacrées volontairement à la formation d'un revenu public perpétuellement existant, assurent & remplissent les droits du Monarque, pour l'entretien de sa personne, celui de sa famille, de sa Cour, du faste de représentation, ainsi que pour toutes les dépenses des salariés de l'Etat : ces sommes, qui doivent être en proportion avec cette multitude de besoins, supposent un grand revenu, & par conséquent de grandes charges sur les peuples. Mais vous savez aussi qu'un grand Etat a de grandes ressources, ou, pour mieux dire, il les réunit toutes. Si les grandes charges sont proportionnelles & relatives aux produits féconds du sol, de l'industrie perfectionnée, des facultés naturelles ou acquises des sujets; quelque multipliées, quelque étonnantes que soient ces charges, dans une Monarchie bien ordonnée, elles n'écrasent jamais un peuple; elles s'arrêtent au terme préfixe. Une comparaison va le prouver.

Si le Monarque est dans la nécessité d'imposer ses sujets, il est dans le cas de tous les autres Princes, à une différence près : ce n'est pas parce qu'il le veut; c'est parce qu'il le doit, pour l'avantage de tous.

Peignez-vous le soleil dans un beau jour, lançant ses rayons sur la terre, & pompant par leur activité des vapeurs qui s'élèvent imperceptiblement dans la région de l'air. Toutes ces vapeurs, doucement & pourtant efficacement attirées, montent, se raffinent, se subtilisent, s'unissent, &, dirigées par les vents, vont, en retombant soit en pluie, soit en rosée, féconder ces

mêmes terres, & leur rendre ces ſucs que le ſoleil n'avoit attirés que pour les reſtituer avec uſure.

Tel eſt ordinairement l'impôt dans la main du Monarque. C'eſt avec douceur & avec force que le ſoleil élève ces vapeurs : c'eſt toujours avec bienfaiſance, mais avec efficacité, que le Monarque perçoit les impôts.

Ce n'eſt pas pour lui que le ſoleil attire ces ſucs & forme ces nuages qui éclipſent quelquefois ſa ſérénité pour un moment : ce n'eſt pas pour ſon propre compte & pour ſon avantage particulier, que le Monarque recueille l'impôt qui provoque quelquefois une aigreur paſſagère ; c'eſt pour ſon peuple, aux yeux duquel, comme le ſoleil, il eſt l'image viſible de la Divinité & le miniſtre ſenſible de ſa providence.

Ce n'eſt pas du ſein des terres arides & deſſéchées, mais des terres graſſes & humides que le ſoleil tire ces vapeurs : ce n'eſt pas du ſein de l'indigence & de la misère que le Monarque tire les reſſources de l'Etat : c'eſt le ſuperflu, & non l'exact néceſſaire qu'il veut percevoir.

C'eſt pour les répartir, non au haſard & indiſcrètement, mais avec intelligence, avec diſcrétion, & proportionnellement à tous les beſoins, que le Monarque, comme le ſoleil, les diſtribue.

Ce n'eſt que rarement que l'éclair brille & que la foudre ſe forme au ſein de ces nuages : nouveau rapport & nouveau point de comparaiſon entre le ſoleil & le Monarque pacifique par caractère, & redoutable par néceſſité. Mais terminons ce parallèle par un rapport plus frappant encore.

L'atmoſphère du ſoleil, proportionnée à la grandeur du corps qu'elle entoure, s'étend au loin ; & le ſoleil tournant ſur ſon axe, & la forçant de l'accompagner dans ſon mouvement de rotation, comme l'air accompagne la terre, frappe au moyen de ce levier tous les corps qui ſe rencontrent dans la direction de

ce mouvement : les corps y résistent par leur masse & par leur inertie; mais toutes les planètes sont obligées de céder à cette action, de suivre le sens du mouvement qu'elle imprime, & de se ranger ou dans le plan, ou très-près du plan de l'Equateur solaire.

Telle est l'idée que l'on doit se former du Monarque & de l'impôt : c'est dans la Monarchie seule qu'un Roi, sans s'avilir, rend compte à ses sujets des secours qu'il en a reçus, du bien qu'il leur a procuré, & qu'il prend l'engagement de leur en faire davantage par la suite : c'est le cœur de la Nation qu'une administration bienfaisante réchauffe; & c'est dans ses entrailles qu'un régime doux, & cependant vigoureux, porte la force & la vie.

La Monarchie bien ordonnée est donc *l'art sublime d'allier les droits du Trône avec les devoirs de la Royauté* : la même union qui identifie l'ame avec le corps, y associe, pour ainsi dire, le Monarque aux sujets, & lui fait penser qu'il leur doit à tous la tendresse des mêmes loix & la justice des mêmes droits. Ces vérités primitives sont gravées dans le cœur des Monarques : ces sentimens ne peuvent s'affoiblir; ils les transmettent à leur postérité avec les loix constitutives de l'Etat. Je dois en conclure, que la forme de Gouvernement la plus naturelle, la plus douce, la plus sage, est aussi la plus convenable à tous les peuples, sans exception.

C'est le jugement équitable que *Dion Chrysostôme*, moitié Grec, moitié Romain, en portoit, dans une fiction poétique & morale qui fera plaisir à nos Lecteurs. » Il crée une montagne, dont » s'élèvent deux sommets : l'un, qui touche aux cieux, est » environné d'un jour pur & serein; l'autre, beaucoup plus bas, » s'arrête au milieu des tonnerres & des nuages. Ces deux sommets » sont le séjour du *pouvoir légitime* & du *pouvoir arbitraire*, de la » Royauté & du Despotisme.

» Celui du Despotisme est une citadelle ensanglantée : son » trône est très-haut ; mais sous ce trône est un abyme : son » visage est ardent & sombre, son œil inquiet, ses manières » sauvages ; il est à-la-fois audacieux & lâche, insolent & timide ; » il menace & pâlit : il arrache de l'or, & le dissipe ou l'enfouit : » auprès de lui est la flatterie, qui lui sourit & qui le perd, qui » conspire en caressant.

» D'autre part, la Royauté a une figure pleine de majesté & de » charmes : son trône est éclatant, sa robe blanche, son sceptre » d'une matière brillante & pure : elle voit autour d'elle des » monceaux d'or & de fer ; mais elle leur préfère les fruits & » les moissons : près d'elle est la Justice, dont le regard est à-la-» fois imposant & doux ; le Génie du Gouvernement, attentif & » sévère ; la Paix qui sourit avec grace, la Raison qui sert de » Ministre, & la Loi en cheveux blancs, portant un sceptre d'or, » dont rien ne peut combattre la force «..... Anathême au lâche qui flatteroit le despotisme ! C'est un ulcère formé dans le cœur des Princes, qui dévore les peuples, jusqu'à ce qu'enfin il consume ceux qui en sont atteints.

Nous passons au cinquième & dernier Problême.

Le droit d'élire un Souverain est-il préférable au droit de succession?

Dans les Etats où le Souverain est électif, le peuple, maître du choix, prétend que faire des Rois, c'est être plus que Roi. Cette prétention est un délire.

Si le peuple, croyant se donner un père dans un chef suprême, se donne un tyran, il paiera chèrement cette prééminence précaire. Ouvrez les fastes du monde, fixez successivement vos regards sur les règnes des particuliers devenus Princes par voix d'élection : à peine en trouverez-vous *dix* qui aient justifié le choix du peuple, & répondu à la confiance dont ils avoient été honorés.

Dans un Etat où chacun peut aſpirer à la ſuprême puiſſance, la voie des armes eſt la voie la plus ſûre pour y parvenir, & c'eſt même la ſeule ; chaque grade militaire eſt un degré d'autorité & de commandement. Dans la robe, au contraire, chaque degré eſt un eſclavage ; & d'ailleurs il ne s'agit pas ici d'élire un Doge.

Chaque degré de commandement eſt un degré de puiſſance que l'on acquiert ſur ſes concitoyens, de ſorte que l'on peut aller en ligne droite juſqu'au trône : mais combien d'orages à-la-fois ne s'élèvent-ils pas ſur la route qui y conduit ? Des prétendans armés, rivaux & ennemis, deviennent les fléaux précurſeurs de la patrie qu'ils aſpirent à gouverner.

Pour être digne de commander aux autres, il faut être capable de commander à ſoi-même : l'ambition domine les compétiteurs, & l'ivreſſe du pouvoir eſt auſſi funeſte que celle de la liberté. De la grandeur perſonnelle aux malheurs publics, il n'y a qu'un pas dans les royaumes électifs, encore eſt-il gliſſant. L'ambition & la diſſimulation marchent enſemble ; l'ambition eſt agiſſante, la diſſimulation eſt ruſée. Si l'ambition fait ſortir l'énergie des caractères, elle étouffe ſouvent les vertus ſociales. Les Chefs des Nations ne peuvent être grands, ni les Nations heureuſes que par elles ; elles ſont douces, & l'ambition eſt hoſtile : un feu qui échauffe, qui agite, qui dévore le cœur, n'eſt point cette lumière qui éclaire les pas, ni cette modération qui les conduit, & qui indique la voie en montrant les dangers. Cette lumière ſi déſirable ne peut naître du chaos des paſſions ; leur trouble qui exclut la réflexion, bannit néceſſairement la ſageſſe.

Pour refuſer les offres d'un parti qui proclame, pour ramener les eſprits, appaiſer les brigues, les ſéditions, & ſoumettre les troupes au devoir, il faut avoir les vertus éminentes de *Germanicus*.

Peu de Généraux préfèrent, comme lui, la gloire d'être citoyen & ſujet fidèle, à la facilité de s'emparer du trône. Preſque tous

les Etats électifs n'ont qu'un théâtre, dont les larmes des Electeurs ont payé les frais : c'eſt la ſuite naturelle des factions. Entr'elles, s'il en eſt une qui déſeſpère de prévaloir ſur les autres, elle ſe détache, elle oublie le bien général, & plus jalouſe de nuire à ſes rivaux que de ſervir la patrie, elle ſe range autour de celui qui la paie le mieux. A l'inſtant, il n'y a plus que deux partis dans l'Etat, diſtingués par deux noms, deux bannières & deux maſques divers; celui de l'*ambition* & de la *cupidité*. Ces noms, quels qu'ils ſoient, ne ſignifient jamais que *Royaliſtes* & *anti-Royaliſtes*, c'eſt-à-dire, guerres civiles. C'eſt le moment des grands complots & celui des grandes ſecouſſes : c'eſt la réflexion d'un homme célèbre, & c'eſt auſſi une vérité de fait.

Dans les royaumes héréditaires, la juſtice *commutative* conſtitue le Prince; la juſtice *diſtributive* le ſoutient; le droit de ſucceſſion le perpétue; les Princes y ſont les tuteurs des peuples, & jamais leurs tyrans. La juſtice y eſt la mère des Rois, les Rois y ſont les pères de leurs ſujets, & leurs ſucceſſeurs, quoique fils aînés de la Nation, ne ſacrifient jamais l'intérêt commun au droit barbare de primogéniture. Ils appartiennent autant à l'Etat, que l'Etat leur appartient; il y a une laiſon ſi intime entr'eux, que l'un ne peut ſe ſéparer de l'autre, ſans ſe nuire réciproquement.

Dans les Etats électifs, le Prince élu penſe ne devoir ſon exaltation qu'à ſes titres perſonnels, & aux ſervices qu'il a pu rendre : dans le Gouvernement héréditaire, le ſucceſſeur croit que ſa conduite doit réaliſer les droits que celui de la naiſſance lui donne au trône de ſes ayeux & à l'amour des ſujets. Cette penſée ſalutaire lui fait regarder ſes Etats comme un patrimoine commun, & la patrie comme une grande famille confiée à ſes ſoins. En ſe faiſant un devoir des intérêts communs, il ajoute au bien-être actuel; & pour le rendre durable, ſa prévoyance

porte ſes regards ſur l'avenir. C'eſt l'effet naturel du ſentiment de la propriété.

Conſultez toujours l'hiſtoire : elle vous dira que c'eſt dans les Monarchies héréditaires où elle trouve le plus grand nombre de Princes juſtes, modérés, & ſagement courageux.

Le Prince héréditaire, content de ſes domaines, & d'une puiſſance fondée ſur l'ordre, les mœurs, les loix, l'amour & l'obéiſſance, prend la modération pour règle invariable de ſa conduite. Son véritable intérêt eſt d'être bon ; il l'eſt par principe. La douceur a des avantages inappréciables ; il s'en fait une vertu, il eſt doux & humain. Quand l'autorité eſt plus douce, l'obéiſſance eſt plus ſûre ; elle réunit l'amour des peuples aux reſpects des Grands, & l'unité de pouvoir opère le bien ſans obſtacle.

La ſageſſe courageuſe du Prince, fait défendre avec majeſté l'honneur de ſon trône & la cauſe de ſon peuple ; & quand le devoir lui parle, il n'écoute que lui. Mais ſa modération commence toujours par employer les armes de la vérité & de la raiſon ; & ſi elles ſont impuiſſantes, il a recours à celle de la juſtice coërcitive. Il déploie alors ſes forces de terre ou de mer, ſans inſpirer d'alarmes aux Princes ſes alliés : ſa cauſe eſt juſte ; c'eſt la défenſe de l'honneur outragé, ou de l'infraction des droits naturels aux Nations. S'il emploie ſes forces maritimes, il conſacre ſon pavillon à la ſûreté des mers, contre un deſpotiſme excluſif. Il veut que le commerce ſoit auſſi libre que cet élément, qui n'eſt point, qui ne peut être le patrimoine d'un ſeul, & qui appartient également à tous les peuples. Mais, auſſi modéré dans ſes ſuccès que dans ſa conduite ordinaire, l'infortune & la défaite de ſes ennemis ſont une eſpèce d'aſyle, devant lequel tombe & s'arrête la colère du ſage. Il n'avoit pris les armes que pour rétablir l'ordre ; il les dépoſe dans le temple de la Paix : ſa gloire la plus chère eſt de pacifier & non de conquérir. La

modération

modération eſt la preuve la plus ſûre de la juſtice. La Nation qui n'uſe pas de tous ſes droits & qui ſait tempérer ſa vengeance, ſera toujours la plus reſpectable aux yeux de l'humanité, & même la plus ſage aux yeux de la politique. La guerre finit toujours glorieuſement, lorſque le pardon la termine.

Les Romains, quoique uſurpateurs, ſavoient ſe faire de leur force un droit légitime : d'abord ils ſe faiſoient craindre par leur grande puiſſance, enſuite ils ſe faiſoient aimer par leur douceur & leur juſtice. Ils faiſoient de l'uſurpation un contrat avec les peuples ſoumis, & légitimoient en quelque ſorte leur domination.

Remontez à l'origine de l'établiſſement des *Francs* dans les Gaules : la facilité qu'ils eurent de s'y établir, vint de la modération avec laquelle ils usèrent de la victoire; ſe contentant du partage des terres, donnant aux Gaulois la faculté de ſe naturaliſer *Francs*, les admettant au rang des *Leudes* ou nobles, les laiſſant vivre ſous les loix Romaines, conſervant à l'Egliſe ſes biens, ſes priviléges, &c. Cet eſprit conciliateur & cette générosité caractériſent encore les Francs d'aujourd'hui.

Mais, direz-vous, s'il eſt dans la nature une probabilité de ſuccès pour les projets que le zèle éclairé forme, que la prudence guide, & pour tous les efforts que la raiſon accompagne; les armes ſont journalières, & ſi votre Prince ne peut arrêter les entrepriſes de ſes ennemis, il irritera leur audace; la cauſe juſte ſera ſubjuguée par la force injuſte, & vos prétendus ſuccès ſeront des malheurs réels.

La choſe eſt poſſible : vous venez de me montrer le mal, je vais en indiquer le remède.

Le Prince imprudent s'endort ſur l'évènement qui le flatte, & il eſt lâche dans l'évènement fâcheux : comme l'autruche que l'on pourſuit, il cache ſa tête, oublie ſon corps, expoſe

ſa gloire, & laiſſe en danger le ſalut de l'Etat. Mais le Prince ſage eſt le même dans le bon & le mauvais ſuccès; le ſage combine. Il n'a point ſemé les malheurs ſur les champs de l'Europe : ſes frontières ne dévorèrent jamais les domaines de ſes voiſins; ils ſont ſes amis, ils deviendront ſes auxiliaires; il prendra ſa revanche & ſera plus heureux. L'injuſtice de l'agreſſeur eſt, dans l'état de ſociété où les Nations ſont aujourd'hui entr'elles, ce qu'eſt, dans la ſociété civile, la punition du coupable qui a troublé l'ordre public par ſes crimes. Conſéquemment, le Prince foible doit trouver un appui, & l'injuſtice des vengeurs. Voilà l'origine de la juſtice entre les Etats & les ſociétés particulières. La guerre punit & réprime les attentats des uns, comme la loi & l'autorité puniſſent & répriment les forfaits des autres.

S'il eſt vrai que les Rois, pour s'affermir ſur le trône, aient beſoin d'infortunes, c'eſt ſans doute parce qu'ils s'en ſervent comme d'une grande leçon; &, en le ſuppoſant, la mauvaiſe fortune leur devient ſouvent plus utile que la bonne.

L'Europe pleure encore la perte d'une Héroïne chrétienne, qui fut l'ornement de ſon ſexe & le modèle du nôtre : ſes premiers pas au trône furent pour elle la première leçon du malheur. L'héritière de Charles VI, preſſée de toutes parts, va chercher un aſyle dans un royaume qui avoit été juſqu'alors l'écueil de la fortune de ſes ancêtres, & le fléau de leur ambition. Qui n'admireroit ici le pouvoir de la vertu malheureuſe ? Tous les cœurs s'enflamment à ſon aſpect d'un enthouſiaſme de zèle & de fidélité : bientôt la face des choſes change, & l'Héroïne ramenant la terreur du fond de la Hongrie, repouſſe ſes ennemis & rejette la guerre ſur leurs frontières.

La bonté de *Titus* & la ſageſſe de *Nerva* reſpiroient dans le cœur & dans l'ame de cette femme forte; & tandis qu'elle ſoumet

ſa raiſon à la foi, ſa prudence délibère, ſa fermeté exécute; elle triomphe de tous les périls ſans oſtentation : ſa munificence royale reconnoît & récompenſe tous les ſervices : mère du peuple, elle deſcend du ſein de la grandeur juſque dans les abymes de la misère, s'inſtruit par elle-même de tous les beſoins, fait couler le ſuperflu du trône ſur les malheureux qui manquent du néceſſaire; elle fait plus encore : intimement perſuadée que l'autorité la plus juſte ceſſe ſur ceux qui ne poſsèdent rien, & que les loix coërcitives ſont impuiſſantes à leur égard, elle diſtribue aux pauvres citoyens, des poſſeſſions pour les faire ſubſiſter convenablement par le travail.

Chef-d'œuvre de la prudence humaine! cette grande Princeſſe veut que chacun poſsède quelque choſe, afin que chacun s'intéreſſe à la tranquillité, à la conſervation de tous. *Il y a entre le ſouverain Chef & ſes ſujets, un pacte tacite, mais ſacré, par lequel le premier s'engage à ſecourir d'autant de degrés de force, qu'on aura fourni de parts à la maſſe générale des contributions.* La Juſtice diſtributive le dit à tous les Princes : l'Impératrice-Reine s'y conformoit.

Mais le tréſor impérial n'auroit pas ſuffi à ſes libéralités : la vraie charité eſt induſtrieuſe; elle pourvoit au beſoin des pauvres avec les deniers de la force publique, & fait des préſens à ſes amis, aux véritables grands, aux citoyens vertueux, avec le revenu de ſon patrimoine. Leçon ſublime, qui enſeigne aux Rois à ſe conſidérer comme les pères des pauvres, & à ne point ſe faire d'amis aux dépens de leurs ſujets!

Ces traits de bienfaiſance éclairée ne ſont pas les ſeuls rapports de *Marie-Thérèſe* avec Nerva; elle prévient, comme lui, de nouveaux troubles dans l'Empire, par l'adoption de *Trajan. Joſeph II*, co-Empereur, ſe dérobe d'abord à l'Etat, pour puiſer dans l'étude de la morale & des loix, les vrais principes de juſtice & de bonté que les Princes doivent poſſéder éminemment, avant de chercher

dans une politique devenue nécessaire, d'autres plans de grandeur. Persuadé que la connoissance des hommes doit être la grande science des Princes, Joseph II voyage sans faste comme *Julien*, & pense comme lui, ne pas acheter chèrement des connoissances utiles à l'art de régner, par les fatigues inséparables d'un voyage de plus de deux mille lieues.

Que de morts l'Autriche éprouva en perdant Marie-Thérèse! Mais le pouvoir suprême de la vertu ne meurt point; il est grand au milieu de la destruction. Les vertus de l'Héroïne chrétienne & celles du Fils de l'immortel *Léopold*, sucées, pour ainsi dire, avec le lait, sont devenues semblables à ces caractères tracés sur l'écorce des jeunes cèdres, qui font partie d'eux-mêmes, croissent avec eux, & ne s'effacent jamais. Ces vertus héréditaires ornent déja cinq Trônes à-la-fois.

Mais revenons au Gouvernement héréditaire, qui est, sans contredit, le plus avantageux de tous, aux sujets d'une Monarchie bien ordonnée.

1°. C'est le seul où il n'y ait jamais de prétendans à la souveraineté; il ne peut donc y avoir de rivalité, de division ni de corruption pécuniaire pour l'obtenir : par-tout où il n'y a point de corruption, il n'y a point d'intrigues ni de crimes publics.

2°. Le regne de la paix & du bonheur est plus solidement établi où chaque particulier, protégé par la loi gardienne de la liberté & des propriétés, jouit de l'une & de l'autre sans trouble & sans inquiétude.

3°. Le Monarque héréditaire ne meurt jamais : ses droits, consacrés d'avance, sont conservés en entier pour l'avenir comme pour le présent : sous cette forme de Gouvernement, les grands désastres ne sont jamais en concurrence avec l'époque des grandes prospérités : son autorité est éclairée, sans être jamais combattue; les organes de sa volonté en sont les Ministres. Où

la juſtice règle les effets de la puiſſance, il n'y a point de combats des propriétés générales contre l'avidité ſans ſcrupule; on n'y voit point de ſéparations douloureuſes des membres du corps politique, ni de diminution de forces, de reſſources, de richeſſes: chaque jour, au contraire, eſt une augmentation de puiſſance réelle, publique & particulière.

4°. Digne du Trône de ſes ancêtres & de la confiance de ſes ſujets, le Prince héréditaire ſe perpétue dans la poſſeſſion d'inſpirer l'eſtime à ſes voiſins, & la terreur à ſes rivaux. Il croiroit annoncer à ſon peuple la diſette de ſes propres vertus, en ſe parant de celles de ſes prédéceſſeurs : il laiſſe les palmes & les lauriers à ceux qui les ont mérités, & ſe montre capable d'en moiſſonner lui-même. Les vertus de ſes pères lui ſervent de modèle & non d'abri; il profite des lumières acquiſes, pour obtenir les perfections de ſon rang; il ſait que la ſouveraineté n'eſt un pouvoir, que parce qu'elle eſt en même-tems un devoir, & qu'en ſuccédant à l'un, il lui eſt impoſſible d'abdiquer l'autre.

Mais, direz-vous, le ſang peut dégénérer; rien n'eſt plus rare qu'une ſuite de vertus héréditaires. En général, l'objection eſt fondée; mais elle ne l'eſt pas toujours dans les Gouvernemens héréditaires, & c'eſt ce qu'il faut démontrer.

Un Prince né pour être le créateur & le légiſlateur d'un Empire ſans conſtitution fixe, ſans loix, ſans mœurs, ſans induſtrie, doit néceſſairement être un *Numa*, un *Charlemagne*, un *Alfred*, un *Pierre I.* Avec de grandes lumières & les ailes du courage, il doit voir & planer comme l'aigle. Son courage ferme & doux doit être celui de la perſévérance, & ce courage eſt le plus rare de tous. Mais ces grandes qualités ne ſont pas abſolument néceſſaires dans une Monarchie : par ſa conſtitution propre & ſes contre-poids, cette grande machine marche, pour ainſi dire, d'elle-même, & ſe ſoutient par ſa force, qui eſt l'énergie de ſon

régime. Sous des Princes fainéans & insoucieux, les contre-poids peuvent déranger son balancier politique, & retarder ses oscillations; mais vous ne devez craindre ni soubre-sauts, ni convulsions d'Etat; la bonté de sa constitution en est le garant.

Dans cet état des choses, il suffit pour le jeu plein & entier de la machine, que le Prince héréditaire veuille seulement le bien, pour que le bien s'opère, & son intérêt propre le lui fait aimer & vouloir. Il n'est pas nécessaire qu'il ait les yeux de l'aigle, ceux de l'homme lui suffisent. *Voir & entendre :* voilà les deux grandes règles de toute espèce d'administration publique. Un Prince, quel qu'il soit, doit observer plus qu'il n'agit; car plus il observe, moins il a besoin d'agir : l'œil du Souverain porte par-tout la vigilance, l'ordre, l'exactitude : rien ne donne plus de sécurité que de voir ce qui est, comme rien ne donne plus de loisir que de faire ce qui est utile. C'est la vanité qui fait faire les choses d'éclat; c'est l'amour seul du bien qui fait faire les choses utiles. Cet amour diminue le bruit pour augmenter l'effet, & se garde bien de tapisser en-dehors. C'est ce qu'un Prince même borné, peut faire, & ce qu'un grand homme ne fait pas toujours : le grand homme n'est souvent tel que par amour de la gloire; l'amour du devoir lui est infiniment préférable.

Vous objecterez peut-être encore, que le Gouvernement électif est le plus avantageux à tous, puisque chaque particulier peut aspirer à devenir Prince, & que ce droit qui fait autant de Princes qu'il y a de Sujets, contient le Prince élu dans les bornes d'une autorité raisonnable.

Les objections spécieuses ne peuvent nuire aux vérités pratiques. Dans les royaumes héréditaires, le vœu commun consacre la loi de l'hérédité; il n'y a point de superfétation de pouvoir; les Peuples y sont associés à une filiation de Souverains, qui perpétuent leur félicité par de bonnes loix.

Dans les Gouvernemens électifs, la corruption ou la force détermine un peuple libre à se décider sur le choix d'un Maître; mais que doit-on attendre de la force & de la corruption? Si la forme élective est la plus avantageuse aux particuliers qui ont de l'ambition, c'est par-là même que cette forme de Gouvernement est vicieuse, & que la loi héréditaire lui est préférable; celle-ci étouffe, ou du moins elle enchaîne l'ambition.

Le Prince élu, direz-vous, sera reconnoissant & retenu dans les bornes d'une autorité raisonnable. Cela devroit être; mais la supposition est détruite par le fait. L'orgueil accompagne le pouvoir subit; & cet orgueil n'est point ce sentiment noble qui conduit à la vraie grandeur. L'orgueil est toujours dangereux quand il vient du rang : il n'est utile que quand il émane de la fierté de caractère qui vient de l'ame. Il faut voir les hommes tels qu'ils sont, dans les différentes circonstances de leur vie; ils changent presque tous, en changeant de positions. Le militaire s'est fait une habitude de la guerre : plus d'une fois il a mesuré ses forces, & il leur doit son élévation. Le régime militaire est despotique : le Chef élu sera entraîné par ce penchant secret, presque irrésistible, qui porte l'homme à étendre, à abuser de l'autorité, afin d'acquérir peu-à-peu ou tout-à-coup tous les genres de supériorité dont il se sent susceptible. Le cœur humain est fait comme cela, & vous ne le changerez pas; l'espérer, ce seroit se tromper soi-même : *chassez le naturel, il revient au galop.* Nous l'avons démontré : les ambitieux, les usurpateurs, les brigands qui ont soumis la terre, sont tous partis des mêmes principes, & tous ont suivi la même route. Les preuves que nous en avons données, ont été puisées dans l'Histoire des Hommes & des Empires, & rien ne peut infirmer la vérité des faits. Erasistrates nouveaux, vous brûleriez toutes les archives du monde politique, sans que pour cela l'histoire des grandes

révolutions reſtât enſevelie ſous leurs cendres : la Tradition orale ſuppléeroit à la redoutable Chronologie des longs malheurs du genre humain. Mais réſumons cette Introduction.

L'influence des tempéramens individuels ſur les caractères particuliers eſt bien démontrée : celle des Gouvernemens ſur les caractères nationaux, l'eſt auſſi. Vous avez vu naître l'homme avec un germe de vertu, & devenir vertueux après s'être étudié lui-même, après avoir connu ſes devoirs envers ſes ſemblables, & contracté l'habitude de les remplir. Les devoirs commencent avec la réunion qui prépare les ſociétés ; & les obligations réciproques s'accroiſſent à meſure que le beſoin s'en fait ſentir aux aſſociés.

Les devoirs de l'homme, relativement aux êtres de ſon eſpèce, ſont renfermés dans l'obligation rigoureuſe de faire ce qui convient le mieux à la ſociété. Cette obligation, dont les préceptes ſont humains, & dont la ſanction eſt divine, renferme toutes les vertus pratiques en excluant tous les vices. Gardez-vous bien de croire que ces vertus ne ſont que des inſtitutions de convenance ; ces vertus ſont les relations ſaintes de l'homme avec ſes ſemblables, & de tous les hommes avec le Créateur : c'eſt ſur ces relations que la baſe & le maintien de l'ordre ſont établis.

La ſcience qui conduit à cette connoiſſance ſimple, mais ſublime, c'eſt la morale, qui n'eſt autre choſe que la logique ſacrée de la vertu. Cette morale conſtante & univerſelle, qui tient eſſentiellement à la nature de l'homme, tient de même à la nature des ſociétés : elle eſt la règle de toutes les actions honnêtes & utiles ; elle embraſſe donc la conſervation, les jouiſſances paiſibles ou le bonheur commun de l'eſpèce humaine. C'eſt à ce double but, conforme à celui de la Providence, que toutes les inſtitutions ſociales, le Code naturel, le Code religieux,

le

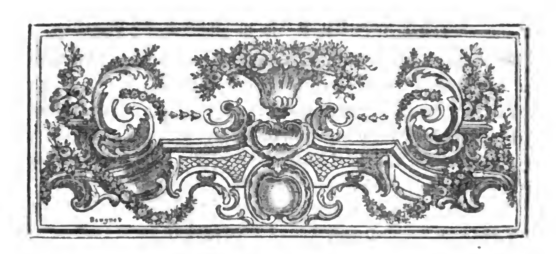
le Code civil, toutes les actions publiques & privées doivent ſe rapporter & ſe ſubordonner.

Vous avez vu comment les principes de l'ordre, baſe de la morale, ſe détruiſent à meſure que l'amour des richeſſes s'introduit; comment les richeſſes, devenues l'objet unique de l'ambition, ſe confondent dans l'eſprit des peuples avec les honneurs; comment elles corrompent les Citoyens qui les poſsèdent, & les particuliers qu'elles faſcinent; comment les riches aſpirent à l'honneur par le lucre; & comment enfin l'honneur de profeſſion, abjurant ſes prérogatives illuſtres, ſe détourne, s'obſcurcit & ſe perd dans les routes de l'opulence & de la fauſſe conſidération. Nous en avons tiré deux corollaires importans: les Nations ont de bonnes mœurs, quand elles ont de ſages loix; & les Gouvernemens deviennent par-tout les premiers corrupteurs, quand, par leur nature, ils ſont corrompus. Cette concluſion nous a conduit à l'analyſe ſuccinte des différentes formes de Gouvernement; & après les avoir comparées toutes, & appliqué ſucceſſivement à chacune cette règle infaillible & commune, d'après laquelle on doit les condamner ou les abſoudre, nous avons dû donner à la Monarchie bien ordonnée la juſte préférence qu'elle mérite à tous égards.

Cette règle d'après laquelle nous avons porté notre jugement, eſt ce traité éternel & irrévocable entre les hommes, qui ſubſiſte encore lorſque tous les autres ſont détruits: comme il n'eſt point l'effet d'une convention, aucune convention contraire ne peut y déroger, ni l'anéantir. Je veux parler de l'humanité, la première loi de toutes les ames, à qui la nature raiſonnable n'a donné ſon nom, que parce qu'elle eſt écrite dans tous les cœurs. Elle doit être la loi fondamentale de tous les Gouvernemens; elle règne ſouverainement avec la Monarchie qui eſt le modèle de leur perfection.

D'après ces prémiſſes, nous allons entrer, le flambeau à la main, dans la vaſte carrière que nous offre l'Hiſtoire de Ruſſie: les Princes dont nous apprécierons les vertus ou les vices, n'ont plus ni courtiſans ni flatteurs; & leur poſtérité plus juſte, plus éclairée qu'ils ne l'étoient, les mettra avec nous à leur véritable place. Mais en blâmant leurs fautes, il faut les plaindre; ils étoient à-la-fois deſpotes & barbares. Si c'eſt la marche méthodique de la raiſon & les principes de la morale qui doivent régler la conduite des hommes de tous les états, on doit aux erreurs accréditées le reſpect de les combattre. La grande, & peut-être la plus utile ſcience des Princes, conſiſte à ſavoir profiter des évènemens qui les ont précédés: la connoiſſance des fautes de leurs prédéceſſeurs, les conduit à des actions louables qui ſervent d'exemple à ceux qui leur ſuccèdent.





ÉTAT POLITIQUE

DE L'EUROPE ET DE L'ASIE

DANS LE NEUVIÈME SIÈCLE.

L'Histoire ancienne de Ruſſie n'a point d'époques certaines avant l'année 862. C'eſt en cette année que trois Princes Varèges, Rourik & ſes deux frères, furent appellés à Novogorod, pour calmer les troubles qui diviſoient les Slaves républicains.

Peu de ſiècles ont été auſſi féconds en évènemens politiques & moraux, que celui où les Slaves de Novogorod & les Ruſſes de Kiof, ignorés juſqu'alors, vont être connus des Grecs; mais avant d'entrer dans les détails du règne de Rourik, & de ſuivre l'hiſtoire de ſes ſucceſſeurs, nous allons préſenter au Lecteur l'état de l'Europe & de l'Aſie à l'époque dont il s'agit.

L'hiſtoire morale & politique des hommes & des Empires eſt la véritable géographie des Princes & des ſujets : chaque Gouvernement & chaque état de la vie civile y trouvent la carte de l'adminiſtration générale, & de la conduite particulière qu'il faut ſuivre pour ne pas s'égarer. En marquant les excès,

H 2

l'histoire pose des limites qu'il faut respecter. Elle dit aux Princes : » Vous devez compte de votre conduite & de vos résolutions à » l'Univers qui vous contemple, & au genre humain dont vous » entraînez la destinée : le droit de la force rend toujours odieux » celui qui l'exerce ; il l'oblige de recourir à la cruauté pour » appuyer l'injustice «.

L'histoire dit à tous les hommes : » Vous irez jusques-là ; » c'est le terme où il faut s'arrêter. Si ce point délicat est pour » vos maîtres celui où le pouvoir devient abusif, il est pour » vous celui où la liberté dégénère en licence, & la soumission » légitime en anarchie «.

Il y a un juste milieu entre l'ambition qui veut tout, l'audace qui entreprend tout, la témérité qui renverse tout, la foiblesse qui cède tout, & la dépravation qui s'indigne de toute espèce de barrières.

§. I.

Vers le milieu du neuvième siècle, les guerres civiles de la France livroient la Nation aux insultes de ses ennemis, aux entreprises des Evêques & des Grands, également ambitieux & séditieux. Les dissentions domestiques, qui font immoler les sentimens de la Nature à l'intérêt, excitent le trouble & la haine dans les familles particulières, sans que l'Etat en souffre à un certain point ; mais parmi les Princes, elles causent presque toujours la désolation & la ruine des Etats. Trois fils armés contre leur père venoient de déchirer le vaste Empire de Charlemagne : trois frères divisés entr'eux achevent de l'affoiblir. L'ambition de Lothaire, qui veut dépouiller ses cadets, les force à se réunir dans les plaines de Fontenay, où cent mille François armés pour la querelle de trois Princes méprisables,

prodiguent un sang qui eût été le soutien de l'Etat. Lothaire vaincu, est forcé de consentir à un partage : celui de Charles-le-Chauve, fils de l'Impératrice Judith, est la Neustrie, l'Aquitaine ou la France proprement dite : la Germanie devient celui de Louis de Bavière ou le Germanique : l'Italie, Rome, le titre d'Empereur, la Provence, la Franche-Comté, le Lyonnois, les Pays enclavés entre le Rhône, le Rhin, la Saone, la Meuse & l'Escaut, composent l'apanage de Lothaire, aussi mauvais frère que fils dénaturé.

Les trois frères firent ensuite un règlement pour la succession des Rois François. Dans une assemblée tenue à Mersen sur la Meuse, ils statuèrent : » Que les enfans hériteroient de la » couronne de leurs pères, pourvu qu'ils eussent pour leurs » oncles le respect & la soumission convenable «. Ce point n'avoit pas encore été décidé. Dès que le Roi mouroit, la Nation regardoit le Trône comme vacant, & demandoit simplement qu'il fût rempli par un Prince de la Maison Royale.

Le Traité de Mersen disoit encore : » Qu'aucun Vassal ne » seroit obligé à l'avenir de suivre le Roi, que dans les guerres » générales, & quand il faudroit défendre l'Etat contre une » invasion étrangère «. Malheureusement l'autorité des Vassaux & leur désobéissance furent la suite de cet article, dont le véritable esprit étoit de maintenir l'union entre les trois Princes.

Tout homme libre pouvoit dès-lors choisir du Roi ou de ses Vassaux qui il voudroit pour Seigneur. Faute capitale! Les Vassaux firent usage de tous les moyens pour acquérir une foule de sujets, qui les mirent en état de devenir redoutables à leur Maître, & d'engloutir peu à peu le pouvoir suprême.

Ici, les faits viennent à l'appui de la réflexion : les Evêques & les Seigneurs disputent mutuellement à Charles une puissance qui tendoit à ruiner la sienne. Les Evêques vouloient être arbitres

de l'Etat : les Grands, de leur côté, vouloient & conserver les biens qu'ils tenoient de la concession du Monarque, & dominer sur les Evêques. Charles, qui favorise les Seigneurs dans l'assemblée générale d'Epernay, donne une bien mauvaise idée de sa politique : il croit s'attacher les Grands lors même qu'il les met en état de contre-balancer la souveraine puissance ; il veut réprimer les Evêques, & s'avoue comptable envers eux de ses actions : double inconséquence ! Les Evêques d'alors se faisoient appeller *les Trônes de Dieu,... les Organes par lesquels Dieu prononce ses arrêts....* Ils se vengent ; ils conspirent pour détrôner Charles ; ils invitent le Roi de Germanie à venir s'emparer de sa couronne : la cabale l'emporte. Une assemblée d'Evêques, présidée par celui de Sens, délie les sujets du serment de fidélité, & donne la France à l'usurpateur.

Plusieurs Princes qui s'étoient reconnus, comme Charles, justiciables du Clergé, l'avoient rendu maître des Couronnes. Ces sujets des Rois, loin de vouloir leur prêter le serment de fidélité, osoient dire : » Ce seroit une abomination, que des » mains sacrées par le saint chrême servîssent à prêter un serment, » non plus que la langue d'un Evêque à le prononcer ; elle est, » par la grace de Dieu, la clef du Ciel «.

Tandis que de petits tyrans se disputent & déchirent les plus riches contrées, & qu'ils vont prendre à Rome la Couronne Impériale ; les peuples, tour à tour instrumens & victimes de leur tyrannie, n'ont d'autres consolations que de voir leurs oppresseurs s'égorger réciproquement. Rome seule, par son adresse, tire parti de tant de révolutions. Léon III, qui a rampé sous le redoutable Charlemagne, & qui l'a reconnu pour son Souverain, s'est soumis à son jugement, en avouant le droit des Empereurs pour la confirmation de son Siége. Mais après la mort de ce Conquérant, ce même Pontife élargit ses liens ; &

accufé de nouveaux crimes, il élude adroitement de reconnoître Louis pour fon Juge. Etienne IV, qui s'empare de la tiare fans l'aveu de ce Prince, fe contente de lui faire une nouvelle excufe. Pafcal I, non-content de rejetter tout hommage, refufe de rendre à l'Empereur des meurtriers qu'il réclame ; & joignant l'ironie à la défobéiffance, il répond que *ces affaffins ne peuvent être livrés, parce qu'ils font de la famille de S. Pierre.* Ses fucceffeurs immédiats fuivent le même plan. Mais Grégoire IV, mettant à profit les haines des enfans de Louis, ne craint point de montrer à découvert les prétentions de fon Siége. La fermeté de Nicolas I achève l'ouvrage. Cet homme fier, impérieux & inflexible, ofe foumettre le Roi de Lorraine à fon Jugement. On voit arriver à Metz deux Légats pour juger un Monarque François; chofe inouie jufqu'alors. Heureufement la mort de ce Pontife prévint de nouveaux orages.

Lothaire, fléau de fa patrie & de fa maifon, s'attache au ciel quand la terre va lui manquer : ce Prince voluptueux & cruel paffe tout-à-coup à une dévotion bizarre, & termine la vie d'un Tyran fous l'habit d'un Moine, efpérant de gagner le Ciel par cette métamorphofe. Louis II meurt auffi d'une maladie de langueur, fans laiffer d'enfans mâles.

Charles eft couronné Empereur par le Pape Jean VIII. Ce Pontife, mettant à profit l'ambition du Monarque François, fe fait tranfporter tous les droits des Empereurs. C'eft ainfi que Rome, foumife en apparence, augmentoit tous les jours fon autorité temporelle, tandis que fon pouvoir fpirituel ne connoiffant plus de bornes, tenoit prefque toutes les Eglifes courbées fous fon Siége.

Le Concile de Savonieres, tenu en 859, qualifie Charles-le-Chauve de *Roi Très-Chrétien.* Le Pape Etienne II avoit déja donné ce titre à Pepin, l'an 755; mais il ne devint la qualification

propre des Rois de France, qu'en 1469, dans la perſonne de Louis XI.

Après avoir régné 37 ans comme Roi, & preſque deux comme Empereur, Charles meurt à Briord en Breſſe, en 877. Il n'avoit pas ſu défendre contre les Papes les droits de ſa couronne, il ne les défendit pas mieux contre ſes propres ſujets. Après ſa mort, les grands offices militaires, les dignités & les titres, les marquiſats & les comtés devinrent héréditaires; on fit valoir un des Capitulaires de Charles, qui porte expreſſément : » que les comtés » & les fiefs paſſeront aux enfans de ceux qui les poſſéderont «. L'ambition étendit encore ces conceſſions; ces comtés, ces fiefs amovibles & aliénables de leur nature, furent ſouſtraits au domaine & à la diſpoſition des Rois; de-là, un nouveau genre de Gouvernement, ou plutôt une déplorable Anarchie. Quel autre nom donner à une Ariſtocratie deſpotique, ſemblable à celle que nous voyons en Pologne, où les nobles, maîtres abſolus de leurs vaſſaux, égaux entr'eux, couronnent un Chef qui n'eſt que l'exécuteur des volontés générales? Cette époque eſt le moment de la chûte de la famille des Pepins. C'eſt des débris du Trône de Charles-le-Gros, que ſe forment ces nombreuſes Principautés connues ſous tant de noms divers. Les Ducs & les Comtes en France & en Italie; les Margraves, les Landgraves, les Burgraves en Allemagne, juſqu'alors Gouverneurs amovibles & dépendans, ſe rendent maîtres dans les Provinces qu'on leur a confiées : s'ils reconnoiſſent un Chef, ce n'eſt plus un Souverain qu'ils redoutent, c'eſt un égal qu'ils revêtent d'un titre pompeux, & à qui ils rendent de vains hommages; & par une double uſurpation, ils chargent le peuple des chaînes dont ils ſe dégagent.

§. II.

§. II.

Venise étoit alors la seule République qui existât sur la terre : elle avoit une forme réglée de Gouvernement, des Magistrats, un Doge. Au milieu des convulsions qui agitent l'Europe, elle présente le spectacle d'une politique bien suivie : elle se défend du joug des Pepins, en affectant de dépendre des Grecs. Mais lorsque l'Empire François ne laisse rien à redouter à cette République, elle méconnoît la servitude grecque, & le nom des Tyrans de Constantinople est effacé de ses décrets. Une Démocratie tumultueuse fait place à des conseils plus sages & d'une plus prompte exécution; son industrie redouble; sa marine augmente; son commerce se fortifie; ses vaisseaux sortis de son golfe, portent dans l'Orient les productions de l'Europe, & ramènent dans l'Italie les richesses des contrées Asiatiques. C'est à l'abri de la contagion généralement répandue dans ce siècle, que ces heureux Insulaires, devenus les médiateurs des deux Mondes, se font respecter de leurs voisins, même en procurant à leur patrie une opulence qui est la source d'une nouvelle vigueur.

§. III.

L'Espagne, long-tems en feu depuis les Pyrénées jusqu'au détroit de Gibraltar, s'étoit encore affoiblie par les partages entre les enfans de ses Rois. Alphonse-le-Chaste répare les malheurs des règnes précédens par une fermeté héroïque. Aimé par ses vertus, il fut estimé par son courage. Le généreux Ramire lui succède. Les Ambassadeurs du Roi Sarrasin viennent lui demander les filles de tribut. Ramire leur dit avec indignation : » Allez, & » dites à votre Maître qu'au lieu de cent filles, j'irai sur la » frontière lui conduire vingt mille hommes «. Bientôt il est

attaqué par un déluge de Barbares; mais une victoire signalée délivre à jamais l'Espagne d'un tribut qui la déshonore.

De plus grands succès attendoient un grand homme : Alphonse III s'annonce pour tel à l'âge de dix-huit ans. Doué des qualités qui forment les grands Rois, il prend les rênes du Gouvernement avec un applaudissement universel. Peu de tems après sa proclamation, le Comte de Galice forme & exécute le projet de lui ravir la couronne : il ne jouit pas long-tems de son usurpation; sa mort fut le juste châtiment de son forfait.

Alphonse n'est pas plutôt raffermi sur le Trône, qu'il pourvoit à la sûreté de ses Etats : il fait construire le château de Sublancia, aujourd'hui Solano, pour fermer l'entrée des Asturies aux Infidèles; il peuple des villes, bâtit des citadelles, fortifie ses frontières. Mahomet, Roi de Cordoue, en prend de l'ombrage; il met sur pied deux armées, donne le commandement de l'une à son frère Abulmundar, & celui de l'autre à Alcanatel. Le premier va se camper à la vue de Léon, tandis que l'autre cherche à pénétrer dans la Galice ou dans les Asturies. Le courage & le génie d'Alphonse suppléent à tout : il marche en même-tems vers les deux armées, dans le dessein de les combattre l'une après l'autre. La première qu'il rencontre est celle d'Abulmundar, & il la défait. Le victorieux connoît le prix du tems, & l'effet de la surprise; il se rend dans le Vierze où étoit Alcanatel, il l'attaque & remporte sur lui une victoire complette. Maître du camp ennemi, il entre dans les Etats du Roi de Cordoue, prend plusieurs places, chasse les Maures de la Province de Tierra di Campos, & revient dans ses Etats couronné de gloire.

Le grand homme sait également tirer avantage de la paix & de la guerre. Alphonse ne suspend ses conquêtes que pour repeupler ses Etats : il envoie des Colonies à Orenze en Galice, à Brague, au Porto, fait construire des villes & des villages, élever

des murailles de défenſe, & partage les terres entre les habitans. Si Alphonſe vit quelquefois trahir ſa prudence, ferme dans les diſgraces, il ramena les ſuccès en forçant la victoire de couronner ſa valeur. Il termina ſes jours avec gloire.

§. IV.

Tandis que l'Empire François gémiſſoit ſous un Roi foible, & que l'Eſpagne ſe relevoit de ſes pertes, Alfred régnoit en Angleterre. Après beaucoup de peines pour réduire les Normands qui avoient ſaccagé ce Royaume, il les défit & les relégua dans le Northumberland & l'Eſtanglie. Ce Monarque forma la conſtitution de ſon pays, perfectionna la légiſlation, l'art militaire, la marine, & porta dans toutes les parties de l'adminiſtration politique, l'ordre, la lumière & la vie. Il protégea conſtamment & cultiva les arts & les ſciences avec ſuccès.

Le mérite éminent qu'Alfred fit éclater dans ſa vie publique & privée, peut ſoutenir avantageuſement le parallèle de tous les hommes célèbres dont les faſtes du monde ont immortaliſé la mémoire. Alfred, inſtruit dans l'école du malheur, fut à-la-fois Monarque chéri, Guerrier redouté, Protecteur de la juſtice, & l'Ami des vertus ; jamais Prince ne mérita mieux le nom de Grand. Il eſt le modèle de ce ſage dont les Philoſophes ont tracé le caractère, ſans eſpérer qu'il pût exiſter un jour. Qu'un Prince eſt parfait, lorſque pendant ſa vie, & après ſa mort, on ne lui trouve point de vices parmi tant de qualités éminentes !

§. V.

Les autres Etats d'Occident ne préſentent que des Puiſſances encore obſcures, foibles ou précaires, qui ſuivent les impreſſions

des dominantes. La plus remarquable de celles-là, étoit le Danemarck, qui avoit résisté avec succès aux armes victorieuses de Charlemagne. Tandis que Godefroi qui y règne ferme l'entrée de la presqu'île aux troupes du Conquérant, il fait sortir de la Norwège ces essains de guerriers, qui se portent avec rapidité sur les côtes de l'Empire. Mais ce Prince opiniâtre est contraint à la fin de rendre hommage à son Chef.

Canut I, jeune encore, fut reconnu Roi après la mort de son père Eric. Les Grands ne pouvant s'accorder sur le choix d'un tuteur pour le jeune Prince, convinrent de s'en rapporter à la décision du sort. Le hasard quelquefois sert mieux les hommes qu'ils ne se serviroient eux-mêmes : le sort tomba sur Emignup, homme d'une grande capacité & d'une probité reconnue. Il fut l'appui du Trône & le Protecteur du Peuple. Mais la gloire du sage ne rejaillit pas toujours sur son pupille : Canut, né avec un sang bouillant, se laissa entraîner aux séductions de ses courtisans, & devint le compagnon de leurs débauches. Dans un âge plus mûr, ce Prince chercha à effacer les taches de sa jeunesse, par la pratique des vertus humaines. Une conduite réglée, une exactitude scrupuleuse à rendre la justice, lui gagnèrent l'amour de ses peuples.

Les tems qui suivent, sont marqués par les irruptions des Danois chez les différens peuples de l'Europe. Rolon, l'un de leurs Princes, après avoir saccagé la France plusieurs fois, força Charles-le-Simple à lui céder le Duché de Normandie, & à lui donner pour épouse la Princesse Gisèle, sa fille, après s'être fait Chrétien.

Le Lecteur sait que la postérité de Rolon a régné en Normandie jusqu'à Guillaume-le-Conquérant.

§. VI.

La Suède, la Bohême, la Hongrie & la Ruſſie ne figuroient point encore dans le tableau de l'Univers. La Pologne, déja formée en Etat électif, mais également groſſière dans ſa politique & ſes mœurs, étoit bien loin d'arrêter les regards de l'Europe. La Suède, affoiblie par ſes émigrations, avoit peu de liaiſons avec les autres Puiſſances, & les grands traits que nous préſentent ſes faſtes, n'étoient pas encore prononcés. La Bohême étoit en proie à des Barbares nommés Slaves, que le déſir du butin attiroit en Germanie, que la crainte des armes écartoit quelquefois, & que l'avidité y ramenoit toujours. Les Huns, ſucceſſeurs de ce peuple féroce qui dévaſta l'Europe, s'étoient fixés dans l'ancienne Pannonie; ils inquiétoient l'Empire d'Occident, dont ils ravageoient les frontières, tandis que, ſous le nom d'Avares, ils portoient l'effroi juſqu'aux portes de la Capitale d'Orient.

§. VII.

Vous avez admiré le Sage dans Alfred-le-Grand : Théophile, qui régnoit ſur les Grecs, va vous peindre l'homme tel qu'il eſt ordinairement, faiſant le bien & le mal tour-à-tour. Ce Prince avoit des vertus & des défauts : ſa juſtice & ſa magnificence lui gagnèrent l'amour des peuples; mais il obſcurcit ſa gloire, en ſe déclarant contre les images, & perſécutant les Catholiques avec plus de cruauté que n'avoient fait ſes prédéceſſeurs.

Après avoir battu les Sarraſins, mis la Syrie à feu & à ſang, il éprouve des revers. Les Sarraſins prennent Amorium, lieu de ſa naiſſance, maſſacrent les habitans, enlèvent toutes les richeſſes, mettent le feu à la ville & l'enſeveliſſent ſous ſes ruines. Tel fut l'effet de la vengeance du Califе, juſtement irrité de ce que

Théophile, vainqueur de la grande Syrie, lui avoit refusé d'épargner Sozopétra, sa patrie.

Ce refus est d'autant plus étonnant, que Théophile connoissoit les devoirs d'un Prince, & cherchoit à les remplir : son zèle pour la justice se manifestoit par-tout. Pour développer la vérité, que l'on cache aux Princes avec tant de soins, ou qu'on ne leur montre qu'après l'avoir défigurée, Théophile descendoit du trône, se promenoit à pied dans les rues, écoutoit tout le monde avec bonté; & ce protecteur des opprimés punissoit les coupables, quels qu'ils fussent.

Il défendit sous des peines rigoureuses que ses Ministres, & ceux des Courtisans honorés de sa confiance, reçussent des présens pour les graces qu'il accordoit.

» Un Prince, disoit-il, qui tolère ce que Théophile défend, se » laisse trafiquer par ses favoris, fait de sa Cour le premier Marché » de son Empire, & de son Palais une Douane. Ses graces paient » un impôt à ses serviteurs; & ses sujets, qui sortent contens de » son cabinet, sont vexés dans l'antichambre. Théophile rougiroit, » que pour obtenir justice, on eût besoin d'autres personnes que » de l'Empereur, & qu'on achetât de ses domestiques des bienfaits » accordés avec connoissance de cause. Tout doit être franc dans » le Palais du Prince & chez ses Ministres «...

Les sciences, les arts & le commerce fleurirent sous le regne de cet Empereur; mais la prise d'*Amorium* occasionna sa mort. A cette nouvelle, la grandeur l'incommode, la vie lui est insupportable; il ne prend plus de nourriture, & marche à grands pas vers le tombeau. Un acte de modération envers *Sozopétra* prise d'assaut, eût rendu le règne de Théophile plus long & plus glorieux. Être respecté, doit être le terme de la puissance. Il y a tant de charmes dans la paix, tant de gloire & si peu de perte dans la modération!

Théophile avoit hérité du Sceptre de Michel-le-Begue, ſon père, & de ſa haine contre le Clergé : heureux que cette haine ne lui ait pas dérobé aux yeux de la Poſtérité, la gloire d'avoir été célèbre par ſa juſtice !

§. VIII.

Michel III, fils de Théophile, eſt proclamé Empereur en 842; & ſa mère reconnue Régente de l'Empire. La première action de ſouveraineté que fit *Théodora*, fut le rétabliſſement des images : elle ſentit que toutes les diſputes de cette nature avoient déſolé & déshonoré les Empereurs.

Bogoris, Roi des Bulgares, envoie des Ambaſſadeurs à Conſtantinople, pour déclarer la guerre à Théodora. Cette femme forte leur répond avec majeſté : » Votre Roi ſe trompe, » s'il croit que l'enfance de l'Empereur & le règne d'une femme » lui préſentent une occaſion favorable d'augmenter ſa gloire. » J'irai moi-même à la tête des troupes ; & ma préſence rendra » le ſort des armes, quel qu'il ſoit, honteux pour lui. S'il eſt » vainqueur, quelle gloire aura-t-il d'avoir triomphé d'une » femme ? S'il eſt vaincu, quelle honte ne ſera-ce pas pour » lui « ? Bogoris, qui ſent la force de ce raiſonnement, propoſe à Théodora de renouveller le Traité de Paix : elle accepte ſa propoſition, & lui renvoie ſa ſœur qui avoit été priſe ſur les frontières.

Saint Ignace, Patriarche de Conſtantinople, eſt dépoſé : le trop célèbre *Photius* eſt mis à ſa place. C'eſt l'époque du ſchiſme des Grecs. Photius, voyant que le Pape *Nicolas I* refuſe de le reconnoître, aſſemble un Concile, dépoſe le Pape, & prend le titre de Patriarche univerſel.

Michel III, devenu adoleſcent, nous n'oſons dire homme,

ſe livra à tous les vices, & commit tous les crimes qui déshonorent le diadême & les conditions privées. Le meurtre, l'inceſte, le parjure, la lâcheté, furent les voies infâmes dont il ſe ſervit pour annoncer ſon règne aux Grecs. Un jour qu'il étoit au ſpectacle, on vint l'avertir que les Sarraſins ravageoient les terres de l'Empire; il répondit : » C'eſt bien le tems de me » parler des Sarraſins, lorſque je ſuis à me divertir «!

Les Hiſtoriens de Byſance rapportent une incurſion des Ruſſes ſur Conſtantinople, lors même que Michel III ſe préparoit à faire la guerre aux Sarraſins. » Déja il marchoit contr'eux, » lorſqu'il reçoit un courier du Gouverneur de Conſtantinople, » qui lui apprend que les Ruſſes s'approchent ſur deux cens » bâtimens, & que la ville eſt menacée. L'Empereur retourne » ſur ſes pas avec ſon armée, mais il trouve que les Ruſſes ont » déja ravagé les bords de la mer Noire; que les rives du » Boſphore de Thrace ont été livrées au fer & à la flamme, » & que la flotte ennemie ferme l'entrée de Conſtantinople : » auſſi ne parvint-il à ſe jetter dans la ville qu'avec des difficultés » extrêmes. Mais elle ne dut point ſa conſervation à la valeur » de Michel; une tempête diſperſa la flotte ennemie, tandis que » Michel lavoit dans les eaux de la mer, les habits dont une » ſtatue de la Vierge étoit ornée, eſpérant par cette cérémonie » obtenir un miracle contre les Ruſſes «. Cette prétendue incurſion des Ruſſes en 851 eſt un anachroniſme de 13 ans, ſi celle de 864 eſt vraie; & ſi elle ne l'eſt pas, l'anachroniſme eſt de 33 ans.

Michel, livré d'abord à un oncle indigne de ſa confiance, s'en dégoûte, le fait aſſaſſiner, élève après lui Baſile le Macédonien, vient à le craindre, veut le faire périr, & périt lui-même prévenu par Baſile. Sa mort fut le ſacrifice expiatoire de l'abus du pouvoir & du ſcandale public. Il avoit eu pour modèle les

grandes

grandes qualités de Théophile, les vertus fermes & douces de Théodora, & pour règle de conduite, les sages conseils de Basile gémissant sur ses désordres : il avoit sous les yeux l'exemple de Vatek, qui régnoit en sage. L'Empire Sarrasin étoit à cette époque au plus haut point de son élévation. Aaron-al-Raschid, réunissant les talens aux vertus, avoit fait régner les uns & les autres dans ses vastes Etats. Alamon avoit perpétué tout l'éclat du règne de son père. Motassem, qui fut la gloire des armes & des lettres, revivoit dans Vatek, qui se rend célèbre dans l'univers. L'Arménie, la Natolie & la Thrace même sont témoins de ses triomphes ; les îles de l'Archipel sont enlevées, tandis que par ses ordres les Mauritaniens se rendent maîtres de la mer Adriatique, & menacent Rome du joug de l'Alcoran. Le goût des arts se répand par les bienfaits du Prince ; des Savans dans tous les genres préparent le règne des Lettres. Les Elémens d'Euclide sont enseignés dans les Ecoles publiques. Aristote & Théophraste font luire parmi les Arabes l'aurore de la Philosophie. La plus importante de toutes les connoissances, l'art de guérir, alors aveugle, superstitieux & méprisable, puise des principes dans les ouvrages d'Hippocrate & de Galien. Vatek enfin réunit tous les genres de gloire : persuadé que la bienfaisance publique répand l'activité & la vie dans les membres d'un Etat, il réveille dans les cœurs le sentiment d'une pitié généreuse, & les rend sensibles au plaisir de soulager les pauvres, en les occupant à des travaux fructueux. Il établit des Hospices pour les vieillards & les infirmes, & parvint glorieusement à purger ses Etats de mendians.

Voilà le grand modèle que Michel avoit sous les yeux : mais il préféra d'être émule du frère de ce Prince, qui souilla le sceptre en le touchant. La plume se refuse à décrire les crimes qu'il commit. Il faut en conclure que les germes des vertus

naiſſantes avoient été deſſéchés dans le cœur de ces deux Princes par le feu des paſſions.

§. IX.

Baſile le Macédonien eſt proclamé Empereur par le Sénat & le peuple, & ſe fait voir digne de ce rang : il chaſſe Photius, rétablit Saint Ignace, convoque un Concile, réunit les Egliſes d'Orient & d'Occident, ordonne que les compagnons de débauches de Michel rapportent au tréſor public les ſommes immenſes qu'ils en avoient détournées, & les exile pour mettre fin au ſcandale. Il dépoſe enſuite les Miniſtres qui avoient été les complices du Néron Grec, & met à leur place des hommes d'une probité & d'une prudence reconnues. » Je ne puis, diſoit-il, » être à tout & par-tout à-la-fois; le Prince doit ſe multiplier » par ſes Miniſtres, qui ſont en raiſon égale au maintien de » l'autorité & au bonheur des peuples. L'Empereur & les peuples » doivent donc trouver, l'un, autant de ſubſtituts ſurveillans, » & les autres, autant de pères qu'il y a de Miniſtres. Ceux que » je révoque, intéreſſés & ſans mœurs, ſont de mauvais arbres » que Michel à tranſplantés d'un terrein ſtérile dans un terrein » gras; mais ils n'ont produit que des fruits amers. Avares, ils » ont vendu ce que l'Empereur donnoit; ces voleurs domeſtiques » ont enlevé au Prince le vœu de ſes ſujets, & aux ſujets les » bienfaits du Prince. Mon devoir m'ordonne de tout voir, ou » du moins de tout connoître. Je ſuis homme & faillible, j'ai » beſoin de conſeils & de ſecours; j'ai choiſi des ſujets dignes » du Trône. Les poſtes éminens ne ſont faits que pour être » occupés par la véritable ſageſſe «.

Baſile penſoit comme *Antonin*, que la déférence du Prince aux avis d'un petit nombre de ſages, eſt le pivot du bon

Gouvernement. » Il eſt plus juſte, diſoit l'Empereur Romain, » que je ſuive les conſeils de ces perſonnages éclairés que les » miens propres : mais je penſe que la multiplicité des Conſeillers, » loin de porter l'ordre & la célérité dans les affaires, les em- » barraſſe & les retarde; tant de lumières & d'intérêts oppoſés » ſe croiſent ſouvent & ne ſe réuniſſent preſque jamais : c'eſt » la *voie lactée;* tout y eſt ſi confondu qu'on ne peut rien diſ- » tinguer «. Un écueil auſſi dangereux ſeroit de n'avoir qu'un ſeul Miniſtre, car alors ce ſeroit la *longitude.* La comparaiſon eſt ſans doute le point fixe pour le Prince : mais comment comparer les avis lorſqu'on n'en reçoit qu'un?

Après avoir réglé l'Etat eccléſiaſtique & l'Etat civil, & réparé tous les bâtimens publics, Baſile s'occupe ſérieuſement du militaire : il fait de nouvelles levées, complette tous les corps de milice, fortifie les places, augmente les garniſons, ſoumet les *Manichéens* révoltés & réunis en force, & remporte de ſi grands avantages ſur les Sarraſins d'Orient, qu'ils n'osèrent reprendre les armes pendant la durée d'un règne ſous lequel le mérite entoura le Trône, la victoire revint ſous les drapeaux de l'Empire, & Conſtantinople vit retracer une ombre de ſa première gloire.

Il meurt ce grand homme en 886. Ses vertus prouvent éminemment qu'il naît quelquefois d'auſſi grands hommes dans les cabanes, que dans les palais. Le bonheur dont les Grecs jouirent ſous ſon règne, eſt le témoignage le plus sûr que l'on puiſſe donner de ſa vraie grandeur.

Baſile eut cependant un défaut capital dans un Prince, & il eſt utile de le révéler. Photius, ſachant que Baſile cherchoit à cacher la baſſeſſe de ſa naiſſance, compoſa une fauſſe généalogie, par laquelle il le faiſoit deſcendre de *Tiridate*, Roi d'Arménie. Baſile, pris par ſon foible, rappelle Photius de l'exil, lui donne

la place de Patriarche, vacante par la mort de Saint Ignace, & le fait reconnoître par le Pape Jean VIII.

Ce grand exemple de foiblesse humaine, prouve aux Princes qu'ils ont tous à redouter la plus dangereuse ennemie de leur gloire, la flatterie : ses coups sont assurés, le cœur est pris dès qu'on lui prête l'oreille. Mais comment résister à des piéges secrets, vers lesquels la séduction, d'intelligence avec le penchant, entraîne l'homme sans qu'il s'en apperçoive? L'écueil est difficile à éviter : cependant le Roi Alphonse de Portugal en trouva le moyen dans le douzième siècle.

La loi d'Etat qui fut sanctionnée dans l'assemblée nationale à laquelle ce Monarque présidoit, indique ce moyen. Il fut statué dans cet acte fondamental de législation, qui ne contient que dix articles essentiels, *que tous les Nobles qui cacheront la vérité au Roi, seront dégradés de noblesse*. Cette loi est le plus auguste monument que l'Histoire puisse offrir aux Maîtres du monde. Malheureusement, ils sont presque tous entourés d'hommes qui ne vivent que de corruption. Le miel de *Lapocin* est sur leurs lèvres; & ils sont si prévenans, si adroits, si souples, si flexibles! Incapables de s'élever en droite ligne, ils croissent & parviennent en se courbant, comme le *Matapolo* de Guyaquil (1), & se nourrissent de même aux dépens de la tige qui leur sert d'appui.

Un Ministre Espagnol disoit à un courtisan qui lui donnoit

---

(1) Matapolo signifie *Tue-Pieu*. C'est le nom d'un arbre de l'Amérique méridionale, qui n'a, dans son origine, que l'apparence d'une plante foible. Il croît fort mince, à côté d'un puissant arbre auquel il se joint, & le long duquel il monte jusqu'à ce qu'il soit parvenu à le dominer. Alors sa houppe s'élargit assez pour dérober à son soutien l'influence des rayons du soleil. Il se nourrit de sa substance, & la consumant par dégrés, il prend à la fin sa place. Il devient si gros, qu'enfin on est obligé de le couper. La légéreté de sa substance le rend très-propre à en faire des canots de la première grandeur. Voyez *Hist. gén. des Voyages*, *Tom. XIII*, *p.* 193.

des éloges, *je sens que vous me flattez, mais cela fait toujours plaisir.* La flatterie est comme l'ambre; son odeur est gracieuse, mais elle porte au cerveau & l'affoiblit.

J'ai eu l'honneur d'être présenté à un Souverain, qui daigna descendre jusqu'à moi pour me rapprocher de lui, dans un entretien familier qui dura près de trois heures. Que ne m'est-il permis de faire part aux Lecteurs des vérités touchantes & sublimes qui sont gravées dans le cœur de ce Monarque? Le respect m'impose silence, mais on en trouve l'application dans son administration paternelle & dans sa conduite privée. Je me bornerai donc à un seul trait qui a un rapport direct à mon sujet. Le voici mot pour mot.

» Vous trouvez, me dit ce Prince, de l'ordre dans mes Etats & » de la grandeur dans ma petite Cour : cela doit être; je connois » bien les hommes que j'emploie, & j'ai plus d'amis que de » courtisans.... Je n'achète jamais des éloges qui ne coûtent rien » à ceux qui les vendent; le pouvoir & les effets de la séduction » sur les Princes mêmes les plus sages, doivent me faire trem- » bler «....

Le règne paisible & heureux de ce Prince profondément instruit, est comme le règne de tous les Amédées, consacré par l'amour & béni par la reconnoissance.

§. X.

Les règnes d'Alfred & de Basile offrent un parallèle digne de fixer un moment l'attention. Les points de comparaison consistent :

1°. Dans les rapports de leur infortune, avant de pouvoir faire des heureux.

2°. Dans la même énergie de caractère.

3°. Dans leur amour pour les avantages de leurs sujets.

4°. Dans la parité des moyens employés avec succès pour le rétablissement de l'ordre, de la discipline & des mœurs. *Piast*, dont nous parlerons bientôt, marchera immédiatement après eux.

Les Lecteurs savent qu'en 827, *Egbert*, Roi de *Wessex*, mit fin à l'*Heptarchie* Saxone, en la réunissant sur sa tête. La barbarie, les dissentions & les haines qui régnoient parmi les sept Monarques, ont fait dire à *Milton*, que les combats des oiseaux de proie & des coqs méritoient autant d'être rapportés, que les querelles & les opérations politiques de cette Heptarchie (1).

L'Angeland, c'est-à-dire l'Angleterre, souffrit beaucoup des irruptions des Normands (peuples de Suède & de Norwège) jusqu'au règne d'Alfred, qui les défit, & les relégua, comme on le sait, dans le *Northumberland* & l'*Estanglie*. Ce Prince, toujours armé contre les Danois, avoit remporté sur eux plusieurs victoires; mais ces barbares, renforcés par un grand nombre de leurs compatriotes avides, revinrent bientôt à la charge. Les Anglois découragés abandonnèrent leur patrie, ou se soumirent. Le Roi, sans troupes, sans espoir, fut contraint de se déguiser en paysan, de vivre inconnu chez un berger, & de lui servir de

(1) L'Histoire des différens Peuples qui n'ont aucune communication entr'eux, offre presque par-tout des rapports, soit dans la forme de leur Gouvernement, soit dans leur culte, leurs mœurs, leurs usages & leur industrie. On retrouve l'Heptarchie dont nous parlons, dans l'Histoire de la Conquête de la Chine par les Tatars. La troisième ville du grand Gouvernement de *Kirin-ula*, que la Race régnante considère comme son ancien patrimoine, porte le nom de *Ningun-ta*. Ce mot Tatar, qui signifie sept Chefs, exprime l'origine de la Monarchie Tatare, qui fut commencée par les sept frères du bisaïeul de l'Empereur *Kang-hi*. Ce Prince ayant trouvé le moyen de les établir tous sept dans cette ville, avec leurs familles, se vit bientôt obéi du reste de la Nation, alors dispersée dans les déserts, qui s'étendent jusqu'à l'Océan oriental, &c.

valet, pour se soustraire plus sûrement aux recherches de ses ennemis. Tous les Historiens rapportent le trait suivant du séjour d'Alfred chez ce villageois. » La femme du pâtre chargea un jour » Alfred de faire cuire des gâteaux : le Monarque les laissa brûler, » & fut grondé d'importance. La bonne femme lui dit avec » humeur : Tu aurois eu plus d'empressement à les manger que » tu n'as eu d'attention à les faire cuire «. Le Monarque, en s'excusant, promit d'être plus soigneux à l'avenir.

Il rassembla ensuite plusieurs de ses partisans, se retira dans un marais inaccessible du Comté de *Sommerset*, où il bâtit une espèce de fort. Là, il ne vécut que de rapines, fondant sur les barbares lorsqu'ils s'y attendoient le moins, sans qu'ils pussent savoir d'où sortoit cet ennemi redoutable. Enfin, il apprend qu'un Seigneur Anglois a battu les Danois dans une rencontre. A cette nouvelle, il sort de son asyle, contrefait le joueur de harpe, entre dans leur camp, les amuse, examine tout, reconnoît leur indiscipline, forme son plan d'attaque, & se retire pour l'exécuter. Il rassemble ses meilleurs sujets qui le croyoient mort, & défait ses ennemis.

Suivez Basile fait prisonnier par les Bulgares, emmené en captivité, éprouvant tous les malheurs de la servitude, & devenu libre enfin, lorsque ces barbares firent la paix avec l'Empire. A l'âge de 25 ans, il porte la besace & des haillons; il les jette, se dépouille de la rusticité champêtre, paroît à la Cour, mérite les premiers emplois, monte sur le Trône, fixe ses regards partout, apperçoit les besoins de l'Etat, & les moyens d'y satisfaire. La Pologne va nous montrer dans un simple particulier, un Prince qui, à l'instruction près, approche de ces deux modèles.

§. XI.

La mort de *Popiel II*, laiſſe la Pologne dans une confuſion orageuſe. Son père, pareſſeux à l'excès, débauché crapuleux, ſombre & défiant comme Domitien, déteſtant les hommes & ayant horreur de lui-même, avoit ſemé tous les vices à-la-fois dans ſon Royaume, & ils furent portés au comble ſous le règne du fils. Les ordres des Princes ſont la loi qu'on exécute, mais leurs mœurs ſont la loi que l'on ſuit.

Popiel II fut un monſtre de cruauté. Son épouſe, auſſi atroce que lui, mais plus ambitieuſe, oſa lui propoſer d'affermir la Couronne ſur ſa tête par un crime inoui. Popiel feint une maladie dangereuſe, mande ſes oncles qui avoient été ſes tuteurs, & ſous prétexte de leur faire ſes derniers adieux, il les invite à boire dans une coupe empoiſonnée : ils burent & moururent. Peu de tems après, Popiel, ſa femme & ſes enfans furent immolés aux mânes de ces Princes. Dans cet état des choſes, les Grands & le Peuple ſe diviſent; les diviſions inteſtines invitent des voiſins jaloux à dévaſter la Pologne, & ils s'y préparent. L'ambition de gouverner multiplie les brigues & les partis; l'Etat eſt menacé d'une guerre civile, toujours plus redoutable que les guerres étrangères; les débauches effrénées ajoutent aux calamités publiques; le peuple prend les armes, refuſe de ſe ſoumettre à l'autorité des *Palatins*, & déclare qu'il n'obéira qu'à un ſeul Chef, élu par des ſuffrages unanimes.

La nation Polonoiſe étoit alors aſſemblée à Kruſvick : un particulier nommé *Piaſt*, s'appercevant que la diſette commence à s'y faire ſentir, ouvre généreuſement ſes magaſins, nourrit la multitude, que l'ambition, la politique & la curioſité y avoient attirée. Ce déſintéreſſement humain & noble fixa tous les yeux

ſur

ſur Piaſt : les concurrens au Trône ne pouvant réunir les ſuffrages, aimèrent mieux couronner un particulier, que d'être forcés d'obéir à leur égal. *Piaſt* eſt proclamé ; le peuple applaudit au choix. Piaſt fut un grand & ſage Prince : il rétablit la tranquillité publique, réprima les vexations, concentra les vices par ſes vertus, après les avoir confondus par ſon exemple : il fit aimer la juſtice ; & par une douceur mêlée de fermeté, il ſut aſſujettir tous les Ordres du Royaume à une ſubordination utile & raiſonnable. Le nom de ce Prince, conſacré dans les faſtes de ſa Nation, eſt encore cher aux Polonois, qui nomment *Piaſtes* tous les Nationaux qui aſpirent à la Couronne.

Il eſt des noms difficiles à porter ; celui de Piaſt eſt de ce nombre. Cependant le fils de Piaſt, nommé *Ziémovit*, tempéra, par ſes vertus & ſon courage, la douloureuſe perte d'un grand Prince, d'un ſage politique, d'un Monarque citoyen.

Avant ce règne glorieux, les Polonois ne connoiſſoient aucune loi, aucune tactique, aucune ſubordination dans la guerre : ils s'aſſembloient tumultueuſement, marchoient à l'ennemi, l'attaquoient ; s'ils étoient repouſſés, ils prenoient la fuite, & revenoient à la charge, pour ſe ſauver encore avec la même précipitation, & continuer de ſemblables chocs, juſqu'à ce qu'ils euſſent arraché la victoire, ou que leur défaite fût entière. Telle eſt encore aujourd'hui la manière de combattre des *Tatars*, que nous appellons Tartares, des *Kalmouks*, des Peuples Nomades ; & c'eſt auſſi celle des Coſaques. *Ziémovit* régla leurs attaques, leur apprit à faire bonne contenance devant l'ennemi, à ſoutenir ſes premiers efforts, à miner ſes forces en lui réſiſtant ; enfin, à ſe rompre à propos, à ſe rallier de même, à profiter de la victoire, & ſur-tout à ſe préparer d'avance des reſſources après la défaite.

La race de Piaſt n'a fini qu'en 1675, par la mort de George Vilhem, Duc de Lignitz & de Brieg.



ORIGINE DES RUSSES.

DANS les tems anciens, la Russie & la Pologne, &c. formoient ensemble la Scythie. La première ne comprenoit qu'une partie de la Samartie Européenne. Ces vastes régions étoient peuplées de Sarmates, de Massagètes, de Goths, de Huns, d'Alains, de Gètes, de Cymbres, de Roxelans, de Varaignes ou Varèges, de Slaves, & de Rouss proprement dits. Les Slaves étoient particuliérement désignés sous le nom de Slavenski ou de Slaves de Novogorod, & les Russes sous celui de Rouss de Kiof.

La Tradition orientale est la seule qui fournisse quelques lumières sur l'origine de ces deux peuples. Le Tatar Aboulgasi Bayadur fait descendre les Slaves de Saklab, fils de Japhet. Constantin Porphyrogenète distingue les Slaves des Russes; il les regarde comme deux peuples de race & de langue différentes. D'autres Historiens donnent aux Slaves une origine orientale, & font descendre les Russes proprement dits, de Rouss, aussi fils de Japhet. Mais, que nous importe cette filiation? Il n'y a point d'histoire suivie du genre humain : l'Ecriture & l'Imprimerie sont des arts nouveaux par rapport à l'ancienneté de l'Univers; & il vaut mieux connoître les hommes tels qu'ils sont, que de perdre le tems à deviner ce qu'ils étoient dans les siècles barbares.

Les Russes, de tems immémorial, ont formé un peuple particulier qui n'avoit rien de commun avec la Nation Gothique; & ce peuple ancien étoit probablement une Colonie de Huns qui s'établirent sur les bords du Boristhène, & y fondèrent la ville de Kiof. Cette filiation n'est point une conjecture sans

fondement : une ancienne chronologie, des monumens, des faits certains & des rapports de langue, serviront à la démontrer.

On sait que les ancêtres de ces Tribus de Huns qui habitent au midi de la Russie actuelle, se répandirent sous le nom d'Ougris, depuis les bords de la mer Gaciale jusqu'à la Livonie, qui portoit alors le nom de Tchoude : on sait encore que les débris de la langue des Huns, se retrouvent aujourd'hui parmi les Hongrois, les Lapons, les Finois, les Estoniens, les Permiens, les Tchérémisses, les Tchonvachi, les Samoïedes & les Vogules; que la Domination des Russes de Kiof, portoit le nom de Kuningard, (pays des Huns) & qu'ils étoient regardés comme tels par les peuples voisins.

D'autres faits fournissent de nouvelles preuves de cette filiation. Les Souverains Russes étoient désignés par le mot Kagan; & ce mot étoit précisément le titre que portoient les Chefs de ces Kozars de race Hunique, race qui a donné naissance à celle des Turcs.

Cette tradition s'accorde avec des monumens qui la confirment. Les anciennes chroniques Russes appellent *Ougorie* le pays des Huns; & l'endroit même où les Souverains de Kiof furent enterrés, portoit le nom d'Ougorskoié (la place des Huns). Nous n'avons pas les mêmes preuves pour constater l'origine des Slaves: les Grecs, qui ne les connurent que trop par leurs exploits guerriers, les regardent comme des peuples sortis de l'Orient, qui s'établirent sur les bords de la mer Caspienne & des Palus Méotides, & qui passèrent de-là en Russie. Ceux qui s'y fixèrent furent confondus avec les Scythes, & Procope est le premier Ecrivain qui les ait fait connoître sous leur véritable nom. Les discussions inutiles n'entrent pas dans notre plan : nous ferons grace à ceux qui prétendent, sans aucune preuve, que les Slaves habitèrent la Paphlagonie, peuplèrent la Médie, donnèrent

naiſſance aux Troyens, & que chaſſés de la Paphlagonie ſous le nom d'Henètes & de Venèdes, ils ſe joignirent à Agenor, ſe réfugièrent après la ruine de Troye au fond du golfe Adriatique, & que le pays qu'ils habitèrent prit le nom de Vénétie, d'où celui de Veniſe a été formé.

La Veniſe que les Slaves élevèrent, étoit ſituée ſur les bords du Volkof & près du lac Ilmen; ils lui donnèrent leur nom. C'étoit la principale réſidence des Slaves de Ruſſie. Ils ne pouvoient mieux choiſir : ſa poſition étoit également favorable au commerce avec les Grecs & avec les peuples voiſins de la mer Baltique. Conſtantin Porphyrogenète fait mention du grand commerce que les Slaves faiſoient de ſon tems avec Conſtantinople. Mais ce commerce ne pouvoit conſiſter qu'en pelleteries dont les Grecs font un uſage habituel, même pendant l'été; qu'en comeſtibles, en poiſſons ſalés, en miel, en cire, & peut-être en eſclaves.

Les Grecs donnoient en échange, du vin, du riz, des fruits ſecs, des confitures, des draps, des étoffes de ſoie & de coton. La guerre, & des maladies épidémiques, dévaſtèrent deux fois la ville de Slavensk; ſes habitans ſe retirèrent ſur les bords du Danube.

Vers le milieu du cinquième ſiècle, ils formèrent le projet de conſtruire une nouvelle ville ſur les ruines de l'ancienne. Ils l'effectuèrent, & la ville prit le nom de Novogorod. Les ruines de Slavensk exiſtent encore dans un lieu qui s'appelle *Staroié-Gorodiſché* (anciens débris de ville).

Mais les Slaves de Novogorod ne formoient que la tête du grand corps de cette Nation. Les Ougris qui habitoient la Sibérie, en attaquèrent les membres, & les contraignirent, à force de les reſſerrer, à ſe répandre vers le couchant & le midi.

Les uns ſuivirent les bords de la mer Baltique, & s'y fixèrent;

les autres eurent l'audace de faire des incursions dans l'Empire Romain. Les divisions & les subdivisions de ces Tribus ont peuplé successivement la Bulgarie, la Servie, la Dalmatie, la Hongrie, la Bohême & la Poméranie : les Bohêmes ont conservé l'idiome Slavon, & ne sont pas embarrassés de se faire entendre en arrivant en Russie.

Une chose digne d'être remarquée, c'est que l'on trouve aujourd'hui en Hongrie, entre Débutzin & Belgrade, un peuple qui descend de la souche antique des Huns, ou de ces Ougris qui émigrèrent au commencement du cinquième siècle. Ce peuple nommé Sikouli, parle la même langue que les Hongrois, avec cette différence que ceux-ci parlent très-vîte, & les Sikoulis très-lentement.

Les Hongrois ont adopté beaucoup de mots & d'usages propres aux anciens Slaves, tandis que les Sikoulis ont conservé leur langue primitive & leurs usages antiques. Ils forment une Tribu à part, dispersée dans vingt ou vingt-quatre villages. Leur Capitale porte le nom de Székes.

Ce peuple qui a conservé sa fierté, hait les Allemands & méprise les Hongrois, comme les Transteverins au-delà du Tybre méprisent les Romains.

Les Sikoulis ne connoissent aucun besoin factice; leur vie simple est conforme aux besoins de la nature; tout leur ameublement consiste dans quelques bancs de bois & quelques vases de terre ou de fayance grossière. Ils sont très-hospitaliers, & il leur arrive souvent de conduire les voyageurs à de grandes distances & avec leurs chevaux, sans exiger la moindre rétribution.

Les filles n'y observent pas la même retenue que les femmes, & c'est le contraire en Hongrie. Le trafic des Sikoulis se fait par échange, & jamais par argent; ils remplissent un pot de grains, pour avoir un pot de la même grandeur, &c.

Ils n'achètent ni chapeaux ni bonnets fabriqués. Quand ils en ont besoin, ils prennent une peau de mouton récemment écorché, se l'appliquent sur la tête, l'y laissent sécher, & lorsqu'elle a pris la forme du moule, ils en retranchent ce qui est inutile. Leurs habits d'été consistent dans une chemise & une espèce de pantalon de toile commune. Ils se couvrent en hiver d'une *bombada* ou pelisse sans manches, faite de peaux de moutons, dont la laine est longue & grossière.

Un peuple qui, depuis Attila, a conservé sa langue, son caractère, ses usages & ses coutumes, est un phénomène parmi les peuples de l'Europe.

Je dois la connoissance de ce peuple à un Hongrois d'origine qui a voyagé avec fruit; & cet homme estimable est M. de *Bolémani*, premier Ecuyer du Roi de Pologne.

Les Hongrois se donnent le nom de *Magyar*, auquel ils ajoutent *Ember* quand ils veulent désigner un homme de distinction. Magyar-Ember signifie Hongrois-homme.

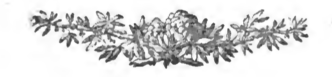
Les Slaves appellent encore les Hongrois *Uhri*, de leur ancien nom Ougri, dont ils ont retranché la lettre G, qu'ils trouvent trop dure dans leur langue. Les Hongrois donnent le nom de *Tot* aux Slaves; & les uns & les autres donnent celui de *Sikouli* au peuple dont nous venons de parler.

Rien ne prouve mieux l'ancienne origine de ces Tribus errantes, que le fameux pont construit par l'ordre de Trajan sur le Danube. Il avoit moins pour objet de faciliter le commerce en tems de paix, que le passage de ses armées en tems de guerre, contre les Slaves, les Huns, les Daces, &c. Ce pont, construit en présence de ces Barbares, sous *Alba Græca*, étoit composé de vingt arcades, chacune de la hauteur de 150 pieds depuis la superficie, & distantes l'une de l'autre de 160 : la largeur du pont excédoit douze toises. Mais ce pont, qui valut un Royaume à l'Empire

Romain, la jalousie d'Adrien le fit détruire, sous le prétexte spécieux d'ôter à ces peuples la facilité de passer le Danube. Voilà l'homme ordinaire! Pour approuver les travaux & respecter les établissemens de ses prédécesseurs, il faut être grand homme. Si Adrien ne vouloit qu'ôter aux Barbares la facilité de passer dans l'Empire Romain, il devoit fortifier le pont, le faire garder avec soin, & ne pas le détruire.

Les Slaves de Novogorod, nés libres, & aussi fiers de leur liberté que puissans par leur commerce, subjuguèrent leurs voisins, & leur imposèrent des tributs; & même ils se rendirent si redoutables, qu'ils donnèrent lieu à ce proverbe : *Qui oseroit s'attaquer à Dieu & à Novogorod-la-Grande ?*

Le peuple Slave se gouverna par lui-même jusqu'en 862 : l'ivresse de la liberté commença ses malheurs; l'ambition d'étendre sa puissance, les multiplia; le besoin de recourir à un protecteur, les a perpétués. Ils auroient dû finir sous Pierre I : sa toute-puissance l'atteste; mais, loin d'être le créateur d'un peuple nouveau, il n'en fut que le despote. Ce sera sans doute sous le règne de Catherine & sur le même Trône, que la Postérité des Slaves doit couronner un jour le bienfait de la liberté. Ce triomphe est digne d'elle.



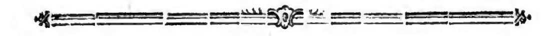


TABLEAU PHYSIQUE
DE LA RUSSIE ANCIENNE.

Si l'étude des Nations eſt de toutes les études la plus intéreſſante, & ſi le déſir de les connoître augmente en nous à proportion du rôle qu'elles ont joué ſur le théâtre du monde, ou de l'influence qu'elles ont dans les ſcènes magnifiques ou terribles qui le conſolent ou qui l'effraient tour à tour, l'Hiſtoire phyſique, morale, civile & politique de la Ruſſie ancienne & moderne, doit inſpirer ce déſir aux Lecteurs. Les faſtes des Nations diſperſées ſur la terre, n'offrent point de révolutions plus étranges, ni de ſcènes auſſi multipliées que celles de cet Empire, depuis le milieu du neuvième ſiècle, juſqu'à la paix concluë entre les Ruſſes & les Turcs, le 15 Juillet 1774. Avant que l'Hiſtoire confirme cette aſſertion, l'ordre des choſes exige que nous faſſions connoître la deſcription phyſique de la Ruſſie, à l'époque même où elle ſe donna des maîtres, où elle n'exiſtoit encore que dans quelques-unes des Provinces qui la compoſent aujourd'hui. Cette partie de la Sarmatie Européenne ne comprenoit alors que deux dominations, dont la plus conſidérable appartenoit aux *Slaves* républicains, & l'autre aux *Rouſſ* de Kiof. Les Slaves habitoient *Novogorod Veliki*, ou la grande Ville nouvelle, fondée vers le milieu du cinquième ſiècle.

Novogorod eſt ſituée ſur le Volkof, à l'endroit où il ſort du lac Ilmen, au 58e degré 23 minutes de latitude, & au 49e degré 30 minutes de longitude. Son Gouvernement eſt borné à l'eſt &

au

DOMINATION des SLAVES de NOVOGOROD en 862.

MER

TCHOUD ANCIENNE

L. Bielo Ozero

BIELOOZERO

Perna R.

Ouptre R.

au nord par celui d'Archangel, au ſud par ceux de Pleskof & de Tver, & à l'oueſt par ceux de Pleskof, de Pétersbourg & Vibourg.

Kiof, fondée peu d'années avant Novogorod, eſt ſituée au 50ᵉ degré 30 minutes de latitude, & ſous le 48ᵉ degré 47 minutes de longitude : elle eſt bornée au levant par le Gouvernement de Belgorod; au nord par Mohilof, au 54ᵉ degré 15 minutes de latitude & au 48ᵉ degré 45 minutes de longitude; au midi par la nouvelle Ruſſie, & au couchant par la Pologne.

Quatre lacs conſidérables étoient les bornes de la ſouveraineté de Novogorod, ſavoir : le Ladoga, l'Onéga, le Péipus, & le Biélo-Ozéro ou lac blanc. Le Ladoga eſt le plus grand lac & le plus poiſſonneux de l'Europe; il a au moins 40 lieues du ſud au nord, ſur 25 à 26 de largeur. Ce lac eſt ſouvent agité par des tempêtes qui rendent ſa navigation d'autant plus dangereuſe, que les bancs de ſable changent ſouvent de ſituation, & forment des écueils dont on ne ſe doute pas. Ces dangers renaiſſans déterminèrent Pierre I à faire creuſer ſur la rive ſeptentrionale de ce lac, un canal qui commence à Scheluſſelbourg, & ſe termine au Volkof. Ce canal, qui a vingt écluſes, reçoit les eaux de cinq rivières qui ſe jettoient dans le lac.

C'eſt ſur le Ladoga, & en 1702, que les faſtes modernes de la Ruſſie fixent l'époque d'un combat naval entre les Suédois & les Ruſſes. Dans cette année, Pierre I forma le deſſein d'ôter aux Suédois le cours de la Néva. Pour en venir à bout, il falloit, d'une part, s'emparer de Notenbourg, bâtie dans une iſle au milieu de ce fleuve; & de l'autre, il étoit néceſſaire d'avoir une flotte d'obſervation ſur le Ladoga, pour empêcher les Suédois de ſecourir la ville par Kexholm; choſe facile en s'embarquant ſur ce lac. C'eſt ainſi que Marius, pour combattre les Cymbres & les Teutons, commença par détourner les fleuves; & que Publius Naſica, craignant plus l'oiſiveté que les ennemis, fit

construire sans besoin une armée navale par ses troupes. Le Tzar se conduisit dans cette circonstance comme Marius & Nasica : il fit construire une flotte sur la rivière d'Oloutza qui se jette dans le Ladoga ; elle étoit composée de petits vaisseaux & de galiotes. Le journal de ce Prince rapporte, » que sa flotte força celle des » Suédois à se retirer sous Vibourg ; que Schérémétof fut chargé » du siége de Notenbourg ; & que, malgré la résistance la plus » belle de la part des assiégés, la garnison affoiblie fut réduite » à capituler «.

L'Onéga, situé au nord-est du Ladoga, entre ce lac & la mer Blanche, reçoit les eaux de plusieurs petits lacs par différentes rivières, & les rend au Ladoga par la *Svir :* sa longueur du sud au nord est d'environ 45 lieues, & sa largeur de 20. Ce lac a une chose remarquable ; les eaux en sont douces, & cependant on y pêche des chiens marins, que les Russes nomment *Touli.* Pierre I avoit formé le projet de réunir les rivières Vitégra & Koscha, afin d'établir par-là une communication entre l'Onéga & le Biélo-Ozéro ; mais ce projet n'a pas été exécuté.

Le Lac Péipus, désigné dans les anciennes cartes sous le nom de *Tchoutskoïé-Ozéro*, est situé dans la Livonie, que les Slaves appelloient *Tchoud.* Elle est sous le 56e degré 56 minutes de latitude, & sous le 41e degré 18 minutes de longitude. La longueur du Péipus est de 16 lieues, & sa largeur de 12 : à son extrémité méridionale, il forme un golfe connu sous le nom de Lac de Pleskof. La Narova reçoit les eaux du Péipus, & les porte avec les siennes dans le golfe de Finlande. De même que le Ladoga, le Péipus a été le théâtre des exploits maritimes des Russes : jusqu'à l'année 1701, ils avoient reçu des leçons guerrières de Charles XII, dans tous les combats de terre ; dans cette année, ils prirent aux Suédois une frégate & un yacht sur la mer Blanche : ce premier avantage fut suivi d'un second sur le Péipus

en 1702, & d'un troisième sur le même lac en 1704. Au printems de cette année, une escadre Suédoise étoit sortie de Derpt, à l'instant même de la fonte des glaces, & s'étoit mise en course sur ce lac. Le Général Verdin, à la tête d'un corps d'infanterie distribuée sur des barques, attaque les treize brigantins Suédois, s'en empare successivement, à l'exception du Carolus que le Commandant montoit. M. de Loscher, portant le courage au-delà des bornes prescrites par la raison & l'humanité, fit mettre le feu aux poudres, & sauta en l'air plutôt que de se rendre prisonnier. Dans tous les tems, l'amour-propre a fait plus de martyrs que l'amour du devoir.

Quelque légers que paroissent aux Lecteurs ces avantages pour les Russes, ils venoient d'être désarmés à Narva, & non pas à Riga, comme on l'a dit; & ces premiers succès étoient inappréciables pour Pierre I. La chose qui lui importoit le plus alors, étoit de persuader aux Russes que les revers ont des succès, & que les Suédois, si redoutés du Nord, étant battus sur mer, pouvoient aussi l'être sur terre.

Le Biélo-Ozéro, dans la Province de Biélozer, est au sud-est de l'Onéga : sa longueur est d'environ 12 lieues, & il communique avec la Chesna, qui se jette dans le Volga.

Plusieurs lacs & marais du Gouvernement de Novogorod forment le Volga, qui est le plus grand fleuve de l'Europe. Les Anciens l'ont connu sous le nom de *Rha;* les Tchouvatchi l'appellent le Grand Fleuve, & les Tatars *Atell.* Ce fleuve fournit une abondance extraordinaire de poissons, & l'on dit qu'il nourrit annuellement plus d'un million d'hommes. Il traverse les Gouvernemens de Moskou, de Nigé-Novogorod, de Kazan, d'Astrakan; & après un cours de 700 lieues au moins, il se jette par plusieurs bouches dans la Mer Caspienne.

La Duna ou Dwina occidentale, dans le Gouvernement de

Pleskof, fort d'un lac qui n'eſt pas éloigné des ſources du Volga : elle ſépare les Gouvernemens de Polotsk & de Riga, de la Lithuanie & de la Courlande, & ſe jette dans le golfe de Riga.

Tels furent les premières poſſeſſions & les limites d'un Empire qu'on verra, dans la ſuite des ſiècles, s'étendre de proche en proche, devenir immenſe comme les mers qui l'environnent, & comme elles ne reconnoître, pour ainſi dire, d'autres bornes que celles qu'il s'eſt volontairement impoſées.



DOMINATION Séparée des RUSSES de KIOF en 862.

Dnepre R.
Setch R.
Desna R.
SEVERIE
STARADOUB
NOVOGOROD SEVERSKI
Pripetz R.
TCHERNIGOF
NÉJIN
VICHEGOROD
KIOF
PÉREIASLAF
Ros R.
Dnepre R.
OUGLITZI



Dessiné par Chevalier Dirigé par Neé Gravé par Aubrey



FORME DU GOUVERNEMENT DES SLAVES DE NOVOGOROD, DANS LE NEUVIÈME SIÈCLE, *ET REGNE DE ROURIK.*

SECTION PREMIÈRE.

L'ANCIENNE Chronologie Ruſſe s'eſt perdue dans les eſpaces que le tems a dévorés ; mais ce qui reſte des uſages, des coutumes & de la forme de Gouvernement des Slaves dans le neuvième ſiècle, ſuffit pour faire connoître que cette forme étoit républicaine, mixte, ariſtocratique & démocratique à-la-fois.

Les faſtes nationaux rapportent que *Goſtémiſla*, chargé des fonctions d'un Conſul à Novogorod, y jouiſſoit d'une grande conſidération. Ce fut lui qui engagea ſes concitoyens à appeller de l'Ingrie les Princes Varèges, pour calmer les troubles de la République, pour en impoſer aux ennemis voiſins, & pour adminiſtrer la Juſtice parmi eux.

Il falloit une criſe violente & des maux déſeſpérés pour déterminer Goſtémiſla à faire une propoſition ſi étrange, & pour perſuader à des hommes libres, d'implorer un ſecours auſſi redoutable. Mais les hommes ſavent-ils être libres & heureux ?

Ces criſes, ces maux urgens étoient ceux de l'anarchie. En eſt-il de plus grands pour un peuple? Tout étoit en déſordre à Novogorod : les Slaves, rivaux entr'eux, jaloux de leurs voiſins, oppreſſeurs du peuple & opprimés au-dehors, avoient autant à

craindre de leurs diffentions inteftines, que des armes de leurs ennemis. Dans le tumulte des paffions, le bien général eft oublié, méconnu, trahi, & les fources de la félicité commune tariffent de plus en plus. Dans une circonftance fi critique, reftoit-il quelque appui aux Slaves, travaillés des convulfions de la difcorde? Ils ne pouvoient prendre qu'un parti extrême, celui qui amena la révolution dont nous allons développer les fuites.

SECTION II.

862.

Les Députés que les habitans de Novogorod envoyèrent en Ingrie, furent favorablement accueillis des Princes Varèges. L'ambition eft par-tout la reine des paffions; & refufa-t-elle jamais la puiffance & l'autorité? Rourik, Cinaf & Trouvor raffemblent leurs fujets, partent, & arrivent à Novogorod.

La preuve que les Slaves étoient libres, fe trouve dans le choix volontaire qu'ils firent de Rourik & de fes frères, pour calmer les troubles intérieurs & défendre leurs limites. Le plus grand acte de fouveraineté que puiffe faire un peuple, c'eft de remettre fa liberté à un dépofitaire de confiance, en veillant à l'ufage qu'il pourra faire de ce pouvoir commis : mais pour cela, il faut de la concorde, des vues citoyennes, des lumières & de la fageffe.

Les Slaves fe conduifirent dans cette circonftance, d'après ces conditions néceffaires, & leur bon fens fuppléa à ce qui leur manquoit d'ailleurs. Loin d'accorder à leurs premiers Princes un pouvoir abfolu, ils fe réfervèrent le plus bel apanage de l'homme, la liberté foumife à des loix raifonnables. Ils osèrent même fe confidérer comme créanciers de ces Princes, & comme pouvant rentrer dans tous leurs droits, s'ils n'étoient payés par les fecours

qu'ils en attendoient. Leur prévoyance alla ſi loin à cet égard, qu'ils ne permirent à aucun des trois frères d'habiter Novogorod; ils les établirent ſur les trois principales frontières de l'Empire. Ils aſſignèrent à Rourik, aîné de ces Princes, Ladoga pour réſidence : Biélo-Ozéro fut celle de Cinaf, & Trouvor eut le commandement d'Izborsk.

Des précautions ſi ſages tendoient également à garantir les Slaves des entrepriſes de leurs protecteurs & de celles de leurs ennemis. La réſidence de Rourik étoit une barrière oppoſée aux peuples des côtes maritimes, qui pouvoient aiſément ravager la Principauté de Novogorod, en paſſant du lac Ladoga dans le Volkof. Rourik bâtit une ville près de ce fleuve, & l'entoura, dit-on, d'un rempart de terre. Cinaf, placé ſur la rive ſeptentrionale du lac Blanc, pouvoit en impoſer aux Biarmiens répandus dans le pays qui s'étend depuis le lac Ladoga, juſqu'à la Dwina. Trouvor qui habitoit près de Pleskof, étoit un rempart aſſuré contre les attaques des Tchoudes, peuple de l'ancienne Livonie. Politique excellente! Plus les ennemis d'un Etat ſont multipliés, plus le Chef alors doit diviſer ſa puiſſance, mais avec connoiſſance de cauſe. Ceux qui y participent en deviennent les défenſeurs naturels. En défendant la puiſſance du Prince, ne défendent-ils pas leur propre autorité? L'intérêt perſonnel les rend intéreſſés aux ſuccès de la choſe publique. Les motifs & le but qui avoient déterminé un peuple libre à ſe mettre ſous la domination de trois Princes étrangers, déterminoient les droits & les devoirs de ces premiers Souverains. Les Slaves ne firent point de contrats ſolemnels avec eux, ne préſumant pas en avoir beſoin un jour. Un peuple Républicain qui ſe choiſit des Chefs, ſe garde bien de leur accorder une autorité ſans bornes.

Section III.

Caracalla regardoit un associé au Trône, comme un ennemi d'autant plus dangereux, qu'il est plus voisin; & il disoit, que deux têtes sur le même corps politique forment un monstre; que partager l'autorité, c'étoit vouloir fendre un homme de la tête aux pieds, sans qu'il cesse de vivre. Le fratricide du bon Géta fut la suite de cette morale despotique. L'amour de la domination porte sur l'amour-propre; celui de la consanguinité porte sur un objet étranger : voilà pourquoi sans doute le premier mobile est toujours plus puissant que le second.

Cette règle trouva une exception dans Rourik; il ne vécut point avec ses frères dans les soupçons de Caracalla : unis par les liens du sang, ils le furent encore par l'esprit & par le cœur. Si l'amour de régner & le courage naissent ensemble, ces deux jumeaux produisirent les mêmes affections dans les trois Princes, & servirent d'alimens à leur intrépidité. On ne vit point d'opposition dans leurs plans d'attaque ou de défense, point de contrariétés dans les mesures à prendre, ni de jalousie dans les opérations à suivre. Rourik régna & se conduisit avec Cinaf & Trouvor, comme l'Empereur Carus, Slave d'origine, avec Numérien & Carin ses fils. Mais la Triarchie Varège fut plus courte; Cinaf & Trouvor moururent naturellement & sans postérité, deux ans après leur arrivée à Novogorod.

Section IV.

Devenu Souverain unique par la mort de ses frères, Rourik réunit leurs apanages au sien, & se forme un Etat qui reconnoissoit pour bornes l'Onéga, le Ladoga, le Péipus, le Biélo-Ozéro, lacs considérables, ainsi que les sources du Volga & de la Dwina,

Jusqu'ici

Jufqu'ici Rourik s'eft montré bon Prince & bon frère : la fcène change; il n'eft plus attaché à perfonne par les liens du fang, ni retenu par l'amour du devoir; l'ambition s'empare de fon ame, & la voix de la nature ne fe fait plus entendre dès que l'ambition parle.

Rourik attente aux priviléges de fes nouveaux fujets; il leur impofe des corvées : des corvées à la fervitude il n'y a qu'un pas, & ce paffage eft facile : il le franchit fans fcrupule; de l'exemple, il va faire un ufage, & de l'ufage, le droit de tout envahir ou de tout exterminer.

Un peuple né libre, fe prête à toutes les innovations féduifantes, pourvu qu'on ne le dépouille pas de l'écorce de fa liberté, & qu'on laiffe au Gouvernement les apparences de fon ancienne conftitution. La conduite de Rourik ne reffembla point à celle de Céfar, toujours d'accord avec la politique qui veut fe rendre arbitre de la vie & des biens, fans fe charger du titre odieux de Tyran. Mais un Varège n'y regarde pas de fi près : loin de miner fourdement la liberté des Slaves, il l'attaque de front; il oublie une fois pour toutes, de qui il tient le pouvoir, dans quelles vues on l'en a revêtu & à quelles conditions. L'orgueil du rang & l'abus du pouvoir marchent enfemble; chacun d'eux s'arroge les droits qu'il n'a pas.

SECTION V.

Manquer à des conventions facrées, fapper les principes fondamentaux du Gouvernement qu'un peuple a adopté, fans encourir l'indignation & la haine, fans exciter contre foi une fermentation générale, feroit un prodige politique dont aucune hiftoire ne fournit d'exemples.

Jufqu'ici, les Slaves étoient raffurés par leur confiance en Rourik : mais ils ouvrent les yeux, reconnoiffent leur erreur,

ſe repentent d'avoir appellé des maîtres, ſe tiennent ſur leurs gardes, s'aigriſſent enfin, & refuſent d'acquieſcer à des prétentions injuſtes. C'étoit ſans doute le point où Rourik vouloit les amener, pour obtenir par la force ce qu'il n'auroit pas voulu devoir à une conceſſion volontaire. Il exagère ſes prétentions, demande ce qu'il ſait bien qu'on ne lui accordera pas, afin de tirer du refus un motif qui légitime ſes attentats.

SECTION VI.

865.

La conduite arbitraire de ce Prince excité une révolte en 865. Vadim, Citoyen de Novogorod, ſurnommé *le Valeureux*, ſe met à la tête des vengeurs de la patrie; on en vient aux mains, & malheureuſement les plus braves périſſent preſque toujours les premiers; Vadim fut vaincu & tué de la main de Rourik : ce ſecond Brutus laiſſe ſur le champ de bataille la liberté expirante avec lui.

Le déſordre & le découragement des vaincus, valent une armée de plus au vainqueur; il pourſuit & fait périr les compagnons de Vadim & tous ceux qui pouvoient lui donner de l'ombrage.

SECTION VII.

La vengeance, qui n'eut pas le ſuccès qu'on s'en étoit promis, ne ſervit donc qu'à mettre les droits & les priviléges des Slaves à la diſcrétion de Rourik. Mais il eſt vainqueur, & la victoire n'eſt jamais en peine de ſe juſtifier. Fier de ſes triomphes ſur les ennemis du dehors & ſur ſes propres ſujets, Rourik ne connoiſſant plus d'autre loi que ſa volonté, oſa vouloir & ſe crut tout permis. Il diſtribua, ſelon l'uſage des protecteurs qui

deviennent Tyrans, des villes & des terres aux principaux Chefs de ſes guerriers, & confia la garde des places qui défendoient les frontières, à ceux de ſes amis particuliers, dont la fidélité & la valeur ne pouvoient lui être ſuſpectes. Pour mieux les intéreſſer à la défenſe commune, il leur remit ces places à titre de récompenſes ou de fiefs amovibles.

Le premier ſoin d'un uſurpateur, eſt de réunir toutes ſes forces, & d'anéantir tous les obſtacles qui peuvent les diviſer. C'eſt ce que fit Rourik. Après avoir affermi ſa domination, il abandonna Ladoga & vint fixer ſa réſidence à Novogorod.

SECTION VIII.

Une guerre civile contre un protecteur victorieux, ne peut finir que par un accord ſimulé, ou que par l'empire & des fers. Depuis cette fatale époque, juſqu'à la fin du règne de Rourik, les annales Ruſſes ſe taiſent ſur les droits de la Nation. Rien ne s'avance plus rapidement à la perfection que le deſpotiſme. Un premier deſpote n'a pas beſoin d'un ſecond pour achever le mal. Le joug de Rourik fut ſi dur, que ſes propres guerriers, inſtrumens de ſa puiſſance, déſertoient ſes Etats. Oskold & Dir, Seigneurs Varèges, qui avoient ſuivi la fortune de Rourik en Ruſſie, ſe retirèrent à Kiof, *ne voulant pas*, diſoient-ils, *être les complices ou les eſclaves du deſpote.* Egalement indignés, & de ſa conduite envers les Slaves, & de ſon ingratitude envers eux, ces deux frères lui demandèrent la permiſſion de chercher fortune ailleurs, & de porter leurs armes contre les Grecs.

Tout homme qui poſsède des richeſſes, ou qui jouit de la conſidération publique dans un Gouvernement arbitraire, prendra pour lui, s'il eſt ſage, la réponſe de l'Oracle faite à Créſus : *Retire-toi, fuis vers le fleuve Hermus, & ne crains pas le reproche de lâcheté que l'on pourroit te faire....*

Rourik saisit cette occasion pour éloigner Oskold & Dir qui lui étoient suspects. Ils partent, & les Historiens rapportent » qu'ayant passé devant Kiof, les Russes qui l'habitoient leur » firent des instances pour les retenir parmi eux «. L'offre étoit trop flatteuse pour être refusée ; les deux frères Varèges n'allèrent pas plus loin, & les Kioviens se soumirent à leur domination : c'est qu'alors ils étoient opprimés par les Kozares, peuple puissant qui s'étoit établi dans la Chersonnèse Taurique.

Depuis cette époque, Rourik vécut en paix avec ses voisins : les Annales de la Nation & son Histoire numismatique prouvent le choix des Slaves de Novogorod, l'arrivée de Rourik & de ses frères en Russie. On lit sur la médaille de ce Prince, qu'il fut appellé du pays des Varèges au Trône de Novogorod, & régna 17 ans. Il mourut en 879. On croit qu'il eut plusieurs épouses, mais on ne sait le nom d'aucune. Il eut pour fils, Igor, âgé seulement de 14 ans lors de la mort de son père, qui avoit eu soin de lui nommer pour tuteur Oleg, son parent.

SECTION IX.

Oskold & Dir commencèrent leur règne à Kiof par discipliner les Russes, & ne tardèrent pas à se rendre maîtres des Kozares & à faire des conquêtes sur la Pologne. Ces premiers succès leur inspirèrent de l'audace, & leur témérité fut portée loin, si le récit des Historiens de Byzance est digne de foi, & si Nikon qui le confirme par une ancienne chronique Russe, n'a pas été trompé par l'anachronisme des Grecs. Ils rapportent une incursion des Russes sur Constantinople en 851, sous le règne de Michel III, après laquelle, disent-ils, Oskold, chef de l'entreprise, demanda la paix & le baptême, & retourna à Kiof. Comment accorder cette tradition avec l'arrivée des Varèges à Novogorod en 862 ? D'autres prétendent que cette expédition

n'eut lieu qu'en 866, & qu'Oskold & Dir rassemblèrent un grand nombre de bateaux, s'embarquèrent avec une armée, & furent mettre le siége devant Constantinople, après avoir ravagé toutes les contrées des environs... Quoi qu'il en soit de ce récit anticipé sur les commencemens du dixième siècle, c'est aux Lecteurs à juger s'il est probable qu'Oskold & Dir, qui n'étoient encore que des Princes précaires, & qui avoient tout à craindre de la vengeance des Kozares, aient été affronter les forces de la Grèce, dix-huit mois après leur installation à Kiof. Avant d'aller combattre un ennemi éloigné, à travers mille écueils, il faut nécessairement n'avoir rien à redouter de ses voisins; & il s'en falloit bien que les Russes de Kiof fussent dans cet état de sécurité. L'administration du tuteur d'Igor dissipera les doutes fondés sur ce double anachronisme.



MINORITÉ D'IGOR.

ADMINISTRATION D'OLEG.

SECTION PREMIÈRE.

879.

La jeuneſſe d'Igor offroit aux Slaves une occaſion bien favorable pour recouvrer la liberté. Oleg, tuteur d'un Prince enfant, ne devoit pas préſumer qu'ils reſteroient long-tems dans un état de ſervitude & d'humiliation : le paſſage de la liberté à l'eſclavage étoit trop récent, pour leur ſuppoſer de l'indifférence ſur un point auſſi capital ; ils n'étoient, pour ainſi dire, qu'au lendemain de la perte de leur liberté.

Cependant le ſyſtême oppreſſif de Rourik ſera le même ſous la longue adminiſtration d'Oleg. L'ame dans l'eſclavage reſſembleroit-elle à un corps abattu qui ne ſe meut plus que par un autre ? Seroit-ce l'eſclavage qui ſe gliſſe & ſe perpétue à travers la laſſitude qu'il cauſe ? L'habitude de craindre accoutume-t-elle au joug des Tyrans ? Si ces trois cauſes concourent enſemble à perpétuer la ſervitude, elles amènent une réflexion : Quel peut être le bonheur d'un Prince qui ne connoît point d'autre loi que ſa volonté, point d'autres moyens que la force, & qui n'eſt obéi que par la crainte ?

SECTION II.

Oleg, nourri des principes arbitraires de Rourik, commença le règne de ſon pupille, ou plutôt le ſien, par un trait de prudence


Tome I.
Page 103
OLEG
Tuteur d'Igor en 879,
administre pendant 34
ans et meurt en 913.
Dirigé par Née

consommée : la crainte de perdre lui enseigna l'art de conserver, & il eut recours à deux moyens également propres à la sûreté de sa personne & de celle d'Igor.

Vous avez vu que Rourik avoit amené ses sujets avec lui, de l'Ingrie à Novogorod. Oleg avoit eu la précaution de se les attacher par des largesses qu'il renouvella dès qu'il fut nommé Administrateur : il en composa sa garde ; & les premiers emplois furent confiés à ceux qui la commandoient.

Mais ces largesses, si communes sous les Despotes, sont souvent des exemples dangereux, & pour celui qui achète le pouvoir, & pour ses successeurs. Une amitié achetée ne dure guère ; la garde intéressée la vend cher, mais ne l'aliène pas : qu'un plus haut enchérisseur paroisse, les libéralités du premier acquéreur sont en pure perte. Ce moyen étoit sans doute nécessaire à Oleg, qui ne vouloit pas régner par les vertus douces qui gagnent les cœurs.

Une garde nationale lui parut suspecte : attachée à la Patrie par les liens du sang, elle est naturellement disposée à partager les inclinations de ses concitoyens ; un oppresseur entouré de nationaux, est bien moins gardé qu'observé : la fidélité, cette vertu par excellence, n'est pas faite pour veiller à la sûreté des tyrans. L'Histoire ancienne & moderne de la Russie confirme la justesse de ces réflexions.

Les Strélitzi, espèce d'archers & de Janissaires Russes, étoient rarement à la volonté des Tzars : ces Princes étoient à la discrétion de leur garde ; & la révolte ensanglanta souvent leur trône. En remontant aux causes par les effets, il n'est pas difficile d'en trouver les raisons. Les Princes Russes, affranchis de toute loi qui restreigne leur pouvoir, ne manquoient pas d'en abuser. L'usage de la milice contre leurs sujets, apprenoit à cette milice même ce qu'elle pouvoit contre eux : elle avoit essayé ses forces ; & l'impuissance

des Princes sans elle, la rendoit insolente : elle se mutinoit; elle se révoltoit. C'est alors qu'elle décidoit, & du Maître, & de ses Ministres. Des esclaves mécontens ne prenoient aucun intérêt à leur sort : celui qui écrase ne trouve point de défenseurs, parce qu'il n'en mérite point; & il doit trembler par la raison même qu'il fait craindre.

Oleg, en employant la force militaire des Varèges pour se soutenir, se conduisit comme Sergius Galba, qui retint dans Rome les légions Espagnoles qui l'avoient placé sur le premier Trône du monde, & donna les premières charges à ses favoris, aussi détestés dans Rome que les Varèges pouvoient l'être à Novogorod.

Jusqu'ici la politique de ces deux Princes est la même : mais Oleg étoit plus prudent que Galba. Celui-ci, pour complaire aux gardes Prétoriennes & au peuple, renvoya les Espagnols; cette conduite inconséquente fut le moment fatal pour Galba. Othon s'assure des gardes Prétoriennes par les largesses accoutumées, & se fait proclamer Empereur dans les Casernes. Galba n'a pas encore régné un an, qu'il a la tête tranchée.

Oleg au contraire s'attache étroitement ses gardes : sa confiance en eux les flatte, & l'intérêt personnel devient la sauve-garde du pupille & du tuteur.

SECTION III.

Oleg, devenu paisible possesseur du pouvoir de Rourik, ne s'occupa plus que des moyens propres à étendre encore sa domination. L'ambition, loin d'être satisfaite de ce qu'elle a, part toujours de ce point pour usurper ce qu'elle n'a pas. Celle d'Oleg regarda avec envie la fortune des Princes de Kiof, & supposa que cette souveraineté devoit être l'apanage de celle de Novogorod. Rempli de cette idée, il rassemble des Slaves, des Varèges, des Tchoudes, en forme un corps d'armée, emmène

Igor

Igor avec lui, entre en campagne, marche vers Kiof, prend Smolensk & Lubetz. Il arrive pendant la nuit près des remparts de Kiof, & dès que le jour commence à paroître, il cache une partie de ses troupes dans les barques qui le conduisent, & se fait suivre de loin par les autres. Il détache des Officiers qui vont annoncer son arrivée & son passage pour la Grèce, aux deux frères Oskold & Dir. Les émissaires ayant été bien accueillis de ces Princes, leur dirent »qu'Oleg les faisoit prier, comme »amis & comme concitoyens, de venir conférer un moment »avec lui«. Oskold & Dir accordent cet entretien, & marchent sans défiance au-devant d'Oleg, pour lui donner des témoignages d'amitié. A peine sont-ils hors des portes de Kiof, qu'ils sont entourés des soldats d'Oleg. Ce perfide prend Igor dans ses bras, lance des regards féroces sur ces Princes crédules, & leur dit, d'un ton menaçant : »Vous n'êtes ni Princes, ni de race de »Prince; & voici le fils de Rourik, seul Souverain de Russie«. Ces paroles étoient sans doute le signal du régicide : à peine furent-elles prononcées, que des soldats massacrent Oskold & Dir aux pieds d'Oleg. Ainsi finit la première dynastie des Souverains de Kiof.

La fourberie dans l'état de guerre, est un genre d'hostilité qui passe pour une ruse de guerre; mais dans l'état de paix, la fourberie est une trahison, un attentat au premier chef : on a beau décorer du nom de victoire, les avantages remportés par ce moyen odieux; la trahison ne change point de nom; & quand le meurtre l'accompagne, c'est un forfait, à la vengeance duquel la Justice appelle tous les peuples.

Oleg, ne connoissant de remords que les revers dans ses entreprises, s'applaudit d'un assassinat qui le rend maître de Kiof, avant que ses habitans puissent lui opposer aucune résistance : il y établit le siége de sa domination, & fonda, dit-on, de nouvelles villes.

Trois ans après, il força les Drevliens à lui payer tribut, ainsi que les Sévériens & les Radimiches, voisins de la Province de Kiof. Nestor rapporte » que les tributs annuels imposés aux » différentes Nations qu'Oleg soumit, consistoient en argent & » en pelleteries; que Novogorod fut imposée à 300 grivnes «. Cette monnoie d'argent, qui est encore en usage en Russie, vaut aujourd'hui dix kopeks, ou dix sols du pays : il n'est pas probable que la valeur des grivnes anciennes ne fût de beaucoup supérieure à celle des grivnes d'aujourd'hui; Oleg étoit trop ambitieux pour n'imposer qu'un tribut annuel de 150 de nos livres, à une capitale riche & commerçante.

C'est à cette époque que les Slaves & les Varèges, confondus avec les peuples de Kiof, prirent le nom de Russes; & c'est sous ce nom qu'ils seront désignés dans la suite de cette Histoire.

SECTION IV.

Nous avons vu Rourik régner paisiblement après la conquête de ses sujets. Oleg va nous donner un autre spectacle : ses premiers succès ne seront que les premiers pas d'une ambition trop vaste pour se renfermer dans une enceinte de cabanes rustiques, & trop avide pour se contenter des tributs imposés aux peuples qu'elle a soumis. L'idée & le desir des richesses l'enflamment, & lui montrent en perspective une meilleure fortune : la prise de Constantinople devient l'objet de ses vœux, & bientôt le Bosphore sera le théâtre sanglant de ses exploits.

Mais comment parviendra-t-il à ce détroit sur lequel domine la ville des Césars, que les Russes appellent *Tzargrad?* Comment? L'énergie des Pirates est capable de tout entreprendre & de tout exécuter. La cupidité est leur tactique, l'ardeur du butin nourrit leur vigueur; elle leur donne à-la-fois l'excès de tous les sentimens

& le délire de toutes les passions : en faut-il davantage pour exécuter des choses qui ne paroissent pas même vraisemblables?

A toutes les époques du monde, la fureur des conquêtes a donné lieu à des prodiges. Oleg étoit Varège d'origine; & les Varèges habitoient les côtes de la mer Baltique, autrefois *mer Varégienne*. Ce peuple s'étendoit depuis la Finlande jusqu'à l'Oder. Les Varèges piratoient continuellement sur des bâtimens légers, ravageoient les lisières des côtes, & dépouilloient tous ceux qui manquoient de force ou de courage pour se défendre. Cette espèce de cabotage hostile leur avoit donné quelques connoissances de la navigation, & un goût décidé pour le métier de corsaire; métier aussi noble, aussi héroïque alors, que celui des lions de la plaine, & des autres bêtes féroces qui désolent l'humanité aujourd'hui.

SECTION V.

Les Russes ne pouvoient parvenir à Constantinople que par des travaux plus grands & plus réels que ceux d'Hercule, & qu'à travers une multitude d'écueils & de dangers inexprimables : ils ne pouvoient entrer dans le Pont-Euxin que par le Dnieper ou Boristhène.

Ce fleuve prend sa source dans un marais de la forêt Volkonsky, à vingt verstes de Smolensk. Après avoir formé un grand nombre de détours, traversé la Lithuanie, la petite Russie, le pays des Kosaks Zaporotsky, & parcouru un espace de 200 milles, il forme un *liman* ou lac marécageux, long de 60 verstes (1), & se jette dans la mer Noire, entre Otchakoff & Kinbourn.

(1) La mesure itinéraire de Russie est la verste, composée de 150 toises ou sagènes. Une sagène a trois archines, ou sept pieds d'Angleterre. Cent quatre verstes, cent trente-une sagènes, une archine & $\frac{7}{15}$ verchok, forment un degré de l'Equateur. Ainsi il faut compter cinq verstes par lieue de France.

Un Hiſtorien moderne a dit que ce fleuve avoit ſept écueils dans un eſpace de quinze lieues. Le Boriſthène à treize cataraćtes (Parogui), dans le cours de 60 verſtes qui forment douze lieues de France. Les Koſaks qui ne ſont pas éloignés de ces cataraćtes, en ont pris le nom : ils ne peuvent les traverſer que ſur des bateaux vuides. On va voir comment Oleg franchira ces écueils, à la tête de quatre-vingt mille combattans.

SECTION VI.

Oleg laiſſe Igor à Kiof. Deux mille barques plus ou moins grandes forment tout ſon armement. Les ſoldats qui les montent, ſont expoſés nuit & jour à toutes les injures de l'air; à peine ont-ils aſſez de place pour ſe coucher. On s'embarque comme les Sauvages, ſans crainte de manquer, ſans ſoin de conſerver, expoſés aux cruelles extrémités de la faim & des maladies, aux attaques renaiſſantes des Petchénégui & d'autres barbares, ſur des chemins auſſi ſcabreux que les parages.

La flotte deſcend le Boriſthène juſqu'aux cataraćtes. Ici commence la néceſſité d'employer des forces inconnues à la nature. On eſt obligé de décharger les barques, & de les pouſſer enſuite ſur les rochers, à force de bras & de leviers.

On haſarde tout, & l'on tire de la détreſſe un courage incroyable. Après avoir franchi les trois premiers écueils, les Ruſſes portent leurs proviſions pendant ſix mille pas, au riſque d'être dépouillés par des ennemis implacables : cette aùdace extraordinaire leur réuſſit; ils paſſent enfin les treize cataraćtes & deſcendent le fleuve, qui reſſerrant ſon lit, les rapproche du rivage, les expoſe à de nouveaux dangers & forme des obſtacles à leur courſe.

Echappés de tous ces périls, ils parviennent à l'embouchure du Boriſthène. Mais leurs barques ont ſouffert, elles ont beſoin de radoub : la flotte gagne une Iſle ſituée entre la pointe d'Otchakoff

& celle de Kinbourn; on y radoube en attendant un vent favorable. Il arrive : on en profite; & parvenues à l'embouchure du Danube, les barques exigent encore les mêmes réparations. On ne perd pas de tems, & dès qu'elles sont en état, on arrive au détroit si désiré.

De fortes chaînes ferment l'entrée de ce détroit sur lequel domine Constantinople. Ces obstacles insurmontables pour d'autres hommes que des pirates, furent impuissans contre les Russes. Ils débarquent, tirent leurs bâtimens à terre, fabriquent des roues qu'ils y adaptent : tout cela paroît incroyable, & tout cela est vrai. C'étoit ainsi qu'ils entroient dans le Danube pour attaquer les Bulgares, ou pour commercer avec les Grecs. Mais ce qui répugne à croire, c'est ce que la chronique ajoute. » On força, » dit-elle, ces bâtimens, à l'aide des voiles, à arriver sous les » murs de Constantinople «. C'est-à-dire qu'ils cinglèrent sur la terre ferme.

Les Russes arrivèrent, n'importe comment. Quand des hommes armés, vêtus de haillons, ont résolu de se couvrir d'or & de jouir, ils se plongent dans le sang & dans une volupté qui révolte la nature : les Russes exterminent, enlèvent ou détruisent tout ce qui tombe sous leurs mains avides & féroces, & le pillage s'étend des maisons & des Temples jusqu'aux tombeaux. Ils font passer les Grecs par tous les genres de supplice que la barbarie peut rassembler sur des hommes vivans. Une fureur plus cruelle encore que celle exercée sur les habitans du Nouveau Monde, leur fit entasser cadavres sur cadavres, & c'est au milieu des morts & des mourans qu'ils jouissoient avec une volupté sanguinaire. Hâtons-nous de jetter un voile sur tant d'horreurs, & disons comment les Grecs appaisèrent ces exterminateurs.

SECTION VII.

Léon, à qui les favans ont donné le nom de Philofophe, en reconnoiffance de la protection qu'il accordoit aux Lettres, régnoit à Conftantinople : il n'avoit qu'un parti à prendre dans cette extrémité, c'étoit d'acheter promptement la paix au prix qu'Oleg voudroit y mettre.

Neftor & Nikon rapportent » que Léon s'obligea de payer » douze grivnes d'argent à chaque foldat, & de nourrir pendant » fix mois les marchands Ruffes qui viendroient commercer » dans l'Empire, de n'exiger aucune douane, & même de leur » fournir avec des provifions, les fecours néceffaires pour leur » retour en Ruffie «.

Après avoir obtenu ces conditions favorables, Oleg exigea encore des contributions particulières en faveur de quelques-unes de fes villes, gouvernées par fes favoris. Léon accorda tout, & jura cette paix honteufe fur la croix. Les Ruffes la jurèrent fur leurs épées, & au nom du Dieu de la foudre & de celui des troupeaux.

Acheter la paix de l'ennemi, c'eft le mettre en état de la vendre plus chèrement encore à la première occafion ; & cette occafion eft toujours préfente dans la tournure équivoque des traités de paix.

SECTION VIII.

Oleg & fes principaux Chefs, en partant de Conftantinople, fufpendirent leurs boucliers aux portes de la ville, fans penfer qu'un monument qui infulte aux vaincus, eft une perpétuelle exhortation à la vengeance, & que le reffentiment long-tems étouffé, n'en devient que plus terrible lors de l'explofion.

Oleg arrive à Kiof chargé des dépouilles des Grecs. Les Ruffes,

éblouis de son triomphe, l'attribuèrent à une cause surnaturelle; Oleg fut regardé comme un Magicien, & acquit une autorité de plus sur des peuples ignorans & superstitieux.

Huit ans après cette expédition, Oleg voulant éclaircir quelques articles du traité, qui lui laissoient des doutes, envoya des Députés à l'Empereur Grec, pour lui en faire signer un second plus détaillé que le premier. Nestor, dans sa chronique, en a consigné la formule; voici la manière dont il est conçu.

» Il y aura entre les Russes & les Grecs une paix & une amitié » inviolables; & aucun ne donnera occasion à l'autre de rompre » la bonne intelligence qui doit subsister entr'eux. On nommera » des arbitres pour terminer les différens qui pourront s'élever » entre les deux Nations, & le demandeur en sera cru sur son » serment. S'il arrive qu'un Grec tue un Russe, ou celui-ci un » Grec, le coupable sera puni de mort dans l'endroit même où » le crime aura été commis. Au cas que le meurtrier se sauve, » ses biens & sa femme appartiendront au plus proche parent » du défunt (1). Si le meurtrier est pauvre, & qu'il se cache, » on le cherchera & on le punira. Celui qui frappera ou blessera

(1) Voilà un article bien positif; cependant le Traducteur des Chroniques Russes le rend d'une manière contradictoire. Il dit, *Tome I, page* 102, *art.* 3 : » Si le meurtrier » prend la fuite, & qu'il soit domicilié, la portion de sa fortune qui lui appartient » *suivant la loi*, sera donnée au plus proche parent du mort; & la femme du meurtrier » retirera l'autre portion du bien, qui, *par la loi*, lui doit appartenir «.

C'est au Lecteur à décider si le célèbre Lomonosof, qui rapporte ce traité, entendoit moins bien la langue Slavone que le Traducteur François. D'ailleurs, si la Chronique de Nestor étoit telle qu'on la suppose, elle seroit en contradiction avec tous les Historiens Russes, qui conviennent unanimement qu'avant l'année 1016 il n'y avoit point de loix écrites en Russie; & cependant Oleg, d'après le Traducteur, veut qu'on se conduise dans la confiscation des biens du meurtrier, *conformément à la loi;* & cette loi en indique une qui protège le droit de la femme, dans la portion du bien appartenant à son époux.

» un de ses compatriotes, sera condamné à une amende de cinq » livres d'argent. Un pauvre donnera tout ce qu'il possède, » jusqu'aux habits qu'il a sur le corps, & prêtera serment que » c'est tout son bien & qu'il n'a point d'autre ressource; ce sera » tout le châtiment qu'on lui infligera. Si un Russe surprend » un Grec, ou celui-ci un Russe en flagrant-délit, & qu'il le » tue, on ne le punira point, & il reprendra ce qui lui avoit » été volé. Si le voleur ne se défend point, il rendra le triple » de ce qu'il a pris; celui qui volera à main armée, encourra » le même châtiment. Si un vaisseau Grec vient à être jetté par le » mauvais tems sur les côtes de la Russie, on le mettra en lieu » de sûreté, & l'on fournira à l'équipage tous les secours dont » il aura besoin. Les *Grecs* en agiront de même à l'égard des » *Russes*. S'il arrive qu'un *Russe* trouve un *Grec*, ou celui-ci un » *Russe* prisonnier dans les pays étrangers, il paiera sa rançon, » sauf à s'en faire rembourser le prix. On rachetera aussi les » prisonniers de guerre aux mêmes conditions. Ceux des troupes » auxiliaires seront renvoyés moyennant vingt pièces d'or pour » leur rançon. Les Russes auront droit de revendiquer leurs » esclaves par-tout où ils les trouveront, soit qu'ils se soient » enfuis, qu'on les leur ait volés ou qu'on les ait achetés, & » l'acheteur sera tenu de les leur rendre. Celui qui empêchera » qu'on les cherche chez lui, sera censé les avoir volés & sera » tenu pour coupable. Si un Russe, qui est au service de l'Em- » pereur, vient à mourir *ab inteſtat*, & qu'il n'ait point de parens » sur le lieu, on renverra ses biens à ceux qu'il peut avoir en » *Russie*; mais s'il fait un testament, on les remettra à son » héritier. Les malfaiteurs qui passeront de Grèce en Russie, » ou de Russie en Grèce, seront arrêtés & renvoyés dans leur » pays «.

Ce traité fut ratifié de part & d'autre. Les Grecs prêtèrent serment

ferment en baifant la Croix, & les Ruffes, felon leur coutume, jurèrent de ne point s'en *écarter de l'épaiffeur d'un doigt*.

Voilà le traité rapporté par Neftor, & que Lomonofof a copié dans fon Hiftoire ancienne de la Ruffie.

SECTION IX.

Pendant que les Députés d'Oleg fe rendoient à Conftantinople, Léon étoit tellement affoibli par une dyffenterie, qu'il ne put faire le difcours que les Empereurs faifoient ordinairement au peuple, le premier jour de Carême. Ce Prince défigna fon frère Alexandre pour fon fucceffeur, & mourut le 11 Mai 911. Le traité de commerce entre les Ruffes & les Grecs, fut ratifié par Alexandre & Conftantin. Le premier ne règna qu'un an, & mourut le 7 Juin 912. Depuis cette époque les Ruffes & les Grecs vécurent en paix pendant 28 ans.

Les articles que nous venons de rapporter font naître plufieurs réflexions. On fe demande d'abord comment il eft poffible que l'affaffin d'Oskold & de Dir, qu'un tyran fans remords, que l'oppreffeur & le dévaftateur du Bofphore de Thrace, ait accordé tant de force aux fermens qu'il tranfgreffoit avec tant de facilité? Comment encore un Prince barbare a pu rédiger des articles où la fageffe du Légiflateur parle de concert avec la Juftice, où l'on trouve une proportion entre la peine & le crime, où la privation des richeffes eft la peine du vol, ou enfin des efclaves peuvent difpofer de leurs biens, meubles & immeubles, au préjudice du Defpote?

Les premiers Légiflateurs de Ruffie font, de l'aveu de tous les Hiftoriens nationaux, Jaroflaf & Ifiaflaf fon fils; & leurs loix datent de l'année 1016. Il eft donc vraifemblable que les articles de paix, rapportés ci-deffus, furent rédigés par les Grecs, qui,

avec la connoiſſance des loix de l'Europe, avoient leurs propres loix dans le dixième ſiècle.

SECTION X.

On n'attend pas, pour marier les Princes, le développement des organes & des forces, les beſoins ou les appels de la Nature; & les Grands, par-tout, veulent imiter l'exemple des Princes. Mais la Nature a une marche graduelle & conſtante, dont les réſultats embraſſent le monde & les êtres. Le développement des organes & des forces eſt plus ou moins rapide, en raiſon du premier emploi des ſources de la vie. Les mariages précoces détournent ces ſources, & ce faux emploi eſt cauſe que la plûpart des Princes & des Grands meurent ſans poſtérité, ou que cette poſtérité dégénère. Voilà préciſément comme leurs races s'éteignent.

Igor ne fut marié que dans l'âge de la force: il étoit homme. Oleg lui donna *Olga* pour épouſe, & fit prendre ſon nom à cette Princeſſe, comme un gage de l'amitié qu'il avoit pour elle. Ce préſent d'Oleg ne pouvoit être ſuſpect à Igor; Neſtor a eu ſoin de dire que ce fut la Nation même qui préſenta Olga au Prince Igor. On ignore ſon origine, mais elle étoit née à Pleskof. Elle s'appelloit, dit-on, *Prékraſnaia*. C'étoit, ſans doute, une beauté; car ce mot ſignifie *très-belle.* Nous paſſons ſous ſilence ce qu'une chronique ſuſpecte a dit d'Olga: le choix de la Nation ſuffit pour prouver que cette beauté n'étoit point une Batelière gentille qui paſſa Igor dans ſa barque, & dont ce Prince devint amoureux, au point de refuſer toutes les plus belles filles des plus hauts rangs, &c.

Ce choix de la Nation prouve que les Souverains de Ruſſie n'avoient pas encore introduit chez eux l'uſage Aſiatique de faire raſſembler, dans leur Palais, les plus belles filles de leurs

Etats, pour choisir une épouse parmi elles. C'est ici le lieu de rapporter les cérémonies qu'on observoit à cet égard en Grèce & en Russie. Nous commencerons par celles de la Grèce.

SECTION XI.

En 830, Euphrosine, belle-mère de l'Empereur Théophile, voulant le marier, envoya chercher les plus belles filles de l'Empire, & les fit assembler dans une salle du Palais. Théophile les examine toutes. Frappé de la beauté d'une jeune Athénienne, nommée Icasie, il lui dit : » Les femmes sont bien dangereuses ; » c'est d'elles que viennent tous les maux «. Icasie lui répond avec noblesse ; » c'est d'elles aussi que viennent les plus grands » biens «. L'Empereur, étonné de cette réponse, crut y appercevoir trop de fierté, & donna la pomme d'or, destinée à celle qui lui plairoit le plus, à Théodora, native de Paphlagonie. Icasie passa le reste de ses jours dans un monastère qu'elle fit bâtir. Les belles Russes ne seront pas si dupes ; elles préféreront de bouder leur rivale en liberté.

Lorsque les Princes & les Tzars de Russie vouloient se marier, ils faisoient publier une Oukaz, qui étoit envoyée dans toutes les Provinces de leur domination. Il étoit ordonné à tous les pères de famille de conduire à la Cour leurs filles nubiles, en cas qu'elles fussent assez belles pour prétendre au choix du Souverain. Arrivées dans la capitale, la Grande-Maitresse de la Cour les recevoit chez elle, les logeoit séparément, & les faisoit manger toutes ensemble. Le Prince les voyoit, ou sous un nom emprunté, ou sans déguisement. Pendant la nuit, on les examinoit attentivement : cet examen physique avoit un but moral. Celles qui avoient un sommeil inquiet, des rêves turbulens, des mouvemens convulsifs, étoient exclues du choix.

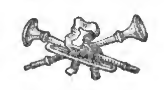
On penſoit donc alors que les rêves de l'homme endormi, ſont les réſultats confus des ſonges de l'homme éveillé.

Le jour du mariage étoit fixé, ſans que le choix du Prince fût encore connu ; mais au jour marqué, on préſentoit un habit de nôce à celle ſur qui le choix étoit tombé : on diſtribuoit d'autres habits aux prétendantes, qui s'en retournoient chez elles. Ainſi, dans les tems anciens, les Princes & les hommes ſe deſtinoient eux-mêmes ; ils ſont deſtinés aujourd'hui au moment de leur naiſſance, & même ſouvent avant de naître. De-là, tant d'hommes déplacés, & ſi peu de grands hommes.

SECTION XII.

Tandis que l'Empereur Léon & ſon frère Alexandre deſcendent au tombeau, Oleg eſt ſur la brèche ſans le ſavoir : le vainqueur du Boſphore va ſe réunir aux vaincus ; un foible reptile le mord à la jambe, & lui donne la mort en 913. Les Drevliens, les Sévériens, les Radimitches, les Petchénégui, les Ruſſes & les Grecs furent vengés par une vipère. Dans les ſiècles d'ignorance, les évènemens ſinguliers ne manquent jamais de donner lieu à des fables. On en fit une ſur les circonſtances de la mort d'Oleg ; nous en ferons grace aux Lecteurs ; elle eſt mieux placée dans les anciennes chroniques Ruſſes, qu'elle ne le feroit dans un Ouvrage conſacré à la vérité.

La médaille d'Oleg prouve qu'il fut Régent pendant la minorité d'Igor, fils de Rourik, & qu'il régna 34 ans.



i, font

Prince
›it un
ibuoit
: elles.
nes fe
›ment
:-là,

dent
ueur
nord
, les
: les
ice,
:u à
leg;
lans
un

rité



Dessiné par Chevalier *Dirigé par Née* *Gravé par Chenu*



IGOR I.

SECTION PREMIÈRE.

913.

OLEG n'avoit travaillé, pendant sa vie, qu'à préparer des sujets de consolation après sa mort : c'est ainsi que règnent & finissent les tyrans. Les peuples de la Scythie & de la Sarmatie Européenne qu'il avoit subjugués, ses propres sujets dont il avoit été la terreur, & les Grecs qu'il avoit soumis à la honte des tributs, tous regardèrent cette mort singulière comme un bienfait du Ciel, & se flattèrent de recouvrer bientôt leur indépendance : cet espoir commun se fondoit sur la nullité apparente d'Igor. » Quel appui, disoit-on, pour l'Etat, qu'un Prince en » tutelle pendant trente-trois ans sous un Administrateur « ?

Les talens militaires sont ignorés dans le repos, & en tems de paix qui tient de niveau le brave & le lâche : avant de juger Igor, il falloit l'avoir vu agir, ou faire attention au pouvoir efficace de l'exemple sur les hommes. C'est un tableau vivant qui peint les vertus & les vices en action, & qui finit toujours, quand il est durable, par en inspirer l'amour ou la haine aux spectateurs même les plus indifférens.

On va savoir si le Pupille marchera sur les traces du Tuteur : s'il fait choisir, en dépit de l'envie, un Général habile, au lieu de se décider sur la cabale en faveur de quelque opulent bien accrédité, & si Igor enfin est brave lui-même.

SECTION II.

Les Drevliens furent les premiers qui donnèrent le ſignal de la révolte, en refuſant à Igor les tributs qu'ils avoient payés à Oleg. Cette imprudence n'aboutit qu'à aggraver leur joug, & à rendre le tribut plus onéreux. D'autres peuples commirent la même faute, & ils furent vaincus avant d'être en état de réſiſter aux armes d'Igor.

Un ſeul peuple diſputa long-tems ſa liberté, avec le courage & la conſtance héroïques que ce ſentiment inſpire: ce peuple habitoit les rives méridionales du Boriſthène; on le connoît ſous le nom d'Ouglitchi. Sventelde, Voievode célèbre par ſon intrépidité, fut le Général qu'Igor choiſit pour le ſoumettre.

Les Ouglitchi ne furent pas effrayés du bruit de la renommée de Sventelde: ils ſe défendirent avec tant de bravoure, que le Général Ruſſe ne put ſe rendre maître de leur ville principale qu'après un ſiége de trois ans, quoiqu'alors les murs ne fûſſent formés que de terres ſoutenues de claies liées enſemble au lieu de pierres; barrière foible, qui ne pouvoit réſiſter long-tems à des attaques vigoureuſes & renaiſſantes. Forcés à la fin de capituler avec Sventelde, les Ouglitchi ſe ſoumirent à payer à Igor un tribut annuel d'une martre noire par chaque famille.

SECTION III.

915.

Des barbares auſſi courageux, & plus redoutables aux Ruſſes que ceux qu'ils avoient ſoumis à leur domination, vinrent ſuſpendre le triomphe d'Igor. Les Petchénégui arrivent des bords de l'Iaïk & du Volga, & fondent ſur la Ruſſie, lorſqu'elle s'y attendoit le moins. Igor, pris au dépourvu, les déſarma par

la modération ; il leur propofa la paix à des conditions avantageufes : elle fut acceptée. Ces barbares auroient fubjugué la Ruffie, s'ils avoient eu l'efprit de conquête, comme ils avoient celui de brigandage. Cet objet rempli, ils retournèrent fur les bords d'où ils étoient venus, y vécurent tranquilles pendant cinq ans, après lefquels leur cupidité fe réveilla.

Les conditions avantageufes qu'Igor leur avoit accordées dans un moment de détreffe, redoublèrent leur confiance dans leurs propres forces : la confiance, en ce genre, eft d'autant plus téméraire, qu'elle eft plus aveugle, & que la témérité ne doute de rien.

Les Petchénégui fortent de leurs repaires, & font de nouvelles incurfions fur les terres des Ruffes. Igor modéré, va leur faire connoître un Igor vengeur ; il s'arme, marche à leur rencontre, les attaque, les défait, & leur ôte, pour long-tems, l'envie de lui rendre une troifième vifite.

SECTION IV.

Qui ne fe perfuaderoit ici, qu'après avoir remporté des victoires fur fes voifins & fur fes ennemis, Igor, tranquille au-dedans, & n'ayant rien à craindre au-dehors, jouira paifiblement de fes triomphes, qu'il emploiera vingt-fix ans de calme à procurer à fes fujets la connoiffance du bonheur, au moins pendant fon règne ? Je l'ai penfé : j'étois dans l'illufion.

Igor pouvoit demander à la terre, & en recevoir tout ce que la mer fembloit lui refufer : il n'avoit pas befoin de gloire, les preuves de fa valeur étoient faites ; & d'ailleurs, s'il eût connu l'amour de la gloire, cet amour l'auroit préfervé des atrocités & des crimes qui fouillent l'éclat des grandes actions. Quel mobile impérieux le détermine donc à fuivre les traces d'Oleg ? L'avarice.

Ces mêmes richesses qu'Oleg avoit rapportées de l'Empire d'Orient, sont une amorce à laquelle Igor ne résistera pas. Un noir chagrin, celui de la cupidité, dévore ce nouveau Tantale : il va s'armer contre les Grecs, tandis qu'une joie féroce s'annonce sur le visage de ses compagnons de fortune, qui ne peuvent se faire à l'habitude de l'abattement & de l'indolence : ils lui rappellent les succès d'Oleg, & l'excitent aux mêmes entreprises L'encouragement de l'exemple mène promptement Igor à l'imitation : il rassemble ses forces ; & dix mille barques vont transporter une armée de brigands.

Si le rapport de Nestor mérite d'être cru, cette armée étoit composée de quatre cents mille combattans. Selon lui, chaque barque contenoit quarante hommes de guerre.

Igor & ses compagnons connoissoient toutes les difficultés d'une tentative aussi téméraire : c'étoit entreprendre sans motifs même spécieux, & contre la foi des traités, une guerre injuste, à travers des chemins impraticables. Bien des besoins, des dégoûts, des calamités, si elle duroit ; de grands dangers à hasarder le tout pour le tout ; des succès atroces en supposant la victoire, & un grand déshonneur en cas d'une défaite.

Le bonheur de la flotte d'Oleg accompagna celle d'Igor. Les Russes arrivent au même détroit & débarquent. Le débarquement se fit sans résistance ; les troupes de l'Empire Grec étoient éloignées. Les Russes ravagent la Paphlagonie, le Pont, la Bithynie, sans trouver nulle part d'obstacles à leur fureur. L'Espagnol, qui trembloit à la vue des Flibustiers, les appella des démons. Quel nom les Grecs donneront-ils aux Russes ? Le silence sur l'énormité des excès auxquels ils se portèrent, est un hommage rendu à l'humanité. L'honneur, le courage & même la fidélité, conservent quelquefois leur ascendant sur ceux même qui semblent violer tous les droits de la Société ; mais pour cela il faut

un

un *Granmont* à la tête des Flibuftiers; & les Ruffes ne reffembloient point aux vainqueurs de Campêche.

SECTION V.

Tandis qu'une férocité de tigres ne s'affouvit point dans les défaftres, les Grecs ofent croire que leurs malheurs auront un terme : ils ne refpirent que l'ardeur d'expier tant de fang innocent, & croient voir celui des Ruffes arrofer les cendres encore fumantes du Bofphore. Des armées fe raffemblent & marchent nuit & jour : elles arrivent, elles entourent l'ennemi de toutes parts; on ne délibère point pour l'attaque : la haine imprimée dans les ames fe joint au reffentiment perfonnel; le courage des Grecs devient fureur, & fon impétuofité permet à peine aux Ruffes de regagner leurs barques. Le Patrice Théophane, qui commandoit la flotte Grecque, les furprend à la vue du Phare, & lance fur eux une foudre qu'ils ne connoiffoient pas; c'étoit le *feu grégeois* (1). Cette arme d'un peuple fans vertu, n'eft pas toujours vaine & précaire. C'eft par le feu grégeois que les Grecs fe défendirent contre la marine d'Egypte & des Sarrafins, & c'eft par lui qu'ils vont détruire la flotte & l'armée Ruffe.

Saifis d'un effroi terrible, les uns fe précipitent dans la mer : les plus lâches préfèrent des fers à la mort; d'autres font naufrage avec leurs barques dévorées par les flammes : ceux qui ne purent

(1) Dans une de ces circonftances critiques, où la délicateffe des Princes paffe quelquefois fur leur répugnance à fe fervir de moyens odieux contre leurs ennemis, un particulier fe préfente à Louis XV, & propofe à ce Monarque d'acheter la compofition du feu grégeois. Louis XV l'achète; & dès qu'il en eft poffeffeur, il brûle ce fecret, & défend au particulier, fous peine de mort, d'en donner connoiffance à qui que ce fût. *Apprenez*, lui dit-il, *que ce n'eft jamais par le crime, mais toujours avec la juftice & les moyens qu'elle permet, qu'un Roi de France attaque fes ennemis, ou fe défend.*

regagner la flotte, harcelés & pourſuivis, laiſsèrent la vie ou les dépouilles dont ils étoient chargés, dans les embuſcades qu'on leur dreſſa.

Les reſtes de l'armée d'Igor cherchent un aſyle ſur les rivages de la Bithynie; mais il n'eſt point d'aſyle pour la barbarie hors de ſon antre : victorieuſe, elle eſt ſans frein; vaincue, elle eſt ſans reſſource.

Phocas attaque les fuyards avec un petit corps de braves : ceux qui veulent éviter l'écueil, tombent dans un autre. Théophane, qui ne les avoit pas perdus de vue, fond ſur eux, brûle, coule à fond la plupart de leurs eſquifs : à peine Igor put-il échapper à la vengeance; il ne lui reſta de cette expédition que la honte du déſaſtre, & la perte des trois quarts de ſes meilleures troupes.

Il arriva donc ce qui arrive preſque toujours : ceux qui font le mal en jouiſſent peu. Le ſort, dont les viciſſitudes laiſſent rarement les crimes impunis & les malheurs ſans dédommagemens, expia les excès des Ruſſes, & les Grecs furent pleinement vengés.

SECTION VI.

Les Ruſſes échappés au carnage, arrivèrent à Kiof comme ils purent. » Les Grecs, dirent-ils à leurs compatriotes, ſont » des ſorciers qui ſe ſont battus contre nous avec la foudre » & les éclairs; ils ont dévoré nos barques, & forcé nos » camarades à ſe jetter dans la mer «.

Igor les raſſure, malgré ſon accablement, & leur promet de rendre bientôt la magie des Grecs impuiſſante. L'eſpoir du butin l'emporte encore ſur la crainte; on ſe prépare de nouveau à retourner en Grèce. Igor raſſemble de nouvelles forces, engage ſes plus redoutables ennemis à le ſuivre, & leur promet le partage commun des biens & des maux. Ici, on eſt tenté de

croire que l'amour des richesses a plus de puissance sur les hommes, que le Ciel, la Terre, la Mer & la Nature. Une nouvelle flotte partit pour la Grèce; mais elle ne passa pas la Chersonèse Taurique. Constantin Porphirogenète régnoit alors. Ce Prince, qui apprécioit les hommes, les sciences & les arts, étoit doué d'un caractère pacifique. Instruit de l'approche des Russes, il fit offrir à Igor de payer le même tribut qu'Oleg avoit imposé à ses prédécesseurs: Igor aima mieux accepter la proposition & signer la paix, que de hasarder une seconde fois sa gloire & sa fortune au sort des armes. Nous allons rapporter le traité conclu entre les deux Princes, à la fin du règne d'Igor.

SECTION VII.

De retour en Russie, Igor est sollicité par les Chefs de ses troupes, toujours avides de dépouilles; ils lui proposent de faire payer aux Drevliens, les frais de son armement contre les Grecs. Igor, malgré son âge avancé, défère à leurs propositions. Il attaque, il est vainqueur; il ajoute un nouveau tribut à celui que les vaincus lui payoient déja. Le peu de résistance qu'il avoit éprouvée de la part des Drevliens, l'engage à renvoyer en avant une grande partie de ses troupes; les malheureux Drevliens n'en sont pas plutôt instruits, qu'ils l'attendent dans une embuscade, l'enveloppent de toute part, massacrent ses soldats, & lui tranchent la tête. La sûreté d'un conquérant heureux consiste à se défier de sa fortune; cette défiance écarte le péril qui le menace.

La médaille d'Igor prouve qu'il parvint au Trône après la mort d'Oleg, en 915, qu'il régna 32 ans, & mourut âgé de 68.

Traité de Paix conclu entre l'Empereur Constantin Porphirogenète, & Igor Grand-Prince de Russie.

» Igor, Grand-Prince de Russie, & ses sujets, entretiendront » une amitié inviolable avec l'Empereur Constantin, aussi long- » tems que le soleil éclairera, & que la terre existera. Si jamais » quelqu'un ose rompre cette bonne intelligence, qu'il éprouve, » s'il est Chrétien, la vengeance du Dieu tout-puissant, tant dans » cette vie que dans l'autre; s'il n'est point baptisé, que son » Dieu Péroun ne l'assiste jamais, que son bouclier ne le couvre » point, qu'il s'égorge avec sa propre épée, & qu'il soit soumis » à l'esclavage le plus honteux.

» En vertu de la convention susdite, il sera permis à Igor & » à ses Boyards, d'envoyer en Grèce tel nombre de vaisseaux » qu'il leur plaira, avec des Officiers & des Matelots, qui auront » chacun des commissions scellées; savoir, les premiers avec un » cachet d'or, & les seconds d'argent. On spécifiera dans les » lettres le nombre de vaisseaux; ceux qui se présenteront sans » lettres, seront détenus prisonniers, jusqu'à ce qu'on en ait » donné avis au Grand-Prince de Russie, & quant aux réfrac- » taires, on les punira sans attendre de réponse. Les Pilotes » rendront compte à l'Empereur des observations qu'ils auront » faites dans leurs voyages.

» Quant aux Russes qui iront à Constantinople dans d'autres » vues que celles du commerce, l'Empereur ne sera point tenu » de pourvoir à leur subsistance pendant un mois, ainsi qu'il est » obligé de le faire par rapport aux autres. Ils ne commettront » aucune hostilité dans les pays soumis à la domination des Grecs, » & prendront leur quartier à Saint-Mamas.

» Ils se feront inscrire en arrivant, moyennant quoi on fournira

» aux gens de mer les vivres dont ils auront besoin, & l'on » remettra aux Officiers le tribut destiné pour *Kiof*, *Tzernigof*, » *Péréiaslaf*, & les autres villes. Ils n'entreront qu'au nombre de » cinquante à la fois dans la ville, & seront accompagnés des » gens de l'Empereur; & au cas qu'ils offensent quelqu'un, on » aura soin de punir les coupables selon l'exigence des cas.

» Les Russes n'insulteront aucun habitant, & n'acheteront » des étoffes que pour la valeur de cinquante pièces d'or. Les » Officiers de l'Empereur visiteront les marchandises qu'ils auront » achetées, & y apposeront un sceau. On leur fournira, lors » de leur départ, les vivres, les munitions & les agrès dont » ils auront besoin, ainsi qu'on en est convenu, & on leur » donnera une escorte. Il ne leur sera point permis de passer » l'hiver à *Saint-Mamas*.

» Au cas qu'un esclave se réfugie chez un Grec, il sera tenu » de le rendre à son maître. Si on ne le trouve point, on » donnera, en sa place, deux pièces d'étoffe. Si un Matelot » dérobe quelque chose en s'en allant, & qu'on l'en trouve » nanti, on le condamnera à deux pièces d'or d'amende. Si un » Russe dérobe quelque chose à un Grec, ou celui-ci à un » Russe, on le punira sévèrement; & au cas qu'il ait usé de » violence, on le condamnera à restituer le double de ce qu'il » a dérobé, savoir, les effets & leur valeur en argent. Au cas » qu'il les ait vendus, il rendra le double, & on le punira selon » les loix de la *Grèce* & les usages de *Russie*.

» La rançon des prisonniers sera, pour les jeunes gens & pour » les hommes faits, de dix pièces d'or; pour ceux d'un âge » moyen, de huit; pour les vieillards & les enfans, de cinq. » Au cas qu'un Grec ait chez lui un esclave Russe, il sera » permis de le racheter pour dix pièces d'or; & s'il l'a acheté, » on lui rendra ce qu'il a coûté.

» Les Grands-Princes de Russie ne porteront point la guerre » dans le pays des *Korsouners*, (peuples de la Chersonèse) & n'y » exerceront aucune jurisdiction, parce qu'il dépend de l'Empire » Grec. Ils ne les empêcheront point de pêcher dans l'embouchure » du *Dniéper*, & ne passeront l'hiver, ni dans cette embouchure, » ni sur la mer *Bélo-Béresjé* (mer Bérésoff), ni à *Sainte-Eleuphérijé* » (île à l'embouchure du Dniéper); mais ils s'en retourneront » chez eux. Les Grands-Princes de Russie ne permettront point » aux *Bulgares noirs* de commettre aucune hostilité sur les terres » des *Korsouners*; mais si les Russes sont en guerre avec d'autres » peuples, les Grecs leur fourniront les troupes dont ils pourront » avoir besoin.

» Si quelque vaisseau Grec vient à échouer sur les côtes de la » Russie, on ne s'en emparera point; que si l'on fait le contraire, » qu'on enlève les marchandises, ou les hommes qui le mon- » toient, pour les réduire en esclavage, les coupables seront » punis suivant les loix & les coutumes des deux Nations.

» Les malfaiteurs Grecs ne seront point soumis à la jurisdiction » des Grands-Princes de Russie; mais on les renverra à leurs » Souverains, pour qu'ils les fassent punir eux-mêmes. Au sujet » des meurtriers, on se conduira à leur égard, ainsi qu'il est dit » dans le Traité conclu avec Oleg. Au cas que l'Empereur Grec » ait quelque guerre à soutenir, & qu'il ait besoin de troupes, » le Grand-Prince de Russie sera tenu de lui en fournir autant » qu'il en demandera, afin que les étrangers soient instruits de » l'amitié qui règne entre les Russes & les Grecs «.

Les Ambassadeurs *Russes* jurèrent d'observer le Traité, par *Péroun* & leurs armes. Lorsqu'ils furent de retour en Russie, Igor se rendit au sommet de la montagne où étoit Péroun, déposa ses armes & son bouclier à ses pieds, & ratifia le Traité par serment

en préſence des Ambaſſadeurs Grecs, de ſes Boyards & de ſes Généraux.

L'eſprit dominant de ce tems, étoit d'appeller les objets de la Religion en garantie des Traités; c'étoit par les Reliques des Saints qu'on terminoit les plus grandes querelles; & il n'étoit point de ſuccès qu'on ne rapportât au mérite d'avoir fait quelque vœu.



RÉGENCE D'OLGA.

SECTION PREMIÈRE.

945.

IGOR avoit eu d'Olga un fils nommé Sviatoflaf, trop jeune encore pour régner; & fa mère prit les rênes du Gouvernement. S'il eft vrai que de la foibleffe naiffe la timidité, de la timidité la fineffe, & de celle-ci la rufe & la fauffeté, l'Hiftoire n'a rien à reprocher à Olga. Mais fi cette Princeffe joignoit la rufe à la force; fi, pour venger la mort de fon époux, elle ne fe refufa aucune efpèce de cruautés; la Poftérité la jugera plus févèrement que ceux qui l'ont mife au rang des Saints.

Quoi qu'il en foit, les Drevliens crurent pouvoir profiter de la minorité de Sviatoflaf pour recouvrer leur liberté, & procurer à leur Prince la fouveraineté de Kiof, en l'engageant à époufer Olga.

Vingt des plus renommés d'entr'eux fe rendent à Kiof, demandent une entrevue à Olga, qui fut extrêmement troublée en apprenant que les meurtriers de fon époux avoient l'audace de fe préfenter devant elle. Revenue de fon trouble, elle donna audience aux Députés, qui lui tinrent ce difcours : » Nous avons » tué Igor, parce qu'il exigeoit de nous un tribut fort au-deffus » de nos forces, & parce que, loin de s'en contenter, il vouloit » nous dévorer comme un loup raviffant. Nous avons un Prince » prudent & fage, qui enrichit fes Etats par la culture, & tu ne » peux mieux faire que de l'époufer «.

Loin d'être difpofée à recevoir la main de ce Prince, Olga ne s'occupoit


Tome I.
Page 129
OLGA
Régente en 945, administre
l'Etat pendant 10 ans, et
meurt agée de près de 80.

s'occupoit alors que du projet de lui ôter la vie; elle usa de ruse, & répondit aux Députés : » Mon époux est mort, & tous mes » regrets ne peuvent le rappeller à la vie : la proposition que vous » me faites exige des réflexions; & en attendant ma réponse, je » veux vous montrer le cas que je fais de vous & de votre Prince : » retournez à vos vaisseaux; revenez demain, & je vous recevrai » en présence de mon peuple, de la manière que vous méritez «.

Le lendemain, elle les envoya prier de venir à Kiof, avec ordre de les précipiter, à leur arrivée, dans une fosse qu'elle avoit fait creuser exprès, & de les enterrer tout vivans.

Olga envoya ensuite des Députés aux Drevliens, pour leur demander des personnes distinguées, tant pour conclure son mariage, que pour la conduire chez leur Prince, craignant, disoit-elle, que les habitans de Kiof ne s'opposassent à son départ. Les Drevliens furent assez simples pour donner dans ce piége; ils lui envoyèrent aussi-tôt cinquante de leurs principaux Officiers. A leur arrivée, Olga les invita à prendre le bain, & les fit brûler vifs. Elle envoie de nouveaux Députés aux Drevliens, pour leur dire qu'elle étoit en route, & qu'elle les prioit de porter sur le tombeau d'Igor de l'hydromel & des vivres, parce qu'elle avoit dessein de donner un grand festin en l'honneur de son mari, avant d'en épouser un second.

Les Drevliens, satisfaits de cette nouvelle, font les préparatifs désirés, & se rendent à Iskoretz. Olga, de son côté, tint parole; elle arriva au lieu désigné avec un petit nombre de ceux qui étoient dans son secret. Les Drevliens, qui étoient venus au-devant d'elle, l'accueillirent avec des transports de joie, & lui demandèrent des nouvelles de leurs Députés : on leur répondit qu'ils étoient restés pour escorter l'argent & le bagage de la Princesse, & ils le crurent.

SECTION II.

Olga se fit conduire sur le tombeau d'Igor, l'arrosa de ses larmes, & lui fit élever un monument. Après cette cérémonie, elle se revêtit de ses habits de noces, & se rendit au festin préparé. Les Drevliens burent sans ménagement; & les Russes ne burent qu'autant qu'il le falloit pour exciter leur courage, & pour exécuter le coup qu'ils méditoient. Les premiers, s'imaginant déja commander aux seconds, oublièrent le respect qu'ils devoient à la Princesse, & se permirent des propos injurieux à la mémoire d'Igor. Olga fit un signal; ses confidens fondirent sur ces ivrognes & en firent un carnage horrible. Cinq mille hommes, dit-on, restèrent sur la place.

Après ce massacre, Olga retourna à Kiof, leva une armée, & revint chez les Drevliens avant qu'ils eussent eu le tems de se reconnoître.

SECTION III.

Aidée des conseils & de la valeur de Sventeld, Olga partagea le commandement avec son fils Sviatoslaf, Prince extrêmement brave. Arrivée près d'Iskoretz, l'armée Russe rencontra celle des Drevliens : Sviatoslaf lança un javelot contre l'ennemi & blessa un de leurs chevaux. Le Général Sventeld s'écria : » Notre » Prince a commencé le combat; c'est à nous à montrer notre » courage, n'épargnons pas les ennemis «. Les Drevliens ne purent résister long-tems à la violence de l'attaque, & furent contraints de prendre la fuite. Ceux qui échappèrent aux traits des Russes se retirèrent dans leur Capitale. Olga & Sviatoslaf vont l'assiéger. Les Drevliens s'y défendirent avec tant de bravoure, que la place n'étoit point encore prise au bout d'une année.

Olga s'impatientant de la longueur du siége, envoya dire aux

assiégés : » Vos villes se sont soumises, elles me payent tribut, » & leurs habitans cultivent paisiblement leurs terres : se peut-il » que vous aimiez mieux mourir de faim que de vous soumettre « ? Les assiégés répondirent qu'ils étoient prêts à payer tribut, mais qu'ils craignoient d'être traités aussi cruellement que leurs compatriotes. » Rassurez-vous, leur dit Olga, ma vengeance est » satisfaite, & je retournerai à Kiof dès que vous m'aurez payé » tribut «. Ils acquiescèrent à l'instant à sa demande.

SECTION IV.

Jusqu'ici les faits rapportés dans les chroniques sont possibles, mais les circonstances qui les accompagnent n'ont pas même pour elles l'apparence de la vérité. » On dit qu'Olga désespérant » de prendre Iskoretz, fit proposer la paix aux Drevliens, à » condition que chaque feu lui paieroit un tribut de trois pigeons » & de trois moineaux ; que la proposition ayant été acceptée, » les assiégés s'empressèrent de payer ce tribut ; qu'Olga fit » attacher aux pattes de ces oiseaux un fil soufré, auquel on » mit le feu, & que les ayant distribués à ses soldats, elle leur » ordonna de les lâcher à l'entrée de la nuit ; enfin, que ces » animaux regagnèrent les nids qu'ils avoient construits dans » les greniers & sous les toits des maisons, & occasionnèrent » un incendie si violent, que les assiégés furent réduits à la » cruelle alternative de se rendre à discrétion, ou de périr dans » les flammes.

» La plus grande partie des habitans sortans en foule de la » ville, furent égorgés par les Russes. Olga fit mourir les plus » âgés, réduisit les Chefs militaires en esclavage, & imposa aux » autres un tribut onéreux, dont les deux tiers furent assignés » à Kiof, & l'autre à Vichégorod qui lui appartenoit, & » qu'elle aimoit beaucoup «.

Les premiers siècles de l'histoire des peuples ressemblent un peu aux Mille & une Nuits : viennent ensuite les tems héroïques, où le fond des choses est vrai, & où la plupart des circonstances sont fausses; mais il y a quelques vérités, comme il se trouve un peu de poudre d'or dans les sables que les fleuves roulent. Il est vraisemblable qu'on a voulu faire d'une femme forte, un nouveau Samson; & que l'anecdote des colombes & des moineaux est calquée sur celle des renards qui brûlèrent les moissons des Philistins.

SECTION V.

947.

Olga victorieuse voulut connoître par elle-même l'état des différentes Provinces de sa domination; & c'est dans cette tournée qu'elle ordonna la fondation de la ville de Pleskof, & qu'elle fit construire plusieurs bourgs & villages.

Le chagrin & les regrets conduisent presque toujours les femmes sensibles à la dévotion : Olga, dans son voyage, entendit parler de la religion Grecque par quelques Chrétiens qui étoient dans ses Etats : de retour à Kiof, elle voulut s'instruire des dogmes de cette croyance, & conçut le desir de l'embrasser. Ce desir fut suivi de la résolution d'aller à Constantinople pour recevoir le baptême. Cette résolution peut paroître étrange aux Lecteurs; mais le pouvoir surnaturel de la grace, l'emporta sans doute dans le cœur d'Olga, sur sa tendresse pour son fils & sur la nécessité de le seconder dans l'administration. Constantin Porphirogenète régnoit à Constantinople; ce fut lui qui tint Olga sur les fonts de baptême, & qui lui donna le nom d'Hélène. Les chroniques Russes ajoutent : » que l'Empereur ne pouvant » se défendre des charmes & de l'esprit d'Olga, lui proposa de » l'épouser «, & qu'elle lui répondit : » vous m'avez adoptée

» pour votre fille dans le baptême, il ne nous est plus permis de » nous marier ensemble «. Ce récit offre deux contradictions : Olga, à l'époque dont il s'agit, pouvoit être âgée de 69 ans; & Constantin rapporte que l'Impératrice son épouse vivoit encore, & comment elle fit ses honneurs à la Régente de Russie. Olga revint à Kiof, chargée de présens.

SECTION VI.

Olga, encore idolâtre, avoit inspiré à son fils l'horreur de la mollesse & de l'intempérance; & ce Prince, heureusement né, avoit le caractère mâle & courageux de son père. Mais quelque déférence qu'il eût pour les conseils d'Olga, elle ne put le convertir au Christianisme. Quelques Russes plus dociles l'embrassèrent, & devinrent l'objet des plaisanteries de leurs Concitoyens. Olga mourut en 955.



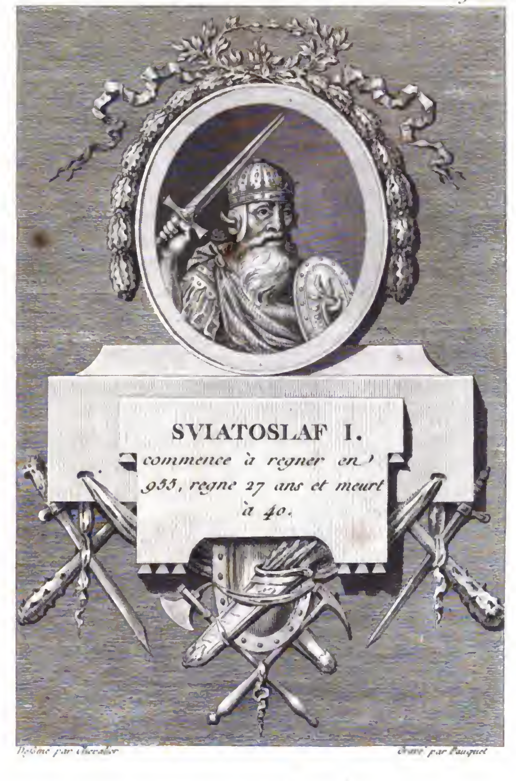
SVIATOSLAF I.

SECTION PREMIÈRE.

955.

SVIATOSLAF n'apporte au Trône, ni haine, ni reſſentiment, ni déſir de vengeance, ni foibleſſes, compagnes du premier âge. Mûri ſous la tutelle d'Olga, les mœurs auſtères de cettte Princeſſe eurent une influence marquée ſur la conduite du pupille : les auſpices d'une femme de cette trempe ſont plus puiſſans que ſes traits, & ſes conſeils ont plus de force que ſon bras.

L'horreur qu'Olga avoit inſpirée à Sviatoſlaf pour la molleſſe & l'intempérance, ne s'effaça jamais du cœur de ce Prince. Pendant que la mère adminiſtroit l'Etat confié à ſes ſoins, le fils raſſembloit des troupes, les exerçoit chaque jour, les aguerriſſoit par des fatigues, & leur inſpiroit un courage féroce. Dès qu'il eut en main les rênes de l'Etat, il regarda l'enceinte de ſon palais comme une priſon ; les camps devinrent ſa demeure habituelle : ſes troupes, ſans ceſſe en mouvement, n'avoient aucune ſorte d'équipages; elles marchoient comme leur Chef, qui n'avoit pas même à ſa ſuite des vaſes pour préparer ſes repas. Il vivoit à la manière des Kalmouks & des Tatars : un morceau de viande de cheval, grillée ſur des charbons, étoit ſa nourriture ordinaire. Il n'avoit point de tente; il couchoit ſur la terre, expoſé en tout tems à l'inclémence de l'air & des ſaiſons : il dormoit la tête appuyée ſur la ſelle de ſon cheval; & ce genre de vie, qui ſuffiroit pour punir ſévèrement des forçats, faiſoit les délices de Sviatoſlaf. Quelles pouvoient être celles des hommes qu'il vouloit rendre inſenſibles aux beſoins?


SVIATOSLAF I.
commence à regner en 955, regne 27 ans et meurt à 40.

Des in
aux guer
des mœu
& la fei
hommes
à vaincr
les Ori
Kozars
& c'eſt
peuple
s'empa
Cherſo
nales c
Svi
tribut
& du
les att
leur C
car d
eſt pr
conſi

D
im
l'e
ſe
R

SECTION II.

Des inclinations pareilles étoient des dispositions prochaines aux guerres qui vont suivre. L'esprit guerrier faisoit alors la base des moeurs; les moeurs étoient simples, grossières, mais atroces; & la seule occupation digne des Princes, étoit le massacre des hommes. Sviatoslaf ne débuta point contre des ennemis faciles à vaincre : sa première guerre fut contre ces Kozars célèbres, que les Orientaux font descendre du septième fils de Japhet. Ces Kozars, de race Turque, ont donné leur nom à la mer Caspienne; & c'est encore celui que lui donnent les Persans. C'est ce même peuple que le sixième siècle vit descendre du mont Caucase, & s'emparer des bords orientaux du Pont-Euxin, & ensuite de la Chersonèse Taurique, après avoir conquis les contrées méridionales de la Russie, entre le Tanaïs & le Boristhène.

Sviatoslaf, indigné que les peuples de Kiovie eussent été leurs tributaires, & que les Viatichi qui habitoient les bords de l'Oka & du Volga leur payassent encore un tribut, s'arma contr'eux, les atteignit, les défit en pleine campagne, & s'empara de Sarkel leur Capitale. Le triomphe de Sviatoslaf fut complet sans doute, car depuis cette époque l'Histoire ne parle plus des Kozars. Il est probable que les débris de ce peuple ont été incorporés & confondus avec les Turcs qui habitèrent les mêmes contrées.

SECTION III.

967.

Deux ans après cette brillante expédition, Nicéphore Phocas implora le secours de Sviatoslaf, & lui offrit des subsides pour l'engager à porter ses armes contre les Bulgares, qui favorisoient secrettement les incursions des Hongrois sur les terres de l'Empire Romain.

Le Prince Russe marche contre ces alliés infidèles, s'empare des villes qu'ils possèdoient sur le Danube, & prend la résolution de transférer le siége de sa résidence dans la ville de Péréislave, qui porte aujourd'hui le nom d'Iamboli. Cette préférence donnée à Péréislave sur Kiof, paroissoit fondée : » Les Grecs, disoit » Sviatoslaf, me fournissent de l'or, de riches étoffes pour le » commerce, du riz, des fruits, du vin ; la Hongrie, de l'or & » des chevaux ; tandis que je tire de la Russie le miel, la cire, » l'hydromel, les hommes & les pelleteries «.

SECTION IV.

968.

Les Petchénégui, aussi avides de butin que Sviatoslaf l'étoit de combats, profitent de son absence pour ravager plusieurs contrées de la Russie, & faire le siége de Kiof. Peu s'en fallut que ce Prince ne perdît sa famille renfermée dans cette ancienne Capitale. Les ennemis l'entouroient de toutes parts, & de si près, que les assiégés ne pouvoient recevoir aucun secours, ni donner avis du danger de leur position, de la disette prochaine des vivres & des eaux, & d'une mort inévitable. Réduits aux dernières extrémités, ils délibéroient de se rendre à discrétion, lorsqu'un jeune homme osa proposer & exécuter le projet de les sauver, en s'exposant au péril. » Il parloit, dit-on, la langue » des ennemis & pouvoit être pris pour un des leurs. Il sort » pendant la nuit, tenant une bride à la main, se mêle parmi » eux, & dès le point du jour il traverse l'armée sans obstacle, » & demande aux Petchénégui s'ils n'ont pas vu passer son » cheval ? Arrivé sur les bords du fleuve, il se jette à la nage. » Les ennemis qui découvrent la ruse, l'accablent de flèches, » mais aucune ne l'atteint. Les Russes campés sur le bord » opposé,

» oppofé, fe jettent dans des barques pour le recevoir, & il
» rend compte à Pretitz, leur Chef, de ce qui fe paffe à Kiof «.

Le Général fe détermine à tout hafarder; il embarque fes troupes. Les cris effrayans de fes foldats, le bruit terrible des inftrumens militaires, annoncent du fecours aux affiégés qui lui répondent par des cris de joie & par le fon des trompettes. Alors, la terreur s'empare des affiégeans; perfuadés que Sviatoflaf arrive avec toutes fes forces, ils s'éloignent avec précipitation, & la ville délivrée ouvre fes portes à fon libérateur.

SECTION V.

Au moment où Sviatoflaf eft inftruit de l'incurfion des Petchénégui, il marche contr'eux, les rencontre, les défait, les pourfuit, & finit par leur accorder la paix. Il s'occupe enfuite de rétablir la sûreté; & pour mieux garantir les différentes parties de fa domination, il les diftribue à fes enfans, fous la réferve de l'autorité fuprême. Il donna Kiof à Jaropolk, le pays des Drévliens à Oleg, & Novogorod à Volodimir, fils naturel qu'il avoit eu d'une des femmes d'Olga. Après ces difpofitions qui n'étoient pas dictées par la fageffe, Sviatoflaf, efpérant rentrer avec facilité chez les Bulgares, retourne dans le nouveau fiége de fon Empire; on va voir comment il y fut accueilli.

SECTION VI.

971.

Sviatoflaf, n'écoutant que le fentiment de la vengeance contre les Petchénégui, avoit amené avec lui toutes fes troupes pour la rendre plus complette. Les Bulgares laiffent avancer ce Prince vers les murs de la Capitale, font une fortie & tombent fur lui avec fureur. La violence de ce choc inattendu, déconcerte,

enfonce & défait les Ruſſes, qui ne ſongent plus qu'à vendre chèrement leur vie aux ennemis. Ce déſeſpoir les ſauva. Les ennemis troublés & diſperſés ne ſavent plus où ils en ſont; les vaincus deviennent les vainqueurs; les Bulgares cèdent la victoire & la ville à Sviatoſlaf, & le voilà une ſeconde fois maître de la Bulgarie.

SECTION VII.

Cette ſeconde priſe de poſſeſſion étoit auſſi injuſte que la première : Nicéphore n'avoit imploré le ſecours des Ruſſes contre les Bulgares, que pour les punir de leur perfidie & non pas pour les dominer. *Calocer*, qui avoit traité avec Sviatoſlaf au nom de l'Empereur Grec, étoit un ambitieux qui vouloit uſurper le Trône de Phocas, & l'acheter des Ruſſes par la ceſſion de la Bulgarie.

Dans cet état des choſes, Nicéphore eſt aſſaſſiné, & ſon meurtrier lui ſuccède. Jean Zimiſcès eſt inſtruit que les Ruſſes n'ont été appellés par ſon prédéceſſeur que pour ſoumettre la Bulgarie, & que contre leur promeſſe ils la gardent pour eux, & font de Péréiſlave le principal ſiége de leur domination. Il envoie un Député à Sviatoſlaf, qui lui demande de s'en tenir aux conventions expreſſes du traité, & d'évacuer la Bulgarie. Cette démarche fut inutile; le Prince Ruſſe reçut l'Envoyé avec la hauteur d'un Conquérant, à qui rien, juſques-là, n'avoit pu réſiſter; il le chargea de dire à Zimiſcès, que s'il inſiſtoit ſur ſa demande, il iroit lui rendre réponſe à Conſtantinople. Zimiſcès, également irrité du refus & de la menace, fait des préparatifs de guerre, & n'attend que le retour du printems pour entrer en campagne. Les Ruſſes ſont inſtruits de cette réſolution; & Sviatoſlaf, qui veut prévenir les Grecs, fait des levées d'hommes parmi les Bulgares, les Hongrois & les Petchénégui ſoumis à

son obéissance. Ces recrues nombreuses rendent son armée formidable : les Historiens portent le nombre des combattans à trois cents mille hommes; & à les en croire, il semble que les Russes renaissent de leur propre destruction, tandis que dans ces tems barbares, les hommes ressembloient à la race engendrée des dents du Dragon que Cadmus sema sur la terre, aussi-tôt détruite que créée.

Sviatoslaf entre dans la Thrace; le feu & le sang y marquent son passage, & va camper devant Andrinople. Bardas-Sclérus qui commandoit la garnison, possédoit éminemment la politique de son siècle, où la ruse suppléant à la force, sauvoit souvent la foiblesse. Sa ruse consista à donner le change aux ennemis, en leur faisant croire que la crainte des assiégés les forceroit bientôt à se rendre. Dans cette confiance, les Russes & leurs auxiliaires, croyant n'avoir rien à redouter, abandonnent leur camp tour-à-tour, se dispersent dans les environs & ne songent qu'au pillage. C'étoit le but vers lequel Bardas désiroit de les voir marcher. Il profite du moment, fait une sortie vigoureuse, massacre les soldats restés dans le camp, & s'empare du champ de bataille. Les Russes renoncèrent au siége d'Andrinople & regagnèrent la Bulgarie. Zimiscès, voulant absolument les en chasser, marcha lui-même contr'eux l'année suivante. Péréislave fut prise d'assaut. Plusieurs milliers de Russes se firent jour à travers les Grecs, & parvinrent à la forteresse Royale qui passoit pour imprenable. Les assiégeans y mettent le feu; le plus grand nombre des assiégés périt dans les flammes; plusieurs se précipitèrent du haut du rocher, & le reste fut fait prisonnier.

SECTION VIII.

Sviatoslaf n'étoit pas homme à s'enfermer dans une ville assiégée; après y avoir laissé le nombre de troupes nécessaires à

ſa défenſe, il avoit gagné le large, dans l'eſpérance de mettre l'ennemi entre deux feux; & pendant que les Grecs prenoient d'aſſaut ſa Capitale, il donnoit aux Bulgares un terrible exemple de barbarie : tous ceux qui lui étoient ſuſpects furent égorgés.

La priſe de Péréiſlave fut ſuivie de celle de pluſieurs autres villes, & la plus importante de celles qui reſtoient encore, étoit Douroſtole ſur le Danube. Les Grecs, réſolus d'en faire le ſiége, brûlent de s'y rendre : les deux armées ſe rencontrent ſur la route; celle des Ruſſes eſt repouſſée, & Douroſtole eſt bloquée par terre & par mer.

La diſette contraint les Ruſſes à faire de fréquentes ſorties; mais loin de rapporter des ſecours, ils ne font qu'ajouter à leur perte, & peu s'en fallut que Sviatoſlaf ne fût fait priſonnier. Le lion irrité de ſes bleſſures, n'en devient que plus terrible : Sviatoſlaf ordonne pour le lendemain une ſortie générale, & veut que toutes les portes ſoient fermées dès qu'il ſera hors de la ville. Vaincre ou mourir fut ſa deviſe.

Zimiſcès, voyant que les aſſiégés s'ôtent à eux-mêmes tout eſpoir de retraite, prend la réſolution d'employer toutes ſes forces contre un ennemi déſeſpéré; mais ſa poſition ne lui permettant pas de déployer toute ſon armée à-la-fois, il donne ordre à ſes Officiers de reculer juſqu'à ce que les troupes puſſent manœuvrer à l'aiſe dans un terrein ſpacieux. Cette ruſe fut regardée comme une fuite par les Ruſſes. Parvenu à l'emplacement déſiré, Zimiſcès étend ſes légions, envoie des corps de troupes pour prendre les Ruſſes en queue, tandis qu'il les attaque de front. Jamais combat ne fut plus ſanglant ni plus opiniâtre; jamais victoire ne fut diſputée avec plus de courage : elle ſe déclara enfin pour les Grecs, & Sviatoſlaf vaincu fut obligé de demander la paix. Les Hiſtoriens Grecs rapportent que lorſqu'on dépouilla les morts Ruſſes, on trouva preſque autant

de femmes que d'hommes. Le fait n'eſt pas impoſſible à croire; les femmes ſont capables d'autant de courage que les hommes; le Danube & le Boriſthène peuvent avoir eu des Amazones auſſi redoutables que celles du Thermodon.

La vengeance inſpiroit à Zimiſcès d'exterminer les Ruſſes : il n'écouta que la modération, & leur accorda la paix, même à des conditions avantageuſes. Le traité qui l'aſſura mérite d'être connu; c'eſt un monument hiſtorique qui infirme le récit de Neſtor. Suivant lui, les Ruſſes furent toujours victorieux, & Sviatoſlaf vainqueur n'avoit que dix mille hommes; tandis que les Hiſtoriens de Byzance donnent à Sviatoſlaf vaincu devant Andrinople & près de Douroſtole, plus de trois cents mille hommes. Les termes de ce traité prouvent encore qu'à l'époque où il fut conclu, les Princes Ruſſes ne prenoient point le titre de Grands-Ducs. Les Lecteurs vont juger des faits par ce traité même.

SECTION IX.

» Sviatoſlaf, Prince de la Ruſſie, déclare qu'il a promis avec » ferment, que lui, ſes Boyari & tous ſes ſujets, vivront dans » une parfaite union avec les Grecs, ſujets de l'Empereur de » Conſtantinople; que les Ruſſes ne commettront aucune hoſ- » tilité ſur leurs terres, qu'ils regarderont les ennemis des Grecs » comme les leurs propres, & les ſecourront dans toutes les » guerres qu'ils auront à ſoutenir.

» Le Prince Sviatoſlaf réitère ce ſerment ſolemnel, tant en » ſon nom qu'en celui de ſes Boyari & de tous les Ruſſes ſans » exception; s'il le viole jamais, il ſe ſoumet à encourir l'in- » dignation & la vengeance du Dieu Péroun qu'il adore, & à » périr de ſes propres armes. En foi de quoi nous avons ſigné » le préſent écrit, & y avons appoſé notre ſceau «, &c.

SECTION X.

L'art de conquérir est bien différent de l'art de conserver : le premier étoit l'art funeste de Sviatoslaf ; le second, celui de Zimiscès. Il venoit d'en donner une preuve éclatante dans la révolte de Cappadoce. Les amis & les parens de Nicéphore Phocas élisent un Empereur. Zimiscès les défait, les prend prisonniers & leur pardonne : rare exemple de clémence dans un tems de barbarie, & dans une circonstance où ce Prince sembloit ne pouvoir s'affermir sur le Trône que par le sang de ses ennemis.

Mais laissons Zimiscès entrer en triomphateur à Constantinople, y diminuer les impôts, & ne plus s'occuper que des avantages de ses sujets ; & voyons si Sviatoslaf qui retourne en Russie, ne trouvera pas sur la route de plus grands malheurs qui l'attendent.

Le Voievode Svénald en avoit le pressentiment. Il conseille à Sviatoslaf de retourner par terre dans ses Etats ; il lui représente en vain le danger de remonter le Boristhène : le Prince inflexible dans ses résolutions, s'embarque mal accompagné. Les Petchénégui, instruits par les Bulgares de la route qu'il a prise, l'attendent vers les cataractes du fleuve. La mauvaise saison force Sviatoslaf de passer l'hiver dans le voisinage de ces écueils. Il étoit sans provisions pour ce séjour ; il éprouva bientôt la famine. Dans cette extrémité, il tente de s'ouvrir un passage à travers les Petchénégui qui le bloquoient. Les ennemis, de beaucoup supérieurs en nombre, massacrent les Russes, coupent la tête à Sviatoslaf. Svénald nourri, formé, vieilli dans les camps, & un petit nombre d'hommes. furent les seuls qui échappèrent au carnage. En arrivant à Kiof, ils apprirent à Jaropolk tous les revers de la Russie, & la mort tragique de son père.

Sviatoslaf périt à l'âge de 40 ans. On voit par sa médaille que son règne fut de 27, & qu'il fit des guerres sanglantes sur le Danube.

On ne connoît des épouses & concubines de ce Prince, qu'une Religieuse Grecque qu'il fit prisonnière, & Maloucha, femme de charge d'Olga sa mère. Il donna ensuite la Religieuse Grecque à Jaropolk, son fils aîné; elle passa de celui-ci à Volodimir. Cette espèce de fidéicommis est d'une étrange nature.

SECTION XI.

Le goût, le penchant, les mœurs & les actions de Sviatoslaf, ont trop de rapports avec les inclinations & les actions guerrières de Charles XII, Roi de Suède, pour oublier ici d'en faire le parallèle.

1°. Ces deux Princes abhorrent également la mollesse & l'intempérance : ne connoissant d'autres amusemens, d'autres plaisirs, d'autres exercices que les campemens & les manœuvres militaires, ils forment, dès l'âge le plus tendre, le plan de leur vie & de leur règne.

2°. Tous deux ont la même impatience de se signaler. Charles se fait déclarer majeur à 15 ans. Frédéric IV, Roi de Danemarck, Auguste, Roi de Pologne, & Pierre I, se liguent tous trois contre ce Prince enfant, dans l'espérance de tirer avantage de sa jeunesse. Charles, à peine âgé de 18 ans, les attaque tous l'un après l'autre & leur fait la loi tour-à-tour. Sviatoslaf règne à 15 ans, & triomphe des ennemis les plus redoutables de la Russie, à la même époque où le Monarque Suédois est vainqueur des siens.

3°. Les Lecteurs ont vu les mœurs austères & dures du Prince Russe : ils connoissent celles de Charles; ce sont les mêmes. Tous deux avoient de la douceur & même de la simplicité dans le commerce de la société : tous deux étoient tolérans pour les Religions, quoiqu'ils professassent extérieurement, l'un, l'Idolatrie; l'autre, le Luthéranisme. Tous deux faisoient indifféremment la grande & la petite guerre suivant l'occasion, &

tous deux avoient de tems en tems plus d'humanité que n'en ont ordinairement les Conquérans.

4°. Ces deux Princes furent conſtamment plus forts contre eux-mêmes que la nature & la fortune. Le poſſible n'avoit rien de piquant pour eux, il leur falloit des ſuccès hors du vraiſemblable. L'un vouloit donner de ſa main des Rois à l'Europe, & l'autre des Empereurs à l'Aſie.

5°. Les revers étranges de Sviatoſlaf & de Charles, ne les corrigèrent point de la fureur des combats : également inflexibles & opiniâtres, courageux juſqu'à la témérité, ſévères juſqu'à l'excès, ils furent l'un & l'autre, dans les dernières années de leur règne, moins Souverains que Tyrans. Mais Sviatoſlaf étoit intéreſſé, & Charles libéral juſqu'à la profuſion. Tous deux furent dans le cours de leur vie plus braves ſoldats que héros. Ils auroient été deux Alexandres, s'ils avoient eu plus de prudence, de politique & de fortune. Les vertus des guerriers, portées à l'excès, ſont auſſi dangereuſes que les vices oppoſés.

Enfin, une balle de demi-livre atteint Charles XII à la tête, au ſiége de Frédériskſall; il meurt à 36 ans, & Sviatoſlaf à 40. Celui-ci a la tête tranchée, & ſon crâne orné d'un cercle d'or, ſervit de taſſe au Prince des Petchénégui.



ÉTAT

ÉTAT POLITIQUE DE LA RUSSIE SOUS LE RÈGNE DE SVIATOSLAF ET *SOUS CELUI DE SES FILS.*

SECTION PREMIÈRE.

L'ÉLOIGNEMENT continuel de Sviatoſlaf & ſa réſidence à Jamboli, avoient rendu le joug des Ruſſes moins peſant; & à meſure qu'il s'allégeoit, le vieux tronc de la liberté pouſſoit des rejettons. Les Citoyens de Novogorod ſe ſouvinrent de leurs anciens droits, & firent valoir celui d'élire leurs Souverains.

Régénérés en quelque ſorte par ce ſentiment conſolateur, ils demandèrent à Sviatoſlaf un Prince digne de les gouverner: un ton de fermeté accompagnoit la demande; & Sviatoſlaf, rempli de l'idée de faire des conquêtes au-dehors, ne voulut pas exciter une révolte par un refus, ou par une punition : il diſſimula ſon dépit en acquieſçant à la demande; il permit même aux habitans de Novogorod de choiſir celui de ſes fils qui leur plairoit davantage, & leur choix tomba ſur Volodimir.

SECTION II.

D'un autre côté, les Ruſſes de Kiof, à qui Sviatoſlaf avoit

laissé une ombre de liberté, espéroient de recouvrer bientôt les droits dont Oleg & Igor les avoient dépouillés. Leur successeur ménageoit ce pays de conquête, & il y permettoit même les assemblées du peuple.

Cet espoir n'eût pas été vain, si ce peuple eût su profiter des circonstances où se trouvoit la Russie à la mort de Sviatoslaf. Le partage de ses Etats obligeoit les Princes ses successeurs, à de grands égards envers les peuples; & à mesure que ces ménagemens nécessaires diminuoient l'autorité des uns, ils concouroient à rétablir les droits & les priviléges des autres. Mais ils manquèrent l'occasion; & sa fuite est sans retour. Les fils de Sviatoslaf conservèrent la souveraineté des pays que leur père leur avoit partagés. Ces dispositions prématurées, ce partage de l'autorité absolue, vont précipiter les Russes dans des malheurs que Sviatoslaf auroit dû prévoir, & qu'il pouvoit leur épargner. Des convulsions d'Etat vont annoncer le règne de ses fils; & une discorde qui se perpétuera de siècle en siècle, sera la suite de cette grande révolution.



ôt les
:effeur
ne les

:er des
laf. Le
, à de
:nage-
iroient
uèrent
:onfer-
irtagés
ofolue,
:auroit
; d'Etat
perpé-
ition.



Dessiné par Chevalier Dirigé par [illegible] Gravé par [illegible]



JAROPOLK I.

SECTION PREMIÈRE.

973.

La fouveraincté de Ruffie appartenoit aux Princes qui régnoient à Kiof. Le Lecteur fe rappelle que Sviatoflaf, après avoir partagé fes Etats entre fes fils, s'étoit réfervé la puiffance fouveraine. Jaropolk, fils aîné de ce Prince, l'héritier de fon Trône, devoit jouir des mêmes prérogatives, fans qu'Oleg & Volodimir, richement apanagés, puffent réclamer contre lui, & s'arroger le droit de fe fervir de leur autorité pour réfifter à celle de leur Maître légitime.

Ce Maître fans caractère n'avoit du Souverain que le nom; c'étoit un efprit foible, doux & cruel par faillies. Livré tout entier à ceux qui vouloient s'emparer de fon cœur, il étoit toujours les autres & jamais lui-même. Les caractères de cette trempe font incapables de faire le bien, & très-propres à faire beaucoup de mal, même fans le vouloir.

L'expérience prouve conftamment qu'un particulier dont le caractère eft foible, n'eft utile à perfonne & ne peut rien pour lui-même. Toujours flottant, toujours indécis, on ne compte ni fur fon zèle, ni fur fes promeffes; on ne craint ni fa colère, ni fa vengeance : il n'a ni la force de foutenir fes droits, ni le courage de punir ceux qui ofent y donner atteinte ; il n'a pas même l'ardeur néceffaire pour percer la foule & fe diftinguer. Ce caractère, dans un Prince, devient la caufe de l'abus continuel de fon autorité, & donne à un peuple vingt tyrans au lieu d'un

chef : tous parlent, tous agiſſent au nom du véritable; tous éclipſent les vertus qu'il peut avoir ſous leurs propres vices, & le rendent plus pernicieux à ſes ſujets, que ne le feroit un Prince ferme avec des défauts remarquables : ſon caractère feroit connu, & l'on pourroit au moins en prévoir les ſuites.

L'expérience prouve auſſi que les vertus des Princes ſont de leurs cœurs, que leurs erreurs ſont de leur ſiècle, & que leurs actions inculpent ou juſtifient ceux qui les conſeillent. Oleg, Prince des Drevliens, n'eſt connu que par un lâche aſſaſſinat qui devint la cauſe de ſa mort. Mais Volodimir, qui régnoit à Novogorod, ne reſſembloit en rien à ces deux Princes; aucun crime ne pouvoit l'effrayer, & la lenteur lui étoit inſupportable : auſſi n'étoit-il pas le fils de la même mère; Sviatoſlaf l'avoit eu d'une des femmes d'Olga.

SECTION II.

L'ancien ami d'Igor, le conſeiller d'Olga, le compagnon de Sviatoſlaf, ce Svénald, ſi ſemblable aux héros d'Homère, étoit attaché à Jaropolk, & ſervoit d'appui à ſa foibleſſe. Oleg chaſſoit un jour; & dans le même tems, le fils de Svénald, faiſant une partie de chaſſe, courut imprudemment juſque ſur les terres des Drevliens. Cette rencontre inattendue irrite le Prince, qui veut ſavoir le nom du chaſſeur audacieux : Svénald ſe nomme, & s'excuſe : les compagnons d'Oleg lui diſent que cette démarche eſt un outrage prémédité; que ce chaſſeur eſt le fils d'un homme qui le mépriſe, & qu'il doit ſe venger du père ſur le fils. Oleg ſe jette ſur le jeune homme & le maſſacre lui-même. Les Cours ne manquent jamais d'échos pour répéter les mots & les envenimer. Mais ce lâche aſſaſſinat reſtera-t-il impuni?

SECTION III.

977.

Svénald, désespéré de la mort de son fils, se sert de sa douleur & de l'ascendant qu'il a sur l'esprit de Jaropolk, pour le déterminer à prendre les armes contre Oleg, & lui répond de la victoire sur sa tête. Jaropolk cède, s'arme, ravage les terres des Drevliens, & les deux frères se rencontrent à la tête de leurs armées. L'action commence : les attaques étoient trop vives pour que le combat fût long : Oleg est vaincu; il prend la fuite, & traversant un pont sur lequel les fuyards se précipitoient avec lui, il tombe dans la rivière, où il est noyé, ou peut-être étouffé par les hommes & les chevaux qui tombent sur lui.

Témoin de ce cruel spectacle, le vainqueur qui le poursuit éprouve des remords : il redemande Oleg, il s'accuse, il accuse Svénald; celui-ci le console, & les larmes finissent par la prise de possession de l'héritage du mort.

SECTION IV.

Volodimir apprend cette catastrophe : il est sans armée; il craint que Jaropolk ne vienne l'attaquer à son tour, & il se retire chez les Varèges. Le Prince de Kiof, instruit de sa fuite, s'empare des Etats abandonnés, & les distribue aux Voievodes ses favoris.

Volodimir implore & obtient les secours des Varèges : il marche sans perdre de tems, arrive à Novogorod, y rentre sans résistance, renvoie les Voievodes à son frère, & les charge de lui dire qu'il ne tardera pas à lui rendre visite à la tête d'une puissante armée.

Section V.

980.

La visite promise au Souverain de Kiof, ne fut pas aussi prompte que Volodimir l'avoit espéré ; il comptoit sur des secours qu'il n'obtint pas. Trois ans se passèrent avant qu'il tînt parole. Pendant cet intervalle, Volodimir cherche à se procurer par la corruption, ce qu'il ne pouvoit obtenir par la force. Il négocia la perte de Jaropolk avec un scélérat nommé Bloud, confident de ce Prince, & comblé de ses bienfaits. Ce traître se vend à Volodimir, & endort Jaropolk dans une sécurité profonde. C'étoit le moment désiré par le Prince de Novogorod. Les prétextes dont il va colorer sa révolte, ne serviront qu'à aggraver l'horreur du fratricide qui la suit.

Volodimir apprend que Jaropolk avoit demandé en mariage la fille du Prince de Polotsk ; il demande aussi-tôt la même Princesse. Polotsk, qui donna son nom à ce Palatinat de Pologne, rentré depuis peu sous la domination de la Russie, est située sur la Dwina : elle étoit comprise dans le nombre des bénéfices à vie, ou des fiefs amovibles que Rourik & Oleg avoient distribués aux Chefs de leurs armées. Elle étoit alors sous la possession de Rogvolod, qui s'en étoit emparé par droit de conquête. La chronique dit que ce Rogvolod vint d'au-delà des Mers, & eut Poltesk (Polotsk) pour sa domination. Ce Prince arrivé on ne sait d'où, ni pourquoi, avoit beaucoup de tendresse pour sa fille, & ne voulut point que l'autorité paternelle décidât de son sort. Il la consulta, & lui dit que c'étoit à elle à choisir entre Jaropolk & Volodimir. *Je ne veux point*, lui dit-elle, *déchausser le fils d'une esclave : je choisis Jaropolk.*

Cette réponse, qui faisoit allusion à la naissance de Volodimir,

prouve qu'alors les jeunes mariées déchaussoient leurs époux le premier jour de leurs noces. Chez les peuples qui n'accordent leur estime qu'à la force & au courage, la foiblesse est toujours tyrannisée; les femmes y vivent dans l'oppression, pour prix de la protection que les hommes leur accordent. Ainsi Rogvolod étoit moins barbare que les Russes, à l'époque dont il s'agit.

SECTION VI.

Volodimir, furieux de la réponse qui l'outrage, s'arme contre le Prince de Polotsk, le met en déroute, l'atteint, le tue, ainsi que ses deux fils, & force la Princesse à recevoir la main encore sanglante de l'assassin du plus tendre, du meilleur des pères.

Fier de sa conquête, le ravisseur marche vers Kiof, où le crédule Jaropolk laissoit flotter les rênes d'un Gouvernement qui va changer de face. Cette Capitale, forte par elle-même, avoit dans son sein des hommes aguerris & capables de la défendre. Comme la résistance étoit opiniâtre, & qu'elle devint trop longue à l'impatience de Bloud, il eut recours à un nouveau moyen de trahison qui lui réussit: il rend suspects à son Maître les défenseurs mêmes de Kiof; il lui persuade qu'ils ont formé un complot contre sa personne, & que s'il ne veut pas être livré à la fureur de son frère, il doit prendre la fuite sans perdre de tems. Jaropolk fuit à la hâte: les sujets abandonnés de leur Prince, ouvrent les portes de la ville, & reçoivent Volodimir.

SECTION VII.

Après avoir pris possession de Kiof, Volodimir n'est pas satisfait du succès de ses crimes: sa vengeance demande encore le sang de la victime dépouillée; il la poursuit, l'assiége, la bloque d'asyle en asyle, jusqu'à ce qu'enfin elle se livre à son bourreau par le

conseil du traître qui est le dépositaire de toute sa confiance. Volodimir ordonna le massacre de Jaropolk désarmé, qui venoit se jetter dans ses bras.

La médaille de Jaropolk prouve qu'il régna pendant neuf ans.

SECTION VIII.

Volodimir devoit ses succès atroces à l'infâme confident de Jaropolk. Le crime heureux lui rendit les plus grands honneurs pendant trois jours. Ce court espace fut le règne éphémère de Bloud; après ce terme, Volodimir lui dit : *J'ai rempli ma promesse; je t'ai traité en ami : tes dignités surpassent tes désirs, je me suis acquitté envers toi; mais comme Juge, je proscris aujourd'hui le traître & l'assassin de son Prince.*

Cet arrêt fut exécuté en le prononçant. Volodimir pouvoit employer la ruse pour faire périr Bloud; il le pouvoit contre un scélérat, traître, parjure & régicide; mais les honneurs qu'il avoit reçus, étoient ses funérailles préparées d'avance : il avoit rendu trop de services au Tyran pour paroître long-tems à ses yeux : on n'aime pas a voir ceux à qui l'on doit tant.



VOLODIMIR

VOLODIMIR I.

il monta sur le trône, en 981,
et regna 35. ans.

Dessiné par Chevalier *Dirigé par Née* *Gravé par Pauquet*



VOLODIMIR I.

SECTION PREMIÈRE.

980.

LES premiers ſoins de Volodimir, arbitre du ſort des Ruſſes, furent de raffermir le deſpotiſme chancelant : il s'empare de l'autorité, règne aux conditions qu'il veut preſcrire ; & ſes ſujets n'ont plus d'autres droits que ceux dont il n'a pas voulu les dépouiller. Ce Prince étendit ſon deſpotiſme juſque ſur les ames : partiſan de l'idolâtrie, ſon zèle pour elle étoit porté juſqu'à la fureur ; il augmenta le nombre des idoles, & chargea Dobrynia, frère de ſa mère, d'élever à Novogorod une ſuperbe ſtatue à Péroun, Dieu de la foudre. Les attributs du Dieu convenoient à l'adorateur, bouillant, altier, colérique & ſanguinaire. Volodimir exigea que ſes ſujets adoraſſent ces Divinités : ils obéirent, & ſe proſternèrent.

Le caractère de ce Prince étoit bilieux & mélancolique ; & les Lecteurs ſavent que l'imagination des hommes de cette trempe s'exalte aiſément, qu'ils ſe trouvent toujours à l'étroit dans la ſphère où le ſort les a fait naître ; & de-là, les ambitieux, les conquérans, les uſurpateurs. Les crimes inouis, les régicides, les ſectes, les héréſies, ont été par-tout l'ouvrage des hommes de ce caractère.

Volodimir, ſans rivaux, ſans ennemis, ſans remords & ſans crainte, s'abandonne aux excès de la débauche. Les Hiſtoriens rapportent que ce Prince eut cinq épouſes & un nombre prodigieux de concubines. Le bilieux eſt de tous les hommes le plus

amoureux, & celui qui porte ſouvent la jalouſie juſqu'à la fureur.

SECTION II.

Ces Varèges qui avoient donné du ſecours à Volodimir, & qui l'avoient replacé ſur le Trône de Novogorod, ſe permirent de lui demander un tribut ſur les Ruſſes de Kiof : ce Prince, qui auroit été trop foible ſans eux, craignit de les offenſer & de les éloigner de ſa perſonne; il leur promit ce tribut à une époque déterminée, & les Varèges furent ſatisfaits de cette promeſſe. Juſqu'ici, la conduite de Volodimir eſt la même, & la ruſe lui réuſſit encore : il profite du délai accordé, augmente le nombre de ſes troupes, & ſe met en état d'en impoſer aux Varèges. Alors ils ouvrent les yeux, reconnoiſſent la ruſe dont le Prince s'eſt ſervi, & ne pouvant le forcer à remplir ſes engagemens, ils lui demandent la permiſſion d'aller chercher fortune en Grèce. Volodimir ſaiſit cette occaſion pour s'en débarraſſer, & ne retint auprès de lui que ceux dont il connoiſſoit la valeur : il eut la précaution de prévenir l'Empereur Grec du départ des autres, en le priant de les faire diſperſer, pour les mettre hors d'état de nuire jamais à l'une & à l'autre domination.

SECTION III.

983.

Le caractère de Volodimir réuniſſoit des contraſtes frappans : il l'avoit prouvé par ſa fuite de Novogorod, qui annonçoit la crainte, & par ſon retour dans cette Capitale, où il parut en Prince intrépide : ſa conduite va nous offrir des ſingularités plus étranges.

Volodimir, plongé dans la molleſſe & les délices du ſérail,

ne ressembloit point à un Sultan Sybarite, couché négligemment sur un sopha, effeuillant des roses, ou pressant le suc du jasmin; c'étoit un Hercule parmi des Omphales : ses plaisirs étoient subordonnés à son ambition. Les malheurs de Sviatoslaf & les dissentions de ses fils avoient soustrait plusieurs peuples à sa domination; d'autres refusoient de payer le tribut : il les remet sous la dépendance. Mais il ne borne pas là ses victoires. Il fait des conquêtes sur Miecislaf I, Roi de Pologne; rend tributaires les Jatvigues, peuple belliqueux qui habitoit vers le Bog, & les grands Bulgares, répandus dans les contrées de Kazan; & tous lui prêtent serment de fidélité.

SECTION IV.

985.

Victorieux par-tout, & heureux, si les Tyrans peuvent goûter le bonheur, Volodimir veut rendre grace aux Dieux, des succès qu'il a remportés sur des peuples qui avoient su se défendre; & cette action de grace est le sacrifice des prisonniers de guerre. Les Prêtres de ces Dieux, & quelques courtisans aussi cruels qu'eux, lui représentent qu'une victime nationale seroit plus méritoire & plus agréable. Cette victime étoit choisie sans doute : le sort tomba sur le fils d'un Varège dont le père étoit chrétien. Ce malheureux père refuse l'holocauste, & le peuple en fureur massacre le père & le fils qui se tenoient embrassés.

SECTION V.

986.

Les règnes guerriers des Princes Russes, & leur commerce avec les peuples voisins & avec ceux de la Grèce, avoient fixé les yeux de plusieurs Princes sur la Russie : chacun d'eux redoutant

les armes de Volodimir, recherchoit son alliance; & pour la rendre plus indissoluble, chacun d'eux tentoit de la renforcer par les nœuds d'une même Religion. On dit qu'il reçut en même-tems des Députés du Pape, de quelques Princes Catholiques & des Grecs, qui vouloient l'attirer à leur croyance. Les grands Bulgares l'exhortoient à embrasser le Mahométisme; & les Juifs établis parmi les Kozars, vinrent lui exposer la Loi de Moïse.

SECTION VI.

L'Apôtre dont la mission eut le plus de succès, fut le Métropolitain Michel Syrus, choisi & envoyé à Volodimir par Michel Crysoberge, alors Patriarche de Constantinople, & uni à l'Eglise Latine. S'il ne convertit pas le Prince, il s'en fit aimer, gagna sa confiance, toucha son cœur, & retourna dans sa patrie chargé de présens.

SECTION VII.

L'amour & la confiance sont les deux clefs du cœur; quand il s'ouvre, les oreilles entendent, & l'impression est faite. Volodimir ému par les sages discours du Métropolitain Grec, veut, avant de choisir une Religion, être mieux instruit des principes & des rites de celles qu'on lui a proposées. Il envoya, dit-on, dix hommes renommés par leur sagesse, pour observer dans les pays mêmes les différentes espèces de culte. Dix sages parmi des Barbares! c'est beaucoup : la Grèce n'en comptoit que sept. Quoi qu'il en soit, ils partent, & commencent leur tournée par l'orient de la Russie. Le culte de Mahomet ne leur en imposa point. De la Bulgarie, ils passèrent en Allemagne, ne virent que les cérémonies de quelques pauvres Eglises Latines, & ne prirent pas une idée avantageuse d'un culte dénué de magnificence. Ils vont en chercher un autre plus conforme à leurs idées, & ils

arrivent à Constantinople. La superbe Basilique de Sainte-Sophie & l'appareil imposant du culte les ravissent; ils s'écrient dans leur extase : *La véritable croyance est celle qui s'annonçe avec tant d'éclat & de majesté.*

SECTION VIII.

Les Grecs, plus intéressés que les autres peuples à gagner l'affection des Russes, à leur inspirer du goût & de l'amour pour une Religion fondée sur la douceur & la charité, qui rapproche l'homme de l'homme, qui établit entr'eux une confiance réciproque, & un commerce dont la bienfaisance & la bonne-foi resserrent de plus en plus les heureux liens, les Grecs mirent tout en usage pour se faire des prosélytes des Députés de Volodimir, & pour exalter encore l'enthousiasme qu'un si riche spectacle avoit excité dans leur imagination. Ils partent de Constantinople avec le ferme propos d'y revenir pour recevoir le baptême, dès qu'ils auront rendu compte des merveilles dont ils ont été les témoins.

De retour auprès de Volidimir, ils n'apprécient qu'avec dédain ce qu'ils ont vu en Allemagne & dans la Bulgarie; &, selon eux, ils ont été transportés au ciel en arrivant dans la ville Impériale; & finissent leur récit, en se jettant aux pieds de Volodimir, par lui demander la grace d'y retourner sans délai.

Cet enthousiasme des dix Sages de la Russie eût été fondé, s'ils eussent parlé de la Religion avec connoissance de cause, & d'après une initiation dans ses mystères sublimes : mais ils n'en jugeoient alors que par les yeux : c'étoit donc juger des hommes & des choses, comme les sots jugent des Livres, sur le titre & sur la couverture.

Cependant leur récit animé qui tenoit de la conviction, fit une impression profonde sur le cœur & sur l'esprit de Volodimir : l'émotion de ce Prince révéla ses dispositions intérieures. Les

Boyari de ſon Conſeil, dirent de concert, *que la Religion Grecque étoit la véritable, non-ſeulement parce que les Sages en faiſoient un éloge complet, mais encore parce que la prudente Olga ne l'eût pas embraſſée ſans la croire la meilleure de toutes.*

Volodimir a le pouvoir en main; il eſt inflexible dans ce qu'il veut, ce qu'il penſe, & ce qu'il juge : ſa réſolution eſt priſe, il ſera Chrétien.

SECTION IX.

Quels ſeront les premiers pas de Volodimir vers le Chriſtianiſme, & ſes diſpoſitions intérieures pour recevoir le baptême? Sera t-il plus ſimple, plus modeſte dans ſes goûts, plus pur dans ſes mœurs, plus limité dans ſes vues? L'humanité enchaînée & abattue ſous ſon règne, reſpirera-t-elle en eſſuyant ſes larmes & briſant ſes fers? Se conſolera-t-elle des malheurs paſſés, par l'eſpérance de trouver en Volodimir les tendreſſes d'un père, au lieu des vexations d'un oppreſſeur? Fera-t-il oublier un fratricide qui crie vengeance, aimer ſa perſonne & chérir les principes de ſa nouvelle conduite? Ce Prince fondera-t-il déſormais la deſtinée de ſon Empire ſur la vertu? Son règne ſera-t-il celui de l'innocence & de la concorde? Des loix ſimples, équitables & permanentes, écarteront-elles l'oiſiveté, l'ignorance, la ſuperſtition & la misère publique? Quelques arts, quelques lumières, un commerce plus étendu, ſeront-ils encouragés à l'ombre de la paix? L'équité impartiale préſidera-t-elle à la confection & à l'obſervation des traités? Les peuples voiſins des Ruſſes, malgré leur barbarie, ſeront-ils édifiés & enchaînés par la douceur des mœurs de Volodimir? & les peuples éloignés, malgré leur corruption, admireront-ils le pouvoir de la grace, en rendant témoignage à ſa conduite vertueuſe? Volodimir enfin ſera-t-il fidèle aux engagemens ſacrés qu'il va contracter? & comment un culte fondé

sur l'union & la charité, prendra-t-il racine dans le sein orageux d'un Etat jusqu'ici idolâtre & barbare ?

La conduite de Volodimir va résoudre ces Problêmes. Les Lecteurs augurent sans doute le bien : laissons-les un moment dans cette croyance, pour les dédommager de la tristesse, du dégoût & de l'horreur qu'inspire l'ancienne Histoire de Russie.

SECTION X.

988.

Le moment de respirer est trop court : avant de savoir quelle sera la foi, quelle sera la loi de Volodimir chrétien, il faut s'attendre à le voir chercher dans la Bible un cri de guerre, & prendre le glaive de Gédéon pour devise, pour but, pour point de réunion à l'Eglise Grecque.

Ce ne sera donc qu'après avoir porté le fer & la flamme dans la Chersonèse & sous les murs de Théodosie, qu'après avoir fait la loi aux Empereurs de Constantinople, qu'il recevra le signe visible de sa régénération, & professera une nouvelle croyance. Sa Religion sera un symbole mêlé de douceur, de prosélytisme, d'intolérance & de foiblesse : ses loix seront des ébauches imparfaites, plus ou moins rapprochées de la sublimité monacale, plus ou moins éloignées de la raison & de la justice : il y aura quelques écoles ; mais les germes de la raison naissante & de l'humanité seront semés en pure perte dans les ruines & la dévastation d'un Etat où fumera long-tems, & le sang de ses peuples, & celui des Barbares. Ainsi, le Christianisme, pendant plusieurs siècles, ne changera rien à la condition des Russes ; ce seront toujours les mêmes haines, les mêmes combats, les mêmes calamités : les hommes ne vivent en frères, que quand ils sont éclairés sur leur véritable intérêt ; & pour parvenir à ce point, il faut qu'ils aient la liberté de penser en homme.

SECTION XI.

Volodimir n'avoit pas auprès de lui des Prêtres Grecs, & ne pouvoit recevoir le baptême de la manière qu'il l'auroit désiré; mais il lui étoit facile de s'en procurer : les Grecs ne demandoient pas mieux que de lui envoyer des Apôtres, & il en étoit instruit. Sa fierté naturelle rejetta une demande qui lui paroissoit une sorte d'hommage rendu à l'Empereur : il préféra de porter la guerre dans la Grèce, & de se procurer par les armes, des Prêtres, des instructions, & le baptême.

Ce projet inoui est presque aussi-tôt exécuté que conçu. Volodimir se met à la tête de ses troupes, se rend dans la Chersonèse, & assiége Théodosie, connue aujourdhui sous le nom de Kafa. On trouve dans le livre des Dégrés, (Kniga Stepennaia) la prière que ce Prince adressa à Dieu dans cette circonstance : *O Dieu, fais-moi la grace de prendre cette ville, afin que j'en puisse emmener des Prêtres & des Chrétiens qui m'instruisent moi & mes peuples, & portent la vraie Religion dans mes Etats.*

L'Esprit du Seigneur ne souffle pas ainsi : il adoucit ou éclaire le maître qui gouverne, le peuple qui obéit, & les loix qui conduisent; mais tout cela ressemble à Volodimir, qui ne ressembloit à personne.

Ce Prince détruit pendant six mois beaucoup d'ennemis, & perd en détail un plus grand nombre de soldats, sans que le siége en fût plus avancé. Il commençoit à désespérer de la prise de Théodosie, lorsqu'un autre *Bloud*, un perfide citoyen, lie un billet autour d'une flèche qu'il lance dans le camp des Russes. Ce billet portoit : » il est derrière le camp une fontaine d'eau » douce qui, par des canaux souterrains, fournit seule de l'eau » aux assiégés «.

On cherche cette source, on la trouve; on rompt les canaux : les

les assiégés sont obligés de se rendre, pour éviter le supplice de la soif. Voilà Volodimir maître de Théodosie, de toute la Chersonèse; il a des chrétiens & des Prêtres à discrétion : recevra-t-il le baptême & les instructions si désirées? Pas encore : son ambition n'est pas satisfaite; il veut s'allier aux Césars, & ne craint point un refus : il envoie demander aux Empereurs Basile & Constantin, leur sœur en mariage; & pour se marier, comme il vouloit être baptisé, en maître absolu, il les menace de traiter Constantinople comme Théodosie, s'ils sont assez hardis pour rejetter sa proposition. Les Empereurs hésitent, & la Princesse est au désespoir. Dans cette perplexité, on prie le Prince Russe de commencer par se faire chrétien; mais il insiste : on n'est pas en état de lui résister; on lui envoie la Princesse : ce lion s'appaise; il devient docile aux instructions : il reçoit le baptême; on le nomme Basile : il épouse ensuite la Princesse, restitue les conquêtes qu'il vient de faire; mais ne ressuscite pas les morts : il revient dans ses Etats avec des trophées d'un nouveau genre, avec des vases sacrés, des livres d'Eglise, des images, des reliques, des Archimandrites & des Popes.

SECTION XII.

La conduite de Volodimir va nous offrir un autre spectacle. Ce Prince si zélé pour le polythéisme, qui vouloit régner à la fois sur les corps & sur les ames, change tout-à-coup de façon de penser & d'agir : autant Volodimir païen avoit été dur & féroce, autant Volodimir chrétien devint doux & traitable; il se regardoit, avec raison, comme le plus grand pécheur de ses Etats, & n'osoit pas même punir les brigands qui les ravageoient : » Qui suis-je, » disoit-il, pour condamner des hommes à la mort «? Il renvoyoit les coupables au Métropolitain de Kiof pour les juger; c'étoit ce qu'il pouvoit faire de mieux : ce Juge savoit punir le crime & récompenser la vertu. Le Métropolitain Syrus, digne de la

vénération de la Postérité, ne connut point cette intolérance barbare, fruit amer d'un zèle exterminateur, aussi contraire au véritable esprit de la Religion, qu'à l'humanité & à la politique.

Volodimir ne s'occupoit plus que du soin de renverser les idoles. Péroun étoit pour les Russes le plus grand des Dieux; il fut traité avec le plus d'ignominie de tous : le Prince le fit lier à la queue d'un cheval, traîner jusqu'au Boristhène; & pendant la route, des soldats armés de gros bâtons frappoient ce Dieu de la foudre, qui fut jetté dans le fleuve. Une adoration insensée devoit finir par une profanation extravagante.

L'oncle de Volodimir, Dobrynia, qui commandoit à Novogorod, reçut aussi l'ordre de précipiter cette idole dans le Volkof: il obéit; & l'Historien Tatistchef rapporte » que Péroun revint » sur l'eau; & jettant un bâton sur le pont, il s'écria d'une voix » terrible : *Citoyens, voilà ce que je vous laisse en mémoire de moi* «. Cette fable, conservée dans les chroniques de Novogorod, est sans doute l'emblême du despotisme; & l'on a mis dans la bouche du Dieu, l'allégorie d'un citoyen. Mais si l'on n'ose parler sous le despotisme, il faut savoir obéir. Les Russes abandonnèrent le culte de leurs idoles avec autant de soumission qu'ils l'avoient adopté. Nestor dit que Volodimir fit publier un ordre qui enjoignoit à tous les habitans de Kiof de se rendre à un jour marqué sur les bords du fleuve, pour recevoir le baptême : ils obéirent avec joie. *Si cela n'étoit pas bien*, disoient-ils, *le Prince & les Boyari ne l'auroient pas fait.*

SECTION XIII.

Les excès & les fatigues de Volodimir païen l'avoient rendu presque aveugle : on lui avoit fait espérer qu'il recouvreroit la vue après le baptême. Sa modération, après ce Sacrement, contribua à diminuer le mal, & ce succès fut regardé comme un miracle.

C'eſt la converſion de ce Prince qui en eſt un; & c'eſt la ſageſſe du Métropolitain Syrus qui lui épargna bien des faux pas. Volodimir avoit déclaré que ceux qui perſévéreroient dans l'idolâtrie, ſeroient regardés comme ennemis de Jéſus-Chriſt & du Prince : cet ordre étoit un moyen sûr pour faire des rebelles & des martyrs du Paganiſme. » Ne perſécutez pas, lui diſoit Syrus: » le zèle qui porte les hommes à haïr ceux qui ne penſent pas » comme eux ſur le culte ſuprême, déplaît au vrai Dieu; c'eſt » le maſque de la perſécution, & cet enthouſiaſme n'eſt que » fureur. Il ne faut pas perſécuter vos ſujets pour un aveuglement » que la douceur & la perſuaſion peuvent faire ceſſer : vous avez » un moyen aſſuré pour rendre les Ruſſes chrétiens & heureux; » méritez leur amour, & ils ſuivront votre culte «.

Les plus ſages conſeils reſſemblent ſouvent au ſoleil d'hiver, qui éclaire un peu, & n'échauffe pas beaucoup. Les conſeils de Syrus produiſirent cependant deux bons effets. Volodimir ne perſécuta perſonne, & ne fit plus d'incurſions ſur les terres de ſes voiſins; mais ſes peuples n'en furent pas mieux gouvernés: il leur paſſoit tout, pourvu qu'ils ſe fiſſent chrétiens. Le proſélytiſme l'engageoit ſouvent à parcourir ſes Etats, pour faire baptiſer ſes peuples.

La religion eſt la baſe fondamentale de la morale : elle n'eſt la règle des mœurs que quand la conduite eſt conforme à ſes principes; les Ruſſes n'en étoient pas inſtruits, & quoique baptiſés, ils étoient encore idolâtres. La contrainte d'ailleurs ne fait jamais que des hypocrites; c'eſt la perſuaſion qui mène au culte; ce ſont les mœurs qui conduiſent à la vertu.

SECTION XIV.

Tandis que Volodimir faiſoit des courſes apoſtoliques, les Petchénégui & d'autres barbares fondoient de tems en tems ſur

la Ruſſie : ce Prince qui avoit renoncé aux hoſtilités, en ceſſant d'être tyran, n'étoit pas tombé dans le néant de l'apathie pour les guerres juſtes. Ce vieux lion radouci ſecoue ſa crinière, & court ſur les Petchénégui qui ravageoient quelques-unes de ſes Provinces. Les deux armées étoient près de combattre; elles n'étoient ſéparées que par la rivière Soula, qui ſe jette dans le Boriſthène, au midi de la petite Ruſſie. Le Chef ennemi s'avance ſur le bord oppoſé, & propoſe à Volodimir un parti qui fait honneur à ce barbare. *Epargnons le ſang*, lui dit-il, *& vuidons la diſpute par un combat entre deux champions : le parti vaincu s'abſtiendra pendant trois ans de prendre les armes contre l'autre.*

Volodimir, en acceptant une propoſition qu'il eût rejettée avant ſa converſion, ſe trouva dans une perplexité étrange. Où trouver un ſoldat aſſez vigoureux pour l'oppoſer à un champion qui étoit un Hercule? On déſeſpéroit de le trouver, lorſqu'un vieillard qui avoit avec lui quatre de ſes fils à l'armée, déclare à Volodimir qu'il lui en reſte un cinquième, doué d'une force ſurnaturelle. On le fait venir à la hâte, & pour eſſayer ſes forces, » on irrite avec des fers rouges un robuſte taureau; & le jeune » homme, dit-on, ſe préſente devant lui, l'arrête dans ſa courſe, » l'abat, en déchire la peau & les chairs «. Cette victoire eſt le préſage de celle qui ſuivra.

» Les champions s'avancent entre les deux armées; & le » Petchénégui marche au Ruſſe avec un air de mépris, qui » métamorphoſe celui-ci en taureau furieux. Il ſe jette ſur ſon » adverſaire, le ſaiſit, le preſſe entre ſes bras comme dans un » étau, & l'étend ſur le champ de bataille. Les ennemis ſaiſis » de terreur prirent la fuite. Les Ruſſes les pourſuivent, les » harcellent, en font un carnage horrible «. Le récit de Neſtor paroît ici d'une foi douteuſe, trop de merveilleux l'accompagne.

» Le champion, nommé Péréiaſlaf, n'avoit point encore de

» barbe, il étoit fils d'un Corroyeur; il fut mis avec son père
» au nombre des Grands de l'Etat. Volodimir, pour perpétuer la
» mémoire de ce grand évènement, fit bâtir une ville sur le lieu
» même du combat singulier, & lui donna le nom du Russe
» victorieux «.

SECTION XV.

Cette expédition ne fait pas honneur à Volodimir, elle est injuste; la querelle étoit décidée par le combat, & les Russes devoient se retirer paisiblement. Les Petchénégui plus fidèles à la convention, ne parurent qu'après trois ans. Ils assiégèrent une ville Russe; & Volodimir qui accourut pour la défendre, fut enfin vaincu, blessé, & n'évita la mort qu'en se cachant sous un pont. Il y fit vœu d'élever un Temple au Saint dont l'Eglise célébroit la fête ce jour-là : c'étoit sans doute celle de Saint Grégoire. L'Eglise qu'il fit bâtir à Kiof pour accomplir son vœu, porte le nom de ce Saint.

Echappé du péril, Volodimir fit distribuer aux pauvres trois cents ruches de miel & d'autres secours. Il publia que ceux qui pourroient se rendre à son Palais les jours de fêtes, y recevroient ce qui leur étoit nécessaire : des voitures furent établies pour porter aux malades des secours dans leurs maisons.

Ceux qui se rendoient au Palais, prenoient leurs repas sous des tentes dressées à cet usage. On rapporte que ces convives ne voyant sur leurs tables que des cuillers de bois, demandèrent effrontément si le Prince n'en avoit pas d'autres? On rendit compte de cette insolence à Volodimir, qui, loin de s'en offenser, dit : *Je veux que l'on fasse des cuillers d'argent : il est juste que ceux qui m'en ont procuré par leurs travaux, s'en servent chez moi.*

SECTION XVI.

Volodimir avoit vendu chèrement à ses sujets la gloire qu'il

avoit acquise à la Russie : il osa former une résolution digne d'un bienfaiteur de l'humanité. Elle avoit pour objet le défrichement de ses déserts, la construction des villes, l'établissement des Ecoles, où la jeune Noblesse seroit élevée. Il établit des colonies pour les défrichemens; il éleva des villes, dont celle qui porte encore son nom, est avec la Volynie, sous la domination de la Pologne. Il appella de la Grèce des Architectes & d'autres ouvriers.

Quelques arts se montrèrent à sa Cour : il eut quelques hommes à talens, des musiciens, des orfèvres, & l'on dit que les Russes lui doivent la connoissance de l'écriture & des lettres Slaves. La langue & l'écriture Russe étoient donc seules en usage alors. Des édifices plus élégans, plus commodes, plus solides, des Palais & des Temples s'élevèrent. Il sembla que les talens alloient être libres de se montrer, & jusques-là Volodimir ne rencontra aucun obstacle. Mais les préjugés que l'ignorance & la barbarie avoient cimentés, vont lui en opposer un invincible. L'ignorance chérie voit avec indignation l'accueil que fait ce Prince & les honneurs qu'il rend à des sciences, à des arts & à des hommes étrangers. Ces Maisons qu'il venoit de fonder pour l'éducation de la jeune Noblesse, & ces Maîtres attirés de la Grèce par des bienfaits, deviennent les objets de l'exécration publique. On est obligé d'enlever les enfans pour les placer dans ces établissemens. Les pères & les mères crient à la tyrannie; & ces élèves, d'un caractère rebours, se refusent opiniâtrément à l'instruction.

Les efforts généreux de Volodimir sont impuissants; l'ignorance victorieuse reprend ses nourrissons; la barbarie les couvre d'une peau d'ours; & l'ignorance, sa fille, continue à les nourrir avec le lait des préjugés. Il faut de longs règnes aux Nations encore barbares : la précipitation ne peut au plus que les

ébaucher, elle ne les civilise jamais; & le vieux Volodimir avoit commencé trop tard un si grand ouvrage. Un changement plus heureux sera long-tems attendu.

SECTION XVII.

1015.

La fortune & la victoire avoient secondé les exploits de Volodimir, jusqu'à l'époque où il fut blessé & vaincu par les redoutables Petchénégui. Ce revers étoit la première leçon du malheur. La fortune & la victoire finissent toujours par se lasser de porter l'homme heureux sur le bouclier. Ouvrez les fastes du monde, vous en serez convaincu. Tous les hommes doivent goûter de l'amertume; c'est la seule coupe inépuisable : mais elle est encore plus amère pour les Princes que pour les particuliers, parce que ces maîtres de la terre ont joui de plus de douceurs.

Volodimir qui avoit bravé jusqu'aux remords, sera abattu par la douleur : des chagrins domestiques vont empoisonner ses derniers jours : la nature défaillante lui fait sentir sa destinée : il va descendre rapidement les dégrés de la gloire, pour décliner par tous les périodes des vicissitudes attachées à l'humanité.

Une tribulation plus amère que la mort d'un fils & la perte d'une épouse chérie, va le conduire au tombeau qu'un fils ingrat ouvre sous ses pas.

SECTION XVIII.

Avant la conversion de Volodimir, ce Prince avoit eu cinq épouses & plus de trois cents concubines. Après son baptême, il ne garda que la Princesse Anne, sœur des Empereurs Grecs. Ce Prince, parvenu à l'âge des infirmités, prit la résolution de partager ses Etats entre ses enfans. Ils étoient nombreux : à sa

mort, il lui restoit encore dix enfans mâles & deux filles. Sept d'entre eux avoient des apanages assez considérables. Celui de ses fils qu'il chérissoit le plus, & qui méritoit cette préférence à tous égards, étoit Boris, compagnon de ses travaux guerriers. Il lui avoit donné la Principauté de Rostof, en le désignant *Grand-Prince*, ou son successeur au premier Trône de Russie. La nature avoit encore mieux apanagé Boris, en lui donnant le caractère de Germanicus. Novogorod tomba en partage à Jaroslaf. Gleb, résidant à Mourom, eut la Principauté de Volodimir, & Sviatoslaf celle des Drevliens. Mistislaf fut maître de Tmoutarakan, ou Temrouk, au midi du Boristhène : cette Principauté, aujourd'hui inconnue, devoit être au voisinage de la Crimée.

Jaroslaf, fils dénaturé, refuse de payer à Volodimir le tribut qu'il lui doit en qualité de Vassal, & implore le secours des Varèges contre son père. Volodimir, forcé de se défendre, marche contre ce fils rebelle, & meurt de douleur en chemin.

Les Historiens Russes se taisent sur les motifs qui déterminèrent Jaroslaf à se soulever contre Volodimir. Quoi qu'il en soit de cette révolte, les fastes de l'Empire d'Allemagne en offrent une semblable & à peu-près à la même époque. Conrad, fils aîné de l'Empereur Henri IV, se soulève contre un père qui réunissoit toutes les qualités des héros, & qui porta la splendeur de l'Allemagne plus haut qu'aucun de ses prédécesseurs. La coupable adresse d'Urbain II, en vint au point de soulever contre lui Conrad, qui, couronné par la faction de Rome, marche contre un père courbé sous le poids des ans, pour lui ravir, par le plus noir des crimes, un sceptre qu'il eût bientôt tenu de la Nature.

Les chroniques Russes ne s'accordent pas avec l'Histoire Numismatique de Russie, sur les époques du règne de Volodimir. Suivant les chroniques, il régna 45 ans; & la médaille de ce Prince

Prince prouve qu'il n'en régna que 35. La légende dit positivement : Le Grand-Prince Volodimir, après la mort de ses frères, régna en 981, établit la religion Chrétienne, & régna 35 ans.

Le surnom de Grand distingue Volodimir de tous les Princes qui ont porté le même nom, & l'Eglise Russe l'a mis au nombre de ses Saints. Son Trône fut également cimenté par des vertus & par des crimes. Dieu préserve les nations de ces Saints, qui, avant leur conversion, sont les meurtriers de leurs frères, les tyrans de leurs sujets, les fléaux de leurs voisins, & le scandale du monde !

SECTION XIX.

Le Clergé Russe attribue à Volodimir un règlement qui ressemble bien plus à une usurpation de l'autorité législative, qu'à une sage combinaison de ce pouvoir pour le bon ordre, la sûreté, & les avantages d'un peuple courbé sous le joug intolérable d'une administration violente & arbitraire. Ce règlement n'est favorable qu'au Clergé seul : l'autorité de Volodimir Chrétien devoit être un bien commun à tous ses sujets, puisque c'est une protection dont ils devoient également jouir. En donnant aux Moines la puissance législative & exécutrice, n'étoit-ce pas leur donner toutes les prérogatives de la Couronne? Il est visible que Volodimir qui détruisit tant de forces ennemies, ne marcha que d'un pas chancelant dans la carrière de la législation, & que ce Prince fut *interprété* après sa mort, dans un siècle où les Moines étoient les seuls instruits, où l'ignorance des peuples favorisoit leurs usurpations, où le despotisme ne brisa point ses ressorts, où son sceptre de fer ne fit que changer de mains. Nous allons mettre le résumé de ce règlement sous les yeux des Lecteurs.

1°. Le Prince ordonne expressément de prélever la dixme du

revenu de l'Etat, ſur le bénéfice que le commerce procure chaque ſemaine.

2°. Il défend à ſes enfans & à ſes deſcendans juſqu'à la dernière génération, de s'immiſcer dans le jugement des affaires eccléſiaſtiques, qui n'appartient ni aux Princes temporels, ni aux Boyari, & qui eſt réſervé excluſivement aux Métropolites & aux Evêques.

3°. Les prières, les fiançailles, les mariages, les diſſentions entre les époux, le délai à faire baptiſer les enfans; les mariages entre parens ou compères; les amours des gens conſacrés à Dieu, la polygamie, l'adultère, le rapt, le viol, les infractions aux jeûnes ordonnés & aux grands carêmes; les profanations des Egliſes, les divinations, les ſortiléges, les maléfices, les poiſons; les héréſies, les inſultes faites à quelqu'un en le traitant d'hérétique ou de ſorcier; les crimes des enfans qui frappent leur père ou leur mère, & des brus qui ont battu les mères de leurs époux; le vol des Egliſes, les actions indécentes qui s'y commettent; les prières adreſſées au ſoleil, à la lune, aux étoiles, aux nuages, aux vents, aux forêts, aux rivières, aux montagnes, aux animaux; le judaïſme, l'apoſtaſie, la bâtardiſe, le crime des filles qui détruiſent leur fruit; les conteſtations relatives aux poids ou aux meſures : toutes ces cauſes & un grand nombre d'autres ſont du reſſort immédiat des Juges Eccléſiaſtiques.

4°. Les Evêques, les Archimandrites, les Doyens de Moines, les Abbeſſes, les Popes & leurs femmes, les Diacres & les Diaconeſſes, les Moines & les Religieuſes, les Sonneurs & Valets d'Egliſe, ceux qui en gardent les portes, ceux qui brûlent l'encens, les vieilles, les veuves, les pauvres, les malades, ceux qui les ſoignent, & toutes les perſonnes appartenantes à l'Egliſe doivent jouir des priviléges de la Cléricature, & ne dépendent que de ſa juriſdiction.

5°. Les revenus provenans des jugemens dans les affaires civiles, doivent être partagés en dix parts, dont neuf appartiennent au Souverain, & la dixième à l'Eglise.

6°. Pour que l'Eglise ne soit pas fraudée de cette part, il est défendu de juger aucune cause civile, sans la présence ou l'intervention des Juges du Métropolite. C'est donc par-tout & dans tous les tems, que les particuliers ont payé aux Juges les frais de leurs sottises & de leurs injustices, même avant la vénalité des charges.

Ce n'est assurément pas le Métropolitain Syrus qui a dicté ce règlement fait après coup, & dans un tems où le grand ouvrage de la Monarchie spirituelle étoit achevé dans l'Occident; où une domination devenue arbitraire dans le dogme, ne l'étoit pas moins dans la discipline; où les Princes eux-mêmes n'exerçoient, pour ainsi dire, qu'une autorité précaire & dépendante du premier Pontife; où les Moines, généralement plus instruits que les autres hommes, adultéroient les chroniques de l'Histoire; où les traits d'une piété aveugle se joignoient à tous les excès de la superstition; où l'on ne parloit que d'enchantemens, de maléfices & de sortiléges; où les Démons étoient accusés de tous les malheurs: la grêle, les pestes étoient leur ouvrage, & l'Enfer étoit responsable de tous les fléaux qui frappoient la terre.

A cette époque, la Jurisprudence canonique s'étoit presque emparée de tout. Toutes les actions des hommes où la religion paroissoit intéressée, étoient du ressort des Tribunaux sacrés, & les prétextes naissoient en foule pour y ramener la plus grande partie des affaires. Les Clercs ne pouvoient être jugés par les Laïcs. De-là les scandales, l'audace, l'usurpation, les crimes les plus affreux, par l'espoir de l'impunité ou d'une peine légère. Les Ecclésiastiques devenoient Juges dans presque toutes les

actions civiles; & la Jurisprudence civile, réduite à si peu de chose, étoit encore dirigée par la superstition.

SECTION XX.

Le règne de Volodimir a des rapports marqués avec celui de Constantin : nous allons les indiquer aux Lecteurs. Ces rapports font connoître le principe & les effets des actions d'éclat. L'observateur se plaît à saisir les traits particuliers qui caractérisent chaque Prince ou qui le rapprochent d'un autre, à les démêler de la foule des traits généraux qui les accompagnent. Inutilement on a donné la teinte aux évènemens d'un règne; inutilement les causes physiques ou morales en ont changé les nuances : un œil perçant les suit à travers leurs déguisemens, & les fixe malgré leurs variations. » Il démêle le cri de la vérité du murmure sourd » & secret de la calomnie, ou le murmure de la vérité entre les » voix confuses & contradictoires qui s'élèvent en même-tems par » des motifs généreux ou des vues abjectes «. Nous allons mettre le Lecteur à même de juger Constantin & Volodimir avec connoissance de cause.

Parallèle de Volodimir & de Constantin.

1°. C'est après s'être rendu maître de l'Occident & de l'Orient, que Constantin mit fin aux persécutions, & fit triompher le Christianisme sur les ruines de l'idolâtrie : c'est après s'être emparé de la puissance unique, & après avoir rendu tributaires de la Russie les Polonois, les Jatvigues, les grands Bulgares, &c. que Volodimir chrétien détruisit le culte des idoles, & adoucit le joug de son pouvoir arbitraire.

2°. Constantin veut que tous les enfans des pauvres soient nourris à ses frais : Volodimir ordonne que les pauvres soient nourris aux siens, & dans son Palais même.

3°. Conſtantin permet aux Chrétiens de bâtir des Egliſes & d'en prendre la dépenſe ſur ſes Domaines : Volodimir en fait conſtruire pour ſes peuples & à ſes propres dépens.

4°. Volodimir donne à ſes eſclaves plus que la liberté ſoumiſe aux Loix; il leur permet tout, pourvu qu'ils ſe faſſent Chrétiens : Conſtantin permet d'affranchir les eſclaves dans les Egliſes, en préſence des Evêques & des Paſteurs, cérémonie qui juſqu'alors ne s'étoit pratiquée qu'en préſence des Préteurs.

5°. Le zèle mal entendu de Conſtantin, le porte ſouvent à ſe mêler des affaires de l'Egliſe, & quelquefois contre ſes vrais intérêts : Volodimir néglige ſes propres affaires & celles de l'Etat, pour ne s'occuper que de converſions; leur premier devoir étoit de ſonder les plaies de leurs Empires, & d'y appliquer les remèdes convenables.

6°. La gloire que Conſtantin acquit par ſon zèle pour la religion, fut ternie ſur la fin de ſes jours, par la foibleſſe qu'il eut de ſervir la fureur des Ariens contre leurs adverſaires les plus illuſtres : le zèle de Volodimir fut porté trop loin, en déclarant que ceux qui perſévéreroient dans l'idolâtrie ſeroient regardés comme ennemis de Jéſus-Chriſt & du Prince. C'étoit le moyen infaillible de faire beaucoup plus d'hypocrites que de Chrétiens.

7°. Conſtantin accorde à tout le monde la liberté de ſe plaindre de ſes Officiers, promet d'entendre lui-même les dépoſitions, & de récompenſer les accuſateurs lorſque leurs plaintes ſeroient fondées : Volodimir ſe conduit de même envers les Ruſſes Chrétiens.

8°. Des qualités plus grandes que les défauts, ont caché une partie des fautes de Conſtantin : la religion, de ſages conſeils, & la volonté du bien, ont jetté un voile ſur les excès de Volodimir idolâtre.

9°. Le Patriarche de Conſtantinople, *Michel Cryſoberge*, acquiert une autorité ſouveraine en Ruſſie, & ſes ſucceſſeurs un pouvoir ſupérieur à celui des Grands-Princes : le Pape *Silveſtre* prétend, & ſes ſucceſſeurs aſſurent que Conſtantin lui donna en propriété la ville de Rome, avec pluſieurs Provinces d'Italie.

On connoît la réponſe ingénieuſe faite à ce ſujet par Jérôme *Donato*, Ambaſſadeur de Veniſe, au Pape Jules II, qui lui demandoit le titre des droits de ſa République ſur le golphe Adriatique. » Votre Sainteté trouvera la conceſſion de la Mer » Adriatique, dit-il au Pontife, au dos de l'original de la dona- » tion que Conſtantin a faite au Pape Silveſtre «.

La puiſſance légiſlative & exécutrice accordée au Clergé Ruſſe par le prétendu règlement de Volodimir, n'avoit pas d'autres titres : Pierre I détruiſit l'empire du Patriarche ſur les Ruſſes; & l'on verra dans la ſuite de cette Hiſtoire, comment l'Impératrice régnante a ramené ſon Clergé & ſes Moines au régime de leur première inſtitution.

10°. La Poſtérité a reproché à Conſtantin une grande faute, celle d'ordonner par ſon teſtament, que ſes trois fils *Conſtantin*, *Conſtance* & *Conſtant*, partageroient l'Empire : la Ruſſie n'eſt que trop fondée à faire le même reproche à Volodimir; le partage de ſes Etats a été la cauſe des longs malheurs de cette Nation.

11°. Les Grecs & les Ruſſes ont mis Conſtantin & Volodimir au nombre de leurs Saints.

Ces deux Princes ſe conduiſirent à peu-près de la même manière; mais Conſtantin eſt le moins excuſable des deux; il avoit toutes les lumières qui manquoient à Volodimir, & que ce Prince ne pouvoit avoir. L'un & l'autre donnèrent deux loix abſurdes en politique, que l'on a oublié de placer parmi les cauſes de la décadence des deux Empires. L'intention qui dicta ces loix étoit bonne & louable; l'application en fut mauvaiſe,

& l'effet nuiſible : il y avoit un ſage milieu à prendre pour procurer les mêmes avantages à l'Etat, ſans nuire à ceux des particuliers. Mais on commence par agir ; la réflexion vient quand elle peut, & c'eſt preſque toujours trop tard.

La première des loix dont nous parlons, déclaroit libres tous les eſclaves qui ſe feroient Chrétiens : jugez du nombre des aſpirans, & du ferme propos des nouveaux convertis !

Cette loi rétabliſſoit dans leurs droits naturels, des hommes qui n'avoient eu juſqu'alors qu'une exiſtence forcée ; mais elle ébranla les deux Etats, en ôtant aux grands propriétaires les bras qui faiſoient valoir leurs domaines, & qui par-là ſe trouvèrent réduits pour quelque tems à la plus cruelle indigence. Les nouveaux Proſélytes eux-mêmes, ne pouvoient réparer en faveur de l'Etat, les torts que le Gouvernement avoit faits à leurs maîtres : ils n'avoient ni propriété, ni ſubſiſtance aſſurée. Comment auroient-ils pu être dévoués à l'Etat qui ne les nourriſſoit point, & à une Religion qu'ils n'avoient embraſſée que par ce penchant irréſiſtible qui entraîne l'homme vers la liberté ?

Par ces arrangemens, les Grands privés de preſque toutes leurs richeſſes, ne mirent plus aucun intérêt à ſoutenir les Etats reſpectifs dont ils étoient l'appui.

Le Daïri Fitatzu qui régnoit au Japon, l'an 578 de Jéſus-Chriſt, publia un Edit qui portoit : » qu'en ſix différens jours » de chaque mois, toutes les créatures vivantes de ſon Empire » ſeroient ſucceſſivement miſes en liberté : qu'il paieroit la rançon » des eſclaves à leurs maîtres, & que ceux de ſes ſujets qui » auroient de l'aiſance, ſans avoir d'eſclaves, concourroient avec » lui à cet affranchiſſement, chacun ſelon ſes moyens, afin de » s'acquitter d'un devoir preſcrit par la nature, & de donner » aux jours marqués des preuves publiques de leur inclination

» bienfaifante «. Il n'y a qu'un bon Prince qui penfe à rendre les autres bons.

Un Prince ne peut pas faire plus de bien à fes fujets, qu'en leur infpirant la bienfaifance publique. Voilà ce que Conftantin & Volodimir auroient dû faire, & Louis XVI en a déja fait une partie ; il n'attend que des circonftances plus heureufes pour faire l'autre : fon cœur généreux ne veut point d'efclaves dans l'Empire des Francs.

Ce Monarque penfe que la condition de celui qui gouverne n'eft pas autre que celle de ce *Cacique*, à qui l'on demandoit s'il avoit des efclaves, & qui répondit : *des efclaves ? je n'en connois qu'un feul dans toute ma contrée, & cet efclave là, c'eft moi.*

La feconde loi dont nous avons parlé, profcrivoit le Paganifme dans toute l'étendue des deux Empires ; ces vaftes contrées fe trouvèrent couvertes d'hommes qui n'étoient plus liés entr'eux, ni à l'Etat, par les nœuds facrés de la Religion & du ferment : fans Prêtres, fans Temples, fans Morale publique, quels motifs pouvoient-ils avoir pour repouffer les ennemis qui venoient attaquer des dominations auxquelles ils ne tenoient plus ? Auffi d'une part, les habitans du Nord qui fondirent fur l'Empire de Conftantin, trouvèrent-ils les difpofitions les plus favorables à leur invafion ; tandis que de l'autre, des tribus de la grande horde Tatare venoient occuper en Ruffie, & pour un moment, des Provinces déjà ruinées, pour en être chaffées par des peuples auffi féroces qu'elles ; c'étoient des flots qui fe preffoient, qui fe déplaçoient les uns les autres, jufqu'à ce qu'enfin les Ruffes vaincus par les vices de leur Gouvernement & par eux-mêmes, viffent les Tatars fe fixer dans leur pays, & s'affeoir fur le trône de leurs Princes.

Les réfultats de ces loix furent, 1°. qu'en fe fixant dans les pays qu'ils venoient de dévafter, ces barbares divisèrent les contrées que Rome avoit autrefois unies, & qui l'étoient fous le règne de

Volodimir.

Volodimir. 2°. Que dès-lors il n'y eut prefque plus de communication entre des Etats formés par le hafard, le befoin ou l'ambition. Les pirates qui couvroient les mers, les mœurs atroces qui régnoient fur les frontières des Etats, repouffoient toutes les liaifons que l'utilité réciproque exigeoit. Pour peu même qu'un Royaume fût étendu, fes fujets étoient féparés par des barrières infurmontables, parce que les brigands qui infeftoient les chemins, changeoient un voyage en une expédition périlleufe. 3°. Que les peuples de l'Europe, rejettés par l'efclavage & la conſternation dans un état de ftupidité & d'inertie, profitoient peu de la fertilité de leur fol, & n'avoient, pour ainfi dire, qu'une induftrie fauvage. Les pays un peu éloignés n'exiftoient point pour eux, & ils ne connoiffoient leurs voifins que pour les craindre ou les combattre.

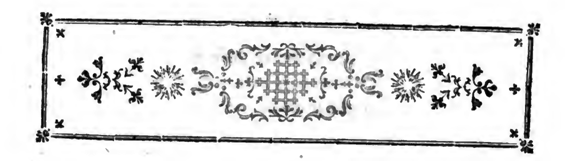
Il faut donc juger les hommes d'après ce qu'ils ont fait, & non pas d'après ce qu'on en a dit; c'eft la feule manière de les apprécier à leur jufte valeur; & par l'analyfe, il y a beaucoup à en rabattre. Les perfonnages qui ont joué les plus grands rôles fur la fcène du monde, prouvent qu'en général les prétendus Héros de l'Hiftoire, auroient dû la faire rougir: les grands défordres & même les grands crimes ont prefque tous été commis par de célèbres ignorans, qui méconnoiffoient les droits de la nature & les droits de l'humanité.

Pourquoi l'erreur par-tout s'accrédite-t-elle d'elle-même, tandis que la vérité, pour fe faire jour, eft obligée de combattre pendant des fiècles? Pourquoi la grandeur en impofe-t-elle plus aux hommes que la bonté? L'ombre d'une chofe n'eft affurément pas la chofe: il ne fuffit pas de porter un nom illuftre pour être bon; la grandeur dont il s'agit, confifte dans la puiffance; la puiffance s'acquiert par l'ambition courageufe, ou par les refforts fufpects de la politique; & fon acquifition coûte toujours plus qu'elle ne

vaut ; elle fait moins la félicité que le malheur des peuples. La morale seule fait la bonté ; elle ne coûte rien, & procure toujours le bonheur. L'une fait craindre, l'autre fait aimer : celle-ci console, & l'autre humilie : choisissez.

Nous avons fait connoître Volodimir idolâtre & Volodimir chrétien. Avant de parler des effets qui résultèrent du partage de ses Etats entre ses enfans, l'ordre historique exige que nous exposions ici les objets de son premier culte, & les rites du second, qui sont à-peu-près les mêmes que ceux des Russes modernes. Nous commencerons par la Religion des Slaves, que M. Lomonosof n'a fait qu'effleurer, & que M. Popof a traitée plus à fond dans le recueil de ses Ouvrages, intitulé *Dosougui* ou *les Loisirs.* Nous ferons connoître ailleurs les peuples tributaires de Russie, qui sont encore idolâtres, & la secte nombreuse des Séparatistes Russes ou anciens Croyans, connus sous le nom de *Raskolniki.*





HISTOIRE DE LA RUSSIE ANCIENNE.

LIVRE SECOND,

Contenant le Culte religeux des Slaves.

LA connoiſſance d'un Dieu Créateur étoit dûe à un être intelligent & libre, uni par ſa raiſon à la Nature divine, & à tous ſes ſemblables par les ſentimens & les beſoins de la Nature humaine.

Cette connoiſſance, cette union, ces rapports, ne permirent pas aux premiers hommes d'ignorer leur deſtination ſur la terre : leurs regards tournés vers le Ciel, y découvroient leur origine ; & ce front où ſe peint la fierté du commandement, leur annonçoit une ſupériorité de droit ſur les autres êtres organiſés, vivans. Les mêmes beſoins, les mêmes affections, firent comprendre aux hommes qu'ils n'étoient pas faits pour errer au haſard, pour vivre iſolés comme les arbres, ni pour être le jouet des opinions vaines & ridicules.

Le code de l'Humanité étoit écrit au fond de leurs cœurs : auſſi leurs devoirs envers le Créateur, & leurs droits aux jouiſſances

communes, ne furent-ils pas des énigmes pour eux : ils ſentirent que la majeſté, la puiſſance & la bonté, exigeoient l'obéiſſance, la fidélité, l'amour, l'adoration ; & de-là, l'hommage du cœur, ou le culte intérieur. L'ame fortement pénétrée de ces ſentimens, les manifeſta au-dehors ; l'Être ſuprême fut adoré en commun ; l'hommage public forma le culte extérieur ou la religion naturelle.

Ainſi l'adoration d'un ſeul Dieu eſt née en même-tems que l'Univers ; & le premier culte fut un devoir bien ſenti, & impoſé à l'homme par ſa raiſon même.

Les premiers Pères du genre humain, tranſmirent à leurs enfans ce culte primitif dans toute ſa pureté : il ſeroit paſſé ſans altération à leur poſtérité, ſi l'erreur des ſenſations phyſiques n'eût altéré le ſentiment moral, ou ſi l'aveuglement des paſſions n'eût précipité l'homme vers l'idolatrie. Pluſieurs cauſes y concoururent ; nous n'indiquerons que les principales.

L'homme a ſenti par-tout les beſoins inſéparables de ſa conſtitution ; par-tout il eut à combattre & l'action intérieure des principes dont il eſt formé, & celle des élémens ou des corps qui l'environnent. La gelée glaça le ſein de la terre & fit périr les végétaux ; des torrens ſuivis d'inondations, ravagèrent les campagnes ; le ſoleil brûla les fruits & les moiſſons ; l'homme éprouva la diſette & connut les maladies : peut-être auſſi les malheurs du juſte & la proſpérité du méchant, ébranlèrent-ils ſa confiance dans la Providence unique, qui embraſſe les cauſes & les effets, le monde & les êtres, & diſpoſe de tous les évènemens.

Occupé du ſentiment de ſes maux, l'homme en rechercha la cauſe ; il crut la trouver dans les phénomènes ſenſibles qui avoient donné lieu aux calamités qu'il éprouvoit : & comme il n'avoit pas la connoiſſance des effets & des opérations de la nature, connoiſſance qui n'a pu s'acquérir qu'après l'établiſſement de

quelques grandes fociétés dans des terres paifibles, il attribua à une caufe divine les inondations, l'incendie des volcans, les gouffres ouverts par les fecouffes de la terre, & toutes les calamités de fon premier état. La vue des combats du ciel contre la terre, ou de la terre contre le ciel, lui infpira la crainte, & celle-ci amena la fuperftition. Tremblante fur une terre qui trembloit fous fes pieds, la fuperftition enfanta l'opinion de l'exiftence réelle d'un être malfaifant. C'eft ainfi qu'en foumettant l'ordre naturel des chofes à de vaines conjectures, l'homme admit dans la nature de bons & de mauvais principes; & ce fyftême abfurde eft l'origine de l'idolatrie.

L'imagination exaltée devint la *folle de la maifon* (1); elle peupla l'univers d'intelligences bonnes & méchantes: les élémens, les aftres, les météores, les mers, les lacs, les fleuves, les fontaines, les montagnes, les forêts, les animaux, les plantes utiles ou nuifibles, partagèrent le culte, les prières, les facrifices des hommes empreffés d'obtenir leur faveur, ou de calmer leur reffentiment: des temples groffiers s'élevèrent de proche en proche, & les régions fe couvrirent des autels de la fuperftition.

Parvenue à ce point d'extravagance, l'imagination voulut peindre aux fens les objets de fon culte, avec tous leurs attributs: des figures bifarres rendirent ces objets fenfibles; les hommes dégradés les adorèrent, & confondirent le Créateur avec les chofes créées.

Cependant l'idée fublime de l'unité de Dieu fe conferva au milieu de ce polythéifme: les lumières de la raifon, le fentiment intérieur, l'étude de la nature, la contemplation de ce qui exifte, l'ordre immuable qui gouverne le monde, perpétuèrent cette idée dans la croyance d'un petit nombre de fages, dont l'efprit s'éleva toujours de l'idolatrie au théifme; mais ces fages, dont la modé-

(1) Expreffion de Montaigne.

ration faisoit le caractère, étoient amis de la paix ; ils n'osèrent pas faire de leur croyance intime, un point de dogme public pour les religions établies de leur tems.

Ces sages savoient très-bien que le peuple prenoit par-tout l'air & les nuages pour le ciel ; que chaque sphère qui roule dans l'espace, est entourée de son atmosphère ; que la terre étoit un ciel pour Vénus & pour Mars, comme Mars & Vénus étoient des dieux pour le peuple grossier ; que Jupiter n'assembloit point son conseil sur le mont Olympe en Thessalie, & qu'un Dieu ne descend point dans une nuée comme à l'Opéra : mais ces sages se taisoient, & trouvoient bon qu'on plaçât dans ce qu'on appelloit le ciel alors, les hommes vertueux & éclairés, qui avoient fait du bien aux autres hommes : en élevant des Autels aux protecteurs, aux bienfaiteurs des opprimés, c'étoit dire aux chefs des Nations, *imitez ces grands hommes, vous serez adorés comme eux.*

Aussi, depuis *Homère* jusqu'à *Virgile*, depuis *Thalès* jusqu'à *Pline*, depuis *Numa* jusqu'à *Théodose*, tous les hommes penseurs & réfléchissans, Philosophes, Historiens, Poètes, ont reconnu constamment & invariablement un Dieu unique, un Dieu maître, un Dieu formateur, un Souverain des Dieux secondaires & des hommes : *Divûm sator atque hominum rex.*

Jamais la Divinité n'eut d'associé dans l'esprit des hommes raisonnables : ce blasphême ne fut commis que par des peuples entièrement barbares. Tandis que les autres adoroient Mars, Minerve, Apollon, Junon, &c. comme des Génies inférieurs & des Divinités secondaires, ils désignoient toujours le Dieu unique, le Dieu formateur du monde, par le titre de *très-grand* & de *très-bon*, titre qu'ils n'ont jamais donné à aucun autre Être. En rendant hommage aux vertus, ce n'étoit pas rendre aux créatures l'hommage qui n'est dû qu'au Créateur.

On trouve dans les Ouvrages des Grecs & des Romains, des

idées sublimes sur ces grandes vérités : ils reconnoissoient également un Être indépendant, créateur, conservateur, vengeur des crimes & rémunérateur des vertus, que la reconnoissance & l'admiration faisoient aux hommes une loi d'honorer. Tantôt Jupiter est le commencement de tout, il remplit tout, il veille sur tout; les plus foibles parties de ce monde n'échappent point à ses soins; tantôt c'est un Être si grand, que rien ne lui peut être comparé, qu'il n'a pas même de second; ou bien c'est un Maître qui règne aussi souverainement sur les Maîtres du monde, que ceux-ci règnent sur leurs plus vils sujets. Les autres Dieux n'étoient regardés que comme ses Ministres, ou plutôt comme d'ingénieux emblêmes, qui, présentant les divers attributs de sa Providence, rappelloient plus aisément sa puissance & ses bienfaits. A ces dogmes élevés, il se mêloit sans doute des fables grossières; mais quel est le culte qui en a été exempt?

» *Tout homme*, dit l'Orateur Romain, *qui rentrera en lui-même, y » découvrira les traces de la Divinité, & ne se permettra que des sentimens » & des actions qui répondent à la dignité de son être* «.

Ce simple apperçu suffit pour prouver que c'est dans l'imagination des peuples enfans, que sont nées les fables du Paganisme. On a dit que l'imagination étoit dans l'homme ce que les cornes sont au taureau : on a dit vrai; c'est avec elles qu'il renverse tout, mais c'est aussi par elles qu'on le rend docile au joug nécessaire qu'on lui impose.

On retrouve chez tous les Peuples les traces sensibles de ces premiers égaremens, & les restes de ce style allégorique qui a été répandu par toute la terre sur les catastrophes & les révolutions physiques que le globe a éprouvées. Cette découverte explique pourquoi & comment les peuples sauvages ont mis leur histoire & leur morale en fables, ou leurs fables en histoire.

L'ancienne Mythologie des Slaves de Novogorod, & des autres

peuples de Russie qui sont encore idolâtres, nous prouvera que l'Histoire des révolutions physiques & morales de cet Empire, a été amalgamée au même alliage. Les amours d'Alphée & d'Aréthuse n'ont pas d'autre origine chez les Grecs, que l'Histoire Poétique de la montagne Douiakoujatk, parmi les Kamtchadales. Le nom de cette montagne désigne un rocher escarpé: elle est située dans une Isle déserte, à l'ouest de Poromondir, la seconde des Isles Kourilles. On y va chasser ou pêcher les lions ou les veaux marins: les peuples d'alentour ont fait sur cette montagne la fable suivante.

» Elle étoit autrefois, disent-ils, au milieu du grand lac Kou- » rille, sur la pointe du Kamtchatka; mais comme son sommet » déroboit la lumière aux montagnes voisines, elles lui firent la » guerre, & l'obligèrent de chercher un asyle à l'écart, dans la » mer. Ce fut à regret qu'elle quitta ce lac chéri, & pour monu- » ment de sa tendresse, elle y laissa son cœur: c'est un rocher » qui est encore dans le lac Kourille, & qu'on appelle *Outchitchi*, » *Cœur de roche*; mais le lac la payant de retour, courut après elle » quand elle se leva de sa place, & il se fraya vers la mer un » chemin, qui est aujourd'hui le lit de la rivière Dozernaïa «.

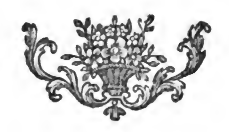
Mais si l'ancienne Mythologie des Slaves de Novogorod est, comme toutes les autres, marquée au coin de l'humaine extravagance, elle a un avantage sur elles: depuis son origine jusqu'à l'époque où Volodimir embrassa le Christianisme, elle offre une peinture exacte de l'homme nu d'esprit & de corps, jette en naissant sur la terre nue. Ce spectacle est intéressant pour le Philosophe qui cherche l'homme dans l'état de nature, pour mieux connoître la nature de l'homme dans ses divers accidens, & sous les règnes intercalaires du bien & du mal physiques.

Ce tableau original des besoins impérieux, & des sensations qu'ils impriment sur les êtres organisés & raisonnables, passifs

&

& actifs tour-à-tour, présente d'une manière sensible l'ordre & la filiation des besoins primitifs & secondaires; le développement & la progression des forces & des facultés humaines, pour atteindre les objets & le but vers lesquels le besoin sollicite l'instinct : ce fil est aisé à suivre; toutes les nuances y sont sensibles.

Avant que l'homme fût en état d'étendre son existence hors de lui-même, par les rapports des objets avec ses sens, & de tous les objets entr'eux, il avoit de nombreuses écoles & un long noviciat à faire, pour parcourir les points intermédiaires de cette chaîne qui embrasse le monde & les êtres, & dont les extrémités, qui se dérobent à sa vue, aboutissent à Dieu : sa foiblesse & son dénuement lui firent regarder ses besoins comme les premiers anneaux de cette chaîne; il avoit au-dedans de lui la faim & la soif qui le pressoient vivement de chercher des secours : au-dehors il avoit à combattre les excès du froid, du chaud, de l'humidité, & le choc des corps qui l'environnoient. Quel sera son plan de conduite? Quels seront ses moyens de conservation? Les Slaves vont nous l'apprendre; & cette connoissance nous donnera celle de leur premier culte.



MYTHOLOGIE DES SLAVES.

PREMIÈRE ÉPOQUE.

TOUTES les Nations dont vous lirez l'Hiſtoire, ont commencé par des hommes qui avoient faim avant tout. Tout homme eſt homme, & la loi de nature univerſelle. Le premier beſoin des Slaves fut donc la ſubſiſtance, & le ſecond, le repos qui demande un abri; le vêtement fut le troiſième; le quatrième fut la réunion qui procure & qui aſſure des ſecours; & le cinquième, un goût décidé pour les jouiſſances.

La ſatisfaction des beſoins donne aux hommes le tems de réfléchir. Ce n'eſt pas nous, dirent les Slaves, qui avons créé ce feu qui nous anime, cette lumière qui nous réjouit & nous éclaire, ces ſources qui étanchent notre ſoif, ces troupeaux qui nous nourriſſent, & dont les dépouilles nous ſervent de vêtemens: ce n'eſt pas nous qui avons produit ce gibier, ces poiſſons que la chaſſe, la pêche & l'adreſſe nous procurent: ces forêts qui nous ſervent également d'abri ſalutaire contre les excès du chaud & du froid, ce n'eſt pas nous qui les avons plantées; ces fruits, ces productions qui renaiſſent chaque année, qui flattent notre goût & qui nourriſſent nos troupeaux, ont été faits pour nous; nous en jouiſſons; des êtres ſupérieurs à nous les ont créés ſans doute, & ils ſont tout-puiſſants.... Ces réflexions développent les ſentimens de la reconnoiſſance, de l'amour & de la crainte envers les bienfaiteurs; & l'hommage rendu exprime le ſentiment de la reconnoiſſance.

Les premières Divinités des Slaves de Novogorod, prouvent que ce peuple éprouva les befoins, les fenfations que nous venons de décrire : nous allons mettre le Lecteur à portée d'en juger lui-même.

ZNITCH,

Ou le Feu facré.

Cette Divinité étoit l'Apollon des Slaves. Son culte primitif confifta d'abord dans un feu inextinguible. Dans la fuite, on lui confacra une partie des dépouilles faites fur les ennemis, & on lui facrifia des prifonniers. On lui éleva des Temples dans un grand nombre de villes; & les Slaves recouroient à lui dans les grandes maladies. Des Prêtres intéreffés étoient fes interprêtes, & faifoient aux malades les réponfes qui pouvoient procurer les plus riches offrandes. Ce métier étoit lucratif fans doute : mais ces Prêtres ne fe bornèrent pas au feul culte d'Apollon; ils établirent encore un Efculape, fous le nom de *Khors* ou *Korcha* (1); ils doublèrent le profit en doublant leurs fonctions. Il étoit naturel à des peuples qui habitoient un climat rigoureux, de prendre pour premier fymbole de la Divinité, l'élément le plus pur, le plus actif, le plus vifiblement bienfaifant de la nature; le principe de mouvement & de vie fans lequel cette mère ou cette nourrice commune, ne feroit qu'une maffe informe & ftérile. Le foleil eft l'image la plus fenfible de la préfence & de l'action du Créateur. S'il gouverne le monde moral par fes décrets, cet aftre, qui eft la règle des faifons & des tems, échauffe, anime & féconde le monde phyfique par fes rayons bienfaifans.

(1) Le nom de cet Efculape dérive du mot *Kortchït*, qui fignifie reftreindre, raccourcir... les maux, fans doute.

BOG,

Dieu des Eaux.

Le Bog, connu des anciens sous le nom d'*Hypanis*, tenoit le premier rang parmi les Divinités aquatiques. C'est probablement du nom de ce fleuve que les Slaves Chrétiens ont tiré le nom de Dieu, que les Russes appellent encore aujourd'hui *Bog*.

Ce fleuve a sa source en Podolie, & se jette dans le Boristhène. On n'approchoit de ses bords qu'avec un saint frémissement & de grandes marques de respect. On composoit son maintien en y puisant de l'eau; il étoit défendu d'y cracher & de le profaner d'aucune manière. Si le soleil anime tout, c'est par l'intermède de l'eau que la chaleur produit tout.

L'utilité générale de l'eau devoit inspirer la même vénération à tous les Slaves, & multiplier le nombre des Divinités aquatiques: c'est ce qui arriva. Le Don ou Tanaïs reçut des sacrifices & des vœux. Ce fleuve, que les Tatars appellent *Tuna*, a été compté de tout tems parmi les fleuves les plus fameux, & regardé des anciens comme marquant une partie des limites entre l'Europe & l'Asie. Il tire sa source d'*Ivano-Ozero*, ou du lac Saint-Jean, à peu de distance de *Toula*. On a vu que le Danube & les contrées qu'il arrose, ont été le théâtre sanglant des exploits des Russes: la plupart de leurs anciennes chansons commencent aussi par le mot *Dounaï*, qui est le nom du Danube.

Le Dounaï vaincu, donna un Neptune aux Slaves, qu'ils nommèrent *Tzar-Morski*, le roi de la Mer. Leur imagination exaltée créa ensuite une Divinité aquatique d'un ordre inférieur; elle fut appellée le *prodige Marin*. C'étoit le suzerain du Dieu des eaux, dont ils se faisoient une idée bizarre & effrayante. Cette espèce de Triton étoit désigné par la description que voici: » Toi, qui

» n'es ni écreviffe, ni poiffon, monftre marin, tu es l'épouvan-
» tail des mortels «!

Les Slaves qui habitoient l'Ifle de Rougen, avoient auffi divinifé le lac Stoudénetz. L'obfcurité de la forêt où fe trouvoit ce lac, étoit bien propre à remplir d'une fainte horreur ceux qui venoient l'adorer. Quoiqu'il fût rempli de poiffons, le refpect empêchoit d'y pêcher: on lui offroit des facrifices fur le rivage: en fe profternant devant fes eaux, on ne les puifoit qu'en prononçant des prières. Le dégel étoit le tems où la fête des Dieux aquatiques fe célébroit avec le plus de folemnité: on leur rendoit grace alors de fe manifefter de nouveau à leurs Adorateurs, après s'être cachés à leurs yeux pendant fix mois, fous un habit de glace. On y plongeoit des hommes avec de grandes cérémonies; les plus fuperftitieux s'y noyoient volontairement par piété.

DOMOVIÉ-DOUKI,

Efprits domeftiques.

Ces Efprits étoient les Génies tutélaires de l'intérieur des maifons. La même fuperftition règne encore parmi plufieurs payfans des campagnes; ils tracent, à l'honneur de ces Pénates, des deffins groffiers fur les murs ou les parois de leurs chaumières.

Les ferpens (Sméi) étoient mis au rang de ces Dieux domeftiques; on leur faifoit des facrifices de lait & d'œufs; il étoit défendu de leur faire aucun mal; on puniffoit févèrement ceux qui avoient attenté à la vie de ces reptiles; quelquefois même la mort étoit la punition de cet attentat.

Cette vénération des peuples pour certains animaux, fe retrouve chez les Nations modernes: les cigognes en Allemagne, & fur-tout en Pologne, font regardées comme les oifeaux tutélaires des maifons. En Ruffie, le pigeon eft une efpèce d'oifeau de la

Divinité ; le peuple n'en mange jamais. Les vieilles femmes, en Angleterre, respectent beaucoup les hirondelles. Les chouettes & les hibous sont regardés parmi le commun peuple de France, comme les précurseurs de la mort d'un malade. Les habitans des Isles de la Mer du Sud ont des martins-pêcheurs, des hérons, des oiseaux de la Divinité, &c. &c. Ainsi, à ne consulter ni les noms ni les dates, ni les costumes des différentes Nations dispersées sur ce globe, & séparées les unes des autres par des mers immenses, ou par des continens qui ne se ressemblent point ; l'Histoire des préjugés & des superstitions d'un peuple, est l'Histoire abrégée des erreurs de tous les peuples : si les scènes varient, les acteurs sont les mêmes ; il y a de l'*homme* par-tout.

VÉLESS, VOLOSS *ou* VLACIÉ,

Dieu protecteur des Troupeaux.

Voloss étoit en grande vénération parmi les Slaves : il ne fut mis au second rang de leurs Divinités, & après Péroun, que dans des siècles postérieurs à l'époque dont il est ici question.

Les troupeaux étoient trop utiles aux différentes Tribus de ce peuple, pour ne pas placer au premier rang la Divinité chargée de leur conservation. Aussi a-t-on vu, sous les règnes des Princes Varèges, qu'ils juroient l'observation des traités par leurs armes, par le Dieu Péroun, & par celui de leurs troupeaux. Le principal Temple de Voloss étoit à Kiof. Voloss signifie poil ou cheveux.

SÉVANNE *ou* ZÉNOVIA,

Déesse de la Chasse.

Un peuple chasseur & pêcheur devoit adorer également les Dieux des eaux, la Déesse de la chasse, & les Forêts où elle avoit

fixé sa demeure. En considérant cette Diane sous ce point de vue, les Slaves l'invoquoient sous le nom de *Zénovia*. Mais lorsque leur Mythologie devint plus compliquée, cette Diane devint une triple Hécate, & fut appellée *Trigliva* ou *Trigla*, Déesse à trois têtes. Son Temple étoit élevé dans les champs de Kiof, pour désigner son influence sur les campagnes.

Les Slaves de Novogorod avoient non-seulement des forêts & des lacs consacrés comme ceux de l'Isle Rougen ; ils révéroient encore plusieurs de leurs forêts comme des Divinités mêmes : il étoit expressément défendu d'y prendre ou d'y tuer le moindre animal ; la violation la plus légère étoit regardée comme un sacrilége, & entraînoit la mort du coupable.

On seroit tenté de croire que la plupart des Nations de l'Europe ont puisé dans le code religieux des Slaves, les principes des loix pénales contre ceux qui chassent sans en avoir le droit. En Angleterre, les daims jouissent des mêmes priviléges dont jouissoient les bêtes fauves dans les bois sacrès des Slaves : la défense & la peine sont les mêmes. L'une & l'autre sont aussi graves en Allemagne & ailleurs contre les *braconiers*. Ces peines de mort, ou de pires encore, nous rappellent le mot terrible d'un malheureux qui avoit tué un sanglier dévorant sa moisson : pris sur le fait, il est garotté & conduit devant le Seigneur Haut-Justicier : le coupable se prosterne, confesse le crime qu'il a commis, convient du châtiment qu'il mérite, & finit par implorer la miséricorde du Tyran inexorable, en disant : *Seigneur, mon crime est une méprise ; je croyois tirer sur un homme.* Quelle leçon ! Mais en est-il une pour l'insensibilité ?

DAGODA,

Le Zéphir.

Ce Dieu échauffoit la terre par son souffle agréable & doux, &

faisoit naître des jours sereins. Les Russes modernes expriment encore le calme de l'air, ou un beau jour, par le mot *Pogoda.* *Pozvid* étoit l'ennemi déclaré de Dagoda ; rien ne résistoit à la violence de son souffle, il excitoit les bourrasques & les tempêtes.

KOUPALO,

Dieu des productions de la Terre.

C'étoit au milieu des danses, des jeux, des plaisirs, que les Slaves rendoient hommage au Dieu des productions de la terre. La gaieté qu'inspire le retour de la belle saison dans un climat rigoureux, avoit marqué les jours où l'on devoit rendre à Koupalo un hommage solemnel. Sa fête se célébroit au commencement de l'Eté, le 24 de Juin : le commencement de la récolte étoit le jour des offrandes destinées à ce Dieu bienfaisant. Les douces impressions de la joie étoient universelles: la jeunesse des deux sexes, couronnée de fleurs & parée de guirlandes champêtres, se rassembloit devant le Temple de la Divinité ; & tandis qu'elle formoit différens chœurs de danse, & sautoit légèrement par-dessus les feux qu'elle avoit allumés, les parens, témoins de ce spectacle attendrissant, mêloient leurs voix à celles de leurs enfans, & faisoient retentir le nom de Koupalo. La commémoraison de cette fête antique, a encore lieu dans quelques Provinces de Russie. La nuit qui la précède se passe dans les festins ; on allume des feux de joie, & l'on danse à l'entour.

La fête de Sainte Agripine a remplacé celle de Koupalo. Le peuple, dans quelques contrées, lui donne le surnom de *Koupalnitza*, en mémoire de cette ancienne Divinité. Un peuple grossier est excusable même dans ses erreurs : mais comment arrive-t-il que précisément au même jour, le peuple François célèbre de la même manière la fête de Saint Jean-Baptiste ?

LADA

LADA *ou* LADO, LÉLIA *ou* LÉLIU, DID *ou* DIDO, POLÉLIA.

Dès que l'homme jouit des moyens propres à appaiser la faim, la soif, à le garantir des excès du chaud & du froid, à goûter les douceurs du repos dans un abri protégé par des génies tutélaires, les deux sexes éprouvent un nouveau besoin, celui de s'unir & de se reproduire. Cette union, cette reproduction, arrivent toujours lorsque la subsistance des individus à naître, est assurée avant le jour de leur naissance. Les Slaves y avoient pourvu, lorsqu'ils établirent parmi eux le culte d'une Déesse qui présidoit aux plaisirs de l'amour; ils la nommèrent *Lada* ou *Lado*.

Cette Vénus avoit plusieurs fils. Lélia ou Léliu, étoit un dieu enfant, qui faisoit naître l'amour dans les cœurs. Ce Cupidon répondoit à l'*Eros* des Grecs, au *Cupido* des Romains: il avoit pour adversaire son frère Did ou Dido, qui éteignoit dans les cœurs les flammes que Lélia avoit excitées & nourries: c'étoit un *Antéros*. Le troisième fils de Lada étoit l'Hyménée; il se nommoit Polélia: ce nom signifie *après Lélia*, après l'Amour: il dérive du verbe *Ladit*, qui signifie s'accorder. Cette filiation est dans l'ordre naturel; le mariage doit suivre l'amour. On reconnoît ici la force & la puissance de la nature ou de l'instinct, chez les peuples même les plus grossiers.

Lada & ses fils avoient des Temples très-riches à Kiof & dans plusieurs autres lieux: on leur offroit des sacrifices nombreux, pour former, sous leurs auspices, des unions heureuses. Les attributs & les fonctions de ces Divinités, sont désignés dans les

anciennes chanſons Ruſſes, qui commencent par *Dido kalina*, Léla malina, &c.

L'amour de la reproduction fit deux Divinités de plus ; la première fut l'*Iliphée*, patrone des femmes ſtériles : le but de l'hommage qu'on lui rendoit, étoit la fécondité. La ſeconde Divinité étoit une eſpèce de *Lucine* qui préſidoit aux accouchemens.

Voilà le ménage & le culte des Slaves montés : à qui adreſſeront-ils des vœux nouveaux ? Au Dieu de la Guerre & à celui de la Paix.

LED *ou* LÉDA, *et* KALÉDA,

Dieux de la Guerre & de la Paix.

Led étoit le Dieu Mars des Slaves proprement dits : les Alains, quoique Slaves d'origine, en avoient un autre. Le nom du Dieu Led, paroît dérivé du mot *Laed*, qui ſignifie *glace*, ou du verbe *Laédénïe*, qui veut dire, *ſe glacer*. L'étymologie eſt bonne ; Mars glace les cœurs d'effroi.

Kaléda étoit révéré comme le Dieu de la Paix, le *Janus* des Romains : ſa fête ſe célébroit avec pompe le 24 Décembre ; des feſtins, des jeux, des réjouiſſances publiques furent inſtitués en ſon honneur : on en trouve la preuve dans des jeux & des chanſons antiques, où l'on fait mention de Kaléda.

ARÉE,

Dieu de la Guerre chez les Alains.

Il fut un tems où les Alains, ſi fameux dans l'Hiſtoire, n'avoient point d'Idoles, point de Temples, point de Prêtres ; & cependant ils avoient un culte.

Ce culte étoit ſimple ; il conſiſtoit à tirer le ſabre, à le planter en terre, à ſe proſterner devant lui, comme devant le Dieu *Arée*,

qui n'exiſtoit que dans l'imagination des Alains. Il étoit, ſelon eux, le maître abſolu des Dieux & des Pays où ils alloient porter la guerre : chaque ſoldat portoit donc le deſtin dans le fourreau de ſon ſabre, & tous devoient être remplis d'une grande confiance en eux-mêmes. A cette idée extravagante & ſublime, ſe joignoit l'amour de la gloire & l'eſpoir du butin; chacun vouloit vaincre l'ennemi & s'enrichir de ſes dépouilles : les foyers auſſi étoient des camps; une génération de ſoldats étoit remplacée par une génération ſemblable, ou plus audacieuſe encore. La fureur martiale de ce peuple paſſa toutes les bornes. On en verra la preuve, lorſque nous parlerons des peuples de la Tatarie de Kuban, du grand & du petit Kabarda. Les conquêtes des Alains paroiſſent incroyables : mais de quoi ne ſont pas capables des hommes à l'égard deſquels, ni les armes, ni les retranchemens, ni les endroits eſcarpés ou couverts, ni les fleuves, ni les villes, ne ſont des obſtacles ? Comment réſiſter à de pareils vainqueurs ?





SECONDE ÉPOQUE DE LA MYTHOLOGIE *DES SLAVES.*

L'ORIENT a preſque tout donné à l'Occident; & celui-ci doit tout au tems, aux émigrations, au commerce, à une induſtrie tardive, à des circonſtances heureuſes. Les Phéniciens, les Chaldéens, furent les premiers Précepteurs des Nations: les Egyptiens, leurs diſciples, inſtruiſirent les Grecs: les Grecs enſeignèrent les anciens Toſcans, qui formèrent les premiers Romains, &c.

Ici, le Lecteur ſe rappellera que le beſoin eſt le plus impérieux des maîtres, & celui dont les leçons ſont le mieux écoutées; que ce ſont les premiers beſoins qui développent les premières ſenſations; que les premiers beſoins ſatisfaits en produiſent d'autres, & ceux-ci d'autres encore; & qu'à meſure que les hommes ſe dégroſſiſſent, ils acquièrent de nouvelles idées qui enfantent des Arts nouveaux: la ſeconde époque de la Mythologie des Slaves va le prouver.

Moyens de Divination en uſage parmi les Slaves.

Quelque ſauvage, quelque barbare que l'on ſuppoſe une Nation, il n'en eſt point ſur le Globe qui ne produiſe des hommes plus fins, plus adroits, plus ruſés, plus ambitieux que le reſte du peuple; ce ſont ces hommes épars ou réunis dans les diverſes contrées de l'ancien & du nouveau Monde, qui ſe ſont emparés de la crédulité publique, en s'annonçant aux peuples comme les confidens de leurs Dieux, comme des Magiciens & des Médecins à-la-fois.

Les plus rusés d'entre les Slaves & les Alains, se servirent utilement de ces moyens pour se faire craindre, respecter & se procurer des richesses : ils se disoient doués de connoissances surnaturelles, & *nocti luctes*, ou clair-voyants, à travers le voile impénétrable qui cache l'avenir. La passion naturelle à tous les hommes, est de vouloir percer cette nuit obscure; & de-là les fripons & les dupes.

Ces Prêtres, ces Magiciens qui n'étoient que Jongleurs, imaginèrent plusieurs espèces de sort, ou différentes manières de divination, pour annoncer les évènemens futurs. Dans un certain tems de l'année, ils choisissoient des baguettes de saule & de coudrier, & en les coupant avec un air de mystère, ils laissoient échapper quelques mots mal articulés : ils emportoient avec cérémonies ces faisceaux auguratoires, & les enveloppoient de riches étoffes.

Lorsqu'on les consultoit sur l'avenir, ils développoient ces baguettes avec le maintien grave & composé d'un enchanteur, les plaçoient sur la terre, les changeoient de positions en variant les grimaces, & la réponse de l'Oracle étoit toujours favorable à celui qui payoit le mieux.

Ils se servoient aussi d'anneaux, nommés *Kroujki*, qui étoient blancs d'un côté & noirs de l'autre : ils les jettoient en l'air, & le présage étoit heureux, quand le côté blanc se trouvoit en dessus ; le côté noir étoit un signe toujours funeste. On ne devoit espérer qu'un succès douteux, ou tout au plus médiocre, lorsqu'en jettant deux anneaux à-la-fois, l'un découvroit le côté blanc & l'autre le noir.

Le retour des oiseaux de passage, la rencontre de certains animaux & leurs différens cris, les ondulations de la flamme & de la fumée, le cours des fleuves, l'agitation des flots, leur écume, tout servoit d'augure, & tout rapportoit des offrandes à ces faux

Prophêtes. Voilà les petits moyens; l'Idole de Svétovide en fournira de plus grands. Mais, dira-t-on, il falloit être aveugle & plongé dans la barbarie, pour croire à des impostures si grossières? Aveugle ou barbare, soit; les épithètes ne font rien à la chose : il suffisoit d'être homme pour donner dans ces travers. Les erreurs dont nous parlons, datent de quinze siècles au moins, & les Nations les plus éclairées de l'Europe, sont très-éloignées de celles qui sont encore plongées dans les mêmes ténèbres : mais en sont-elles plus sages? Présentez-leur l'absurde encadré dans le merveilleux, elles auront le même empressement à le saisir. Est-il plus insensé de consulter les ondulations de la flamme, le cours des eaux, les flots, leur écume, que de tirer son horoscope d'un jeu de carte, ou de le chercher dans du marc de café, dans les traces du chocolat, ou du blanc d'œuf délayé dans un verre, &c.? Concluons-en qu'il falloit au moins ces apparences de merveilleux pour tromper un peuple grossier, qui n'étoit pas imbu de ces dogmes que les Mages de l'Inde ou de l'Egypte ont jadis imaginés, comme un supplément à la Charlatanerie.

BIÉLOI-BOG *ET* TCHERNOI-BOG,

Le Dieu blanc & le Dieu noir.

Le bien & le mal physiques, si opposés l'un à l'autre, donnèrent aux Slaves l'idée de deux principes existans dans la Nature. Le désir du bien & la crainte du mal enfantèrent le Dieu blanc & le Dieu noir.

Le Dieu blanc fut adoré comme l'*Oromase* des Perses, le principe de tout bien : son visage barbouillé de sang & couvert de mouches, étoit l'emblême du père nourricier des créatures. Des prières ferventes, des actions de graces, des fêtes, des réjouissances publiques, formoient le culte de ce Dieu, qui étoit aussi celui des Varèges

& des Slaves de l'Isle Rougen. Les Slaves étoient sortis de l'Orient; & la ressemblance du Dieu blanc avec l'Oromase des Perses, n'a rien qui doive étonner.

Le Dieu noir étoit l'*Arimane*, malfaisant par caractère, & le principe de tout mal : on lui adressoit de tristes prières & des sacrifices sanglans.

Les Jakoutski, peuples barbares qui vivent sur la rive occidentale de la Léna, au 62e degré 2 minutes de latitude, & au 147e degré 12 minutes de longitude, supposent encore deux êtres souverains, l'un cause de tout le bien, & l'autre de tout le mal : chacun de ces êtres a sa famille. Plusieurs diables, selon eux, ont femmes & enfans. Tel ordre de diable fait du mal aux bestiaux, tel autre aux hommes faits, tel autre aux enfans, &c. Certains démons habitent les nuées, & d'autres fort avant dans la terre. Il en est de même de leurs Dieux : les uns ont soin des bestiaux, les autres procurent une bonne chasse, d'autres protègent les hommes, &c.; mais ils résident tous fort haut dans les airs.

Quand on interroge les Nègres de la Côte d'Or sur Dieu, ils répondent que le leur est noir & méchant, au lieu que celui des Européens est un Dieu très-bon, qui les traite comme ses enfans. La Religion de ces contrées est divisée en plusieurs sectes; on en trouve qui font profession de croire un seul Dieu, & d'autres qui en croient deux à-la-fois : l'un blanc, qu'ils appellent *Jangu-Mon*, qu'ils regardent comme le Dieu particulier des Européens; l'autre noir, qu'ils nomment, après les Portugais, *Diablo*, & qu'ils croient fort méchant & fort nuisible : ils tremblent à son seul nom. C'est à cette puissance maligne qu'ils attribuent toutes leurs infortunes. C'est une sorte de Manichéisme fondé sur le mélange du bien & du mal, & qu'on retrouve chez toutes les Nations.

D'autres Nègres de la même côte, qui regardent Dieu comme l'unique Créateur, soutiennent que, dans l'origine, il créa des

Blancs & des Noirs; qu'après avoir confidéré fon ouvrage, il fit deux préfens à ces deux efpèces de créatures, l'or & la connoiffance des arts; que les Nègres ayant eu la liberté de choifir les premiers, fe déterminèrent pour l'or, & laifsèrent aux Blancs, les arts, la lecture & l'écriture : que Dieu confentit à leur choix; mais, qu'irrité de leur avarice, il déclara qu'ils feroient les efclaves des Blancs, fans aucune efpérance de voir changer leur condition. Cette fable feroit honneur aux peuples plus inftruits.

PÉROUN.

Les Slaves avoient d'abord adoré le feu, comme le principe univerfel qui fécondoit la nature. A mefure qu'ils réfléchirent, ils firent du feu le premier attribut d'un Dieu maître, du fouverain des Dieux & des hommes. Ils lui donnèrent le nom de Péroun, qui fignifie *foudre*. Péroun avoit de grands rapports avec le *Popius* des Scythes, le *Zéus* des Grecs, le *Jupiter* des Romains.

Les Slaves donnèrent à Péroun une tête d'argent, des mouftaches & des oreilles d'or, des jambes de fer. Le refte de fon corps étoit fait du bois le plus incorruptible. Il tenoit en main une pierre taillée dans la forme d'un éclair qui ferpente.

Sous le règne de Volodimir, cette Idole fut ornée, dit-on, de rubis & d'efcarboucles (1). Le feu facré brûloit continuellement devant elle; & fi malheureufement pour le Prêtre, ce feu de bois de chêne venoit à s'éteindre, il étoit brûlé vif comme ennemi du Dieu.

---

(1) La ftatue d'or qui fe trouva parmi les richeffes des deux bâtimens que prit Gama aux Indiens, étoit du poids de 60 marcs : fes yeux étoient deux émeraudes, & fur fa poitrine étinceloit un gros rubis qui jettoit autant de lumière que le feu le plus ardent.

On

On facrifioit des taureaux à Péroun; on lui immoloit des prifonniers de guerre, & quelquefois même le premier né d'une famille. On lui avoit confacré de vaftes forêts; & ceux qui n'étoient pas en état de lui faire de riches offrandes, fe coupoient la barbe ou les cheveux, & les dépofoient à fes pieds.

On a vu comment Volodimir Chrétien fit traiter cette Idole en la traînant dans le Boristhène, avec défenfe expreffe de la laiffer approcher du rivage jufqu'aux cataractes de ce fleuve. Une chronique dit que Péroun, après avoir paffé ces écueils, fut jetté par le torrent au pied d'une montagne qui, depuis, en porta le nom.

La même chronique rapporte que Péroun fut auffi maltraité à Novogorod qu'à Kiof, *& que le Démon qui habitoit en lui, ne pouvant fouffrir cet outrage, s'écria : Malheur à moi d'être tombé dans les mains des Grecs fourbes & barbares, qui m'adorèrent hier comme le maître des Dieux, & qui me profanent aujourd'hui !* On a vu la marque de fouvenir qu'il laiffa aux habitans de Novogorod.

DAJEBOG *ou* DAJBOG.

Ce Dieu étoit le Plutus des Slaves, le difpenfateur des richeffes. Il eft aifé de juger de la ferveur de fon culte & du nombre de fes adorateurs.

CILNOI-BOG,

Le Dieu fort.

Ce Dieu étoit repréfenté fous la forme d'un homme robufte & nerveux, tenant une lance de la main droite, & preffant une balle d'argent dans fa main gauche. Il avoit à fes pieds des têtes figurées d'hommes & de lions.

Les Slaves révéroient auffi des Géans, fous le nom de *Volothes*;

& un Centaure, ſous le nom de *Polkran :* ils attribuoient à ce dernier une force ſurprenante & une grande viteſſe à la courſe.

LESNIÉ,

Dieux des Bois.

Ces Dieux ou plutôt ces monſtres étoient des Satyres. La partie ſupérieure de leurs corps reſſembloit à celle des hommes, à l'exception qu'ils avoient des cornes, des oreilles, des barbes de boucs, & qu'ils étoient conformés comme ces animaux, de la ceinture juſqu'en bas. Les Slaves croyoient que quand ces Dieux marchoient ſur l'herbe, ils ne s'élevoient pas au-deſſus d'elle, mais que quand ils parcouroient les forêts, leur taille alors s'élevoit à la hauteur des plus grands arbres, & qu'ils pouſſoient des cris affreux. Ce peuple croyoit encore qu'ils s'emparoient des hommes aſſez hardis, pour traverſer les forêts qui leur étoient conſacrées, qu'ils les promenoient de côté & d'autre juſqu'à la fin du jour, & les renfermoient dans leurs cavernes à l'entrée de la nuit, pour les chatouiller juſqu'à la mort.

L'impreſſion de ces folies antiques n'eſt pas encore entièrement effacée de l'eſprit du peuple : dans une ſaiſon de l'année, il paroît tout-à-coup à Vologda, ville Provinciale, au 59[e] dégré 20 minutes de latitude, une quantité prodigieuſe d'écureuils; leur arrivée fait croire au peuple que le Dieu des bois a joué & perdu ces animaux avec le Diable, & que pour le priver de l'enjeu, & ne pas paſſer ſous ſa domination, ils viennent chercher un aſyle à Vologda. Les Japonois, quoiqu'infiniment plus civiliſés, croient encore les renards animés par le Diable.

Outre les Satyres, les Slaves avoient encore un Dieu Priape, révéré à Kiof ſous le nom de *Tour.*

Tchour étoit un Dieu Androgine, qui repréſentoit à-la-fois le Dieu *Terme* & la *Cérès* des Romains : il étoit le protecteur des frontières, le patron des champs & de l'agriculture. *Zimtſerla* étoit la Déeſſe du printems, & *Marjana* celle de la récolte : celle-ci avoit les fonctions de *Dimitra* chez les Grecs.

KIKIMORA,

Déeſſe des Songes.

Cette Divinité nocturne étoit la mère des ſonges & des illuſions : les fantômes, qui étoient ſes enfans, venoient ſur la terre pour épouvanter les mortels. Kikimora étoit repréſentée ſous la forme d'un ſpectre horrible : cette forme n'étoit pas propre à inſpirer des ſonges de couleur de roſe à ſes adorateurs, & ſurtout à ſes adoratrices.

NIA,

Ou le Dieu des entrailles de la terre.

Les fonctions de ce Dieu ſouterrain étoient les mêmes que celles de Pluton, Dieu des Enfers.

ROUSKALKI,

Divinités inférieures des Forêts & des Eaux.

Ces Nymphes champêtres étoient alternativement des Driades & des Naïades qui réuniſſoient à la beauté, les agrémens de la jeuneſſe. L'imagination ſe les repréſentoit folatrant dans les bois, ſe balançant ſur les branches des arbres, tantôt avec un mouvement rapide, & tantôt avec molleſſe. Après cet exercice, elles alloient ſe baigner dans les lacs ou les rivières, & jouoient ſur leur ſurface. Les ſacrifices qu'on offroit à ces Déeſſes, étoient conformes à la douceur de leur culte.

Dans quelques endroits, le peuple croit encore à cette fable : il ſe figure voir ces Nymphes ſur les bords des lacs & des fleuves, ſe lavant, & peignant leurs cheveux d'un beau verd de mer ; il les voit à travers la lunette des préjugés, comme la Dame dont parle *Fontenelle* voyoit au bout de la ſienne un joli berger, tandis que M. le Curé n'y voyoit que le clocher de ſon village.

VOLGOF *ou* VOLKOVETZ,

Prince Slave.

L'ancienne tradition rapporte que Volgof étoit fils d'un Prince Slave, fondateur de la ville de Slavensk, & lui attribue la connoiſſance de la magie.

La chronique de Novogorod dit que Volgof bâtit une petite ville ſur les bords de la rivière *Moutena*, & qu'enſuite cette rivière changeant de nom, fut appellée Volkof, nom qu'elle a conſervé juſqu'aujourd'hui. Elle ajoute, que le même Prince ravagea les contrées arroſées par ce fleuve, & ſous la forme d'un crocodile ; qu'il opéra une infinité d'autres prodiges par un pouvoir magique, & que les hommes d'alors le regardoient comme un Dieu ; mais qu'enfin les Démons l'étouffèrent.

Ses adorateurs lui firent des funérailles magnifiques, l'enterrèrent ſur les bords du Volkof, & élevèrent ſur ſon tombeau une colonne qui s'écroula dans la ſuite des tems. On dit qu'il reſte encore des débris, & du tombeau & de la colonne.

DÉTINETZ *ou le* JEUNE-HOMME.

La même chronique de Novogorod rapporte que cette ville, appellée *Slavensk* avant ſa deſtruction, porta le nom de *Détinetz* lorſqu'elle fut rebâtie ; & voici l'évènement qui occaſionna ce changement de nom.

Après les malheurs de Slavensk, les Slaves pensèrent à rebâtir une capitale, déja célèbre dans l'Antiquité. » Les chefs de la » Nation s'assemblèrent pour délibérer sur la nature de ses fon» demens, & sur le nom qu'on devoit lui donner....

» Un des plus anciens personnages proposa à l'assemblée d'en» voyer au point du jour des émissaires par différentes routes, » & de leur enjoindre d'observer attentivement le premier objet » animé qu'ils pourroient découvrir.

» L'assemblée ayant approuvé ce conseil, on offrit des sacrifices » aux Dieux, & les émissaires partirent. Leur mission fut bientôt » remplie : ils revinrent avec un jeune homme qu'ils avoient » rencontré sur la route ; & il fut décidé qu'il serviroit de pierre » fondamentale à la nouvelle ville, qui fut nommée Détinetz «. Ce mot signifie un enfant : il a encore la même signification dans quelques endroits de la Russie.

Le culte que les Slaves rendoient à Détinetz, s'adressoit donc à la pierre fondamentale de la ville.

Tout cela est heureusement bien éloigné de nos mœurs ; mais le fait n'en est pas moins croyable. Les hommes ont parcouru le cercle de tous les égaremens possibles, & le diamètre de ce cercle étoit en raison de la circonférence du globe. Quoi qu'il en soit, on voit dans les chroniques Russes » que *Kü*, revenant » de la guerre qu'il fit aux Grecs, posa les fondemens de Kiof en » 430, & que vers le tems de la fondation de cette ville, les Slaves » élevoient près du lac Ilmen, & sur les bords du Volkof, une » ville importante ; c'étoit Novogorod. Ces chroniques disent » encore, que, long-tems auparavant cette époque, les Slaves » avoient habité la ville de Slavensk, située dans le même lieu, » ou à très-peu de distance ; que Slavensk fut abandonnée de ses » habitans, après avoir été deux fois dévastée par la guerre & des » maladies contagieuses ; que ses habitans, qui s'étoient enfuis &

» établis ſur les bords du Danube, revinrent, long-tems après, » rebâtir une ville nouvelle; & c'eſt ce qu'exprime Novogorod «. En effet, on apperçoit encore les ruines d'une ancienne ville dans un endroit peu éloigné de celle-là. Ces ruines portent le nom de *Staroié Gorodiſtché*, vieux débris de ville.

Après avoir mis du merveilleux dans leur origine, les hommes l'ont fait entrer dans leurs ouvrages : c'eſt ſur-tout dans la fondation des villes capitales qu'ils l'ont prodigué. C'eſt ainſi qu'au rapport de *Tacite*, Byzance fut fondée par les Grecs, à l'extrémité de l'Europe, dans le détroit qui la ſépare de l'Aſie.

L'Oracle d'Apollon, conſulté ſur l'endroit où l'on bâtiroit cette ville, leur avoit répondu *de l'élever vis-à-vis la terre des Aveugles.* Cet Oracle ambigu leur indiquoit les Chalcédoniens, qui, arrivés les premiers, & pouvant reconnoître la meilleure ſituation, avoient choiſi la moins bonne. Le ſol de Byzance eſt fertile, la mer féconde en poiſſon, qui ſe jettant en foule hors du Pont, ſont effrayés des rochers qu'ils apperçoivent ſous l'eau du côté de la Chalcédoine, & ſe rendent dans les ports oppoſés. De-là les gains immenſes des Byzantins & leurs grandes richeſſes. *Tacit. liv. XII, p. 257.*

Quelques tribus de Slaves, tels que les habitans de l'Iſle Rugen, & d'autres qui paſsèrent ſous la domination des Ruſſes, avoient des Divinités qui leur étoient propres. Les Varèges adoroient une Pomone, une Déeſſe des fruits & des jardins, ſous le nom de *Siva* ou *Seva*. On croit ce nom dérivé de *Cêïat*, ſemer. La Déeſſe étoit repréſentée ſous la forme d'une femme nue, avec des cheveux pendans juſqu'au deſſous des jarrets; elle tenoit une pomme de la main droite, & préſentoit un anneau de la main gauche.

PROVÉE *ou* PRONO.

Cette Divinité ſecondaire étoit celle des Slaves, des Varèges, Vandales & Poméraniens, qui habitoient ſur les bords de la Mer *Varégienne*. Provée étoit placé ſur un chêne très-élevé, autour duquel on voyoit une multitude d'Idoles en ſous-ordre, & chacune d'elle avoit deux ou trois faces. On ſacrifioit à Provée, ſur un Autel placé en avant du chêne qui lui ſervoit de repoſoir.

RADÉGAST.

Cette Idole des Varèges, tenoit de la main droite un bouclier dont elle ſe couvroit la poitrine, & ſur lequel étoit repréſentée la tête d'un taureau. Sa main gauche étoit armée d'une pique; ſon caſque étoit ſurmonté d'un coq ayant les ailes éployées. C'étoit le Dieu protecteur de la ville. On offroit à ce Protecteur, ainſi qu'à Provée, des Chrétiens priſonniers de guerre. Le barbare ſacrificateur qui immoloit ces victimes, buvoit de leur ſang, pour prédire avec plus de certitude. Après ces ſacrifices atroces, on faiſoit un grand repas, accompagné de muſique & de danſes.

JAGA BABA *ou* BELLONE,

Divinité infernale.

Cette Idole avoit la forme d'une grande femme décharnée, dont les pieds étoient oſſeux. Elle étoit armée d'une barre de fer avec laquelle elle tâchoit de faire crouler le ſocle ſur lequel elle étoit placée. On ignore le culte que lui rendoient ſes adorateurs.

ZOLOTAIA BABA,

La Femme d'or.

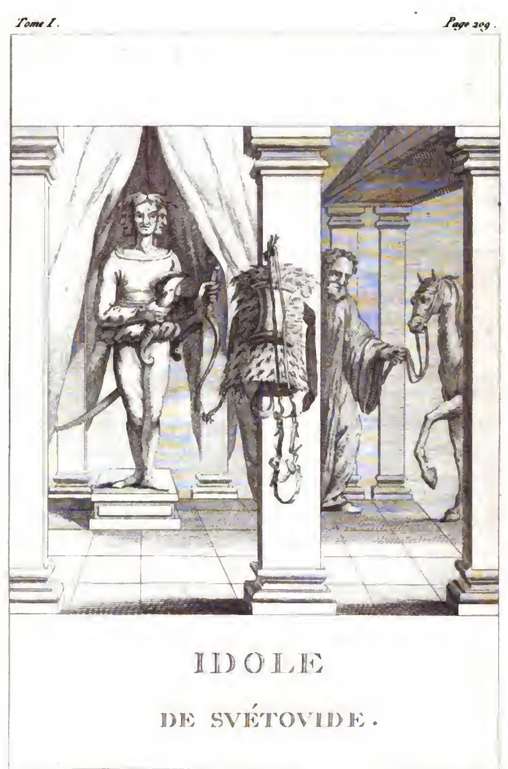
Cette Divinité étoit une eſpèce d'*Iſis*, adorée comme la mère des Dieux. Elle tenoit dans ſes bras un enfant que l'on regardoit comme ſa petite fille. Elle étoit entourée de pluſieurs inſtrumens de muſique, qui, dit-on, faiſoient grand bruit dans ſon Temple.

Les Byarmiens & les Syrianes, peuples qui s'étendoient depuis la Petchora juſqu'à la Finlande, lui avoient élevé un Temple près la rivière *Obige*. Souvent la Femme d'or parloit par l'organe de ſes Prêtres, & perſonne n'oſoit paſſer devant elle ſans lui offrir des préſens : celui qui n'avoit abſolument rien à lui offrir, arrachoit quelques poils de ſa barbe ou de ſa fourrure, & les dépoſoit à ſes pieds.

Les Byarmiens & les Syrianes avoient une profonde vénération pour la Femme d'or, ainſi que pour l'eau & le feu. Le Temple de la Femme d'or étoit auſſi renommé parmi les peuples voiſins, que celui de Delphes l'étoit chez les Grecs; ils y faiſoient des pélerinages avec la ferveur des Arabes payens, qui alloient tous les ans à Médine adorer leurs Divinités, long-tems avant que l'Apôtre ſanguinaire des Muſulmans eût choiſi cette ville pour le boulevart de ſes Sectateurs.

La grande & la petite Permie embraſsèrent la religion Ruſſe en 1343. L'Idole fut renverſée avec ſon Temple.

SVETOVIDE



IDOLE

DE SVÉTOVIDE.

Dessiné par Desmaisons *Dirigé par Née* *Gravé par Chenu*

SVÉTOVIDE *ou* SVIATOVIDE,

Dieu du Soleil & de la Guerre.

Cette Idole, d'une grandeur démefurée, étoit faite du bois le plus dur : elle avoit quatre vifages, & chaque face marquoit une faifon, ou l'un des points cardinaux. Le Dieu, fans barbe, avoit les cheveux frifés à la manière des Slaves de l'Ifle Rugen; fon habit étoit court. Il tenoit un arc de la main gauche, il avoit dans la droite une corne de métal, & portoit au côté un grand fabre dont le fourreau étoit d'argent. On lui avoit élevé un Temple dans la ville d'*Akron*. Placé au milieu de ce Temple, comme dans un Sanctuaire, Svétovide étoit entouré de rideaux d'une étoffe riche. A peu de diftance de l'Idole, on avoit fufpendu une felle & une bride d'une grandeur extraordinaire, elles étoient deftinées au cheval blanc qui lui étoit confacré. Il étoit défendu, fous les peines les plus graves, de lui arracher même un crin. Le Prêtre avoit feul le privilége de le panfer & de le monter. Il faifoit accroire aux Slaves, que Svétovide les accompagnoit invifiblement lorfqu'ils alloient combattre l'ennemi; que fouvent l'animal confacré faifoit de longues courfes pendant la nuit, & quoiqu'il l'eût laiffé la veille bien net & attaché à fon ratelier, il le trouvoit le lendemain couvert de fueur & de boue; il ne manquoit pas de tirer augure des courfes nocturnes qu'il avoit faites lui-même. Ce Prêtre n'entroit qu'une fois par an dans le Temple, mais avec beaucoup de circonfpection. Pour ne pas violer le refpect dû à Svétovide, & ne pas fouiller fon Temple par le fouffle d'un mortel, il retenoit avec foin fon haleine; & chaque fois qu'il devoit refpirer, il couroit à la porte, paffoit la tête en-dehors pour expirer l'air

dont il étoit suffoqué. Vasco de Gama, qui le premier pénétra dans les Indes, trouva le même usage établi en Afrique. Les Grands & les Officiers de la Cour du Samorin, se couvroient la bouche de leur main gauche, de peur que leur haleine n'allât jusqu'au Roi, devant qui c'étoit un crime de cracher ou d'éternuer.

La fête solemnelle de Svétovide étoit fixée à la fin des moissons. La veille de cette fête, le Prêtre seul entroit dans le Temple & le balayoit. Le lendemain, en présence du peuple assemblé, il prenoit la corne de métal qui avoit été remplie de vin l'année précédente, & prédisoit l'abondance ou la stérilité de l'année, d'après le plus ou le moins d'évaporation de la liqueur. Après cette prédiction, il répandoit le vin aux pieds de l'Idole, remplissoit ensuite la corne, buvoit à la santé de Svétovide, & replaçoit la corne dans la main du Dieu; après l'avoir remplie derechef, il le supplioit d'accorder à la Nation *abondance, richesses, victoires & dépouilles sur les ennemis.* Le Prêtre fermoit ensuite le Temple, & le vin restoit dans la corne jusqu'à pareil jour de l'année suivante. Les Marbuts, qui sont les Prêtres des Nègres Mahométans d'Asie, font à Dieu la même prière que le Prêtre de Svétovide faisoit à son Idole : ils lui demandent de leur accorder les commodités dont ils ont besoin, une moisson abondante, une bonne pêche, la victoire sur leurs ennemis & un riche butin. Les Slaves, avant d'attaquer l'ennemi, avoient recours aux augures, & c'étoit le cheval du Dieu qui décidoit des entreprises.

On disposoit devant le Temple des lances denx à deux, les unes après les autres, à des distances égales, à une certaine hauteur, & de manière que le cheval de Svétovide pût passer entr'elles avec liberté : on attachoit dans le même ordre des lances transversales qui fixoient les premières. Le Prêtre ensuite

prenoit le cheval par la bride, récitant des prières; & quand le cheval, en partant du pied droit, traversoit la rangée de lances sans aucun empêchement du pied gauche, cet augure étoit celui d'une entreprise heureuse. On auguroit le contraire, lorsque les pieds du cheval s'embarrassoient dans la traversée.

Les sacrifices suivoient les augures. Ces sacrifices consistoient dans l'offrande d'une multitude d'animaux, dont une partie étoit destinée au repas que l'on célébroit à l'honneur du Dieu. Outre ces animaux, on immoloit encore des victimes choisies parmi les prisonniers de guerre. Après les avoir revêtus de leurs armes, comme dans un jour de combat, on les faisoit monter sur des chevaux; on attachoit à quatre poteaux les jambes du cheval sur lequel la victime étoit liée; le Prêtre arrangeoit du bois sec autour, y mettoit le feu, & jouissoit du spectacle des malheureux consumés peu-à-peu par les flammes.

Après cette infernale cérémonie, on apportoit un pâté rond, d'une grandeur énorme, fait de farine & de miel. Ses bords étoient assez élevés pour qu'un homme pût se cacher au milieu. Le Prêtre l'ouvroit, se couchoit dedans, & demandoit aux spectateurs s'ils l'appercevoient: tous répondoient que non. Alors sortant de son étui, il retournoit vers l'Idole, & la conjuroit de se laisser voir l'année suivante. Il exhortoit ensuite les assistans à faire de riches offrandes à Svétovide. Le tiers du butin fait sur l'ennemi, étoit déposé dans son Temple, & chaque année on lui destinoit 300 cavaliers pris à la guerre.

La fête de Svétovide étoit terminée par un repas, où celui qui n'étoit pas ivre étoit regardé comme un impie. L'Histoire ne dit pas qu'aucun des convives ait encouru l'anathême.

Le trésor de Svétovide tenta les Danois: Vladimar, leur Prince, s'empara de la ville d'Akron, pilla le trésor, fit hacher la statue, & jetter les débris dans le feu qui consumoit son Temple.

Svétovide a beaucoup de rapport avec l'*Hercule* des Parthes. Un passage de Tacite va le prouver.

» Tandis qu'*Isare*, Roi d'Adiabène, paroissoit tenir pour » *Méherdates*, & servant *Gotharzes* en secret, emportoit chemin » faisant Ninive, autrefois Capitale de l'Assyrie, & le Château » d'Arbelle, célèbre par la dernière bataille d'*Alexandre* contre » *Darius*, où fut renversé l'Empire des Perses, Gotharzes offroit, » sur le mont Sambulos, des sacrifices aux Dieux de cet endroit, » dont le principal est Hercule, qui, dans des tems réglés, avertit » en songe les Prêtres de lui tenir proche du Temple des chevaux » tout prêts pour une chasse. Les chevaux, sitôt qu'on les a » chargés de carquois avec des flèches, se dispersent dans les » forêts, puis reviennent la nuit, les carquois vuides, couverts » d'écume & hors d'haleine.... Cet Hercule, plus généreux que » Svétovide, révéloit en songe dans quel bois il avoit chassé, & » l'on y trouvoit un grand abattis de gibier... «

Il est probable que les Slaves de Rugen ont puisé dans la Mythologie des Parthes, & la chose est très-probable : mais ce qui n'est pas aisé à concevoir, c'est de retrouver le même Svétovide des Slaves parmi les Hurons.

Je n'examinerai point ici comment l'Amérique septentrionale a été peuplée, ni comment le génie Asiatique, qui donne aux choses un tour & des expressions figurées, a pu devenir le génie des Hurons : j'observerai seulement que ce peuple adore, sous le nom d'*Areskoi*, ou Souverain Être, le Dieu de la Guerre & le Dieu des Saisons ; & ce qu'il y a de plus étonnant encore, c'est que le mot russe *areski* signifie *noisette*, & qu'*areskoi* est le dérivé de ce mot. C'est au savant M. Bailly à deviner cette énigme. Quoi qu'il en soit de ces rapports, les Hurons en ont un grand nombre d'autres avec les peuples de l'Asie. La plupart des principes qui servent à régler leur conduite, les maximes générales

ſur leſquelles ils ſe gouvernent, & le fond de leur caractère, n'ont preſque rien de barbare.

TRIZNA,

Fête ou Cérémonie funéraire en uſage parmi les Slaves.

Les peuples ſauvages & pauvres, & les peuples ſimples & vertueux, ſont auſſi attachés aux ſoins de la ſépulture, que les peuples civiliſés & corrompus par le luxe; tous déſirent également que les reſtes inſenſibles de leur exiſtence ſoient regardés comme quelque choſe après leur mort; tous veulent recevoir les derniers honneurs ſur la terre, avant d'être enfermés pour jamais dans ſon ſein, & n'y rentrent qu'accompagnés d'une pompe proportionnée à leur état ou à leur fortune.

Eſt-ce ſageſſe ou folie? Ce n'eſt ni l'un ni l'autre : c'eſt une conſéquence très-naturelle du principe qui a dirigé l'homme pendant ſa vie; l'amour-propre eſt le premier vivant & le dernier mourant, & c'eſt lui qui ordonne les funérailles. Ennemis du luxe pendant leur vie, les *Penſilvains* oublient à la mort ce caractère de modeſtie. Tout cela eſt de l'homme; & cette folie, ſi c'en étoit une, ſeroit bien plus excuſable que le culte abſurde & ſanguinaire, que les outrages faits à la Divinité, & les malheurs des hommes dont nous avons rapporté les extravagances.

Les cérémonies funéraires ſont donc liées par-tout au culte religieux; & ſi ce culte eſt abſurde, les cérémonies doivent l'être. Parmi les différentes Tribus de Slaves, les unes enterroient leurs morts, & les autres les brûloient. Les premières dépoſoient les cadavres dans des foſſes, & elles élevoient au-deſſus un monticule de ſable ou de terre : elles s'aſſembloient autour de ce monument d'argille, y faiſoient un feſtin religieux; & c'étoit la *Trizna*.

Les Tribus qui brûloient leurs morts, commençoient la cérémonie par un festin : ensuite on brûloit le cadavre, dont on recueilloit soigneusement les cendres & les os qui n'étoient pas entiérement consumés ; on les renfermoit dans des vases que l'on exposoit sur des colonnes près des villes ou des habitations. Quelques peuples de la domination de Russie pratiquent encore les mêmes cérémonies.

Les Russes, en adoptant le *Coliva* des Grecs, ou les offrandes sur le tombeau des morts, ont conservé l'usage de la Trizna de leurs ancêtres ; ils distribuent du thé, du café, du vin, de l'eau-de-vie, du punch, à tous les assistans du convoi funéraire : on boit autour du mort, rasé, frisé, & exposé sur un cercueil ordinairement peint, & quelquefois doré ou argenté, & doublé de satin ou d'autres étoffes de soie, selon le rang, la dignité, la fortune du mort, qui est revêtu de ses plus riches habits : on lui met aux mains des gants blancs, & il tient une croix, un passe-port & un bouquet.

Ce passe-port est adressé directement à saint Nicolas, qui doit recevoir l'ame du mort & l'introduire en Paradis.

Les lettres de créances datées de ce monde pour l'autre, ne servent jamais à celui qui en est porteur, que quand il a de quoi répondre de ses actions : c'est le bien qu'il a fait sur la terre, qui est son hypothèque sur le ciel ; les actes de vertu n'y sont pas protestés comme sur la terre : le front du juste en touche la voûte ; il est l'asyle de la vertu malheureuse, & punit toujours ceux qui trompent les hommes ou qui les oppriment, ne fût-ce même que par la crainte du châtiment ou par les remords du crime.



Dessiné par Desmarests *Dirigé par Née.* *Gravé par Chenu*

SAN-PAU ou TERNAIRE.

du Tibet.

Le SAN-PAU *ou* TRINAIRE *de la Chine, du Tibet et de la Tatarie occidentale.*

Les Kalmouks, qui ont une grande vénération pour le Symbole de la Trinité, ſont des Tatars païens qui deſcendent de ces Moguls conquérans de l'Aſie : ils forment la plus conſidérable des trois branches de la Nation Turque qui occupent à préſent la grande Tatarie, & ils ont conſervé l'ancienne langue Turque dans toute ſa pureté. Ce ſont les Tatars Mahométans qui leur ont donné le nom de Kalmouk, par haine du culte païen qu'ils profeſſent ; & les Ruſſes, qui les ont connus avant les autres peuples de l'Europe, les ont déſignés ſous ce nom, que les Moguls regardent comme une injure.

La première, la plus puiſſante & la plus conſidérable des trois branches Kalmoukes, eſt celle des Tſongari, formée de la réunion d'un grand nombre de Tribus, & gouvernée par un chef qu'on appelle Kontaisk ; c'eſt proprement le Grand-Kan de toutes les Tribus. La moins conſidérable d'entr'elles eſt celle des Torgauti, qui habitoient autrefois vers les frontières du Turkeſtan, Province du nord de l'Aſie, ſituée au 45[e] degré 30 minutes de latitude, & au 89[e] degré de longitude : ils étoient ſujets du Kontaisk.

Vers le commencement de ce ſiècle, Ajuka, couſin de ce Prince, réſolut de devenir Chef des Torgauti. Après avoir mis en uſage les moyens les plus propres à ſe les attacher, il leur propoſa d'aller chercher fortune ailleurs, & de paſſer en Ruſſie, où il auroit moins à craindre pour ſes jours qu'à la Cour du Kontaisk, & où ils ſeroient eux-mêmes plus heureux que ſous la tyrannie de ſon couſin. Il les perſuada, paſſa le Jaïk avec eux, & alla ſe mettre ſous la protection de la Ruſſie, qui l'accueillit

favorablement. On verra à l'article de la population les effets qui ont résulté de leur séjour dans cet Empire : ils campoient dans les Landes d'Astrakan, à l'est du Volga ; & dans l'été, ils alloient habiter les bords de ce fleuve, du côté de Saratof & de Tzaritsa. Ce sont ces mêmes Kalmouks dont on a vu des détachemens dans les armées Russes : c'est par eux que j'ai eu connoissance du *San-Pau* dont je vais donner la description.

Les Kalmouks & les Mongals portent communément à leur cou, une petite Idole de terre cuite ou de quelque métal ; ils vont la chercher au Tibet. Cette Idole paroît être un symbole de la Trinité. Celle que j'ai vue étoit de terre cuite.

Vers l'extrémité supérieure, elle se partage en trois figures humaines, & se termine en un seul corps vers l'extrémité inférieure. Cette Divinité, assise sur un tabouret à la manière des Princes orientaux, a les jambes croisées : un arc couché contre le tabouret, caractérise la Puissance suprême. Cette espèce de tabouret, dont le contour ressemble à la margelle d'un puits, donne à entendre que Dieu, soutenu par lui-même, est assis sur le néant, au milieu de l'abyme. C'est l'idée génerale que ces peuples paroissent avoir de l'Etre qu'ils adorent, & auquel, suivant l'inscription de l'Idole, ils donnent le nom d'*Ia*. Ils le croient composé de trois personnes, qu'ils distinguent par des attributs conformes au pouvoir de chacune, dans la création & dans le partage du monde.

Une de ces trois personnes est sur le devant, au milieu des deux autres : elle est plus grande, plus robuste, elle a l'air plus âgée, la tête plus grosse, plus élevée, & couverte d'une espèce de mître.

La partie inférieure où se termine le corps, semble être la continuation de cette personne qui a les bras croisés & garnis de brasselets.

La

La perſonne qui eſt à la droite, paroît la plus jeune : ſa tête eſt couverte d'un petit bonnet rond; ſes bras ſont pareillement garnis de braſſelets : dans ſa main droite eſt un cœur enflammé, ſymbole de ſon amour pour les mortels. Dans ſa main gauche eſt un ſceptre couché dans l'attitude du bâton de commandement d'un Général qui penſe aux entrepriſes qu'il doit exécuter.

La troiſième perſonne, placée à la gauche, a l'air plus vieux, plus penſif que la ſeconde : elle a, comme elle, un bonnet ſur la tête & des braſſelets aux bras. De la main droite elle tient un miroir, qui ſemble annoncer qu'elle découvre ce qui ſe paſſe dans le cœur de l'homme. Dans ſa main gauche eſt un lys épanoui, qui eſt l'emblême de la douceur, de la candeur & de l'aſyle.

D'après les attributs de ces trois Divinités réunies en un ſeul corps, ſeroit-ce une erreur de croire que les Chinois, les Mongals & les Kalmouks, reconnoiſſent un Dieu en trois perſonnes, parmi leſquelles ils admettent une prééminence & une proceſſion ?

Les faits viennent ici à l'appui de la croyance.

1°. Suivant le récit des Miſſionnaires, la ſecte de Tau-tſé qui reconnoît pour ſon fondateur le Philoſophe Lau-Kyun, a pour maxime en parlant de la production du monde, que *Tay*, c'eſt-à-dire, la raiſon éternelle a produit un; qu'un a produit deux; deux ont produit trois, & trois ont produit toutes choſes.

2°. Suivant le récit des Chinois, ce fut environ 65 ans avant la naiſſance de Jéſus-Chriſt, que l'Empereur Ming-ti introduiſit dans l'Empire une nouvelle ſecte, plus dangereuſe encore que celle de Lau-Kyun, & dont les progrès furent beaucoup plus rapides. Ce Prince, s'étant rappellé, à l'occaſion d'un ſonge, qu'on avoit ſouvent entendu dire à *Confucius* » que le Saint devoit » paroître du côté de l'oueſt «, envoya des Ambaſſadeurs aux Indes, pour découvrir quel étoit ce Saint, & ſe faire inſtruire

de sa doctrine. Ceux que Ming-ti avoit chargés de ses ordres, s'imaginèrent l'avoir trouvé ce Saint, dans l'Idole *Fo* ou *Foé*, qu'ils apportèrent à la Chine avec les fables, les superstitions, la doctrine de la métempsycose, dont les Livres Indiens étoient remplis. La doctrine de *Fo*, les merveilles dont sa prédication étoit accompagnée, & ses miracles, étoient ; dit-on, représentés dans un grand nombre de feuilles & de gravures.

Si ces récits sont fidèles, les Chinois ont confondu le *Foisme* avec le Christianisme, & donné à Jésus-Christ le nom de la Divinité Indienne, & à ses sectateurs le nom de *Ho-changi;* les Tatars, celui de *Lamas;* les Siamois, celui de *Talapoins;* les Japonois, ou plutôt les Européens, celui de *Bonzes*. *Lama*, en langue Mongale, veut dire Prêtre. *Dalaï* désigne une vaste étendue, ou l'océan; ensorte que *Dalaï-lama* veut dire *Prêtre universel.*

Mais voici des faits plus positifs encore : le Christianisme a été très-florissant en Perse. Cosmas Indicopleustes rapporte » qu'il » y avoit dans l'Isle de Taprobane ou de Ceylan, une Eglise pour » les Chrétiens Persans. Cette Isle étoit un entrepôt pour le » commerce entre la Chine & la Perse; il y abordoit quantité » de vaisseaux de la Chine & des Indes. On sent par-là combien » il a été facile aux Chrétiens de pénétrer dans les pays les plus » orientaux, & comment il est possible que ces Bonzes de Fo, » venus de Perse en ce tems, fussent des Chrétiens de la Tapo- » brane ou de la Perse même «.

La plupart des articles de la secte de Fo, présentent une conformité suprenante avec les préceptes de la religion Chrétienne, & de nombreux rapports dans l'extérieur de la discipline avec l'Eglise catholique Romaine. On ne doit pas être étonné de cette ressemblance : si l'Evangile n'a pas été prêché dans ces régions, du tems même des Apôtres, les peuples du Tibet & de la Tatarie peuvent avoir été convertis vers le septième ou le huitième

ſiècle, par les Miſſionnaires Neſtoriens, qu'on ſait avoir étendu fort loin, & de ce côté, leurs converſions, avant & ſous le règne de Charlemagne. Rien n'implique que dans la ſuite des tems & par les guerres renaiſſantes entre ces peuples, le Chriſtianiſme n'y ait été tellement défiguré, qu'on ne le reconnoiſſe plus qu'à travers des abſurdités; & il eſt probable que le Dalaï-lama doit ſon établiſſement aux Patriarches Neſtoriens. Une obſervation du Père Navarette ſemble confirmer ici cette ſuppoſition : ſelon lui, » la fameuſe figure qui ſe nomme San-Pau, » & que les Chinois donnent pour l'Image de leur Trinaire, » eſt exactement ſemblable à celle que l'on voit à Madrid, ſur » le grand hôtel du Couvent des Trinitaires «.

Deux monumens vont lever tous les doutes ſur cet objet qui mérite bien d'être éclairci : le premier eſt la grande pierre trouvée en creuſant dans un village près de la ville de Sigan-fou, Capitale de la Province de Chenſy : au haut de cette pierre étoit une croix, & au-deſſous une inſcription qui en occupoit toute l'étendue ; une partie étoit en caractères Chinois, & l'autre en caractères Syriens majuſcules, appellés communément *Stranghelo.*

L'inſcription Syriaque portoit : » ce monument a été élevé » pendant que Anan-yeſou, Patriarche des Neſtoriens, étoit ſur » le ſiége l'an 1092 des Grecs (de J. C. 781), par les mains » de Mar-yaſed-Buzid, Prêtre & Chorévêque de Chundan, fils » d'un autre Prêtre venu de Balck, ville du Turkeſtan «. On voit enſuite les ſignatures d'un grand nombre de Prêtres Neſtoriens.

Ce monument, ſuivant l'inſcription Chinoiſe, ſervoit à conſerver la mémoire de l'établiſſement de la très-illuſtre loi du Ta-tſin.

La ville de Balck eſt ſituée à l'extrémité de la grande Boukarie;

vers les frontières de la Perse, à 37 dégrés 10 minutes de latitude, & 92 dégrés 20 minutes de longitude. Elle est la résidence du Kan des Tatars Usbecks, qui possède à présent la partie méridionale de la grande Boukarie. Quoique cette partie soit petite en comparaison de celle qui dépend du Kan de Boukara, elle ne laisse pas de rapporter un revenu considérable au Kan des Usbecks, parce qu'elle est extrêmement fertile & bien cultivée. On y recueille beaucoup de soie, dont les habitans du pays savent faire de jolies étoffes. Les Usbecks, sujets du Kan de Balck, sont les plus civilisés des Tatars Mahométans de la grande Boukarie, & cette civilisation est l'effet du commerce qu'ils font avec les Persans & les sujets du Grand-Mogol; ils diffèrent encore des autres Tatars, leurs voisins, en ce qu'ils sont plus industrieux, moins vagabonds & moins voleurs. La ville de Balck est à présent la plus considérable de toutes les villes que les Tatars Mahométans possèdent; elle est grande, belle & bien peuplée, & la plupart de ses bâtimens sont bâtis de pierre ou de brique. Ses fortifications consistent en des remparts de terre, revêtus en-dehors d'une bonne muraille assez haute pour couvrir ceux qui sont occupés à la défense du rempart : comme en tems de paix il est permis à tous les marchands étrangers & à tous les voyageurs, de venir en liberté faire des affaires ou satisfaire leur curiosité en cette ville, il s'y fait beaucoup de commerce; & c'est par cette liberté, cet accueil & cette égalité générale des prix pour tous les marchands sans exception, que la ville de Balck est aujourd'hui l'entrepôt de tout le négoce qui se fait entre la grande Boukarie & les Indes. Une belle rivière qui, venant du sud à l'est, passe par les fauxbourgs, lui est d'une grande utilité; cette rivière va se décharger dans celle d'Amu, vers les 38e dégré 30 minutes de latitude, sur les confins du pays de Charass'm, Province de la grande Tatarie & de la grande Boukarie.

Le château du Kan est un grand bâtiment à l'Orientale, presque entièrement bâti de marbre, dont on trouve des carrières fort belles dans les montagnes voisines. Les marchandises paient dans cette ville deux pour cent d'entrée, & autant de sortie; mais celles qui ne font que passer, ne paient aucun droit. C'est la jalousie seule qui a conservé jusqu'ici le Kan de Balck dans la possession tranquille de ses Etats; & ce sont les facilités & la bonne foi de son commerce, qui lui font toujours trouver de l'appui chez l'une des Puissances qui l'avoisinent, dès qu'une autre paroît dans la disposition de vouloir s'en emparer. Voilà comment les peuples qui ne sont pas ambitieux de conquêtes, & qui observent un petit nombre de loix justes, vivent heureux entre la paix, le commerce & la protection. Le second monument qui va terminer cette dissertation, est la fameuse Ordonnance de l'Empereur Vou-Tcong, donnée l'an 845 de Jésus-Christ, contre les Bonzes de Fo. Le sens de cette Ordonnance est si clair, & les Chrétiens y sont si bien caractérisés, qu'il seroit inutile de faire à cet égard des observations particulières.

ORDONNANCE

De l'Empereur Vou-Tcong, donnée l'an 845 de J. C., contre les Bonzes de Fo.

» Sous nos fameuses Dynasties, jamais on n'entendit parler » de Fo : c'est depuis les Dynasties des Han & des Goei, que » cette secte, qui a introduit les statues, a commencé à se » répandre à la Chine; depuis ce tems-là, ces coutumes étran- » gères s'y sont insensiblement établies, sans qu'on y ait assez » pris garde : tous les jours elles gagnent encore; les peuples en » sont malheureusement imbus, & l'Etat en souffre. Dans les

» deux Cours, dans toutes les villes, dans toutes les montagnes, » ce ne sont que des Bonzes des deux sexes : le nombre & la » magnificence des Bonzeries croît chaque jour : un grand » nombre d'ouvriers sont occupés à faire leurs statues de toutes » matières : il s'emploie quantité d'or à les orner : nombre de » gens oublient leur Prince & leurs parens pour se ranger sous » un maître Bonze ; il y a même des scélérats qui abandonnent » femmes & enfans, & vont chercher parmi les Bonzes un » asyle contre les loix : peut-on rien de plus pernicieux ? Nos » anciens tenoient pour maxime, que s'il y avoit un homme » qui ne labourât point, & une femme qui ne s'occupât point » aux soieries, quelqu'un s'en ressentoit dans l'Etat, & souffroit » ou la faim, ou le froid. Que sera-ce donc aujourd'hui qu'une » infinité de Bonzes, hommes & femmes, vivent & s'habillent » des sueurs d'autrui, & occupent une infinité d'ouvriers à bâtir » de tous côtés, & à orner à grands frais de superbes édifices ? » Faut-il chercher d'autres causes de l'épuisement où étoit l'Em- » pire sous les quatre dynasties Tçin, Si,m, Tcy, Leam, & de » la fourberie qui régnoit alors ?

» Quant à notre Dynastie Tam, les Princes qui en ont été » les Fondateurs, après avoir employé heureusement la force » des armes pour rendre à l'Etat son ancienne tranquillité, » s'occupèrent à la maintenir par de sages loix : &, pour en » venir là, bien loin de rien emprunter de cette vile secte étran- » gère, dès la première des années Tchin-Kouan, (l'an 627) » Tai-Kong se déclara contre elle ; mais il y alla trop mollement, » & le mal ne fit qu'augmenter. Pour moi, après avoir lu & » pesé mûrement tout ce qu'on m'a présenté sur ce point, après » avoir délibéré avec des personnes sages, ma résolution est prise ; » c'est un mal, il faut y remédier.

» Tout ce que j'ai d'Officiers éclairés & zélés dans les Pro-

» vinces, me preſſent de mettre la main à l'œuvre : ſelon eux, » c'eſt tarir la ſource des erreurs qui inondent tout l'Empire, » c'eſt le moyen aſſuré de rétablir le Gouvernement de nos An- » ciens, c'eſt l'intérêt commun, c'eſt la vie des peuples. Le moyen, » après cela, de m'en diſpenſer? Voici donc ce que j'ordonne.

» Premiérement, que plus de quatre mille ſix cents Bonzeries, » qui ſont répandues de côté & d'autre dans l'Empire, ſoient en- » tiérement détruites; conſéquemment, que les Bonzes, hommes » & femmes, qui habitoient ces Bonzeries, & qui montent, de » compte fait, à deux cents ſoixante mille, retournent au ſiècle, » & paient leur contingent des droits ordinaires.

» En ſecond lieu, qu'on détruiſe auſſi plus de quarante mille » Bonzeries moins conſidérables, qui ſont répandues dans les » campagnes; conſéquemment, que les terres qui y étoient » attachées, & qui montent environ à un million de Tçing, » ſoient réunies à notre Domaine; & que cent cinquante mille » eſclaves qu'avoient les Bonzes, ſoient mis ſur le rôle des » Magiſtrats, & ſoient cenſés être du peuple. Quant aux Bonzes » étrangers venus ici pour faire connoître la loi qui a cours dans » leurs Royaumes, ils ſont environ trois mille, tant du Ta-tſin » que du Mou-hou-pa; mon ordre eſt auſſi qu'ils retournent » au ſiècle, afin que dans les coutumes de notre Empire, il n'y » ait point de mélange. Hélas! il n'y a que trop long-tems qu'on » diffère à remettre les choſes ſur l'ancien pied! Pourquoi différer » encore? C'eſt choſe concluë & arrêtée : vu la préſente Ordon- » nance, qu'on procède à l'exécution «.

L'Empereur Vou-Tcong envoya dans toutes les Provinces des Officiers pour annoncer la deſtruction de la Religion de Fo. On fit renverſer les Temples : tous les revenus furent confiſqués & employés à réparer les bâtimens publics; les cloches & les

figures d'airain furent remiſes à la fonte, & on en fabriqua des monnoies : on laiſſa ſeulement, par ordre de l'Empereur, dans chacune des deux Cours, deux Temples & trente Bonzes, & dans les autres endroits, un Temple & quelques Bonzes.

Cette Ordonnance n'eut cependant pas tout le ſuccès qu'on s'en étoit propoſé : l'année ſuivante, l'Empereur mourut, & les Bonzes revinrent en crédit, à force d'intrigues & d'argent.



HISTOIRE



HISTOIRE DE LA RUSSIE ANCIENNE.

LIVRE TROISIÈME.

DE LA RELIGION GRECQUE.

L'ORDRE de saint Basile est le seul qui soit reçu parmi les Grecs : tous leurs Prêtres réguliers sont nécessairement de cet Ordre.

Le mot *Caloyer*, qui signifie bon Prêtre ou bon vieillard, comprend tout ce qui s'appelle Moine dans l'usage ordinaire. Ceux d'entre les Caloyers qui disent la messe, sont Prêtres réguliers : c'est la règle & le ministère.

Les Prêtres réguliers, devenus Moines sacrés, portent le nom d'*Hieromonachi :* ils ne célèbrent que dans les fêtes solemnelles. Il y a des *Papas* toujours entretenus pour desservir les Eglises & les Couvens, dans les cérémonies ordinaires.

Celui qui gouverne le Couvent s'appelle *Archimandrite*, terme qui signifie *Chef* d'hommes retirés dans un lieu caché.

L'Egumène ou le Conducteur, diffère peu de l'Archimandrite;

ces deux titres ſont ſynonymes à celui d'Abbé ou de Supérieur. L'Egumène ſe fait par élection, il eſt changé tous les deux ans, & quand il ſort de ſa charge, on l'appelle *Proëgumène*, ex-Supérieur.

L'Egumène eſt forcé d'uſer de ſon pouvoir avec modération, & de ſe conduire avec la plus grande circonſpection, ſur tout par rapport aux pénitences que méritent les fautes des Moines : trop de ſévérité les diſpoſeroit à prendre le *Turban*, au lieu du bonnet de *Monte Santo*, & le Conducteur feroit plus de Muſulmans que de pénitens.

Leur habit ordinaire eſt noir ou d'un brun foncé. C'eſt une eſpèce de ſoutane ſimple, ſur laquelle on met une ceinture de même couleur. Le deſſus de leur bonnet eſt plat, il forme un cylindre; il eſt noir & a deux oreilles. Une pièce de drap eſt attachée au-dedans du bonnet & leur pend ſur le dos.

Il y a trois ſortes d'habits, qui marquent les trois dégrés de perfection de l'état Monaſtique. Les Caloyers, de l'Ordre inférieur, n'ont que la ſimple tunique d'un drap groſſier. Les Profès l'ont beaucoup plus ample & plus propre. On appelle *Religieux du petit habit*, les plus fervens; mais on donne la *Cuculle* (1) & le *ſcapulaire* (2) aux plus parfaits, que l'on enterre même avec ces marques particulières de perfection : ce dernier état fait les *Religieux du grand habit.*

Il y avoit autrefois des règlemens de l'Egliſe pour retenir les Moines dans leurs Couvens, & les empêcher de ſe mêler des affaires étrangères à la vocation. Ce tems n'eſt plus : la misère des Moines Grecs, & la politique des autres, ont énervé ou fait éluder dans l'Orient & l'Occident, des règlemens ſi ſages & ſi néceſſaires.

L'autorité que ces Moines ſe ſont acquiſe par un faſtueux

(1) La cuculle eſt une longue robe qui a des manches.

(2) Le ſcapulaire eſt une tunique longue & ſans manches.

appareil de dévotion, ou par l'adresse avec laquelle ils se sont insinués dans les intrigues des siècles, en a fait souvent des personnages importans : l'Orient & l'Occident ont eu des Moines négociateurs, des Moines de Cour, des Moines guerriers, des Moines arbitres du sort des Etats. C'est cet esprit d'intrigue & d'ambition, qui a contribué au relâchement de la discipline des Moines Orientaux & Occidentaux.

Les Moines Grecs, ainsi que les Moines Russes, sont des paysans sans éducation, & par conséquent sans principes : jugez de leurs mœurs. Les offices les plus vils leur tiennent lieu de Noviciat. Ils savent lire & écrire bien ou mal, voilà toute leur science. En général, ils sont d'une malpropreté extrême, & leur façon de se nourrir est très-mesquine.

Le mont *Athos* est pour les Grecs, ce que la *Mecque* est pour les Turcs. Le nombre des Moines qui l'habitent, y compris les dignitaires, les Prêtres, les Diacres & les Frères-Lais, est de six mille. Il y a vingt Couvens situés sur cette montagne, dont dix-sept paient au Grand-Seigneur un tribut de 3000 livres par mois. La taxe de chacun est relative à leurs moyens; ainsi les uns paient plus & les autres moins. Ces Couvens ne sont pas soumis à la jurisdiction du Patriarche : toute son autorité sur eux, consiste à leur donner deux Archevêques, dont l'un se tient à *Carsis*, & l'autre à *Sidero-Capi*; mais tous deux relèvent du Métropolitain de Thessalonique.

Depuis la séparation des Eglises Grecque & Latine, celle-ci fait à l'autre les reproches suivans.

1°. De rebaptiser les Latins qui embrassent la religion Grecque.

2°. D'enterrer les restes de l'Eucharistie.

3°. De permettre aux Prêtres de se marier.

4°. De refuser la communion aux femmes qui sont en danger pendant leurs couches.

5°. De ne baptiser les enfans qu'au huitième jour après leur naissance, & de les laisser mourir sans ce Sacrement pendant cet intervalle.

6°. De condamner les Moines qui portent des caleçons, ou qui mangent de la viande lorsqu'ils sont malades.

7°. De croire que tout ce qui a du levain est animé.

8°. D'imiter les purifications Judaïques.

9°. De regarder comme un abus du culte de se couper les cheveux & la barbe, selon l'usage des Romains.

10°. L'addition faite au Concile de Nicée, pour exprimer que le Saint-Esprit procède du père par le fils, au lieu de procéder du père & du fils, comme le croit l'Eglise Latine.

11°. D'administrer les Sacremens d'une manière différente de l'Eglise Latine.

Voila les griefs essentiels sur lesquels l'Abbé *Fleury* a judicieusement remarqué que ces hérésies, imputées aux Grecs, n'étoient la plupart que des conséquences tirées de leur doctrine & de leur conduite, mais qu'ils ne les avouoient pas.

Les Grecs ont quatre Lithurgies : celle de saint Jacques, qui exige près de cinq heures de suite : celle de saint Basile, qui n'est, pour ainsi dire, qu'un abrégé de celle de saint Jacques : celle de saint Chrysostôme, qui est une réduction des deux autres : celle de saint Grégoire, qui porte le nom de *Préconsacrée*, & qui est une collection de prières.

Les Turcs ont défendu aux Grecs l'usage des cloches : ils se servent de bassins de métal, sur lesquels ils frappent avec de petits marteaux.

Dans la prière, ils se tournent vers l'Orient & prient debout. On commence toujours par le signe de la croix, en joignant les trois premiers doigts de la main droite, par où l'on signifie *que la Divinité est en trois personnes.* On les conduit du front au-dessous

de la poitrine, & ensuite de l'épaule droite à l'épaule gauche, ce qui n'est pas moins mystérieux dans cette figure de la croix.

Les trois doigts conduits au front, indiquent que *la Divinité habite aux cieux;* conduits au-dessous de la poitrine, ils rappellent à-la-fois quatre grands Mystères : l'*Incarnation*, le *Crucifiement*, la *Sépulture*, & la *Descente de Jésus-Christ aux enfers.*

Les trois doigts appliqués à l'épaule droite, marquent que *Jésus-Christ ressuscité, s'est assis à la droite de son père.*

Enfin, l'épaule gauche étant un type de la réprobation des méchans, par le mouvement des trois doigts vers cette partie, le Grec demande à Dieu de n'être pas mis au nombre des réprouvés, & d'être délivré de la puissance du *Démon.*

Presque tous les Mystères de la Religion Grecque, offrent successivement une multitude d'allégories également ingénieuses & inutiles, amenées de fort loin, & tout-à-fait inconnues au fondateur du Christianisme.

Les Grecs, tout bien compté, n'ont qu'environ 130 jours dans l'année où ils peuvent manger de la viande. Ils ont quatre grands jeûnes ou quatre Carêmes. Le premier commence le 15 Septembre, ou 40 jours avant Noël. Le second est notre Carême, qui précède immédiatement Pâques, selon le vieux style. Comme les Grecs n'ont pas adopté la réforme du Calendrier, ils appellent leur troisième jeûne, *le jeûne des Apôtres*, & l'observent dans la pensée que les Apôtres se préparèrent alors par la prière & par le jeûne, à annoncer l'Evangile. Ce jeûne commence la semaine après la Pentecôte, & dure jusqu'à la fête de saint Pierre & saint Paul. Ainsi le nombre des jours de jeûne n'est point limité; il y en a plus ou moins, selon que la Pentecôte est avancée ou reculée.

Le quatrième Carême commence le premier d'Août, & ne dure que jusqu'au quinze. C'est par ce jeûne qu'on se dispose à célébrer la fête de l'Assomption de la Vierge. Ce jeûne est

obſervé ſi rigidement, que les Religieux n'oſent pas même manger de l'huile. Tout le monde ſe croit obligé de s'acquitter de ce devoir. Cette abſtinence n'eſt ſuſpendue que le 6 Août, qui eſt le jour de la Transfiguration : on mange de l'huile & du poiſſon ce jour-là.

A ces quatre jeûnes, il faut ajouter les ſuivans.

Celui du 28 Août, en mémoire du Martyre de S. Jean-Baptiſte. Celui de 14 jours, pour ſe préparer à la fête de l'Exaltation de la Croix. Mais il n'y a guère que les Religieux qui l'obſervent, & ils s'abſtiennent de viandes, de lait, de beurre, de fromage, de tout poiſſon qui a des écailles, des nageoires & du ſang.

Dans le Carême qui commence au 15 de Septembre, comme dans les jeûnes ordinaires des Mercredi & Vendredi de chaque ſemaine, il eſt permis de manger toute ſorte de poiſſons.

Les Grecs admettent le même nombre de Sacremens que les Romains, & ils croient comme eux à la Tranſubſtantion. Il y a deux honneurs ou deux adorations rendus à ce ſymbole du pain & du vin.

Le premier eſt une vénération qu'on leur rend, lorſqu'ils ne ſont encore que bénis, ou *Antitypes;* mais ce culte eſt ſubordonné. Lorſqu'on les honore ainſi, on dit : *Seigneur, ſouvenez-vous de moi dans votre Royaume : je crois, Seigneur, que vous êtes Jeſus-Chriſt, le Fils du Dieu vivant.* Ces paroles s'adreſſent directement à Jéſus-Chriſt ſous les ſymboles du pain & du vin que le Prêtre préſente au peuple.

Le ſecond honneur que l'on rend aux Antitypes, n'eſt pas une ſimple vénération, mais un *culte de latrie*, une véritable adoration. Elle commence dès que les ſymboles ont été conſacrés, & que le Prêtre, debout à l'entrée du ſanctuaire, crie à haute voix : » *Que chacun s'approche avec foi, reſpect & amour* «.

Il falloit être bien inſtruit de cette lithurgie, avant de reprocher



A.A. *Pain de la Communion chez les Grecs et les Russes.*

B. *L'Etoille.*

C.C. *Le Chandelier à deux et à trois branches.*

D. *L'Evantail.*

E. *Pretre en fonction dans la Lithurgie.*

aux Grecs que leur culte pour ce ſymbole ſacré, étoit moins reſpectueux que le culte Romain.

L'Anglois *Whéler* demandoit à l'Evêque de *Salone* ce qu'il penſoit ſur la Tranſubſtantiation ; ce Prélat lui répondit ſur le champ : » Comme le Soleil eſt au ciel, & ne laiſſe pas de donner » ſa lumière & ſa chaleur à toute la terre ; ainſi, quoique Jéſus- » Chriſt ſoit dans les cieux, il ne laiſſe pas d'être dans le ſacrement, » par ſa puiſſance divine & par ſon influence «. Cette croyance eſt poſitive.

Le peuple eſt obligé de ſe confeſſer une fois l'année, avant le commencement du grand Carême, & les Prêtres une fois le mois. Des voyageurs prétendent » que ſi un pénitent s'accuſe » d'avoir volé, le *Papas* lui demande d'abord ſi c'eſt à un homme » du pays, où à un franc ? Si le pénitent répond que c'eſt à un » franc, il n'y a point de péché, dit le Papas, pourvu que nous » partagions le butin «.

Le Peuple comme le Clergé, communie ſous les deux eſpèces, & reçoit de la main du Prêtre le pain & le vin conſacrés, dans une cuiller. Les Laïques communient debout à la porte du ſanctuaire, les hommes les premiers, & les femmes enſuite. Les uns & les autres s'y préparent par le jeûne, par de nombreux ſignes de croix, & par des proſternations.

On porte la Communion aux malades, mais cela ſe fait avec beaucoup de ſimplicité, & ſans avertiſſement. Le Prêtre la porte ſous ſon bras, dans une boîte qu'un petit ſac renferme.

Les Grecs baptiſent & confirment en même-tems. Ils font porter leurs enfans à l'Egliſe le huitième jour après la naiſſance. C'eſt une coutume fort ancienne du Rite Grec, & une imitation de la préſentation de Jéſus-Chriſt au Temple de Jéruſalem. Cependant, ſi l'enfant ſe trouve en danger de mort, on le baptiſe d'abord, de crainte, diſent-ils, qu'*il ne meure hors de la lumière.*

Le Prêtre s'avance à l'entrée de l'Eglise, pour recevoir l'enfant ; & lui donner la bénédiction, comme autrefois St. Siméon à Jésus-Christ. Là, il le marque d'un signe de croix sur le front, sur la bouche & sur la poitrine. Cette cérémonie préliminaire le dispose à recevoir le baptême, & cela s'appelle *sceller l'enfant.*

Cette première cérémonie est suivie d'une prière du Prêtre. Il prend ensuite l'enfant entre ses bras, & l'élève devant la porte de l'Eglise, ou devant l'Image de la Vierge, en faisant quelques signes de croix sur lui.

Le Baptême se fait par une triple immersion ; mais avant d'administrer ce sacrement, le Prêtre souffle trois fois sur l'enfant, comme pour l'exorciser & le délivrer de la puissance du Diable ; cela fait, il le plonge trois fois dans le Baptistère, en nommant à chaque immersion une personne de la Trinité.

Les parens qui présentent l'enfant, ont soin de faire chauffer l'eau du Baptistère, & d'y jetter des fleurs odoriférantes. Pendant que l'eau se chauffe, le Prêtre la bénit, la souffle, & y verse de l'huile. De cette huile il oint l'enfant en forme de croix.

L'huile est le symbole de la réconciliation de l'homme avec Dieu. Cette onction se fait sur le front, sur la poitrine, autour des oreilles & sur les reins, en prononçant ces paroles : *le serviteur de Dieu est oint.*

A l'onction de la poitrine ou de l'estomac, le Prêtre dit, *pour la guérison de l'ame & du corps ;* à celle des oreilles, *afin que la foi puisse être reçue par l'ouie.*

Si c'est un garçon que l'on baptise, le parrain se rend aux fonts ; si c'est une fille, la marraine s'y présente. L'un & l'autre se croient indispensablement obligés de prendre soin de l'éducation de l'enfant, comme s'ils en étoient le père & la mère. Ceux qui ont présenté l'enfant au Baptême, ne s'allient point ensemble. Un parrain ne peut pas épouser la veuve de son compère ; ni le

le fils de celui-là, la fille de celui-ci. Les familles qui se sont unies par cette cérémonie, ne peuvent s'allier ensemble qu'à quelques générations de-là, si elles ne veulent se rendre coupables d'inceste, & encourir les censures de l'Eglise. Ces scrupules ont une ancienne origine : les Grecs ont regardé comme indécent qu'un homme épousât la même fille qu'il avoit tenue sur les fonts. On est parti de-là pour aller plus loin.

Il faut remarquer dans la triple immersion des Grecs, la mort, la résurrection & l'immortalité du Chrétien. La première immersion enterre le *vieil homme*, la seconde le régénère & lui rend la vie, & la troisième l'élève à la vie éternelle.

Les Prêtres Grecs ne se bornent pas à ces ablutions : en récitant les prières marquées dans le Rituel, ils lavent encore la chemise de l'enfant, & la décrassent avec une éponge neuve, en lui disant ces paroles : *Te voilà baptisé, éclairé de la lumière céleste, muni du Sacrement de Confirmation, sanctifié & lavé au nom du Père, du Fils & du Saint-Esprit.*

Les Grecs n'attendent pas que les malades soient à l'extrémité pour leur administrer l'Extrême-Onction : on la donne aux personnes indisposées, comme à celles qui sont dangereusement malades : *Il faut*, disent-ils, *en tout tems consoler les Chrétiens dans les souffrances du corps & dans celles de l'ame.* En conséquence, l'onction se fait aux pénitens, aux pécheurs coupables de quelques grands crimes, aux personnes languissantes, aux malades comme aux mourans. Ils tirent l'origine de cette coutume de la parabole du *Samaritain* ; & pour rendre la conformité plus parfaite, ils mêlent du vin à l'*apomuron*, parce que le Samaritain employa l'huile & le vin à la composition dont il se servit pour la guérison du voyageur blessé par les brigands.

Les Grecs font des vœux particuliers dans les maladies graves, & promettent des offrandes, comme dans la Religion Latine.

Les Grecs ne favent guère à quoi s'en tenir fur le Purgatoire, & ils ne font pas moins embarraffés au fujet de l'Enfer. En général, ils renvoient la décifion du falut & de la réprobation à la fin du monde, fans pouvoir déterminer où font détenues les ames des morts jufqu'à la réfurrection. Dans cette incertitude, ils prient pour elles, efpérant fléchir la miféricorde de Dieu.

La manière d'ordonner les Prêtres dans l'Eglife Grecque, fe fait rapidement, fi on en juge par l'ordination de *Photius*, qui de Laïque fut fait Moine, Lecteur, Sous-Diacre, Prêtre & Patriarche dans fix jours.

Les Prêtres ont la permiffion de fe marier, & même ils doivent fe marier une fois, mais les fecondes noces leur font défendues. Les Moines ne peuvent fe marier; les Laïques le peuvent jufqu'à trois fois, la quatrième eft regardée comme polygamie. C'eft d'après cette idée qu'ils ne mangent point de coqs, de même que les Ruffes, parce que, felon eux, ces animaux font polygames.

Le culte extérieur fe fait avec pompe; les ornemens font très-riches, la plûpart font brodés en perles & pierres fines de couleur. Ils ont un grand nombre de vaiffeaux facrés d'or & d'argent, & de croix d'or artiftement travaillées, de Rituels & d'autres Livres d'Eglife qui font couverts de pierres précieufes.

Les Grecs ont auffi des fuperftitions; mais quel eft le peuple qui n'en a point?

L'entrée des Eglifes eft interdite aux femmes en certains cas: alors elles font obligées de refter à la porte, comme fi leur fouffle étoit empoifonné. En cet état, il ne leur eft pas permis ni de communier, ni de baifer les images. L'Occident ne traite pas avec la même rigueur les femmes en cet état; mais en revanche les hommes ignorans leur attribuent une multitude de mauvais effets dont l'imagination des Grecs ne s'eft pas encore avifée.

La vénération des croix, des reliques & des images est très-grande en Grèce. Leur culte consiste dans des signes de croix, des inclinations multipliées & des prosternations.

Les images supposent des Saints, & les Saints des Pélerinages: les Pélerinages doivent se trouver nécessairement avec les fêtes & les processions.

C'est principalement aux endroits où les Saints se sont distingués, que s'adressent les Pélerinages des dévots, & c'est dans la peine du voyage que consiste la dévotion. Ils attribuent une espèce de sainteté à quelques fontaines dont ils croient les eaux miraculeuses, sur-tout quand elles sont dédiées à un Saint. C'est-là un reste du Paganisme, commun aux Grecs & à plusieurs nations de l'Occident.

Ils aiment beaucoup à visiter les Eglises & les Chapelles, à baiser les images, à les régaler de quelques grains d'encens.

Les Grecs s'abstiennent de manger du sang & de la chair des animaux étouffés: cet usage tient du Judaïsme.

Les passions dépitées, le veuvage, les dévotions tardives, y font des Magdelaines mitigées, qui travaillent à se convertir dans les Couvens de femmes.

Lorsqu'une personne meurt, la femme, les enfans, les parens, les amis du défunt, poussent des cris, se frappent la poitrine, s'arrachent les cheveux, déchirent leurs habits, & peignent le désespoir dans toute son énergie. Mais ces cris, ces gémissemens, ces signes extérieurs d'une douleur profonde, ne sont souvent que les expressions & les gestes des Acteurs qui jouent bien leurs rôles. A leur défaut, on a recours à des Pleureuses de louage, qui n'ont pas d'autre métier, & qui l'exercent d'après le costume oriental. On lave le corps du défunt, & on le revêt de ses plus beaux habits: il est gardé par des Moines ou Prêtres qui prient sans cesse pour lui. Neuf jours après l'enterrement,

on envoie à l'Eglise le *Coliva*, qui consiste en bled de froment; cuit & arrangé dans un grand bassin, garni d'amandes pelées, de raisins secs, de grenades & d'autres fruits, entremêlés de plantes odoriférantes, & surmontés d'un bouquet de fleurs réelles ou artificielles que l'on tire de Venise.

Cette offrande, & de plus nombreuses encore, ont lieu plusieurs fois dans le cours de l'année, & vont en grande partie de l'Eglise chez le Prêtre. Cet usage a été établi, dit-on, pour faire souvenir les fidèles de la résurrection des morts, suivant ces paroles de Jésus-Christ en St. Jean: *Si le grain de froment ne meurt après qu'on l'a jetté en terre, il demeure seul; mais quand il est mort, il produit beaucoup de fruits.* Je ne vois rien dans ces paroles qui ait rapport à l'Offrande, mais je conçois que les Grecs ont tiré parti de tout. La plûpart de ces Prêtres ont l'esprit peu élevé au-dessus des traditions populaires, & ne prennent pas la peine de puiser leur Théologie & les Cérémonies de leur culte dans la source ancienne qui se rapproche le plus de celle des Latins. Le plus grand nombre de ceux qui forment le Clergé Grec, est ignorant ou corrompu; ainsi la Religion est défigurée par l'ignorance ou la mauvaise conduite de ceux qui l'enseignent & qui la professent. D'autre part, l'extrême ignorance des peuples sur cet objet, les attache à leur superstition, & celle des Pasteurs la nourrit. Mais comme les peuples croient tout ce qu'on veut, ce n'est pas leur faute si on ne leur donne pas des choses raisonnables à croire.

Depuis la séparation des Eglises d'Orient & d'Occident, on a tenté vingt fois de procurer leur réconciliation: vingt fois elle eût été possible, si l'esprit de paix & de charité eût été joint à l'examen des dogmes, & si le désir d'exciter les Chrétiens à vivre selon les principes de Jésus-Christ, eût été secondé par ce zèle pur que chacun s'attribue pour les fidèles de sa communion;

on auroit évité par-là les erreurs essentielles, sans perdre de vue la bonne intention, principalement quand la foi n'est pas en péril, auquel cas même il faut incliner encore à la paix & à la charité : c'est en ramenant les idées simples & primitives, les expressions naturelles, que l'on rectifie les idées fausses, les erreurs dans l'interprétation, les hérésies, les schismes, & que l'on fait taire les passions & les préjugés des sectes.

Être Chrétien n'est autre chose qu'être humain, charitable, pacifique, conformément aux règles & aux principes que la morale de Jésus-Christ nous donne de l'humanité, de la charité & de la paix : à quoi la Religion ajoute une foi simple, que la dignité & la supériorité du Législateur exigent de nous, sans y mêler ces idées complexes & embarrassées, ces expressions hyperboliques, ces distinctions subtiles, qui peu à peu ont multiplié à l'infini les opinions, formé des sectes, détruit la tolérance & la charité envers ceux qu'il ne plaisoit pas à Dieu d'éclairer de ses lumières, & qui ont rendu la réconciliation impossible. Quant aux mystères, il n'a demandé que la docilité, parce qu'il n'y a point de proportion entre le mystère & la raison.

Par quelle fatalité étrange les Chrétiens sont-ils plus divisés entr'eux, moins tolérans, moins pacifiques, moins charitables les uns envers les autres, que les peuples mêmes du Paganisme?

Les Païens s'entre-communiquoient leurs Dieux & leurs dogmes : il se faisoit entr'eux une espèce de commerce d'idées & d'opinions, qui ne les entraîna jamais à s'anathématiser réciproquement. Dans le culte insensé qu'ils rendoient à leurs Dieux, si différens les uns des autres dans leurs fonctions & leurs attributs, ils sembloient aller de bonne foi à leur but, & n'excluoient des *Champs-Elizées* que les impies, & ceux qui renonçoient aux devoirs moraux, en s'abandonnant aux vices & aux crimes. L'Histoire fidèle des erreurs du Paganisme, prouve que les diffé-

rentes manières de servir les Dieux, n'empêchèrent jamais l'union & la fraternité des Païens de différens cultes ; & les Chrétiens qui ont détruit le Paganisme, sont divisés.

On avoit établi sous le Patriarchat de *Photius*, dans la puissance apostolique du Chef de l'Eglise, une autorité temporelle, supérieure à celle des Rois. Cet abus ne pouvoit manquer de devenir avec le tems, un sujet de séparation entre les Eglises Grecque & Latine.

Cette suprématie des successeurs de saint Pierre devint la première cause de la désunion des esprits, de celle des cœurs, & du divorce des deux Eglises.

Les Papes soutenoient leur jurisdiction universelle avec les subtilités des siècles d'alors, & les hauteurs de la Cour Romaine indisposèrent l'Empereur Basile.

Les prétentions du Pape *Adrien* sur la Bulgarie, la forme qu'il prescrivit pour la tenue d'un Concile à Constantinople, selon les usages Romains, mettoit l'Eglise Grecque sous la dépendance, & le Pape au-dessus des Conciles universels ; ces prétentions étoient plus propres à éloigner les esprits qu'à les concilier.

Le Pape *Jean VIII* poussa les choses encore plus loin : n'usant d'aucun des ménagemens nécessaires, il menaça le Patriarche *Ignace* en 878, de l'excommunier & de le déposer, si dans le terme d'un mois, pour tout délai, tous ceux que le Patriarche avoit ordonnés Evêques, Prêtres, &c. n'étoient pas hors de la Bulgarie.

Depuis cette époque, jusque vers le milieu du onzième siècle, on mit de part & d'autre, dans cette grande affaire, une opiniâtreté mêlée d'orgueil ; on se laissa guider par ce zèle qui ne garde aucune modération, & que le peuple prend par-tout pour un effet de la véritable Religion.

Vers cette même époque, Michel *Cérularius*, Patriarche de

Conſtantinople, attaqua les *Latins* ſur les *Azymes* & le *Sabat*, leur reprochant la célébration de l'Euchariſtie avec les Azymes, & le jeûne du Samedi à l'imitation des Juifs.

Innocent III contribua encore plus que ſes prédéceſſeurs à entretenir ce grand ſchiſme par des prétentions excluſives, des queſtions purement arbitraires, des diſtinctions & des ſubtilités qu'il auroit dû enſevelir avec beaucoup d'autres, ſous la pouſſière des Ecoles.

Pour mieux établir la ſupériorité de ſon droit, il fait reſſembler la Puiſſance *ſpirituelle* à l'ame de l'homme, & la *temporelle* au corps. Il compare enſuite ces deux Puiſſances aux deux grandes lumières du ciel : celle du Pontife au *Soleil*, & celle des Rois à la *Lune*.

Comme Innocent III fondoit la puiſſance de ſon ſiége ſur les autorités dont s'étoient munis ſes prédéceſſeurs, & principalement ſur la prétendue *donation de Conſtantin* & les *fauſſes Décrétales*, il ſuivit auſſi ce ſyſtême de politique, dont les maximes étoient de mêler les intérêts temporels avec les ſpirituels; de rendre les Pontifes Romains juges & arbitres ſuprêmes de ces intérêts, comme les ſeuls Vicaires de Jéſus-Chriſt, à qui toute la terre appartient; d'étendre ſans aucune meſure les immunités Eccléſiaſtiques; de multiplier à l'infini les appels au Tribunal de Rome; de ſouſtraire les Eccléſiaſtiques à la puiſſance ſéculière, &c.

Toutes ces maximes contribuèrent beaucoup à la fondation de nouveaux Ordres Religieux, à l'établiſſement d'un grand nombre de pratiques de dévotion, de retraites & d'auſtérités extraordinaires. Le premier fruit de ces pratiques revenoit au Pape; elles enlevoient des ſujets nombreux, des hommes utiles aux Princes & aux Etats, & livroient ſi abſolument les conſciences à ſon pouvoir, qu'en ce tems-là l'excommunication étoit la

chose du monde la plus effrayante, & l'arme la plus terrible de toutes.

Les menaces, les voies de fait, les anathêmes & les excommunications, faisoient tomber les armes des mains des Princes qui avoient le courage de soutenir leurs droits par la force : leurs sujets, injustement déliés du serment de fidélité, devoient, sous les mêmes peines, les abandonner & les fuir.

Comme la plus grande partie de ce systême étoit inconnue à l'Eglise Orientale, au lieu de contribuer à la réunion des Grecs, il servit à les éloigner davantage des Romains.

Les désordres qui accompagnèrent les Croisades, & les excès honteux des Croisés envers les Grecs, aliénèrent encore plus fortement les esprits : on ne s'occupa plus qu'à parer les coups de son ennemi, & à lui en porter à son tour.

Enfin, la réunion des Eglises fut portée au Concile de Lyon, & convoquée au mois de Mai de l'année 1274, sous l'Empereur Michel *Paléologue* : le schisme fut abjuré en son nom, la réunion se fit en plein Concile, d'une manière authentique & conforme aux idées de la Cour de Rome; mais toutes les déférences de l'Empereur aux vues du Saint-Siége devinrent bientôt infructueuses.

Le Pape *Jean XXI* trouva que la profession de foi du Patriarche *Vellus* étoit entortillée & obscure; que sa déférence au Saint-Siége n'étoit qu'extérieure & précaire.

Le Pape *Nicolas III* exigea davantage dans la Profession de foi particulière, dont il envoya la formule à Constantinople.

En examinant de sang froid, avec impartialité, les objets de controverse, ils se réduisent à deux points. 1°. La Cour de Rome exigeoit la suprématie universelle; & cette autorité formidable révoltoit les Grecs, qui vouloient bien la partager, & non la céder en entier. 2°. Rome vouloit gouverner les Eglises d'Orient;

&

& le Clergé Grec faifoit valoir fon ancienneté, pour ne point adhérer aveuglément à la doctrine des Latins.

La politique & le befoin des circonftances firent faire fucceffivement d'autres démarches auffi infructueufes. La réunion fignée au Concile de Florence, fut nulle comme le refte : on y difputa beaucoup & vivement, on ne ftatuoit rien; on ne convertit perfonne. Le St. Efprit fans doute n'avoit aucune part à ces difputes ni à ces vétilleufes fubtilités.

Voilà en fomme, à quoi aboutirent toutes les négociations entamées depuis le milieu du neuvième fiècle, jufqu'à la perte de la bataille de *Varmes*, près du Pont-Euxin, entre *Cadiflas*, Roi de Hongrie, & *Amurat*, Empereur des Turcs.

Ce revers fut le dernier coup porté aux efpérances de Jean *Paléologue*, qui jufqu'alors avoit pu fe flatter encore de réunir les Latins à fes intérêts, en ramenant les Grecs à leur croyance & à leur Eglife. De fauffes vues de Religion, qui n'ont que trop fouvent porté atteinte aux intérêts du Chriftianifme, avoient exigé depuis long-tems, que les Grecs ne fuffent fecourus qu'à condition qu'ils conformeroient entièrement leurs ufages & leur croyance aux volontés du Chef de l'Eglife Latine. On ne vouloit pas prévoir que la deftruction de l'Empire d'Orient & les progrès des Mahométans, ne pourroient qu'affoiblir & déshonorer le Chriftianifme d'Occident; on n'écoutoit que cette paffion impétueufe, cachée fous le nom de zèle, qui ne cédant ni aux befoins de l'Etat, ni aux intérêts des peuples, ne fe conduit que par des vues abfolument humaines, pour fe multiplier des fidèles, & amener les ames captives à fes volontés.

La perte de la bataille de *Varmes* fut due à ce zèle inconfidéré, qui venoit de faire rompre une trève faite avec les Turcs, & jurée fur l'Évangile. Le Cardinal *Julien* ofa colorer ce manque de foi, & lever tous les fcrupules des Princes chrétiens, par une

abſolution donnée au nom du Vicaire d'un Dieu qui commande d'être fidèle & religieux aux promeſſes, même à notre dommage & envers nos plus grands ennemis.

Jean *Paléologue*, n'eſpérant plus d'être ſoutenu par les Latins, ne voulut plus entendre parler de réunion.

Depuis 1444 juſqu'au règne de Pierre-le-Grand incluſivement, l'Orient, Conſtantinople & la Ruſſie, ont perſévéré dans leur croyance. Toutes les démarches faites ſous le règne de Conſtantin *Paléologue* pour cette réunion, n'étoient que feinte, diſſimulation & politique de part & d'autre.

On peut juger de l'averſion que la ſuprématie des Papes & les controverſes des deux Egliſes avoient inſpirée aux Grecs, par ces paroles de l'Amiral de leur flotte : lorſqu'il vit l'armée des Turcs qui aſſiégeoit Conſtantinople, il dit : *Il vaut mieux voir dominer le turban dans Conſtantinople, que le chapeau d'un Cardinal Latin.*

C'eſt ainſi que le ſchiſme des deux Egliſes s'eſt entiérement conſommé ; ce que le génie de Photius avoit achevé, l'adreſſe de Michel Cérularius le cimenta à jamais. La haine réciproque a poſé des bornes que le tems n'a pu arracher ; & depuis cette époque, nulle réunion véritable n'a rapproché Conſtantinople & Rome.

Après avoir démontré l'erreur d'un faux zèle, il faut en plaindre les effets, & penſer que le culte agréable à Dieu eſt en-deçà ou au-delà des deux extrémités que parcourent la plupart des hommes, l'ambition & le fanatiſme.



Dessiné par Dormaisons *Dirigé par Sie.* *Gravé par Chenu*

EVÊQUE RUSSE

en habit de cérémonie.

DE LA RELIGION RUSSE.

La Religion Ruſſe eſt la fille de la Religion Grecque, & les Ruſſes ſuivent aſſez conſtamment les Dogmes, les Rites, la Lithurgie de la Communion Grecque. Les actes privés de leur Religion, les prières, les jeûnes des mercredis & vendredis l'obſervation ſcrupuleuſe du même nombre de carêmes, le culte extérieur du peuple & les ſuperſtitions ſont à peu près les mêmes.

Ce fut Nicolas *Chryſoberge* qui établit cette Lithurgie, & qui la ſoumit immédiatement aux Patriarches de Conſtantinople. Cette ſoumiſſion dura juſques vers la fin du 16e ſiècle. A cette époque, *Jérémie*, Patriarche Grec, créa le premier Patriarche Ruſſe, avec le conſentement du Clergé de la Nation.

La verſion de la Bible Ruſſe eſt en langue Slave, & faite d'après le Grec des Septante. C'eſt auſſi en cette langue que ſe célèbrent la Meſſe & les Offices divins. Une grande partie de la Meſſe eſt récitée à voix baſſe. Les Ruſſes vénèrent les *Antitypes* bénis, & adorent les Antitypes conſacrés dans le même eſprit que les Grecs. Depuis la Préface juſqu'à la Communion, on ferme les portes du Sanctuaire, & l'on tire un rideau qui couvre entièrement l'autel. Dans la ſemaine de Pâques, les portes du Sanctuaire reſtent toujours ouvertes, même pendant la Meſſe.

Il n'y a ni ſiéges, ni bancs dans les Egliſes : le Souverain & tous les Laïques y ſont debout, la tête découverte pendant l'Office. Le Souverain, l'héritier préſomptif de la Couronne, & quelques Seigneurs privilégiés, ſont les ſeuls qui peuvent entrer dans le Sanctuaire.

Il n'étoit permis autrefois qu'aux ſeuls Chrétiens du Rit Grec, d'entrer dans les Egliſes : ſi quelque étranger en obtenoit la permiſſion, elle étoit regardée comme une faveur extraordinaire; & après qu'il en étoit ſorti, on avoit recours à l'eau bénite & à l'encens pour purifier l'Egliſe, que l'on regardoit alors comme profanée. Il en étoit de même de l'entrée des cimetières. Ces préjugés, nés de l'antipathie des Egliſes Grecque & Latine, ſont détruits dans les villes, mais ils règnent encore ſur l'eſprit du peuple, comme dans l'iſle de *Fuerté-Ventura*, l'une des Canaries. Un Médecin qui a voyagé dans cette Iſle, rapporte qu'ayant eu occaſion de rendre de grands ſervices aux *Guanches* qui l'habitent, il obtint d'eux la liberté de viſiter leurs cavernes ſépulchrales; faveur qu'ils n'accordent à perſonne, & qu'on ne pourroit ſe procurer malgré eux, ſans expoſer ſa vie aux derniers dangers. Ce peuple a une extrême vénération pour les corps de ſes ancêtres; la curioſité des étrangers paſſe dans ſon eſprit pour une profanation.

Les Meſſes Ruſſes & les Offices publics conſiſtent en beaucoup de petites cérémonies, de chants & de prières, auxquels le peuple ne répond que par des ſignes de croix multipliés, par des proſternations le front contre terre, & par ces mots, *Goſpodï Pomilouï; Seigneur, ayez pitié.* De tems en tems on y fait la lecture de quelques Pères de l'Egliſe. On prêche très rarement, & ſeulement à la Cour. Dans les fêtes ſolemnelles, le Clergé eſt magnifiquement vêtu, & les ornemens ſont dans le goût de ceux des Grecs. Les Ruſſes n'ont point de livres de Cantiques; leurs Chantres, très-nombreux, ne chantent que des Pſeaumes, & la muſique inſtrumentale n'eſt pas tolérée dans les Egliſes.

Dans le culte privé, les Ruſſes font la prière devant des images qui repréſentent communément le Sauveur, la Vierge, le Patron de la perſonne, & ſur-tout St. Nicolas.

Dans les maisons, il y a toujours une image pendue vers la fenêtre; dans les rues, il y en a d'exposées à la dévotion publique : quelque pressés que soient les passans, ils s'arrêtent devant elles, & les saluent de plusieurs révérences entremêlées de signes de croix.

La première chose que l'on fait généralement en entrant dans une chambre, c'est de chercher des yeux l'image, de la fixer avant tout, de faire le signe de la croix; après quoi on salue le maître & la maitresse de la maison.

La plupart de ces images ont des traits exagérés qui les rendent hideuses; elles sont grossièrement peintes d'après le gothique Grec (1). On regarde comme un péché de les vendre; mais on ne se fait point de scrupule de les exposer dans les marchés, & de les troquer contre de l'argent : lorsqu'elles sont altérées par le tems ou par quelque autre cause, l'usage est de les enterrer ou de les jetter dans l'eau. Ces images multipliées à l'infini, sont richement ornées dans plusieurs maisons : on ne leur voit ordinairement que la tête & les bras; le reste est couvert d'un relief d'or ou d'argent, sur lequel on a incrusté des pierreries de différentes couleurs; d'autres aussi sont couvertes de perles orientales.

L'image de saint Nicolas a la prééminence sur toutes les autres parmi le peuple : s'il associe ordinairement le Tzar à Dieu, lorsqu'il s'agit de quelques affaires importantes, la même chose arrive

(1) Les siècles gothiques n'ont point laissé en Russie, comme ailleurs, de ces monumens où la hardiesse & la majesté respirent à travers les ruines du goût & de l'élévation : tous les Temples y sont bâtis à la manière des Grecs : leurs sommets, d'une uniformité maussade, se terminent tous par un dôme entouré de quatre plus petits. Les images de l'intérieur des Temples se ressemblent toutes : les figures en sont lugubres & monotones, & d'un sombre sans intérêt; elles portent l'empreinte du pinceau de l'esclavage, & d'une imagination noire, triste & terrassée.

à l'égard de saint Nicolas. Le commun du peuple dit » que saint » Nicolas n'a pas voulu être Dieu; mais que ce Saint reprendra » sa place après le règne de Dieu le Père «. Il croit aussi que c'est le Prophête Élie qui roule carrosse quand le tonnerre se fait entendre.

La veille & le jour des Fêtes solemnelles on allume une multitude de petites bougies devant les images; & les domestiques, qui sont par-tout les singes de leurs maîtres, ne manquent pas de faire la même chose devant celles qui sont dans leurs chambres ou *vizbès* : il en résulte de terribles accidens. En général, les maisons sont de bois, sur-tout celles des domestiques : elles sont formées de poutres grossières, placées horizontalement les unes sur les autres, & calfatées de mousse. Le peuple Russe, grand dormeur, sommeille à volonté de jour & de nuit, à l'instant même où il cesse d'agir. Les bougies placées contre des matières combustibles, y mettent le feu pendant que les domestiques dorment; & de-là la fréquence de ces incendies dont les nouvelles publiques font mention, & dont on regarde les détails comme exagérés, quoiqu'ils soient malheureusement très-vrais. La perte occasionnée par celui qui a eu lieu cette année 1782 à Pétersbourg, a été évaluée à quinze millions de nos livres : presque toutes les boutiques ont été réduites en cendres; & ce malheur entraînera peut-être la ruine de plusieurs Négocians étrangers, obligés, pour vendre leurs marchandises aux Russes, de leur faire crédit, & de leur accorder de longs délais. Ces désastres fréquens devroient bien faire proscrire à jamais l'usage fanatique qui en est le foyer permanent; mais l'usage est un voile qui cache aux yeux des Souverains & des peuples leurs véritables intérêts : les grands hommes seuls le déchirent; & un grand Prince semble être l'ouvrage de plusieurs siècles.

Le peuple passe rarement devant une Eglise sans s'incliner pro-

fondément, sans faire des signes de croix, & sans dire *Gospodi-Pomiloui.* Lorsque la conscience lui reproche quelques grands crimes, il n'ose pas entrer dans l'Eglise; mais il se prosterne devant la porte, le visage contre terre, & la bat avec le front. Ces démonstrations extérieures de dévotion ou de pénitence tiennent bien plus à l'usage, au fanatisme, qu'à la Religion. Il n'est pas rare de voir des hommes du peuple diriger de loin leurs pas vers une Eglise, faire de nombreux signes de croix, en demandant à Dieu de leur fournir l'occasion de prendre quelque chose. Après cette cérémonie, ils rodent, cherchent, trouvent, volent, & reviennent devant la même Eglise remercier Dieu de l'occasion qu'il leur a fournie. Les peuples des Isles de la mer du Sud ne sont pas plus habiles à succéder.

Le commun du peuple dit bonnement : » Quand je trouve sous » ma main quelque chose qui me convient, pourquoi ne le pren- » drois-je pas? Il faut pécher, si l'on veut que Dieu pardonne «.

Voltaire dit quelque part » que les hommes sont superstitieux » par coutume & fripons par instinct : en marchant au milieu » des abus, il lui semble marcher dans les déserts de la Lybie, » où le sang est sucé par des insectes, quand les lions ne s'en » abreuvent pas «... Il ajoute, pour expliquer ces contradictions : » Regardez une girouette, elle tourne tantôt au souffle du zéphir, » tantôt au vent violent du Nord; voilà l'homme «. Oui, sans doute, voilà l'homme qui ignore les droits de la propriété, qui n'a pas de notion du juste & de l'injuste. Mais à qui doit-on en rapporter la faute? Voilà pourquoi la friponnerie n'est regardée parmi le peuple Russe, que comme un simple tour d'adresse : voilà pourquoi encore, en parlant d'un fripon, il dit *Ouméiet git*, ce qui signifie, *il entend son affaire;* & si le coupable est pris sur le fait, il dit, *ia néschastlélif, je ne suis pas heureux;* & ses camarades disent à leur tour, *c'est un sot qui ne sait pas son métier.*

La Religion de ce peuple ne consiste donc que dans des actes extérieurs, tels que les signes de croix à la manière des Grecs, les prosternations, les bains, l'observation stricte des Carêmes; & quand il se conforme à ces pratiques, il croit de bonne foi que tout le reste lui est permis. L'exemple que nous allons rapporter suffira pour le prouver. Un scélérat fameux par des meurtres & des brigandages, fut pris à la fin; on lui demanda dans les interrogatoires qu'il subit, s'il n'avoit jamais mangé de viande dans les jours où elle est défendue? Il répondit, en faisant des signes de croix : » Me prenez-vous donc pour un chien, ou pour » un païen? J'ai massacré beaucoup d'hommes, pris tout ce que » j'ai pu prendre, mais Dieu sait que je n'ai jamais mangé de » viande les jours maigres «.

Ce penchant au larcin & cette superstition, se retrouvent les mêmes dans la Mythologie des Nègres Mahométans de la Côte d'or. » Les trois fils de Noë, disent-ils, tous trois de couleur » différente, s'assemblèrent, après la mort de leur père, pour » faire entr'eux le partage de ses biens. C'étoit de l'or, de l'argent, » des pierres précieuses, de l'ivoire, de la toile, des étoffes de » soie & de coton, des chevaux, des chameaux, des bœufs & » des vaches, des moutons, des chèvres & d'autres animaux; sans » parler des armes, des meubles, du blé, du tabac & des pipes. » Les trois frères soupèrent ensemble avec beaucoup d'affection, » & ne se retirèrent qu'après avoir fumé leur pipe & bû chacun » leur bouteille. Mais le Blanc, qui ne pensoit guères à dormir, » se leva aussi-tôt qu'il vit les deux autres ensevelis dans le som» meil; & se saisissant de l'or, de l'argent & des effets les plus » précieux, il prit la fuite vers les pays qui sont habités aujour» d'hui par les Européens. Le More s'apperçut de ce larcin à son » réveil. Il se détermina sur le champ à suivre un si mauvais » exemple; & prenant les tapisseries avec les autres meubles, qu'il » chargea

» chargea ſur le dos des chevaux & des chameaux, il ſe hâta » auſſi de s'éloigner. Le Nègre, qui eut le malheur de s'éveiller » le dernier, fut fort étonné de la trahiſon de ſes frères. Il ne » lui reſtoit que du coton, des pipes, du tabac & du millet. » Après s'être abandonné quelque tems à ſa douleur, il prit une » pipe pour ſe conſoler, & ne penſa plus qu'à la vengeance. Le » moyen qui lui parut le plus sûr, fut d'employer les repréſailles, » en cherchant l'occaſion de les voler à ſon tour. C'eſt ce qu'il » ne ceſſa point de faire pendant toute ſa vie; & ſon exemple » devenant une règle pour ſa poſtérité, elle a continué juſqu'au» jourd'hui la même pratique «.

On a vu à l'article de la Religion Grecque, que ce peuple louoit des pleureuſes publiques, dont le métier étoit de vendre leurs larmes. C'étoit auſſi l'uſage des anciens Ruſſes, & cet uſage n'eſt pas encore détruit dans pluſieurs Provinces. Des femmes font au mort les queſtions ſuivantes. » Pourquoi es-tu mort? » N'étois-tu pas aſſez riche, aſſez favoriſé du Prince? N'avois-tu » pas une belle femme? Tes enfans ne donnoient-ils pas de » belles eſpérances? Pourquoi donc es-tu mort «? Les mêmes queſtions redoubloient avec les cris & les larmes, lorſque l'on deſcendoit le mort dans la foſſe.

On a vu que quand un Ruſſe meurt, on lui met dans les mains un paſſe-port pour le voyage de ce monde à l'autre, & que ce paſſe-port eſt adreſſé directement à ſaint Nicolas, qui doit introduire le défunt, & le placer en paradis.

Le même uſage s'obſerve parmi les Chinois de la ſecte de *Fo*. Ils achètent des Bonzes une grande feuille imprimée, ſignée & marquée du ſceau du Bonze; ils portent la feuille avec beaucoup de pompe aux funérailles de leurs parens, mais elle eſt ſcellée dans une boîte qu'ils nomment *Lu-in*, c'eſt-à-dire, paſſeport pour le voyage de l'autre monde.

Remarquez, je vous prie, les rapports qui se trouvent ici entre les questions que l'on fait aux morts Russes, & celles que les peuples du Sénégal font aux leurs. Aussi-tôt qu'un d'entr'eux a rendu le dernier soupir, sa famille donne avis de sa mort au voisinage par des cris aigus, & des lamentations qui attirent beaucoup de monde autour de la cabane. Les pleurs & les cris des assistans se joignent à ceux de la famille. Un Marbut lave le corps à la manière des Russes, & le couvre des meilleurs habits qu'il ait portés pendant sa vie. Les parens & les voisins viennent faire successivement leurs lamentations. L'un demande au mort, s'il n'étoit pas content de vivre avec eux, & quel tort on lui a jamais fait? Un autre lui dit, s'il n'étoit pas assez riche; s'il n'avoit pas d'assez belles femmes, &c. Ne recevant point de réponses, ils se retirent l'un après l'autre, après avoir fait les mêmes questions ridicules. D'un autre côté, les Guiriots ou musiciens chantent les louanges du mort.

L'usage général est de faire un *folgas* pour toute l'assemblée. On tue quelques veaux, on vend des esclaves pour acheter de l'eau-de-vie. Après la fête, on ôte le toit de la cabane où le mort doit être enterré : c'est celle qui lui servoit de demeure. On renouvelle les cris & les plaintes. Quatre personnes soutenant une pièce d'étoffe quarrée, qui cache le corps à la vue des assistans, le Marbut lui prononce quelques mots dans l'oreille; après quoi il est couvert de terre, & l'on replace le toit ou le dôme de la maison, auquel on attache un morceau d'étoffe, de la couleur que les parens aiment le plus. Le folgar est le bal des Nègres. Ainsi ces peuples pleurent leurs morts en donnant le bal, & en buvant de l'eau-de-vie. C'est qu'ils aiment l'eau-de-vie & la danse, & que chez les peuples barbares, vous verrez toujours les usages conformes aux penchans.

A la mort du Roi, ou d'un Grand, on fixe un tems pour les

cris; c'eſt ordinairement 15 jours ou un mois après le décès. » Ces cris, dit le judicieux Rédacteur de l'Hiſtoire générale des » Voyages, ne ſont pas plus une preuve de la douleur des peuples, » que les Oraiſons funèbres parmi nous, ne ſont une preuve du » mérite des Rois «.

Les Ruſſes, de même que les Grecs, portent le Coliva ſur le tombeau des morts, mais pendant un eſpace de tems plus long. Cette pratique a auſſi lieu dans les Iſles de la Mer du Sud. Aux prières, aux cérémonies pour les morts, ces Inſulaires ajoutent des ſacrifices d'animaux, des cochons, des chiens, des volailles rôties & des fruits du pays. Ils couvrent ces offrandes d'une belle étoffe, & les expoſent ſur une eſpèce d'Autel conſtruit près du *Maraï*, qui eſt un hangard ouvert & ombragé des plus beaux arbres, où *Tupapof* reçoit les corps. On y porte ſouvent, & à peu de diſtance, de la viande, des fruits, de l'eau; & les parens du défunt ont ſoin de l'orner d'étoffes, de guirlandes, de fruits, & de feuilles de cocos.

En général les Ruſſes ſont auſſi embarraſſés que les Grecs au ſujet du purgatoire, & de la déciſion du ſalut après la mort. Le peuple croit communément que cette déciſion n'arrive que ſix ſemaines après la mort; que pendant ce tems, l'ame errante de côté & d'autre cherche à ſe purifier. C'eſt dans cette idée, que dans certaines Provinces on place une jatte remplie d'eau, ſur la fenêtre de la chambre d'un mort; on appuie ſur le bord de la jatte une petite échelle, & au ſommet de l'échelle on attache un petit morceau de linge blanc. L'échelle doit faciliter à l'ame le moyen d'arriver à la jatte, & le linge eſt deſtiné à l'eſſuyer après ſa purification dans l'eau. Nous avons pour garant de la vérité du fait, le Hetman des Koſaques, qui l'a vu comme nous, en allant de Moskou en Ukraine. C'eſt ici le lieu de demander, ſi un peuple qui n'obſerve pas de meilleure loi ni de meilleur

culte, a une Religion? On ne sauroit dire qu'il n'en a point; mais comment définir celle qu'il a?

Un autre usage superstitieux règne encore, dit-on, dans plusieurs Provinces de Russie : le jour où l'Eglise fait la commémoration de la décollation de saint Jean-Baptiste, les paysans Russes conduisent leurs chevaux devant l'Eglise du village, en les faisant passer par une cavité qu'ils ont creusée sous terre, & qui a deux ouvertures. Chaque cheval a une bride faite avec l'écorce de tilleul. Un Prêtre se tient à l'ouverture extérieure de la cavité avec un goupillon à la main, pour asperger ces animaux avec de l'eau-bénite. A mesure qu'ils en sortent successivement, on leur ôte la bride, & on les fait marcher dans l'intervalle de plusieurs feux allumés, auxquels les Russes donnent le nom de *Givoï agon*, c'est-à-dire, feu vivant. C'est dans un de ces feux que les paysans jettent les brides qu'ils ont enlevées à leurs chevaux. Le feu vivant s'allume de la manière suivante. On prend une branche d'érable bien sec, longue d'environ six pieds; on la frotte avec force sur un morceau de bois de bouleau, qui est également très-sec. Cette espèce de bois, d'une nature tendre, abonde en résine; il s'embrâse aisément par des frottemens répétés, & il sert à allumer le Givoï agon.

Les cérémonies du Baptême & de la Confirmation, sont les mêmes parmi les Russes que chez les Grecs, à quelques changemens près dans la manière de les administrer.

Dès que l'enfant est né, on envoie chercher le Pope pour le purifier : cette purification s'étend sur tous ceux qui sont présens à la cérémonie.

Il est d'usage que le parrain & la marraine du premier enfant, le soient aussi de tous ceux qui naîtront après celui-là dans la même famille. C'est apparemment pour ne pas trop multiplier les alliances spirituelles qui forment obstacle aux mariages. C'est

pour y obvier, qu'on a grand ſoin, dans la maiſon des Enfans-Trouvés de Moskou, qu'un Pope, & toujours le même, baptiſe ſeulement les garçons, & qu'un autre Pope ne baptiſe que les filles. On ne donne auſſi qu'un parrain, ſans marraine aux garçons, & une marraine, ſans parrain aux filles.

Cette règle étoit néceſſaire à établir pour le bien de la population; elle pare à l'inconvénient de la parenté ſpirituelle ou eccléſiaſtique. En Ruſſie, les parrains & les marraines ſont regardés comme pères & mères, & leurs filleuls ou filleules, comme frères & ſœurs. Il ſuit de-là qu'ils ne peuvent ſe marier enſemble; & il eſt probable que les élèves des deux ſexes auront de fortes raiſons pour ſe rechercher en mariage, & s'unir de préférence les uns avec les autres.

Lorſque l'enfant eſt porté à l'Egliſe, les parrains ou marraines donnent pluſieurs bougies au Pope, qui les allume & les attache en croix à la cuvette dans laquelle on doit immerger l'enfant. Le Pope encenſe les parrains & conſacre l'eau. Après cela, il fait trois fois la proceſſion avec les parrains autour de la cuvette. Le Clerc qui marche devant, porte une Image de ſaint Jean-Baptiſte. Enſuite ils s'arrangent tous de manière qu'ils tournent le dos à la cuvette, pour témoigner l'averſion qu'ils ont des trois queſtions que le Pope va faire aux parrains.

1°. Si l'enfant renonce au Diable?

2°. S'il renonce à ſes Anges?

3°. S'il renonce à ſes Œuvres?

A chaque demande les parrains répondent, *oui*, & crachent à terre. L'exorciſme ſuit. Après l'exorciſme, le Pope coupe en croix les cheveux ſur la tête de l'enfant, les met dans un Livre, ou les enveloppe dans de la cire.

Le baptême ſe fait par une triple immerſion.

Le Pope ayant mis un grain de ſel dans la bouche de l'enfant,

lui fait en croix les onctions que l'on doit appeller la Confirmation, & en le revêtant d'une chemise blanche, il lui dit : *Tu es maintenant aussi net que cette chemise, & purifié de la tache du péché originel.* Il lui met au cou une petite croix d'or ou d'argent, ou d'un autre métal; cette croix est la marque du baptême de l'enfant qui doit la porter pendant toute sa vie, & l'avoir même après sa mort. A cette croix, on ajoute le saint que le Pope donne pour patron à l'enfant. En remettant cette Image aux parrains, le Pope leur recommande expressément d'inspirer à l'enfant une dévotion particulière pour son Patron. Le baptême fini, le Pope baise l'enfant & les parrains.

A chaque baptême on chage l'eau de la cuvette, parce qu'on la croit chargée du péché originel de ceux qu'on a baptisés.

Comme les Grecs, les Russes rebaptisent ceux qui embrassent leur Religion : la cérémonie se fait dans un torrent ou dans une rivière; on y plonge trois fois la personne, & si c'est en hiver, on fait un trou dans la glace pour la baptiser. Si cependant la personne n'est pas d'une complexion assez forte pour subir cette rude initiation, on lui verse jusqu'à trois fois sur la tête un petit tonneau rempli d'eau.

Pendant la cérémonie, il faut que la personne que l'on baptise crache trois fois par-dessus son épaule, en répétant ces paroles d'après le Prêtre : » Maudits soient mes pères & mères qui m'ont » élevé dans la Religion qui m'a été enseignée! je crache sur eux » & sur leur Religion «.

Cette formule n'est guère conforme à la charité, ni aux devoirs prescrits par la Religion ; mais elle date de loin : c'est une vieille rancune de la Communion Grecque contre les autres Religions.

Avant le Carême qui précède Pâques, les Russes ont une semaine qu'ils appellent *masléni7a*, semaine de beurre, parce qu'on

cesse alors de se nourrir de viandes, & que l'usage du beurre est encore permis. Cette huitième semaine avant Pâques, est le Carnaval des Russes, & cette semaine est redoutable par les excès du peuple; il ne s'occupe qu'à boire, qu'à se divertir : la consommation d'eau-de-vie est énorme; & ceux qui manquent d'argent pour satisfaire ce goût dominant, ne négligent aucuns des moyens qui peuvent leur en procurer.

La Confession auriculaire est ordonnée dans l'Eglise de Russie; mais le peuple croit assez généralement qu'elle n'est d'obligation que pour les grands Seigneurs & les Nobles : tout le monde va cependant à confesse au commencement du grand Carême; le Prêtre & le pénitent se conforment à peu près aux usages pratiqués dans l'Eglise Romaine.

Les Russes, comme les Grecs, communient sous les deux espèces. Le pain qu'ils emploient dans ce Sacrement, n'est point du pain azyme, c'est du pain levé; le Prêtre le mêle dans le calice avec le vin ou le précieux Sang, en prend avec une cuiller, & le distribue aux communians : s'il s'en présente encore lorsque le calice est vuide, le Prêtre consacre de nouveau, & fait la même cérémonie. Si le nombre des communians n'est pas assez considérable pour consommer le pain & le vin, le Prêtre le consomme : c'est l'usage dans cette Eglise de consacrer au moment où l'on va donner la communion. On consacre cependant une hostie le Lundi de la Semaine-Sainte, & on la garde pour les malades.

Les Prêtres Russes se servent dans la consécration d'expressions qui répondent à celles des Prêtres Romains; mais avant de consacrer, ils portent le pain autour de l'Eglise, pour l'exposer à la vénération des fidèles.

Le jour de Pâques, tous les Russes s'embrassent amicalement, se baisent sur la bouche, & se donnent un œuf teint & enjolivé,

en prononçant *Chriſtos voskreſſen*, le Chriſt eſt reſſuſcité; & l'on répond, *voïſtino voskreſt*, il eſt certainement reſſuſcité.

Ces œufs ſont encore une dépendance de la dévotion de Pâques; ils ſont regardés comme un ſymbole de la réſurrection. Ces œufs ſont auſſi des moyens honnêtes d'obtenir des préſens & des étrennes.

Il y a en Ruſſie un grand nombre de fêtes d'Egliſe, & de fêtes politiques inſtituées pour les jours de la naiſſance, du nom de baptême des Souverains; des fêtes d'Ordres de Chevalerie, de victoires remportées ſur les ennemis, &c.

Les grandes fêtes d'Egliſe ſont, la Nativité, l'Exaltation de la Croix, l'Oblation de la Mère de Dieu, la Nativité de notre Seigneur, l'Épiphanie ou les Rois, la Chandeleur, l'Annonciation, le Dimanche des Rameaux, le jour de Pâques, l'Aſcenſion, la Pentecôte, l'Aſſomption, & ſur-tout St. Nicolas, Evêque de Myre : c'eſt le Patron de l'Empire.

L'ancienne tradition porte qu'il arriva en Ruſſie par eau, ſur une pierre qui avoit la forme d'une meule de moulin, & qu'il débarqua à Novogorod.

Autrefois les marchands & les artiſans ſe contentoient d'aller à la Meſſe les Dimanches & les Fêtes, & retournoient à leurs occupations comme les jours ouvrables : ils diſoient qu'il n'appartenoit qu'aux grands Seigneurs & à ceux qui ſont riches de ſe donner du bon tems les jours de Fête; mais le Patriarche Nikon les força de les célébrer toutes en entier.

Les Ruſſes ainſi que les Grecs ſuivent la ſupputation des Septante; enſorte que, ſelon eux, l'époque de la création du monde eſt fixée à l'an 5508 avant Jéſus-Chriſt. Autrefois ils comptoient par les années du monde, & le 1er de l'an tomboit au 1er de Septembre; c'eſt encore ainſi que comptent les Eccléſiaſtiques de l'Empire. Le vieux ſtyle que Pierre I a adopté en 1700, diffère de

de onze jours du Calendrier Grégorien, quoique dans ce tems il eſt dit qu'on ne retranchera que dix jours : cette différence vient de ce que les Mathématiciens qui travaillèrent à cette correction, afin de fixer l'équinoxe du printems, d'où dépend la Pâque, établirent que les années 1700, 1800 & 1900 ne ſeroient point biſſextiles; après quoi elles le ſeroient de 400 ans en 400 ans : ainſi le vieux ſtyle a eu en 1700 un onzième jour plus que nous.

Avant cette réforme, la nouvelle année commençoit au 1er de Septembre : on la célébroit par une Proceſſion ſolemnelle : le Patriarche & le Clergé revêtus de riches ornemens; partoient en cérémonie de l'Egliſe, accompagnés de Bannières, d'Images, de Croix, de vieux Rituels, pour aller au-devant du Tzar, qui, de ſon côté, venoit à la rencontre du Patriarche.

Quand ils étoient à portée l'un de l'autre, le Tzar & le Patriarche ſe baiſoient, & le premier baiſoit enſuite la riche croix d'or du Pontife. Après ces préliminaires, le Patriarche béniſſoit & encenſoit le Tzar & le Peuple. Les Ruſſes profitoient de ce moment pour jetter des Suppliques aux pieds de leur Souverain. La fixation du commencement de l'année au premier de Janvier, fit beaucoup de mécontens; & ce changement parut aux Ruſſes d'alors un renverſement de la Religion.

La Proceſſion des Rameaux étoit encore plus triomphale pour le Patriarche : dans cette cérémonie, le Tzar marchoit à pied, & menoit par la bride le cheval ſur lequel le Patriarche étoit monté, repréſentant Jéſus-Chriſt entrant à Jéruſalem. Il faut poſſéder l'art d'accorder les contraires, pour repréſenter l'humilité du Sauveur avec cette pompe mondaine.

Pour que la reſſemblance de la monture fût plus exacte, les oreilles du cheval étoient prolongées.

A la tête de la Proceſſion marchoit un chariot peu élevé, ſur

lequel on voyoit un arbre couvert de plusieurs sortes de fruits : sur cet arbre étoient quatre jeunes garçons en surplis, qui chantoient *Hosanna*. Le Clergé suivoit en habit de cérémonie, &c. bénissant & encensant le peuple qui se trouvoit sur le passage de la Procession : tous avoient des rameaux de palme à la main. La Procession marchoit avec une gravité lente sur du drap étendu par terre. Les changemens apportés à la première de ces Processions, ont aussi produit des modifications dans la seconde.

La Bénédiction des Eaux est très-auguste & très-pittoresque ; elle est accompagnée des plus grandes cérémonies : la Cour Impériale, le Clergé, le Militaire & tous les Ordres de l'Etat y assistent. La *Neva* est couverte de monde : les Prêtres y éteignent des cierges, y jettent des croix ; le peuple s'y plonge : on y baptise en plein air, malgré l'intensité du froid, qui excède souvent 28 & 30 dégrés.

C'est la coutume en Russie, que les parens de ceux qui vont habiter une nouvelle maison, la consacrent en quelque manière : on couvre le plancher de foin, & l'on place à droite une grande table garnie de pains de différente grosseur, sur quelques-uns desquels on a mis une poignée de sel. C'est une marque de la prospérité que l'on souhaite aux nouveaux hôtes, & du vœu que l'on forme pour qu'ils n'aient jamais besoin des choses nécessaires à la vie.

Lorsque les Russes changent de maison, ils laissent à terre, dans celle qu'ils quittent, du foin avec du pain, comme un emblême des souhaits qu'ils forment pour ceux qui doivent y entrer après eux. Avant de se mettre à table, on présente encore du pain avec du sel ; & l'on retrouve cette coutume dans plusieurs Provinces de l'Allemagne & de la Hollande.

Le divorce est autorisé par la Religion Grecque, & permis en Russie dans certains cas : mais la polygamie y est défendue.

Aussi le peuple y regarde-t-il comme un péché contre la pureté de manger du coq; il lui donne le nom de *Pagan payen*, parce qu'il est polygame. Il croiroit aussi pécher contre le Saint-Esprit en mangeant un pigeon. Nous avons déja parlé de la ressemblance des préjugés & des superstitions chez les différens peuples. Les Japonois ont pour le poisson nommé *Tai*, le même respect que le peuple Russe a pour le pigeon : ce poisson est consacré à *Sébis*, Dieu de la Mer.

Ils vénèrent aussi la *Tortue* & le *Tsuri*, ou la *Gruë*, qui passent pour des animaux d'heureux augure. Jamais un Japonois ne nomme une gruë, sans y joindre le titre d'*O-tsuri-Sama*, qui signifie Monseigneur. Les habitans de la nouvelle Zélande regardent le bouvreuil, *Certhia cincinnata*, comme l'oiseau de la Divinité, &c.

Dans la cérémonie des fiançailles parmi le peuple, le père de la future épouse renonce à l'autorité paternelle, en présentant à son gendre un petit faisceau de verges : c'est ce qui a fait croire à Montesquieu, qu'une femme Russe ne se croyoit bien aimée de son mari, que quand il la battoit fréquemment.

Les pères & mères ont sur leurs enfans la même autorité que les Loix Romaines accordoient à ces chefs de famille. Ainsi le petit faisceau de verge prouve la transmission du droit paternel, & rien de plus.

Anciennement les Russes se marioient sans se connoître, même de figure; les filles & les femmes vivoient à l'Asiatique, enfermées & voilées. Tous les mariages se faisoient par entremise. Pierre-le-Grand défendit de marier personne, sans le consentement réciproque des deux parties, & voulut qu'il fût permis de se rendre visite & de se parler, six semaines au moins avant le mariage. Avant lui, l'époux ne voyoit sa femme à visage découvert, qu'après le Sacrement. Les belles n'y gagnoient pas, mais les laides y ont perdu beaucoup.

Les Prêtres Russes se marient; il est même nécessaire qu'ils soient mariés, car on n'en reçoit point qui n'ait une femme légitime, ou qui ne fasse vœu d'en prendre une. Il doit, dit-on, la prendre vierge & de mœurs exemplaires. Au cas que la femme meure, le Prêtre ne peut plus ni se marier, ni continuer ses fonctions ecclésiastiques; mais il doit ou entrer dans un Couvent, ou devenir Prêtre régulier (Jéromonach), ou se faire déconsacrer, & ensuite reprendre une femme. Les ménagemens que ces Prêtres ont pour leurs épouses, a donné lieu au proverbe qui dit : » Qu'aucunes femmes, en Russie, ne sont aussi bien traitées par » leurs maris, que les femmes des Popes «.

Tous les Prêtres séculiers portent la barbe, des cheveux lisses & des habits longs. Ils ont de grands chapeaux à clabauds. Hors de l'Eglise, ils ont une robe à larges manches, bleue ou brune.

Le nombre des Popes, des Proto-Popes (Archiprêtres) & des Desservans inférieurs, est très-considérable : on l'evalue à 67833 personnes. Celui des Eglises ne l'est pas moins; on en compte, dit-on, près de 1500 à Moscou. On sonne souvent les cloches; leur son étant regardé comme faisant partie du service divin, jugez du nombre. Elles n'ont pas de battans dans l'intérieur; elles sont fixées, & on les frappe avec des battans détachés.

Le grand nombre & la continuité des vibrations de ces cloches, sont cause que le tonnerre tombe plus fréquemment à Moscou qu'ailleurs.

M. *Busching*, dans sa Géographie universelle, compte en Russie 479 Couvens de Moines, & 74 Monastères de Religieuses; sans y comprendre les petits Cloîtres qui dépendent des plus grands, parmi lesquels il y a en a dix d'immédiats. Le même Auteur évalue le nombre des Moines à 7300 environ, & celui des Religieuses à 5300. Les mémoires que l'on a fournis à M. Busching sur ces objets, n'étoient pas sans doute aussi exacts que l'est

ordinairement cet estimable Géographe : nous allons en donner la preuve, elle est sans replique. Il n'y a en Russie que 159 Couvens de Religieux, qui ont à leur tête 58 Archimandrites & 99 Prieurs. Tous les Moines qui se trouvent dans les Siéges Episcopaux & dans les Monastères; sont au nombre de 2677.

Les Monastères des femmes sont fixés à 67, & chaque Monastère a une Abbesse. Le nombre total des Religieuses est de 1299.

Ainsi le total des Moines & des Moinesses, n'est que de 4200, y compris ceux qui sont à leur tête.

Les Prêtres & les autres Ecclésiastiques attachés aux Couvens des Religieuses, & aux Cathédrales, sont fixés au nombre de 1535. Il y a 336 personnes attachées aux Chancelleries des Siéges Episcopaux, 248 Inspecteurs & Intendans, 3833 Domestiques pour servir les Evêques & les Couvens.

Cet état exact vient de l'Impératrice même.

Le nombre des Moines & des Moinesses, est beaucoup diminué depuis Pierre-le-Grand, qui défendit en 1722 de recevoir un Moine au-dessous de l'âge de 30 ans, & une Religieuse au-dessous de 50 & même de 60 ans.

Les Moines ne portent point leur nom de baptême; on leur donne ordinairement des noms Grecs, en observant que ces mêmes noms commencent toujours par la première lettre de chaque nom de baptême.

Les Moines Russes ont donc une hiérarchie comme les Moines Grecs. Les Abbés des Couvens sont appellés *Archimandrites*; c'est l'équivalent d'Abbé mitré. Les Prieurs portent le nom d'*Igoumes*, & une Abbesse ou Prieure est désignée par celui d'*Igoumenia*.

Les Archevêques & les Evêques sont nommés *Archierei*: on leur donne de grands titres en leur parlant, tels que ceux d'Eminence, de Très-Sainteté, &c. Il y a 26 Diocèses & 27 Prélats.

L'Archevêque de Moſcou a ſous lui les Evêques de Réſan, de Souſdal, de Roſtof, de Colomna & de Tver.

Dans le Gouvernement de Pétersbourg, l'Archevêque de Novogorod a ſous lui les Evêques de Pleskof & d'Olonetz.

Ceux de Tchernigof & de Pereiſlave reſſortiſſent de l'Archevêché de Kiof; & ceux de Viatka & de Permie, de l'Archevêché de Kaſan.

Le Gouvernement d'Aſtrakan n'a qu'un Evêque. Dans celui de Sybérie, il y a un Archevêque. Dans celui d'Archangel, on compte l'Archevêque de Vologda, les Evêques de Kolmogorod ou d'Archangel & d'Ouſtioug.

Les Gouvernemens de Voronetz, de Smolensko, de Nigénei-Novogorod ou Novogorod inférieure, n'ont chacun qu'un Evêque.

L'Impératrice Catherine II a diviſé tous les Diocèſes de ſon Empire, en trois claſſes : ceux de Novogorod, de Moskou & Pétersbourg ſont, par leur rang, de la première claſſe.

Les huit Diocèſes qui forment la ſeconde, ſont ceux de Kazan, d'Aſtrakan, de Tobolsk, de Roſtof, de Pleskof, de Kurtezk, de Rézan & de Tver.

Les quinze Diocèſes compris dans la troiſième claſſe, ſont ceux de Smolensko, de Nigénei-Novogorod, de Biélogorod, de Surdal, de Vologda, de Kolumna, de Viatka, d'Archangel, d'Ouſtioug, de Voronetz, de Jatoutzki, de Péréiaſlave, de Kaſtoma, de Volodimir & de Tambof.



EVÊQUE RUSSE
en ses Habits ordinaires.

GOUVERNEMENT

ECCLÉSIASTIQUE DE RUSSIE, Depuis Volodimir jusqu'à Pierre-le-Grand.

Les Lecteurs ont vu comment Volodimir se fit baptiser, abolit le Paganisme & embrassa la Religion Grecque. Le Patriarche de Constantinople lui envoya Michel Syrus, surnommé Michel le Philosophe, qui eut le titre de Métropolite de Russie : il passa sa vie en Apôtre, voyageant avec Volodimir, afin de convertir les Russes. Après la mort de Syrus, le Patriarche Grec nomma Léon pour successeur de ce premier Métropolite, & deux Archevêques, dont l'un fut Joachim de Korsun pour le siége de Novogorod, & Théodore Grezin pour celui de Rostof.

A mesure que le Christianisme faisoit des progrès en Russie, le nombre des Archevêques augmentoit, & fut porté à sept. A cette époque, les Grecs & les Russes étoient encore unis à l'Eglise Romaine.

Éphraïm, neuvième Métropolite de Russie, reçut la Bulle d'Urbain II.

Le quatorzième Métropolite fut nommé par le Clergé de Russie pour chef de son Eglise. Le Patriarche de Constantinople se plaignit de cette usurpation, & menaça même ce Clergé d'excommunication ; mais il s'appaisa, & confirma Clément. Il nomma après lui Constantin & Jean. On conserve une lettre que ce dernier écrivit au Pape Alexandre III, comme une preuve qu'il reconnoissoit le Pape pour chef universel de l'Eglise.

Joseph de Nicée, dix-neuvième Métropolite, réunit une grande partie des Russes à l'Eglise Romaine.

Sous Cyrille & Maxime, ses successeurs, on ne regarda plus le Pape comme chef unique de l'Eglise.

Georges, Patriarche de Conſtantinople, transféra Maxime à Volodimir, & enſuite à Moſcou. Ce fut à peu près dans ce tems que le Grand-Duc de Lithuanie ordonna aux Ruſſes qui étoient dans ſes États, d'élire un Métropolite, parce qu'il ne vouloit pas que celui de Ruſſie eût aucun pouvoir ſur le Clergé de ſes États.

Les Ruſſes de Lithuanie & de Pologne ſe conformèrent à cet ordre. Il y eut alors deux Métropolites en Ruſſie, l'un Catholique Romain pour la partie ſoumiſe aux Polonois, & l'autre de la Communion Greeque pour la grande Ruſſie.

Le trentième Métropolite fut Iſidore, natif de Rome : il ſut gagner l'eſtime & l'amitié du Tzar Ivan Vaziliévitz II, qui le nomma à cette dignité. Cette nomination prouve que dès-lors on n'étoit pas ſcrupuleuſement ſoumis au Patriarche de Conſtantinople. Iſidore ſe trouva au fameux Concile de Florence, qui avoit pour objet la réunion des deux Égliſes. Il prit ſur lui de ſigner le conſentement de ſon Clergé dans l'Acte de l'union de l'Egliſe de Ruſſie avec celle de Rome. Malgré tous ſes efforts, le Grand-Duc ne confirma point le Décret d'union, & ſa conduite irrita le Prince au point qu'il le fit enfermer dans un Couvent, d'où Iſidore trouva le moyen de ſortir par la ſuite. Il alla à Rome, & le Pape Eugène le fit Cardinal.

Le Tzar convoqua le Clergé Ruſſe pour élire un nouveau Métropolite. Le choix tomba ſur Jonas ou Jonathan, Evêque de Rézan, l'un des plus zélés partiſans du Rite grec.

Sous ce règne, les Ruſſes eurent deux Légiſlateurs. Tandis qu'Ivan Vaziliévitz s'occupoit à donner des loix à ſes ſujets, le Métropolite Ruſſe fit publier les Canons ſuivans.

1°. Dans un cas preſſé, l'on peut baptiſer les enfans ſans Prêtre.

2°. On ne doit point manger des animaux qui ont été tués par des oiſeaux carnaciers ou par des bêtes féroces.

3°. Perſonne ne doit manger des animaux étouffés.

4°.

4°. Il est défendu de manger de la viande pendant la Septuagésime.

5°. Les Prêtres ne peuvent consacrer avec du pain azyme.

6°. Les Russes peuvent communiquer avec les Catholiques, mais ils ne peuvent célébrer l'Office divin avec eux.

7°. Les Russes doivent rebaptiser les Catholiques Romains qui embrassent la Religion Grecque, parce que les Romains baptisent par effusion au lieu de baptiser par immersion, ce qui rend leur baptême nul.

8°. On ne doit pas brûler les vieilles images, ni les vieilles tables sur lesquelles on a consacré : il faut les enterrer dans des jardins ou dans d'autres lieux écartés, afin qu'elles soient à l'abri de toute profanation.

9°. Si vous bâtissez une maison dans un lieu où il y a eu autrefois une Eglise, ayez toujours soin de laisser vuide le lieu où étoit l'Autel.

10°. Lorsqu'un homme marié embrasse la vie religieuse, si sa femme se remarie à un autre, il peut entrer dans les Ordres sacrés.

11°. La fille d'un Prince ne peut épouser un homme qui communie avec du pain azyme, & qui mange des mets impurs.

12°. Les Prêtres peuvent se couvrir en hiver de la peau des animaux qu'ils mangent.

13°. Ceux qui ne se sont point confessés, & qui retiennent le bien d'autrui, ne doivent pas être admis à la communion.

14°. Les Prêtres & les Moines peuvent assister aux noces; mais ils doivent se retirer dans le tems des danses.

15°. Un Prêtre qui épouse une femme qui a déja eu deux maris, est déchu de la Prêtrise.

16°. Lorsqu'une mère veut faire baptiser ses enfans, s'ils sont dans un âge trop tendre pour jeûner, elle doit le faire pour eux.

17°. Un mari qui laisse sa femme pour en épouser une autre, ne doit point être admis à la communion. Un homme qui épouse la femme d'un autre, doit subir la même peine.

18°. Un Prêtre est obligé de racheter sa femme lorsqu'elle est en captivité chez les Infidèles, & de la reprendre pour femme, parce qu'elle n'est pas complice des violences qu'on lui a faites.

19°. Ceux qui vont commercer dans les pays qu'habitent les Catholiques Romains, ne doivent pas être privés de la communion : ils sont seulement obligés de réciter des prières en forme de pénitence.

20°. On ne doit point donner à manger aux femmes dans les Couvens.

21°. Le mariage doit être contracté dans l'Eglise & en public.

Sous le Pontificat du Métropolite Jonas, l'Eglise de Novogorod se sépara de celle de Russie, pour l'élection d'un Archevêque: les uns avoient nommé Théophile, de la Communion Grecque, & les autres Grégoire, de l'Eglise Latine. Le dernier parti gagna à la fin le premier, au point que le peuple voulut même se soustraire à la domination du Tzar, & prendre pour Souverain un Prince de Lithuanie : il étoit excité à la révolte par une femme de grande qualité, nommée Marpha, veuve d'un Posadnik de Novogorod. Cette femme ambitieuse, souple, intrigante, possédoit des biens considérables, & s'étoit emparée de l'esprit du peuple, pour seconder le projet qu'elle avoit formé d'épouser Michel, Grand-Duc de Lithuanie, & de lui porter en dot la Principauté de Novogorod.

Le Tzar, voyant que toutes les remontrances qu'il avoit faites, conjointement avec le Métropolite, aux habitans de Novogorod, étoient inutiles, envoya contre eux des troupes qui les firent bien-tôt rentrer dans le devoir.

Le trente-quatrième Métropolite fut Siméon, Abbé du Couvent de Saint-Serge. Ce Prélat & l'Archevêque de Novogorod portèrent un Décret, par lequel il est défendu d'élever aux grandes dignités de l'Eglise les Prêtres qui deviennent veufs, parce qu'ils sont trop occupés de leurs affaires domestiques, pour pouvoir vaquer, comme ils le doivent, à celles de l'Eglise.

Le même Décret permet cependant de les employer aux moindres postes de l'Eglise, & de leur donner le quart des revenus dont leurs prédécesseurs jouissoient. Ce retranchement rendoit la permission illusoire; car il réduit, pour ainsi dire, les Popes à l'aumône : aussi prennent-ils communément le parti de se retirer dans un Couvent, pour y passer le reste de leurs jours.

Les deux mêmes Prélats défendirent que les Moines & les Religieuses habitâssent le même Couvent; ils ordonnèrent sagement que les Moines auroient à l'avenir pour Supérieur, un Archimandrite, & les Religieuses, un Prêtre marié.

Le trente-huitième Métropolite fut Makari ou Macarius, Archevêque de Novogorod, Prélat d'un mérite distingué. Ce fut lui qui, dans un grand incendie de Moscou, emporta à travers les flammes, l'Image de la Vierge, peinte par Pierre le *Miraculeux*, plusieurs manuscrits Grecs, & les Livres sacrés que Cyrille avoit apportés de Constantinople.

Vers le commencement de l'année 1588, sous le règne de Fédor Ivanovitz I, & sous le Pontificat de Job, quarante-troisième Métropolite, Jérémie, Patriarche de Constantinople, vint à Moscou pour amasser de l'argent, afin d'acheter la protection du Grand-Visir, & de faire déposer le Patriarche Mitriphan, qui avoit été élu en sa place. Pour obtenir ce qu'il désiroit du Tzar, il chercha à mettre le Métropolite & le Clergé dans ses intérêts, & proposa à Job de le sacrer Patriarche. Le Tzar y donna son

consentement. Jérémie sacra Job, l'an de J. C. 1588. Depuis ce tems, les Patriarches de Russie ont été reconnus par ceux de Constantinople, d'Alexandrie, d'Antioche & de Jérusalem, & ont joui des mêmes honneurs qu'eux. Cette époque est peinte dans une grande partie des Eglises de cet Empire, sous le symbole des cinq Sens, qui représentent 1°. Constantinople, 2°. Alexandrie, 3°. Antioche, 4°. Jérusalem, 5°. la Russie. Le nouveau Patriarche Russe nomma des Métropolitains & des Archevêques dans les principaux Siéges de l'Empire.

Le Patriarche Job s'étant déclaré pour Boris Godounof, contre l'imposteur Grischka, irrita ce dernier, au point que celui-ci le déposa, lorsqu'il fut monté sur le trône en 1605. Ignace fut mis à la place de Job. La chronique Russe assure qu'Ignace étoit catholique Romain. Il fut déposé à son tour par Basile Chouisky, & relégué dans un Couvent. On proposa à Job de reprendre le Patriarchat; il fut assez grand pour refuser l'offre qu'on lui faisoit, & assez sage pour aller chercher une félicité solide dans l'obscurité de la retraite, où il passa le reste de ses jours

Hermogène, Archevêque de Kazan, fut le successeur d'Ignace: il fit tous ses efforts pour appaiser le peuple qui s'étoit révolté contre Basile Chouisky : on le déposa, on l'enferma dans une cave où on le laissa mourir de faim.

Philaret Romanof, père de Michel, premier Tzar de la race de ce nom, fut élu à la place d'Hermogène. Joseph succéda à Philaret, & Nikon fut le successeur de Joseph; il est célèbre dans l'Histoire de Russie. Il étoit de basse extraction; mais il avoit une ambition démesurée. Il commença à étudier dans un âge assez avancé, fit traduire en langue Russe beaucoup de Livres Latins & Grecs, par le moyen desquels il parvint à connoître la police de la hiérarchie de l'Eglise Romaine.

Il en introduisit une grande partie dans l'Eglise Russe, &

commença par tenter d'abolir l'usage que l'on avoit toujours conservé, de faire confirmer le Patriarche de Russie par celui de Constantinople. Le Tzar Alexis qui régnoit alors, goûta ses raisons, & lui promit de le seconder. En conséquence Nikon écrivit au Patriarche de Constantinople, qu'il avoit été appellé lui-même à la dignité de Patriarche de Russie, par le Saint-Esprit, & qu'il ne croyoit pas qu'un Patriarche dût dépendre de l'autre. Il changea de titre, prit celui de Très-Saint. Ses prédécesseurs étoient appellés très-sanctifiés.

Il augmenta le nombre des Archevêques & Evêques, fonda quatre grands Couvens, pour l'entretien desquels il amassa de grandes sommes. Il créa encore par la suite quatre Métropolites, douze Archevêques, douze Evêques, douze Archimandrites, & quantité d'autres Ecclésiastiques entretenus par les aumônes considérables qu'il tiroit de la Cour & des riches particuliers.

Il changea toutes les loix Ecclésiastiques, les tourna à son avantage, sous prétexte que les anciennes Traductions étoient remplies de fautes. Ce changement occasionna des disputes considérables & des schismes dans l'Eglise de Russie. Les Roskolniki prirent naissance de-là, & ils s'opiniâtrèrent tellement dans leurs erreurs, qu'on n'a jamais pu les leur faire abandonner.

Il prétendoit que sa dignité lui donnoit le droit de siéger dans le Sénat à côté du Tzar, & de donner sa voix dans les affaires de Justice, ou lorsqu'il s'agissoit d'établir de nouvelles Loix. Il s'autorisoit de l'exemple du Patriarche Philaret qui avoit joui de ces droits, & avoit eu une inspection générale sur l'Etat.

Ce Prélat poussa ses prétentions jusqu'à dire au Tzar qu'il ne lui convenoit pas de déclarer la guerre à ses voisins, ni de faire la paix avec eux sans consulter son Patriarche. » Prince, disoit-il, » mon devoir m'engage à veiller à votre salut & à celui de toute » la nation. Je dois rendre compte à Dieu de toutes les ames

» de l'Etat, & je ſuis en outre obligé d'aſſiſter le Tzar par mes » ſaints conſeils «.

On découvrit par la ſuite que l'ambition & l'orgueil n'étoient pas les ſeuls motifs qui l'engageoient à tenir un pareil langage. Il avoit reçu des ſommes conſidérables du Roi de Pologne, pour jetter le trouble & la diviſion dans la Ruſſie.

Le Monarque & les Boyari, indignés contre l'ambitieux Prélat, rejettèrent ſes prétentions avec horreur. On lui répondit que le Patriarche Philaret avoit été conſulté dans les affaires temporelles, ſeulement parce qu'il étoit père & tuteur du Tzar, & qu'on n'avoit nullement eu égard en cela à ſa dignité; que d'ailleurs il avoit été Sénateur, qu'on l'avoit employé dans les affaires étrangères; qu'il avoit pluſieurs fois fait la fonction d'Ambaſſadeur; qu'ayant été à la Cour de Pologne en cette qualité, il avoit acquis des connoiſſances qui le rendoient utile; qu'après lui, les Patriarches n'avoient jamais été conſultés ſur les affaires temporelles; qu'aucun de ſes prédéceſſeurs ne l'avoit été. On finit par lui dire qu'on ne devoit point confier les intérêts de l'Etat à un Prêtre, dont les vues, à cet égard, étoient ordinairement différentes de ce qu'elles devoient être.

Ces raiſons ne firent aucun effet ſur l'eſprit de Nikon; ſon ambition & ſon audace s'irritoient par les obſtacles.

Il publia qu'on n'avoit pas pour lui le reſpect qui lui étoit dû; qu'on vouloit avilir la première dignité de l'Etat après celle du Souverain; qu'on ne cherchoit à l'écarter du Conſeil, que pour n'avoir pas un Cenſeur auſſi éclairé que lui, & un homme auſſi zélé pour le peuple. Il employa toutes ſortes de menaces, & finit par excommunier pluſieurs Boyari : il fit enſuite tous ſes efforts pour exciter le peuple à la révolte : il y réuſſit d'autant plus facilement, que la famine déſoloit les Ruſſes & cauſoit un mécontentement général. Les eſprits déja excités à la révolte

par la misère, écoutèrent facilement les conseils du Patriarche. Les habitans de Moscou prirent les armes, forcèrent plusieurs maisons, pillèrent & massacrèrent ceux qui étoient dedans. On eut d'autant plus de peine à ramener les esprits, que les révoltés avoient pour Chef un homme de la plus grande importance.

La Cour & le Sénat furent fort embarrassés sur la conduite qu'on devoit tenir avec ce Prélat ambitieux & turbulent. On lui fit des offres avantageuses; mais il refusoit tout accommodement, & vouloit qu'on lui accordât dans tout son entier ce qu'il demandoit.

Pour le mettre à la raison, le bannissement paroissoit la voie la plus courte : mais employer contre lui la violence, ç'auroit été se mettre dans le cas d'exciter une révolte générale parmi le peuple : on savoit d'ailleurs que le Patriarche avoit su attirer dans son parti un grand nombre de Sénateurs, qui n'auroient pas manqué de se déclarer pour lui.

On prit à la fin le parti d'avoir recours à un Synode général. Le Tzar Alexis fit à cet effet venir de Grèce, aux dépens de l'Etat, trois Patriarches, vingt-sept Archevêques, cent dix-sept Prélats, auxquels on joignit cent cinquante Ecclésiastiques de l'Eglise de Russie. Ce Synode se tint en 1667.

Ceux qui le composoient, examinèrent les plaintes du Tzar contre son Patriarche, & après de mûres réflexions, ils décidèrent 1°. que Nikon seroit dégradé de sa dignité, & enfermé dans un Couvent, où il vivroit au pain & à l'eau le reste de ses jours; 2°. que le Tzar & les Boyari assisteroient dans la suite à l'élection du Patriarche, & que leurs voix y seroient comptées comme celle des Archevêques, des Evêques & des Archimandrites; & qu'au cas que ce Prélat manquât au respect qu'il devoit à son Souverain, ou qu'il commît quelque faute scandaleuse, il seroit jugé & puni par le Tzar & le Sénat; 3°. que le Patriarche de

Conſtantinople ne ſeroit pas regardé comme le ſeul Chef de l'Egliſe Grecque; qu'on ne lui rendroit aucun compte des revenus & des décimes de l'Egliſe de Ruſſie; que le Tzar ne lui en accorderoit qu'autant qu'il le jugeroit à propos ; 4°. qu'il ne ſeroit permis à aucun particulier de vendre, de donner ou léguer ſes biens aux Moines ou à d'autres Eccléſiaſtiques; 5°. que le Patriarche n'auroit plus droit de créer de nouveaux Evêques, ou de faire de nouvelles fondations, ſans le conſentement du Tzar & du Sénat. Il eſt inutile de faire remarquer au Lecteur la ſageſſe de ce décret.

Nikon, obligé de ſe conformer à la ſentence qui avoit été prononcée contre lui, ſe retira dans le Couvent de Voskréſenski, qu'il avoit fait bâtir lui-même, & y vécut encore dix ans. On fera voir dans la ſuite que Nikon n'étoit pas auſſi coupable que la chronique le fait ici.

Joſeph fut élu Patriarche à ſa place; il étoit alors Archevêque. Sa douceur & ſa piété le firent aimer de tout le monde : les mêmes vertus attirèrent à ſon ſucceſſeur la même conſidération.

Joachim, qui ſuccéda à celui-ci, ſe mêla des affaires de la Princeſſe Sophie, après la mort du Tzar Théodore III. Il ſe conduiſit cependant ſi adroitement, qu'on ne connut ſes intrigues qu'après ſa mort. Ce Patriarche mourut ſubitement.

On aſſure que voyant Pierre I tenir en main la ſouveraine Puiſſance, il eut peur d'être pénétré & puni comme il le méritoit, & qu'il s'empoiſonna.

Les intrigues de Joachim ayant été découvertes, firent faire réflexion ſur les troubles que ſes prédéceſſeurs avoient excités dans l'Etat par leur trop grande autorité. On ſentit cependant qu'il étoit indiſpenſablement néceſſaire d'en élire un autre; d'ailleurs Pierre étoit trop jeune pour s'y oppoſer : on craignoit en outre que la ſuppreſſion du Patriarchat ne fournît à la Princeſſe

Sophie

Sophie l'occaſion d'exciter de nouveaux troubles, & qu'elle ne publiât qu'on vouloit réunir l'Egliſe Grecque à l'Egliſe Romaine, & ſe ſoumettre à l'autorité du Pape.

Adrien, Métropolite de Kazan, fut élu d'une voix unanime. C'étoit un eſprit foible, incapable d'aucune prétention, plus incapable encore de remplir ſes devoirs : il buvoit ſans ceſſe, & on ne le voyoit jamais qu'ivre. Il mourut près de Narva.

Le Clergé ſongea à lui chercher un ſucceſſeur; mais Pierre I étoit occupé par les guerres qu'il avoit à ſoutenir contre le Roi de Suède : il ne put donner à cette affaire toute l'attention qu'elle méritoit; il différa l'élection juſqu'en 1719.

Alors il fit connoître ſes intentions par un Manifeſte, qui portoit qu'à la place d'un Patriarche, on établiroit, pour gouverner l'Egliſe de Ruſſie, un Synode perpétuel, fondé ſur des règlemens ſolides, muni d'inſtructions ſuffiſantes pour tous les cas qui pourroient arriver. Cet établiſſement eut lieu quelque tems après; & les règlemens publiés à cet effet ont été traduits en Allemand, & imprimés à Dantzick.

Le Synode ou Collége Eccléſiaſtique de Ruſſie eſt compoſé d'un Préſident : le Souverain s'eſt réſervé cette dignité pour lui-même; d'un Vice-Préſident, qui eſt un Archevêque : pour remplir cette dignité, le Synode & le Sénat préſentent chacun un ſujet : le Prince choiſit celui qui lui paroît le plus capable de la remplir; de trois Conſeillers-Evêques; de ſix Archimandrites, en qualité d'Aſſeſſeurs. Lorſqu'il vaque une place de Conſeiller ou d'Aſſeſſeur, le Synode nomme ſeul deux perſonnes, & le Souverain choiſit celle qui lui convient. Il y a encore dans ce Synode des places qui ſont occupées par des Laïques, comme celle de Procureur-Général, de premier Secrétaire, & d'autres Secrétaires ſubalternes : leurs fonctions ſont détaillées fort au long dans le règlement publié par Pierre I.

Lorſqu'il eſt queſtion d'une affaire importante, on la porte devant le Souverain & dans le Sénat, où, dans un cas pareil, le Synode ſe rend en corps, & ſiége au-deſſous des Sénateurs. Le Synode a ſon Bureau de Juſtice, ſa Chambre des Finances, & un Bureau d'Inſpection ſur les Ecoles & ſur l'Imprimerie.

Le précis que nous venons de donner, ſuffit pour faire connoître l'Hiſtoire Eccléſiaſtique de Ruſſie; mais comme nous ne reviendrons plus ſur cette matière dans le cours de cet Ouvrage, nous penſons devoir inſérer ici trois pièces eſſentielles qui ont avec elle des rapports directs, & qui en ſont inſéparables.

La première eſt le Mémoire préſenté à Pierre-le-Grand, par les Docteurs de Sorbonne, pour la réunion de l'Egliſe Ruſſe à l'Egliſe Gallicane : nous indiquerons enſuite la véritable cauſe qui empêcha cette réunion, que le Monarque Ruſſe avoit fort à cœur.

La ſeconde eſt l'Oukaz de cet Empereur, concernant la réforme des Moines; Oukaz qui n'a pas été publié en Ruſſie, n'ayant été ſigné que peu de jours avant la mort de Pierre I.

La troiſième eſt l'Oukaz de Catherine II, du 26 Février 1764, qui a force de loi dans ſon Empire, & qui a fixé irrévocablement le ſort temporel des Moines & des Religieuſes, & la conduite morale qu'ils doivent obſerver.

Ces pièces authentiques ſont intéreſſantes; nous les croyons dignes de la curioſité des Lecteurs : notre déſir le plus vif eſt de la ſatisfaire ſur tous les points.

MÉMOIRE

Présenté à PIERRE *I par les Docteurs de Sorbonne, pendant son séjour à Paris.*

L'Apôtre St. Paul nous a particuliérement recommandé d'être attentifs à garder l'unité de l'esprit dans le lieu de la paix, parce qu'il n'y a qu'un Dieu, un Seigneur, une Foi & un Baptême. Il est d'autant plus aisé de ramener l'Eglise Russienne à cette unité, & de la réconcilier avec nous, qu'elle n'y apporte pas les mêmes obstacles que nous avons la douleur de trouver pour la réunion des Protestans & des autres sectes de l'Orient.

L'Eglise Russienne reconnoît avec nous l'unité de Dieu & la consubstantialité des trois Personnes de la Sainte-Trinité, & elle rejette les blasphêmes des anciens & des nouveaux Ariens.

Elle admet avec nous tous les dogmes que Dieu nous a révélés sur l'union hypostatique, & sur la distinction des deux natures en Jésus-Christ.

Elle fait profession de croire avec nous tout ce que la Foi Catholique enseigne sur le péché originel, sur la rédemption par Jésus-Christ, & sur la nécessité de la grace pour tous les actes de piété, sans aucune distinction.

Elle confesse avec nous que Jésus-Christ a institué dans son Eglise sept Sacremens ; que dans le sacrifice non sanglant de l'Autel, le pain & le vin sont changés substantiellement au corps & au sang de Jésus-Christ ; & le reconnoissant réellement présent dans l'Eucharistie, elle lui rend le culte suprême de l'Adoration.

Comme nous, elle honore & invoque la bienheureuse Vierge, Mère de Dieu, & les Saints qui règnent dans le Ciel : elle a pour leurs Reliques la même vénération que nous, & rend à leurs

Images un culte qui se rapporte à ceux dont elles sont la ressemblance.

Les Russes font comme nous des prières, des aumônes, & offrent des sacrifices pour les fidèles qui sont morts dans la paix & la communion de l'Eglise, & croient, sans aucun doute, que leurs ames en peuvent être soulagées, lorsqu'il leur reste encore quelque chose à expier pour satisfaire à la Justice divine.

Ils reconnoissent avec nous que l'Eglise a reçu de Jésus-Christ le pouvoir de faire les loix auxquelles tous les fidèles sont obligés: telle est la loi du jeûne & de l'abstinence en certain tems.

Enfin, pour ne pas entrer dans un plus grand détail, les Russes admettent & respectent avec nous, comme règles infaillibles de la Foi, les divines Ecritures inspirées de Dieu & la Tradition de l'Eglise : ils reconnoissent comme nous que l'Eglise est une, visible, Catholique; qu'elle a l'autorité de juger souverainement & infailliblement les contestations qui s'élèvent sur la foi; & qu'enfin hors de cette Eglise une, sainte, Catholique & Apostolique, il n'y a point de salut à espérer.

Mais s'il n'y a de salut que pour ceux qui conservent cette unité, comme toutes les Ecritures & la Tradition nous l'enseignent; si l'Apôtre saint Paul ne fait pas difficulté de mettre les schismes au nombre des péchés griefs, dont on ne peut se rendre coupable sans s'exclure soi-même du Royaume des Cieux, quel doit être le zèle & l'ardeur des Chrétiens pour établir entre eux une entière concorde; & que ne doivent-ils pas faire pour lever au plus tôt les obstacles qui pourroient empêcher un si grand bien?

Et quels seroient-ils donc ces obstacles qui pourroient empêcher l'union de l'Eglise de Russie avec l'Eglise Romaine, & priver la Chrétienté d'un avantage qu'elle estime très-grand, & qu'elle désire depuis long-temps?

Seroit-ce quelques points de discipline? Mais la discipline peut être différente dans les différentes parties de l'Eglise, sans que l'unité en soit altérée.

Il y a, dit saint Firmilien, lettre 75, diverses pratiques dans plusieurs Provinces, selon la diversité des pays & du caractère des peuples, sans que pour cela on se soit jamais séparé de la communion & de l'unité de l'Eglise Catholique.

Saint Augustin traite la même chose plus au long. Il n'y a, dit ce Père, Lettre 36 à Casul, qu'une seule foi qui anime tous les membres de l'Eglise Catholique; & les diverses pratiques dont on se sert pour la manifester au-dehors, ne blessent point cette unité : car toute la beauté de la Fille du Roi consiste dans l'intérieur, & les différens usages qui s'observent, peuvent être regardés comme son vêtement. D'où vient qu'il est dit au même endroit qu'elle est parée de franges d'or & revêtue d'une robe de différentes couleurs? Mais cette robe, qui doit être variée par les nuances des diverses pratiques, ne doit pas être déchirée par les dissentions & les disputes.

Et certes, personne ne peut nier qu'avant les tems infortunés de Cœrularius, les Eglises d'Orient & d'Occident ne fussent unies par les liens d'une même Communion, quoique les Rits fussent différens. Il est même aisé de voir que parmi les Latins, chaque Eglise a ses coutumes, selon la diversité des lieux. Bien plus, ceux des Grecs qui se sont réunis avec nous, vivent selon leurs usages.

Rien n'empêchera donc que l'Eglise de Russie ne puisse retenir sa discipline; & ainsi elle pourra consacrer avec du pain levé, pourvu qu'elle ne désapprouve point l'usage contraire où sont les Latins, & qu'elle reconnoisse la validité de la consécration qui se fait avec du pain sans levain, ainsi que l'ont reconnu Théophilacte, Démétrius, Comathenus, Jean, Evêque de Chypre,

Barlaam, Grégoire Protofyncelle, & tant d'autres recommandables parmi les Grecs, par leur caractère & par leur conduite fage & modérée.

L'Eglife de Ruffie ne doit pas craindre non plus que le Pape entreprît d'abolir fes autres ufages, comme nous ne croyons pas nous-mêmes qu'il aboliffe ceux de l'Eglife Gallicane, & nous prétendons même qu'il n'en a pas le pouvoir.

Se trouvera-t-il dans la Hiérarchie de l'Eglife, ou dans le Gouvernement, quelque obftacle qui empêche ou qui retarde l'union fi défirable des deux Eglifes? C'eft peut-être là en effet ce qui fait le plus de peine aux Ruffes, & qui les éloigne davantage de cette réconciliation. Néanmoins, les principales difficultés fur ce point tomberont d'elles-mêmes, pourvu qu'on l'expofe avec toute la netteté & la droiture poffibles.

D'abord nous enfeignons que les Evêques font, par l'inftitution de Dieu, les fucceffeurs des Apôtres & les Vicaires de Jéfus-Chrift; que l'Evêque de Rome, qui eft le fucceffeur légitime de St. Pierre, eft auffi, de droit divin, le premier des Evêques & le premier Vicaire de Jéfus-Chrift, & qu'en cette qualité il eft le centre de l'unité & le lien vifible de la Communion. C'eft ce qui a fait dire à St. Irénée que le Siége Apoftolique de l'Evêque de Rome a une primauté plus puiffante que chacun des autres fiéges en particulier, afin de veiller dans toute l'Eglife à l'exacte obfervation de la Foi & au maintien de l'unité, ainfi que l'enfeigne S. Cyprien.

Cette primauté de l'Evêque de Rome, qui eft fondée fur les paroles de l'Evangile & fur la Tradition des premiers fiècles de l'Eglife, a été reconnue par les huit premiers Conciles généraux, que l'Eglife de Ruffie reçoit, & dont elle refpecte l'autorité.

Voilà la feule chofe que nous faifons profeffion de croire d'une foi unanime dans l'Eglife univerfelle, touchant la primauté du Pape. Quant aux autres points fur lefquels on ne trouve pas le

même concert entre les Catholiques, ce ne sont point des dogmes qui soient compris dans la règle de foi, comme l'a reconnu le Pape Innocent XI, en approuvant solemnellement le célèbre Ouvrage qu'a composé un de nos plus illustres Evêques (1), pour exposer la foi de l'Eglise Catholique contre les fausses imputations & les calomnies des Protestans.

En effet, l'Eglise Gallicane enseigne que le Pape ne doit point se servir de l'autorité qu'il a dans toute l'Eglise, & sur chaque Evêque en particulier, de son propre mouvement, & d'une manière arbitraire; mais que l'usage de cette autorité doit être réglé selon les saints Canons, dictés par l'Esprit de Dieu, & consacrés par le respect des premiers siècles; que la souveraine Puissance a été immédiatement accordée de Dieu au Corps des Evêques, auquel le Pape est obligé lui-même d'obéir dans ce qui regarde la Foi, l'extinction du schisme & la réformation de l'Eglise : doctrine expressément définie par nos Conciles Œcuméniques de Constance, de Bâle; solemnellement reconnue & autorisée par le Clergé de France, & constamment défendue par les Théologiens de Paris.

De plus, nous tenons que le Jugement de l'Evêque de Rome n'est point une règle infaillible de la Foi, à moins qu'il ne soit confirmé par celui de l'Eglise universelle; & que le Pape n'ayant qu'un pouvoir purement spirituel, n'a reçu de Jésus-Christ aucun droit, ni directement, ni indirectement sur le temporel des Rois, & qu'il ne peut, sous aucun prétexte, même de Religion, dispenser les sujets d'un Prince de l'obéissance qu'ils lui doivent, ni les dégager du serment de fidélité.

Or, l'Eglise de Rome n'ignore point que nous tenons & que nous enseignons cette Doctrine; & s'il y a des Théologiens qui

(1) M. Bossuet, Evêque de Meaux.

penſent différemment, & qui donnent plus d'étendue aux droits du Pontife Romain; comme cette diverſité de ſentimens ne touche point le dogme de la Primauté, nous ne rompons point avec eux, ni eux avec nous; & nous demeurons unis par les liens d'une ſeule & même communion.

Enfin nous ajoutons que toute l'autorité que le Pape exerce ſelon le droit nouveau, ſoit pour élire les Evêques, ſoit pour confirmer les élections, ſoit même pour les diſpenſes, ne lui appartient que par les conceſſions de l'Egliſe, ou par les concordats qu'il a faits avec les Rois, ou enfin à cauſe de ſa dignité Patriarchale, de ſorte que cette autorité n'aura point lieu par rapport aux Egliſes où elle n'aura point été introduite; & nous ne voyons pas qu'il ait été propoſé aux Grecs de s'y ſoumettre, quand il s'eſt agi de concilier l'Egliſe Grecque avec l'Egliſe Latine.

Qu'eſt-ce donc qui pourroit empêcher les Ruſſes de ſe réunir avec l'Egliſe Latine? ſeroit-ce leur ſentiment ſur la proceſſion du Saint-Eſprit. Mais il ne ſera pas difficile de s'accorder encore ſur ce point, pourvu qu'on ait véritablement envie de finir les diſputes, & non point de les prolonger.

Premièrement, l'Egliſe de Ruſſie fait profeſſion de croire que le Saint-Eſprit procède du Père par le Fils; & l'Egliſe Latine, que le Saint-Eſprit procède du Père & du Fils.

Or ces deux façons de parler ont été employées par des Pères dont l'autorité eſt également reconnue & reſpectée dans les deux Egliſes; car ſaint Baſile-le-Grand & ſaint Grégoire le Théologien, obſervent que ces deux propoſitions, *du* & *par*, ſignifient la même choſe. C'eſt pourquoi les Théologiens les plus illuſtres enſeignent que ces deux manières de parler, *le Saint-Eſprit procède du Père par le Fils*, ou *le Saint-Eſprit procède du Père & du Fils*, ſignifient la même choſe. Car, quel eſt le ſens de cette expreſſion : le Saint-Eſprit procède du Père par le Fils? cela ſignifie-t-il, comme prétendent

prétendent quelques Grecs peu amateurs de la paix, que le Saint-Esprit procède du Père, & que le Père & le Fils sont d'une même substance, οὐσίας? Mais si c'est-là l'unique sens de cette expression, l'on pourra dire, par la même raison, que le Fils procède du Père, & que le Père & le Saint-Esprit sont d'une même substance. Cependant il n'y a personne parmi les Grecs qui ait dit que le Fils procédoit du Père par le Saint-Esprit. Il faut donc entendre, dans un sens plus étendu, ce que nous lisons dans les Ecrits des saints Pères, que le Saint-Esprit procède du Père par le Fils; & ce sens est, que non-seulement le Père & le Fils sont d'une même substance, mais aussi que l'une & l'autre personne sont un seul & même principe, & *que le Saint-Esprit procède de tous les deux*, comme dit saint Augustin, Traité 99 sur saint Jean. *Quoique le Fils tienne du Père, de ce que le Saint-Esprit procède de lui, comme il procède du Père;* à peu-près comme si un flambeau communique sa lumière à un autre, & que tous deux ensemble la communiquent à un autre. C'est la comparaison de saint Grégoire de Nice, Liv. I, contre Eunomius. Alors on peut dire que ce troisième flambeau, non-seulement a reçu sa lumière immédiatement du premier, mais encore qu'il l'a reçue du premier par le second. Or voilà précisément ce qu'entend l'Eglise, lorsqu'elle dit dans le Symbole que le Saint-Esprit procède du Père & du Fils. Ainsi ces deux manières de parler, à les bien prendre, reviennent entièrement au même.

En second lieu, si l'Eglise Latine dit que le Saint-Esprit procède du Père & du Fils, elle tient cette façon de parler des Pères & des Conciles. C'est ainsi que s'en explique saint Epiphane, Liv. II, contre les Hérésies : » le Saint-Esprit est toujours avec le Père » & le Fils, non comme frère du Père, ou comme engendré ou » créé par le Père, ou comme frère du Fils, ni enfin comme » petit-fils du Père, mais comme procédant du Père, & recevant

» du Fils. Il n'eſt point étranger au Père & au Fils, mais il eſt » du Père & du Fils, étant de la même ſubſtance & de la même » Divinité que le Père & le Fils «.

Saint Cyrille d'Alexandrie dit la même choſe dans ſa Lettre Synodique, écrite en ſon nom & au nom du Concile à Neſtorius; & il établit ſi bien ce dogme dans ſes derniers Ecrits, qu'il eſt impoſſible de dire qu'il s'en ſoit jamais écarté. Et ſi nous ne craignions de rendre cet Ecrit trop long, il nous ſeroit facile de prouver que ſaint Athanaſe le grand, ſaint Baſile, ſaint Dydime, & les autres Pères de l'Egliſe d'Orient, ſont du même ſentiment. Les Ruſſes ſavent, à n'en point douter, que le grand ſaint Hilaire, ſaint Ambroiſe, ſaint Auguſtin, ſaint Léon, & tous les auttes Pères Latins ont enſeigné la même choſe.

Pourquoi l'Egliſe de Ruſſie rejetteroit-elle la communion des Latins, puiſqu'ils ne profeſſent que ce qu'ils ont appris des Pères qui ſont reſpectés des deux Egliſes, & qui ont même été approuvés par l'autorité des Conciles œcuméniques? Peut-on trouver mauvais que nous profeſſions de bouche, ce que nous croyons intérieurement? ſur-tout l'Egliſe Latine ne trouvant pas mauvais que les Grecs qui reviennent à l'unité, & qui profeſſent avec elle la même doctrine ſur cet article, récitent le Symbole ſelon leur rit, ſans ajouter la particule *filioque*, & du fils.

En troiſième lieu, ce n'eſt point là le ſujet qui a ſéparé les Grecs d'avec les Latins. Il n'eſt fait aucune mention de la proceſſion du Saint-Eſprit dans la Lettre de Michel Cœrularius, & de Léon d'Acride, ni dans celle de Léon IX. Pierre, Patriarche d'Antioche, dans ſa Lettre à Dominique de Grade, ne dit pas non plus que ce point ait été la première cauſe du divorce. Bien plus, il aſſure que l'unique erreur que Michel Cœrularius reprochoit aux Latins, regardoit les azymes ou le pain ſans levain.

En effet, Michel Cœrularius, Patriarche de Conſtantinople, & le premier auteur de ce ſchiſme, ne reproche aux Latins que leur uſage de conſacrer avec du pain azyme, & de ne point chanter *Alleluia* au tems du Carême, & quelques autres points de ce genre. Mais que ces accuſations ſont frivoles! Que ces prétextes de rupture ſont légers! Cependant Cœrularius, ſur cet unique fondement, ſans examen, ſans entendre les Parties, ſans obſerver aucune forme judiciaire, tout ſeul avec un petit nombre d'Evêques de ſon Patriarchat, ne fit pas difficulté de faire fermer les Egliſes des Latins, & de ſéparer de la Communion Eccléſiaſtique, le Pape & tout l'Occident qui ſuivoit avec lui la même diſcipline. C'eſt ce que Léon IX lui reproche ſans aucune aigreur, en lui remettant devant les yeux la tendreſſe de cette véritable Mère, dont il eſt dit dans l'Hiſtoire de Salomon, que les entrailles furent émues, & qu'elle ne put conſentir qu'on diviſât ſon Enfant. Enſuite il ajoute que les variétés de la diſcipline ne peuvent nuire au ſalut des fidèles, lorſqu'ils ſont animés d'une même foi, qui, opérant par la charité tout le bien qu'elle peut, les unit tous à un même Dieu.

Telle fut l'origine de la ſéparation des Grecs, & par conſéquent des Ruſſes; & il y faut faire une très-grande attention: car, pour bien juger de la diviſion qui eſt à préſent entre les Grecs & les Latins, il faut remonter juſqu'au tems où elle a pris naiſſance.

C'eſt depuis ces premiers tems que la triſteſſe s'eſt emparée de nos cœurs, & que nous ne ceſſons de gémir à la vue du danger où ſe trouvent nos frères. Au reſte, ſans rapporter ici tout ce que l'Egliſe Latine a mis en œuvre pour éteindre un ſchiſme auquel elle n'avoit point eu de part, nous nous contentons de dire qu'elle n'a rien tant déſiré que l'union, ni rien tant déteſté que le ſchiſme.

Saint Cyprien & ſaint Firmilien, malgré les grands démêlés qu'ils ont eus avec l'Eglife de Rome, nous ont recommandé avec ſoin d'avoir en horreur tout ce qui pourroit nous porter à rejetter ſa Communion.

Quel eſt l'homme, dit le premier, (Livre de l'unité de l'Egliſe) ſi furieuſement porté à la diſcorde, qu'il eſpère ou qu'il oſe entreprendre de diviſer l'unité de Dieu, la robe du Seigneur, l'Egliſe de Jéſus-Chriſt? Il nous enſeigne lui-même dans ſon Evangile, qu'il n'y aura qu'un troupeau, qu'un Paſteur; & l'Apôtre ſaint Paul emploie les prières & les exhortations pour nous enſeigner la même vérité. Je vous conjure, dit-il, mes frères, par le nom de Jéſus-Chriſt notre Seigneur, d'avoir tous un même langage, & de ne point ſouffrir parmi vous de diviſions ni de ſchiſmes.

A des paroles ſi remplies de charité, nous n'avons rien à ajouter que la tendre exhortation d'un Grec moderne nommé Théorien. Après avoir reconnu que la conſécration eſt également bonne & légitime, ſoit qu'on ſe ſerve de pain azyme ou de pain levé, & que tous les Latins qu'il a vus en conviennent, il adreſſe les paroles ſuivantes aux Grecs & à tous ceux de ſa Communion, dans une lettre écrite pour les Prêtres qui habitent les montagnes.

» Nous vous exhortons, ſur toutes choſes, d'éviter les conteſta-» tions & les diſputes; car ce n'eſt point là notre coutume, ni » celle de l'Egliſe. Mais l'eſprit de l'Egliſe & le nôtre eſt de garder » la paix avec tous, en poſſédant Jéſus-Chriſt, qui eſt lui-même » la paix, & qui réunit deux choſes en une. Aimez donc les » Latins comme vos frères; car leurs ſentimens ſont conformes » à la Foi «.

Nous ne pouvons finir cet Ecrit, que le prompt départ de Sa Majeſté Czarienne nous oblige de compoſer à la hâte, ſans adreſſer des vœux redoublés au ſouverain Seigneur du ciel & de

la terre, pour l'heureux voyage de cet auguſte Prince, afin qu'après s'être fait tant d'honneur en rétabliſſant la ſplendeur de ſon Empire, il mette le comble à ſa gloire en ſoumettant ſes Etats à la Religion Catholique, & en augmentant le royaume de Jéſus-Chriſt, par qui il règne ſi glorieuſement. Que ce Prince ſoit un nouveau Cyrus, ſemblable à celui dont Dieu ſe ſervit autrefois dans ſa miſéricorde, comme dit le Prophête; qu'il ramène heureuſement ſes peuples à la lumière de la vérité, & qu'il leur procure le bien de la paix & de la concorde; qu'il renverſe le mur de diviſion, & qu'il faſſe ceſſer ces anciennes inimitiés qui étoient entre les deux Egliſes, afin qu'il n'y ait plus qu'un peuple fidèle, comme il n'y a qu'une Egliſe & qu'une Religion. Cette piété & cet amour pour la Foi le mettront au-deſſus de ſes Ancêtres, bien plus que ſes autres qualités héroïques; & l'autorité ſuprême dont il eſt revêtu, & qu'il ne fait pas moins reſpecter par ſes rares vertus, que par l'appareil de la Majeſté Royale, ne ſera jamais plus ferme & plus inſéparable que lorſqu'il l'emploiera pour la cauſe de Dieu, comme ſon ſerviteur, & qu'il la conſacrera au rétabliſſement & au maintien de l'Egliſe, comme ſon fils.

Fait dans la Maiſon de Sorbonne, le 17 Juin 1717.

Louis Habert; Prêtre, Docteur en Théologie de la Société de Sorbonne.

Jacques-Christophe Briquet, Prêtre, Docteur en Théologie de la Société de Sorbonne.

Joseph Lambert, Prêtre, Docteur en Théologie.

Antoine Lemoine, Prêtre, Docteur en Théologie de la Société de Sorbonne.

Louis Courcier, Prêtre, Docteur en Théologie.

Jean-Baptiste de Ruel, Prêtre, Docteur en Théologie de la Société de Sorbonne.

Guillaume de Lamare, Prêtre, Docteur en Théologie.

FRANÇOIS-PIERRE DE BEYNE, Prêtre, Docteur en Théologie.

ETIENNE DUBOURG, Prêtre, Docteur en Théologie.

FRANÇOIS-HYACINTE DE LAN, Prêtre & Docteur en Théologie.

FRANÇOIS SALMON, Prêtre, Docteur en Théologie.

LAURENT-FRANÇOIS BOURSIER, Prêtre, Docteur en Théologie. Ce fut lui qui rédigea le Mémoire, qui fut dressé en un jour, les matières ayant été partagées entre plusieurs Docteurs, dont l'un travailla sur la Primauté du Pape, l'autre sur la Procession du Saint-Esprit.

ANTOINE DE LA CHASSAIGNE, Prêtre, Docteur en Théologie.

VINCENT-CHARLES-ANTOINE DE BELLOY DE FRANCIERE, Prêtre, Docteur en Théologie.

BARTHELEMI DE LA FLEUTRIE, Prêtre, Docteur en Théologie.

NOEL-ANTOINE LEFEVRE, Prêtre, Docteur en Théologie.

CHARLES-ANTOINE TOUVENOT, Prêtre, Docteur en Théologie.

EDMOND MARUEL, Prêtre, Docteur en Théologie.

Nous, FRANÇOIS VIVANT, Prêtre, Docteur en Théologie de la Faculté de Paris & de la Société de Sorbonne, Chancelier de l'Eglise & Vicaire-Général de Son Eminence Monseigneur le Cardinal de Noailles, Archevêque de Paris, certifions que l'Acte écrit ci-dessus, où se trouve exposée la Doctrine Catholique sur les articles qu'il concerne, est souscrit de la propre main de ceux dont les noms se lisent à la fin dudit Acte, & qu'ils sont tous Prêtres & Docteurs en Théologie de la Faculté de Paris & de la Société de Sorbonne, & qu'on peut & doit ajouter foi à leur témoignage. Donné à Paris, dans le Palais Archiépiscopal, qui est le lieu de notre demeure : signé de notre main & de celle de notre Secrétaire, & scellé de notre sceau & de celui de l'Eglise Métropolitaine de Notre-Dame de Paris, le 19 du mois de Juillet, l'an de grace 1717.

FRANÇOIS VIVANT, Chancelier de Paris.

Pierre I, ayant reçu ce Mémoire, fit faire aux Docteurs de Sorbonne un compliment fort obligeant par le Maréchal de Tessé, que le Roi lui avoit donné pour l'accompagner pendant son séjour en France. Sa Majesté Czarienne leur témoigna qu'il étoit fort content de leur Mémoire; &, comme il avoit fort à cœur la réunion, il le communiqua aux Evêques qui allèrent le saluer à son arrivée à Saint-Pétersbourg, & leur ordonna d'y répondre. Ils lui obéirent, mais d'une manière fort abrégée. Leur Lettre est datée de Pétersbourg, le 15 Juin 1718 vieux style, ce qui répond au 4 de Juin même année.

Les Evêques de Russie, qui étoient au nombre de trois, disent dans leur réponse, que, pour traiter une affaire de cette importance, il est nécessaire qu'ils consultent les Evêques Grecs avec lesquels ils sont unis, & principalement les quatre Patriarches de l'Orient; qu'il est encore nécessaire de tenir un Concile général, ou du moins des Conférences autorisées par les deux Eglises; que les Théologiens pourront agiter de part & d'autre les questions préliminaires. On voit par-là que ces Evêques se conformoient aux ordres du Monarque de Russie, parce qu'ils n'osoient lui résister; mais ils se réservoient la liberté d'arrêter l'union, & y mettoient divers obstacles.

Leur Lettre étoit écrite en latin : Pierre I l'envoya au Roi, qui en fit remettre une copie au Cardinal de Noailles, Archevêque de Paris & Proviseur de Sorbonne. On dit que les Evêques de Russie firent d'autres réponses au Mémoire des Docteurs de Sorbonne; mais d'un style emphatique, suivant le génie des Grecs. On ajoute qu'un d'entre eux, qui fut depuis Archevêque de Novogorod, & Président du Synode, travailla à l'Ouvrage qui a été publié sous le nom de Jean-François Budée, Luthérien.

Un fait très-certain, c'est que Pierre I désiroit d'autant plus la réunion, que par ce moyen il se lieroit davantage avec les

Princes de l'Europe. Les Ambaſſadeurs des différentes Cours lui avoient fait connoître l'importance du rôle qu'il pouvoit jouer, & il avoit à cœur le refus conſtant que Louis XIV avoit fait d'entrer en correſpondance ou de faire quelque traité avec lui. Ce double motif le détermina ſans doute à en conclure un avec le Duc Régent. Cette anecdote intéreſſante eſt digne de l'attention du Lecteur.

Le Trône d'Eſpagne appartenoit de droit au Duc d'Orléans, au défaut des enfans du Dauphin. Déja il avoit pris des meſures pour diſputer à l'Archiduc le ſceptre, au moment qu'il échapperoit à Philippe V, lorſque la Princeſſe des Urſins les pénétra, & les préſenta à Louis XIV & au Roi d'Eſpagne, ſous la forme de la plus odieuſe conſpiration (1).

On ſait que le ſouvenir de ce projet contribua beaucoup aux arrangemens que prit Louis XIV, avant ſa mort, pour priver le Duc d'Orléans de la Régence. Ces arrangemens furent inutiles. Le Parlement la lui déféra, après avoir caſſé le teſtament du Monarque qui la lui enlevoit. Alors le Duc s'unit étroitement avec l'Angleterre, & rompit ouvertement avec l'Eſpagne. Le Cardinal Albéroni, Miniſtre de Philippe V, redoutoit le vainqueur de Lérida, l'écueil des plus grands Capitaines; ce Miniſtre excita des ſéditions en France, pour donner à ſon Maître la Régence d'une Monarchie où il ne pouvoit régner. La conſpiration étoit prête d'éclater, lorſqu'elle fut découverte; elle devint inutile dès qu'elle fut connue. Le Duc d'Orléans pardonna à tous les complices avec une clémence digne du petit-fils de Henri IV, mais il ne pardonna point aux auteurs de la ſédition. Réſolu de s'en venger un jour, il fit un traité avec Pierre I, dont

(1) Voyez les Mémoires du règne de Louis XIV, & le nouveau Dictionnaire hiſtorique, Tome IV, à l'article de Philippe XXII.

l'exécution devoit avoir lieu à l'époque de la réunion des deux Eglises.

Pierre I s'obligeoit, par ce traité, 1°. de concourir de tout son pouvoir à faire valoir les droits du Duc Régent au Trône d'Espagne; 2°. de le soutenir envers & contre tous pour le faire régner en France, en cas de mort du jeune Roi, dont la mauvaise santé ne donnoit pas alors l'espérance d'une longue vie. Une alliance plus étroite devoit mettre le sceau aux conditions du traité. Le Duc d'Orléans promettoit de son côté, qu'au cas que Louis XV vécût, de lui faire épouser la Princesse Elisabeth, fille de Pierre I, alors âgée de 9 à 10 ans. Le Prince Serguéi Dolgorouki, dont les talens se sont fait connoître dans plusieurs Ambassades, en France, à Vienne & à Londres, fut chargé de la suite & de la conclusion de ce traité, dont la correspondance secrette de Pierre I fait mention.

Deux causes puissantes y apportèrent des obstacles. Le premier fut le plan du Baron de Goertz, & le second, vint de l'Archevêque de Rézan.

Le plan du Baron de Goertz tendoit à troubler tout le Nord. Il vouloit que l'Electeur de Hanovre, Roi d'Angleterre, rendît à la Suède Brême & Verden, le Roi de Prusse Stétin, le Danemark tout ce qu'il avoit pris, & qu'Auguste cédât le Trône de Pologne à Stanislas. La force des armes pouvoit seule obtenir ces restitutions, & la Suède étoit foible; c'est dans ces circonstances que le Baron de Goertz sollicita Pierre I de montrer à l'Europe l'influence que ses forces pouvoient avoir sur la destinée des Etats. Les guerres que Pierre I eut à soutenir ensuite contre la Suède & la Perse, lui firent perdre de vue les engagemens qu'il avoit pris avec le Duc Régent.

Pierre I avoit beaucoup de confiance dans Javorski, Archevêque de Rézan, & s'en rapportoit à lui pour tout ce qui

concernoit la Religion. Ce Prélat fit un Ouvrage intitulé : *Petra fidei*, ou le fondement de la foi, dans lequel il réfuta les calomnies que *Budée* avoit avancées contre l'Eglise de Russie, & où il prouvoit que cette Eglise ne pouvoit se concilier avec celle de Rome. Mais cet Ouvrage, qui est en langue Russe, ne fut imprimé qu'après la mort de l'Auteur; & on le supprima en 1731, à la sollicitation du Duc de Biren, favori de l'Impératrice Anne : mais Elisabeth permit depuis qu'on le distribuât.

Pour revenir à la réunion des deux Eglises, celle des Latins & celle des Russes, le Pape Clément XI proposa au Général des Dominicains, d'envoyer des Religieux de son Ordre en Russie, pour ramener à l'unité au moins les particuliers qui pourroient y être disposés : mais ce projet ne fut point exécuté, sans qu'on en sache la cause.

Les Docteurs de Sorbonne, qui avoient toujours attendu une réponse précise aux différens articles de leur Mémoire, & qui n'étoient restés dans l'inaction sur cette importante affaire, qu'à cause des obstacles qu'ils y rencontroient, crurent pouvoir en venir à bout par des conférences sur les lieux mêmes. Ils profitèrent du voyage que fit en Russie M. Jubé, Curé d'Asnières, en qualité de Précepteur des enfans & d'Aumônier de la Princesse Galitzin, femme du Prince Serguéi Dolgorouki, laquelle avoit embrassé la Religion Romaine en Hollande. Ils donnèrent à cet Ecclésiastique, qui avoit véritablement du mérite, une lettre de créance ou une espèce de procuration, afin qu'il pût traiter, en leur nom, avec les Evêques de Russie.

Lorsqu'il fut arrivé à Saint-Pétersbourg, usant du grand crédit dont jouissoit la Maison Dolgorouki, il s'insinua auprès des Ministres, des gens de qualité, des Evêques qui paroissoient le moins opposés à la réunion. Le Duc de Liria, Ambassadeur d'Espagne, l'appuya beaucoup. Ce Ministre écrivit à Sa Majesté

Très-Catholique, pour la prier de lui permettre de travailler à un projet si utile au Christianisme. Le Roi d'Espagne, qui avoit refusé jusqu'alors de reconnoître le Tzar pour Empereur, manda à son Ambassadeur de le reconnoître en cette qualité, de la manière la plus authentique & la plus solemnelle, dès que Pierre I, son Clergé & ses Etats, se seroient réunis à l'Eglise Latine.

On fit, de concert avec l'Ambassadeur d'Espagne, un Mémoire dans lequel on exposoit les avantages spirituels & temporels que la Russie trouveroit dans la réunion des deux Eglises; on tint des conférences avec plusieurs Evêques, on traduisit en Langue Russe plusieurs bons ouvrages de piété, tels que le Catéchisme historique de M. de Fleuri, &c. Mais l'Archevêque de Novogorod qui étoit Président du Synode, travailloit sous-main à empêcher l'exécution du projet, en paroissant extérieurement l'approuver. Il avoit beau jeu : Pierre-le-Grand avoit pour lui une grande estime, & l'honoroit d'une amitié particulière : aussi le nommoit-il toujours *son œil*, ou *sa main droite.*

Ce Prélat, nommé *Théophane*, étoit fort instruit, & parloit correctement plusieurs langues. La victoire que Pierre I venoit de remporter sur Charles XII, à Pultava, fournit à Théophane l'occasion de se faire connoître avantageusement du Monarque victorieux. Pendant son séjour à Kiof, Théophane, en qualité de Professeur d'Eloquence & de Poésie, fit un Discours qui frappa d'admiration Pierre I.

Ce Prince avoit détruit le Patriarchat dans son Empire; il avoit conçu le projet de réformer son Clergé : l'exécution demandoit un homme de génie; dès qu'il l'eut trouvé, il se l'attacha, & il ne pouvoit mieux choisir.

Théophane étoit universellement haï des Popes & des Moines, qu'il traitoit sans ménagement, & auxquels il reprochoit sans cesse leur paresse, leur ignorance & leur crapule.

On verra dans le cours de cette Hiſtoire, que Théophane avoit lieu de ſe plaindre des Catholiques Romains, qui lui avoient fermé les ſources de l'inſtruction, & inſpiré une haine ſecrette contre l'Egliſe Latine. Indépendamment de ce motif, les mœurs du Clergé Ruſſe n'étoient pas propres à lui donner du goût pour la Religion Grecque, & il n'eut pas de peine à perſuader à Pierre I de préférer le Culte *Proteſtant* à tous les autres. En conſéquence, le Monarque fit imprimer, en 1717, la Bible Hollandoiſe en cinq volumes *in-folio*. Jamais édition n'a été plus magnifique, ni plus coûteuſe : le texte eſt en colonnes, & la traduction Ruſſe devoit être à la marge; il n'y a que le nouveau Teſtament qui ſoit traduit. La mort de Pierre-le-Grand s'oppoſa à l'exécution de ce projet.

L'Impératrice Catherine I[ere], pour ſe concilier l'attachement du Clergé, lui abandonna tous les exemplaires de cette Bible : une partie fut dépoſée dans des greniers où ils ont pourri; les autres ont été vendus à des marchands Ruſſes comme des feuilles de maculature.

Cette Bible & les Ouvrages de Théophane ſont à la Bibliothèque du Roi : ils faiſoient partie de la collection des choſes précieuſes & rares que je m'étois procurées dans le cours de mes voyages; collection dont le Roi a daigné agréer l'hommage à mon retour.

L'Archevêque Théophane mourut ſous le règne de l'Impératrice Anne. La rancune des Popes & des Moines n'expira point avec lui : le Clergé fit tranſporter ſon corps par eau, de Péterſbourg à Novogorod où il fut enterré (1). Si le Clergé Ruſſe eût

(1) Pierre-le-Grand, après avoir pris la ville de Narva, ſituée ſur les frontières de l'Ingrie, dans le diſtrict d'Alentak, au bord de la Narova, fit un grand nombre de priſonniers de guerre, parmi leſquels ſe trouva un petit Polonois, dont la phyſionomie

osé, il auroit fait à l'égard de ce Prélat, ce que les Mokissos de Congo font à l'égard des étrangers qui meurent dans leur pays. Quand un Européen y meurt, on est obligé, pour les satisfaire, de mettre son corps dans une chaloupe, à deux milles du rivage, & de le jetter dans la mer, pour ne pas souiller la terre de Loango.

Les troubles qui arrivèrent dans l'Empire après la mort de Pierre I, & la disgrace dans laquelle tomba la famille *Dolgorouki*, rompirent toutes les mesures qu'on avoit prises. L'Evêque de Tver & l'Archevêque de Rézan essuyèrent même des persécutions, parce qu'ils paroissoient désirer la réunion des deux Eglises: le dernier fut dégradé & mis en prison. Le Duc de Liria quitta la Russie, & le Curé d'Asnières eut à peine le tems de se sauver; l'Archevêque Théophane avoit juré sa perte.

Le Pape Benoît XIV écrivit, au commencement de son Pontificat, à l'Impératrice Elisabeth, pour l'engager à favoriser la

---

plut beaucoup au Monarque: il en fit présent à l'Archevêque Théophane, en le chargeant de son éducation. L'Archevêque le rebaptisa, comme c'est l'usage, & en prit un soin particulier. Le nombre & la longueur des Carêmes Russes ennuyèrent le jeune prosélyte; & dès que l'on annonçoit un Carême, il faisoit provision de viandes salées pour les jours maigres. L'usage du gras dans les jours où il est défendu, est le plus grand des crimes que l'on puisse commettre dans l'esprit du peuple Russe. Les domestiques de Théophane, s'appercevant que l'enfant mangeoit de la viande dans sa chambre, en portèrent des plaintes graves au Prélat, qui prudemment soutint que cette accusation étoit fausse. Il voulut vérifier le fait par lui-même; & d'après sa propre conviction, il fit venir l'enfant dans sa chambre, & lui fit comprendre le mal qu'il avoit fait en désobéissant à l'Eglise. L'enfant, sans se déconcerter, lui dit: » J'ai mangé du poisson & non pas de la viande «. » Tu ments, » lui riposta le Prélat, car je t'ai vu manger du jambon «. L'enfant nia encore, & dit: » Je m'appellois *Petter* à Narva, & vous m'avez donné ici le nom de *Jean*: tout de même » j'ai donné le nom de *Riba* (poisson) à ce que vous appellez *Vitchina*, (du jambon) » & j'en mange tous les jours maigres «. Le Prélat étonné de la réponse d'un enfant de sept ans, & craignant les suites de cette précocité, le fit passer secrettement en Pologne, & lui assura une somme pour son entretien & son éducation.

réunion ; mais cette Princesse lui répondit, que le Clergé Russe ne pouvoit rien faire que de concert avec les Patriarches d'Orient.

Les choses en sont restées là, & il y a grande apparence que la séparation des deux Eglises durera long-tems encore. Les dissentions de cette nature ne se terminent pas avec la même facilité que les querelles d'Etat, qui s'oublient à la paix.

OUKAZ DE PIERRE I,

Pour la Réforme des Moines, adressé au Synode.

TRÈS-SAINT SYNODE,

Notre intention est de faire connoître au Public les règlemens que nous avons jugé à propos d'établir par rapport aux Monastères : les raisons qui les appuient, sont celles qui nous y ont déterminé.

Nous examinerons d'abord l'origine de l'établissement des anciens Monastères, & le genre de vie qu'on y observoit dans les premiers tems : nous prescrirons ensuite la manière convenable de procéder à leur réforme, afin que l'administration & l'emploi des biens ecclésiastiques deviennent conformes à ce qui se pratiquoit à l'époque de leur première institution.

Les Loix Ecclésiastiques de notre Empire ont déja prescrit quelques règles pour la conduite des Moines ; mais ces règles sont insuffisantes dans plusieurs points essentiels, & demandent une extension. Dans le tems où elles ont été faites, il paroissoit plus nécessaire de s'occuper du pouvoir des Evêques que des

devoirs des Moines. Quelques-uns des Evêques, à l'exemple de ceux qui occupent le Siége de Rome, ne cherchoient qu'à augmenter leur puissance temporelle & spirituelle, contre la volonté expresse de Dieu; & pour parvenir à la restreindre à ses justes bornes, les personnes véritablement zélées pour l'ordre & le bien ont eu beaucoup d'obstacles à surmonter.

Mais, grace au Ciel, nous en sommes venu glorieusement à bout; & maintenant que nous avons le loisir nécessaire pour régler successivement toutes les affaires de notre Empire, nous nous croyons obligé de nous occuper essentiellement de l'ordre à établir dans tout ce qui concerne les Monastères; & dans ce dessein nous sommes autant guidés par l'intention de procurer le salut éternel à ceux qui les habitent, que par celle de concourir au bien général de la société.

Nous observerons, en premier lieu, que le saint Synode a déja réfuté, par des raisons solides & évidentes, la fausse opinion répandue dans notre Nation, au sujet des Moines; opinion qui ne porte que sur l'interprétation forcée de ces paroles de J. C.: » Celui qui abandonne son père & sa mère, &c. »; paroles que l'on appliquoit mal-à-propos à la vie monastique.

Le saint Synode, en démontrant que cette opinion a été puisée dans une source hérétique, expose le véritable sens qu'on doit donner aux paroles de J. C., & chacun peut s'en instruire dans les règlemens qui concernent notre Clergé.

L'on voit par le chap. 6 des Nombres, qu'il y avoit chez les Hébreux une secte semblable à l'Ordre monastique, qui étoit appellée secte des Nazaréens; mais les vœux qu'elle exigeoit, loin d'être perpétuels, n'étoient que pour un tems, & leur émission n'étoit accompagnée d'aucun serment. En avouant ici que de très-pieuses raisons ont donné lieu à l'état monastique, dans le commencement du Christianisme, les personnes les plus

ſages & les plus éclairées ne peuvent s'empêcher de reconnoître le tort que cet établiſſement a fait dans la ſuite à la ſociété, le ſcandale dont il a été cauſe, & la honte dont il s'eſt couvert: c'eſt pour le faire connoître à ceux qui en pourroient douter, que nous croyons devoir entrer dans quelques détails à cet égard.

Il faut d'abord bien entendre ce que ſignifie ce nom, *état monaſtique*, dans quel tems & où l'on s'en eſt ſervi, afin de voir ſi l'on peut employer indifféremment ce terme de *Moine.*

Ce mot Moine en grec, ſignifie *iſolé*, ſans compagnie & ſans ſociété. Le mot de Monaſtère peut dénoter une union de pluſieurs perſonnes qui ſe ſont raſſemblées, pour vivre ſéparées du reſte des hommes.

Deux raiſons paroiſſent avoir porté les premiers Chrétiens à embraſſer la vie monaſtique. 1°. Cet état étoit choiſi par ceux qui, cédant au pur mouvement de leur conſcience & ſans aucune vue humaine, déſiroient de vivre en ſolitude, comme s'il leur eût été impoſſible de faire leur ſalut dans le monde. Si cette opinion avoit été juſtement fondée, non-ſeulement les bons Princes & les autres Chefs des Etats, que l'on regarde comme les images de la Divinité, par l'utilité dont ils ſont aux hommes, devoient être privés du royaume des cieux, mais encore les Paſteurs des trois premiers ſiècles, qui menoient une vie conforme à celle de Jéſus-Chriſt & des Apôtres, en étoient exclus; preſque ni les uns ni les autres ne vivoient dans l'état monaſtique: en effet, du tems des Apôtres, il n'y avoit pas la moindre trace de tels hommes, ainſi que le dit ſaint Chryſoſtôme, dans ſon Diſcours 25 ſur l'Epître aux Hébreux.

Les uns n'embraſſoient donc l'état monaſtique que par un penchant naturel qui les portoit à la ſolitude; mais d'autres, au rapport de Sozomène, Liv. 1 de ſon Hiſtoire, Chap. 12, & de Nicéphore Caliſte, Livre 8, Chap. 59, pour éviter la cruauté

des

des tyrans & des persécuteurs de la Foi Chrétienne, se virent forcés à chercher leur salut dans les déserts; & en expliquant à la lettre les paroles de Jésus-Christ, qui disent de tout abandonner pour l'amour de lui, ils devinrent de véritables Moines. Ces hommes, en effet, loin de rien demander à leurs semblables, les fuyoient, ne voulant ni les voir, ni les entendre. Sozomène & quelques Auteurs nous apprennent qu'ils faisoient leur séjour dans la Palestine, dans l'Egypte & dans d'autres lieux fort chauds, où la terre leur fournissoit abondamment des fruits, sans qu'elle eût besoin d'être cultivée par la main des hommes. Ces pieux Solitaires n'avoient besoin ni d'habit, ni d'aucune autre chose nécessaire à la vie : ils avoient seulement quelques livres, & travailloient de leurs mains, pour suppléer à ce que la terre pouvoit leur refuser. On pourroit citer, pour preuve de cette vérité, plusieurs Histoires des anciens Anachorètes, comme celle de Théodorète dans le Livre intitulé *Velophée*, celle de Jean Mochus, celle de Pallavius & de plusieurs autres. Ils n'avoient absolument aucun Monastère : chacun d'eux vivoit séparément dans les déserts.

Les hérésies, en commençant à s'introduire dans l'Eglise, donnèrent lieu à la première idée des Couvens. Quelques Moines dispersés çà & là dans les déserts, furent, par ignorance, infectés de ces nouveautés. Quoiqu'ils vécussent séparément, ils avoient cependant occasion de se voir & de se parler quelquefois, & de pouvoir s'instruire mutuellement. Sensiblement affligés de ce que l'hérésie avoit pénétré dans leurs déserts, ceux qui parmi eux avoient le plus de capacité, songèrent aux moyens de remédier à un aussi grand mal. Le meilleur expédient qu'ils trouvèrent, fut de se réunir, pour l'utilité commune, de vivre désormais ensemble, & d'avoir des Directeurs éclairés pour les instruire, résoudre leurs doutes, & les prévenir contre les fausses opinions

qui pourroient naître parmi eux. Cet établiſſement étoit donc alors une choſe ſalutaire, & ce fut ce qui détermina pluſieurs ſaints Pères, & particuliérement Baſile-le-Grand, à y travailler. L'Hiſtorien Socrate, Liv. 4, Chap. 21, & Rufin, Hiſt. Eccléſ., Liv. 2, Chap. 9, prouvent que ce fut par cette raiſon & par des motifs particuliers de piété, que l'on réunit les Solitaires dans des Couvens : les règles de ſaint Baſile fourniſſent de nouvelles preuves de ce que nous avançons; dans ſa réponſe à la ſeptième queſtion, il établit pluſieurs raiſons, & prouve d'une manière fort étendue, qu'il vaut mieux que les Moines vivent en commun dans les Monaſtères, que de reſter chacun en particulier dans les déſerts.

Il fait voir, dans ce même Ouvrage, que la vie ſolitaire eſt expoſée à de grands dangers, & qu'elle peut cauſer de grands maux à notre ame.

Voilà donc l'origine de ces Monaſtères; mais ils étoient établis dans les mêmes endroits écartés où ces Solitaires avoient vécu auparavant, & ils n'étoient pas plus à charge aux autres hommes, qu'avant leur établiſſement. Les Couvens étoient éloignés des villes & des autres endroits habités. Les Monaſtères de St. Baſile étoient en effet bâtis dans le déſert appellé Pont; & St. Chryſoſtôme, dans ſon Diſcours 43 ſur la Génèſe, en parlant des Moines, les nomme toujours *Habitans des montagnes.* Les preuves de ces vérités ſe trouvent dans ſon Diſcours ſur ſaint Matthieu, dans ſes trois Livres contre ceux qui blâment les Monaſtères, & dans pluſieurs autres de ſes Ouvrages.

Nous avons des témoignages ſans nombre, qui prouvent que les Moines, loin de chercher à vivre aux dépens d'autrui, ne ſe nourriſſoient que du travail de leurs mains. Saint Chryſoſtôme, dans ſon Diſcours 13, dit à ce ſujet, » que les Moines, non-» ſeulement ne vivoient que du travail de leurs mains, mais qu'ils

» donnoient encore l'hoſpitalité aux malades, les nourriſſoient & » les ſervoient «.

Baſile-le-Grand, dans ſa réponſe à la Queſtion 37, établit, par les raiſons les plus ſolides, l'obligation où ſont les Moines de travailler; & il ajoute dans ſa réponſe à la Queſtion 42, » que les » Moines doivent moins travailler pour eux que pour les pauvres, » qu'ils ſont obligés d'aider du fruit de leurs labeurs «.

Saint Iſidore, dans ſa Lettre 49 à Paul Kinoviarch, qui avoit ſous ſon obéiſſance beaucoup de Moines vivans dans l'oiſiveté & l'abondance, lui en fait des reproches amers, & déclame avec force contre une façon de vivre ſi peu conforme à leur première inſtitution, dont la pénitence, le travail & la pauvreté étoient la baſe.

On lit dans Socrate, Hiſtorien Eccléſiaſtique, Liv. 4, Chap. 18, que quelques-uns de ces anciens Anachorètes avoient donné lieu à ce reproche, qu'*un Moine oiſif eſt un voleur ruſé*. Nous ſavons que, cent ans après l'origine des Moines, il y en eut de contemplatifs auxquels on pouvoit faire le reproche d'oiſiveté; affectant de s'occuper uniquement de la méditation, ils ſe nourriſſoient du travail des autres, & ces fainéans juſtifioient leur pareſſe par une fauſſe application de ces paroles de Jéſus-Chriſt : *Conſidérez les oiſeaux du Ciel; ils ne ſement point, ils ne moiſſonnent point, ils n'amaſſent rien dans des greniers; mais votre Père céleſte les nourrit : ne valez-vous pas beaucoup mieux que des oiſeaux?* Cette pareſſe hypocrite ne tarda pas à être dévoilée par les véritables Moines, & les Livres des anciens Pères de l'Egliſe en font mention.

Le fameux Docteur Auguſtin a amplement réfuté cette opinion; il la regarde comme une héréſie intolérable, dans le Livre qu'il a compoſé ſur les Moines inutiles & déſœuvrés.

Jéſus-Chriſt, par les paroles qu'on vient de citer, nous avertit ſeulement de ne point avoir une confiance trop grande dans nos

travaux & dans nos entreprises, mais de la placer dans sa Providence divine. Loin que Jésus-Christ defende de travailler, il est plusieurs endroits dans l'Ecriture, où non-seulement il loue le travail, mais même où il l'ordonne en termes exprès : il menace sur-tout des peines éternelles au dernier jour du jugement, ceux qui n'auront pas servi les pauvres; & dans le tems qu'il alloit à la mort, il rendit un dernier service à ses Disciples en leur lavant les pieds, ce qu'il leur ordonna de faire aux autres. Cette action de J. C. est non-seulement beaucoup au-dessus de celles que peut prescrire l'état monastique actuel, mais même de toutes celles qu'ont pu faire les anciens Moines, dans les tems de leur plus grande perfection; car, quelque louable qu'ait pu être le moyen qu'avoient choisi ces anciens Anachorètes pour faire leur salut, cependant il ne devoit qu'aux hommes son institution, au lieu que celui d'avoir soin des pauvres a été ordonné par Dieu même. Si les Chrétiens eussent suivi les instructions de ces faux dévots qui leur prêchoient la paresse, ils auroient renversé l'Ecriture-Sainte, qui ordonne à tout homme de travailler selon sa profession.

Comme ces paroles de Jésus-Christ, *voyez les oiseaux du ciel, &c.* ne sont pas adressées aux Moines seuls, mais à tous les hommes en général, il s'ensuit que, si l'on eût adopté l'explication de ces faux Sages, personne ne devroit travailler, & que les hommes se réduiroient par-là à la triste nécessité de mourir de faim pour obéir à l'Evangile.

On pourroit citer ici un grand nombre d'autorités tirées, tant de l'Ecriture-Sainte, que des Ouvrages des Pères; mais ce que nous venons dire, doit certainement suffire.

Qu'arriva-t-il dans la suite? Lorsque quelques-uns de ces faux dévots furent appellés ou se rendirent auprès des Empereurs Grecs, de leurs épouses ou des femmes qui étoient le mieux à

leur Cour, on les vit bientôt commencer à bâtir des Couvens, non pas dans les déserts, mais dans le centre des villes mêmes ou dans leur voisinage. Ils demandèrent alors des secours en argent pour cette prétendue œuvre de piété, & par-là firent réussir le projet qu'ils avoient conçu de vivre aux dépens des autres, & par conséquent dans l'oisiveté. Les Empereurs, séduits par leurs dehors trompeurs de sainteté, ou poussés par quelques mouvemens inconnus qui les portoient à les favoriser, firent le contraire de ce que leur prescrivoit leur devoir, & causèrent par-là beaucoup de mal, tant à eux-mêmes qu'à leurs sujets: il est aisé de s'en convaincre par l'Histoire de Constantinople. On comptoit, le long du seul canal qui va de la Mer noire à Constantinople, c'est-à-dire, dans un espace qui n'a pas plus de trente verstes, (ou six lieues de France) plus de trois cents Couvens de Moines; & combien y en avoit-il donc dans les différentes provinces de l'Empire? Cette monstrueuse superfétation, & l'oubli des devoirs réduisirent les Empereurs Grecs à un si triste état, que, lorsque les Turcs vinrent assiéger leur Capitale, ils ne purent pas réunir six mille hommes pour leur défense.

Ce même mal commença à gagner chez nous comme à Rome, sous la protection de nos Patriarches. Mais la Providence divine n'a jamais permis que nos prédécesseurs aient tombé dans un aveuglement aussi profond que le fut celui des Empereurs Grecs. Les Souverains de Russie sont peut-être ceux qui ont donné le moins de facilité à un pareil désordre. Dès qu'on commença à vendre ou à donner de différentes manières, des biens ou des terres aux Couvens, on prévint cet abus, par les raisons que nous avons rapportées; & dans le tems que l'on composa le Code de 1669, on renouvella les mêmes défenses: il y est dit, Chap. 17, Art. 42, » que personne ne donnera & ne vendra ses » terres ni aux Monastères, ni au Clergé, sous quelque prétexte

» que ce ſoit; & il eſt auſſi défendu aux Moines, ſous peine de » confiſcation, d'acheter ou de recevoir des terres par forme de » legs «. Il eſt encore dit à l'Article 43, » qu'aucune perſonne des » deux ſexes, entrée en Religion, ne pourra donner au Couvent » les terres qui lui appartiennent, ni même s'en conſerver la » jouiſſance «. L'Article 44 de ces mêmes loix, interdit à toutes perſonnes de l'un & de l'autre ſexe qui ſeroient entrées en Religion, la jouiſſance des terres dont elles ſe ſeroient juſques-là conſervé la poſſeſſion.

Après ces éclairciſſemens, nous allons indiquer les meſures à prendre pour remédier aux abus, & les règlemens que nous avons jugés néceſſaires à cet égard.

Examinons d'abord ſi les Moines Ruſſes peuvent remplir toutes les obligations que leur impoſe leur état. Ils ne le peuvent pas; la rigueur de notre climat s'y oppoſe. Il ſuit de-là, qu'en les privant des ſecours des autres, il faut, de toute néceſſité, qu'ils travaillent pour ſe procurer la ſubſiſtance.

Cette vérité une fois établie, que la rigueur de nos climats ne permet pas aux Moines de vivre en ſolitaires, & conformément à leur première inſtitution, il faut ſonger aux moyens propres à les rendre de bons & véritables Religieux. Deux raiſons peuvent rendre néceſſaire l'état monaſtique : la première eſt favorable à ceux qu'une véritable vocation appelle dans les Cloîtres; la ſeconde eſt de former dans les Cloîtres des ſujets propres à remplir les fonctions de l'Epiſcopat.

Une opinion fondée ſur une ancienne coutume établie parmi nous, a fait penſer généralement que les Moines étoient les ſeuls qui pouvoient parvenir aux grandes dignités de l'Egliſe, quoique trois cents ans après la mort de Jéſus-Chriſt, les Archevêques n'étoient certainement pas des Moines. La rigueur de notre climat étant une impoſſibilité phyſique de remettre les choſes

sur l'ancien pied, & de ramener les Moines à leur première institution, nous croyons devoir recourir à un autre moyen, qui soit aussi agréable à Dieu que louable aux yeux des hommes; & nous nous y déterminons d'autant plus volontiers, que ces prétendues vocations ne sont la plupart que des prétextes trompeurs; que la vie des Moines de nos jours, est la honte & l'opprobre des Religions, par le scandale qu'elle donne, & que la plupart des Moines sont fainéans inutiles.

L'oisiveté est la source de tous les maux : aussi personne n'ignore-t-il combien elle a produit de fausses opinions, de superstitions, de schismes, & même de troubles & d'orages dans les Empires.

Chez nous, la plupart des Moines sont des gens de la campagne: loin que ce soit pour renoncer à une vie aisée & commode qu'ils embrassent l'état monastique, ils n'entrent dans les Monastères que pour se la procurer, & se soustraire à des impôts auxquels les particuliers ne se prêtent qu'à regret. Dans leurs villages, ils avoient trois charges à remplir : il falloit contribuer à la subsistance de leur maison, concourir aux besoins de l'Etat & servir leurs Seigneurs; mais dès qu'ils sont Moines, ils ne savent plus ce que c'est que le besoin, & ils trouvent prêt tout ce qui leur est nécessaire; & s'il leur arrive de travailler dans leur Cloître, c'est pour eux seuls : ils sont cultivateurs volontaires, tandis que l'habitant de la campagne doit travailler, non-seulement pour lui, mais pour l'Etat & pour son maître particulier.

Voit-on les Moines s'appliquer à l'étude des saintes Ecritures pour en obtenir l'intelligence qui leur manque, & instruire les peuples? Non. Mais, pour s'excuser, ils disent, *nous prions Dieu.* Mais tout le monde ne le prie-t-il pas? Saint Basile réfute aussi cette vaine défaite, & d'une manière sans replique.

Quel avantage résulte-t-il donc des Couvens en faveur de la

ſociété ? Aucun, ni pour Dieu, ni pour les hommes : la plus grande partie des Moines n'embraſſent leur état que pour éviter de payer les impôts, que pour vivre dans l'oiſiveté & à leur aiſe. Il y a cependant, pour ces Moines oiſifs & inutiles juſqu'à préſent, un autre genre de vie active, agréable à Dieu, utile à la ſociété, & honorable pour eux-mêmes : c'eſt celui de ſervir les véritables pauvres, les gens accablés de vieilleſſe, & ceux qui ſont tombés dans l'enfance.

Tels ſont les motifs qui nous ont déterminé à ordonner au très-ſaint Synode de faire exécuter les articles ſuivans, ſoit en faveur de ceux qu'une véritable vocation appelle à l'état monaſtique, ſoit pour pourvoir aux beſoins de l'Egliſe, en formant dans les Cloîtres & choiſiſſant parmi les Moines des ſujets dignes de remplir la dignité épiſcopale, d'après l'ancien uſage établi.

ARTICLE PREMIER,

Concernant ceux qui n'ont d'autre motif qu'une ſincère vocation pour entrer dans un Monaſtère.

1°. On répartira dans les Couvens, ſelon que leurs revenus pourront le permettre, des ſoldats invalides ou congédiés qui ſont hors d'état de travailler, ou d'autres véritables pauvres, pour leſquels on bâtira des hopitaux, conformément à ce qui eſt preſcrit par les règlemens.

2°. On établira des Moines pour les ſervir, & on aura ſoin d'augmenter le nombre de ces Religieux, de façon que ces gens puiſſent être traités ſelon l'eſpèce & le dégré de leurs infirmités, en obſervant que ceux qui ſeront les moins malades ou ſeulement fort âgés, aient moins de frères à leur diſpoſition : on ſe conformera ſur ce point à la prudence des règlemens formés pour les hopitaux.

Les

Les Religieux ne pourront être admis dans les Monastères avant l'âge de trente ans.

3°. Les Moines qui ne seront point employés au service des malades, seront envoyés dans les terres qui appartiennent aux Couvens, afin qu'en les cultivant eux-mêmes, ils se procurent de quoi vivre par leur travail. Lorsqu'il y aura des places vacantes dans les hopitaux, on les remplira, en y rappellant ceux qui sont dans les campagnes, sans leur donner de successeurs.

Il faudra de même partager les Religieuses; & celles d'entre elles qui ne seront point occupées au service des malades de leur sexe, fourniront à leur subsistance par le travail de leurs mains, c'est-à-dire, en filant pour les manufactures : elles ne sortiront jamais de leur Monastère; elles y assisteront religieusement aux Offices divins, comme il a été dit en parlant des maisons consacrées à l'éducation des orphelines : mais afin que ceux qui viendront dans les Eglises ne puissent voir les Religieuses, il faudra garnir de grilles très-serrées les tribunes qui leur sont destinées.

4°. Il y aura dans chaque Monastère deux cuisines, l'une pour les laïques ou malades, & l'autre pour les Moines.

5°. Les Moines attachés au service des malades n'auront point de cellules particulières; mais on pratiquera pour chacun d'eux des retranchemens fermés de cloisons dans les infirmeries mêmes où seront les malades.

6°. Les Couvens n'auront point de Chantres étrangers; mais les Prêtres & les Diacres du Monastère qui ne seront point de service auprès des malades, en feront les fonctions par eux-mêmes.

7°. Les Prêtres & les Diacres partageront aussi entr'eux l'inspection des infirmeries, de manière que deux Prêtres n'aient à-la-fois le soin que d'un certain nombre de malades, afin que si

l'un d'eux vient à tomber malade, ou qu'il ſoit obligé de vaquer à l'Office divin, l'autre ſoit toujours en état de faire la viſite, pour en rendre compte au Supérieur.

9°. Aucun Moine n'aura ni ſalaire, ni nourriture en particulier; le pourvoyeur du Couvent donnera à chacun ce qui eſt preſcrit par la règle.

10°. Il ſera permis aux Monaſtères de prendre des domeſtiques, ſoit pour le ſervice de la maiſon, ſoit pour la culture des terres; le beſoin ſeul en doit régler le nombre.

11°. Dans les villages, on ne pourra employer les Moines comme domeſtiques; mais on y enverra les plus âgés d'entr'eux, pour veiller à la conduite des domeſtiques chargés de travailler les terres, & même ces Religieux n'y ſeront envoyés que de tems en tems.

12°. Il ſera rigoureuſement défendu aux Moines de ſortir de leurs Couvens, à l'exception du Supérieur ou Procureur, & du Tréſorier, qui en auront la liberté, mais ſeulement pour les affaires du Monaſtère.

Les anciens Religieux auront néanmoins de tems en tems la commiſſion d'aller viſiter les terres & biens de campagne, pourvu qu'on ait ſoin de n'en charger que les mêmes perſonnes. Dans les plus grands Monaſtères, on ne pourra en détacher plus de quatre pour cette fonction, & dans les autres un nombre proportionné, en tenant exactement la main à ce que les autres ne ſortent : un Religieux qui a quitté le monde, ne doit plus y rentrer.

13°. Les Religieuſes doivent, ainſi que les Moines, ſe conformer aux règlemens établis pour le ſervice des pauvres de leur ſexe; & l'on deſtinera quelques Monaſtères pour les orphelins de l'un & de l'autre ſexe, pour les bâtards ou ceux qui ſont réputés tels: on y élevera les garçons juſqu'à l'âge de ſept ans, & alors on les enverra dans les écoles; les filles apprendront à lire, & on les

inſtruira dans différens métiers, comme à filer, à coudre, à faire des dentelles, &c.

C'eſt dans cette vue qu'on fera venir du Brabant des orphelines inſtruites elles-mêmes de ces ſortes d'ouvrages, pour entrer dans nos Couvens de filles, & y être chargées de leur inſtruction. On aura ſoin dans les Monaſtères deſtinés aux orphelines, d'ouvrir, du côté des rues, des paſſages qui laiſſent libres les portes de l'Egliſe, afin que chacun puiſſe y entendre l'Office divin, ſans être dans le cas d'entrer dans le Monaſtère. On fera auſſi des tribunes, pour qu'elles puiſſent y chanter l'Office; mais dans les autres Monaſtères de femmes, il vaudra mieux que les Prêtres & Diacres y rempliſſent ces fonctions.

14°. Quand les garçons auront atteint l'âge de ſept ans, on les mettra dans d'autres lieux : les Couvens vuides, dont on aura tiré les Moines, feront très-propres à les recevoir : on y établira des écoles, dans leſquelles on leur apprendra non-ſeulement la Religion, mais encore l'Arithmétique & la Géométrie.

ARTICLE II,

Concernant ceux qui, pour les beſoins de l'Egliſe, doivent être tirés de l'état monaſtique, & remplir les fonctions de l'Épiſcopat.

1°. On établira des Séminaires dans deux endroits, ſavoir, un ici, & l'autre à Moſcou; & pour cela on prendra une maiſon convenable, ou l'on ſe ſervira de quelques Couvens éloignés dont on aura tiré les Moines.

2°. Les Séminariſtes qui auront été inſtruits dans ces maiſons juſqu'à l'âge de trente ans, devront enſeigner les jeunes gens qui entreront dans les maiſons où ils auront reçu leur première éducation.

3°. Chacun de ces Séminariſtes aura la liberté de ſe faire Prêtre laïque ; mais ceux d'entr'eux qui, ayant atteint l'âge de trente ans révolus, déſireront embraſſer l'état monaſtique, feront reçus dans le Monaſtère de Newski : on leur fera faire trois ans de noviciat pour les éprouver, & on les exercera dans l'obéiſſance, de façon cependant à ne les point détourner de la lecture des livres ſaints, ni des autres occupations que peut exiger la néceſſité de ſe rendre habiles dans leur état. On voit aſſez qu'il n'eſt pas poſſible que ceux d'entre les Moines chargés d'inſtruire les autres, puiſſent remplir toutes les règles monaſtiques : ils auront aſſez d'occupations, s'ils veulent travailler & ſe mettre en état d'inſtruire les autres, quand on les en croira capables.

4°. Ceux qui auront reçu la tonſure, feront tour-à-tour des Sermons au Réfectoire ; & ceux qui, par cette méthode, auront fait aſſez de progrès, prêcheront tour-à-tour, les Fêtes & les Dimanches, ſoit à Moſcou dans l'Egliſe de St. Alexandre Newski, ſoit dans celle du Séminaire de Saint-Pétersbourg.

5°. Ceux qui feront chargés de cette fonction dans les Egliſes ſuſdites, ne feront pas pour cela diſpenſés de prêcher dans le Réfectoire.

6°. Après qu'ils auront prêché une dixaine de fois dans les Egliſes, on les fera prêcher enſuite, & chacun à leur tour, dans les Cathédrales de Saint-Pétersbourg ou de Moſcou, ſelon le lieu où ils auront été inſtruits.

7°. Mais comme en obſervant de les faire prêcher chacun à leur tour, ils n'auront que rarement l'occaſion de le faire, ſur-tout ſi ces Prédicateurs ſont au nombre de dix ou au-delà, il faut leur preſcrire des occupations particulières, telles, par exemple, que des livres à traduire, ou leur faire entreprendre des traités ſur des matières qui méritent d'être connues.

8°. On leur preſcrira en outre de ſe rendre tous les jours, deux

heures avant & deux heures après dîner, dans la Bibliothèque du Couvent, où chacun, pendant ce tems, s'occupera de la lecture des saints Pères, ou d'autres livres : on leur fera faire des extraits de ce qui paroîtra mériter leur attention.

9°. On leur enjoindra aussi de s'instruire de leurs devoirs particuliers, des Loix de l'Etat, des Décrets statués par les anciens Conciles, de leur force & de leur usage.

10°. Sous l'Archimandrite, il y aura un Supérieur habile & éclairé, qui aura inspection sur tous les Moines. Il examinera & corrigera les Sermons qu'ils doivent prêcher, les traductions qu'ils auront faites, ou les traités qu'ils auront composés. Il faut aussi que ces Supérieurs sachent positivement ce que les Moines font ou lisent dans la Bibliothèque, & qu'ils en tiennent des notes.

11°. Ce Supérieur fera à l'Archimandrite un rapport exact de tout ce qui regardera les Moines soumis à son inspection : il déclarera dans ce rapport, s'ils s'appliquent volontiers ou non au travail, & entrera dans des détails particuliers sur chacun d'eux. Ce n'est que d'après la connoissance exacte de leurs bonnes qualités ou de leurs défauts, de leurs mœurs, de leur façon de vivre & de leurs occupations, que l'on peut fonder l'espoir de s'en servir utilement un jour.

12°. On prescrira des peines particulières & des corrections proportionnées à la nature des fautes, selon qu'elles proviendront de désobéissance, de querelles, d'ivrognerie, ou d'autres vices; & ce sera l'Archimandrite qui infligera ces peines, sur le rapport du Supérieur.

13°. On établira pour règle certaine, que celui d'entre les Moines qui sera assez dépravé pour ne point changer de conduite après avoir subi plusieurs corrections, ou qui se trouvera indigne d'être élevé à la dignité pastorale, sera consigné pour toujours dans un simple Monastère, où son occupation sera de servir les malades.

14°. On aura attention que les Moines inſtruits ſoient mieux nourris & mieux habillés que les Moines ſans inſtruction.

15°. A l'égard de ceux qui ſe ſeront diſtingués par leur appplication, leur habileté & la pureté de leurs mœurs, & qui paroîtront mériter des places, ſelon le jugement qu'en porteront l'Archimandrite & le Supérieur, on en fera des Archimandrites, des Supérieurs & des Directeurs des Monaſtères les plus conſidérables, tels que celui de Newski, & les Séminaires établis à Saint-Pétersbourg & à Moſcou : on les élevera même à l'Evêché ; mais comme perſonne ne pourra parvenir à cette haute dignité ſans l'autorité du Synode, cette vénérable aſſemblée ne pourra conférer ces places ſans avoir préalablement examiné les candidats, & ſans notre participation.

16°. Quant au maintien du bon ordre dans les hopitaux, à l'éducation des orphelins, à l'exécution des règlemens qui preſcrivent de ne pas recevoir de Moines au-delà du nombre néceſſaire, & qui défendent expreſſément aux Religieux de ſortir de leurs Couvens, ce ſera aux Gouverneurs laïques de notre Empire à veiller, avec le plus grand ſoin, à ce que les Moines ne cherchent à ſe favoriſer mutuellement, & à ce que tous les articles de notre préſente Ordonnance ſoient fidellement & ponctuellement exécutés.

L'original eſt ſigné de la main de PIERRE I, *à Saint-Pétersbourg, le* 31 *Janvier* 1725.

OUKAZ DE S. M. I. CATHERINE II,

Concernant les possessions temporelles des Moines.

PAR LA GRACE DE DIEU, Nous, CATHERINE II, Impératrice & Autocratrice de toutes les Russies, faisons savoir que notre Bisaïeul, le Grand-Duc Alexis Mikaélovitz d'heureuse mémoire, après avoir donné, en 1649, un Code de Loix pour l'administration de la Justice envers ses peuples, porta ses regards sur l'emploi des biens ecclésiastiques; & ayant découvert que l'usage de la plus grande partie de ces biens n'étoit pas conforme aux vues, aux intentions des Donateurs & Fondateurs, il s'occupa des moyens propres à seconder leurs pieuses intentions, & convertit le mauvais emploi de ces biens à l'avantage réel de l'Eglise Chrétienne.

Son Successeur au Trône, notre cher Aïeul Pierre-le-Grand, acheva, dans les premières années de son règne, ce que son Père avoit glorieusement commencé. Ce Prince, doué d'un génie sublime, fit publier une Ordonnance, le 31 Janvier 1701, par laquelle il rappelloit à leur première destination, tous les biens immeubles des Ecclésiastiques, qui avoient été légués à l'Eglise de Dieu dans notre Empire.

Il chargea de l'administration de ces biens le Comte de *Moussin-Pouschkin*, avec ordre exprès de les employer à la gloire de l'Eglise & à l'entretien décent & paisible de ceux qui en desservent les Autels. Il destina le superflu de ces biens à l'établissement des écoles dans différentes Provinces, ainsi qu'à la subsistance & à l'entretien des soldats vétérans & invalides qui avoient versé leur sang pour la patrie. Pour parvenir à ce but, il fit, en 1720, un règlement pour le Clergé, & confia l'exécution de ce plan & de

ſes œuvres méritoires aux mêmes Prélats qui étoient ſous la direction du Synode déja établi.

Le 20 Janvier 1724, ce Monarque ordonna que l'on fît anuellement le relevé exact de la quantité de grains qui reſteroit aux ſerfs du Clergé, après avoir prélevé la capitation de 80 kopeks ſur chacun d'eux, dans tout l'Empire, pour le Service divin, l'établiſſement des écoles, l'entretien des pauvres, des orphelins, & des Moines deſtinés à les ſervir.

D'après ces renſeignemens, Pierre-le-Grand inſtitua une Cour des Aides, le 22 Janvier 1724, pour lever la taille ſur les biens eccléſiaſtiques, avec ordre de former à ce ſujet un état général par Diocèſe, Cathédrales, Couvens, &c., & qu'après avoir perçu cette taille, le ſurplus fût employé pour l'entretien des hopitaux.

Le Synode ſe réunit au Sénat pour délibérer ſur cet objet important : il fut réſolu de former une Cour des Aides du Comptoir des Couvens, & de lui donner des règles conformes à ces inſtitutions; mais Dieu ne permit pas à ce grand Monarque d'achever une ſi bonne œuvre : ſa mort fut cauſe que ſes ordres reſtèrent ſans exécution.

Notre Aïeule, Catherine Alexiévena, ordonna, le 12 de Juillet & le 26 de Septembre 1726, l'établiſſement d'un Collége d'Economie, ſous la direction du Synode. Toutes les affaires concernant l'Egliſe de Ruſſie & l'adminiſtration de toutes les terres eccléſiaſtiques, étoient ſous la direction de ce Collége. Cet établiſſement fut confirmé en 1736 & 1738, par les Ordonnances de feue l'Impératrice Anne Ivanovena; & les choſes allèrent ainſi juſqu'à l'époque où le Synode obtint, en 1744, de notre chère Tante l'Impératrice Eliſabeth Pétrovena, l'anéantiſſement de ce Collége, ſous la promeſſe, de la part du Synode, d'augmenter les revenus tirés des ſujets de l'Egliſe, par une bonne adminiſtration, & de les employer ſelon les vues de Pierre-le-Grand. Mais comme on

ne

ne parvint point encore par-là à ce but utile, Sa Majesté se crut obligée d'assembler une Conférence où elle présida elle-même, & de déclarer, le 30 Septembre 1757, que les Couvens n'avoient pas le pouvoir d'employer les revenus de l'Eglise à d'autres usages qu'à ceux invariablement déterminés par les Ordonnances de son Père; que les soins qu'ils se donnoient pour l'administration des terres, n'étoient point fructueux; que quelquefois ils augmentoient trop les impôts sur leurs contribuables, & occasionnoient par-là des mécontentemens, des murmures & la rebellion : enfin, qu'elle ordonnoit de suivre à la lettre les intentions de son auguste Père.

La mort de cette Princesse apporta encore un obstacle à l'exécution plénière de sa volonté.

C'est ainsi que, dans un espace de 63 ans, tous les Monarques de Russie s'efforcèrent successivement de convertir les biens ecclésiastiques en un bon usage. Nous ne voulons point examiner ici les raisons qui les ont empêchés de parvenir à leur but; mais nous croyons qu'ayant reçu le sceptre des mains de la Providence, il est de notre devoir de donner nos premiers soins aux affaires de notre sainte Eglise, & de regarder le bien de notre peuple comme le nôtre même. En conséquence, nous sommes résolue de terminer heureusement un ouvrage commencé par nos Ancêtres, en nous conformant à leurs bons & pieux desseins. Notre zèle pour Dieu & la Religion sont l'unique motif qui nous engage à en hâter l'exécution, afin que nous ne soyons point responsable des retards devant son jugement. On pensera peut-être que notre but est de faire un usage profane ou mondain du bien que de pieux Donateurs ont consacré à l'Eglise; mais quel est l'homme si insensé & assez téméraire devant Dieu, pour ne pas regarder comme vertus chrétiennes le zèle & les soins donnés à l'Etat florissant de l'Eglise, à l'instruction des peuples, aux secours pour les malheureux, à l'entretien des vieux soldats,

infirmes, bleſſés, qui ont combattu pour la Religion & la Patrie? Et n'eſt-ce pas à Nous, qui avons reçu de Dieu la domination ſur tant de peuples, à penſer la première entre tous les mortels, à ces objets importans?

Ces réflexions & d'autres encore, ainſi que la Foi, la Religion, & ſur-tout le zèle dont notre cœur eſt rempli pour l'acquit de nos devoirs, nous ont inſpiré le ferme propos d'employer à de pieux uſages les offrandes faites à Dieu; de mettre dans le maniement & l'emploi des revenus de l'Egliſe, l'ordre que nos Ancêtres ont voulu & n'ont pas pu y mettre pendant le cours de ſoixante ans; d'autant plus que ces revenus ne ſont pas une petite partie de ceux de l'Etat, & qu'ils ont été quelquefois mal adminiſtrés par certains Prélats.

A cet effet, nous avons ordonné & établi dans notre Cour, le 29 Novembre 1762, un Conſiſtoire compoſé de trois perſonnes du Clergé, de cinq de l'Etat civil, que nous avons fait dépendre uniquement de Nous, & auxquelles nous avons donné les inſtructions néceſſaires, ſignées de notre main.

A l'aide des renſeignemens qui nous ont été donnés, & des repréſentations qui nous ont été faites par cette Commiſſion particulière, nous ſommes parvenue à reconnoître & à ſtatuer ce qui ſuit.

1°. Le rapport de la Cour des Aides prouve que le nombre des ſujets appartenans aux Archevêchés, aux Couvens, aux Egliſes, monte, par la dernière réviſion, à 910,866 hommes.

2°. Que l'adminiſtration de tant de terres devient très-difficile aux Siéges Archiépiſcopaux, aux Couvens, par le fréquent changement des Prélats & des Abbés.

3°. Que cette adminiſtration eſt ſouvent abuſive, par le pillage des Intendans & Sous-Intendans commis à cet effet, ou par leur profonde ignorance de l'économie rurale; ce qui cauſe, d'une ou d'autre manière, la vexation & la ruine des ſujets.

4°. Que beaucoup de Diocèſes, de Couvens, d'Egliſes Cathé-

drales & Paroiſſiales, ſont ſi inégalement partagés, que quelques-uns ont peu de revenus, d'autres point du tout, tandis que d'autres en ont par ſurabondance.

5°. Pour remédier à ces déſordres, Nous ordonnons au Collége d'Economie que nous avons inſtitué, de prendre dès aujourd'hui tous ces ſujets ſous ſon adminiſtration, ainſi que toutes les caiſſes & les ſommes qui ſe trouveront dans les différentes Chancelleries.

6°. Ce Collége nous ayant repréſenté qu'au lieu des corvées que ces ſujets doivent aux Archevêchés & aux Couvens, pour les labours & le fauchage, ainſi que les impôts en bled, &c., il leur ſeroit moins onéreux & plus convenable de payer une capitation d'un rouble & demi, nous avons approuvé cette repréſentation, & avons ordonné de commencer la levée de cette capitation au premier Janvier 1764.

7°. Nous avons enſuite réuni tous les Siéges Archiépiſcopaux & les Couvens de Religieux qui poſſédoient des payſans, en trois claſſes, & nous avons formé pour chacune d'elles un état particulier, ainſi que pour les Egliſes dépendantes, Cathédrales & Paroiſſiales.

8°. Nous avons ſpécifié dans ces états le rang des Siéges Archiépiſcopaux, des Couvens de Religieux & de Religieuſes, & combien il doit y avoir de Cathédrales & de Paroiſſes dans chacune des claſſes ci-deſſus, & la ſomme annuelle que le Collége d'Economie doit payer à chaque Egliſe.

9°. Comme on avoit abandonné depuis quelque tems l'ordre ancien, & que les Archevêques, les Evêques, les Archimandrites, les Prieurs, n'avançoient plus ſelon le rang des Diocèſes & des Couvens, nous rétabliſſons aujourd'hui l'ancien ordre hiérarchique, & nous plaçons les Archevêques & les Archimandrites dans les deux premières claſſes, & les Prieurs dans la troiſième.

10°. En nous conformant à ce qui ſe pratiquoit autrefois, nous

avons laiſſé dans le Diocèſe de Novogorod un Vicaire qui a le rang d'Evêque-Suffragant, & dont le Siége ſera fixé à Olonetz. Nous avons fait la même choſe dans le Diocèſe de Moskou; & la réſidence de l'Evêque ſera à Siefski : ces deux Evêques auront un état particulier.

11°. Par ces arrangemens, tous les Siéges Archiépiſcopaux, les Couvens, les Cathédrales, les Paroiſſes, auront des rentes pécuniaires annuelles, qu'ils recevront du Collége d'Economie, ſans avoir les peines, les embarras & les difficultés inſéparables de l'adminiſtration des terres. Nous avons aſſigné en outre, à chaque Siége Archiépiſcopal, des maiſons de campagne à proximité, pour leur économie particulière, ainſi que la pêche, des pâturages & du bétail.

12°. Chacun connoît l'état déréglé dans lequel vit le Clergé régulier de notre Empire : notre principal ſoin eſt de lui faire donner d'autres principes & d'autres mœurs, en établiſſant des écoles qui rempliſſent ce but. Les Prêtres devenus peu à peu plus capables d'enſeigner les peuples, donneront, par leurs bonnes mœurs, des exemples de piété à ceux qui ſont confiés à leurs ſoins; ce n'eſt que par-là que l'on peut former des ſujets bons & honnêtes : nous eſpérons venir à bout de cette partie d'inſtitut, avec l'aſſiſtance de Dieu; mais, en attendant, nous affranchiſſons dès aujourd'hui, & pour toujours, le Clergé ſéculier des impôts pécuniaires, onéreux, que les Patriarches lui avoient impoſés, & qui ont cauſé juſqu'ici ſa ruine. Nous aboliſſons pareillement le vingtième perçu ſur les grains des Couvens, & le trentième ſur le même revenu des Egliſes, payé aux Séminaires juſqu'à ce jour; leur ayant aſſigné une ſomme annuelle, très-ſuffiſante, qui leur ſera payée par le Collége d'Economie. Cet arrangement ſera connu avec la publication de notre inſtitut touchant les Séminaires, ainſi que d'autres arrangemens avantageux, relatifs à la dignité des Curés.

13°. Nous ne nous sommes pas borné, dans l'état mentionné ci-dessus, à fixer les sommes convenables pour l'entretien des Eglises & celui de leurs Ministres : nous avons encore assuré des fonds pour la subsistance honnête des Ecclésiastiques étrangers, qui, persécutés dans leur Patrie, & forcés d'en sortir pour des opinions étrangères à la vraie Religion, viendront chercher dans notre Empire, un asyle & des secours contre la persécution de ceux qui ne professent pas le même Culte orthodoxe.

14°. Nous avons fixé les appointemens du Synode & de son Comptoir, & pleinement satisfait le Siége Patriarchal-Synodal.

Après des dépenses si considérables, faites uniquement pour la gloire de Dieu & de la Religion, il nous reste encore un objet important à remplir, qui a successivement occupé nos Prédécesseurs au Trône ; c'est d'employer une partie du revenu des fonds donnés à l'Eglise, pour le soulagement des infirmes, des malades, des pauvres vieillards, des Invalides & autres Soldats de terre & de mer, qui ont été les Défenseurs de la Religion & de la Patrie. Ce sentiment est puisé dans l'humanité, & dans les Pères de l'Eglise qui nous enseignent, que l'hommage le plus agréable à la Divinité, est d'être touché de l'infortune & des infirmités des pauvres & des malheureux, & sur-tout de ceux qui ont perdu leurs forces au service de la Patrie, & qui sont hors d'état de se procurer la subsistance. Quelle récompense éternelle un Chrétien ne doit-il pas attendre de Dieu, quand il a ouvert ses oreilles & son cœur aux cris des infortunés ? C'est à Nous, que la Providence a chargé du gouvernement des peuples, à donner le premier exemple des œuvres méritoires. L'Eglise elle-même n'est pas dispensée de ce devoir sacré ; elle doit faire l'offrande de son superflu aux pauvres & aux malades, & inspirer ainsi la charité à tous les Fidèles. C'est pour remplir ces vues bienfaisantes, que nous avons assigné une somme annuelle de

250,000 roubles, pour l'entretien des Officiers qui, après de longs & de fidèles services, se trouvent sans ressources, ainsi que pour les Invalides, les Hopitaux, les Infirmeries, les Veuves, les Orphelins, comme on peut le voir dans les états que nous venons de confirmer. Tel est le louable emploi que nous faisons du superflu des revenus des Religieux & des Religieuses. Pour mettre l'ordre dans le Collége d'Economie que nous avons jugé à propos d'établir, ainsi que dans le Comptoir qui en dépend, nous avons assigné à chacun de ceux qui les composent, un rang convenable & des appointemens suffisans, pris sur ces mêmes revenus; de sorte qu'il n'en coûtera rien à l'Empire pour produire le bien jusqu'ici désiré.

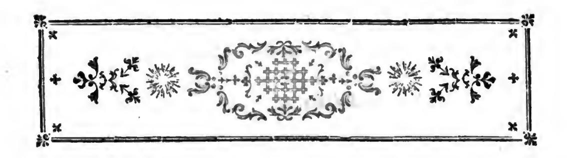
Après avoir examiné avec la plus grande attention, tous les états que le Consistoire nous a respectueusement présentés d'après nos ordres, nous les avons approuvés, sanctionnés; & notre zèle pour la Religion nous a porté à ajouter de notre main une note à ces états, qui assure un présent annuel à chaque Diocèse, Couvent, Cathédrale, Paroisse, & une somme annuelle de 40,000 roubles qui doivent être distribués aux Invalides retirés dans les différentes Provinces de notre Empire.

Afin que nos fidèles Sujets aient une pleine connoissance de toutes les dispositions ci-dessus, Nous avons ordonné à notre Sénat de faire imprimer & publier tout ce que nous venons de statuer & de confirmer. C'est ainsi que nous avons accompli une œuvre dont nos Ancêtres s'étoient occupés depuis long-tems, & nous croyons par-là avoir rendu un service à la Religion, & par conséquent à Dieu. Son nom soit glorifié, & Nous par le nôtre!

L'original est signé de la main de S. M. I., à Saint-Pétersbourg, le 26 Février 1764.



Dessiné par Chevalier Dirigé par N.S. Gravé par Chou



HISTOIRE DE LA RUSSIE ANCIENNE.

LIVRE QUATRIÈME,

Contenant les effets qui résultèrent du partage des États de Volodimir entre ses fils, & les Règnes de ses successeurs au Trône.

SECTION PREMIÈRE.

Nous avons peint Volodimir sous les traits qui le caractérisent, & mis sous les yeux du Lecteur les contrastes de la conduite de ce Prince, ses vertus & ses vices, le bien & le mal qu'il fit, avant & après sa conversion : on a vu aussi comment les Russes devinrent les Alliés des Grecs par la parenté, par le culte, par le commerce & les arts. Le jugement que nous avons porté de Volodimir, est celui de la Postérité même, sage dispensatrice de l'éloge & du blâme. C'est toujours elle qui parlera des Successeurs de ce

Prince, & qui prononcera entre les voix confuses & contradictoires qui font & qui détruisent les renommées, par des motifs généreux ou des vues abjectes.

SECTION II.

Le Lecteur se rappelle Volodimir, héritier d'un père conquérant, déja possesseur d'une vaste domination: conquérant lui-même, il soumit à sa puissance une grande partie de la Lithuanie, de la Podlaquie, la Russie-rouge, la Podolie citérieure, les Duchés de Smolensk, de Vitepsk, de Novogorod, de Tver, de Séverie, de Kzernikovie, & tout ce qui est situé entre la Vilia & le Pripeck.

Ce Prince parvenu à l'âge des infirmités, prit la résolution de partager ses Etats entre ses enfans mâles, & sept d'entre eux avoient des apanages considérables. En donnant la Principauté de Rostof à Boris, il l'avoit désigné *grand-Prince*, ou son successeur au Trône.

Les Slaves de Novogorod lui avoient demandé Jaroslaf pour les gouverner. Gléb eut la Principauté de Volodimir, & Sviatoslaf celle des Drevliens. Mistislaf possédoit Tmoutarakan ou Temrouk, au midi du Boristhène. D'après ce résumé, le Lecteur va rentrer avec nous dans la carrière de l'Histoire, & il en tiendra le fil, s'il veut bien se rappeller que Jaroslaf refusa de payer à son père le tribut qu'il lui devoit en qualité de Vassal, & que Volodimir, contraint de marcher en force contre un fils ingrat, mourut de douleur en chemin.

SECTION III.

Les malheurs se suivent comme les flots: pendant que la nature outragée se préparoit à venger son injure, & à la laver dans son propre sang, les Petchénégui profitent de l'absence de Volodimir, pour

pour fondre sur ses Etats. A cette nouvelle, ce Prince envoye contre eux Boris, avec une armée assez forte pour leur en imposer. Dès que les Ennemis furent instruits de sa marche, ils se retirèrent. Boris retourne sur ses pas dans l'espérance de rejoindre un père qui n'est plus ; & ce fut dans cette contre-marche qu'il apprit sa mort. Boris, doux dans la société, fidèle dans l'amitié, prudent & brave à la tête des armées, étoit aussi généralement aimé & estimé des Troupes, que Sviatopolk en étoit haï. Elles tiennent conseil, & délibèrent de placer Boris sur le Trône de Kiof, conformément aux intentions de Volodimir. Ce second Germanicus refusa l'Empire que les Soldats lui offroient, par amour pour la paix & la tranquillité. C'est épargner le sang des Sujets, que de prévenir la discorde entre des Princes également jaloux de régner.

L'armée de Volodimir pensoit comme celle de Boris, & désiroit aussi ardemment de le voir proclamé grand-Prince de Russie. Ce fut pour lui donner le tems de profiter du moment favorable, que les Chefs des deux armées tinrent secrète la mort de leur Souverain. Sviatopolk étoit alors à Kiof; la nouvelle lui en parvint on ne sait comment, & il s'empara de la Couronne que le généreux Boris avoit refusée : les Troupes de celui-ci désespérées de son refus, se licencièrent d'elles-mêmes, se dispersèrent en différens lieux, & laissèrent leur Prince accompagné seulement de quelques Officiers de sa suite & de quelques Domestiques fidèles.

SECTION IV.

On a vu que Sviatoslaf avoit fait prisonnière une Religieuse Grecque, d'une grande beauté, & qu'il l'avoit donnée à Jaropolk, l'aîné de ses fils. Elle étoit enceinte lorsqu'elle passa à Volodimir, meurtrier de son époux, & celui-ci adopta l'enfant qu'elle portoit

dans ſon ſein. Cet enfant fut Sviatopolk, regardé par Volodimir comme ſon neveu, mais comme un Prince dont il falloit ſe défier. En effet, Sviatopolk étoit jaloux, haîneux, diſſimulé, cruel par caractère; mais ſon ambition ne laiſſoit point entrevoir ces germes de la tyrannie; ils ne devoient éclore que lorſque ſon autorité & ſa puiſſance feroient mieux établies. Il affectoit de paroître inſoucieux, & d'aimer à l'excès la diſſipation & les plaiſirs. Dès qu'il put donner l'eſſor à ſes penchans, il ſe montra tel qu'il étoit, avide, féroce, ſanguinaire. Des moyens injuſtes le placent ſur le Trône: ſon règne commencera-t-il par la juſtice? Non. Pour s'y maintenir par une ſuite de crimes, il débutera par aſſaſſiner Boris, Gléb & Sviatoslaf, ſes couſins, & non pas ſes frères, comme les Hiſtoriens l'ont dit & répété les uns d'après les autres. Nous venons de donner la preuve du contraire.

SECTION V.

Boris ſi cher à la Nation, parut à Sviatopolk le plus redoutable de ſes ennemis, & il avoit d'ailleurs des droits au Trône. L'uſurpateur déclare à ſes Favoris, que le meilleur moyen de lui prouver leur attachement, c'eſt de lui ſacrifier Boris. Le barbare trouve des ſcélérats dévoués. Ils ſe mettent en marche, cherchent le camp de Boris, pénètrent dans ſa tente, & le trouvent ſans défenſe, n'ayant auprès de lui qu'un Officier, Hongrois d'origine. A l'air féroce des aſſaſſins, il étoit facile de les juger: le fidèle Hongrois ſe jette ſur le corps de ſon Maître, & le couvre du ſien comme d'un bouclier. Un ſpectacle ſi attendriſſant, un dévouement ſi héroïque auroient déchiré des cœurs capables de remords; mais les remords ſont la vertu des coupables qui ne ſont pas encore familiariſés avec le crime, & l'ame de Sviatopolk reſpiroit dans chacun de ſes complices: ils maſſacrent le fidèle

Hongrois, & percent Boris de coups; ils placent ensuite leurs victimes sur un char, & les mènent triomphans au monstre qui avoit ordonné le meurtre. Sviatopolk fut le seul qui jouit de ce spectacle affreux; mais il ne put étouffer ni les sanglots, ni les gémissemens des Habitans de Kiof.

SECTION VI.

La rage de Sviatopolk n'est pas éteinte dans le sang de Boris: il a compté ses victimes, & ce premier acte de barbarie n'est que le prélude d'aussi grands forfaits. Il savoit, comme les scélérats, qu'il y a du risque à commencer les grands crimes, & qu'on gagne quelquefois à les consommer. Les fils de Volodimir ont des droits au Trône; en les recouvrant, ils peuvent devenir des vengeurs. Gléb, Souverain de la Principauté de Volodimir, sera l'objet d'un second attentat. L'usurpateur avoit pris des mesures pour que ce Prince ne fût point informé de la mort de son père; il lui dépêche un courier, & lui mande » que Volodimir » dangereusement malade à Kiof, veut absolument le voir & » l'embrasser encore une fois avant de mourir «. Le sensible Gléb, pénétré de douleur, s'empresse de remplir les devoirs de la piété filiale: il part presque sans suite, précipite sa course; son cheval s'abat, & lui casse la jambe. La vraie tendresse ne connoît le danger que pour les autres. Gléb se fait transporter sur une barque, & déja il étoit près de Smolensk, lorsqu'il reçut un Emissaire secret de sa sœur *Prédislava* qui étoit restée à Kiof, & qui lui annonçoit la mort de leur père, & l'assassinat de leur frère Boris.

En proie à toutes les douleurs à la fois, Gléb reste immobile, & ne sort de son accablement que pour y retomber. Pendant qu'on s'empressoit à lui donner des secours, les bourreaux de Sviatopolk arrivent; & comme ils balançoient sur le genre de

mort à employer, le Cuifinier du Prince le faifit par les cheveux, & l'égorge avec fon couteau.

Section VII.

Ces exemples d'atrocité rendent la confternation générale : le bruit de ces affaffinats fe répandant de proche en proche, parvint à Sviatoflaf, Prince des Drevliens. Au récit des cruautés de Sviatopolk, Sviatoflaf tremblant, fe regarde, avec raifon, comme la troifième victime que doit frapper le glaive de l'ufurpateur : il fuit une terre de malédiction, va chercher un afyle auprès d'André, Roi de Hongrie, qui avoit époufé fa fœur Prémiflava. A peine a-t-il abandonné fes Etats, que les affaffins y arrivent : furieux d'avoir manqué leur proie, ils la pourfuivent, & l'atteignent près de ces montagnes qui font des limites naturelles entre la Hongrie, la Moldavie & la Pologne. Sviatoflaf eft impitoyablement maffacré.

Section VIII.

Pendant que Sviatopolk donnoit ces fcènes d'horreur, Jaroflaf, ignorant encore la mort de fon père, fe préparoit à marcher hoftilement contre lui : il avoit raffemblé un corps nombreux de Varèges, qui, fe regardant comme les uniques appuis du Prince, pillèrent & outragèrent à-la-fois les habitans de Novogorod. La patience de ceux-ci pouffée à bout devint fureur : ils tiennent confeil, & délibèrent d'exterminer les Varèges. Ils fe réuniffent en force pendant la nuit, fe rendent au quartier où les Varèges dormoient, & les maffacrent.

Jaroflaf inftruit de la révolte & de fes fuites, modéra pendant un inftant les tranfports de fa colère; &, fous prétexte d'appaifer la fédition, il raffemble le plus grand nombre des mécontens, & fait égorger, dit-on, mille des principales perfonnes de Novogorod. Mais par qui furent-elles égorgées? Les Varèges avoient été

maſſacrés; & il n'eſt pas probable que les citoyens de Novogorod ſe fuſſent prêtés volontairement au meurtre de leurs concitoyens, juſtement indignés contre des auxiliaires qui les traitoient en ennemis.

SECTION IX.

Ce fut dans cette circonſtance critique que Jaroſlaf apprit la mort de Volodimir, l'uſurpation de Sviatopolk, l'aſſaſſinat de ſes trois frères, & le deſſein formé par l'uſurpateur de venir l'attaquer, & de lui enlever le Trône & la vie.

On ſe repréſente aiſément la perplexité & la conſternation de Jaroſlaf, fils révolté, meurtrier de ſes Sujets, menacé au-dehors & au-dedans d'une fin tragique. Dans une poſition ſi critique, il ne perd cependant pas la préſence d'eſprit; il a recours au ſeul moyen qui lui reſte pour déſarmer ſes Sujets, & les intéreſſer à ſa défenſe : il ſe rend à la place, s'avoue coupable devant eux, implore ſon pardon, & joint, pour l'obtenir, les larmes aux prières.

Cette démarche, quelque humiliante qu'elle fût pour le Prince, fut ſuivie de l'effet déſiré. On oublie de part & d'autre la tragédie de la veille & celle du lendemain. Les habitans lui déclarent qu'ils ſont prêts à le ſecourir de toutes leurs forces, & à ſe ſacrifier pour lui dans une guerre qui a pour objet de châtier un uſurpateur, un tyran, un fratricide qu'ils ont en exécration.

SECTION X.

Les ſecours promis furent ſi prompts, ſi nombreux, ſi efficaces, que non-ſeulement ils mirent Jaroſlaf en état de combattre Sviatopolk, de venger la mort de ſes frères, & même de régner ſouverainement ſur la Ruſſie.

Le Prince de Novogorod marche contre celui de Kiof, & les deux armées arrivèrent preſqu'en même tems ſur les deux bords

opposés du Boristhène : elles restèrent long-tems en présence l'une de l'autre, sans que l'une ou l'autre prît la résolution de passer le fleuve. Jaroslaf étoit boiteux : un Officier de l'armée de Kiof se servit de ce défaut naturel pour insulter ce Prince & ses troupes. L'armée offensée d'un telle insolence, déclare à son Chef qu'elle veut absolument combattre, & qu'elle massacrera les poltrons qui refuseront de traverser le fleuve.

Jaroslaf profite d'une disposition si favorable; il applaudit à l'ardeur de ses troupes, & leur promet de passer le fleuve pendant la nuit. Des transfuges lui avoient rendu compte que Sviatopolk, dans une profonde sécurité, s'abandonnoit à la crapule & aux plus honteuses débauches. L'armée de Jaroslaf passe le Boristhène à l'heure désignée; &, pour remporter la victoire à quelque prix que ce fût, le Prince fait brûler les barques de transport. Le Prince de Kiof est vigoureusement attaqué pendant le sommeil de son ivresse; la surprise déconcerte ses troupes: son armée est dans le plus grand désordre; & pendant que les plus braves se rallient & font face à l'ennemi, leur Chef tourne le dos au champ de bataille, & s'enfuit en Pologne auprès de Boleslas I son beau-père. Le vainqueur se présente devant Kiof, & les habitans lui ouvrent les portes sans lui opposer le moindre obstacle.

SECTION XI.

Le Lecteur se rappelle qu'en 861, Ziémovit, fils de Piast, s'occupa sérieusement de la discipline militaire des Polonois. Miécislas, leur premier Prince chrétien, les éclaira des lumières de l'Evangile en 964. Boleslas, son fils, monté sur le Trône dans un âge mûr, en fit des citoyens.

Boleslas n'aimoit pas son gendre; & s'il lui accorda des secours, ce fut bien moins par amitié, que par le désir de se venger sur les Russes des maux que Volodimir avoit faits à la Pologne. En

1018, Boleslas, accompagné de son indigne gendre, marche à la tête d'une armée contre Jaroslaf. Ce Prince, qui avoit été instruit à tems des préparatifs du Roi de Pologne, n'avoit rien négligé pour opposer la force à la force. Dès qu'il sut que Boleslas marchoit contre lui, il fut à sa rencontre. Bientôt les deux armées furent à portée de se voir & de se parler des rives opposées du Bog, qui prend sa source en Podolie, & se perd dans le Boristhène.

Nestor rapporte que Boleslas avoit un embonpoint énorme, & qu'un Voiévode Russe lui cria, qu'*on auroit bien du plaisir à percer son gros ventre*. L'insulte & la vue de l'ennemi servent d'aliment à l'intrépidité de Boleslas : c'est un nouveau César qui veut passer le Rubicon, & qui dit à ses soldats : *Camarades, passons; le sort en est jetté.* Il leur donne l'exemple, se précipite le premier dans le Bog, & le traverse à la nage, malgré les traits dont on cherche à l'accabler. Sa hardiesse en inspire à tous ses soldats; ils le suivent : ils fondent sur les Russes qui ne s'attendoient pas à une attaque si prompte, & les mettent en désordre au premier choc. Jaroslaf les rallie; mais plus la victoire est disputée de la part des Russes, plus aussi les Polonois montrent de courage. Les Russes, qui succombent, prennent la fuite; & leur Prince, qui faillit de tomber dans les mains du vainqueur, ne se sauva qu'accompagné seulement de deux ou trois Officiers.

Boleslas le poursuit avec acharnement, met le pays à contribution, assiége Kiof, la prend par famine, & s'empare des richesses que les Princes y avoient successivement amassées. Satisfait de ces dépouilles, il ne fit aucun mal aux habitans : il remit la ville à Sviatopolk en le replaçant sur le Trône.

Les troupes Polonoises furent distribuées en quartiers d'hiver dans la province de Kiof; & il falloit que la subordination & la discipline que Ziémovit avoit établies en Pologne, fussent d'une

exactitude inconnue jusqu'alors, puisque les Russes conviennent que les troupes victorieuses ne se permirent aucun désordre.

SECTION XII.

Après la victoire de Boleslas sur le Bog, & la prise de Kiof, les Russes regardèrent le Roi de Pologne comme un Prince dont il étoit dangereux de provoquer la colère : dans cette idée, ils lui donnèrent le surnom de *Krabrï*, mot dérivé de *Krabrost* qui signifie courage, valeur. Boleslas étoit aussi galant que brave : vainqueur, il fit l'amour en maître. Les prévenances, les égards, les attentions délicates que l'on doit aux femmes, & sur-tout aux Princesses, ne formèrent pas la brèche qu'il fit à l'honneur de Prédislava, sœur de Jaroslaf.

SECTION XIII.

Sviatopolk se montra perfide envers Boleslas, dès qu'il crut pouvoir l'être impunément. Le viol de Prédislava, s'il eut lieu, lui servit de prétexte pour soulever ses Sujets contre son bienfaiteur, & pour faire massacrer les troupes qui venoient de le replacer sur le Trône. Ainsi le viol de la Princesse Russe produisit à-peu-près le même effet que le viol de Lucrèce par *Sextus*, fils de Tarquin. Cette violence a presque toujours fait chasser les Tyrans d'une ville où ils ont commandé : le peuple à qui une action pareille fait si bien sentir sa servitude, prend d'abord une résolution extrême.

La même main qui avoit replacé Sviatopolk sur le Trône, pouvoit le renverser : mais Boleslas ressentit plus d'indignation que de colère contre son gendre ; il prit la résolution de retourner en Pologne avec les trésors du perfide, ses principaux Boyari, & la Princesse Prédislava. Il ne retint de ses conquêtes que la Russie-rouge qu'il réunit à sa domination.

SECTION XIV.

Jaroslaf après sa défaite, s'étoit retiré à Novogorod, & ses revers l'avoient déterminé à se réfugier chez les Varèges. Les habitans de Novogorod qui partageoient sa douleur, ne négligèrent rien pour la calmer. Ils lui offrirent des contributions en argent, des troupes, les secours de leurs alliés, & tout ce qui pouvoit dépendre d'eux ; & pour lui donner une preuve certaine de leurs bonnes intentions à son égard, ils brisèrent les bateaux dans lesquels il alloit s'embarquer. Cette grande preuve d'attachement relève le courage de Jaroslaf; il recrute une armée, soudoye des Varèges, marche vers Kiof, y entre sans obstacle: le lâche Sviatopolk s'étoit enfui à la première nouvelle de son arrivée.

SECTION XV.

Les scélérats qui ont le pouvoir en main, savent ordonner le crime, mais communément ils sont lâches quand ils doivent payer de leur personne. Sviatopolk, sans penser à recourir aux armes pour défendre ses usurpations, ni aux ravages que les ennemis de la Russie pourroient faire dans l'intérieur de ses Provinces & sur ses frontières, va implorer le secours des Petchénégui, également animés contre les Russes par leur férocité naturelle & par l'espoir du pillage. Ces barbares, qui épioient toutes les occasions propres à favoriser leur brigandage, accueillent l'usurpateur, & se promettent de lui faire payer chèrement les secours qu'ils sont disposés à lui donner. C'est ainsi que les Bretons implorèrent lâchement une valeur qu'ils avoient souvent redoutée, & que les Saxons écoutèrent avec plaisir des supplications qui favorisoient le projet d'établissement qu'ils avoient formé. Mais les Petchénégui n'avoient pas, comme les Saxons, un *Engist* dans Sviatopolk, pour remplir aussi heureusement que

lui le double objet de ses démarches : les ennemis des Bretons, les Pictes & les Calédoniens furent défaits par la valeur d'Engist, & leurs alliés séduits par son adresse. Les Petchénégui s'arment, & obligent Sviatopolk de marcher à leur tête. De quelque côté que penche la victoire, le sort du combat doit être décisif : Jaroslaf est maître du Trône, & son plus grand intérêt est de le conserver. Tout retrace aux Russes les crimes de Sviatopolk : chaque Souveraîneté lui reproche le meurtre de son Prince, & pleure encore sa mort ; toutes sont donc également intéressées à combattre un tyran que le sang n'a pu désaltérer. La perfidie lui a fermé l'asyle qu'il avoit en Pologne, & l'indignation de Boleslas a éloigné pour jamais le beau-père du gendre. Les Petchénégui de leur côté devoient combattre avec fureur pour renverser Jaroslaf du Trône, & éloigner d'eux un ennemi plus redoutable qu'un lâche usurpateur. Ils devoient encore combattre pour s'en faire un allié au besoin, ou un vassal, si la victoire les rend maîtres de son sort ; & déja ils jouissent par anticipation des débris de ce Trône précaire.

L'Histoire rapporte que les deux armées se battirent avec un acharnement sans exemple, & que la bataille dura trois jours. La victoire, long-tems incertaine, se décida enfin pour Jaroslaf. Dans cette extrémité, Sviatopolk osa former le projet d'aller implorer encore la pitié & les secours de Boleslas. Une mort précipitée lui épargna ce dernier affront. Cette mort étoit sans doute désirée par le Lecteur ; voici comme elle arriva.

SECTION XVI.

Les passions féroces & la terreur qui leur succède, forment un contraste qui tue, & Sviatopolk en éprouve les effets : ses jambes ne peuvent plus le soutenir ; sa raison se trouble ; il devient fort mélancolique. Des images effrayantes s'offrent par-tout à sa vue ;

il se croit poursuivi : chaque buisson lui paroît un vengeur, & chaque branche d'arbre, un glaive suspendu sur sa tête ; il meurt en forcené, & en criant, *ils m'ont frappé! ils m'ont frappé!* Ce supplice cruel est encore trop doux pour l'ame atroce du plus abominable des hommes.

La Médaille de Sviatopolk prouve qu'il prit possession de la Principauté de Kiof en 1015, & que depuis cette époque jusqu'à sa mort, il régna un an. Nous regrettons de transmettre à la postérité le Médaillon de ce monstre ; c'est déja trop que la Russie ait eu le malheur d'être gouvernée par cette bête féroce.

SECTION XVII.

Ici, l'Histoire Romaine offre de singuliers rapports avec les faits que nous venons de décrire.

1°. Auguste épousa Livie lorsqu'elle étoit encore enceinte de Drusus, surnommé Germanicus. L'enfant qui sortit de son sein, fut Tibère, & ce fut par les intrigues de cette femme artificieuse qu'Auguste l'adopta.

La beauté Grecque que Jaropolk avoit épousée, fut obligée de partager la couche du meurtrier de son époux, lors même qu'elle étoit enceinte. Elle accoucha de Sviatopolk, & le fit adopter par Volodimir : ses charmes avoient un empire absolu sur lui.

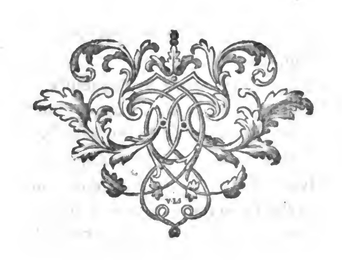
2°. Le caractère de Boris, fils chéri de Volodimir, ressembloit parfaitement à celui de Germanicus : les qualités du cœur & de l'esprit de ces deux Princes répondoient à celles de leurs ames.

3°. Germanicus avoit eu neuf enfans, parmi lesquels on compte Caligula qui déshonora le nom de son illustre père. Volodimir en a neuf aussi ; mais, plus malheureux encore que Germanicus, il eut un fils rebelle dans Jaroslaf qui le fit mourir de douleur, & un Caligula greffé sur un Tibère, dans le neveu qu'il adopta.

4°. Caligula se livre aux plus infames débauches, & Sviatopolk

l'imite. Des cruautés barbares, l'effufion du fang humain étoient pour Sviatopolk le fpectacle le plus agréable: l'ame féroce de Caligula porta la démence & la rage, jufqu'à fouhaiter que Rome n'eût qu'une tête pour la couper.

Ces deux Princes offrent deux tyrans, deux monftres, deux lâches, deux infenfés. Tout ce que dit Caligula fur la fin de fon règne, tout ce qu'il fait, n'eft qu'extravagance & cruauté: la conduite de Sviatopolk eft la même; il devient un fou mélancolique, & Caligula un fou furieux. La terreur fait mourir le premier comme un enragé; & Chéréas, Tribun des Gardes Prétoriennes, délivre Rome du fecond, à la quatrième année de fon règne, & à la vingt-neuvième de fon âge.





Dessiné par Chevalier — Dirigé par Née. — Gravé par Chenu



JAROSLAF I,

FILS DE VOLODIMIR.

SECTION PREMIÈRE.

1019.

APRÈS avoir conquis deux fois le Trône de ſon père, Jaroſlaf eſt enfin paiſible poſſeſſeur de la Souveraineté de Ruſſie. Ce Prince étoit né avec un caractère propre à le rendre heureux & à faire le bonheur de ſes ſujets. On doit regretter le ſilence de l'Hiſtoire ſur les motifs qui l'engagèrent à ſe révolter contre ſon père ; quelque fondés qu'ils puiſſent être, ils n'en furent pas moins coupables. Mais ſi le crime s'efface par le repentir, celui de Jaroſlaf couvrit aux yeux des Ruſſes, une tache qui obſcurciſſoit la vie d'un Prince plus occupé de leur bonheur que déſireux d'acquérir de nouveaux ſujets : moins ambitieux que brave, il réuniſſoit la douceur, le courage & la modération de ſon frère Boris, à une émulation louable, à un goût décidé pour l'étude ; il liſoit, dit-on, nuit & jour, & ſa mémoire étoit facile. Jaroſlaf fut un phénomène entre les Princes de ce ſiècle ; il ſe montra conſtamment l'ami de ſes ſujets, un allié fidèle avec ſes voiſins, un vainqueur généreux envers ſes ennemis. Son règne prouvera que nous le peignons ici d'après nature.

SECTION II.

La plupart des règnes conſolans commencent par l'adverſité : celui de Jaroſlaf eſt marqué au même coin. Un incendie réduit

la ville de Kiof en cendres ; il s'occupe à la rebâtir, & lui donne une plus grande étendue. Au milieu de ce désastre, il n'oublie pas la reconnoissance qu'il doit aux habitans de Novogorod, qui lui avoient donné de si grandes preuves de leur dévouement & de leur fidélité. Il leur avoit donné des loix en 1016 : en 1019, il leur accorde des priviléges qui les dédommagent en partie de ceux que Rourik & Oleg leur avoient enlevés.

SECTION III.

Le Prince de Polotsk, neveu de Jaroslaf, s'empare de Novogorod par surprise, dépouille les habitans, emmène avec lui un grand nombre de prisonniers en état d'acheter leur rançon. Jaroslaf, averti à tems de cette perfidie, marche à la rencontre du Prince de Polotsk, lui enlève le butin considérable dont il étoit chargé, & renvoie les prisonniers à Novogorod. La vengeance eût été un acte de justice; le vainqueur s'y refusa, & fit mieux encore : il usa de la clémence de Vespasien, qui faisoit ressentir ses bienfaits à ceux mêmes qui étoient soupçonnés de conspirer contre lui. Le Lecteur se rappelle que les amis de ce Prince lui ayant dit de prendre garde à *Metius Pomposianus*, il le fit Consul, & ajouta en riant : » S'il devient jamais Empereur, » il se souviendra que je lui ai fait du bien. Je plains, ajouta-t-il, » ceux qui conspirent contre moi, & qui voudroient occuper » ma place ; ce sont des fous qui aspirent à porter un fardeau » très pesant «. Guidé par les mêmes principes, Jaroslaf ne punit son neveu qu'en lui donnant en propriété deux villes qui arrondissoient son apanage. Ce fut par cette modération & ce bienfait, qu'il désarma pour toujours un Vassal rebelle, & qu'il le rendit également soumis, zélé & fidèle.

SECTION IV.

1022.

Mestislaf, Prince de Tmoutarakan, & frère de Jaroslaf, forme la résolution d'aller attaquer Kiof. Mestislaf étoit entreprenant; il avoit fait la guerre aux Kazogui ses voisins, ancêtres des Kosaks du Don, tué dans un combat singulier *Radéga* leur Prince, & s'étoit emparé de ses Etats. La condition expresse de ce combat portoit, que le vainqueur deviendroit maître de la Principauté du vaincu. Enorgueilli de la victoire qu'il avoit remportée sur Radéga, courageux, féroce, & d'une force surprenante, le Prince de Tmoutarakan exécute le dessein formé sur Kiof; mais il éprouva les vicissitudes des armes, & fut vigoureusement repoussé avec perte. En fuyant, il se replie vers la Desna, rivière du Gouvernement de la petite Russie d'aujourd'hui, sur les bords de laquelle la ville de Tchernigof est bâtie : il s'en empare sans combat, & y établit sa résidence. Jaroslaf le suit de près; mais Mestislaf profite d'une nuit orageuse, & le bat au feu des éclairs & au bruit du tonnerre.

SECTION V.

Jaroslaf avoit à cœur l'affront & les revers qu'il avoit essuyés sur les rives du Bog : tel qu'un lion qui devient furieux en regardant ses blessures, le Prince de Kiof, peu désireux de conquêtes, n'aspire qu'à laver son affront dans le sang Polonois; il rassemble ses troupes, & fait une incursion en Pologne. Les deux armées se trouvent en présence une seconde fois sur les rives du Bog : elles en viennent aux mains; & le courage expérimenté de Boleslas l'emporte encore sur la valeur opiniâtre ou sur la témérité de Jaroslaf. Le prix de la victoire fut un tribut que la Russie paieroit à la Pologne. Le vainqueur, aussi modéré que le vaincu, lui rendit

ſans rançon les priſonniers de guerre, le confirma dans ſes poſſeſſions, & força noblement à reſter tranquille, un rival que ſes défaites mêmes rendoient plus courageux. Enchaîné par des bienfaits, Jaroſlaf vécut en paix avec la Pologne pendant tout le règne de Boleſlas.

SECTION VI.

Cette ſeconde leçon perſuada à Jaroſlaf qu'il eſt pour les Princes une gloire préférable à celle des armes; gloire qui fait germer & croître le bonheur des peuples dans le ſein de la paix. Il ſe réconcilia avec ſon frère Meſtiſlaf, lui céda généreuſement la partie orientale & méridionale de la Ruſſie, juſqu'aux Palus méotides. Cette ceſſion, quoique conſidérable, étoit peu de choſe en comparaiſon des Principautés qui reſtoient à Jaroſlaf, Souverain de Kiof, de Roſtof, de la Domination de Novogorod, d'une partie de la Pologne & de la Lithuanie. Cet arrangement fut fait en 1026.

Le Prince de Tchernigof ne jouit pas long-tems de ſes conquêtes & des poſſeſſions que ſon frère lui avoit cédées : il mourut ſans poſtérité, & déſigna Jaroſlaf pour ſon ſucceſſeur. Voilà comme celui-ci devint maître de la Ruſſie, & non pas comme l'ont ſuppoſé de prétendus Hiſtoriens, étrangers à la Nation.

Jaroſlaf ne laiſſa aux héritiers de ſon frère que la Principauté de Polotsk, dont la petite étendue & les foibles reſſources ne pouvoient lui cauſer d'inquiétude, ni lui donner d'ombrage.

SECTION VII.

Boleſlas meurt après avoir rempli ſa carrière avec gloire. Miéciſlas II, ſon fils, lui ſuccède en 1025. Poſſeſſeur d'un puiſſant Royaume, maître d'un Peuple accoutumé à l'obéiſſance & à la victoire,

victoire, il ne sut tirer aucun parti de ces avantages : il avoit fait la guerre sans être guerrier ; il n'avoit aucune des qualités morales & des vertus militaires de son illustre père. Amolli dans les bras d'une épouse altière, avare, voluptueuse, il laissoit flotter au hasard les rênes du Gouvernement. Sa coupable nonchalance causa plus de maux à la Pologne, que les vertus actives de Boleslas ne lui avoient procuré de prospérités & de triomphes. L'épouse de Miécislas étoit *Rixa*, fille de Godefroi, Comte Palatin du Rhin ; elle avoit pris un tel empire sur son époux, que rien ne s'exécutoit que par ses ordres ; elle étoit détestée des Polonois ; & lorsque Miécislas tomba en démence, Rixa, devenue plus puissante encore, ne fit qu'ajouter à l'indignation publique par les malheurs dont elle fut cause : la Pologne tomba dans l'anarchie.

SECTION VIII.

Jaroslaf savoit par expérience que les Polonois étoient mieux disciplinés & plus aguerris que les Russes ; mais les circonstances le décidèrent à éprouver une troisième fois le sort de ses armes contre eux : tout lui offroit la perspective d'un succès presque assuré, & il pouvoit dire à ses troupes, ce que le rival de Pompée dit aux siennes, en marchant contre l'adorateur de Cléopatre : » allons premièrement combattre une armée sans Général, & » nous nous tournerons ensuite contre un Général sans armée «.

Jaroslaf invite son frère Mestislaf à marcher avec lui : les deux Princes confédérés fondent sur les garnisons Polonoises, & ceux des soldats qui échappent au carnage sont faits prisonniers, & envoyés dans des déserts pour cultiver les terres que Boleslas avoit dévastées. Cette guerre offensive ne tire point Miécislas de l'oubli de ses devoirs : les Polonois justement indignés, murmurent tout haut, & lui reprochent la honte d'une insulte qu'il souffre impunément : des reproches si bien fondés font rougir le Roi de

Pologne, mais il ne rougira pas long-tems ; il rassemble des troupes, marche à la rencontre des ennemis, qui feignirent de rétrograder en le voyant. Miécislas au comble de la joie, & semblable au lièvre de la fable, qui se croyoit un foudre de guerre pour avoir épouvanté des grenouilles, s'en retourna comme il étoit venu, abandonnant aux Russes les contrées dont ils venoient de s'emparer. Enfin, Miécislas mourut comme il avoit vécu, dans un état de foiblesse ; sa langueur fut suivie des mêmes accès de fureur qui terminèrent les jours de *Domitien*. C'est à cette époque que la Russie Rouge rentra sous la domination des Souverains de Kiof.

SECTION IX.

Le Lecteur a connoissance des différens Traités de paix & de commerce que les prédécesseurs de Jaroslaf avoient faits avec les Grecs, & des priviléges que ceux-ci avoient été forcés d'accorder aux Marchands Russes qui se transportoient dans leur Empire.

Ces priviléges obtenus par des victoires, inspiroient de l'orgueil aux Russes ; l'orgueil est révoltant, & il donna lieu à des disputes entre quelques Particuliers des deux Nations. Le nombre des intéressés à la cause commune, augmenta de part & d'autre ; l'esprit de parti échauffa la querelle, & la chronique dit qu'un Envoyé de Jaroslaf fut tué dans cette émeute, qui arriva en 1043, sous le règne de Constantin Monomaque.

Jaroslaf qui se crut grièvement insulté, résolut de tirer vengeance de ce meurtre : il arma, dit-on, cent mille hommes, & leur donna pour Chef son fils Volodimir, qu'il avoit investi de la Principauté de Novogorod en 1036.

SECTION X.

Constantin Monomaque étoit d'une des plus illustres familles de Constantinople. L'Impératrice *Zoé*, qu'on ne doit pas mettre

au rang des Princesses qui ont fait honneur à leur sexe, avoit aimé Constantin, dès le tems qu'elle étoit mariée à Michel Paphlagonien. Cet Empereur en avoit été jaloux, & avoit exilé Constantin dans l'Isle de Lesbos : la conduite de Zoé régnante, fit connoître au peuple que le Trône avoit besoin d'un homme. Zoé, voyant que les Grecs désirent impatiemment un Empereur, rappella son Amant de l'exil, & l'épousa le 12 Juin de l'année 1042 : il fut couronné Empereur le même jour. *Sclérène*, petite-fille de Sclérus, avoit gagné son cœur par sa beauté, & avoit pris sur lui un empire absolu : elle l'engagea à ôter le commandement des troupes d'Italie à *Maniaüs*. Ce brave Général, pour se venger de l'injustice, se fait proclamer Empereur à la tête de son armée, passe en Bulgarie, & remporte plusieurs victoires sur les Généraux de Constantin ; mais une mort subite qui l'arrêta dans sa course vers la fin de l'année 1043, rendit le calme à l'Empire.

SECTION XI.

Ce fut dans cette circonstance critique pour Constantin, que le fils de Jaroslaf s'embarqua pour passer dans la Grèce. Dès que l'Empereur en fut instruit, il sentit le danger de sa position ; & pour détourner l'un des deux orages qui le menaçoient à la fois, il envoya des Ambassadeurs à Jaroslaf, qui lui offrirent de sa part les satisfactions qu'il pourroit désirer : les Ambassadeurs reçus avec mépris, furent congédiés avec hauteur.

SECTION XII.

Le refus méprisant de la satisfaction offerte à Jaroslaf, humilia Constantin ; & le mauvais succès de son ambassade l'avertit de recourir aux armes, & d'opposer la force à la force : il ne perdit pas le tems à délibérer ; il fit équiper les galères & les bâtimens que

devoient monter ſes troupes, & diſperſer dans les Provinces les plus éloignées de la Capitale, tous les Ruſſes qui ſe trouvoient alors dans ſon Empire. Dès que les préparatifs furent faits, Conſtantin ordonna à ſon Chef-d'eſcadre de mettre à la voile, & monta lui-même l'Iakt Impérial. La flotte Grecque rencontra celle des Ruſſes près du Détroit de Conſtantinople. Le combat ne tarda pas à s'engager: les Grecs recoururent encore dans cette circonſtance, au feu grégeois qui leur avoit été d'un ſi grand ſecours contre la marine d'Egypte, des Sarraſins & des Ruſſes, ſous le règne d'Igor: ils brûlèrent un grand nombre de barques ennemies, & mirent les autres en déſordre.

Le Prince Volodimir ne fut pas malheureux à demi dans cette fatale journée: une tempête s'élève, l'orage diſperſe ſes frêles bâtimens; les uns échouent contre les écueils nombreux dont ces parages ſont hériſſés; les autres ſont jettés ſur le rivage, où les malheureuſes victimes, loin de trouver du ſecours, furent maſſacrés par la cavalerie qui côtoyoit le rivage, & ſuivoit la flotte des Grecs.

Leurs bâtimens plus réſiſtans que ceux des Ruſſes, & bien gouvernés ſur une mer mieux connue, ſouffrirent peu de la tempête. Dès que le calme lui succéda, Conſtantin envoya vingt-quatre galères à rames, à la pourſuite des Ruſſes; c'étoit commettre une grande faute: il avoit remporté ſur mer une victoire complette; ſa cavalerie avoit tué plus de douze mille Ruſſes; il n'en falloit pas tant pour venger un affront. L'ennemi déſeſpéré qu'il vouloit pouſſer à bout, réſolut de vaincre ou de mourir: il entoure les galères, les attaque avec une fureur mêlée de rage, & s'empare de quatre bâtimens, dont l'un étoit monté par le Chef-d'eſcadre. Les Grecs qui ne périrent pas dans ce combat ſanglant, furent mis aux fers.

Il faut obſerver ici que les anciens Ruſſes n'ayant pas la bouſ-

fole, ne pouvoient guères naviger que fur les côtes; auffi ils ne fe fervoient que de petits bâtimens ou plutôt de barques plates à rames & à voiles, felon les circonftances; prefque toutes les rades étoient pour eux des ports; la fcience des pilotes étoit très-bornée, & leur manœuvre peu de chofe. Ces bâtimens légers brifoient aifément les rames des plus grands, qui, pour lors, n'étoient plus que des machines immobiles, comme font aujourd'hui nos vaiffeaux démâtés. Ces barques, d'ailleurs, s'accrochoient foudain, & les foldats combattoient des deux parts: on mettoit fur une flotte toute une armée de terre. C'eft ainfi que dans la bataille navale que Régulus & fon collègue gagnèrent, on vit dans des tems plus anciens, combattre cent trente mille Romains contre cent cinquante mille Carthaginois.

Le Chef-d'efcadre Grec fit, dans ce combat naval, la funefte expérience qu'Antoine avoit faite à Actium: fes navires ne pouvoient fe remuer, pendant que ceux d'Augufte, plus légers, les attaquoient de toutes parts.

L'avantage que les Ruffes remportèrent fur les Grecs, immédiatement après avoir éprouvé tant de malheurs à la fois, adoucit les regrets de Volodimir: mais un petit nombre de prifonniers étoit un bien foible dédommagement pour les grandes pertes qu'avoient faites les Ruffes dans ce jour de carnage, & pour les malheurs qu'éprouvèrent fur la route, ceux d'entr'eux qui retournoient en Ruffie par terre. Les Grecs les battirent, les firent prifonniers, & leur crevèrent les yeux: un traitement fi barbare prouve que les Grecs n'avoient pas oublié les exemples de férocité que leur avoient donnés les Ruffes fous les règnes d'Oleg, d'Igor & de Sviatoflaf.

SECTION XIII.

Les défaftres communs aux deux Nations, leur procurèrent

une trève volontaire de part & d'autre, sans qu'aucune d'elles fît des préparatifs pour sortir d'un état mitoyen entre la paix & la guerre. Cette inaction, pendant laquelle tout commerce étoit suspendu entre les Russes & les Grecs, leur fit sentir également le besoin qu'ils avoient les uns des autres, & ce sentiment qui rapproche les hommes rendus à eux-mêmes, leur procura la paix en 1047.

SECTION XIV.

Nous avons parlé, sections I & II, des qualités personnelles de Jaroslaf, de son amour pour la lecture & l'instruction : ce Prince avoit fait traduire un grand nombre de Livres Grecs, établi à Novogorod une Maison d'éducation où l'on élevoit à ses frais les enfans des personnes distinguées dans l'Etat ; il avoit bâti plusieurs Eglises, dont la principale étoit celle de Sainte-Sophie à Kiof, qu'il avoit enrichie de vases précieux d'or, d'argent, &c. Mais en s'occupant de l'éducation des enfans des *Starostes*, il n'avoit pas oublié que le peuple a besoin d'instructions, & pour lui en procurer, il assigna des revenus aux Ecclésiastiques particulièrement chargés de ce devoir. Fidèle au culte de son père, il étendit par la douceur, la Foi Chrétienne dans ses Etats. La conduite morale de Jaroslaf, ses vues patriotiques, l'éclat de son règne, & l'étendue de sa domination, lui procurèrent l'amour des Russes, le respect du Nord ; & son nom devenu fameux dans la Grèce, passa de là dans l'Occident.

SECTION XV.

Jaroslaf avoit épousé Enguerherde, fille d'Olaüs, Roi de Suède; il eut de cette Princesse six garçons & trois filles. Sa renommée engagea plusieurs Souverains à rechercher son alliance. Les annales Russes disent » qu'il maria son fils Volodimir à la fille de *Harald*, » dernier Roi d'Angleterre de la race Saxonne ; Vsévolod à une

» Princeſſe Grecque, fille de Conſtantin Monomaque «. Cet Empereur eut-il des enfans? Je ſais qu'il avoit été marié avant d'épouſer l'Impératrice *Zoé*; mais les faſtes Grecs ne parlent ni de la poſtérité de ce Conſtantin, ni de cette alliance. » *Prémiſlava*, » ſœur de Jaroſlaf, épouſa Caſimir I, Roi de Pologne; Henri I, » Roi de France, demanda en mariage la Princeſſe *Anne*, fille » du grand-Prince de Ruſſie; ſes ſœurs, Eliſabeth & Anaſtaſie, » furent mariées, la première à Harald le Vaillant, & la ſeconde » à André, Roi de Hongrie «.

Ces alliances ſont accompagnées de circonſtances qui méritent d'être diſcutées, parce que leur diſcuſſion éclaircira quelques points d'Hiſtoire qui paroiſſent obſcurs à plus d'un Hiſtorien. La digreſſion ne ſera pas longue.

SECTION XVI.

On ſait qu'Edouard le *Confeſſeur* avoit rendu ſon mariage ſtérile par un vœu indiſcret de virginité, & qu'après ſa mort, le Trône d'Angleterre reſta en proie à l'ambition de trois rivaux, qui avoient tous des avantages pour y monter: *Edgard* y étoit appellé par ſa naiſſance, il deſcendoit des Monarques du pays. Harald avoit pour lui un parti nombreux; il étoit fils de Godovin, Comte de Kent, Miniſtre d'Edouard, & dont ce Prince avoit épouſé la fille. Beau-frère d'un Roi, il croyoit pouvoir le devenir lui-même, & il ſe fit reconnoître comme tel par les Anglois. *Guillaume* qui régnoit en Normandie, avoit beaucoup de réputation & de dignité; il ſuppoſoit un Teſtament du feu Roi. A ſon arrivée en Angleterre, il y trouva un Concurrent preſque auſſi habile que lui, & en état de lui diſputer une Couronne qu'il croyoit mériter à juſte titre. Edgard fut aiſément écarté; le ſang royal qui couloit dans ſes veines, ne put pas balancer les forces de ſes Concurrens. D'après ces faits certains, il nous paroît que

les annales Ruſſes ſe trompent au ſujet d'Harald qu'elles déſignent comme *dernier Roi d'Angleterre, de la race Saxonne.* Paſſons au mariage de la Princeſſe Anne avec Henri I.

L'Auteur de l'Hiſtoire moderne, dit à ce ſujet, dans le *Tome XV*, pages 5 & 6 : » On m'a reproché de n'avoir pas annoncé dans » l'Hiſtoire des Ruſſes, que Henri I, Roi de France, avoit épouſé » en ſecondes nôces *Anne*, fille de Jaroſlaf, Duc de Ruſſie, de » laquelle il eut Philippe qui lui ſuccéda. Il eſt vrai que ce fait » eſt rapporté par beaucoup d'Hiſtoriens François, principalement » par les modernes. Voici ce qui m'avoit engagé au ſilence à ce » ſujet. 1°. Les Hiſtoriens Ruſſes n'en parlent point. 2°. Le Fils » aîné de l'Egliſe Romaine auroit-il épouſé une Princeſſe d'un » Rit différent du ſien? 3°. Les Ruſſes étoient-ils alors aſſez connus » en Europe, pour qu'un Roi de France s'alliât avec leurs Sou- » verains ? Ce fait, j'oſe l'aſſurer, me paroît fort douteux. Je » crois que Henri épouſa quelque Princeſſe du Nord, mais du » Rit Romain, & que les Hiſtoriens ſe ſont mépris «.

C'eſt l'Auteur de l'Hiſtoire moderne qui s'eſt mépris, & non pas les Hiſtoriens dont il parle. Il auroit dû rapporter le fait, propoſer enſuite ſes doutes, & les ſoumettre au jugement du Lecteur : les raiſons alléguées pour juſtifier ſon ſilence, & le doute qui les accompagne, ſont des armes impuiſſantes contre la vérité de l'Hiſtoire. Le mariage dont il s'agit eſt certain, & les Hiſtoriens Ruſſes l'ont conſigné dans leurs Ecrits. Jaroſlaf d'ailleurs, étoit *Veliki-Kniaz*, grand-Prince de Ruſſie, & non pas grand-Duc. Les Ruſſes n'ont connu le nom de grand-Duc, & ne l'ont donné aux Princes étrangers, que dans des tems poſtérieurs à l'époque dont il s'agit ici.

Cette mépriſe en rappelle une autre : *Voltaire*, en parlant de Jaroſlaf, le nomme *Agnès*, & *Prince méconnu d'une Ruſſie ignorée.* Mais on n'eſt pas fondé à lui en faire un reproche ; cet homme ſi univerſellement

universellement instruit, ignoroit l'Histoire ancienne de Russie; il a écrit d'après les Mémoires qu'on lui a envoyés, & l'on doit en conclure que ces Mémoires étoient ou obscurs ou infidèles. Ils étoient l'un & l'autre; la jalousie & l'intérêt personnel les avoient rédigés.

Agnès est le nom que prit la Princesse Anne en entrant dans l'Eglise Romaine, & cette cérémonie fut le préliminaire de son mariage avec Henri I. Ce Prince en eut trois fils; Philippe, Hugues & Robert. Philippe, comme on le sait, succéda à son père, & il est encore aujourd'hui la tige de vingt-neuf Rois de France.

Les deux Maisons d'Anjou qui ont régné à Naples, les Rois de Naples & d'Espagne, sont issus de ce mariage, ou descendent de la postérité qui en a été la suite. Cette postérité a donné plusieurs Reines à l'Angleterre, à l'Ecosse, à la Bohême, un Roi de Chypre, un Empereur à Constantinople dans le tems des Croisades; & cet Empereur fut Pierre de Courtenai. De plus grands détails seroient superflus; nous allons suivre les alliances de Jaroslaf.

SECTION XVII.

Si le règne de ce Prince est riche en faits, les alliances qu'il contracta sont fécondes en anecdotes.

Casimir dont nous venons de parler, fut le Successeur de Miécislas II, après un interrègne de sept ans, pendant lequel la Pologne comptoit ses citoyens, & ne trouvoit que des tyrans dans le peu qui lui en restoit. Casimir, héritier du Trône, fut obligé de s'enfuir; sa mère *Rixa* l'envoya secrètement à Paris, pour puiser dans cette ville déja célèbre, les lumières & les vertus propres à consoler de la perte d'un Trône, ou à le recouvrer un jour, si les circonstances le permettoient.

Après avoir fait ses études en France, Casimir passa en Italie où saint *Romuald* lui persuada de se faire Moine. De retour en

France, il entra dans l'Abbaye de Cluni, prit l'habit de Religieux & reçut le Diaconat. C'est-là où Casimir reçut, en 1040, les Ambassadeurs Polonois qui furent lui offrir la Couronne : mais il n'étoit plus libre, & le Pape pouvoit seul rompre ses engagemons. *Benoît IX* opposa d'abord des difficultés, se fit prier beaucoup, & parut ne se rendre qu'aux vives instances des Polonois. Ce Pontife sut tirer bon parti de la circonstance, en stipulant que la Pologne payeroit, à perpétuité, une somme d'argent pour l'entretien d'une lampe dans l'Eglise de St. Pierre : il voulut encore pour prix de sa condescendance, que la Nation entière s'obligeât à porter désormais les cheveux coupés en forme de couronne de Moine, & qu'aux grandes fêtes, pendant la Messe, les Nobles portâssent une étole de lin à leur col.

Avant l'introduction de cet usage, les Polonois avoient coutume de tirer le sabre hors du fourreau, lorsque le Prêtre disoit l'Evangile, pour témoigner qu'ils étoient toujours prêts à défendre la vérité & la Religion au prix de leur sang. Cet usage avoit été introduit en 967, sous leur premier Prince Chrétien.

Casimir devenu Roi, & plus politique que guerrier, voulut, en montant sur le Trône, prévenir les maux dont Jaroslaf sembloit menacer la Pologne. Il lui envoya des Ambassadeurs chargés du pouvoir de lui remettre plusieurs places dont les Polonois étoient en possession, & de lui demander en mariage la Princesse Prémislava, sa sœur, afin de sceller le pacte d'une amitié inviolable par cette alliance. Jaroslaf accepta avec joie des propositions si avantageuses; & les deux Princes, fidèles à leurs engagemens, vécurent en paix, & se prêtèrent des secours mutuels au besoin.

SECTION XVIII.

Le mariage d'Elisabeth avec Hérald-le-Vaillant, qui devint

Roi de Norwege, fournit une autre anecdote qui fera plaisir aux Lecteurs.

On trouve dans l'ancienne Chronique Islandoise (Kaïtlinga Saga) » que Jaroslaf avoit une fille nommée Elisif, (c'est le » diminutif d'Elisabeth) & que cette fille, jeune & vive, croissoit » tous les jours en graces, en beauté, en honneur ; qu'Hérald » en étant devenu éperdument amoureux, & craignant de n'être » pas aimé de la belle Elisif, composa une ode qu'il lui adressa, » & dans laquelle il se plaint de ce que la gloire qu'il s'est acquise » par tant d'exploits, n'a pu toucher son cœur «.

Hérald étoit en effet un des plus illustres aventuriers de son tems : il avoit parcouru toutes les mers du Nord, piraté, comme c'étoit l'usage, dans la Méditerranée même & sur les côtes d'Afrique ; mais il éprouva des revers, fut pris, & retenu quelque tems captif à Constantinople.

La vie & les exploits d'Hérald ressemblent exactement à l'histoire de Pyrrhus : ce Prince, maître d'un petit Etat dont on n'a plus entendu parler après lui, étoit un aventurier qui faisoit des entreprises continuelles, parce qu'il ne pouvoit subsister qu'en entreprenant ; sa grandeur, comme celle d'Hérald, ne consistoit que dans ses qualités personnelles.

Nous donnerons la traduction de cette Ode originale, après avoir analysé & comparé le règne de Jaroslaf.

SECTION XIX.

Les chroniques Russes font mention d'un phénomène céleste, sous le règne de Jaroslaf : on vit à Kiof une comète à queue en 1028.

Le savant Professeur Muller, à qui l'Europe doit une multitude de recherches intéressantes sur la Russie ancienne & moderne, fixe aussi sous le règne de ce Prince, & en 1032, une expédition

des Ruſſes de Novogorod en Sibérie, & probablement dans le Gouvernement qui porte aujourd'hui le nom d'Orembourg.

Orembourg eſt ſitué ſur les bords du Jaïk, ſous le 54ᵉ degré de latitude ſeptentrionale & le 87ᵉ degré de longitude.

Le Jaïk prend ſa ſource dans les Monts Ouralks, connus des Anciens ſous le nom de monts Riphées. Après un cours de plus de ſix cents lieues, ce fleuve ſe jette par deux embouchures dans la Mer Caſpienne, au 48ᵉ degré 30 minutes de latitude, & au 74ᵉ degré de longitude.

Les Monts Ouralks tirent leur nom d'*Oural*, mot Tatare qui ſignifie *ceinture*. C'eſt d'après cette dénomination que les anciens Ruſſes ont appellé ces montagnes *Ceintures de roches*, & quelquefois *Portes de fer*, parce que ces barrières naturelles les protégeoient contre les attaques des peuples de l'Aſie ſeptentrionale, de même que les *Portes Caſpiennes* défendoient les Aſiatiques contre les irruptions du Nord.

L'expédition des Ruſſes de Novogorod n'a rien qui implique à la vérité : les Huns dont nous avons parlé à l'origine des Ruſſes, leur en avoient tracé la route, en ſe répandant depuis les bords de la Mer Glaciale juſque dans la Livonie, l'Ingrie, &c., Provinces qui portoient le nom de *Tchoud*. Les Ruſſes d'ailleurs poſſédoient alors la Permie, l'Ougourie, juſqu'au diſtrict de Bérézof & de Verkoturie, au haut de la Toura, ſous 58 degrés 50 minutes de latitude, au couchant de Tobolsk. L'Ougourie, aux environs de la Petchora, eſt au 65ᵉ degré de latitude & au 75ᵉ degré de longitude. Ce ſont ces montagnes, vers le couchant, qui ſont les limites de la Sibérie.

Mais les Monts Riphées, les Portes Caſpiennes, les Ceintures de roches, les Portes de fer, le Caucaſe, le Ténérif, les Cordelières, les Appenins, les Alpes, les Mers les plus orageuſes & les plus parſemées d'écueils, ne ſont que de foibles remparts contre

l'ambition. Il n'y a plus de terres ni de contrées vierges; toutes les régions ont été violées; tous les peuples, conquérans & conquis tour-à-tour, ont été ſpoliateurs & dépouillés, *loups & agneaux :* la pauvreté même, qui devroit être l'aſyle le plus sûr pour un peuple, n'a pas été ménagée par les conquérans, ils lui ont donné des chaînes, quand ils n'ont pu lui arracher des dépouilles. L'ambition reſſemble à l'envie, qui ne pardonne pas même au mérite qui s'ignore.

L'expédition des Ruſſes dans le diſtrict d'Orembourg, fut très-malheureuſe; & le petit nombre de ceux qui échappèrent à la mort, ne rapportèrent à Novogorod que le repentir & l'effroi.

Les mêmes chroniques ont tranſmis un fait ſingulier, qui prouve, d'une part, le zèle pour la Religion qu'il profeſſoit, & de l'autre, la ſimplicité de ſa croyance. On a vu qu'Oleg & Jaropolk, frères de Volodimir & oncles de Jaroſlaf, étoient morts dans le ſein de l'idolatrie : ce Prince, attendri ſur leur ſort dans l'autre vie, imagina de faire déterrrer leurs oſſemens & de leur donner le baptême, dans la perſuaſion que ce Sacrement procureroit à Oleg & à Jaropolk un repos éternel.

SECTION XX.

Des Hiſtoriens étrangers donnent huit fils à Jaroſlaf, & diſtribuent ſes Etats à leur fantaiſie : nous nous garderons bien de relever toutes les erreurs que l'on trouve preſqu'à chaque page dans ces prétendues hiſtoires; on en formeroit un volume. Les Annales Ruſſes rapportent » que Jaroſlaf ſe voyant près de ſa fin, » appella ſes cinq fils, & recommanda expreſſément aux quatre » plus jeunes d'avoir toujours pour Iſiaſlaf, leur aîné, le même » reſpect, les mêmes égards qu'ils avoient eus pour lui-même; » de ſe concerter toujours entr'eux dans les affaires importantes » qui concerneroient le bien général, & de ne jamais oublier que

» le Prince qui occuperoit légitimement le premier Trône de la » Russie, devoit être le Supérieur des Princes apanagés «......

Jaroslaf mourut l'an 1053 : sa médaille prouve qu'il fut maître de la Principauté de Kiof, après un vif combat avec son frère Mestislaf, en 1016; qu'il régna 38 ans, & mourut âgé de 76.

Depuis Rourik, chef de la première Dynastie des Princes Russes, jusqu'à l'époque où Jaroslaf devint paisible possesseur du Trône, huit règnes se sont écoulés dans l'espace de 157 ans. S'il y avoit eu plus de richesses dans le fonds historique, nous aurions été plus sobres en réflexions & plus circonscrits dans la forme. Nous avons fait notre possible pour ne pas avilir la majesté de l'histoire dans les parallèles que nous nous sommes permis de faire, & que nous continuerons sous les règnes qui auront des rapports marqués avec ceux des Princes dont la Postérité a pesé les vertus & les foiblesses, les services rendus à l'humanité & les fautes commises envers elle. Cette nouvelle manière d'écrire l'histoire & d'en terminer les époques, a paru la plus piquante & la plus instructive de toutes; elle raproche les hommes de tous les tems & de tous les états, des hommes de tous les lieux & de tous les rangs, & dans des circonstances à-peu-près semblables. Une suite de tableaux faits avec la même impartialité, par de grands Maîtres, formeroit la galerie du genre humain; & ce recueil précieux suffiroit aux Princes, aux Guerriers, aux Magistrats, à tous les ordres de Citoyens, pour leur apprendre les moyens de parvenir à la récompense des bons, & d'éviter l'opprobre & les supplices des méchans, non-seulement dans cette vie, mais encore après la mort. L'histoire est un tribunal auguste, érigé pour juger les actions des hommes : relever ses arrêts, c'est répandre cette véritable sagesse, qui, par la connoissance intime des hommes & des actions humaines, fait juger sainement de tout, & agir en tout avec prudence. Mais revenons à Jaroslaf.

Le tempérament de ce Prince, son caractère moral, ses grandes qualités, les évènemens de son règne, nous rappellent Théodose-le-Grand; & nous allons comparer ces deux Princes.

Tous deux étoient nés avec un tempérament sanguin & colérique; tous deux eurent des passions violentes : la colère & la vengeance furent leurs premiers mouvemens; Théodose les réprima quelquefois par de violens efforts : s'il parut modéré dans la sédition d'Antioche, cette ville eût été rasée par ses ordres, sans les représentations touchantes de saint Flavien, qui en étoit Evêque. Les réflexions de Jaroslaf après sa première faute, le ramenèrent à la douceur, à la modération, pendant toute la durée de son règne. Ici, le triomphe est du côté de Jaroslaf, qui fit oublier sa révolte envers son père, par un repentir qui dura 39 ans. Mais comment pardonner à Théodose le massacre de Thessalonique, dans lequel il fit passer tous les habitans au fil de l'épée? Saint Ambroise en frémit d'horreur, & lui écrivit de Milan la lettre suivante, en 390 de J. C.

» Seigneur, votre crime est énorme, & il ne peut se laver que » dans vos larmes, ni s'expier que par une longue pénitence. » Faut-il qu'un si beau règne soit taché par une action si cruelle? » Je vous avertis, je vous conseille, je vous exhorte, je vous prie, » je vous respecte, je vous chéris, & je prie pour vous; mais je » ne puis offrir le sacrifice de l'agneau, si vous voulez y assister, » car je dois à Dieu la préférence sur vous «.

Jaroslaf & Théodose eurent également à combattre un usurpateur, un tyran & un assassin; & Maxime vaincu par Théodose, comme Sviatopolk par Jaroslaf, prend la fuite : la crainte lui présente Théodose devant lui prêt à venger la mort de Gratien; il se sauve dans Aquilée, comme Sviatopolk en Pologne.

Les Goths pillent les Provinces de l'Orient, & les Petchénégui

celles du Midi de la Russie. Théodose les cherche, les trouve, fond sur ces barbares avec une rapidité incroyable; & après en avoir fait un horrible carnage, il leur enlève leurs femmes, leurs enfans & tous leurs chariots : ceux qui en échappèrent, lui envoyèrent demander la paix, & acceptèrent toutes les conditions qu'il proposa. C'est ainsi qu'il rétablit les affaires de l'Empire, qui étoit à deux doigts de sa perte.

Jaroslaf, réduit aux mêmes extrémités, fut vainqueur de ses ennemis; & le vainqueur fut plus généreux envers les Petchénégui, que Théodose envers les Goths.

L'Empereur Grec tombe malade à Thessalonique, & se fait baptiser par *Ascole*, Evêque de cette ville. Par une loi du 28 Février 380, il ordonne à tous ses Sujets de reconnoître le Père, le Fils & le Saint-Esprit, comme un seul Dieu en trois personnes; & que tous ceux qui ne suivront pas la foi de *Nicée*, seront regardés comme hérétiques, & punis en conséquence. Au mois de Mai 381, il fait assembler un Concile Œcuménique à Constantinople, pour décider sur la divinité du Saint-Esprit : les Macédoniens y furent condamnés.

La Foi chrétienne s'étendit beaucoup en Russie sous le règne de Jaroslaf; mais ce fut par son exemple & par la persuasion qu'il multiplia le nombre des fidèles : il ne porta aucune loi de rigueur contre ceux qui persistoient dans l'erreur du Paganisme; mais il donna des loix pour prévenir les crimes & punir les attentats commis sur les propriétés.

Théodose, par une loi du 26 Février 386, défend de déterrer aucun cadavre, sous quelque prétexte que ce soit. Cette loi fut portée pour abolir l'abus des Moines, qui enlevoient les corps des Martyrs, & les vendoient. En 387, il ordonna la délivrance des prisonniers à Pâques. Ce fut en publiant cette Ordonnance, qu'il dit ces paroles mémorables : » Plût à Dieu qu'il fût en mon
» pouvoir

» pouvoir de ressusciter les morts «! Les mêmes sentimens de piété & d'humanité engagent Jaroslaf à faire déterrer les ossemens de Jaropolk & d'Oleg, morts idolâtres, & de leur faire donner le Baptême, croyant par-là leur procurer un repos éternel.

On a vu les Princes de l'Europe empressés à rechercher l'alliance de Jaroslaf : les Princes voisins de l'Empereur Grec, Sapor III, Roi de Perse, les Goths & d'autres peuples barbares, témoignèrent le même empressement à Théodose.

Ces deux Princes conservèrent chacun leur Empire par leur valeur, & se firent également aimer & craindre. La bonne fortune secondoit les entreprises de Théodose : la sagesse, plus que les grands évènemens, illustra le règne de Jaroslaf. Enfin, Jaroslaf & Théodose aimoient souverainement la justice : attentifs à tout, ils régloient tout; capables des plus grands travaux, ils surmontèrent les plus grands obstacles au commencement de leurs règnes : tous deux avoient un goût décidé pour l'instruction; chacun d'eux protégea les hommes instruits : Théodose les avoit sous la main; le Prince Russe les fit venir de la Grèce; il étoit savant lui-même autant qu'un Prince Russe pouvoit l'être alors. Il n'a manqué à Jaroslaf qu'un autre théâtre ou un autre siècle, pour placer les Sciences & les Arts sur le trône de l'ignorance, & pour avoir la réputation des Héros bienfaiteurs.

On a mis Théodose au rang des grands hommes. Lecteurs! c'est à vous à mettre Jaroslaf à sa place : vous avez lu son histoire; elle est exacte : comparez & jugez.

ODE D'HÉRALD-LE-VAILLANT.

» Mes navires ont fait le tour de la Sicile. C'eſt alors que » nous étions brillans & magnifiques; mon vaiſſeau brun chargé » d'hommes, voguoit rapidement au gré de mes déſirs : occupé » de combats, je croyois naviger toujours ainſi; mais j'aime, & » une fille de Ruſſie me mépriſe.

» Je me ſuis bien battu dans ma jeuneſſe avec les Peuples de » Drountein; ils avoient des troupes ſupérieures en nombre : ce » fut un terrible combat; je laiſſai leur jeune Roi mort ſur le » champ de bataille : cependant une fille de Ruſſie me mépriſe.

» Un jour nous n'étions que ſeize dans un vaiſſeau : une tempête » s'élève & enfle la mer; elle remplit le vaiſſeau chargé; mais » nous le vuidâmes en diligence : j'eſpérois de-là un heureux » ſuccès; cependant une fille de Ruſſie me mépriſe.

» Je ſais faire huit exercices : je combats vaillamment; je me » tiens fermement à cheval; je ſuis accoutumé à nager; je ſais » courir en patins; je lance le javelot; je m'entends à ramer : » cependant une fille de Ruſſie me mépriſe.

» Peut-elle nier, cette jeune & belle fille, que ce jour où poſté » près de la ville, dans le pays du Midi, je livrai un combat, » je ne me ſois ſervi courageuſement de mes armes, & que je » n'aie laiſſé après moi des monumens durables de mes exploits? » cependant une fille de Ruſſie me mépriſe «.

Cette pièce & un grand nombre d'autres que l'on trouve dans la poésie des Celtes, prouvent la façon de penser des peuples du Nord, à l'égard des femmes. On s'imagine ordinairement que nous devons aux loix de la Chevalerie, c'est-à-dire, à une institution qui ne remonte pas plus haut que le onzième siècle, cet esprit de générosité qui rendoit autrefois les femmes arbitres de la gloire des hommes, qui faisoit de leurs faveurs l'objet & le prix des actions vertueuses, & en particulier de la valeur, qui attachoit au soin de les servir, de les défendre & de leur plaire, l'idée du plus doux, du plus noble de tous les devoirs (1). Mais il conste par les faits, que, long-tems avant le onzième siècle, cette façon de penser étoit naturalisée chez les *Germains* & les *Scandinaves*. On se rappelle ce que dit *Tacite* du respect de ces peuples pour les femmes.

Ce sont les refus de la pudeur qui rendent l'amour une source féconde de population, d'héroïsme & de vertu; & c'est la honte

(1) Les Duguesclin, les Bayard, &c. dûrent leur noble courtoisie, leurs vertus, leur gloire immortelle aux sentimens des femmes de leur siècle. Duguesclin, prisonnier des Anglois, se voyant, par la générosité de ses ennemis, arbitre du prix de sa rançon, la porta lui-même à une somme excessive. Etonné de sa présomption, le Prince de Galles lui demanda quels étoient ses moyens pour s'acquitter envers lui. » J'ai des amis, répon- » dit-il; les Rois de France & de Castille ne me manqueront pas au besoin. Je connois » cent Chevaliers en Bretagne qui vendroient leurs terres : enfin, il n'est pas de femme » en France qui ne travaillât de ses mains pour me tirer des vôtres «. La Reine d'Angleterre fut la première à donner une somme considérable pour rendre la liberté à l'ennemi de sa Nation. Quelle devoit être l'élévation d'un sexe qui formoit alors la jeune Noblesse du Royaume? Dans les Châteaux qui lui servoient d'écoles, c'étoient les Dames qui se chargeoient d'être les Institutrices des mœurs fondées sur l'honneur, & d'apprendre à-la-fois le catéchisme & l'art de respecter ce qu'on aime. On vouloit exciter Louis XII à punir des satyriques, & il dit : » Qu'ils parlent de moi comme ils voudront, laissons-les » se divertir, pourvu que le nom de Dieu & l'honneur des Dames soient respectés «.

Le beau règne que les femmes ont perdu! Puissent-elles le recouvrer!

que les femmes attachent aux foibleſſes de leur ſexe, qui rend les hommes grands. Un Philoſophe qui a étendu l'horizon des connoiſſances morales & politiques, obſerve que par-tout où les plaiſirs de l'amour ſont faciles, où le luxe favoriſe l'incontinence, les hommes aiment moins les femmes, & les femmes portent moins d'enfans. Voyez en France dans les tems de la Chevalerie, comment l'amour faiſoit entreprendre & ſouffrir de grandes choſes. C'eſt là que, ſe mêlant à l'eſprit public, il aidoit ou ſuppléoit au patriotiſme. Le règne de l'amour moral prolongeoit le pouvoir de l'amour phyſique, en le réprimant, en le dirigeant, en le trompant même par des eſpérances qui perpétuoient les déſirs & conſervoient les forces. Engendrée par l'innocence, cette paſſion ſe nourriſſoit de ſacrifices, au lieu de s'éteindre dans les voluptés qui énervent & qui détruiſent le courage & la force. La ſeule armure d'un ancien Chevalier feroit aujourd'hui la charge de deux de nos vieillards de vingt-quatre ans.

Les Romains étoient bien éloignés d'avoir apporté avec eux des ſentimens pareils. Ce n'eſt point d'eux que les ont reçus l'Eſpagne, la France & l'Angleterre, pays ſoumis à Rome pendant quelque tems. D'où vient donc qu'après la chûte de l'Empire, l'eſprit de galanterie ſe trouve tout-à-coup répandu par-tout? On voit bien que cet eſprit propre aux peuples du Nord, n'a pu ſe répandre qu'avec eux. Formé de leurs préjugés religieux, de leur goût pour la guerre, de la chaſteté naturelle de leurs femmes; lié avec leurs uſages & leurs mœurs, il dut les ſuivre par-tout où ils s'établirent, & s'y maintenir long-tems. Mais chez les peuples plus riches & plus civiliſés, les effets qu'il produiſit, étant relevés par cet éclat qui attire tous les regards, on en méconnut bientôt la ſource; & aujourd'hui l'on ne peut y remonter, ſans avoir de fortes préventions contre ſoi.



INTRODUCTION
AUX
LOIX DE JAROSLAF.

Nous avons dit (Section II) que Jaroslaf ayant pris possession du Trône de Kiof, témoigna sa reconnoissance aux habitans de Novogorod, qui lui avoient donné de si grandes marques de zèle & de fidélité, & qui l'avoient mis à même de combattre l'usurpateur Sviatopolk, & son beau-père Boleslas, alors Duc ou Souverain de la Pologne. Au moment où Jaroslaf fut paisible possesseur de Kiof, il assigna des appointemens aux Gens-d'armes à qui il devoit & son Trône & ses succès. Ces récompenses & ces appointemens sont les suivans.

Dix grivnes à chacun des habitans de Novogorod, qui s'étoient armés pour sa défense.

Dix grivnes aux Starostes, & une grivne à chaque soldat Russe, Slave, Varège, &c.

Il promulgua ensuite les loix dont nous allons donner la traduction littérale, loix consignées dans les annales de Novogorod, qui commencent à la mort d'Igor I, fils de Rourik, mort en 879, & qui finissent au XIV[e] siècle. Elles comprennent 451 ans, ou environ. Mais ces annales sont incomplètes ; on y trouve de fréquentes lacunes, sur-tout au commencement & à la fin. Elles sont écrites sur du papier de coton, en petits caractères très-lisibles ; leur style diffère essentiellement de celui des Russes modernes, & l'ortographe en est singulière.

A l'époque dont il s'agit, le papier fait de chiffons n'étoit pas encore inventé, il ne le fut qu'au douzième siècle; mais ce n'est que dans le treizième qu'il devint commun. Le papier timbré a été introduit la première fois en Espagne & en Hollande, vers l'an 1555. La machine dont on se sert, depuis environ trente ans, pour couper les chiffons, est une invention due aux Allemands: elle est mise en mouvement par l'eau, elle coupe les chiffons sans qu'il y ait rien de plus à faire que de lui en fournir de nouveaux de tems en tems. Les Anglois s'attribuent l'invention des papiers veloutés ou soufflés; mais elle appartient à un nommé *François*, Gaînier de profession, établi à Rouen, qui imagina cette sorte de papier en 1620.

Je suis fondé à croire que le manuscrit d'où ces loix sont tirées, a été fait au commencement du XVe siècle, & probablement sous le règne de Vasili-Vasiliévitz, surnommé *Celépoï* ou l'Aveugle, & je le crois rédigé par le Métropolitain Hiérasime, dont le nom est à la tête de ces archives; il fut revêtu de l'Episcopat en 1415 & mourut en 1437.

Quoique les loix de Jaroslaf & d'Isiaslaf son successeur, aient été promulguées à des époques différentes, les annales de Novogorod les ont réunies & placées dans les fastes de l'année 1016. Nous suivrons le même ordre de date, & l'anacronisme volontaire est justifié par l'analogie des rapports que ces loix ont entre elles; celles du fils, sont un supplément à celles du père.

Le petit nombre de ces loix, leur simplicité, leur précision, les peines déterminées pour chaque espèce de délit, offrent l'image d'une législation originale & primitive, dans un siècle où les Etats policés de l'Europe, encore barbares sous plus d'un aspect, n'en avoient pas une aussi simple, aussi claire, aussi positive. La raison de cette différence est sensible: les loix des *Romains* & des *Sycambres* ont été presque par-tout le prototype suivi par les

Législateurs des Gouvernemens modernes. Chez les peuples guerriers, on trouve des Conquérans; mais l'esprit de conquête, qui est un esprit de brigandage, peut-il être le véritable esprit d'une législation? Asservir est son but : détruire est son partage : corrompre est son effet. Voilà pourquoi l'oppression a fait & détruit les Empires. Toutes les loix de force sont destructives : celles de la raison, de l'humanité, de la paix, sont les seules qui soient conservatrices. Je n'ai jamais pu comprendre comment les loix des peuples barbares & brigands ont pu régner si long-tems sur les Nations civilisées de l'Europe, qui respectent les loix de la nature & le droit des gens. Mais, dira-t-on, ces mêmes peuples ont apporté avec eux les loix de leurs contrées, & les ont établies par la force chez les peuples qu'ils ont soumis à leur domination : je le sais bien. Mais ces peuples ne sont plus; chaque Gouvernement a changé de forme; toutes les Nations sont plus ou moins éclairées; il n'y a plus de loix qui étouffent la voix ou qui enchaînent les efforts vertueux des hommes instruits, également amis des Princes & du genre-humain; des Souverains eux-mêmes, pères de leurs sujets, favorisent & étendent le cours des lumières dont la prospérité publique est l'effet nécessaire; & cependant des loix barbares parlent encore à la place des loix de la nature, de la raison, de l'humanité, loix gardiennes, protectrices & conservatrices des droits les plus sacrés de l'homme, de sa liberté, de sa sûreté, de son honneur & de ses biens; & ce qui doit étonner davantage, c'est que tous les Tribunaux ont l'honnêteté d'en convenir, & que la Justice en rougit elle-même.

Il a paru, dans le tems, un Edit du Roi de Portugal, mort; par lequel ce Souverain défend à tous les Juges & Avocats de son Royaume » de citer dans leurs Jugemens & leurs Plaidoyers » les loix Romaines ou Impériales, & leur ordonne de ne s'appuyer » que sur les loix & ordonnances du Royaume «. Cet Edit porte

l'empreinte de la ſageſſe auguſte qui le dicta. Les loix de chaque peuple doivent tenir également au phyſique du climat, au moral des hommes, à leurs paſſions prédominantes, à leurs facultés intellectuelles, à leur induſtrie, &c.

C'eſt ſans doute d'après cette vérité bien ſentie, que Catherine II dit aux Ruſſes, dans le projet imprimé de ſon Code : » Mes » enfans! peſez avec moi l'intérêt de la Nation, formons enſemble » un Code de loix qui établiſſent ſolidement la félicité publique. » Je veux que vous appréciiez vous-mêmes les loix que vous » devez ſuivre, pour que vous les reſpectiez & que vous les » chériſſiez comme votre propre ouvrage «.

Mais revenons aux loix de Jaroſlaf. Les peines pécuniaires qu'elles infligent, exigent quelques détails qui en facilitent l'intelligence aux Lecteurs.

L'uſage de quelques monnoies en argent fut établi en Ruſſie dès le neuvième ſiècle, & ces eſpèces de monnoies devinrent plus généralement répandues dans le dixième. Avant ces deux époques, on ſe ſervoit de monnoie de cuir, de peaux de martres, d'oreilles d'écureuils, ſur leſquelles le Souverain faiſoit imprimer ſon timbre. La valeur idéale de chacune de ces eſpèces étoit fixée : elles repréſentoient enſemble le tréſor de l'Etat & le numéraire circulant ; le commerce d'alors ſe faiſoit par échange.

Mais dès que la ville de Novogorod, qui étoit la métropole du commerce, devint une ville *Anſéatique*, on ſentit les difficultés inſéparables du commerce d'échange, & l'inſuffiſance des monnoies dont nous venons de parler.

En 1420, les citoyens de Novogorod, de concert avec leurs Chefs, firent frapper de la monnoie d'argent. Les habitans de Pleskof les imitèrent en 1424. Les monnoies de ce temps, conſervées dans le Cabinet de l'Académie des Sciences de Péterſbourg, portent l'empreinte d'un coin ſculpté.

Ces

Ces monnoies furent introduites à Moskou, avec la permission du Prince régnant : elles furent perfectionnées ensuite par un Milanois célèbre, nommé Aristoteles, dont nous parlerons dans l'histoire des Arts.

On trouve fréquemment dans les amendes & les peines prescrites par Jaroslaf & son fils, les mots *grivnes*, *rézanes* ou coupons : ces grivnes anciennes étoient sans doute d'une plus grande valeur que les pièces de dix sols qui portent encore le même nom en Russie. Mais je ne crois pas que ces grivnes fussent frappées au coin du Prince : elles désignoient seulement une quantité convenue d'argent fin. Ce qui fonde ma croyance à cet égard, c'est que dans les provinces qui avoisinent l'Ukraine, on se sert encore aujourd'hui du mot *grivenka*, pour désigner une livre marchande, & principalement dans le commerce de la cire.

Quoi qu'il en soit, il est certain que sous le règne d'Ivan, ou Jean Basile II, la livre d'argent le plus pur, n'étoit estimée qu'à 350 kopeks ou sols ; la livre d'argent, d'une qualité bien inférieure à celui de ce tems-là, réduite en monnoie, est évaluée aujourd'hui en Russie, à 2000 sols, ou à 20 roubles, chaque rouble valant 100 sols du pays.

Les rézanes ou coupons, étoient probablement les sols d'alors, & chaque coupon un petit morceau d argent. Dix de ces morceaux formèrent une grivne en détail ; & il falloit bien qu'il y eût une mesure déterminée d'après laquelle on coupoit l'argent. Le mot *roubi* signifie en langue Russe, *coupez*, à l'impératif de ce verbe : c'est probablement de *roubi* qu'on a tiré le nom de rouble, & de roubli au pluriel. Le même usage étoit établi en Russie, avant que l'on y eût frappé des quarts de rouble. On y suppléoit en coupant un rouble en quatre ; & encore aujourd'hui on coupe, à la Douane, les piastres d'Espagne, les écus de Hollande, pour servir d'appoint aux taxes que payent les marchandises.

Ces détails ſont intéreſſans par les rapports qu'ils ont avec les loix qui vont les ſuivre ; ils prouvent d'abord juſqu'à quel point d'exactitude l'Hiſtorien a porté ſes recherches dans toutes les parties de ſon ſujet : après avoir employé dix années à ce travail pénible, dans le ſein de la Ruſſie même, il lui eſt permis de croire qu'il poſsède à fond un ſujet tant de fois effleuré & rendu tant de fois méconnoiſſable.





LOIX DE JAROSLAF.

Les loix que ce Prince donna à la Ruſſie l'an 1016, ſont intitulées, *Rouskaïa Pravada*, ou Vérités Ruſſes; elles commencent par ces mots : *Reſpectez ce règlement; il doit être la règle de votre conduite : telle eſt ma volonté.*

Les premières loix écrites d'une Nation, ſont le tableau le plus fidèle de ſes mœurs antiques : auſſi nous garderons-nous bien de donner aux loix de Jaroſlaf d'autres ornemens que leur ſimplicité.

I.

» Si un homme tue un autre homme, le frère aura le droit de » venger le meurtre de ſon frère; le fils celui de ſon père; le père » celui de ſon fils; de même que le neveu, ſoit qu'il ſoit fils du » frère ou de la ſœur «. (1)

II.

» Si le mort ne laiſſoit point après lui de vengeur, le meurtrier » reconnu paiera 40 grivnes, ſoit que le mort ſoit Ruſſe ou Slave, » homme de guerre ou de chancellerie, marchand national ou » étranger, & même fugitif d'un autre pays «.

(1) Les Hurons ont une loi ſemblable à celle-ci, & l'une paroît calquée ſur l'autre. » Si le meurtier d'un homme tombe au pouvoir des parens du mort, ils ſont maîtres » abſolus de ſa vie «.

III.

» Un homme battu par un autre, qui aura des contusions, ou
» qui sera blessé jusqu'au sang, n'a pas besoin de témoins pour
» être cru en Justice; mais si le plaignant n'a ni blessures, ni
» contusions, il doit au moins fournir un témoin, sans quoi
» sa plainte sera nulle : en la supposant valable, & avec impuis-
» sance de se venger personnellement, le battant paiera au battu
» trois grivnes & les frais du Juge annuel «.

IV.

» Celui qui frappera quelqu'un à coups de poings, à coups de
» bâton, à coups de perche, ou qui lui jetter a àla tête une tasse,
» une corne, &c., paiera à l'offensé douze grivnes, quand même
» les meubles jettés n'auroient pas atteint la personne. La même
» peine aura lieu envers celui qui frappera avec la poignée ou la
» pointe de son épée nue, ou de l'épée dans son fourreau «.

V.

» Si un homme est blessé au bras; s'il perd ce membre, ou qu'il
» reste estropié de la blessure, l'auteur du dommage lui paiera
» 40 grivnes. Si la blessure est au pied, & que le blessé devienne
» boiteux, ses enfans ou ses parens les plus proches en tireront
» vengeance. On payera trois grivnes pour un doigt coupé, &
» douze grivnes pour avoir coupé à quelqu'un les moustaches &
» la barbe «.

VI.

» Celui qui tirera son épée hors du fourreau, sans même en
» frapper personne, paiera une grivne «.

VII.

» Si un homme en pousse un autre, ou le tire à lui avec violence, » l'offenseur paiera trois grivnes à l'offensé, si celui-ci a deux té- » moins de la violence qu'on lui a faite; mais si ces témoins sont » Varèges ou Kolbégiens, on leur fera prêter serment de la vérité » de leur témoignage «.

VIII.

» Si un domestique s'enfuit de chez son maître, & qu'il aille se » réfugier chez un Varège ou chez un Kolbégien, l'un & l'autre » sont tenus de le renvoyer à qui il appartient, dans trois jours » pour tout délai; sans quoi le maître reprendra son domestique » dès qu'il l'aura decouvert; & ceux qui lui auront donné asyle, » paieront trois grivnes pour cette injustice «.

IX.

» Celui qui montera un cheval qui n'est pas à lui, sans la per- » mission de celui à qui il appartient, paiera trois grivnes «.

X.

» Celui à qui on aura volé un cheval, des armes ou des habits, » & qui les reconnoîtra pour les siens, a le droit de les reprendre » par-tout où il les trouvera : le voleur lui paiera trois grivnes » pour cette injustice (1). Mais si celui qui a reconnu ses effets ne » peut les recouvrer par lui-même, il doit dire à la personne qui » s'en est emparée : *Ces choses sont à moi : vous le niez ; indiquez-moi*

---

(1) Les Hurons, qui sont très-portés au vol, & qui l'exercent avec beaucoup d'adresse, ont une loi plus sévère contre le larcin. La voici mot pour mot.

» Il est permis non-seulement de reprendre au voleur tout ce qu'il a dérobé, mais encore » tout ce que l'on trouve dans sa cabane, jusqu'à le laisser nu, lui, sa femme & ses enfans, » sans qu'il puisse faire la moindre résistance «.

» *donc l'endroit où vous les avez achetées ; produisez des témoins qui l'assurent,*
» *ou venez avec moi devant le Juge : si vous ne pouvez pas y venir aujourd'hui,*
» *fournissez-moi caution que vous y comparoîtrez dans trois jours* «.

XI.

» Dans le cas où un débiteur refuseroit de payer ce qu'il doit à
» son créancier, la contestation sera portée devant 12 personnes
» qui en seront les arbitres. S'il s'agissoit d'une bête volée qu'on
» ne voulût pas rendre, le possesseur injuste paiera trois grivnes
» au propriétaire «.

XII.

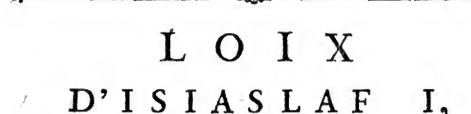
» Si un propriétaire perd un animal quelconque ; que son serf
» le reconnoisse appartenant à son maître, & que celui qui s'en est
» emparé ne veuille pas le rendre ; dans ce cas, on le menera chez
» la personne de laquelle on aura acheté l'animal, de celle-ci chez
» une autre, & même chez une troisième, & ces trois personnes
» rendront justice à qui il appartiendra ; mais le propriétaire lais-
» sera son domestique au pouvoir du Juge, comme un gage de la
» justice de sa demande, jusqu'à ce que l'affaire soit terminée «.

XIII.

» Si un serf osoit battre un homme libre, & qu'il trouvât un
» asyle dans la maison d'un Boyard ou d'un Noble, l'un ou l'autre
» paiera dix grivnes d'amende, & le serf sera rendu à son maître «.

XIV.

» Celui qui brisera la lance ou les armes de quelqu'un, qui lui
» déchirera ses habits ou l'en dépouillera, sera condamné à une
» amende en bestiaux ; quand même le coupable voudroit rendre
» les effets pris ou endommagés, il n'en sera pas moins tenu de
» payer ces effets, par le nombre d'animaux désignés pour leur
» valeur.



LOIX
D'ISIASLAF I,

Fils aîné de Jaroslaf, & son Successeur au Trône de Kiof.

Ce Prince est désigné dans l'Histoire sous le nom de Dmitri; il est connu dans l'Europe sous le nom de Démétrius; & c'est le même dont le fils se rendit à Rome, sous le Pontificat de Grégoire VII.

Les loix de ce Prince portent le nom de *Vérités prescrites à la Russie par Isiaslaf, Vsévolod & Sviatoslaf, ses frères, conjointement avec Kosniatcheko, Péréries, Nicéphor, Kianin, Tchoudin & Mikoula.*

L'Historien ne doit pas rapporter les faits sans les comprendre. Nous observerons, 1°. que le titre des loix de Jaroslaf & d'Isiaslaf, ou des premières loix écrites de la Russie, renferment un sens admirable; 2°. que les précautions prises par Isiaslaf, avant de publier un supplément aux loix de son père, sont peut-être le plus grand phénomène qui puisse arriver sous le pouvoir absolu. L'une & l'autre observation méritent un développement.

Les Grecs appelloient les loix *Filles du Ciel*, pour exprimer qu'elles étoient filles de la Nature, & qu'elles devoient avoir le droit naturel pour base; droit auguste, droit émané de la justice primitive, & le fondement de toutes les loix qui ont pour elles la sanction de l'humanité. Jaroslaf & son fils ont donné à leurs loix le titre de *Vérités*, parce que toutes les loix doivent être tellement claires & précises, que chaque homme n'ait besoin

que de ses lumières naturelles pour en comprendre le véritable sens & pour y acquiescer.

Les précautions d'Isiaslaf pour suppléer à ce qui pouvoit manquer au petit code de Jaroslaf, prouvent qu'avant de réglementer, ce Prince voulut savoir s'il le pouvoit, & qu'il fit examiner s'il le devoit. Ce désir louable & cet examen ne sont ni le vœu, ni la marche d'un Despote. En établissant un Conseil formé des hommes les plus instruits de la Russie, & présidé par le Souverain & par les Princes ses frères, Isiaslaf disoit à ses successeurs : *Quelque éclairés que soient les Princes, ils sont hommes, & le zèle le plus pur ne les garantit pas des méprises qui leur sont communes avec les autres hommes.* Loin de penser que plus le Souverain est absolu, & mieux le peuple est gouverné, Isiaslaf ne se crut armé de la force publique, que pour assurer entre ses Sujets l'observation de la justice, le respect pour la propriété, & que pour conserver à chacun la jouissance plénière de ses droits. Quelle prudence, quelle sagesse, quelle modération pour un Prince né Despote, & dans un siècle où la plus grande partie de l'Europe étoit encore barbare! Voici les loix d'Isiaslaf.

I.

» Si un citoyen en tue un autre dans une émeute populaire, » le meurtrier paiera quatre-vingt grivnes aux héritiers du mort, » mais il ne paiera rien pour ceux de ses gens qui auront subi » le même sort. Si le meurtre étoit commis sur quelques-unes » des terres du Souverain, le meurtrier paiera quatre-vingt » grivnes de plus au profit du Fisc «.

II.

» Si un citoyen est assassiné par des voleurs & des brigands, » & que l'on n'ait pas arrêté les coupables, c'est celui à qui » appartient

» appartient la terre, conjointement avec celui qui étoit chargé » d'entretenir sur ce chemin la sûreté publique, qui paiera » l'amende imposée au meurtrier «.

III.

» Celui qui en pillant des magasins, ou volant un cheval, un » bœuf, une vache, &c., tuera un homme, doit à son tour être » tué comme un chien. La même peine aura lieu envers celui » qui tuera une sentinelle, ou un Receveur des droits de péage. » Si quelqu'un vole le Receveur d'un péage appartenant au » Souverain, le coupable paiera quatre-vingt grivnes. On paiera » la même somme pour le meurtre d'un vieux Ecuyer de haras (1), » & douze grivnes pour celui d'un Maire de village, & d'un » Portier appartenant au Prince. Quant au meurtre d'un serviteur » de sa maison, l'amende sera de cinq grivnes, comme celle d'un » homme ordinaire & d'un serf; mais l'amende sera de douze » grivnes pour quiconque tuera une nourrice, ou le mari d'une » nourrice «.

IV.

» Celui qui volera un cheval appartenant à la Cour, & portant » la marque du Souverain, paiera trois grivnes, & deux grivnes » pour le cheval d'un particulier : pour une jument, soixante » coupons : pour un bœuf, une grivne : pour une vache, quarante » coupons : pour un poulain de trois ans, quinze martres : pour » un veau, cinq coupons : pour un bélier & un agneau, le voleur » paiera animal pour animal; & pour la mort d'un cerf, une » demi-grivne «.

(1) Les habitans de Dorogobouge avoient tué un vieux Ecuyer d'Isiaslaf, & ce Prince leur fit payer une amende de 80 grivnes. C'est sans doute cet évènement qui donna lieu à l'article dont il s'agit.

V.

» Le ſuborneur qui engagera l'eſclave & le ſerviteur d'un » Propriétaire à s'enfuir, paiera douze grivnes «.

VI.

» Si quelqu'un pille un magaſin, ou vole un cheval, un bœuf, » &c., il eſt condamné à payer une grivne & trente coupons » d'amende; mais s'il a des complices, chacun d'eux paiera trois » grivnes & trente coupons, parce que les complices enhardiſſent » à commettre le crime «.

VII.

» Quiconque maltraitera grièvement un payſan, ſans ordre » du Prince, paiera trois grivnes; & douze pour un homme » d'armes, un citoyen, un Douanier maltraité «.

VIII.

» Si le voleur de nuit, pris ſur le fait, eſt tué, il eſt bien tué; » mais il eſt mieux de le ſaiſir ſi on le peut, & de le livrer à la » Juſtice dès qu'il ſera jour: car ſi quelqu'un avoit vu ce voleur » garotté pendant la nuit, & qu'au matin on le trouva mort, » le Maître de la maiſon encourroit une juſte peine «.

IX.

» Il eſt expreſſément défendu de dégrader les forêts, de dépouiller » les arbres de leurs écorces, de faire du feu dans les bois, non-» ſeulement à cauſe des embrâſemens qui peuvent en réſulter, » mais encore à cauſe des ruches d'abeilles qu'on y entretient, & » auxquelles la fumée eſt mortelle. On paiera pour chacun de » ces délits, trois grivnes & trente coupons «.

X.

» Quiconque, en labourant la terre, passera les bornes ou le » fossé de son héritage, paiera douze grivnes «.

XI.

» Le voleur d'une chaloupe, paiera soixante coupons pour » son prix, & trente pour la punition du vol «.

XII.

» Celui qui entrera dans un colombier, ou dans un poulailler, » & qui y volera quelque chose, paiera neuf martres; & trois » grivnes s'il vole un chien, un faucon, un épervier «.

XIII.

» Celui qui volera du foin ou du bois, paiera neuf martres. » Dix hommes, plus ou moins, qui voleroient ensemble une » chèvre, un mouton, un pourceau, seront punis comme s'ils » avoient volé séparément une chèvre, un mouton, un pourceau, » & chacun d'eux paiera soixante coupons «.

XIV.

» Le produit de ces amendes sera employé comme il suit: le » Prince percevra trois grivnes sur celles qui seront au-dessous » de douze grivnes; les trois-quarts restants seront employés à » l'entretien du Gouvernement de Novogorod, & aux récom- » penses destinées, savoir: chaque personne qui arrêtera un » voleur, aura dix coupons: la Garde portant épée, aura autant » de martres qu'il y aura de grivnes dans l'amende ordonnée; » mais si cette amende excédoit douze grivnes, alors le Prince » en prélevera dix; la Dixme, deux; & les personnes qui auront » poursuivi & saisi les voleurs, recevront soixante-dix martres «.

XV.

» Soit que l'on vienne de construire un pont pour la sûreté » & la commodité du public, soit que l'on n'ait fait que réparer » celui qui tomboit en ruine; chacun de ceux & de celles qui » y passeront, paieront jusqu'à nouvel ordre de notre part, le » droit que nous avons fixé pour chaque personne «.

XVI.

» Voici l'ordre que nous avons jugé à propos d'établir pour » fixer les droits que les propriétaires des fonds peuvent exiger » de ceux qui les cultivent (1). Un possesseur de fief peut exiger » sept mesures d'orge par semaine, un mouton, un cochon, ou » deux bêtes à-peu-près de la même valeur, & deux poules par » jour; le mercredi, un coupon; le jeudi, le vendredi & le sa- » medi, du froment ou du pain, autant qu'il en peut consommer, » & du fromage. Ses Fermiers lui entretiendront en outre quatre » chevaux.

» Les jours de carême exigent un autre arrangement : les » Fermiers paieront au propriétaire sept coupons par jour & » quinze martres pour chaque semaine, & la quantité de farine » nécessaire jusqu'à ce qu'il touche son revenu en entier, comme » il est dit ci-dessus. Les Fermiers payeront en outre soixante & » dix grivnes pour le maître & la maitresse de la maison «.

(1) Ce paragraphe exige une explication qui facilite l'intelligence des choses qu'il renferme. Les anciens Russes appelloient *Vir* un fief qui avoit une grande étendue de terre, & un nombre d'habitans capables de fournir un si grand revenu : ils employoient aussi le mot *Soka*, ou charrue, pour exprimer une possession de 700 arpens. D'après ce fait, on ne sera pas étonné qu'Isiaslaf ait assigné à chaque propriétaire tant de fournitures par jour. L'appétit vigoureux du Nord, & le nombre d'hommes à nourrir dans chaque maison, expliquent suffisamment ce qui paroissoit d'abord obscur dans ce paragraphe.

Tel eſt le tableau original d'une Légiſlation conforme au phyſique & au moral des Ruſſes à l'époque dont il s'agit. Les trente paragraphes des loix de Jaroſlaf & d'Iſiaſlaf ont ſuffi pendant la durée de pluſieurs ſiècles, pour régler une vaſte ſociété, pour prévenir les crimes, & punir les attentats faits à la ſûreté publique & aux propriétés.

Une choſe remarquable, c'eſt l'époque où ces loix ont été faites : elle n'échappera pas à l'attention des Lecteurs.

Les hommes ont eu dans tous les tems les mêmes paſſions : mais quoique les cauſes phyſiques & morales ſoient conſtamment les mêmes, les occaſions qui produiſent les grands changemens ſont différentes. Ainſi il ne faut pas juger de l'état de la Ruſſie à l'époque dont il s'agit, d'après ſon état actuel. Ses villes anciennes ne reſſembloient point aux villes d'aujourd'hui ; elles étoient, comme les villes de Crimée, deſtinées à renfermer le butin, les beſtiaux & les fruits de la campagne : la partie du peuple deſtinée à la culture des terres, jouiſſoit du même ſort que les Colons des Germains. *Tacite* nous dit que ces Colons, conſtamment attachés aux propriétés de leurs Maîtres, leur payoient divers cens en nature, pour les biens dont ils leur avoient donné la jouiſſance. Les priſonniers de guerre que les Ruſſes avoient faits, étoient les ſerfs des Grands de la Nation : ces ſerfs, comme ceux des Gaulois, rendoient à leurs Maîtres des tributs ſtatués en grains, en beſtiaux, en draps, &c. Les ſerfs Ruſſes étoient tenus aux mêmes charges envers les Grands. La même choſe eut lieu dans le principe de la Monarchie Françoiſe : les *Francs, bons Saliens*, vainqueurs des Gaules, toujours pénétrés de ſentimens actifs & guerriers, rétrocédèrent les domaines qui leur étoient tombés en partage, à des Gaulois qui s'obligèrent envers eux à tous les ſervices du vaſſelage, & à des cens annuels dont la plus petite partie étoit en argent,

& la plus grande en produit du sol. A cette première observation, nous en allons joindre une autre qui a trait direct au Code pénal des deux Princes Russes.

Depuis Rourik jusqu'au règne de Jaroslaf, il n'y eut pas un moment de perdu pour l'ambition : elle proposa toujours la guerre dans le repos ; elle montra tous les jours de nouveaux ennemis aux Souverains de cet Etat, soit pour distraire le peuple de ses inquiétudes, soit pour l'occuper au-dehors.

Le pillage & la distribution du butin étoient utiles aux Russes, ignorants alors les arts, &, pour ainsi dire, sans commerce avantageux aux particuliers : le pillage étoit donc le seul moyen que les particuliers eussent pour s'enrichir. Ce peuple naturellement dur, journellement exercé par les fatigues militaires, étoit entreprenant & hardi. Les Russes faisoient la guerre avec une impétuosité extrême ; ils alloient droit à l'ennemi, & la force décidoit d'abord. Ainsi la Nation étoit en guerre éternelle, & par principe de Gouvernement, & par amour pour le butin : elle devoit nécessairement périr ou venir à bout de toutes les autres, qui n'étoient jamais si propres à attaquer, ni si préparées à se défendre : c'est aussi de cette manière que s'est formé successivement l'Empire immense de Russie. Venons à la conclusion.

Le règne de Jaroslaf fut long & assez paisible : les Russes, qui avoient contracté l'habitude de la guerre & du pillage, s'ennuyèrent du repos & de la privation : sans ennemis à pouvoir dépouiller au-dehors, ils traitèrent hostilement leurs concitoyens, & les plus riches devinrent leur proie. La chose est d'autant plus probable, qu'il n'y avoit alors en Russie que deux sortes de gens : ceux qui souffroient dans la servitude, & ceux qui pour leurs intérêts particuliers cherchoient à les faire souffrir. De là, la nécessité urgente des loix que nous analysons.

Ces loix, plus sages que le Code Ripuaire & que nos Capitulaires

anciens, ne mettent pas comme eux, des diſtinctions entre les prix du ſang des nationaux & des étrangers ; les peines y ſont proportionnées à la nature de chaque délit; le vol y entraîne la reſtitution & une amende; les crimes ordinaires, expiés en quelque ſorte avec de l'argent, conſervent des hommes qui peuvent devenir utiles à l'Etat; elles pardonnent le premier mouvement dont l'homme n'eſt pas maître, mais elles puniſſent celui qui a eu le tems de la réflexion. Au défaut de témoins, elles permettent les combats; & il falloit bien que le Légiſlateur aſſignât ou permît une ſorte de ſatisfaction à un peuple belliqueux, & que la partie offenſée demandât une ſatisfaction civile pour la conſoler du dommage qu'elle avoit reçu. Mais une choſe bien digne de remarque, c'eſt la douceur de la peine portée contre celui qui volera un faucon, un épervier, ou qui tuera un cerf. La chaſſe faiſoit alors les délices des Chefs de la Nation, comme de toutes les ſociétés dont la politique n'a pas adouci les mœurs.

Nous bornons là nos réflexions : le Lecteur judicieux fera les ſiennes. Après avoir rendu l'hommage qui étoit dû aux grandes qualités de Jaroſlaf, la même juſtice exige que nous analyſions ici, & que nous jugions avec rigueur la faute impardonnable que ce Prince commit en démembrant la Souveraineté de Ruſſie. Cet examen eſt un des points les plus importans de cet Ouvrage; il s'agit du plus grand intérêt de tous les Empires, du pouvoir indiviſible ou de la propriété excluſive de la puiſſance publique.





SUITES FUNESTES DU PARTAGE DES ÉTATS *DE JAROSLAF.*

SVIATOSLAF & Volodimir, en partageant leurs Etats entre leurs enfans, introduisirent une coutume qui eut force de loi, & qui fut, jusqu'à Pierre I, le principe des longs malheurs de la Russie. Jaroslaf commit la même faute que ses Prédécesseurs, & fut moins excusable : sa propre expérience lui avoit fait connoître les troubles, les désordres & les crimes qui résultèrent de la division des Principautés; mais la coutume, comme le préjugé, mène par-tout les grands & les petits par la lisière.

En partageant ses Etats entre ses fils, Jaroslaf n'avoit certainement pas le dessein de les rendre indépendans l'un de l'autre: il paroît même qu'il voulut leur ôter tout motif & tout prétexte d'envie ou de réclamation, en formant pour chacun d'eux un apanage raisonnable, & observant dans ce partage le plus d'égalité possible. En ordonnant aux quatre plus jeunes de ses fils, de respecter toujours leur aîné comme ils l'avoient respecté lui-même, c'étoit leur dire positivement qu'Isiaslaf étoit le Chef de la famille, & leur légitime Souverain. Mais en leur prescrivant un devoir, Jaroslaf leur donnoit le pouvoir & les moyens de le transgresser; faute capitale, qui conduisit la Russie de précipices en précipices, jusqu'au fond de l'abîme où elle est restée pendant tant de siècles.

Ce Gouvernement feudataire & barbare a subsisté constamment, d'abord

d'abord ſous les Princes apanagés, enſuite ſous les Seigneurs particuliers poſſédant fiefs, & obligés, pour marque de redevance, de ſervir à la Cour & dans les armées.

Cette forme de Gouvernement ne fut abolie qu'en 1709, par Pierre I; & la loi de ce Monarque fut ſolemnellement confirmée par l'Impératrice Anne.

Quels inconvéniens l'ancienne forme de Gouvernement n'entraînoit-elle pas après elle? Etoit-il poſſible, dans le partage des Etats, de prendre des précautions aſſez ſages, aſſez étendues; aſſez efficaces, pour prévenir l'abus que les différens Princes pourroient faire de leur pouvoir particulier les uns envers les autres, & les dangers de la réunion des pouvoirs de tous contre le Souverain légitime?

Jaroſlaf auroit dû comprendre que dans tout état de cauſe, il y avoit bien plus de ſûreté pour les Ruſſes, & plus de concorde à eſpérer entre ſes enfans, en formant de ſa puiſſance un tout ſacré & inaliénable. Ces partages, & l'ordre bizarre de ſucceſſion qui eut lieu dans la ſuite, produiſirent une filiation de maux qui accablèrent la Ruſſie, & qui la firent languir douloureuſement ſous des Princes précaires.

Avant de parler de ces malheurs, il faut établir les vrais principes qui les auroient infailliblement prévenus; principes puiſés dans la Nature, dans les lumières de la raiſon perfectionnée par l'expérience des choſes, dans la maturité des ſiècles.

Dans toute eſpèce de Gouvernement politique, il y a deux puiſſances réelles, très-diſtinctes l'une de l'autre, & qu'il ne faut jamais confondre, quoiqu'elles ne paroiſſent former qu'un tout par leur réunion : je veux parler de la puiſſance privée & de la puiſſance publique; l'adminiſtration de l'une ne peut ni ne doit reſſembler à celle de l'autre. L'importance de ce principe en

follicite le développement : le repos de l'efprit ne peut être établi que fur des démonftrations.

Vous avez vu dans l'abrégé de l'Hiftoire du Genre humain, fervant d'Introduction à cet Ouvrage, que l'homme devoit conquérir fon domaine par fes mains, améliorer les productions fpontanées de la terre, & que le premier de fes befoins eft la fubfiftance. Vous avez vu que l'homme créé pour vivre & pour travailler avec fes femblables, ne fut fort, ne put remplir fa fin, ne put être heureux qu'avec eux & par eux; & que la néceffité d'un travail commun donna naiffance à l'affociation.

Le premier ufage de la terre fut donc la culture : les premiers hommes firent avec la terre un traité qu'on appella l'Agriculture; il étoit jufte que le premier traité fût fait avec le plus important, le plus néceffaire de tous les arts. L'Agriculture affura aux premiers pères de famille, la propriété des terreins défrichés : le travail de leurs enfans augmenta leurs domaines refpectifs, & ces enfans eurent enfuite droit aux partages que les pères en firent.

De-là, la divifion & la tranfmiffion des héritages, les titres des premiers poffeffeurs, & cette fuite de propriétaires que les loix de la Nature protègent, que les hommes refpectent, & que le Légiflateur prit fous fa fauve-garde, au moment même où le titre & la mefure des pouvoirs naturels furent réglés par le premier Code qui appella la fanction civile à fon fecours. Ainfi les premières familles ont été le modèle des premières affociations : les mêmes loix ont donné naiffance à celles de la fociété : l'autorité des Chefs qui a fuccédé aux titres & aux devoirs des pères de familles, eft, comme tous les autres pouvoirs, foumife à la loi irrévocable des propriétés : s'ils font maîtres des hommes pour les contenir, ils font les protecteurs de cette loi pour les défendre.

La puiffance privée eft donc celle des propriétaires; c'eft le

droit de jouir de tout ce qui leur appartient, & ſur-tout du ſol qu'ils ont cultivé, avec la confiance plénière de le tranſmettre à leur poſtérité. Mais ce même ordre ſi utile à la ſociété, produiroit un effet contraire & deviendroit funeſte aux Empires, à l'inſtant où le partage en feroit la tranſgreſſion. Le droit de gouverner joint au devoir de conſerver, conſtitue la puiſſance publique : ſi ce droit ne donne pas celui d'envahir, ce devoir ne permet ni le partage, ni le démembrement des Etats. Les Souverains poſsèdent en gouvernant, pour arrêter & réduire l'homme injuſte, ainſi que pour terraſſer toute force nuiſible : leur autorité doit donc être une; le partage l'affoibliroit. Si un Prince ne peut ni aliéner, ni hypothéquer, comme des biens meubles & immeubles, les apanages de ſa Maiſon, les forêts de ſes Domaines, les joyaux de ſa Couronne, & ſi on n'oſe y toucher dans les beſoins les plus preſſans d'un Etat; à plus forte raiſon le Prince ne peut-il partager ni diviſer ſes Provinces & ſes Sujets, qui forment un tout ſacré & inaliénable : le bien & le ſalut des peuples en dépendent. Voilà la ſuprême loi qui n'en connoît point au-deſſus d'elle : c'eſt auſſi la véritable loi fondamentale de toutes les ſociétés. Mais les ſiècles de *Clovis*, de *Louis-le-Débonnaire*, de *Sviatoſlaf*, de *Volodimir* & de *Jaroſlaf* n'étoient pas aſſez éclairés pour connoître ces premières maximes d'où dérivent tous les droits & tous les devoirs; ils commirent tous une grande faute, ſuivie de grands déſordres, & c'eſt une grande leçon.

Le partage des ſucceſſions en France, comme en Ruſſie, fit naître des Dynaſties occupées à ſe dépouiller & à s'entre-détruire. La Puiſſance Ruſſe, qui s'étoit accrue par des conquêtes ou par des uſurpations, s'affoiblit par la diviſion des compétiteurs : ces Princes ſe firent des guerres preſque continuelles, dont l'iſſue leur étoit également funeſte; les avantages alternatifs affoibliſſoient les forces reſpectives. Pour reſter ſur le Trône, ou pour

déposséder celui qui l'occupoit, il falloit acheter ou gagner la faveur des peuples par des condescendances : pour combattre un Prétendant, il falloit semer beaucoup d'argent & faire de belles promesses à des hommes qui se soucioient peu de se battre pour des Princes qu'ils n'aimoient pas, qui les dépouilloient tour-à-tour, & dont les droits au Trône ne leur paroissoient pas mieux fondés les uns que les autres. Voilà ce que firent les enfans de Sviatoslaf & de Volodimir. On verra dans le Volume suivant, que les descendans de Jaroslaf ne manqueront pas d'ajouter à ces désastres en les perpétuant.





Dessiné par Chevalier   Gravé par Pauquet

ISIASLAF I,

FILS AINÉ DE JAROSLAF.

SECTION PREMIÈRE.

LA douceur, la bonté, la modération & un fonds inépuisable de clémence, formoient le caractère d'Isiaslaf : le courage & la grandeur d'ame relevoient encore l'éclat de ces vertus; & cependant ce Prince, si heureusement né, est plus célèbre par ses malheurs, que par les actions vertueuses de son règne intercalaire.

Un prétendu Historien des Révolutions de Russie, a osé flétrir la mémoire de ce bon Prince, par des calomnies absurdes : notre devoir est de le réhabiliter. Il n'y a que la fureur d'écrire sur des sujets qu'on ignore, ou que le besoin de vivre qui puisse faire servir l'art de l'Imprimerie au trafic du mensonge.

L'Auteur des Révolutions dit : » Izaslaw, l'aîné de ses frères, » fut le premier d'entr'eux qui éclata par la plus noire trahison. » Il surprit sans défense son frère Uszeslaw, Duc de Poloczk, » & ses fils, les mit dans les fers, les menaçant de leur donner » la mort, s'ils ne lui cédoient tous leurs droits. Tant de barbarie » & de perfidie soulevèrent le peuple contre l'usurpateur. Uszes- » volod & Swantoslaw se réunirent pour combattre en même- » tems un ennemi dont ils avoient également à craindre l'injustice » & la cruauté. Izaslaw ne put résister aux forces combinées de » ses frères Il perdit la victoire, dont Uszeslaw recueillit le fruit. » Ce Prince fut établi par ses autres frères dans la Principauté » de celui même qui l'avoit voulu dépossèder de son patrimoine.

» Izaflaw vaincu & pourfuivi, alla chercher un afyle en Pologne » auprès de Boleflas II «.

Il y a prefqu'autant d'erreurs que de mots dans ce court extrait: on y trouve erreur de perfonnes, erreur de noms, erreur de filiation, erreur dans les autres degrés de confanguinité, erreur dans les dates des évènemens, & calomnie dans les imputations faites à Ifiaflaf.

Mais l'Auteur des Révolutions de Ruffie n'eft pas le feul à qui l'on pourroit faire des reproches auffi bien fondés: l'intérêt perfonnel a rendu plus d'une plume vénale; la louange eft devenue une efpèce de bail à ferme. On pourroit dire à plus d'un Ecrivain courtifan & flatteur: *Vous êtes Orfèvre, Monfieur Joffe!*

Les places que la Poftérité donne, font donc fujettes, comme les autres, aux caprices de la fortune & au pouvoir de fes influences: de-là fans doute tant de réputations ufurpées. Malheur, dit *Montefquieu*, malheur à la réputation de tout Prince opprimé par un parti qui devient le dominant, ou qui a tenté de détruire un préjugé qui lui furvit! &c.

SECTION II.

Le premier acte de fouveraineté que fit Ifiaflaf, fut de fe concerter avec fes deux frères, Sviatoflaf & Vfévolod, (il n'en avoit pas d'autres) pour délivrer de prifon Soudiflaf, leur oncle, que Jaroflaf avoit fait renfermer fur des accufations graves & prouvées fans doute, car Jaroflaf étoit un Prince jufte & humain; & il y avoit vingt-quatre ans que Soudiflaf étoit renfermé. Il ne profita pas de la liberté qui lui fut rendue; il renonça à l'apanage que fes neveux lui deftinoient: il ne fortit de fa prifon que pour rentrer dans une autre; il fe confina dans un Cloître, où il prit l'habit de Religieux.

Rien ne caractérife mieux les vertus douces des ames élevées,

que la compaſſion : Iſiaſlaf compatiſſoit à tous les malheureux. Il eût été heureux & glorieux à la Ruſſie de voir de tems en tems ſur ſon Trône quelques Princes ſemblables à Iſiaſlaf : elle ne ſeroit pas devenue plus vaſte que l'Empire d'Alexandre & de Darius ; mais elle auroit connu le bonheur, &, ſelon moi, cela vaut mieux. Par quelle fatalité le bonheur eſt-il la ſeule conquête dont la plupart des Souverains ont été les moins avides ?

SECTION III.

Vſévolod avoit pour apanage la ville de Péréiaſlavle, ſituée ſur le Boriſthène : une horde particulière de Koſars ou de Turcs qui habitoient au midi de la Ruſſie & près des bords de ce fleuve, fondit ſur les Etats de Vſévolod ; mais elle fut vaincue par ce Prince. Quelques années après cette expédition, les trois frères réſolurent d'éloigner de leurs frontières ces voiſins incommodes : ils réunirent leurs forces pour les attaquer ; & cette réunion donna tant d'épouvante à ces barbares, qu'ils n'osèrent faire face aux Ruſſes : ceux-ci les pourſuivirent vigoureuſement, en tuèrent un grand nombre ; & ceux qui ne furent pas détruits, devinrent, ou les priſonniers des vainqueurs, ou les victimes du froid de la ſaiſon, de la faim, & des maladies contagieuſes qui en ſont les ſuites ordinaires.

SECTION IV.

On a vu dans le cours des règnes précédens, les Petchénégui faire la guerre aux Ruſſes, avec la même fureur que les belliqueux Samnites la firent aux Romains. Les Samnites ne furent ſubjugués qu'après vingt-quatre triomphes : il en fallut preſqu'autant aux Ruſſes pour faire diſparoître de leur Etat les Petchénégui, dont il n'eſt plus parlé dans les annales de la Nation, depuis la dernière victoire que Jaroſlaf remporta ſur eux ; mais il vont être remplacés

par d'autres barbares qui habitoient entre le Don & le Jaïk. Les Russes leur ont donné le nom de *Polovitsi*, mot qui signifie, dans leur langue, *peuple chasseur.* Les Polovitsi tombent avec une impétuosité extrême sur l'apanage de Vsévolod, qui ne s'attendoit à rien moins qu'à cette nouvelle incursion : ses seules forces ne suffisoient pas à sa défense ; il fut défait, & forcé de se renfermer dans sa Capitale. Ces barbares n'avoient heureusement aucune connoissance de l'art des siéges ; mais ils en possédoient un autre, celui de se charger de butin, & de détruire tout ce qu'il ne leur étoit pas possible d'emporter avec eux. Cette incursion eut lieu vers l'an 1060.

SECTION V.

On a vu dans la troisième section du règne de Jaroslaf, comment ce Prince magnanime traita le Prince de Polotsk, son neveu, après la victoire qu'il remporta sur lui. Uszeslaf, fils de ce Prince, & non pas frère d'Isiaslaf, gouvernoit la ville de Polotsk : jaloux des apanages de ses cousins, il forme le projet de les démembrer. Dans ce dessein, il rassemble sans bruit toutes les troupes qu'il peut se procurer, & fond sur Novogorod dont il s'empare aisément : ses habitans vivoient dans la sécurité. Cet ambitieux porta ses excès & ses ravages jusque sur les Eglises, après avoir dépouillé les particuliers. Mais l'injustice est mauvaise ménagère ; elle ne remplit pas même ses vues. Pour tomber en force sur Novogorod, le Prince de Polotsk avoit laissé ses Etats sans défense. Isiaslaf & ses frères, indignés d'une hostilité sans motifs, se vengent sur Polotsk de l'attentat commis sur Novogorod. L'usurpateur accourt en vain pour la défendre ; il est vaincu en bataille rangée. Après cette leçon, les vainqueurs lui firent grace.

Il est probable que la leçon ne fut pas suivie du repentir, & qu'Uszeslaf ne resta pas tranquille dans ses Etats ; car, dans une conférence

conférence qu'il eut quelque tems après avec les trois Princes, Isiaslaf le fit arrêter & conduire à Kiof, où il fut emprisonné.

SECTION VI.

L'année suivante fut orageuse par une seconde incursion des Polovitsi : le corps de ces barbares avoit les têtes de l'Hydre. Les trois Princes réunirent leurs forces, qui furent impuissantes; & les Princes vaincus furent témoins des ravages que les ennemis faisoient dans les campagnes. Leur dispersion inspira aux habitans de Kiof l'idée de les attaquer séparément & l'espoir de les vaincre en détail. Ils s'assemblent & se rendent chez le Voiévode pour lui demander des armes : celui-ci, les soupçonnant d'une révolte, leur en refusa; & son refus, qui aigrit les esprits, augmente le nombre des mécontens. Ce renfort produit une sédition générale : les révoltés courent à la maison du Voiévode pour l'immoler à leur fureur; mais ne le trouvant pas chez lui, les uns vont droit au Palais du Prince, d'autres se dispersent dans la ville, & commettent des excès, d'autres enfin forcent les portes des prisons, & mettent les prisonniers en liberté. Le Prince de Polotsk étoit du nombre; ils le reconnoissent, le nomment leur Libérateur, & le proclament leur Souverain. Dans une révolte pareille, la fuite étoit la ressource unique : Isiaslaf s'échappe avec peine, & se réfugie en Pologne.

SECTION VII.

Le Prince Russe trouva dans Boleslas II un Roi sensible & un vengeur : » Isiaslaf, disoit-il aux Polonois, implore mon assis- » tance ; les secours que je lui donne, je les dois aux sentimens » d'humanité qu'on ne peut refuser à son infortune. Un Prince » malheureux est plus à plaindre qu'un homme ordinaire : s'il

» doit y avoir des difgraces fur la terre, ceux-là devroient en être
» exemts, qui font établis pour faire le bonheur des autres «.

Boleflas ayant raffemblé fes troupes, marcha contre Ufeflaf. A peine entré fur les terres ennemies, il rencontre les Ruffes près de Biélo-Gorod. Ufeflaf, étonné de fa marche & de la contenance ferme des Polonois, fut faifi de crainte; & fon effroi redoublant à mefure que fes regards fe fixent fur eux, il ne put en foutenir long-tems la vue : la nuit s'approchoit; il profite de fon obfcurité, pour s'enfuir dans les forêts. Le courage ne fe commande pas. Il falloit bien qu'Ufeflaf fût un poltron : la confternation d'un homme brave fe tourne prefque toujours en courage; celle du lâche ne fent que fa foibleffe. D'ailleurs, il n'y a point d'amour qui foit fupérieur à l'amour de régner; & fi dans la nature il y avoit quelque chofe de plus haut prix qu'une couronne, l'état d'un Prince ne feroit pas de tous les états le premier.

Les troupes d'Ufeflaf, déconcertées à leur réveil de fe trouver fans Chef, retournèrent à Kiof. Les habitans députèrent les principaux d'entr'eux vers Sviatoflaf & Vfévolod, pour les fupplier d'être leurs interceffeurs auprès d'Ifiaflaf, & pour les affurer qu'en cas de refus du pardon, ils étoient décidés à mettre le feu à la ville & à paffer en Grèce. Ifiaflaf leur pardonna, & envoya à Kiof fon fils Meftiflaf, pour voir par lui-même la difpofition des efprits. Ce jeune Prince les ayant trouvés favorablement difpofés, ofa exiger une vengeance qui ne fut pas approuvée d'Ifiaflaf : il fit donner la mort ou crever les yeux à foixante habitans qu'il crut les auteurs de la révolte. Cette vengeance fut la feule qu'Ifiaflaf tira malgré lui de fes fujets rebelles; mais il dépouilla Ufeflaf de fa Principauté, & la donna à Meftiflaf, qui n'en jouit pas long-tems. Après fa mort, Sviatopolk, fecond fils d'Ifiaflaf, en eut l'inveftiture. On verra dans la fuite reparoître fur la fcène Ufeflaf détrôné & fugitif.

SECTION VIII.

Isiaslaf étoit à peine rétabli sur le Trône, que la famine se fit sentir dans plusieurs Provinces de ses Etats : des scélérats habiles à profiter des calamités publiques, accusèrent les femmes de Rostof & de Bielo-Ozéro, d'avoir attiré ce fléau sur la Russie par des maléfices. Le peuple, toujours extrême dans ce qu'il croit & dans le parti qu'il prend, se vengea sur elles de la stérilité de la terre, & de celle des abeilles qui eut lieu en même-tems. Isiaslaf fit arrêter & punir de mort les assassins, auteurs de cette imposture grossière.

Ce juste châtiment ne découragea pas les imposteurs. Une chronique rapporte que, l'année suivante, deux prétendus Prophêtes parurent en Russie : l'un alla à Kiof pour y annoncer, d'après une révélation qu'il disoit tenir de Dieu-même, » qu'au » bout de cinq ans, les eaux du Boristhène remonteroient vers leur » source ; que la Russie prendroit alors la place de la Grèce, & » la Grèce celle de la Russie «. La translation de celle-ci n'auroit pas été à son désavantage ; mais le Prophête fut le seul qui changea de climat : il disparut sans que l'on pût savoir ce qu'il étoit devenu. Il est probable que le Souverain en savoit quelque chose ; & sa réticence étoit nécessaire avec un peuple superstitieux, qui n'étoit, pour ainsi dire, qu'au lendemain de sa révolte.

Le second imposteur se rendit à Novogorod, où il fit, dit-on, plusieurs choses extraordinaires, que la simplicité du peuple prit pour des miracles. Il osa dire : que Jésus-Christ n'étoit pas Dieu, & proféroit à ce sujet des blasphêmes horribles. Il souleva le peuple contre l'Archevêque Théodore. Gleb, fils de Sviatoslaf, étoit alors Prince de Novogorod : ce Prince voyant le peuple divisé en deux partis, & craignant une guerre civile, résolut d'en prévenir les suites par un coup d'éclat. Il fait venir le faux

prophête, & après lui avoir fait plusieurs questions suivies de mauvaises réponses, Gléb lui demanda s'il prévoyoit ce qui devoit arriver dans la journée ? L'imposteur lui répondit *qu'il feroit de grands prodiges.* Tu te trompes, lui dit le Prince; & à l'instant même il lui fendit la tête d'un coup de hache qu'il tenoit cachée sous son habit.

Il y a eu par-tout & il y a encore de faux prophêtes : mais cette anecdote a de grands rapports avec celles de *Tibère* & de *Domitien.* Le premier, dit *Tacite*, demande à un faux prophête de son tems ce qui devoit lui arriver ? Celui-ci plus adroit que le Russe, regarde le Prince, voit dans ses yeux ce qu'il doit craindre, & lui répond : *je l'ignore, mais je sais que je suis dans un grand danger.* Tibère, quelque cruel qu'il fût, lui fit grace en faveur de sa pénétration.

Plusieurs phénomènes se font voir dans les airs sous le règne de Domitien : il consulte un Astrologue qui répond à l'Empereur, tu mourras bientôt. Le Prince lui demande que deviendras-tu toi-même ? L'Astrologue répond : je serai dévoré par les chiens. Domitien, pour rendre vaine sa prédiction, le fait tuer & ordonne qu'on brûle son corps. Le bûcher n'est pas si-tôt allumé, qu'il est éteint par une pluie abondante ; des chiens se jettent sur le cadavre, & le dévorent. Domitien ne lui survécut pas long-tems ; & l'espèce de couronne qu'on avoit vue autour du soleil, fut prise après sa mort, pour le nom de celui qui le poignarda : il s'appelloit *Etienne*, & ce mot signifie *couronne* en langue grecque.

Voilà comme les évènemens dépendent du hasard des circonstances ; elles n'ont pas besoin d'être par-tout aussi singulières, pour en imposer à la croyance des peuples, & faire naître de faux prophêtes qui introduisent quelquefois des révolutions dans les esprits, de nouveaux cultes & de grands désordres.

Le phénomène dont parle Tacite, étoit sans doute une parélie



Dessiné par Chevalier Dirigé par Née Gravé par Pauquet

solaire. Les parélies sont des anneaux colorés comme l'arc-en-ciel & que l'on observe autour du soleil.

SECTION IX.

Jusqu'ici les trois Princes Russes, vivant dans une confiance & une amitié intimes, voyoient régner parmi eux cette union qui assure les plus grands succès. L'intérêt commun étoit l'ame de tous les conseils, de toutes les résolutions, de toutes les entreprises. Mais au moment où le sort de la Russie paroissoit fixé, & par la réunion de ses Chefs, & par celle de tous ses Membres en un même Corps politique, ce fut dans cet instant de calme qu'Isiaslaf se vit attaqué. La jalousie, fille de l'intérêt personnel, s'empare du cœur de Sviatoslaf, & détruit la concorde si rare entre les frères.

Sviatoslaf, se trouvant trop à l'étroit dans la Principauté de Tchernigof qu'il avoit eue en apanage, éleva une contestation au sujet des limites de ses Etats, & engagea Vsévolod à se plaindre aussi d'Isiaslaf. Vsévolod plus foible, plus crédule qu'ambitieux, se laissa entraîner par la ruse & le mensonge, & devint complice des attentats de Sviatoslaf sur la Souveraineté de Kiof.

Ces deux Princes réunissent leurs forces & marchent contre le paisible Isiaslaf. Peu confiant dans le zèle & la fidélité de ses sujets qui l'avoient déja trahi, il prend la résolution de passer en Pologne avec sa femme & ses enfans, & d'implorer une seconde fois les secours de Boleslas. Les deux frères perfidement rebelles, entrèrent sans opposition à Kiof, & Sviatoslaf s'empara du Trône.

SECTION X.

Des bords de la Baltique jusqu'aux extrémités de la Sicile, la rebellion levoit un front hardi sous la bannière de la Croix; le Nord, l'Allemagne & l'Italie étoient en feu. La guerre que

ſoutenoit Boleſlas contre la Hongrie & la Bohême, ne lui permit pas de ſecourir Iſiaſlaf. Ce Prince paſſa, dit-on, de la Pologne à Mayence, pour intéreſſer à ſon ſort Henri IV, Empereur d'Allemagne. Mais pendant qu'Iſiaſlaf perdoit un Trône, Henri chanceloit ſur le ſien, & cette époque eſt une des plus grandes leçons de l'hiſtoire.

Un Moine né dans la baſſeſſe, élevé dans le Cloître, nourri dans les diſputes, verſé dans l'intrigue, dur & ambitieux par caractère & par principes, Hildebrand enfin, ſi fameux ſous le nom de Grégoire VII, monte ſur le Trône de ſaint Pierre. La ruſe le ſert d'abord, & il voile avec ſoin des projets audacieux qui peuvent le perdre, lorſqu'il eſt encore mal affermi. Il refuſe de ſe reconnoître Pape ſans l'aveu de l'Empereur, à qui il envoye demander, comme au Souverain de Rome, la confirmation de ſa dignité.

Lorſque par cet artifice il ſe voit aſſuré de ſon Siége, il lève le maſque, & attaque hautement les Inveſtitures. Sur le refus de ce Prince, il le cite à ſon Tribunal où il menace de le juger. Le mépris de l'Empereur irritant ſa fierté, il lui montre les foudres de l'excommunication, & finit par les lancer. L'Empereur arme pour ſe venger de cet affront. Nul frein alors n'arrête le Pontife. Perſuadé qu'il eſt le Lieutenant de Dieu, pour le temporel même, & qu'il a hérité de ſa toute-puiſſance, il s'imagine que les Royaumes lui appartiennent, & il en conclut qu'il eſt maître de les ravir à leurs poſſeſſeurs. Il ôte en effet l'Empire à Henri, déclare le Trône vacant, & dégage ſes ſujets du ſerment de fidélité. Enſuite, ne mettant plus de bornes à ſes prétentions, il cite à ſes pieds tous les Rois, en crée quelques-uns, en confirme d'autres, en dépoſe deux, & en menace pluſieurs. Le vertige croiſſant tous les jours, il veut que toutes les Iſles lui appartiennent, que tous les Princes ſoient ſes vaſſaux, que tous les peuples

ſoient ſes feudataires. Il envoie des Légats lever des impôts & exiger des hommages. L'Europe s'étonne; une partie ſe ſoumet; l'Allemagne ſe partage; Henri s'indigne & marche pour punir le Pontife. Mais envain tente-t-il des efforts prodigieux pour faire tête à l'orage; la terreur que la ſuperſtition a inſpirée, a glacé les plus fidèles ſujets. Regardé avec horreur comme un objet d'anathême, près de ſe voir dépoſé par une aſſemblée ſolemnelle de la Nation, il eſt obligé de plier ſous Grégoire, & de traverſer les Alpes pour aller demander pardon au Pontife orgueilleux. On le fait attendre trois jours entiers dans une cour, nu-pieds pendant un froid rigoureux, couvert ſeulement d'un mauvais habit de laine, & il ne lui eſt permis de prendre quelques alimens que le ſoir. Il eſt enfin admis à implorer à genoux le pardon de ſon courage héroïque & de ſes vertus royales. C'eſt ainſi que Grégoire VII aviliſſoit la dignité des Souverains, & apprenoit à mépriſer les Princes, ſans inſpirer aux peuples ni l'amour de la liberté, ni celui de l'obéiſſance auſſi néceſſaire que légitime.

A l'époque où Iſiaſlaf ſe rendit auprès de Henri, ce Prince avoit à la fois contre lui les Saxons, les Thuringiens, une grande partie de l'Allemagne, les procédés atroces d'un fils dénaturé, & les prétentions de Rome. Les malheurs de Henri lui avoient appris à plaindre les malheureux : dans l'impuiſſance où il ſe trouvoit de ſecourir efficacement Iſiaſlaf, il envoya une ambaſſade à Kiof, pour engager l'uſurpateur à remettre le Trône à ſon Maître légitime. Sviatoſlaf reçut l'Ambaſſadeur avec diſtinction, ne lui accorda rien, mais le renvoya avec des préſens pour l'Empereur.

SECTION XI.

L'homme de bien ſupporte les revers avec courage, mais il n'éprouve qu'avec indignation un refus de ſecours dans l'adverſité.

Malgré l'attachement d'Isiaslaf au culte grec, & la haine de ce culte contre les entreprises de l'Eglise latine, ce Prince sans espoir, envoya son fils aîné Mestislaf à Rome, pour engager Grégoire VII à s'intéresser à son sort. Le Pontife altier profita de l'occasion pour donner au fils, de la part de Saint-Pierre, une Couronne que le père avoit perdue dans un Etat où les Papes ne passoient pas même pour orthodoxes. Le Bref de Grégoire VII, adressé à Isiaslaf, est original, & mérite d'être rapporté.

» Votre fils étant venu à Rome pour adorer les reliques des » Apôtres, Nous a témoigné qu'il désiroit recevoir de Nous la » Souveraineté de Russie, comme un présent de l'Apôtre saint » Pierre, & en Nous faisant le serment de fidélité. Il Nous a » assuré que vous étiez d'accord avec lui dans cette demande, & » Nous avons cru qu'il étoit juste de Nous rendre à sa prière, » & de lui donner vos Etats après votre mort, de la part de » Saint-Pierre «.

Grégoire VII écrivit aussi à Boleslas II, & lui ordonnoit » de » rendre à la Russie tout ce qu'il avoit pris sur elle, parce que » cet Etat étoit sous la protection de Saint-Pierre, & lui » appartenoit «.

C'est de Rome, qui n'étoit plus la ville des maîtres du Monde, que Grégoire VII prétendit ôter & donner des Couronnes à son gré, & recouvrer la Monarchie universelle d'autrefois, en armant les Princes les uns contre les autres, les peuples contre les Rois, & les Rois contre les peuples.

SECTION XII.

La mort servit mieux Isiaslaf que les Princes dont il avoit imploré le secours. Sviatopolk meurt, & quoiqu'il eût des enfans mâles, son frère Vsévolod lui succéda. Dans ces circonstances, Boleslas venoit de terminer glorieusement la guerre contre la Hongrie

Hongrie & la Bohême; & ſans perdre de tems, il fit marcher ſes troupes victorieuſes en Ruſſie, pour replacer Iſiaſlaf ſur le Trône de Kiof, Vſévolod vint au-devant de Boleſlas, céda de bonne grace le Trône à ſon frère, & retourna ſans regret dans la Principauté de Tchernigof.

SECTION XIII.

Tous les faits ci-deſſus ſont conſignés dans les Chroniques de Neſtor, de Nikon, & dans l'Hiſtoire de Ruſſie par le Prince Scherbatof : mais, de quelque poids que ſoient ces autorités, elles ne s'accordent pas avec les Faſtes de la Pologne, à la ſeconde époque où Iſiaſlaf fut implorer le ſecours de Boleſlas II, ſurnommé l'*Intrépide*.

Cependant les Polonois étoient alors les principaux acteurs des faits qui ſe ſont paſſés ſous le règne des trois Princes Ruſſes. Il eſt du devoir d'un Hiſtorien de tâcher d'éclaircir ce qui n'a pas encore été aſſez démêlé dans l'Hiſtoire; il doit dire avec *Tacite* : » Quant à moi, je ſuivrai les Auteurs tant qu'ils » s'accordent, & je citerai ſous leurs noms, les faits ſur leſquels » ils varient «. Voici ce que les Faſtes de la Pologne diſent au ſujet du rétabliſſement d'Iſiaſlaf ſur le Trône.

» Boleſlas ne put réintégrer Iſiaſlaf ſur le Trône de Ruſſie » qu'avec beaucoup de peines, & de grandes pertes d'hommes » pendant l'eſpace de trois ans ; la famine concourut avec ſa » valeur pour s'emparer de Kiovie. La quantité de Ruſſes qui » s'étoient retirés dans cette capitale avant que Boleſlas en fît » le ſiége, & la longueur de ce ſiége, que le Prince fut obligé » de changer en blocus, conſommèrent enfin toutes les pro- » viſions. La famine & les maladies qui accompagnent la guerre, » ſe firent ſentir; le courage des ſoldats & des habitans ſe changea » en terreur. Ils implorèrent la clémence de Boleſlas, & lui

» livrèrent la ville. Ce Prince en y entrant, feignit de s'en ouvrir » la porte avec la pointe de son épée, à l'imitation de son » bisaïeul qui avoit fait la même chose dans le même lieu «.

Boleslas étoit compâtissant, comme l'ont tous été les hommes sagement courageux : » il défendit à ses soldats, sous peine de » la vie, d'insulter les vaincus & de leur prendre la moindre » chose. Touchés de sa douceur & de sa clémence, les Russes » de Kiof lui apportèrent à l'envi les uns des autres ce qu'ils » possédoient de plus précieux : il distribua ces présens à ses » soldats, avec l'attention de donner ce qu'il y avoit de plus riche » à ceux qui avoient montré le plus de courage «....

» Boleslas voyant les Russes tranquilles & disposés à se prêter » à ses volontés, leur proposa un léger tribut en argent, en habits » & en vivres, qui fut accepté. Ce point obtenu, il fit reconnoître » Isiaslaf Souverain des Etats qu'il venoit de conquérir ; cette » reconnoissance se fit sans obstacle. Malheureusement pour la » gloire de Boleslas, Kiof devint une autre Capoue pour l'Annibal » Polonois. Les charmes de la volupté séduisirent son ame, & » l'amour des plaisirs prit dans son cœur né généreux, la place » du courage : il devint incapable d'aucune entreprise hardie (1) «.

(1) » Les huit années que Boleslas II avoit employées à conquérir la Russie & à porter » ses armes en Hongrie, avoient fait naître une singulière révolution dans la Pologne. » Il n'étoit resté dans le Royaume que les femmes, les vieillards, les enfans & les esclaves ; » mais les enfans avoient grandi & étoient devenus des hommes. Les femmes apprennent » avec fureur la préférence que donnent leurs époux aux étrangères avec lesquelles ils » vivent familièrement ; &, soit principe de vengeance, soit ennui d'une trop longue » absence, elles résolvent toutes de se choisir de nouveaux époux, c'est-à-dire, de rendre » à leurs maris, par un libertinage public, l'affront qu'elles en ont reçu. Chaque Polonoise » se choisit un complice du crime qu'elle se fait une joie de commettre ; & comme il se » trouve moins de jeunes hommes que de femmes, celles qui ne se trouvent point pour- » vues, ne font nulle difficulté de jetter les yeux sur leurs esclaves, auxquels elles font les

Son retour en Pologne en 1076, fut suivi de tant de crimes & d'horreurs, qu'il falloit avoir le cœur d'airain, pour oser les transmettre à la postérité.

» Ce fut le cri de la Nation qui l'avoit porté sur le Trône à » l'âge de seize ans : plein d'ardeur & de courage, il parut en » état d'en soutenir le poids. Vainqueur des Hongrois & du » Duc de Bohême à l'âge de vingt-deux ans, il gagna autant de » batailles sur les Prussiens, qu'ils formèrent de corps de troupes » & d'attaques. Il reprit sur eux le butin immense qu'ils avoient » fait sur la Pologne, & déposé dans la forteresse de Gaudentz, » bâtie dans un lieu presque inaccessible sur la Vistule, au confluent » de l'Ossa. Il passa cette rivière à la nage, pour faire le siége de » ce repaire de brigands, s'en empara, & força les Prussiens de » rentrer sous le joug de la Pologne. Cette expédition finie, il » bat de nouveau les Hongrois, place Béla sur le Trône qu'André » son frère avoit usurpé «.

La grande réputation de Boleslas avoit rendu sa Cour l'asyle des malheureux. » Arrivé en Pologne, ce Héros devint un monstre » qui finit par oublier qu'il étoit Chrétien, Roi, homme. Excom- » munié par le Pape Grégoire VII, poursuivi par le souvenir de

» avances les plus expressives & les plus honteuses. Une seule Dame eut horreur de cette » prostitution générale; & l'Histoire nous a conservé son nom. Cette Dame se nommoit » *Marguerite*, & avoit pour époux le Comte *Zambocin*, de la Maison de *Serézenice*; » elle se réfugia secrètement au haut du clocher d'une Eglise de ses terres : un seul domes- » tique instruit de sa retraite, lui portoit des vivres, & elle n'en sortit qu'après le retour » de son mari. C'est peut-être le seul Polonois qui ne partagea point la honte de sa » Nation «.

Je ne garantis pas cettte anecdote, rapportée par l'Auteur des Fastes de la Pologne, Tome I, pages 36 & 37. Mais pourquoi Boleslas II, qui punit si cruellement les femmes Polonoises de leurs désordres, ne commença-t-il pas par ceux-mêmes qui leur avoient donné le mauvais exemple ?

» ses crimes, sans royaume, sans patrie, sans sujets, errant de » lieux en lieux, on le reçoit par grace dans un Monastère de » Carinthie, où des Historiens assurent qu'il fut réduit à l'emploi » de Cuisinier «.

Il est donc vrai que les grands-hommes, ainsi que les astres les plus brillans, souffrent toujours quelques éclipses! celle-ci fut totale; & pour l'honneur de l'humanité, il faut désirer que ce soit la dernière.

Section XIV.

Après avoir éprouvé tous les caprices de la fortune, toutes les vicissitudes qu'un Prince peut essuyer, Isiaslaf triomphe de ses revers, respire un moment sur le Trône, & voit en perspective un avenir plus heureux. Vsévolod espéroit, de son côté, vivre tranquillement à Tchernigof. L'un & l'autre se trompoient : la coupe du bonheur ne fait qu'effleurer les lèvres des Grands, & il est peut-être moins malheureux d'être du nombre des petits.

Les neveux de ces deux Princes, Boris & Oleg, fils de l'usurpateur Sviatoslaf, aidés des secours des Polovitsi, fondirent sur la Principauté de Vsévolod, le surprirent sans défense, le battirent, s'emparèrent de sa capitale.

L'infortuné Vsévolod échappé aux vainqueurs, va demander un asyle au bon, au clément Isiaslaf, qui eut la magnanimité d'oublier que son frère l'avoit chassé du Trône, & qu'il s'étoit emparé de ses Etats après la mort de Sviatoslaf. En s'occupant des préparatifs nécessaires pour punir l'attentat de ses neveux, Isiaslaf cherchoit à adoucir le chagrin de son frère, en lui rappellant ses propres malheurs. » La fortune, lui disoit-il, est inconstante; je suis la » preuve de cette vérité : vous savez tout ce que j'ai souffert; j'ai » été chassé de mes Etats, mes trésors ont été pillés : errant,

» privé de tout, j'ai parcouru en suppliant des terres étrangères. » Cependant qu'avois-je fait ? Ne vous livrez point à la douleur : » vous avez un bon frère : tant qu'il me restera un héritage en » Russie, je le partagerai avec vous, & je n'hésiterai pas à donner » pour vous mon sang «.

Dès que les préparatifs de cette guerre furent faits, les deux Princes se rendirent à Tchernigof, & l'emportèrent sans efforts. Oleg & Boris en étoient absens; mais la forteresse résista. Ils étoient occupés à en faire le siége, lorsqu'Oleg & Boris arrivèrent avec des troupes levées à la hâte. Oleg, après avoir reconnu que l'armée de ses oncles étoit de beaucoup supérieure à la leur, fut d'avis qu'on proposât la paix. Boris, plus fier & plus courageux, lui répondit, » quil regardoit cette proposition comme une » lâcheté, que pour lui il ne s'abaisseroit pas au point de demander » grace, lorsqu'il commandoit une armée, & qu'il se croyoit » assez de force pour résister à toute la Russie «. Il range ses troupes en bataille, attaque celles de ses oncles, mais il est tué au commencement de l'action. Isiaslaf va le suivre de près; à mesure que l'armée d'Oleg recule, le Prince de Kiof gagne le champ de bataille couvert de morts, de mourans & de blessés : un Polovitsi qui paroissoit mort, ramassant toutes ses forces, lui lança un javelot qui l'étendit sur la place. Oleg, désespéré de voir que ses soldats accablés par le nombre plioient sous les ennemis, prit la fuite.

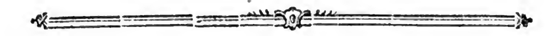
Vsévolod victorieux se rendit à Kiof, se fit proclamer Souverain, donna le Duché de Tchernigof à son fils Volodimir, & la Principauté de ce nom à Jaropolk, fils d'Isiaslaf, Prince constamment malheureux, sans cesser d'être bon, généreux, magnanime envers ceux-mêmes qui l'avoient trahi, abandonné & dépouillé.

Il avoit épousé la fille de Miécislas II, Roi de Pologne; & il eut pour fils Mestislaf, Sviatopolk & Jaropolk.

La Médaille d'Isiaslaf dit : il fut chassé deux fois du Trône par ses frères ; il y remonta par composition avec eux en 1054, il régna vingt-neuf ans & mourut âgé de cinquante-trois. Il falloit ajouter : résister à l'adversité & vaincre ses malheurs, sont les deux triomphes les plus glorieux de l'humanité.




VSÉVOLOD I.
JAROSLAVITZ
monte sur le trône en 1078,
et regne 15. ans.



VSÉVOLOD I. JAROSLAVITZ.

SECTION PREMIÈRE.

VSÉVOLOD est le premier Prince Russe qui ait ajouté le nom de son père au sien, & cet usage s'est perpétué en Russie jusqu'aujourd'hui. Le nom propre du fils terminé par celui du père, y est regardé comme une marque de distinction particulièrement propre aux Nobles, aux Grands, aux Princes & aux Princesses du Sang Impérial.

SECTION II.

Mestislaf, fils aîné d'Isiaslaf, étoit mort avant son père, & les deux autres étoient dans l'âge de régner. Cependant Vsévolod succède à Isiaslaf, au préjudice de ses propres enfans. Nestor & Nikon rapportent que la chose arriva sans opposition de la part des Russes, & sans contestation de la part des deux Princes, fils d'Isiaslaf; que la paix régna long-tems entre l'oncle & les neveux; qu'en 1084, Jaropolk étant venu célébrer les fêtes de Pâques à Kiof, auprès de Vsévolod, son déplacement donna lieu à un attentat sur la Principauté de Volodimir, qui composoit avec celle de Rostof l'apanage de Jaropolk.

Le règne de Vsévolod, devenu Souverain de Russie, offre une révolution politique dans l'ordre naturel de succession, & cet évènement est une des plus grandes époques de cette histoire. Nous en examinerons la cause & les effets immédiatement après avoir rapporté les évènemens du règne de Vsévolod: ils ne seront pas nombreux; ce règne n'est célèbre que par cette usurpation.

Voici l'attentat du Prince de Tmoutarakan ſur la ville de Volodimir.

SECTION III.

Le Lecteur ſe rappelle que Volodimir ſurnommé le Grand, eut un fils appellé Iſiaſlaf, qui mourut avant ſon père, & laiſſa un fils qui eut en apanage la Principauté de Tmoutarakan. Ce Prince, connu ſous le nom de Roſtiſlaf, fut empoiſonné par un Grec. Ses fils, profitant de l'abſence de Jaropolk, qui étoit chez ſon oncle à Kiof, s'emparèrent de ſa Capitale. Vſévolod, juſtement irrité de cette perfidie, fit marcher des troupes contre les uſurpateurs, & en donna le commandement à ſon fils Volodimir. Ce Prince, qui jouera un grand rôle, chaſſa les fils de Roſtiſlaf, reprit ſur eux les Domaines dont ils s'étoient emparés, & les rendit à Jaropolk.

Celui-ci n'étoit pas digne de la tendreſſe de ſon oncle, ni de la généroſité de ſon couſin : l'ingrat s'arma contre eux l'année ſuivante; mais le même bras qui venoit de ſauver les Etats de l'agreſſeur, s'arma du fer de la vengeance. Jaropolk éprouva des remords, s'enfuit en Pologne, & laiſſa ſa mère, ſa femme, ſes enfans, ſes domeſtiques au pouvoir du vainqueur, qui les envoya priſonniers à Kiof.

Le lâche Jaropolk n'obtint aucun ſecours des Polonois; & dans cette extrémité, il forma la réſolution de revenir en Ruſſie implorer la clémence de Vſévolod. Il obtint ſon pardon, & ſes Etats lui furent rendus; mais peu de tems après, ce Prince fit un voyage dans lequel il fut aſſaſſiné par des brigands.

SECTION IV.

Les Chroniques que nous avons citées font mention d'une éclipſe de ſoleil arrivée le 2 Mai 1090, & de la peſte qui ſe fit ſentir à Kiof la même année, & qui enleva un grand nombre d'habitans.

Ces

Ces Chroniques disent encore que le Pape Urbain II envoya à Vsévolod un Evêque nommé Théodore, & chargé de reliques que ce Pontife lui adressoit.

Vsévolod mourut en 1093. Sa médaille dit qu'il prit possession de Kiof après la mort d'Isiaslaf, en 1078, qu'il régna quinze ans, & mourut âgé de 64.

Nous avons promis de revenir au nouvel ordre de succession que Sviatoslaf & Vsévolod introduisirent en Russie; c'est une dette que nous allons payer au Lecteur.

Nouvel ordre de succession au Trône; nouvelle cause des désordres de la Russie.

SECTION PREMIÈRE.

Depuis la fondation de la première Dynastie des Princes Russes, depuis Rourik jusqu'à Isiaslaf, les loix, les usages, les coutumes de Russie, prouvent que, pendant dix règnes, les fils aînés des Souverains légitimes comme ceux des usurpateurs, héritèrent de la Couronne de leurs pères; & lorsque ceux-ci laissoient des successeurs en bas âge, ils leur donnoient pour tuteurs leurs plus proches parens. Oleg fut le tuteur d'Igor I, & Olga tutrice de Sviatoslaf I.

SECTION II.

L'ordre de succession étoit alors ce qu'il devint en France après le Traité de Mersen. Avant cette époque, les François avoient recours à la voix de l'élection, pour faire tomber leur choix sur le plus digne, dans l'opinion que l'intérêt public devoit l'emporter sur les droits mêmes de la filiation, si elle n'étoit pas en même-tems celle des vertus héréditaires.

» Charles-le-Chauve, Louis de Bavière & Lothaire détermi-
» nèrent l'ordre de succession, en statuant, que les enfans héri-

» teroient de la Couronne de leurs pères, pourvu qu'ils eussent » pour leurs oncles le respect, la soumission convenable. Ce » point n'avoit pas encore été décidé : dès que le Roi mouroit, » la Nation regardoit le Trône comme vacant, & demandoit » seulement qu'il fût rempli par un Prince de la Tige Royale «.

Cet usage antique des François étoit celui des Visigoths : quoique leur Trône paroisse quelquefois héréditaire dans les mêmes familles, ce ne fut jamais que du consentement de la Noblesse qu'il se perpétua. Militaire & conquérante, elle avoit le droit constant d'élire ses Chefs, & ce choix tomboit quelquefois sur des personnages distingués & issus de familles illustres. Les Visigoths exigeoient des preuves d'expérience & de courage de la part des candidats, pour avoir droit au commandement. Lorsque le droit d'élection passa du corps entier de la Noblesse aux grands Officiers de la Couronne & aux Seigneurs de la Cour, les Visigoths décidèrent » que les Princes élus pourroient, de l'aveu du Sénat » des Nobles, s'associer quelqu'un au Gouvernement, & le désigner » comme devant être son héritier présomptif; mais sous la condition expresse qu'à la mort du Roi régnant, le Prince adopté » ne pourroit être couronné que d'après une nouvelle élection & » une confirmation émanée des Grands de l'Etat «. (1)

(1) Pendant le retard de l'impression de cet Ouvrage, M. *Levesque* a fait paroître sa Traduction des Chroniques Russes; & il dit, à l'occasion du règne de Vsévolod : » Quel » étoit donc alors l'ordre de succession? Comment les fils cédèrent-ils à leur oncle l'héritage » de leur père? Comment furent-ils contens de quelques apanages que cet oncle leur donna? » Cette question, qui paroit d'abord difficile, est éclaircie par la suite de l'Histoire. On y » voit qu'il y avoit, sinon une loi, au moins un usage plus fort même qu'une loi, par » lequel les frères des Souverains étoient préférés aux fils dans la succession. C'est que les » Russes vouloient être gouvernés par celui de leurs Princes à qui l'âge avoit donné le plus » d'expérience. Ainsi le Trône ne quittoit jamais la Maison de Rourik; mais il appartenoit » ordinairement au plus âgé de cette Maison «. *Tome I, pages 218 & 219.*

Cette assertion, ou plutôt cette conjecture, sur une des plus grandes époques de la

SECTION III.

L'Histoire des Princes Russes prouve constamment que plus ils acquéroient de puissance par les concessions volontaires & par les armes, & plus ils désiroient de l'étendre encore. C'est le propre de la cupidité d'entraîner & de faire franchir toutes les bornes de la modération & de la justice. L'ambition par-tout est un ferment, & ce moteur dangereux & puissant va nous faire connoître l'origine du nouvel ordre de succession au Trône de Russie,

---

Russie, étoit, selon nous, encore plus digne de preuves que la plupart des faits peu importans pour la certitude desquels l'Auteur se pique » de citer toujours en marge ses » autorités, & pour l'évidence desquels il appelle en témoignage de sa véracité & de son » exactitude, tous les Russes instruits «......

L'exact M. Levesque seroit aussi embarrassé de nous prouver la loi ou l'usage qu'il suppose, que nous le serons peu de lui donner dans un instant les preuves du contraire. Ce que l'Auteur avance à ce sujet est une anticipation sur les suites du nouvel ordre de succession établi par les usurpateurs frères d'Isiaslaf.

Le choix volontaire que les Slaves de Novogorod firent de Rourik & de ses frères pour administrer la Russie, est la seule élection libre qui soit consignée dans les Fastes de la Nation, pendant le cours de 216 ans. Useslaf ne fut porté sur le Trône que par le mouvement d'un peuple rebelle, aveugle dans sa fureur, & non pas » parce qu'il vouloit être » gouverné par celui de ses Princes à qui l'âge avoit donné le plus d'expérience «.

Ce délire du moment, le repentir qui le suivit, la restitution du Trône au Souverain légitime, prouvent le contraire de ce qu'avance M. Levesque. Si les Russes avoient eu le pouvoir de se choisir des maîtres, ils en auroient changé plus d'une fois; car ils en eurent peu de bons, dans le nombre de ceux dont nous avons donné l'histoire. Il suit de-là que, dès le neuvième siècle, les Couronnes de France & de Russie appartenoient exclusivement aux enfans de leurs Souverains, & que, dans ce dernier cas, même sous les usurpateurs, cet ordre de succession se perpétua jusqu'à l'époque où Sviatoslaf & Vsévolod intervertirent l'ordre établi.

La section première de l'histoire de Vsévolod prouve encore que M. Levesque a anticipé sur les tems, en donnant aux premiers Princes Russes le surnom de leurs pères, puisque Vsévolod fut le premier qui introduisit cet usage en Russie.

Pendant le séjour que fit en Pologne Isiaslaf détrôné, ses frères ne bornèrent pas les malheurs de ce Prince à la durée de son règne : l'usurpation devoit les perpétuer encore jusque dans sa postérité.

Il fut établi, contre le droit naturel & le droit du sang, » que » les fils n'hériteroient plus du Trône de leurs pères ; que ce seroit » le frère qui succéderoit à son frère, avec cettte clause néan- » moins, que le Trône ayant été rempli successivement par tous » les frères, il appartiendroit, à leur défaut, aux enfans du frère » aîné «.

Ainsi, le nouvel ordre est sorti des malheurs mêmes d'Isiaslaf, forcé de capituler avec ses frères, & de leur accorder une condition aussi préjudiciable à sa postérité que funeste à ses Sujets. L'Histoire numismatique de Russie vient encore à l'appui de ce fait historique. La Médaille d'Isiaslaf dit, *que ce Prince, après avoir été chassé deux fois du Trône par ses frères, ne le recouvra que par composition avec eux ;* & cette composition, c'étoit le droit de lui succéder au préjudice de ses enfans.

Voilà l'origine du nouvel ordre de succession ; on ne peut lui assigner une autre source. Sans parler de ceux qui montèrent sur le Trône par des révolutions, on voit qu'après Isiaslaf, ce Trône appartint à son frère Vsévolod, qui eut pour successeur Sviatopolk, fils d'Isiaslaf, & que celui-ci transmit sa Couronne à Volodimir Monomaque, fils de ce Vsévolod, &c., mais toujours au préjudice des enfans du Souverain. Il y a plus : lorsque la tendresse paternelle engagea quelques-uns des Princes régnans à réclamer contre cet usage, & à faire des efforts pour assurer le Trône à leur postérité directe, la tyrannie de la coutume & l'intérêt personnel des autres Princes, forcèrent toujours les régnans à suivre le nouvel ordre de succession, au mépris de l'ancien.

Le Tzar Ivan-Vaziliévitz I n'étoit rien moins qu'un Prince

foible : cependant on verra dans la suite que, lorsqu'il entreprit de faire reconnoître pour successeur son fils encore enfant, il trouva les plus fortes oppositions de la part des Boyari ; c'est alors qu'ils dirent au Souverain : » Vous avez un frère en état de régner ; » nous ne voulons point obéir à un mineur «. Mais à cette époque, le besoin exigeoit d'avoir un homme, & non pas un enfant pour gouverner l'Etat, parce que le Souverain étoit presque toujours à la tête de ses troupes.

On retrouve dans le Sénégal l'usage dont nous venons de parler, & sur-tout parmi les Nègres Jalofs : la Couronne y est héréditaire. A la mort du Prince, c'est son frère, & non son fils, qui lui succède ; mais après la mort du frère, le fils est rappellé au Trône, & le laisse de même à son frère. Dans d'autres pays, c'est au premier neveu par les sœurs que tombe la succession, parce que la propagation du Sang Royal ne leur paroît certaine que par cette voie, tant ils comptent peu sur la fidélité de leurs femmes. L'autorité des Princes Nègres est aussi absolue & aussi respectée que l'étoit celle des anciens Princes Russes. Les punitions pour les moindres défauts de respect ou d'obéissance, sont la mort, la confiscation des biens, & l'esclavage de toute la famille des coupables, sans égard pour le rang. Le peuple y est moins à plaindre que les Grands, parce qu'il n'a que l'escavage à redouter.

La même coutume a lieu dans le Gouvernement de Macassar. Les Rois qui occupent le Trône depuis près de neuf cents ans, y ont toujours été fort absolus, forts craints & respectés de leurs Sujets. La Couronne est héréditaire ; mais les frères y succèdent à l'exclusion des fils, soit qu'ils passent pour les plus proches parens, soit qu'on appréhende que la minorité des Souverains ne donne lieu à des guerres civiles, qui troubleroient l'ordre & la tranquillité de l'Etat.

SECTION IV.

Mais si cet ordre de succession paroissoit prévenir les maux qui peuvent résulter de la minorité d'un Prince, il devenoit en même-tems l'origine & la cause renaissante des troubles & des désordres; car chaque Prince, pour ainsi dire, pouvoit prétendre à la souveraineté, & de trois manières : 1°. par son ancienneté sur les autres Princes : 2°. par son propre droit : 3°. par le droit de représentation de son père. Ainsi leur ambition étoit dans une activité continuelle; & de-là les guerres civiles. D'autre part, les Princes de Kiof ne rallentissoient pas leurs efforts pour transmettre leur souveraineté à leurs descendans : ces efforts étoient regardés des autres Princes, comme autant d'infractions à la coutume & autant d'attentats à leurs droits respectifs. Ces sentimens nourrirent la haine implacable des Princes apanagés contre ceux qui devenoient leurs Souverains.

Cette haine invincible fut suivie de guerres sanglantes, qui finirent de deux manières également funestes, par l'assujettissement de la Russie aux Tatars, & par celui de la postérité de Sviatoslaf au grand-Prince de Moskou. C'est ainsi que les usages pernicieux s'établissent dans les Etats par des évènemens imprévus ou par des circonstances accidentelles. L'évènement passe, les convenances ne subsistent plus, l'usage reste, & l'habitude s'incorpore avec le peuple; il faut une révolution totale pour le détruire.

SECTION V.

Le passage du Trône d'un frère à l'autre, & même de la postérité de l'aîné à celle du cadet, ouvre une nouvelle source aux malheurs publics; & c'est de cette source que sortiront désormais les révoltes des peuples contre leurs Souverains. Dans le mal comme dans le bien, il y a un enchaînement d'anneaux qui se

correſpondent néceſſairement, avec cette différence, que les anneaux du bien ne ſont que des points ſur la ſphère du monde politique, tandis que les anneaux du mal en ſont les cercles. Les Ruſſes qui virent régner ſucceſſivement les différentes branches de leurs Princes, ne prirent d'attachement pour aucune : ils reſſembloient à ces Coſmopolites qui n'affectent d'aimer tout le monde, que pour ſe diſpenſer d'aimer quelqu'un en particulier. Les Ruſſes crurent que c'étoit aſſez faire que de garder la fidélité aux deſcendans de Rourik, pris collectivement, & qu'il leur étoit permis de ſe révolter contre le Souverain régnant, & de mettre à ſa place un Prince quelconque, iſſu du même ſang. De-là la néceſſité, de la part des Princes, de ménager le peuple; cette condeſcendance forcée l'entretenoit dans une licence qui ſouvent donna lieu à d'étranges ſcènes.



RÈGNE
DE SVIATOPOLK II, JAROSLAVITZ.

1093.

Nous aurions desiré épargner au Lecteur les évènemens de ce règne : mais l'ordre de l'histoire commande à l'Historien, & l'oblige de suivre en détail tous les petits faits qui ont occasionné les grands évènemens. Ceux que nous allons rapporter tiennent aux précédens & à ceux qui les suivent ; ils sont autant d'anneaux qui serviront à former la chaîne dont le poids accablera la Russie pendant des siècles. Après avoir éprouvé de la part de ses Princes, tout ce qui entretient l'ambition ou la fait naître, l'orgueil, la jalousie, la haîne, les prétentions opposées, les tentatives arbitraires, les usurpations, les guerres ouvertes, elle sera asservie par la force des armes d'une Tribu dont elle ignoroit même le nom. Des Tatars partiront de l'Orient pour ajouter un joug de fer à un Gouvernement vicieux ; les rapines, les incendies, le sang & les outrages marqueront les traces des Généraux de Gingis-Kan.

SECTION PREMIÈRE.

Nestor & Nikon rapportent que Volodimir, fils de Vsévolod, ne s'empara point du Trône de son père ; que la Souveraineté de Kiof lui parut appartenir à Sviatopolk, fils d'Isiaslaf; & que Volodimir lui fit délarer qu'il étoit prêt à la lui remettre.

A peine Sviatopolk étoit-il monté sur le Trône, que les Polovitsi lui envoyèrent des Députés pour assurer la paix qui régnoit entre


Tome I
Page 409
SVIATOPOLK II
JSIASLAVITZ
commence à regner en 1093,
et regner 20 ans.

entre eux & les Ruſſes : mais ce nouveau Prince viola le droit des gens, & fit empriſonner ces Députés. Dès que les Barbares en furent inſtruits, ils fondirent ſur la Ruſſie, & aſſiégèrent Torſchok, ville du Gouvernement de Tver.

Envain l'imprudent Sviatopolk chercha à les calmer, en rendant la liberté aux priſonniers, & en leur propoſant la paix : ils n'écoutèrent aucunes propoſitions. Le Souverain de Kiof, loin d'être en état de leur réſiſter, n'avoit à ce moment pour reſſource que 800 hommes de troupes. Il aſſemble ſon Conſeil, & il y fut décidé qu'il falloit ſans perdre de tems demander des ſecours à Volodimir. Ces ſecours furent non-ſeulement accordés, mais Volodimir engagea encore ſon frère Roſtiſlaf à réunir ſes troupes aux ſiennes, pour repouſſer les Barbares. Dès que les Princes confédérés furent arrivés dans les plaines de Kiof, ils ſe joignirent à Sviatopolk : Volodimir lui reprocha alors ſon procédé offenſant à l'égard des Députés des Polovitſi, & l'imprudence qu'il avoit commiſe en les irritant ſans être en état de leur réſiſter. Sviatopolk reçut mal la remontrance, & peu s'en fallut que les troupes deſtinées à combattre l'ennemi commun, ne tournâſſent leurs armes les unes contre les autres.

Le plus raiſonnable des deux Princes fut le plus modéré ; l'animoſité fit place à la concorde ; les armées ſe mirent en marche, & dès qu'elles furent en préſence de l'ennemi, Volodimir auſſi prudent que généreux, fut d'avis de lui offrir la paix les armes à la main. L'avis étoit ſage, mais il ne fut pas ſuivi : les ſoldats de Sviatopolk, qui voulurent abſolument combattre, l'emportèrent.

A peine le combat fut-il engagé, que les Polovitſi enfoncèrent le centre de l'armée Ruſſe : les deux ailes enveloppées de toutes parts & ne pouvant ſe défendre, furent obligées de battre en retraite ; elles perdirent beaucoup de monde, & Sviatopolk n'évita

qu'avec peine de tomber dans les mains de l'ennemi. Les Polovitſi reſtèrent maîtres du champ de bataille, près de Trépol au midi de Kiof. Les Ruſſes repaſsèrent à la nage une rivière débordée : ils avoient deux grands écueils à éviter ; l'eau, & les traits des ennemis acharnés à leur pourſuite. Le jeune Prince Roſtiſlaf ſe noya dans la traverſée, & Volodimir faillit de périr en voulant lui donner du ſecours. Ce Prince perdit dans ce combat une grande partie de ſes Boyari & de ſes troupes, & ſe retira à Tchernigof.

Les Polovitſi, voyant que Sviatopolk étoit réduit à ſes propres forces, bruſquèrent le ſiége de Torſchok. Les habitans, auſſi conſternés de la défaite de leur Souverain qu'épuiſés par la diſette, furent contraints de ſe rendre à diſcrétion. La ville fut réduite en cendres, & les priſonniers que les Polovitſi firent & emmenèrent avec eux, périrent preſque tous en chemin, par la faim, la ſoif, & l'excès du froid.

Section II.

1094.

Dans cette extrémité, Sviatopolk ſupplia à ſon tour les vainqueurs de lui accorder la paix : il l'obtint, & pour la rendre durable, il épouſa la fille de Tougorkan, Prince des Polovitſi.

Volodimir avoit en apanage la ville de Tchernigof, qui avoit été autrefois celui de Sviatoſlaf, père d'Oleg ſecond du nom. Celui-ci voulant s'emparer de Tchernigof, fit tous ſes efforts pour engager les Polovitſi à faire de nouvelles incurſions en Ruſſie, & leur offrit de s'unir à eux pour tomber ſur l'apanage de Volodimir qui venoit de perdre ſes meilleures troupes, & qui étoit hors d'état de leur réſiſter. Il réuſſit : les Polovitſi tombent ſur Tchernigof, brûlent ſes fauxbourgs après les avoir pillés. Volodimir pour ſauver ſa capitale, l'abandonna aux ennemis, & ſe retira

à Péréiaslaf. Mais Oleg paya chèrement les secours que lui avoient donnés les Polovitsi ; avant de s'en retourner, ils dévastèrent la Principauté dont ils venoient de le mettre en possession.

SECTION III.

En 1095, Itlar & Kitan, chefs des Polovitsi, se rendirent à Péréiaslaf pour traiter de la paix avec Volodimir. La négociation ayant été acceptée, Itlar entra dans la ville, & Volodimir envoya dans le camp des Députés, son fils en ôtage. De perfides conseillers, à la tête desquels étoit *Slavata*, Envoyé de Sviatopolk, engagèrent Volodimir à faire mourir Itlar. Slavata s'offrit d'aller lui-même enlever aux Polovitsi le Prince qu'ils avoient en ôtage. Volodimir refusa d'abord de se prêter à une proposition si atroce : » Comment » violer, disoit-il, un serment qui est sacré « ? Mais les instances de son Conseil le forcèrent à céder. Slavata se rendit au camp pendant la nuit, accompagné d'hommes entreprenans ; il trouva les Polovitsi qui dormoient sur la foi de la trève ; il enleva le jeune Prince mal gardé ; & dans sa retraite Slavata & ses complices massacrèrent le plus grand nombre des Polovitsi, & Kitan lui-même fut du nombre des morts.

Itlar sans soupçon, sans crainte, dans un asyle qu'il regardoit comme celui de l'hospitalité, fut tué à coups de flèches. Après une trahison si noire, Volodimir sentit la nécessité de commettre une injustice de plus : pour prévenir la vengeance des Polovitsi qui ne se doutoient de rien, il les attaqua sans perdre de tems, & fut joint dans la route par Sviatopolk. Le crime fut encore heureux dans cette occasion ; les Princes Russes remportèrent la victoire, & ramenèrent avec eux un grand nombre de prisonniers, de chevaux, de chameaux, &c.

SECTION IV.

Mais les vaincus marchèrent, pour ainsi dire, sur les pas des vainqueurs : à peine ceux-ci goûtoient-ils les fruits de leur victoire, que les Polovitsi vinrent brûler la ville de Jourief en Ukraine. Le traité de paix qui fut conclu après cette expédition, fut violé l'année suivante. Les traités que l'on faisoit alors étoient semblables à ces roseaux perfides qui percent la main qui s'appuie sur eux. Trois armées fondirent à-la-fois sur la Russie : celle qui étoit conduite par Tougorkan, beau-père de Sviatopolk, fut défaite, & Tougorkan resta sur le champ de bataille. Les chroniques ne disent pas ce que devinrent les deux autres armées.

SECTION V.

Au milieu de ces désordres, les Princes Russes, toujours en proie à leurs divisions domestiques, tournoient les uns contre les autres le peu de forces qui leur restoit, & ces dissentions augmentoient les maux de l'Etat : chaque Prince cherchoit & saisissoit l'occasion d'usurper les domaines des plus foibles. La Russie éprouva dans cette année toutes les calamités à la fois : des nuées de sauterelles vinrent de la Tatarie, & dévorèrent presque tous les grains : leur corruption donna lieu à des maladies contagieuses. C'est la première fois que ces insectes firent des ravages en Russie ; mais ce ne fut pas la dernière, comme on le verra dans la suite.

SECTION VI.

En 1096, Sviatopolk & Volodimir indiquèrent un congrès à Kiof, où Oleg fut invité de se rendre, pour concourir avec eux au rétablissement de la tranquillité entre les Princes divisés.

Neſtor rapporte que des Evêques, des Abbés, & des Citoyens de marque, furent invités à ce congrès, où l'on devoit traiter des affaires les plus importantes.

Oleg avoit trop de reproches à ſe faire pour ſe rendre à l'invitation; il joignit l'inſolence au refus, en mandant à Sviatopolk, » qu'il n'étoit pas fait pour être jugé par des Evêques, des Moines, » & par une vile canaille «.

Sviatopolk & Volodimir s'arment contre Oleg, qui à leur approche, abandonne Tchernigof & ſe ſauve à Staradoub. Les deux Princes l'y ſuivent, le forcent de ſe ſoumettre & de demander la paix. Sviatopolk lui ordonne de ſe rendre à Smolensk, auprès de ſon frère David, & de l'emmener avec lui à Kiof. Il promit, fit ſerment de tenir parole, & ſe rendit à Smolensk, d'où ſon frère étoit abſent. Les habitans qui n'avoient aucune confiance en lui, refusèrent de le recevoir. Incertain du parti qu'il devoit prendre, il erra pendant quelque tems, implora le ſecours de ſon frère David, & en obtint des troupes avec leſquelles il marcha contre *Mourom*. Iſiaſlaf, fils de Volodimir, y régnoit, & ce Prince ne voulut écouter aucunes propoſitions de la part d'Oleg. Ce refus aboutit à une bataille dans laquelle le Prince de Mourom perdit la vie. Le vainqueur s'empara de la ville ſans éprouver de réſiſtance.

SECTION VII.

Meſtiſlaf, inſtruit du malheur de ſon frère & de l'uſurpation d'Oleg, lui envoya des Députés pour l'exhorter à vivre en paix, & lui offrir ſa médiation auprès de ſon père : mais Oleg qui avoit le projet d'envahir encore l'apanage de Meſtiſlaf, reçut les Députés avec hauteur, & les renvoya mécontens. Meſtiſlaf irrité de l'outrage, s'arme contre Oleg : celui ci évite ſoigneuſement ſa rencontre, & ſe replie de ville en ville. A la fin, Meſtiſlaf le

ſerre de près, le joint, le bat, & le prive de toutes les villes dont il s'étoit emparé; mais le vainqueur modéré offre derechef au vaincu, la paix & ſa médiation : Oleg, ſans reſſource, accepta l'une & l'autre.

SECTION VIII.

Un nouveau congrès eut lieu la même année à Loubitz dans la Principauté de Tchernigof: le Souverain y raſſembla tous les Princes : on y examina leurs droits reſpectifs; on y diſcuta leurs intérêts réciproques, afin d'aſſurer à chacun d'eux la poſſeſſion tranquille de ce qui lui ſeroit adjugé.

De nouveaux partages ſe firent, & tous les Princes jurèrent ſur la Croix de s'en tenir au nouvel arrangement, de maintenir la paix entre eux, & de faire cauſe commune contre le premier qui oſeroit la troubler. A peine le ſerment fut-il prononcé, qu'il fut violé d'une manière atroce par David, fils d'Igor, & petit-fils de Volodimir le Grand. Il fit charger de chaînes Vaſilko, fils de Roſtiſlaf, & l'arrière-petit-fils de Jaroſlaf dont nous avons fait connoître les loix. Les ſcélérats qui enlevèrent ce Prince en 1097, par ordre de David, lui arrachèrent les yeux après lui avoir fait ſouffrir en route la torture entre deux planches.

Volodar, frère de ce Prince infortuné, ſurprit David dans une petite ville, & après l'y avoir réduit à la dernière extrémité, il le força de rendre à Vaſilko ſa liberté & ſes Etats. Il fut libre, & David dépouillé.

SECTION IX.

Sviatopolk s'arma contre Vaſilko & Volodar en 1099, ſous le prétexte que leurs apanages avoient appartenus à ſon père. Les deux frères injuſtement attaqués, réunirent leurs troupes: Vaſilko qui ne pouvoit combattre, ſe faiſoit conduire de rangs

en rangs, & tenant une Croix en main, il disoit aux soldats : » C'est sur cette Croix que Sviatopolk a juré de nous aimer comme » ses frères, & de nous protéger contre le premier agresseur : c'est » de concert avec lui que David m'a privé de la vue, & il veut » m'arracher encore la vie : mais Dieu est Juge entre nous «. Vivement touchés de ce discours, les soldats de Vasilko & de Volodar passent de la pitié à la fureur, & Sviatopolk fut entièrement défait.

Nestor, Auteur de cette chronique, & témoin des faits que nous venons de rapporter, assure que plus d'une fois il eut occasion de s'entretenir avec Vasilko.

Après sa défaite, Sviatopolk demanda du secours à Koloman, Roi de Hongrie, & il en obtint une armée pour attaquer de nouveau ses vainqueurs. Alors le fils d'Igor, le cruel David, épousa les intérêts de ces deux Princes : il leur offrit d'aller lui-même demander des troupes à ces redoutables Polovitsi contre lesquels tous les Princes Russes auroient dû se réunir. Après avoir remis sa femme pour ôtage entre les mains de Volodar, il se mit en marche, & s'adressa à Boniak, l'un des Chefs de ces Barbares, celui même qui avoit imprimé le plus de terreur aux Russes, par les ravages, les incendies, les meurtres, & le nombre de prisonniers qu'il avoit faits sur eux. Boniak accueillit favorablement David, & tous deux marchèrent à la rencontre de l'armée Hongroise. Elle fut complètement battue : le Roi qui la commandoit, ne se sauva qu'avec les débris de son armée. On trouva sur le champ de bataille, deux Evêques Hongrois, qui étoient du nombre de ceux qui avoient combattu avec le plus de courage.

SECTION X.

1100.

Continuation de guerre entre les Princes Ruſſes : ſuccès alternatif, épuiſement égal des deux côtés : nouveau congrès tenu dans une tente pour régler les différends : l'uſage étoit alors d'étendre un tapis ſur la terre, pour ſervir de ſiéges aux Princes aſſemblés. David eſt appellé à ce congrès ; il s'y rend, & comme perſonne ne lui adreſſoit la parole, il dit : » Pourquoi m'avez-» vous mandé ? que me veut-on ? parlez, je ſuis prêt à répondre «. Volodimir prenant alors la parole, dit : » Tu nous as fait ſavoir » que tu avois à te plaindre : te voilà aſſis ſur un même tapis » avec nous : parle. Qui de nous accuſeras-tu « ?

David, confus & déconcerté, reſta muet. Alors les Princes ſortirent de la tente, laiſsèrent David à l'écart, montèrent à cheval, tinrent conſeil entre eux, & firent dire à David : » Tu » as été le premier auteur des diſſentions qui ont troublé la paix » entre nous, tu as tiré l'épée contre tes frères, tu as été la cauſe » de l'effuſion de beaucoup de ſang innocent, & tu étois indigne » de régner à Volodimir : cependant, ne voulant ni t'ôter la liberté » ni te faire du mal, nous t'accordons Bougesk & trois autres » villes avec leurs dépendances, & c'eſt à Sviatopolk à qui tu » dois ce bienfait : Volodimir te fait préſent de 200 grivnes, & » les fils de Sviatoſlaf t'en donnent autant «.

Cet arrêt étoit ſans appel : David abandonne Volodimir, ſe retire à Bougesk, & ſa réſignation engage Sviatopolk à joindre aux villes qui lui étoient aſſignées, celle de Dorogobouge, au nord-eſt de Smolensk.

SECTION

SECTION XI.

Qui ne croiroit qu'après avoir conclu la paix avec les Polovitsi, & réglé les droits, les possessions de chaque Prince, le repos succéderoit enfin à tant de calamités? Vaine croyance! les Princes Russes, toujours ennemis d'eux-mêmes, vont tourmenter leurs voisins quand ils sont dans l'impossibilité de se faire du mal. En 1101, ils font une incursion dans la Pologne, où régnoit alors Vladislaf Germain. Le Roi de Pologne les repoussa vigoureusement, leur tua beaucoup de monde, & reprit sur eux tout le butin qu'ils avoient fait.

Les annales Russes font mention d'une aurore boréale qui parut le 29 Janvier de cette année, & qui dura pendant trois nuits consécutives. Le 5 Février suivant, il y eut une éclipse de lune.

SECTION XII.

1103.

Une inquiétude naturelle & une haîne invétérée contre les Polonois, étoient les seuls motifs qui avoient déterminé les Russes à les attaquer: les mêmes motifs les engagèrent, contre la foi des traités, à tomber sur les Polovitsi avec lesquels ils vivoient en paix. Leur résolution fut suivie de l'effet, & leur expédition fut heureuse. Les vainqueurs dépouillèrent les vaincus, ou pour parler plus juste, des brigands en dépouillèrent d'autres; & Volodimir, qui jusque-là avoit été un Prince humain, se signala par un acte de cruauté. Plusieurs Chefs des Polovitsi étoient restés morts sur le champ de bataille; l'un d'eux nommé *Veldiouse*, tomba vivant entre les mains des Russes. On le conduisit à Sviatopolk, à qui le prisonnier offrit pour sa rançon de l'or, de l'argent, des chevaux & des troupeaux, en l'assurant par serment

de ne jamais prendre les armes contre la Russie. Sviatopolk envoya le prisonnier à Volodimir, qui, n'écoutant que le sentiment de la vengeance, le fit massacrer.

SECTION XIII.

Kiof éprouva un tremblement de terre en 1107, le 5 Février, peu avant le lever de l'aurore. En 1113, le 29 Mai, on observa une éclipse de soleil. Sviatopolk mourut dans cette année; sa Médaille dit qu'il fut appellé de Novogorod au Trône de Kiof en 1093, & qu'il régna vingt ans.

Ce Prince avoit épousé la fille de Tougor Kan, connue sous le nom d'Hélène. Sviatopolk en eut deux fils, Mestislaf & Briatchislaf; & une fille nommée Sbislava, première épouse de Boleslas III, Roi de Pologne.





Dessiné par Chevalier — Dirigé par Née — Gravé par



RÈGNE
DE VOLODIMIR II, VSÉVOLODOVITZ,
Surnommé *MONOMAQUE.*

SECTION PREMIÈRE.

1113.

LE Lecteur se rappelle que Sviatopolk mourut dans cette année, & à l'époque même où il alloit jouir de la consolation de voir succéder aux horreurs des guerres civiles, l'union entre les Princes de son Sang & les charmes de la paix.

Marc-Aurèle invita les Juifs à demeurer dans Rome : Sviatopolk leur avoit permis de s'établir dans ses Etats & d'y faire un grand commerce ; c'est une preuve que ses Sujets manquoient de cette industrie nécessaire, qui est la science & le soutien d'un peuple éclairé, puissant & vertueux. Cette industrie, qui fait la force intérieure des Etats, qui y attire les richesses du dehors, tombe en mains des Nations étrangères, par-tout où elle ne s'exerce pas en premier lieu sur les objets d'agriculture du pays ; mais les Princes d'alors étoient loin de comprendre qu'un Etat bien défriché, bien cultivé, produit les hommes par les fruits de la terre, & les richesses par les hommes ; que le commerce sort de l'Agriculture, & qu'il y revient par sa pente naturelle : ce n'étoit pas du grain que les Princes Russes semoient ; nouveaux Cadmus, ils semoient les dents du dragon pour enfanter des soldats qui s'entretuoient sur-le-champ, & les Juifs héritoient de leurs dépouilles.

Pendant ces tems de trouble & de calamité publique, les Ruſſes avoient contracté des dettes avec ce peuple, qui n'a d'autres reſſources ſur la terre que lui-même, & qui ſe venge par des uſures exhorbitantes du mépris qu'on lui témoigne par-tout: ces exactions accroiſſant les capitaux dans une progreſſion qui accélère la ruine des particuliers, avoient excité des murmures & une haine contre les Juifs; mais cette haine concentrée par la crainte, avoit été impuiſſante pendant la durée du règne de Sviatopolk. A peine ce Prince eut-il fermé les yeux, qu'elle profita de la licence de l'interrègne, pour ſe déchaîner avec fureur dans la ville de Kiof.

SECTION II.

Tandis que ſes habitans ſe préparoient à ſolder leurs comptes par le maſſacre des Juifs, les Grands de la Nation, qui redoutoient ſagement les déſordres inſéparables de l'anarchie, prirent la réſolution de placer Volodimir Monomaque ſur le Trône de Ruſſie. Ce Prince, comme on l'a vu ſous les règnes précédens, avoit débuté avec gloire dans la carrière des armes, chaſſé les uſurpateurs qui, profitant de l'abſence de Jaropolk, lui avoient enlevé ſon apanage: ſa modération & ſa généroſité envers ce même Jaropolk, devenu agreſſeur & ingrat; ſon caractère ferme & conciliant; ſa prudence & ſes reſſources dans les conjonctures les plus difficiles, & ſa grande influence dans les affaires les plus importantes, déterminèrent ce choix volontaire.

Volodimir fut aſſez juſte pour regarder ſes droits au Trône comme douteux: Sviatopolk avoit laiſſé des fils en âge de régner; & ceux de Sviatoſlaf, qui étoit l'aîné de Vſévolod ſon père, lui parurent les héritiers préſomptifs du Trône de Kiof. D'après ces conſidérations, il crut devoir refuſer l'offre de la plus ſaine partie de la Nation: c'eſt le moyen, diſoit-il, de lui épargner des guerres ſanglantes. Admirez ici comment la modération, l'amour de

l'ordre & celui de l'humanité ſont inſéparables de l'amour de la juſtice !

SECTION III.

Le refus généreux de Volodimir donna carrière aux déſordres d'un peuple qui parcourt ſi aiſément les extrêmes : le maſſacre des Juifs devint fureur, & la fureur n'épargna pas même les citoyens qui prenoient parti pour les prétendans à la Couronne. Dans ce déplorable état des choſes, les Grands redoublèrent d'inſtances auprès de Volodimir, & le forcèrent, pour ainſi dire, de ſe rendre au vœu général. Les malheurs appellent le ſecours : le devoir commande à la délicateſſe de Volodimir; il va ſe montrer digne du Trône par l'uſage qu'il fera du pouvoir ſuprême.

SECTION IV.

Les Ruſſes reçoivent à Kiof leur nouveau Souverain, avec cette allégreſſe qui accompagne toujours l'unanimité des vœux : ſon premier ſoin fut de calmer la fureur aveugle du peuple ; ſa préſence y fit ceſſer les maux de l'anarchie. Le peuple ſuppoſe toujours que la Juſtice marche à côté du Prince : c'étoit avoir beaucoup fait en peu de tems; mais Volodimir crut devoir ſacrifier les Juifs aux intérêts de la Nation : il leur donna ordre de ſortir promptement de la Ruſſie, & prit les précautions néceſſaires pour les garantir de toute inſulte dans leur retraite, en les prenant ſous ſa protection juſque ſur les frontières de ſes Etats : ainſi la politique de Volodimir fut juſte même en cédant à la néceſſité des circonſtances. Quel contraſte entre la conduite de ce Prince & celle de Trajan & de ſon ſucceſſeur ! Les Juifs que Volodimir chaſſe de Ruſſie, dans la vûe de rétablir la tranquillité publique, approuvent l'ordre rigoureux qui les proſcrit, & béniſſent l'autorité qui les protège, tandis que les Juifs de Cyrène & d'Egypte ſe révoltent & maſſacrent les Romains qui les oppriment. Les

Juifs de Chypre suivent le même exemple, & font main-basse sur tous les habitans de l'Isle. Trajan envoie des Généraux, avec ordre de passer au fil de l'épée tous les Juifs que l'on trouvera. Les ordres de l'Empereur sont exécutés, & l'on établit une loi dans l'Isle, portant défenses d'y recevoir jamais aucun Juif, sous quelque prétexte que ce soit; mais la nation Juive qui a perdu sa patrie, son royaume, ses richesses, & à laquelle il ne reste qu'une existence précaire, une vie abreuvée d'humiliations, complotte de la perdre ou de se dédommager, à la première occasion : elle se présente; les Juifs mécontens de ce qu'Adrien permet aux Gentils & aux Chrétiens de s'établir dans la nouvelle Jérusalem, se concertent avec les Juifs des Provinces voisines, se révoltent contre les Romains, & massacrent une partie des garnisons & des quartiers établis dans ces contrées. Adrien fait revenir d'Angleterre *Julius Severus*, & l'envoie contre les Rebelles : le carnage fut si grand, que cinq cents mille Juifs furent passés au fil de l'épée, & que cinquante châteaux forts & neuf cents quatre-vingt-cinq villages furent détruits. Que de sang & de désastres Trajan & son successeur n'auroient-ils pas épargnés, s'ils eussent eu en partage la modération de Volodimir? Les plus dangereux de tous les ennemis sont ceux que l'on a réduits au désespoir; une vie flétrie par l'opprobre est à charge, & quiconque méprise la vie, ne craint point la justice du Prince; l'homme qui se familiarise avec l'idée du supplice, est capable du plus grand crime.

SECTION V.

Après avoir fait rentrer dans le devoir les habitans de Kiof, & s'être concilié tous les esprits par ses attentions paternelles, Volodimir voulut que la gloire du Souverain fût utile à ses sujets, & que leur amour fût joint au respect des Princes apanagés. Sa fermeté & sa douceur enchaînèrent si bien leur ambition, que

pendant la durée de son règne, aucun d'eux n'osa franchir les bornes de la soumission. Tandis qu'il affermissoit sa puissance, ses fils travailloient à en étendre les limites. Mestislaf, Prince de Novogorod, fit des conquêtes sur la Livonie, augmenta l'enceinte de sa Capitale, y bâtit des Eglises en pierre ; & ce fut à-peu-près vers ce tems que la ville de Ladoga fut construite. Jaropolk battit les Polovitsi sur les rives du Don, & prit trois de leurs principales habitations : il les défit de manière, qu'ayant résolu d'aller leur faire la guerre trois ans après cette victoire, il ne trouva ni ennemis, ni habitans dans la contrée qu'ils avoient occupée auparavant. Deux autres fils de Volodimir se signaloient en même-tems par leurs exploits : Jourii ou Georges remporta une victoire complette sur les Bulgares, tandis qu'André se rendoit maître de plusieurs villes Polonoises. Les Bulgares sur lesquels Georges fit un grand nombre de prisonniers, habitoient une Province située à l'est du Volga. Elle s'étend d'un côté, depuis les bords de ce fleuve, jusqu'aux montagnes des Aigles, aux frontières de la Sibérie ; & de l'autre côté, depuis l'embouchure de la rivière Kama dans le Volga, jusque vers la ville de Samara. Cette Province fait aujourd'hui partie du royaume de Kasan ; elle est habitée par les Tatars Baskïrs & par ceux d'Uffa, dont nous parlerons ailleurs.

On prétend que c'est de cette Province que sortirent les Bulgares qui inondèrent le Royaume de Hongrie & les Provinces voisines vers le troisième siècle, & qui donnèrent le nom de *Bulgarie* à cette étendue de pays que nous connoissons encore aujourd'hui sous ce nom dans la Turquie Européenne ; celle-ci est située au sud de l'embouchure du Danube, entre la mer Noire, la Romanie, la Servie & le Danube.

SECTION VI.

Les fastes de la Pologne présentent ici une époque remarquable. En 1104, Boleslas III, à la prière de ses Sujets, avoit demandé & obtenu en mariage Sbislava, fille unique de Sviatopolk II. Pendant la cérémonie du mariage, on apprend la révolte de Sbignée, fils naturel d'Uladislas. Les Lecteurs sont au fait des évènemens qui suivirent; mais cette époque est d'autant plus intéressante à l'Histoire, que les malheurs de la Pologne & sa foiblesse actuelle y trouvent leur origine : elle donna lieu au démembrement de la Poméranie, des Palatinats de Lencici, de Cujavie, de Mazovie, &c. Revenons à Volodimir, dont le règne sera malheureusement trop court.

SECTION VII.

Il ne faut pas s'attendre à trouver de grands évènemens, d'éclatantes révolutions dans les règnes des Princes justes & modérés par caractère. L'Histoire de Volodimir n'est point celle d'un guerrier, dont les exploits & les malheurs qu'ils entraînent, font époque dans les annales des Peuples. Ces annales seroient moins longues, si elles ne contenoient que les règnes des bons Princes; les vertus sont paisibles & présentent peu de faits. Volodimir porta sur le trône toutes les vûes bienfaisantes des bons Princes; & les actes de bienfaisance valent mieux, sans doute, que des victoires & des conquêtes. Volodimir avoit en partage l'amour de l'ordre & de la paix : c'est par sa sagesse, sa prudence & sa fermeté, qu'il sut maintenir l'union entre les Princes de son sang; & la tranquillité publique est inséparable de cette union.

Volodimir contracta plusieurs alliances avec les Souverains de l'Europe; & rien ne prouve mieux la haute considération qu'il s'étoit acquise, que l'envoi qui lui fut fait par Alexis Comnène,

des

des ornemens Impériaux qu'avoit portés Conſtantin Monomaque, grand-père maternel de Volodimir.

Les Auteurs de l'Hiſtoire Grecque ne font pas mention de cette Ambaſſade; les anciens Chronologiſtes Ruſſes gardent le ſilence ſur cet objet, mais les Hiſtoriens modernes en parlent d'après la tradition. Quoi qu'il en ſoit, le travail même de ces ornemens prouve qu'ils ont été faits en Grèce, dans des tems très-reculés.

Le même doute ſubſiſte par rapport au titre de *Tzar*, que Volodimir, dit-on, porta le premier, & comme l'inſcription de ſa médaille l'aſſure. On dit qu'il fut couronné à Kiof par le Patriarche d'Ephèſe, & par les Evêques de Mitylène, de Milet & d'Antioche. Je ne vois rien dans tout cela qui implique à la vérité. Le titre de *Tzar* étoit connu des Slaves avant même l'arrivée de Rourik à Novogorod; ils appelloient le Dieu des mers *Tzar-Morski*, & Conſtantinople *Tzar-Grad*, la ville du Tzar; on ſait d'ailleurs qu'Alexis Comnène, grand Prince ſous tous les aſpects, donna en 1081 le titre de Céſar à Nicéphore Mélyſène: mais pour que ſon frère, Iſaac Comnène, eût le premier rang après l'Empereur, il créa pour lui la dignité de *Sébaſtocrator*, qui ſignifie Prince auguſte; & par-là, la place de Céſar ne fut plus que la troiſième de l'Empire. Il eſt très-probable que l'Empereur Grec qui envoya les ornemens Impériaux à Volodimir, voulut le flatter en lui donnant un nouveau titre, & qu'en conſéquence il adreſſa ſa dépêche à Volodimir, *Céſar de Ruſſie*. En admettant cette poſſibilité, les Ruſſes, conformément aux lettres de leur alphabet & à l'idiome de leur langue, auront prononcé & écrit *Tzar* au lieu de *Céſar*; la lettre *S* déſigne, chez eux, notre lettre *C*: ainſi les Ruſſes eurent un Tzar & un Otocrator dans Volodimir II, comme les Grecs avoient un Sébaſtocrator dans Iſaac Comnène, & un Céſar dans Nicéphore.

Volodimir mourut âgé de ſoixante-douze ans, le 19 Mai 1125:

il laissa huit fils ; savoir, Mestislaf, Isiaslaf, Sviatoslaf, Jaropolk, Viatcheslaf, Roman, Jourï & André. La légende de la médaille de ce Prince, dit qu'il monta sur le trône de Kiof en 1114, d'après le vœu général de la Nation ; qu'il fut nommé Tzar & Otocrate des Principautés de Russie, régna onze ans & en vécut soixante-douze.

Les chroniques font mention d'une éclipse de soleil arrivée sous le règne de Volodimir, le 11 Août 1124, & d'un incendie l'année suivante, qui dura deux jours entiers, & qui consuma six cents Eglises. Si ce récit est exact, il faut croire qu'il y avoit à Kiof presque autant d'Eglises que de maisons.





... par Chevalier *Dirigé par Née* *Gravé par ...*



RÈGNE
DE MESTISLAF VOLODIMIROVITZ.

SECTION PREMIÈRE.

1126.

PARMI les peuples qui n'ont pas de constitution fixe, le commencement d'un règne est presque toujours sujet aux mouvemens séditieux.

Mestislaf, fils aîné de Volodimir & son successeur, n'est pas plutôt en possession de la souveraineté de Kiof, que les Polovitsi prennent la résolution de ravager la Russie. Ces barbares, aussi pauvres que les Scythes, ne sortoient point de leur pays par l'amour des conquêtes, mais par le desir de piller comme eux.

Jaropolk, frère de Mestislaf, & Prince de Péréiaslave, marcha seul contre les Polovitsi, les attaqua, les battit, & les éloigna des frontières, avant même que les autres Princes Russes fussent instruits de l'incursion de ces barbares.

SECTION II.

A peine deux ans s'étoient écoulés depuis cette époque, que Vsévolod, fils d'Oleg, petit-fils de Sviatoslaf II, renouvella les scènes des règnes précédens. Il conçut & exécuta le projet d'enlever à Jaroslaf, son oncle, la Principauté de Tchernigof.

L'audace de Vsévolod, son injustice envers Jaroslaf, & les cruautés qu'il exerça sur les habitans de Tchernigof, révoltèrent Mestislaf au point qu'il jura sur la croix de venger Jaroslaf des

attentats de l'agreſſeur. Vſévolod inſtruit du ferme propos de Meſtiſlaf, implora le ſecours des Polovitſi, & leur propoſa de partager avec eux les dépouilles de la Ruſſie. La propoſition fut acceptée; mais avant d'exécuter ce projet de brigands, ils crurent devoir ſtatuer ſur le prix qu'ils mettoient aux ſecours deſirés. Sept mille d'entr'eux s'avancèrent juſque ſur les frontières de la Ruſſie, & envoyèrent de-là des Députés à Vſévolod. Ce Prince perfide accepta les conditions qui lui aſſuroient l'alliance des Polovitſi. Les députés ſatisfaits de leur miſſion, alloient en rendre compte à leurs Chefs, lorſqu'ils furent faits priſonniers par les Ruſſes; & le corps d'obſervation qui les attendoit ſur les frontières, ne recevant pas réponſe, ſe douta de l'évènement, & prit le parti de retourner ſur ſes pas.

Vſévolod trompé dans ſon eſpérance, & ſe voyant ſans reſſources, eut recours aux négociations pour détourner l'orage dont il étoit menacé. Il ſavoit que Meſtiſlaf étoit pacifique par caractère; mais il avoit juré ſolemnellement de venger Jaroſlaf, & il étoit religieux obſervateur du ferment. Auſſi, malgré les promeſſes de Vſévolod de reſtituer la Principauté de Tchernigof, la crainte du parjure l'emportoit dans le cœur de Meſtiſlaf, ſur l'amour de la paix.

Un Abbé du Monaſtère de Saint-André tira le Prince de Kiof de l'état de perplexité où il ſe trouvoit. Cet Abbé, nommé Grégoire, avoit mérité l'eſtime & le reſpect de la Nation par ſa grande douceur & la régularité de ſes mœurs. Conſulté par Meſtiſlaf ſur le parti qu'il devoit prendre dans cette circonſtance délicate, ſa réponſe fut: » qu'il valoit mieux violer un ferment » fait ſur la croix, que de répandre le ſang innocent; que le » Clergé conſentoit à prendre ſur lui les dangers du parjure, » & que la Divinité ſe plaiſoit bien plus à pardonner qu'à » punir «.

Mestislaf, cédant alors à la voix de l'humanité, accorda la paix à Vsévolod. Mais si les Russes goûtèrent les douceurs qu'elle procure, le Prince de Kiof ne jouit pas de ses bienfaits : il éprouva tant qu'il vécut, le remord d'avoir transgressé son serment. Il attribua à cette transgression les calamités qui affligèrent la Principauté de Novogorod en 1128. Des ouragans, des pluies continues & des inondations renversèrent toutes les digues, & enlevèrent toutes les productions des campagnes : la récolte de l'année précédente avoit été médiocre, & le peu de grains qui restoit se vendit à un prix exhorbitant. Les personnes riches étoient les seules qui pouvoient se procurer des subsistances, & ces ressources précaires furent bientôt consommées. Ainsi Novogorod & ses dépendances éprouvèrent toutes les horreurs de la famine & ses suites. Les animaux utiles périrent les premiers par le défaut de pâturages ; les hommes furent réduits à broyer les feuilles & les écorces des arbres, qu'ils s'arrachoient & qu'ils dévoroient avec fureur ; à se nourrir des animaux les plus vils & des insectes les plus dégoûtans. Les rues étoient couvertes de cadavres dont la corruption répandoit au loin un poison destructeur. Enfin la famine & la mort n'épargnèrent que ceux qui prirent la fuite, & qui aimèrent mieux se donner pour esclaves aux étrangers que de mourir de faim.

Ce récit affreux nous paroît exagéré : la disette n'étoit point générale en Russie. Les Principautés voisines de Novogorod & les plus éloignées pouvoient également la secourir. Le transport des denrées par eau, étoit facile en été : en hiver, le traînage l'étoit également. Si le récit est exact, il faut en conclure qu'alors le Gouvernement étoit barbare ; qu'il n'y avoit ni liaisons, ni correspondances entre les parties d'un corps politique, semblable à un tronc séparé de ses branches ; mais cela n'est pas probable. Les Princes Russes, à cette époque, vivoient en bonne intelli-

gence : le Souverain de Kiof étoit un Prince ſenſible, humain & religieux ; & Vſévolod, ſon fils aîné, avoit Novogorod en apanage.

Secourir les miſérables, eſt l'acte le plus auguſte de la Souveraineté, & l'un des plus beaux que l'humanité puiſſe faire : il concilie au Prince l'amour de tous ſes ſujets. Tirer les hommes des horreurs de la misère & du déſeſpoir, c'eſt les arracher au néant, c'eſt, pour ainſi dire, les créer une ſeconde fois. Cet acte de puiſſance établit les rapports que les Princes ont avec la Divinité.

Un tremblement de terre ruine Antioche & ſes environs : à peine Trajan peut-il ſe ſauver à la campagne, où il demeure pluſieurs jours ſous des tentes. Il y reſte pour conſoler le peuple & lui procurer les reſſources qui dépendent de lui, perſuadé que lorſque le Prince n'abandonne pas ſes ſujets dans les diſgraces, ſa préſence les diminue. » Etre touché des malheurs du » peuple, diſoit ce Prince, c'eſt la vertu d'un Maître Souverain ; » mais les partager avec lui, c'eſt la vertu d'un Souverain père : » les Sujets qui voyent leur Prince ſe rendre compagnon de leurs » infortunes, ſe raniment, & la douceur de la conſolation » qu'ils trouvent dans cet acte de bonté, ſurpaſſe l'amertume » de leurs afflictions «.

Trajan penſoit donc que les tems malheureux pour les peuples ſont, en quelque ſorte, des tems favorables pour les Princes : une ſenſibilité agiſſante leur concilie l'affection générale, & les ſoulagemens qu'elle procure, conſacre à jamais dans les cœurs le tribut de la reconnoiſſance. D'après ces réflexions, il n'eſt pas probable que la dureté de Meſtiſlaf, l'ait empêché de mettre à profit les calamités des habitans de Novogorod. Notre opinion eſt d'autant mieux fondée, que le remord qu'il éprouva dépoſe en faveur de ſa ſenſibilité.

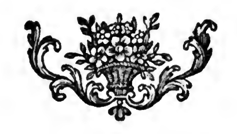
SECTION III.

Mestislaf ne régna que sept ans : il mourut en 1132. Ce Prince eut deux femmes : l'Histoire ne dit rien de la première ; la seconde étoit fille d'un Posadnik de Novogorod, nommé Démitri Zavidovitz. Il eut d'elle huit enfans, six garçons & deux filles. Ses fils furent Vsévolod, Isiaslaf, Rostislaf, Sviatopolk, Volodimir & Roman.

Sophie, l'aînée de ses filles, épousa Valdemar I, Roi de Danemarck ; & la cadette, dont le nom n'est pas connu, fut mariée à un Prince de Volodimir, fils de Sviatopolk II.

Du mariage de Sophie avec Valdemar I, sont issus Canut VI & Valdemar II, Rois de Danemarck ; Rixa, épouse d'Eric X, Roi de Suède ; Ingéburge, épouse de Philippe II, Roi de France.

L'inscription de la Médaille de Mestislaf Volodimirovitz prouve qu'il monta sur le Trône de Kiof par droit d'aînesse, en 1125, & qu'il régna tranquillement pendant sept ans. Mais règne-t-on tranquillement quand au remord intérieur succèdent les malheurs publics ?



RÈGNE
DE JAROPOLK II, VOLODIMIROVITZ.

SECTION PREMIÈRE.

1132.

LA branche aînée des Princes Russes avoit perdu le trône de Kiof, & la branche cadette portoit le sceptre depuis que les Grands de la Nation l'avoient fait passer à Volodimir, au préjudice des fils de Sviatopolk II, & de ceux de Sviatoslaf, aîné de Vsévolod, père de Volodimir. D'après cet usage, qui ne permettoit plus au Souverain de désigner son successeur immédiat, Mestislaf, en mourant, recommanda ses fils à son frère Jaropolk, & remit leur sort entre ses mains.

Les habitans de Kiof choisirent Jaropolk pour leur Souverain, & l'invitèrent par leurs Députés, à venir prendre possession du trône. Le premier acte de Souveraineté que fit ce Prince, à son arrivée à Kiof, fut de régler des apanages à ses neveux, & de ne laisser à ses frères aucun sujet de mécontentement, afin qu'aucun d'eux ne troublât le repos des autres : l'intention étoit bonne, mais l'espérance étoit vaine.

SECTION II.

Mestislaf avoit disposé, avant sa mort, de la Principauté de Novogorod en faveur de l'aîné de ses fils, & cette Souveraineté avoit presque toujours été réunie à celle de Kiof. Jaropolk voulut en jouir, non par la force, mais en donnant en échange la Principauté

JAROPOLK II
VOLODIMIROVITZ

monte sur le trone en 1132,
et regne 6. ans.

Dessiné par Chevalier *Dirigé par Née.* *Gravé par*

cipauté de Péréiaſlave à ſon neveu Vſévolod : celui-ci prit poſſeſſion de l'apanage qui lui étoit aſſigné, & il en fut chaſſé par Jourï, ſon oncle, frère du Prince régnant.

Jaropolk inſtruit de cette violence, & craignant ſes ſuites funeſtes, s'arma contre ſon frère, l'obligea de reſtituer l'apanage; &, pour prévenir de nouveaux attentats contre Vſévolod, il lui rendit la Principauté de Novogorod. Mais des troubles preſque continuels pendant trois ans forcèrent Jaropolk à changer ſouvent de réſolution, & à prendre de nouveaux arrangemens, ſuivis d'inconvéniens nouveaux. Ces troubles renaiſſans entre les grands Princes de Ruſſie & les autres Princes apanagés; ce ſceptre, qui paſſe rapidement d'une main dans une autre; cette couronne qui s'arrête ſucceſſivement ſur pluſieurs têtes, ſans pouvoir s'affermir ſur aucune; ces Principautés priſes comme par dévolu ſur le premier occupant; tous ces attentats & ces chûtes ne rendoient-ils pas le trône de Kiof ſemblable à une montagne de glace, ſur laquelle les Princes Ruſſes patinoient pendant quelques inſtans, & finiſſoient par ſe caſſer le cou?

SECTION III.

Jaropolk, après avoir calmé les troubles & les rivalités entre les Princes de ſon ſang, s'indigna de l'eſpèce de tyrannie que Boleſlas III exerçoit ſur quelques Provinces Ruſſes : il convoqua tous les Princes de la Nation, & lorſqu'ils furent raſſemblés, il leur propoſa de faire cauſe commune avec lui, pour briſer le joug des Polonois. » Le moment eſt favorable, leur dit-il; Boleſlas » eſt affoibli par deux guerres ſanglantes qu'il vient de ſoutenir » contre la Hongrie & la Bohême : courons promptement aux » armes : attaquer à préſent l'ennemi commun, c'eſt aller à une » victoire certaine «.

Tous les Princes furent de ſon avis; tous lui promirent, avec

ferment, de le feconder; mais il fut réfolu dans ce confeil, qu'on tiendroit ce projet caché, jufqu'à ce qu'on eût fait, de part & d'autre, les préparatifs néceffaires.

SECTION IV.

Les grands projets ne réuffiffent jamais, que quand le fecret en eft l'ame: le dépôt du Miniftère doit être dans les Etats, ce qu'eft dans nous-même le plus fecret de notre cœur: alors, les opérations politiques fagement combinées, & auffi cachées que les opérations de la nature, font fuivies des mêmes fuccès. On peut les comparer à ces plantes qui pouffent une tige & donnent des fleurs, avant que le développement des feuilles arrive. Voilà le premier point à obferver: le fecond confifte à donner le change fur les opérations projettées, à faire tranfpirer adroitement un deffein apparent, qui ferve de voile au véritable: c'eft la politique par excellence d'un Prince qui a préféré le rôle d'Alexandre à celui de Marc-Aurèle dont il a les lumières, & qui réunit à de grandes qualités, des talens militaires qui font peur. Parcourez la carrière de fes entreprifes & de fes fuccès: vous verrez qu'il débuta toujours par déconcerter la politique. Entreprend-il des négociations qui exigent un fecret inviolable? fes confidens font des Rois: c'eft dans un tête-à-tête augufte qu'il ouvre fon cœur. Les diftances s'oppofent-elles à ces conférences royales? les Princes fes frères, le multiplient dans les Cours de l'Europe. On a dit que toutes les circonftances politiques ont bien fervi ce Prince: il falloit dire que ce Prince, en prenant l'occafion fur le tems, a tiré parti de toutes les circonftances. Le génie & l'expérience: voilà les bafes de la fortune de Frédéric. La grandeur & la célérité de fes mouvemens; la facilité de l'exécution & le filence: voilà les moyens qui ont fait réuffir la difficulté même de fes plans. Un Prince qui, pendant la paix, fait s'occuper de la guerre, n'a plus,

pendant la guerre, qu'à s'occuper de la victoire. Revenons à la confédération des Princes Russes.

SECTION V.

Le secret des Princes Russes avoit trop de confidens pour rester long-tems ignoré : leur réunion, d'ailleurs, n'avoit pu se faire sans publicité : on pensa qu'elle avoit les plus grands intérêts pour but. La nouvelle de cette convocation générale parvint bientôt en Pologne, & Boleslas en fut consterné : il ne tarda pas à être instruit de la résolution des Princes Russes. En politique, il suffit de savoir qu'il y a un secret d'Etat, pour en deviner d'abord la moitié, & celle-ci fait découvrir l'autre. L'orage étoit formé, grossi & prêt à tomber sur la Pologne, lorsqu'un Sénateur de cette Nation, nommé Pierre *Vlostovitz*, conçut le projet de prévenir lui seul le danger qui menaçoit sa patrie. Voici comment les Auteurs Polonois rapportent ce fait, & ceux auxquels il donna lieu. On ne peut guères révoquer leurs témoignages en doute, quoique les chroniques Russes gardent le silence sur ces évènemens.

Boleslas assemble un Conseil pour délibérer sur le parti à prendre dans cette conjoncture délicate : les Conseillers opinent ; Vlostovitz écoute les différens avis, finit par donner le sien, & dit : » La Pologne est affoiblie par les guerres qu'elle vient de » soutenir ; au défaut de la force, elle doit employer la ruse pour » détourner le péril qui la menace : l'honneur permet l'usage de » ce moyen contre un agresseur perfide. J'ai résolu de m'emparer » de la personne du Grand-Prince de Russie ; ce projet vous paroî- » tra téméraire, mais je me charge de l'exécution «.

L'ascendant d'une ame forte sur des ames craintives, est de leur inspirer de la confiance : le Conseil de Boleslas crut voir, dans le Sénateur, César sur son esquif, défiant les vents, & se

confiant à sa fortune ; ou l'Ajax d'Homère, qui, environné des ténèbres dont un Dieu jaloux l'a couvert, s'écrie avec impatience : *Grand Dieu, rends-nous le jour & combats contre nous !*

SECTION VI.

Vlostovitz, après avoir subjugué les esprits, part de ce point & s'élance vers le but : il se rend à la Cour de Jaropolk avec un petit nombre d'hommes affidés, demande un asyle, se plaint de la tyrannie de Boleslas, qui l'a privé de ses biens, qui en veut à ses jours, & qui le force de chercher son salut loin des lieux qui l'ont vu naître.

Jaropolk le reçoit avec bonté, l'accueille avec distinction, & regarde comme une faveur du Ciel l'arrivée d'un homme si propre à le seconder dans le projet qu'il a sur la Pologne. Cette idée engagea Jaropolk à donner sans réserve sa confiance à Vlostovitz : il l'interroge sur le caractère de Boleslas, sur les forces actuelles de la Pologne, & sur l'état de détresse où elle devoit se trouver au lendemain de deux guerres sanglantes, & à la veille d'une troisième plus redoutable encore. Le Polonois lui peint avec force la cruauté de Boleslas, la haîne de ses compatriotes contre ce Prince, leur disposition à le renverser du Trône, s'ils avoient l'espérance d'être soutenus par Jaropolk, & l'état d'épuisement où se trouvoit la Pologne.

Des discours si propres à flatter l'amour-propre du Prince de Kiof, le rendirent indiscret ; il fit part à Vlostovitz de la confédération des Princes Russes, & de tous les projets qu'ils avoient formés contre Boleslas. Depuis cette ouverture, le Sénateur fut admis à tous les conseils & à tous les plaisirs.

SECTION VII.

Jaropolk, impatient de commencer la guerre, veut savoir par

lui-même si les forces combinées sont prêtes ; & pour s'en assurer, il prend la résolution de parcourir rapidement les différentes Provinces, escorté seulement d'un petit nombre de ses gardes. Vlostovitz saisit cette occasion favorable à son dessein ; il sollicite la faveur d'accompagner Jaropolk avec ses fidèles Polonois ; ce Prince accepte avec joie la proposition, & ils partent. Le Sénateur attentif à toutes les démarches du Prince, apprend qu'il doit aller se divertir le lendemain dans une maison de plaisance, & il prend ses mesures pour être le plus fort. Vers la fin du repas, il le fait arrêter, le lie sur un cheval, & le conduit à Cracovie, où il fut mis en prison. Jaropolk ne dut sa liberté qu'à une forte rançon, que les Princes Russes payèrent à Boleslas. Mais avant sa délivrance, le Roi de Pologne lui fit jurer sur l'Evangile, qu'il resteroit toujours son vassal, & qu'il lui paieroit exactement le tribut annuel que la Russie devoit à la Pologne (1).

SECTION VIII.

Arrivé à Kiof, Jaropolk ne s'occupa que des moyens propres à venger l'affront qu'il avoit reçu : les contrats dictés par la force, ne sont pas obligatoires ; mais ne se sentant pas assez fort pour attaquer Boleslas, il eut recours à la ruse & à l'adresse dont on venoit de lui donner l'exemple. Il avoit à son service un Hongrois adroit & intelligent, qui lui parut l'homme le plus capable de seconder ses desseins : il se l'attache par des bienfaits & des promesses, lui fait sa leçon, & lui ordonne de se rendre à Cracovie.

Ce Hongrois étoit d'une naissance distinguée ; il se présente à

(1) Le Traducteur des Chroniques Russes place cet évènement en 1132, qui est celle de l'avènement au Trône de Jaropolk ; & cet évènement n'eut lieu que quatre ans après, en 1136.

Boleslas, lui demande un asyle, & lui raconte que Bela, Roi de Hongrie, s'est emparé de tous ses biens, & l'a exilé pour le punir de l'attachement qu'il avoit témoigné pour le neveu de ce Prince. Boleslas touché des prétendus malheurs de ce fourbe, lui promit de réparer l'injustice de Béla, & de lui faire oublier ses disgraces: il lui donna la Starostie de Vislitsa & le Palatinat de Sandomir.

Vislitsa est située à neuf milles de Cracovie, & sur un rocher presque entièrement environné par les eaux de la Nida : on ne pouvoit y arriver que par une langue de terre, & par des ponts de bois, placés sur cette rivière. Boleslas s'occupoit alors de recommencer la guerre contre la Bohême, & il se croyoit à l'abri des incursions des Princes Russes, par les précautions qu'il avoit prises de fortifier ses villes frontières, & d'y mettre de fortes garnisons.

Section IX.

L'Empereur Lothaire, informé des préparatifs guerriers de Boleslas, lui envoya des Députés chargés de lui offrir sa médiation. Le Roi de Pologne se rendit à Bamberg auprès de l'Empereur, & à sa sollicitation il accorda aux Bohêmes une trève de trois ans. Le Hongrois, Staroste de Vislitsa, profite de l'absence du Roi de Pologne, pour exécuter le projet de Jaropolk : il répand le bruit que les Russes marchent contre la Pologne avec des forces redoutables, & feignant d'être effrayé lui-même des dangers que courent les Polonois, il leur ordonne de se renfermer dans les places les plus fortes. Vislitsa, enveloppée d'eau presque de toute part, leur parut, avec raison, la plus sûre de toutes. Ce fut-là aussi que la plupart des Polonois intimidés se réfugièrent avec leurs trésors. Dans cet état des choses, le Hongrois informe Jaropolk de ce qu'il a fait, & l'engage à se trouver près de Vislitsa avec des troupes d'élite, le 19 Février 1137. La chose étoit d'autant plus facile, que les Russes possédoient Galitch sur le Dniester, & la Volynie.

SECTION X.

Jaropolk ne perd pas de tems, se met en marche, arrive au jour marqué, attaque la ville, dont le Staroste lui ouvre les portes pendant la nuit. L'horreur de cette nuit arrête la narration ; & s'il en faut croire les Polonois, les nobles & les riches ne furent épargnés que pour les réduire au plus cruel esclavage ; & de Vislitsa, ville florissante, il ne resta que des ruines : ils ajoutent que Jaropolk saisit d'une main les avantages que la trahison lui avoit procurés, & que de l'autre il punit le traître d'une manière atroce. Un fait certain, c'est que le Prince Russe ne sortit de Vislitsa, qu'après avoir enlevé toutes les richesses qu'on y avoit déposées.

Malgré les succès de cette vengeance terrible, les Princes de Russie en vouloient une plus éclatante encore : ils proposèrent à Jaropolk de réunir toutes leurs forces pour attaquer Boleslas. Jaropolk, espérant plus de la ruse que de la force, chercha à calmer l'ardeur des Princes, & leur promit une satisfaction plus complette.

SECTION XI.

L'occasion se présenta, pour ainsi dire, d'elle-même. Jaroslaf, fils naturel de Volodimir Monomaque, avoit eu en partage la Principauté de Galitch ; & ce Prince avoit su gagner l'estime & la confiance de Boleslas, au point que le Roi de Pologne n'avoit rien de caché pour lui, & le consultoit dans les affaires importantes. Il fut résolu d'attaquer Jaroslaf qui s'enfuit en Pologne.

Jaropolk prévoyoit bien que Boleslas ne manqueroit pas de saisir cette circonstance pour venger l'attentat sur Vislitsa, & l'injure faite à son ami : il eut donc recours une seconde fois à la ruse contre un ennemi redoutable, & la fortune seconda encore la trahison. Mais la fraude dans les Princes, est un manifeste qui

publie leur impuissance & leur bassesse, puisqu'ils préfèrent les fruits d'un artifice odieux, à la gloire de remporter la victoire en braves. Il engagea les principaux habitans de Galitch à se rendre en Pologne, pour supplier le Roi de leur rendre Jaroslaf, auquel ils étoient toujours fidèles: que plusieurs Princes Russes étoient mécontens de l'injustice de Jaropolk à son égard, & qu'ils désiroient ardemment de le soutenir, & d'entrer dans l'alliance de Boleslas; mais que la crainte seule les retenoit, en attendant le moment favorable de se déclarer, & qu'ils comptoient sur le zèle avec lequel le Roi de Pologne protégeoit ses amis.

SECTION XII.

Pendant que les Députés de Galitch préparoient le piége dans lequel Jaropolk vouloit attirer Boleslas, le premier avoit mis tout en usage pour gagner des nobles Hongrois qui étoient établis près de Galitch, & il réussit. Ces Hongrois se réunirent pour demander à Boleslas le rétablissement du Prince déposé, & lui offrirent leurs secours.

SECTION XIII.

Boleslas naturellement sincère, & par-là même trop crédule, ajouta foi à ces fausses démonstrations de zèle & de fidélité: peut-être aussi l'avantage d'avoir un allié reconnoissant dans un ami dévoué, le détermina-t-il à remettre Jaroslaf en possession de son apanage. Comme il comptoit sur toutes les forces qu'on lui avoit promises, il part avec une armée assez foible: il approchoit de la ville de Galitch, lorsqu'il trouva les habitans qui venoient au-devant de lui avec les Hongrois: ils se rangent en haies sur son passage; mais à peine la troupe de Boleslas eut-elle défilé entr'eux, qu'ils se réunirent & l'attaquèrent. Ce Prince alors reconnoît

reconnoît le piége & cherche à réparer son imprudence : mais loin de s'abandonner à la crainte du péril qui le menace, il partage sa petite troupe en deux corps, donne le commandement de l'un à Vsébor, Voiévode de Cracovie, & se met à la tête de l'autre. Comme il donnoit ses ordres, il apperçoit Jaropolk à la tête d'une armée considérable, qui le prenoit en flanc. Quoiqu'il regarde son trépas comme certain, il veut le venger lui-même; il se jette sur les Russes avec l'impétuosité que donne la fureur; & le bras du Héros est terrible comme celui de la mort. Les Polonois suivent son exemple, & font des prodiges de valeur. Les Russes, infiniment supérieurs en nombre, ne peuvent soutenir les efforts du désespoir armé; ils se laissent entamer, & leur perte étoit certaine, si le Voiévode de Cracovie n'eût pris lâchement la fuite; il est imité par ceux qui l'environnent; & ce désordre gagnant de proche en proche, l'aile gauche de Boleslas disparoît; mais son courage lui reste, & il renverse tout ce qui s'oppose à lui.

La fuite de Vsébor & des troupes qu'il commandoit, ranime le courage des Russes : Boleslas, investi de toutes parts, est obligé de faire face de tous côtés; il est couvert de blessures, & son cheval est tué sous lui : un cavalier descend du sien, l'oblige d'y monter, & l'exhorte à ne pas sacrifier des jours si nécessaires à sa patrie. Boleslas s'ouvre un passage au milieu des ennemis, & arrive en Pologne.

SECTION XIV.

Boleslas, vaincu pour la première fois, se reprochoit de n'avoir pas préféré une mort honorable à la fuite : il n'eut pas le tems de prendre sa revanche; le chagrin de sa défaite lui dessécha le cœur. On dit qu'à son arrivée à Cracovie, il envoya au Voiévode qui l'avoit si lâchement abandonné, une peau de lièvre, une

quenouille & un fuseau; & que Vſébor fut ſi ſenſible à cet affront, qu'il ſe tua lui-même.

SECTION XV.

Boleſlas mourut peu de tems après ſa défaite, âgé ſeulement de 53 ans. Ce Prince fut univerſellement regretté : il s'étoit toujours montré humain, affable, guerrier intrépide & Général prudent. Quarante-ſept batailles qu'il gagna pendant le cours de ſon règne, lui acquirent une réputation immortelle & le reſpect des Nations voiſines. Il reſpecta les loix & les fit reſpecter : ſon Trône fut conſtamment l'aſyle ſacré de l'innocence & de l'infortune; toujours modeſte au milieu de ſes triomphes, il ne lui manqua qu'une plus grande connoiſſance des hommes, & plus de fermeté à ſoutenir le revers qui abrégea ſes jours.

La piété filiale eſt un des traits caractériſtiques de Boleſlas : il aimoit ſon père avec tendreſſe; il le regretta, & porta ſon deuil pendant cinq ans : pour s'en rappeller continuellement la mémoire, il avoit jour & nuit pendu à ſon cou une médaille où ce Prince étoit repréſenté.

SECTION XVI.

Depuis la victoire de Jaropolk juſqu'à ſa mort, ſon règne ne fournit aucun évènement digne d'être conſigné dans l'Hiſtoire. La fraude dont ce Prince fit uſage contre le brave, le généreux Boleſlas, eſt un manifeſte qui publie ſon impuiſſance & ſa baſſeſſe, puiſqu'il préféra les fruits de la victoire, à la gloire de la remporter avec honneur. Si la gloire conſiſtoit à opprimer le plus foible, le plus fort pourroit faire le métier d'aſſaſſin avec décence.

La Ruſſie continue d'être en proie à l'ambition de ſes Princes, qui ſe livrent à des déſordres ſcandaleux : des Polovitſi ſont appellés comme auxiliaires, & les villes ſont réduites en cendres.

On forme des traités de paix particuliers, auxquels on porte atteinte immédiatement après leur conclusion. Un Métropolite jette un interdit sur la ville de Novogorod, l'oblige à payer des impôts, & ses marchands sont forcés à prendre les armes. Les citoyens mécontens arrêtent leur Prince, & le remettent entre les mains de Jaropolk : celui-ci force le fils d'Oleg à demander humblement la paix ; & il meurt peu de tems après l'avoir conclue. On lit sur sa Médaille qu'il régna en 1132, dévasta la Pologne, vainquit Boleslas près de Galitch, & régna huit ans.



REGNE
DE VIATCHESLAF VOLODIMIROVITZ.

SECTION PREMIÈRE.

1138.

VIATCHESLAF, frère de Jaropolk, réunit les vœux de la Nation, & on le place sur le Trône de Kiof. Ce Prince étoit modéré, humain & paisible; mais ces qualités précieuses n'étoient pas celles qui pouvoient le soutenir sur un Trône chancelant. Douze jours après son installation, Vsévolod, fils d'Oleg, se présente devant Kiof, & somme Viatcheslaf de lui céder la souveraineté : celui-ci, qui craint l'effusion du sang, & qui ne veut pas être cause des malheurs publics, cède sans résistance, demande à l'usurpateur la souveraineté de Vychégorod, & se retire à Tourof, son premier apanage.

SECTION II.

Il est des ames sur lesquelles les revers & les chagrins glissent comme l'eau sur une toile huilée : si elles sentent le prix de la perte qu'elles ont faite, ce sentiment est passager; un mal sans remède est pour elles un motif d'oubli plus prompt. Telle étoit l'ame de Viatcheslaf. Ce Prince ne vécut pas long-tems en paix dans sa retraite : Vsévolod, dont le but étoit d'asservir les Princes inférieurs, lui fait proposer la cession de Tourof. Viatcheslaf la lui abandonne, & se retire à Péréiaslave qu'avoit possédé son frère cadet, mort l'année précédente.


VIATCHESLAF
VOLODIMIROVITZ.
*régne quelques jours en
1138.*
Dessiné par Chevalier *Dirigé par Née.* *Gravé par le Bas*

SECTION III.

C'eſt une imprudence dans un Prince de fonder ſa ſûreté ſur ſes vertus lorſqu'il eſt entouré de Princes ambitieux : les vertus particulières ne mettent point en ſûreté les perſonnes publiques; la force ſeule écarte le péril qui les menace. Viatcheſlaf, qui n'étoit gardé que par ſa probité, devoit être victime de la ſcélérateſſe. Le crime heureux de Vſévolod enhardit le crime timide d'un autre fils d'Oleg, nommé Igor. A peine Viatcheſlaf eſt-il arrivé dans ſon nouvel établiſſement, qu'Igor veut s'emparer de la Principauté de Péréiaſlave : il débute par ravager les campagnes, brûler les bourgs & les villages, & vient mettre le ſiége devant la ville. Deux mois s'écoulent ſans qu'Igor puiſſe l'emporter. Deux frères de Viatcheſlaf viennent à ſon ſecours : l'un marche contre Igor, tandis que l'autre attaque les poſſeſſions de ce Prince, & les ravage. Ce plan d'attaque étoit bien conçu; il produiſit la diverſion qu'on avoit prévue. Igor fut forcé de lever le ſiége pour ſauver ſes Etats de la deſtruction. Viatcheſlaf, redoutant de nouvelles attaques de la part d'Igor, propoſa au Prince de Kiof de lui céder Péréiaſlave, & de retourner à Tourof. Vſévolod accepta cet arrangement.

SECTION IV.

Viatcheſlaf reparut deux fois ſur le Trône de Kiof : la première fois en 1146, ſous le règne d'Iſiaſlaf II, & la ſeconde ſous celui de Roſtiſlaf, en 1154; mais dans les deux époques, ſes revers furent auſſi prompts que ſes ſuccès. Il mourut en 1154, & la veille de ſa mort il étoit en parfaite ſanté.



REGNE
DE VSÉVOLOD II, OLGOVITZ.

SECTION PREMIÈRE

1138.

L'USURPATEUR du Trône de Viatcheslaf, Vsévolod, fils d'Oleg, étoit trop ambitieux pour être satisfait du premier Trône de Russie : il forme le projet de dépouiller tous les Princes de la branche de Volodimir, & de réunir leurs Principautés sous sa puissance.

Son début ne fut pas suivi du succès qu'il s'étoit promis : ses troupes furent battues, & ses négociations éprouvèrent le sort de ses armes. Les Princes se défioient, avec raison, de sa politique insidieuse; il étoit connu comme possédant l'art de dresser supérieurement des embûches : aussi fut-il forcé de demander la paix à André, fils de Volodimir, à qui il avoit voulu enlever son apanage.

SECTION II.

Les désordres continuent à Novogorod : les habitans de cette Capitale chassent leur Prince Sviatoslaf, & choisissent Rostislaf, fils de George, pour les gouverner. Ils déposent ce Prince, & demandent à Vsévolod son frère Sviatoslaf, qu'ils venoient de chasser avec mépris. A peine a-t-il repris possession de cette Principauté, que l'affection des Novogorodiens se change en haine : ils s'adressent à Vsévolod, lui demandent son fils, & se rétractent. Le jeune Prince étoit en route lorsqu'ils envoièrent d'autres



Dessiné par Chevalier. Dirigé par Née. Gravé par Chenu

Députés à Vsévolod, pour lui dire qu'ils ne vouloient être gouvernés ni par son fils, ni par son frère, ni par aucun Prince de sa race; mais par un descendant de Volodimir. Vsévolod s'irrite, fait arrêter tous les Députés, s'assure de la personne de Sviatopolk, son beau-frère, & fils de Mestislaf Volodimirovitz : il espéroit que ces deux actes de violence réduiroient les habitans de Novogorod à recevoir de sa main le Prince qu'il jugeroit à propos de leur donner. Vsévolod connoissoit mal les hommes : il croyoit pouvoir les plier de force à sa volonté, tandis que lui-même auroit dû consulter leur naturel, & se prêter politiquement aux circonstances. On ne subjugue point en un moment des caractères rebours & féroces : cette victoire même, si elle étoit possible, seroit bien-tôt rachetée par les mêmes excès. Luttez contre un jeune taureau indompté; efforcez-vous de le faire passer sous le joug, il ne recevra les entraves importunes à sa fierté, que pour les rompre avec plus de fureur : mais sachez ménager sa fougue; tempérez par degré son impétuosité, il ne perdra de son naturel que l'emportement; il en conservera le feu & la vigueur. Voilà la marche que présentent les caractères des hommes à ceux qui les observent avec fruit.

SECTION III.

Les moyens violens dont Vsévolod fit usage, ne servirent qu'à augmenter l'aigreur des habitans de Novogorod : plusieurs partis se formèrent pour ou contre la race de Volodimir & celle de Sviatoslaf. Les vues mêmes qui étoient d'accord sur l'un de ces deux points, ne portoient pas unanimement sur le même choix individuel. Dans cet état des choses, la famine vint mettre le comble aux malheurs des factions : Novogorod manqua de subsistances; & Vsévolod, au lieu de secourir les habitans, fit intercepter tous les transports : il espéroit sans doute obtenir par des précautions cruelles, ce qu'il ne vouloit pas devoir à la recon-

noiſſance de ſes bienfaits. Un Prince ne peut pas calculer plus mal pour ſes véritables intérêts.

SECTION IV.

Les habitans de Novogorod, déſeſpérant d'obtenir Sviatopolk retenu dans la captivité à Kiof, firent propoſer à George, fils de Volodimir, de venir les gouverner, ou du moins de leur envoyer ſon fils Roſtiſlaf. George accepta l'offre pour ſon fils. A ſon arrivée, il eſt conduit au Palais Epiſcopal, où il prête ſerment de conſerver la liberté & les priviléges des citoyens de Novogorod; & après cet acte ſolemnel, on le reconnoît pour Souverain. Dès que Vſévolod fut inſtruit de ce nouveau choix, il rendit plus dure encore la captivité des priſonniers; & ſes rigueurs ne ſervirent qu'à augmenter la haine de ces eſpèces de Républicains contre les deſcendans d'Oleg.

SECTION V.

Vſévolod apprit que les habitans de Novogorod ſe diſpoſoient à choiſir encore un autre Prince; ne pouvant les forcer à le prendre dans ſa famille, il réſolut de profiter de la circonſtance, & d'en tirer parti en affectant des ſentimens plus modérés. Il mit Sviatopolk en liberté, & leur fit ſavoir que ſe rendant à leurs vœux, il leur envoyoit le Prince qu'ils avoient deſiré avec tant d'ardeur. La conduite des Princes Ruſſes & des habitans de Novogorod, font naître deux réflexions; la première qui ſe préſente naturellement, c'eſt que les Novogorodiens voyant les Princes toujours diviſés entr'eux, & toujours uſurpateurs ſans remords, croyoient pouvoir violer la foi jurée à un Gouvernement qui étoit infidèle à lui-même & aux autres; la ſeconde réflexion eſt généralement vraie pour tous les peuples qui ſont encore barbares à plus d'un égard, & la voici.

Les relations des voyageurs prouvent que les Nations encore dans

dans l'enfance, ont les goûts, les inclinations, les fantaisies, les caprices & l'inconstance des enfans qui oublient le passé, ne s'occupent jamais de l'avenir, & chez qui le physique actuel & les jouissances du moment absorbent toute autre sensation. Les uns & les autres ne sont, pour ainsi dire, hommes que par l'extérieur; le moral y est sans énergie; ils jugent de tout par les surfaces. Rien n'est plus volontaire que l'enfant & l'homme près de la nature; ils sont ennemis de l'ordre, rongent le frein qu'on veut leur imposer, & le premier emploi de leurs forces physiques, est de subjuguer ceux qu'ils croient plus foibles qu'eux. Ils sont également téméraires & poltrons, suppliants & soumis, vains & orgueilleux : ils sont téméraires quand ils sont éloignés de leurs surveillans; poltrons dès qu'ils voient la verge; supplians & rampans pour obtenir; vains & orgueilleux dès qu'ils ont obtenu. Les uns & les autres sont avides de tout ce qui est coloré, de tout ce qui brille; ils se parent de tous les chiffons, & s'amusent de tous les hochets de la folie. Ils aiment le bruit, le tapage, la destruction; ils rient & pleurent presqu'en même-tems; ils boudent & s'appaisent; ils se brouillent & se raccommodent; ils se battent & finissent par s'embrasser : leur imagination est toujours exaltée; ils exagèrent tout; mentent souvent, & trompent quand ils le peuvent; ils sont très-curieux, touchent à tout, veulent tout savoir, tout avoir; ils aiment beaucoup le changement, il leur faut à chaque instant des objets nouveaux, & ils rejettent avec dédain ceux qu'ils avoient desirés avec le plus d'ardeur. Les châtimens fréquens les endurcissent également, & ne les corrigent jamais; ils ont un penchant marqué à imiter le mal de préférence au bien, & la témérité de tout oser; & finalement, il en est de ces peuples comme des enfans : la moindre liberté que leurs Gouverneurs leur accordent, enlève le centuple de l'autorité qu'ils avoient sur eux. Nous passons sur une mul-

titude d'autres rapports qui ne feroient que des preuves de plus de la justesse cette comparaison. Revenons au règne de Vsévolod.

SECTION VI.

En voulant augmenter sa puissance aux dépens des Princes apanagés, Vsévolod cherchoit à la fortifier par des alliances étrangères. Vladislas II, Roi de Pologne, étoit dévoré de la même ambition que le Prince de Kiof : mais trop foible pour dépouiller ses frères des apanages que Boleslas III leur avoit assignés, il demanda du secours à Vsévolod. Celui-ci, dans l'espérance de profiter un jour des forces de la Pologne, ne balança pas à le seconder dans son entreprise & lui promit son assistance.

Boleslas III laissa quatre fils déja grands, & le cinquième au berceau, nommé Casimir. Avant sa mort, Boleslas partagea ses Etats en quatre parts : il donna à Vladislas les Provinces de Cracovie, de Lencici, la Silésie & la Poméranie : à Boleslas, la Mazovie, la Cujavie, les terres de Dobrzin & de Culm : à Miécislas, les Districts de Gnesne, de Galisch avec la Posnanie : à Henri, les Provinces de Sendomir & de Dublin; & lorsqu'on lui demanda quel seroit donc le partage de Casimir : » Ne voyez-vous pas, répondit-il, qu'il y a quatre roues à un » charriot, mais qu'elles ne servent qu'à en soutenir le corps, » qui en est la partie la plus nécessaire ? Ainsi, continua-t-il, » les quatre enfans qui vont partager mes Etats, doivent être » l'appui de celui qu'il vous paroît que j'abandonne; malgré eux » ils contribueront à l'élever & à le rendre le seul d'entr'eux utile » à la Patrie «.

Par une clause des dernières dispositions de Boleslas, l'aîné de ses fils devoit avoir une supériorité sur ses frères. Mais ce que Boleslas mourant avoit imaginé pour empêcher les dissentions dans sa famille, fut précisément ce qui y fit naître la jalousie.

Voilà le grand ſujet de la querelle : nous allons en rapporter les ſuites.

SECTION VII.

Vladiſlas avoit épouſé Chriſtine, fille de l'Empereur Henri IV, & cette femme ambitieuſe engagea ſon époux à dépouiller ſes frères de leurs apanages. Vladiſlas débuta par exiger d'eux des contributions, qu'ils lui payèrent pour ne pas rompre la bonne intelligence qui devoit régner entr'eux. La ſoumiſſion des Princes n'étoit pas conforme aux vues de Chriſtine; elle avoit eſpéré une réſiſtance qui auroit ſervi de prétexte à l'aggreſſion; elle eut recours à la ruſe : elle conſeilla à Vladiſlas de convoquer une aſſemblée des Grands, & de leur repréſenter que l'unité de pouvoir étoit le ſeul moyen de donner de la force aux reſſorts du Gouvernement, force que le partage de la Puiſſance détruiſoit toujours. L'aſſemblée ne ſe rendit pas d'abord aux repréſentations de Vladiſlas; mais les promeſſes faites aux ambitieux, les préſens donnés à ceux qui étoient avides, & les menaces qui intimident les ames foibles, rapprochèrent les eſprits. Il fut décidé unanimement qu'il falloit détruire la Puiſſance des frères du Souverain.

SECTION VIII.

Pendant que Vladiſlas ſe frayoit la route au Trône par la corruption, il avoit eu recours à la force pour y monter. Vſévolod s'étoit mis en marche, & ſes troupes étoient répandues dans les Principautés dont Vladiſlas vouloit ſe rendre Maître. Ses frères qui ne s'attendoient à rien moins qu'à cette invaſion, n'étoient pas en état de réſiſter aux Ruſſes; en vain firent-ils de juſtes repréſentations à leur frère : celui-ci fut ſourd à leurs prières, & ne regarda leurs repréſentations que comme une inſulte perſonnelle, & un acte de rébellion. Vladiſlas, devenu

ſeul Souverain de la Pologne eſt ſatisfait : mais l'ambition de Chriſtine veut joindre la cruauté à l'uſurpation ; elle oblige ſon époux à éloigner ſes frères du Royaume. Ils cèdent à la force, & chaſſés de leurs Provinces, ils ſe retirent à Poſnana, ville de la dépendance des Etats de Henri. Vladiſlas les ſuit de près, & les aſſiége dans leur aſyle. L'ivreſſe des ſuccès eſt ſouvent la plus dangereuſe des ivreſſes : les Princes aſſiégés épioient le moment favorable pour tomber ſur leurs ennemis. Un jour que les uns étoient plongés dans l'ivreſſe & le ſommeil, pendant que les autres étoient diſperſés pour le pillage, les aſſiégés ſortent de la ville avec des flambeaux allumés, mettent le feu au camp, maſſacrent ceux qui oſent faire réſiſtance, & pourſuivent au loin les fuyards.

Vladiſlas & les Princes Ruſſes eurent bien de la peine à ſe ſauver avec un petit nombre de ſoldats, & l'uſurpateur au lieu de ſe retirer à Cracovie, place forte, d'où il auroit pu rétablir ſes affaires, ſe ſauve en Allemagne, & abandonne ſon impérieuſe épouſe à la vengeance de ſes frères outragés & tout-puiſſans ; mais ces Princes généreux, ne l'eſtimant pas aſſez pour la craindre, lui laiſsèrent la vie & la renvoyèrent à ſon lâche époux.

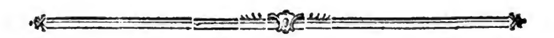
Les Polonois, indignés de la conduite injuſte de leur Roi & fatigués de ſon Gouvernement tyrannique, reconnurent, ſans contradiction, Boleſlas IV, dit le *Crêpu*, pour leur Roi. Il étoit l'aîné des Princes que Vladiſlas avoit dépouillés.

Les règnes de Vſévolod & de Vladiſlas prouvent comment la baſſeſſe & la ruſe ſont la reſſource du crime, comment le crime heureux enhardit le crime timide, & comment enfin le précipice eſt toujours voiſin du lieu élevé où la perfidie place l'ambitieux.

Vſévolod mourut en 1146, deux ans après ſa défaite en Pologne. On ne ſait pas quelle fut l'épouſe de ce Prince. Il laiſſa un

fils nommé Sviatoslaf. Le règne de Vsévolod ne fut que de huit ans, & ses Sujets le trouvèrent encore trop long. La joie qui accompagna sa pompe funèbre prouve plus que l'Historien ne peut dire. Le véritable Prince oppose la justice à ses volontés, règle tous ses desirs sur ses devoirs, & modère l'autorité suprême par l'amour qu'il a pour ses Sujets. C'est par-là qu'il règne infailliblement sur les cœurs, qu'il acquiert une autorité que la confiance anime, que l'amour étend, & que la reconnoissance éternise.





REGNE D'IGOR II, OLGOVITZ.

SECTION PREMIÈRE.

1146.

VSÉVOLOD avoit promis à Isiaslaf II, fils de Mestislaf, le Trône de Kiof après lui, & désigna pour successeur son frère Igor, Prince dur & rempli d'orgueil : ce choix étoit digne d'un tyran. Igor commença son règne par mécontenter ses Sujets : il leur avoit fait la promesse de supprimer les impôts que Vsévolod avoit exigés d'eux, & leur manqua de parole. A l'infidélité de ses promesses, il joignit l'oubli de ses devoirs : pour se livrer à toutes ses passions, il abandonna les rênes du Gouvernement à ses favoris, & ne réserva du pouvoir suprême que les jouissances qu'il procure. Cet abandon renforça la haine qu'on avoit conçue contre lui. Ses favoris, devenus tout-puissans & arbitres des peuples, ne se signalèrent que comme les brigands, par des actes de violence & d'injustice. Y a-t-il une différence entre faire le mal ou le laisser faire, quand on peut & quand on doit l'empêcher? Si les favoris sont les premiers & les plus dangereux ennemis du Prince, son plus grand défaut est de ne pas connoître à fond les hommes auxquels il livre toute sa confiance. Dans cette extrémité, les habitans de Kiof implorèrent Isiaslaf, & lui offrirent le Trône, s'il vouloit les délivrer du joug tyrannique d'Igor.


JGOR II
OLGOVITZ.
paroît sur le trône en 1146,
en est chassé, se fait moine,
est massacré en 1147.
Dessiné par Chevalier
Dirigé par Née

SECTION II.

Isiaslaf, qui avoit des droits au Trône, profite de l'occasion pour le recouvrer; & après les préparatifs nécessaires, il se rend aux vœux des habitans de Kiof. Igor instruit de sa marche, réunit ses troupes à celles d'un de ses frères, & fut à la rencontre de son rival. Cette saillie de bravoure fut sans effet : les habitans de Kiof lui déclarèrent qu'ils ne vouloient pas combattre : ce refus positif alarma les troupes auxiliaires; le trouble & la révolte succédèrent à la défiance : les Chefs se trouvèrent sans autorité; & leurs troupes alloient tourner leurs armes les unes contre les autres, lorsqu'Igor prit la fuite, & fut se cacher dans un marais, où il resta, dit-on, pendant quatre jours. Trouvé ensuite, & conduit devant Isiaslaf, celui-ci le fit charger de chaînes, & enfermer dans un cachot. La cruauté d'un tyran est ordinairement suivie de la lâcheté : prodigue du sang d'autrui, il est avare du sien.

SECTION III.

L'année suivante, Igor fait demander à Isiaslaf la permission de se faire Moine; il l'obtint, sortit de sa prison, & fut transféré dans un Monastère de Kiof. Laissons-le là, il y est mieux que sur le Trône. Les murs fortifiés de ce Monastère ne rassurent point encore le Prince de Kiof : il sait qu'Igor a un frère qui ne manquera pas de soutenir ses droits & de recourir à la vengeance. Ce Prince étoit Sviatoslaf, qui avoit pour apanage Novogorod-Sverski. Isiaslaf rassemble toutes ses forces, se met à la tête de ses troupes, & va porter le ravage dans cette Principauté. Mais quelque brave que fût Sviatoslaf, il fut forcé de demander la paix : on la lui promit, à condition qu'il jureroit d'abandonner les intérêts de son frère, & de n'entreprendre jamais de le déli-

vrer, ni de le rétablir. Sviatoslaf, loin d'accepter cette proposition, jura qu'il perdroit plutôt la vie que d'acheter la paix par l'opprobre. Son palais fut réduit en cendres, ses campagnes furent dévastées; & après avoir défendu chacune de ses villes, ce Prince fut forcé de se sauver dans les forêts, & de chercher un asyle chez les Viatichi, peuples barbares sans doute; mais l'étoient-ils plus que ceux dont nous écrivons l'histoire?

SECTION IV.

Après avoir porté le titre de grand-Prince pendant six semaines & le froc pendant un an, Igor est massacré dans le Monastère même qui lui servoit de prison, malgré tous les efforts des Princes pour l'arracher à la fureur du peuple. Le trait suivant le peint d'après nature.

Sa haine contre Igor ne finit point avec lui : il traîne son cadavre nu dans les rues, & après lui avoir fait mille outrages, il l'expose dans un marché. Un Prince nommé Volodimir enlève le corps d'Igor & le fait inhumer le lendemain. Qui croiroit que ce même peuple assiste à ses funérailles, verse des larmes, & pousse des cris à son enterrement? Un orage affreux qui survint pendant la cérémonie, lui fit regarder la foudre comme une preuve de la colère du Ciel. Ce passage immédiat de la haine implacable à la pitié, de la fureur au repentir, prouve la disposition naturelle de ce peuple à parcourir les extrêmes : son inconstance fut toujours suivie de l'inconséquence. C'est ainsi que Galba économe fit regretter Néron prodigue.

SECTION V.

Dans cet état des choses, le brave frère de l'indigne Igor, reprit quelques-unes des villes qu'il avoit perdues. George, fils de Volodimir II, se déclare son allié, & son exemple entraîne les


JSIASLAF II
MESTISLAVITZ
règne en 1146,
est chassé, rétabli,
et meurt en 1154.

les Princes de Tchernigof dans le parti de Sviatoslaf. Les forces réunies de ces Princes ne procurèrent que des succès médiocres, & Isiaslaf conserva toujours l'avantage sur les Princes confédérés, qui furent obligés de lui demander la paix. Ce Prince fit épouser sa nièce à Sviatoslaf, dans l'espérance de lui faire oublier le frère qu'il regrettoit.

SECTION VI.

George, Prince de Souzdal, fut le seul éloigné de la paix : il n'avoit épousé avec chaleur la cause de Sviatoslaf, que pour profiter également de sa prospérité ou de son infortune, & se frayer un chemin au Trône. Ce Prince avoit toute la malignité que l'orgueil uni à la paresse, donne à ceux qui ne font rien & qui veulent paroître beaucoup. Quoique chef de la confédération, il ne donnoit que de foibles secours à ses alliés; sa politique insidieuse cherchoit à affoiblir Isiaslaf par leur moyen, mais en même-tems elle ne vouloit pas qu'ils acquissent trop de puissance par des avantages décisifs qui auroient terminé la guerre. Ici, l'ambition étoit d'accord avec elle-même : entretenant la division entre les Princes, c'étoit se servir du moyen propre à les affoiblir mutuellement. Mais lorsque cette paix inattendue eut trompé ses espérances, l'homme se montra tel qu'il étoit : il se déclara l'ennemi d'Isiaslaf.

SECTION VII.

Le Prince de Kiof prend la résolution de prévenir son ennemi, & transporte dans ses Etats le théâtre de la guerre. Il s'empare de plusieurs villes, & fait un grand nombre de prisonniers; mais la rigueur de la saison & la fonte des neiges l'obligèrent d'interrompre le cours de ses succès : les Princes ses alliés & leurs troupes se séparèrent en 1148.

SECTION VIII.

Le Prince George, plus irrité qu'affoibli, profite de la retraite forcée de ses ennemis, pour rassembler des troupes; il engage Sviatoslaf, frère d'Igor, & un autre Prince de ce nom, fils de Vsévolod, à le joindre, demande des secours aux Polovitsi, & marche vers Kiof. Isiaslaf n'est pas plutôt informé de sa marche, qu'il va à sa rencontre : dès que les armées furent en présence, le Prince de Kiof attaqua celui de Souzdal près de Péréiaslave. La défense fut aussi vive que l'attaque; le jour approchoit de sa fin; l'action fut sanglante, & les troupes d'Isiaslaf furent ou taillées en pièces, ou dispersées : ce Prince fut contraint de repasser le Boristhène à la hâte; il ne rentra dans Kiof que pour conduire sa femme, ses enfans, & ses effets les plus précieux à Volodimir qu'il avoit donné en apanage à son frère.

SECTION IX.

1149.

Isiaslaf fugitif étoit beau-père du Roi de Hongrie, & beau-frère du Roi de Pologne; il implora leurs secours, & les obtint. Déja il s'étoit avancé jusqu'à Tchernigof, lorsque les Hongrois & les Polonois, intimidés par la bonne contenance de l'armée de George, se retirèrent. Isiaslaf ne pouvant résister seul, fut contraint de les suivre. On le poursuit; il se retire dans la ville de Loutchesk, on va l'y attaquer. » Il envoie à la rencontre des » ennemis un corps d'infanterie, & l'on étoit, dit-on, à la portée » du trait, lorsque André, fils de George, s'élance sur cette » troupe accompagné seulement de deux hommes, dont l'un » périt bientôt à ses côtés : il fait un si grand carnage, & répand » tant d'effroi, qu'il ne voit plus devant lui que des fuyards. Mais » ces poltrons se retournent, se jettent avec fureur sur le Prince

» seul & désarmé ; son cheval est blessé de deux flèches ; & comme » lui-même alloit recevoir le coup mortel, il perce de son épée » l'ennemi qui le menace, renverse tout ce qui s'oppose à son » passage, & regagne l'armée qui le suivoit : ce fût-là, ajoute-t-on, » que son cheval s'arrêta & mourut ; la reconnoissance que ses » services avoient méritée, engagea le Prince André à faire enter- » rer cet animal sur les bords de la Stir «.

Les chroniques de Nestor & de Nikon rapportent ces faits merveilleux ; mais la tradition ne prouve les faits que quand ils sont vraisemblables, & que quand ils sont transmis par des contemporains éclairés. Il est très-probable que Nestor & Nikon ont fait un Roman de la bravoure du Prince André, & que ce Roman est calqué sur la vie d'Alexandre.

Section X.

Lorsque la ville de Loutchesk fut réduite au point de se rendre, l'infortuné Isiaslaf fit des propositions de paix. George son frère, ses alliés & ses Boyari, rejettèrent unanimement cette proposition. Mais le Prince André appuya si fortement la demande d'Isiaslaf, qu'il ramena le conseil à son avis. Il fut statué que les hostilités cesseroient de part & d'autre, & que chacun res- teroit en possession de ce qu'il avoit à ce moment.

Section XI.

Ce traité assuroit à George la possession tranquille du Trône de Kiof, malgré la défiance que son ambition connue inspiroit aux Princes ses parens. Mais on est fondé à croire que les Grands de la Nation ne lui avoient marqué de l'attachement que parce qu'ils le craignoient. Cette croyance porte sur la convention secrette qu'ils formèrent pour rappeller Isiaslaf, à qui ils donnoient avis de tout. Ce Prince profite de la disposition des Grands, se met à la tête d'une petite armée, & s'avance vers Kiof. George,

qui ne comptoit pas fur un attachement qu'il n'avoit pas mérité, céda aux circonftances, & fe retira fans même tenter de fe défendre. Il eut recours à un Prince de Galitch qui s'unit à lui. Ifiaflaf va à leur rencontre : les deux armées n'étoient féparées que par une petite rivière ; elles alloient en venir aux mains, lorfque celle d'Ifiaflaf battit la retraite & fuit en défordre. Ce Prince abandonné des fiens, ne rentra le foir à Kiof que pour en fortir le lendemain au lever de l'aurore.

SECTION XII.

Après cette victoire fans combat, George, croyant n'avoir plus rien à redouter, fe livra fans réferve à fon goût pour les plaifirs. Tandis qu'il s'énervoit dans la débauche, Ifiaflaf luttoit courageufement contre fa mauvaife fortune : plufieurs citoyens ne l'avoient point abandonné dans fes revers ; des correfpondances fuivies l'affuroient des fentimens des Kioviens : un corps de dix mille Hongrois vint à fon fecours ; il profita de toutes ces circonftances pour furprendre le Prince de Kiof, bien éloigné de croire qu'il reftât quelques reffources à fon rival ; mais il fut défabufé par fon fils Boris, qui s'étoit enfui de Bielgorod à l'approche d'Ifiaflaf. Il n'étoit plus tems de fonger à la défenfe ; George chercha fon falut dans la fuite. Les habitans de Kiof reçurent Ifiaflaf avec les témoignages de l'affection qu'ils avoient pour lui ; & après avoir fixé, par fa conftance, les caprices de la fortune, il remonta fur un Trône qui fut tant de fois le mobile & l'écueil des ambitieux.

SECTION XIII.

Les quatre années qui fuivent le rétabliffement d'Ifiaflaf n'offrent rien d'intéreffant aux Lecteurs L'ambition inquiète de George, fecondée de quelques Princes fes alliés, & par les Polovitfi, n'éprouva que des revers fuivis de parjures. Le jour même où ce

Prince juroit fur la Croix d'obferver les conditions de la paix, il follicitoit le Prince de Galitch à faire de nouveaux préparatifs contre Kiof. A fon exemple, le fils de Volodimirko proteftoit à Ifiaflaf qu'il le regardoit comme fon fecond père, tandis que, contre fa promeffe, il gardoit les poffeffions que Volodimirko avoit ufurpées. Ifiaflaf, indigné de cette perfidie, fut obligé de foutenir fon droit par la force, & ce combat offre un évènement fingulier : les deux partis, dit-on, furent également vainqueurs & vaincus ; chacune des deux armées eut une aile victorieufe, & l'autre mife en fuite. C'eft ainfi qu'Ifiaflaf fut obligé d'avoir toujours les armes à la main, jufqu'à fa mort qui arriva en 1154. On lit fur la Médaille de ce Prince qu'il monta fur le Trône de Kiof en 1146, & régna neuf ans.

SECTION XIV.

A la mort d'Ifiaflaf, le bon, le paifible Viatcheflas, détrôné par Vfévolod, fils d'Oleg, pouvoit régner fur Kiof, puifqu'il avoit confervé le titre de Grand-Prince. Mais il craignoit ou il connoiffoit trop les follicitudes de la puiffance fuprême, pour fe charger des rênes de l'Etat. Il les remit à Roftiflaf, fon neveu, frère d'Ifiaflaf & Prince de Smolensk. On a vu à l'article de Viatcheflas que ce Prince mourut peu de tems après fon abdication.

SECTION XV.

Après avoir rendu les derniers honneurs à Viatcheflas, le nouveau Prince de Kiof confulta les Boyari fur la conduite qu'il devoit tenir avec le Prince de Tchernigof, nommé Ifiaflaf, & qu'on lui avoit rendu fufpect. Les plus fages du Confeil furent d'avis de maintenir la paix jufqu'à ce que l'on eût des preuves des vues ambitieufes que l'on fuppofoit au Prince de Tchernigof. On eft fondé à croire que Roftiflaf étoit juge & partie dans cette

cause, car il se déclara pour la guerre, & se mit en campagne dans l'espoir de trouver Isiaslaf sans défense. Les hommes espèrent ce qu'ils souhaitent ardemment, & leurs espérances sont souvent trompées. Celle de Rostislaf le fut. Il trouva qu'Isiaslaf, secondé des Polovitsi, avoit des forces supérieures aux siennes. Il se repentit, mais trop tard, de l'imprudence avec laquelle il avoit attaqué le Prince de Tchernigof, & ne pensa plus qu'à faire des démarches pour la paix. Il offrit, dit-on, de sacrifier ses alliés pour réparer ses torts: cette formule d'expiation ne fit pas fortune: les Princes, informés de cette résolution perfide, l'abandonnèrent, & firent bien. L'agresseur, privé de ses ressources, sentit sa foiblesse, & la crainte des fers lui donna des ailes pour s'enfuir. Il ne reparut à Kiof que pour y prendre son épouse, & s'éloigner d'un Trône sur lequel il avoit cru s'affermir par des moyens violens.

Section XVI.

Le Trône de Kiof ressemble ici à ces tableaux mouvans qui présentent aux spectateurs des ombres fugitives remplacées par des ombres. Isiaslaf II, Viatcheslas, Rostislaf, Isiaslaf III & George règnent dans le cours de l'année 1154; rien ne prouve mieux, & l'inconstance du peuple Russe, & l'inconséquence de ses Souverains. La mobilité de ces scènes, sans intérêt pour les Lecteurs, nous a déterminé à passer rapidement sur ces règnes précaires, qui ne méritent pas une place dans une Histoire, dont le principal but est de faire connoître les peuples par l'examen de toutes les parties de leur Gouvernement; examen utile, qui peut seul répandre la clarté sur les faits, & les rendre également intéressans & instructifs. C'est bien moins aussi pour établir des points de Chronologie, que pour suivre la filiation des malheurs des Russes, que nous transmettons à la postérité des noms indignes de ses fastes. Peut-être même seroit-il avantageux de

paſſer ſous ſilence les trahiſons, les embûches, les meurtres qui font rougir l'humanité, & ces trèves frauduleuſes que l'on décore du nom de paix. Tout ce fatras de faits ſcandaleux devroit être dans l'immenſité des ſiècles, ce qu'un atôme eſt à la compoſition de l'univers.

SECTION XVII.

Après la fuite honteuſe de Roſtiſlaf, les habitans de Kiof abandonnés de leur Prince, invitèrent ſon vainqueur à venir prendre ſa place. Iſiaſlaf III, Davidovitz, ſe rend à l'invitation, & donne aux Polovitſi, ſes alliés, une marque de reconnoiſſance qui peint ce ſiècle barbare. Il leur livre Péréiaſlave qui fut pillée & détruite.

SECTION XVIII.

Le Prince George, ardent à profiter de toutes les occaſions, prend les armes & ſe met en marche pour attaquer la Principauté de Kiof. Dans ſa route, il inſtalle à Novogorod l'un de ſes fils, & à ſon approche, Iſiaſlaf lui fit dire, qu'*il n'avoit accepté la Souveraineté qu'à la prière du peuple*. Cette ſoumiſſion déſarma George, qui s'empara du Trône ſans répandre du ſang. Il s'étoit rendu maître de la Principauté de Tchernigof, apanage d'Iſiaſlaf; elle lui fut reſtituée, & ce Prince y retourna. Le Trône alors étoit ſi redoutable, ou ſi avili, qu'on trembloit à ſon approche, ou qu'on dédaignoit d'y monter.





SECOND RÈGNE DE GEORGE VOLODIMIROVITZ,

Surnommé

DOLGOROUKI, ou LONGUE-MAIN.

SECTION PREMIÈRE.

1154.

Il est des passions qui s'affoiblissent & s'éteignent avec l'âge, tandis que d'autres acquièrent des forces avec lui, & ne vieillissent jamais. Celles-ci sont l'avarice & l'ambition. L'avare n'a jamais assez d'or, ni l'ambitieux assez de conquêtes. Les jouissances de l'un, consistent dans la privation des choses que l'or pourroit lui procurer, & celles de l'autre, dans l'espérance d'obtenir de gré ou de force les objets qui enflamment sa cupidité. Tandis que l'un n'entasse que pour accumuler, l'autre n'envahit que pour usurper encore : ainsi, l'avare & l'ambitieux ressemblent à l'hydropique dont la soif est inextinguible, & qui ne boit que pour augmenter son mal. On a vu le sang que l'ambition de George a fait répandre, & les malheurs publics dont elle a été cause, pour usurper un Trône suspendu sur un abîme : il l'obtient à soixante-trois ans, après des travaux & des guerres pénibles : en sera-t-il plus heureux ? Non. Il va combattre jusqu'à la fin de ses jours pour le conserver, pour forcer ses vassaux à lui rendre hommage, & pour repousser les fréquentes attaques des ennemis du dehors.

SECTION



Dirigé par Née.

SECTION II.

Ces ennemis redoutables sont les Polovitsi mêmes dont il a été plusieurs fois l'allié : ils tombent sur l'apanage qu'il venoit de donner à l'un de ses fils, pillent, massacrent, mettent le feu par-tout, & s'en retournent chargés de butin. *Piller & détruire* est la devise des brigands. Le succès de leur première incursion leur donne de la confiance: ils font de nouvelles tentatives, & ils sont battus sans être découragés. La même audace les ramène en Russie l'année suivante. George marche contre eux en personne; les deux armées en présence, se regardent. Au lieu de donner le signal du combat, George offre des présens aux ennemis: ils les reçoivent. George se retire; les Polovitsi profitent de sa retraite pour ravager les environs de Péréiaslave, & s'en retournent chargés des présens du Prince & des dépouilles de ses sujets.

SECTION III.

Une agitation est suivie d'une autre: les habitans de Novogorod se révoltent, & chassent Mestislaf que George leur avoit donné pour Prince, dans son expédition sur Kiof. George irrité jure de soumettre au joug ce peuple inconstant & indocile. Le sable de Gama marquoit au Samorin l'instant de la vengeance, comme le cercle tracé par la baguette de Popilius : les préparatifs de George annonçoient les mêmes dispositions envers Novogorod, lorsque la colère de ce Prince s'éteint avec lui.

Son caractère réunissoit des contrastes étonnans. Il est dans chaque homme une passion dominante dont toutes les autres sont esclaves. Qu'un avare soit amoureux, l'avarice souffle & éteint le flambeau de l'amour, dès qu'il est question d'ouvrir le coffre. L'amour domine-t-il? l'avarice se taît, & consent à être volée par l'amour, &c. La passion dominante de George étoit de

régner : sa jalousie contre les Princes apanagés & sa vengeance contre Novogorod partent de ce sentiment qui remplissoit toute son ame; & cependant il étoit plus occupé de ses plaisirs que de l'administration de l'Etat. Il aimoit passionnément les femmes & la table : il étoit indolent; & toute sa vie se passa dans une agitation continuelle : sa fureur étoit celle de régner; & ses favoris régnoient à sa place comme les Eunuques de Sardanapale. Il entreprit un grand nombre de guerres toutes injustes, & n'en soutint presqu'aucune par lui-même : il ne dut le succès de ses armes qu'aux Princes ses alliés, & à la valeur de ses fils. Il connoissoit le peu d'attachement que les habitans de Kiof avoient pour lui; & loin de chercher à mériter leur confiance & leur amour, il permettoit à ses favoris & à tous les compagnons de ses débauches de traiter en ennemis ses propres Sujets, de les mettre à contribution, de les outrager de toutes les manières, en leur enlevant à-la-fois leurs femmes, leurs filles & leurs biens.

Le penchant de ce Prince pour la débauche ne fournit-il point l'explication de ces contrastes? La volupté est si féconde en vices, qu'elle produit ceux-mêmes qui paroissent lui être le plus opposés. Un Prince mou & efféminé pendant la paix, est cruel pendant la guerre, parce qu'obligé d'interrompre ses plaisirs, il prend les armes pour se venger de ceux qui osent troubler son oisiveté : c'est par colère qu'il sort de son assoupissement; & la colère d'une personne qui croit pouvoir tout ce qu'elle veut, s'abandonne à tous les excès, & livre les peuples à ses complices.

A la mort de George, la haine concentrée par la crainte, fit son explosion. Son Palais, celui de son fils, furent pillés; ses favoris, ses compagnons de débauche, & tous les aventuriers qu'il avoit amenés avec lui de Souzdal, furent massacrés (1).

(1) D'après les faits que nous venons de rapporter, faits consignés dans les Annales de la Nation, les Lecteurs seront aussi étonnés que nous du jugement que M. Levesque a porté

SECTION IV.

La Médaille du Prince George porte : Qu'après beaucoup de troubles, il prit possession du Trône de Kiof en 1155, fonda Moskou, & règna trois ans. Ce Prince eut deux femmes ; 1°. Aëpa, fille d'un Chef des Polovitsi ; 2°. Olga, qui devint Religieuse, & prit le nom d'Euphrosine.

Il eut onze fils ; savoir, Rostislaf, André, Ivan, Boris, Gleb, Mestislaf, Vasili, Jaroslaf, Mikaila, Sviatoslaf & Vsévolod.

---

du Prince George ; & voici ce qu'il en pense. » Cependant Joury eut sans doute de grandes » qualités, & les Russes le mettent au nombre de leurs plus grands Princes. Les villes qu'il » bâtit, sont des monumens qui perpétuent sa gloire : il appella des Bulgares, des Hongrois » & d'autres peuples voisins, qui vinrent s'y établir, & augmentèrent la population & les » ressources de la Russie. On compte parmi ces villes, Jourief-Polskoi, Péreslavle sur le » lac Clechnin, Kostroma, Jaroslavle, & Volodimir sur la Kliazma, qui devint bien-tôt » & resta long-tems la Capitale de l'Empire. Enfin ce fut lui qui jetta les fondemens de » Moskou «. Voilà ce que dit le Traducteur, page 339, Tome I ; & voici comment il s'exprime page 334. » Ainsi Joury, à l'âge de 63 ans, obtint l'objet de ses désirs ; mais le » prix qu'il reçut de son ambition, ne valoit pas le sang qu'il avoit fait répandre. Mal- » heureux qui déchirera, qui ruinera sa patrie, pour avoir le plaisir de la gouverner sur le » bord de son tombeau « !.... Voilà sans doute de grandes qualités. Voici comment George fonda Moskou. Ce Prince, allant voir son fils aîné, établi à Volodimir, passa sur les terres d'un riche particulier nommé Koutchko, qui, dit-on, manqua de respect au Prince, ce qui n'est pas probable ; mais il falloit bien justifier l'injustice & le meurtre. George offensé le condamna à mort, & confisqua ses biens. Les Lecteurs n'auront pas de peine à le croire. Charmé du site & des points de vue de ce domaine, George fit entourer d'un rempart de bois la partie qui se trouve au confluent de la Neglina & de la Moskva, & peupla cette partie de quelques hommes qu'il tira de Volodimir. Nous avions ignoré jusqu'ici, qu'après avoir pillé, détruit beaucoup d'hommes & de villes, qu'après avoir été le fléau de ses Sujets & vécu en Sardanapale, il suffisoit d'entourer des cabanes d'un rempart de bois, pour être mis au nombre des plus grands Princes Russes. George doit être comparé à Artaxercès *Longue-Main*, qui ne songeoit qu'à s'assurer le Trône, en faisant périr les Princes de sa famille, & même Artabane qui l'y avoit fait monter.



RÈGNE D'ANDRÉ I, JOURIÉVITZ.

Surnommé

BOGOLIOUBSKI, ou QUI AIME DIEU.

SECTION PREMIÈRE.

1157.

LA révolte des habitans de Novogorod fut suivie d'une seconde dont George ne fut pas témoin. Isiaslaf, Prince des Tchernigof, avoit pris les armes contre lui, & s'étoit avancé vers Kiof le jour même de la mort de George. Il profite de l'occasion pour entrer dans la ville & prendre possession du Trône vacant. Il ne rencontra aucun obstacle de la part des habitans : le séjour de Kiof étoit devenu odieux au Prince André, qui avoit plusieurs fois demandé à son père la permission d'abandonner une ville continuellement en proie aux fureurs de l'ambition de tous ceux qui avoient assez de force pour se révolter contre le Souverain légitime. Ce Prince étoit brave, pieux & ami de la paix : pour en goûter les douceurs & n'être pas témoin des débauches dans lesquelles son père étoit plongé, il se fit construire un Palais à Volodimir, sur la rivière de Kliazma. A la mort de George, les habitans de Souzdal & de Volodimir, heureux sous sa domination, le nommèrent leur Souverain absolu. A cette époque, la souveraineté de Souzdal s'étendoit sur Volodimir, Rostof & Moskou : elle touchoit d'un côté à Kiof, & de l'autre aux confins de la grande Bulgarie.

ANDRÉ BOGOLIOUBSKI

monte sur le trône en 1158,
réside à Volodimir,
et regne 13. ans.

Dessiné par Chevalier *Dirigé par Née* *Gravé par Chenu*

SECTION II.

La Bulgarie eſt une Province ſituée à l'eſt du Volga : elle s'étend d'un côté depuis les bords de ce fleuve, juſqu'aux montagnes des Aigles & aux frontières de la Sibérie, & de l'autre, depuis l'embouchure de la Kama dans le Volga, juſque vers la ville de Samara. Cette Province forme aujourd'hui une partie de la Principauté de Kazan, habitée par les Tatars Baskirs & par ceux d'Uffa. On prétend que c'eſt de cette Province que ſortirent les Bulgares qui ſe répandirent, comme des torrens, dans les Royaumes de Hongrie & les Provinces voiſines, & qui donnèrent le nom de Bulgarie à cette étendue de pays qui forme la Turquie Européenne, ſituée au ſud du Danube, entre la Mer noire, la Romanie, la Servie & le fleuve dont nous venons de parler.

SECTION III.

Les forces d'un Etat s'accroiſſent & ſe multiplient dans la paix : loin d'employer les ſiennes à ſubjuguer les Princes de ſon Sang, André réſolut de n'en faire uſage que contre les ennemis de la Ruſſie, & principalement contre les grands Bulgares, pour qui les Ruſſes avoient conçu une haine d'autant plus implacable, qu'elle étoit invétérée. La jalouſie ſans doute y avoit donné lieu. Les Bulgares, deſcendus des montagnes de la Tatarie, s'étoient établis ſur les rives du Danube, l'an 800 de J. C. Conſtantin *le Barbu* avoit fui devant eux, après avoir été heureux contre les Arabes. Mais à l'époque dont il s'agit, les Bulgares étoient plus induſtrieux que guerriers : comme les Tyriens, ils penſoient bien plus à étendre leur commerce, qu'à s'agrandir par la voie des armes ; & tandis que les Ruſſes vouloient dominer par la force, ceux-là ne déſiroient conquérir que par les beſoins qu'ils ſavoient faire naître chez les peuples de la Grèce, de l'Italie, &c. D'après

cette économie politique, il étoit essentiel pour leur commerce même de se maintenir en paix avec tous. Ils commerçoient avec la Perse par le Volga & la Mer Caspienne; avec la Grèce & l'Italie, par le Don & la Mer noire : ils cultivoient la terre avec succès; ils avoient un grand nombre de manufactures, & ils étoient indépendans. En faut-il davantage pour exciter l'envie & la haine? L'avidité est l'un des caractères du despotisme, comme l'indépendance est le premier vœu de tout Prince qui reconnoît un suzerain: voilà pourquoi les folies modernes sont si vieilles. La jalousie du commerce est une espèce d'avarice plus forte que toutes les autres, parce qu'il s'y mêle beaucoup d'orgueil & d'ambition, & que ces deux passions cherchent à combattre l'activité, l'industrie & l'opulence qui se suivent toujours de près, quand elles ne sont pas encore réunies.

Section IV.

Deux Nations voisines dont les intérêts sont opposés, se redoutent mutuellement. André, pour assurer sa jouissance, crut qu'il falloit abaisser celle des Bulgares, & porter la guerre dans un pays voisin des Principautés de Souzdal & de Rostof. Trois villes furent réduites en cendres, & Briakimof, la Capitale, tomba au pouvoir des Russes, qui, suivant M. Ritchkof, élevèrent plusieurs villes, pour tenir en respect les Bulgares, les Mordouans, les Tchérémissi & les Tchouvatchi, leurs alliés ou leurs sujets. Cette expédition eut lieu en 1164. C'est ainsi que la jalousie des Phéniciens se manifesta contre l'Egypte, au moment même où son commerce commençoit à fleurir. Les guerres qu'ils firent à Psamméticus & à Nécus son fils, furent l'ouvrage de leur politique exclusive, qui ne put voir, sans une jalousie extrême, les progrès rapides du commerce des Egyptiens, parce que ce commerce pouvoit affoiblir celui que la Phénicie faisoit par la

Mer rouge dans l'Orient, &c. Voilà comment les peuples que Platon appelle *Crusoboroi* (dévorateurs de l'or) oublient que la bienfaisance mutuelle est la mère du commerce; que l'origine du commerce est aussi ancienne que la société; que commerce & société sont synonymes; que l'un & l'autre sont également l'arbre & le fruit des besoins respectifs & des jouissances; qu'il est permis à tous de cultiver cet arbre social, & que l'injustice la plus manifeste, la plus révoltante de toutes, est la prétention d'empêcher les autres de prendre part à la *mense* commune de la nature & de l'industrie. N'est-ce pas le commerce seul qui franchit toutes les distances pour rapprocher tous les peuples? N'est-ce pas lui qui les réunit tous, malgré les mers qui les séparent? Pourquoi donc la politique méconnoît-elle cette justice naturelle, cette union étroite, cette amitié désintéressée qui peuvent se présumer encore entre quelques particuliers, quoique les exemples en deviennent rares? La jalousie, l'orgueil de la domination & l'avarice nous disent pourquoi.

SECTION V.

Depuis l'année 1164 jusqu'en 1220, les Annales de la Nation sont si fécondes en faits scandaleux & si stériles en évènemens intéressans, que l'Historien doit épargner à ses Lecteurs l'ennui & le dégoût qu'il a dévorés en les parcourant; & si l'ordre des choses le force d'en rapporter quelques-uns, ce n'est que pour completter la carte des calamités de la Russie.

C'est un malheur d'être placé sur le Trône de Kiof, & cependant tous les Princes apanagés veulent y monter. Ce desir amène des catastrophes qui se succèdent avec une rapidité qu'on a peine à suivre : Kiof change neuf fois de Souverains dans le court espace de quatre années, sans qu'aucun d'eux offre des malheurs intéressans.

SECTION VI.

L'inconſtante, l'indocile Novogorod étoit travaillée des convulſions de la diſcorde : ſes élections précaires, ſes caprices renaiſſans, les mutations des Princes formoient des partis qui perpétuoient la diviſion parmi ſes citoyens; & l'eſprit de parti eſt un aveugle imprudent, qui, loin de marcher à tâtons, précipite ſes pas au bord d'un précipice. Qu'un peuple adopte une fauſſe politique, qu'il la ſuive tant qu'il ne reconnoît pas ſon erreur, cet écart peint la marche de l'homme; mais que ce même peuple, après avoir ſi ſouvent reconnu ſes fautes, après même en avoir été ſévèrement puni, y retombe toujours, cela eſt bien ſurprenant : c'eſt cependant ce que l'Hiſtoire Ruſſe a offert juſqu'ici à nos regards, & c'eſt ce que nous verrons arriver encore dans le cours de cet Ouvrage.

SECTION VII.

Erik, Roi de Suède, profite des diſſentions de Novogorod pour conquérir la Finlande. Le prétexte dont il ſe ſervit pour colorer cette uſurpation, fut de tirer les Finlandois des ténèbres de l'idolatrie. Les hommes aiment à faire le mal, & tout en pratiquant le vice, ils veulent contempler la vertu : elle a une force ſi naturelle ſur nous, qu'on ne peut la détruire qu'en ſe couvrant de ſes apparences reſpectables. Voilà pourquoi la Religion même la plus ſainte a toujours eu le malheur d'être compromiſe par les ambitieux.

Erik ſoumit les Finlandois, & fut maſſacré par ſes Sujets peu de tems après cette expédition. Ce Prince a été mis au rang des Saints, comme martyr ſans doute, & non pas pour avoir ſoumis au Chriſtianiſme des peuples prêts à ſecouer le joug d'un culte qu'ils n'ont reçu qu'avec des chaînes. Je n'ai pas plus foi aux prétendus

prétendus Apôtres qui s'emparent des contrées de leurs voisins, qu'aux convertis subjugués par la force des armes : les Apôtres de cette espèce sont des hôtes aussi dangereux que ces marchands guerriers, qui ne reconnoissent un pays que pour s'en rendre les maîtres.

Charles VII succède à Erik : maître d'une Province dont les limites confinent la Russie, il fit une descente à Ladoga. Pour priver les Suédois de leurs dépouilles, les habitans de cette ville la ruinèrent avec ses environs. Novogorod leur envoya des secours qui leur donnèrent les moyens de repousser l'ennemi avec avantage.

SECTION VIII.

Depuis long-tems Novogorod commerçoit avec ses propres vaisseaux sur la Mer Baltique, & son commerce lui avoit procuré des liaisons avec les villes Anséatiques : elle chercha à rendre ces liaisons plus intimes en se faisant comprendre dans l'alliance offensive & défensive que ces villes avoient formée entr'elles; elle obtint ce qu'elle désiroit. Fiers de cette alliance, les Novogorodiens se crurent à l'abri des incursions de la Suède : ils pouvoient l'espérer; mais ils ignoroient encore que les ennemis les plus redoutables d'un Etat sont les vices intérieurs de sa constitution : ces ennemis toujours présens & toujours actifs, le minent en sous-œuvre : un Etat miné balance sur lui-même, & semble n'attendre qu'une main qui détermine sa chûte.

Les citoyens de Novogorod venoient de s'engager par les sermens les plus sacrés, envers le Prince de Smolensk, de ne reconnoître jamais d'autres Souverains parmi eux, que son fils Sviatoslaf; mais l'habitude de jurer & de se parjurer leur avoit fait regarder le serment comme un engagement sans conséquence. Ils s'assemblent en tumulte, & délibèrent d'arrêter leur Prince. Sviatoslaf averti prend la fuite, & se retire à Velikié-Louki,

ville ſituée ſur la Lovate, qui a été long-tems frontière de la Ruſſie, & qui a donné ſon nom à une Province. Les Novogorodiens font ſerment de ne jamais reconnoître Sviatoſlaf pour leur Prince, & marchent vers Louki pour le chaſſer de ſa domination. Sviatoſlaf, forcé de fuir encore, ſe retire ſur les bords du Volga; & ſes Sujets rebelles demandent au Souverain de Kiof, Roman, ſon fils, pour les gouverner.

SECTION IX.

La ſouveraineté de Ruſſie étoit alors comme partagée, & il y avoit deux grands Princes. André, dont nous écrivons le règne, poſſédoit les Principautés de Souzdal, de Volodimir ſur la Kliaſma, de Roſtof & de Moskou : Roſtiſlaf occupoit le Trône de Kiof pour la quatrième fois. Le choix que les Novogorodiens avoient fait de ſon fils pour les gouverner, formoit un accroiſſement de puiſſance qui pouvoit le rendre redoutable. André crut devoir affoiblir un ſi grand pouvoir : il accueille favorablement le fugitif Sviatoſlaf, & lui offre des ſecours. Celui-ci les accepte, & va mettre le feu à Novoi-Torg, ville dépendante de Novogorod, dans le Gouvernement de Tver. Cette ville étoit alors un lieu important qui ſervoit d'entrepôt au commerce de la Capitale. Tandis que Sviatoſlaf dévaſte cette belle contrée, ſes frères exerçoient les mêmes ravages ſur la Province de Vélikié-Louki. Après ces expéditions, dignes d'Attila, les différens corps de troupes ſe réuniſſent & dirigent leurs efforts contre Novogorod. Les citoyens commencent par maſſacrer leur Poſſadnik, premier Magiſtrat, guerrier, & tous les partiſans de Sviatoſlaf, & vont au-devant de lui avec une armée formidable : Sviatoſlaf épouvanté, ſe retire au lieu de riſquer le combat.

SECTION X.

Indigné de cette retraite, André raſſemble toutes ſes forces, dont il donne le commandement à ſon fils Meſtiſlaf. Onze Princes apanagés ſe joignent à lui pour le ſeconder dans ſon entrepriſe ſur Kiof. Roſtiſlaf s'y voit bientôt bloqué, ſe défend en brave; mais elle eſt priſe d'aſſaut, & l'infortuné Prince n'a que le tems de fuir avec ſon frère Jaroſlaf : ſa femme & un de ſes fils tombent dans les mains des vainqueurs, & Kiof eſt livrée au pillage pendant trois jours. Après ce déſaſtre, Volodimir devint la Capitale de la Ruſſie.

SECTION XI.

1169.

Les habitans des bords de la Dwina refuſent de payer le tribut à Novogorod, & ſe mettent ſous la protection d'André : il leur envoie des troupes qui furent battues; & pour venger la honte de cette défaite, il forme une armée de l'élite de ſes troupes, dans laquelle, diſent les chroniques, on comptoit juſqu'à ſoixante-onze Princes qui conduiſoient leurs vaſſaux, & Meſtiſlaf marche à leur tête. Roman, nouvellement inſtallé à Novogorod, ne pouvoit faire tête à l'orage : il s'enferme dans la ville, & la met en état de défenſe; elle eſt bloquée : on tente de la prendre d'aſſaut, & les aſſiégés repouſſent leurs ennemis; ils font des ſorties heureuſes : l'armée ſe décourage, elle fuit; elle eſt pourſuivie à-la-fois par les aſſiégés, par la faim & par la violence du froid. L'année ſuivante, Novogorod éprouva la faim à ſon tour : toutes les campagnes avoient été dévaſtées; & les Novogorodiens imputèrent à Roman la cauſe de leurs malheurs : ils le chaſsèrent, ſe mirent ſous la protection de l'auteur de leurs maux, & demandèrent à André ſon neveu Rourik Roſtiſlavitz, renvoyé dans la même année, & remplacé par George, fils d'André.

SECTION XII.

George Dolgorouki, qui avoit fait mourir Koutchko, & qui s'étoit emparé de son domaine, avoit amené avec lui à Volodimir, les enfans de cet infortuné, & avoit engagé son fils André à en épouser la fille. André aimoit ses beaux-frères, & particuliérement Joakim. Les mœurs alors étoient atroces; & l'un des frères de Joakim avoit commis des crimes dignes de mort : André le condamna au supplice. Joakim résolut de venger à-la-fois la mort de son père & de son frère, & n'eut pas de peine à trouver des complices. Trois courtisans & vingt autres scélérats forment le complot d'assassiner André : ils se rendent à Bogo-Lioubski, ville qu'il avoit bâtie, & où il se trouvoit alors; ils vont en armes au Palais pendant la nuit, & assassinent ce Prince à plusieurs reprises. Les habitans de Bogo-Lioubski oublient ses bienfaits; & au lieu de venger ce régicide, ils pillent son Palais, ainsi que les maisons des Magistrats & des Receveurs des impôts. Le corps de ce Prince reste nu, pendant deux jours, au pied d'un escalier; & le Clergé même, dont André avoit été le protecteur, laisse son cadavre couvert de haillons, pendant plusieurs jours, sous le portail de l'Eglise. C'est ainsi que, dans les siècles ignorans & barbares, la perfidie & la cruauté remplacent les lumières & les mœurs, & que l'homme est l'ennemi le plus redoutable de l'homme.

La Médaille d'André, surnommé *le Pieux*, prouve qu'il commença à régner en 1158, qu'il transféra le Trône des grands-Princes à Volodimir, vainquit les Bulgares sur le Volga, & régna treize ans. Sa postérité est inconnue.

SECTION XIII.

Mikaïl I Georgiévitz eſt appellé au Trône de Volodimir, & ne jouit qu'un an de la ſouveraineté : il laiſſe un fils nommé Gleb.





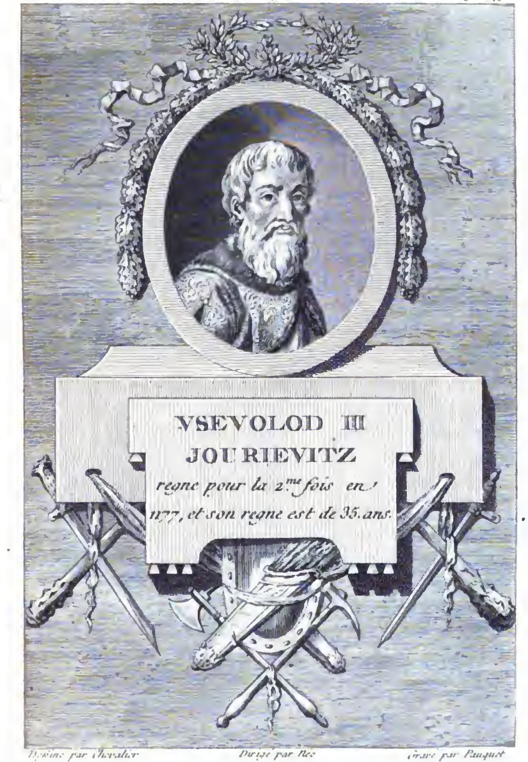
RÈGNE DE VSÉVOLOD III, GEORGIÉVITZ.

SECTION PREMIÈRE.

VSÉVOLOD, le cadet des fils de George Dolgorouki, succède à Mikaïl; il avoit pour lui l'affection du peuple qui l'élut d'un accord unanime. Le premier soin de ce Prince fut de faire arrêter tous les assassins d'André. Ils furent noyés dans de grandes corbeilles d'osier; & la veuve même d'André, soupçonnée complice de sa mort, fut, dit-on, suspendue à une porte & tuée à coups de flèches. Les principaux évènemens de ce règne ressemblent à ceux des règnes précédens: ce sont toujours l'envie, la haîne & l'ambition qui reparoissent sur des scènes mobiles; & quand les Princes suspendent leurs hostilités, ce sont les villes qui se disputent la prééminence: Rostof veut tenir Volodimir sous le joug, &c.

SECTION II.

Le commencement du règne de Vsévolod fut signalé par une victoire qu'il remporta sur Mestislaf, Prince de Rostof, huit jours après la mort de son frère. Il obtint les mêmes succès sur les Princes Russes qu'il eut à combattre. La terreur qu'il inspira aux habitans de Novogorod, dompta leur obstination, & les força à rechercher son amitié par tous les moyens propres à l'obtenir. La Russie connut les douceurs de la paix pendant deux ans, & vit, pour la première fois, un vainqueur humain dans un siècle féroce, traitant ses captifs comme s'il n'en avoit



Dessiné par Chevalier *Dirigé par Rée* *Gravé par Pauquet*

jamais reçu d'offenfe ; & s'il enferma les Princes qu'il avoit fait prifonniers, ce ne fut que pour les fouftraire à la barbarie des Grands & du Peuple qui vouloient leur crever les yeux, & qui faifoient à Vfévolod un crime de fa clémence.

SECTION III.

On a vu (règne d'André, Section IV,) comment la jaloufie du commerce porta les Ruffes à fondre fur les Bulgares : ceux-ci profitent du calme qui règne en Ruffie, pour tomber fur les Principautés de Volodimir & de Riazan. Leur incurfion eut tout le fuccès qu'ils s'en étoient promis; on ne leur oppofa aucune réfiftance; ils pillèrent à volonté, & s'en retournèrent tranquillement chargés de butin. Cette revanche fait naître une réflexion qui devroit être celle de tous les Miniftres : la voici. Attaquer une Puiffance tranquille, c'eft réveiller fon ambition affoupie.

SECTION IV.

Vfévolod fait des apprêts formidables pour venger & punir les Bulgares : plufieurs Princes veulent partager la gloire de cette expédition, & un corps nombreux de Polovitfi fe joint à l'armée Ruffe. On arrive fous les murs de la Capitale : on emporte une partie des fortifications; & l'on efpéroit de s'emparer de la place, lorfque le Prince Ifiaflaf, neveu de Vfévolod, qui commandoit cette attaque, reçut une bleffure mortelle. Cette perte rend les Ruffes immobiles : les Bulgares, qui avoient fait une fortie vigoureufe, rentrent dans la place, & attendent l'ennemi fans le craindre. Vfévolod, également affligé de la mort de fon neveu & du découragement de fes troupes, ne porta pas fon entreprife plus loin. On convint de part & d'autre de quelques articles préliminaires de paix, & l'armée Ruffe fe retira. Cet évènement

eut lieu en 1184. Les faits qui se passèrent depuis cette époque jusqu'à la mort de Vsévolod, ne méritent pas d'être rapportés. Les chroniques font mention d'une éclipse de soleil qui eut lieu le premier Mai 1186 : elle fut si complette, que l'on vit les étoiles comme pendant la nuit.

SECTION V.

Vsévolod mourut en 1212. Quelques jours avant sa mort, il assembla un Conseil composé des Boyari & des Grands : il donna la souveraineté de Volodimir à son fils George.

La Médaille de Vsévolod dit qu'il régna 35 ans, & qu'il en vécut 58. Les chroniques le font régner deux ans de plus, & prolongent ses jours de cinq ans. Ce Prince eut deux femmes; 1°. Marie, Princesse de Bohême, devenue Religieuse, & connue sous le nom de Marpha ou de Marthe; 2°. Anne, fille de Basile, Prince de Vitepsk.

Ses fils furent Constantin, Boris, George, Jaroslaf, Volodimir, Sviatoslaf & Ivan. Il eut aussi deux filles, l'une mariée au Prince de Tchernigof, & l'autre au Prince de Bielgorod.



RÈGNE



Dessiné par Chevalier. Dirigé par Née. Gravé par Pauquet



RÈGNE
DE GEORGE II, VSÉVOLODOVITZ.

SECTION PREMIÈRE.

1212.

On a vu que peu de jours avant sa mort, Vsévolod avoit assemblé un Conseil composé des Boyari & des Grands de la Nation, pour désigner & faire reconnoître son successeur au Trône. C'est dans ce même Conseil, que ce Prince assigna un apanage à chacun de ses fils. Constantin eut Rostof, Volodimir Moskou, Sviatoslaf Jourief, Ivan Staradoub, & George Volodimir. Les mêmes causes, dans les mêmes circonstances, produisent ordinairement les mêmes effets. Le mécontentement personnel de chaque Prince apanagé, s'annonça par la discorde entre les frères, & la discorde est l'avant-coureur de la guerre. Sviatoslaf engage Constantin à prendre les armes contre George, & celui-ci le force à demander la paix. Un évènement imprévu suspendit pour quelques instans ces dissentions fraternelles.

SECTION II.

André, Roi de Hongrie, avoit épousé la sœur du Roi de Pologne : cette Princesse avoit apporté en dot à son époux, les prétentions de la Pologne sur la Principauté de Galitch (1). André

(1) La Principauté de Galitch avoit passé plus d'une fois sous la domination de la Pologne. Casimir II y avoit rétabli un fils de sa sœur, qui en avoit été chassé, & qui fut empoisonné par ses Sujets. Son successeur fut un fils du Roi de Hongrie, détrôné par un Prince Russe,

désiroit d'y établir son fils Koloman; mais ne voulant pas employer la force pour parvenir à ce but, sa politique eut recours à la finesse. Il investit successivement de cette Principauté plusieurs Princes Russes qui se reconnurent ses vassaux & lui payèrent des tributs. Ces mutations fréquentes étoient un revenu qui alloit en croissant, & les Princes tributaires se dédommageoient sur le peuple des tributs qu'ils payoient au Roi de Hongrie. Trois de ces Princes, qui étoient frères, régnoient ensemble à Galitch: c'étoit une triple charge pour les habitans. Fatigués de ce poids, ils offrirent le Trône à André pour son fils. Il profite de leur disposition, fait partir une armée qui s'empara de la ville sans trouver de résistance. Les trois Princes furent arrêtés, outragés par le peuple, traînés, fustigés par les rues, & pendus avec leurs femmes & leurs enfans. C'est ainsi qu'un Gouvernement barbare inspire des mœurs atroces.

SECTION III.

Koloman n'avoit pas en partage la politique de son père. Maître de Galitch, il se crut tout permis. Il débuta par proscrire le Rit Grec & chasser le Clergé Russe. Il fit venir des Ecclésiastiques Latins pour faire triompher l'Eglise Romaine dans sa domination; il fit plus encore : il opprima tous ceux qui refusoient d'abandonner la croyance qu'ils avoient embrassée en naissant. Des sujets coupables ne peuvent que gémir de leurs malheurs. Leur attentat & leur trahison ne leur offroient en perspective que la vengeance des Russes & la haîne jalouse des Polonois. Dans cet état des choses, le Prince de Novogorod qui s'étoit illustré par des exploits, crut qu'il lui seroit facile de profiter de la circonstance, pour

nommé Volodimir, qui mourut en 1198. Les Polonois, qui regardoient toujours cette Principauté comme leur appartenant, la donnèrent en dot à la sœur d'Uladislas III, qui épousa André, Roi de Hongrie. C'étoit donner en dot une conquête à faire.

démembrer le domaine de Galitch. Ce Prince étoit Mestislaf qui, après avoir regné à Novogorod & fait trembler le Prince de Volodimir, avoit chassé de Kiof le Prince de Tchernigof. Persuadé que sa présence suffiroit pour déterminer André à lui accorder sa demande, il part pour la Hongrie, n'obtient rien, & perd une domination certaine en allant chercher une possession douteuse. Pendant son absence, les Novogorodiens appellèrent Jaroslaf, l'un des frères de George, Souverain de Volodimir.

SECTION IV.

1215.

Jaroslaf avoit épousé la fille de Mestislaf, & sa conduite va prouver que la politique d'un tyran est toujours ennemie irréconciliable de ses sujets, quand leur opulence les rend presque indépendans, & que s'il est malheureux de vivre sous la tyrannie, il l'est encore plus d'avoir un tyran qui veut copier le Prince. Sous un règne cruel, la vie seule est en danger; mais sous un règne où la cruauté se couvre de la justice, on a autant à craindre pour l'honneur que pour la vie. Jaroslaf débute par le plus scélérat de tous les actes de cruauté; il a recours à la calomnie pour perdre tous les partisans de son beau-père. La calomnie est, comme le poison, le crime des lâches qui ont l'ame atroce. Sa persécution s'étend sur les maisons les plus opulentes de Novogorod, & tel que *Maximin*, il en condamne à mort les chefs, pour s'emparer de leurs biens. Les principaux Citoyens furent donc accusés & succombèrent. C'est ainsi que sous Caracalla & ses semblables, les innocens étoient sacrifiés à la fausseté des Princes criminels, & que pour couvrir un crime, ils en commettoient plusieurs. Le peuple aussi avide que Jaroslaf, pille & livre aux flammes les maisons de ces prétendus coupables; leurs femmes & leurs enfans sont arrêtés comme complices; le

Citoyen égorge le Citoyen, & Jaroslaf commence à craindre pour lui-même. Un tyran qui craint, qui n'ose plus exercer sur ses sujets l'autorité de Juge suprême, touche au moment de ne plus exercer les fonctions de Prince : Jaroslaf fuit lâchement & se retire à Torjok.

SECTION V.

L'auteur de tant de maux a disparu ; mais la haîne aveugle d'un peuple féroce ne s'étouffe pas avec les cendres d'une foule d'innocens : l'incendie subsiste long-tems après la destruction de l'étincelle qui l'a occasionné. Les crimes de la terre semblent appeller la vengeance du Ciel ! Tandis que les habitans de Novogorod sont tour-à-tour les victimes de leurs dissentions, de fortes gelées font périr tous les grains, au milieu de l'été, au moment même où les campagnes promettoient une récolte abondante. Le même feu qui avoit embrasé les maisons, avoit dévoré les grains : la disette arriva promptement, en amenant avec elle les maladies, la mort & la contagion ; & la mort même fut desirée comme un bienfait par ceux qu'elle n'enleva pas. C'est ainsi que s'arma la nature pour venger les outrages faits à ses dons, & que les horreurs de la famine succédèrent à celles de la discorde. C'est une consolation pour les hommes justes, que les malheurs des méchans soient, comme les ombres, en proportion avec les corps.

SECTION VI.

La fortune des particuliers est attachée aux calamités publiques: tous les particuliers sont-ils dans la misère, tous cherchent un Prince, tous l'implorent au milieu même des désordres de l'anarchie. Nous l'avons prouvé jusqu'à l'évidence dans l'Introduction à cette Histoire. Les Novogorodiens sentent la nécessité indispensable d'avoir un chef: ils envoient des Députés à Jaroslaf

pour le prier de revenir à Novogorod. Ce Prince retient les Députés parmi lesquels étoit le premier Magistrat, refuse l'offre des habitans de Novogorod, & leur demande son épouse qu'il avoit oubliée en fuyant. Ainsi, l'apanage honteux des désordres est de réduire tôt ou tard à l'humiliation de supplier & d'éprouver des refus.

SECTION VII.

Jaroslaf ne se borna pas à rejetter avec mépris les nouvelles supplications que lui firent les Novogorodiens: il joignit l'insulte & les mauvais traitemens aux refus. Non-seulement il garda pour ôtages les Citoyens qu'il avoit en son pouvoir, & tous les Marchands dont il avoit pu se rendre maître; il fit encore arrêter tous les sujets de Novogorod qui habitoient les campagnes aux environs de Torjok; ils furent dispersés, chargés de fers, & leurs biens confisqués au profit du tyran.

Les partisans de Mestislaf l'informèrent de la conduite atroce de son gendre, & du mécontentement général. Il se rend à Novogorod; on l'y reçoit avec des transports de joie; on lui prête le serment de fidélité, & il jure à son tour de délivrer les malheureux qui gémissent dans les fers, & d'enlever à Jaroslaf les possessions qu'il a usurpées. Voilà la guerre résolue. On dit que Mestislaf avoit du courage, des talens & des vertus: s'il en étoit ainsi, Mestislaf étoit un phénomène parmi les Princes Russes. On ajoute que plein de confiance dans la justice de sa cause, il partit de Novogorod accompagné de 600 hommes seulement, que les Princes alliés se joignirent à lui sur la route, & qu'il se vit dans peu à la tête de dix mille hommes. Il marche vers Torjok, & reprend quelques-unes des usurpations de Jaroslaf, qui s'étoit retiré à Twer au moment où il avoit appris que son beau-père venoit l'attaquer. Mestislaf alors fit marcher ses troupes le long du Volga, Il fut joint par Constantin, frère du Souverain

de Volodimir ; l'ambition de ce Prince avoit intérêt de ſe joindre aux ennemis de Jaroſlaf, l'allié fidèle de George. Meſtiſlaf & Conſtantin forment le projet d'aſſiéger Péréiaſlaf, & l'exécutent.

SECTION VIII.

George, qui avoit un rival dans Conſtantin, ſon aîné, comprit la néceſſité de combattre à la fois les prétentions, les droits & les forces d'un ennemi confédéré avec un Prince qui avoit donné tant de preuves d'habileté & de courage. Le Souverain de Volodimir s'annonce pour le vengeur de ſon jeune frère Jaroſlaf; publie le ban & l'arrière-ban dans toutes les contrées de ſa domination, & forme une armée auſſi formidable par le nombre qu'elle étoit foible par ſa conſtitution. Les ſoldats ſans expérience, ſans diſcipline, étoient mal armés, mal vêtus, mal commandés; leurs chefs n'avoient en partage que cet orgueil confiant qui remplace toujours le vuide des hommes en place. Les feſtins leur tenoient lieu d'exercices militaires, & dans leur ivreſſe, ils ſe partageoient les provinces de Ruſſie, comme s'ils s'en étoient rendus maîtres. Un fait bien plus étrange encore, c'eſt que ce traité de partage imaginaire fut ſcellé par le ſerment des Princes alliés. Cette ivreſſe féroce étoit accompagnée de la cruauté : » elle » infligea la peine de mort à tout ſoldat qui feroit des priſonniers, » & qui épargneroit un ennemi de quelque rang qu'il pût être «.

SECTION IX.

1217.

Les deux armées reſtèrent en préſence l'une de l'autre pendant pluſieurs jours, ſans en venir aux mains; & les hiſtoriens diſent que Meſtiſlaf, le plus brave des Princes, parut en cette occaſion le plus modéré, & qu'il fit faire des propoſitions de paix à George, propoſitions que celui-ci rejetta avec mépris. Meſtiſlaf indigné


Tome I.
Page 487
CONSTANTIN
il monte sur le trône
de Volodimir en 1217 et meurt
en 1218.
Dessiné par Chevalier
Dirigé par Née
Gravé par Chenu

de cet affront, fait traverser à son armée le terrein fangeux qui la séparoit de l'ennemi : ses soldats détruisirent à coups de hache, & les retranchemens, & tout ce qui s'offrit devant eux : Mestislaf, dit-on, parcourut trois fois la hache à la main toute l'armée ennemie, abattant tout ce qui se trouvoit sur son passage. Mais ce cœur de lion avoit affaire à des cœurs de lièvre : la victoire se déclara pour lui; elle ne lui coûta, suivant les chroniques, que 550 hommes, tandis que les vaincus laissèrent sur le champ de bataille 9000 morts, sans compter ceux qui se noyèrent en fuyant, & ceux qui périrent de leurs blessures. Le présomptueux George jette ses armes, fuit, & arrive en chemise dans sa capitale; & dans cet état, les habitans le prirent pour un courier légèrement vêtu, qui venoit leur annoncer la victoire.

Les vrais braves sont ordinairement les vainqueurs les plus humains : la conduite & la modération de Mestislaf envers les vaincus méritent des éloges. George se remit à la discrétion de Mestislaf & de Constantin; & celui-ci, aussi généreux que l'autre, n'abusa point des revers de son frère; il lui accorda la vie, la liberté, & un apanage honorable pour retraite.

SECTION X.

Quel contraste entre cette conduite des vainqueurs & celle de Jaroslaf vaincu ! Ce Prince faux & cruel par caractère, se venge de ses malheurs sur tous les habitans de Novogorod, de Smolensk, &c., dont il s'étoit rendu maître en s'emparant de Torjok. (Section VII.) » Il les fit tous jetter dans des caves, & entasser » les uns sur les autres de manière à les étouffer « : c'est ce qui arriva. Ce Prince vaincu, mais indompté, se promettoit encore de résister à l'orage qui le menaçoit, & il travailloit à se mettre en état de défense; mais Constantin, après avoir reçu le serment de fidélité des habitans de Volodimir, ne donna pas le tems à

Jaroslaf de se fortifier. Il s'avance vers Péréiaslaf avec le Prince de Novogorod & leurs alliés. Jaroslaf, pris au dépourvu, céda à la nécessité; il alla au-devant des Princes, & leur demanda la paix, qui lui fut accordée.

SECTION XI.

Constantin n'eut pas le tems de déployer son caractère sur le Trône : quoiqu'à la fleur de l'âge, il étoit attaqué d'une maladie lente dont les effets sont toujours graves. Il crut devoir céder à George les Principautés dont la victoire l'avoit rendu maître, pour prévenir les malheurs dont la Russie seroit menacée après sa mort. Il fit venir George auprès de lui, le nomma son successeur, & lui recommanda ses enfans. Il ne survécut que peu de jours à ces dispositions. Il avoit commencé à régner en 1217; il mourut en 1218, âgé de trente-deux ans. Ce Prince avoit eu deux femmes. La première étoit Agathe (Agaphia), Princesse de Smolensk; & la seconde, une sœur des Princes de Mourom. Celle-ci reçut l'habit de l'Ordre des Filles de Saint Basile, sur le tombeau même de son époux.

Il laissa trois fils : Vasili, Vsévolod & Volodimir.

SECTION XII.

1218.

La Souveraineté redevient le partage d'un Prince sans caractère comme sans principes de conduite : on l'a vu présomptueux lorsqu'il auroit dû être modeste & circonspect; on le verra lâche & tremblant dans les momens critiques où il auroit dû s'armer de courage pour lutter contre les désastres qui vont commencer sous son règne. Détournons pour un moment nos regards des scènes terribles dont la Russie sera le théâtre, pour les fixer sur celles qui les précèdent.

SECTION

SECTION XIII.

1220.

Si l'harmonie des resſorts phyſiques de l'homme eſt inconcevable, la diſſonnance de ſes facultés morales eſt encore plus incompréhenſible. Meſtiſlaf au comble de l'honneur & de la gloire pouvoit jouir d'une ſatisfaction plus pure & plus ſatisfaiſante encore : il régnoit ſur les cœurs. Si cette conquête eſt la plus difficile de toutes à obtenir, elle eſt auſſi la plus glorieuſe : faut-il quelque choſe de plus pour être grand, heureux & puiſſant? Demandez-le à l'ambition : elle vous dira que Koloman poſſédoit Galitch, & que Meſtiſlaf ne peut être heureux qu'après avoir ſoumis cette Province à ſa domination. Il abdique la ſouveraineté de Novogorod, réſiſte aux tendres efforts du peuple dont il eſt chéri, & s'arrache de ſes bras pour voler à une conquête, qui ne vaudroit jamais une partie de ce qu'il abandonne, même en la regardant comme certaine. Koloman vient à ſa rencontre avec les troupes réunies des Galitz, des Bohêmes, des Hongrois, des Lithuaniens & des Moraves. On en vient aux mains ſous les murs de la ville : chaque parti ſe diſtingue; mais l'expérience qui guide le courage de Meſtiſlaf, le rend victorieux. Koloman vaincu, rentre dans Galitch; elle eſt priſe d'aſſaut : il tombe entre les mains du vainqueur, qui, toujours humain, lui accorde la vie & la liberté.

SECTION XIV.

Meſtiſlaf au comble de ſes vœux, ſe fait couronner avec ſolemnité, & porte pour marque extérieure de ſa puiſſance la couronne d'or qu'avoit portée le vaincu. Il rétablit le Rit Grec aboli, & chaſſe les Eccléſiaſtiques Latins. Meſtiſlaf ſe croyoit heureux : ſa raiſon ſéduite s'égaroit avec plaiſir dans cette idée;

mais Koloman la tira de l'illusion. En arrivant en Hongrie, il ne s'étoit occupé qu'à rassembler des troupes : dès qu'elles furent réunies, il se mit en campagne & surprit Mestislaf qui avoit licentié les siennes, & qui se trouva forcé d'abandonner Galitch avant que l'ennemi s'en emparât. Koloman recouvre son Trône, & le perd dans la même année. Imprudent, il engage les Lithuaniens à attaquer le Souverain de Kiof : ils furent battus. Le Prince de Kiof se venge sur la Principauté de Galitch, y fait des dégâts, & s'en retourne. Mestislaf le remplace : il défait un corps de troupes que Koloman faisoit marcher ; il entre dans la ville avec les fuyards, fait le Prince prisonnier, & prend une seconde fois possession de cette souveraineté.

SECTION XV.

Novogorod, abandonnée de son Prince, avoit demandé au Prince de Kiof, Sviatoslaf son fils ; mais à peine est-il installé, qu'il est compromis dans un trouble occasionné par la détention d'un coupable arrêté dans sa fuite & remis au Prince. Le peuple prétendit que le premier Magistrat avoit attenté à ses privileges, & que lui seul avoit le droit de juger les citoyens. Quel Juge ! Le Prince préféra la paix à la discussion de ce droit, & la tranquillité se rétablit.

SECTION XVI.

Les Bulgares s'emparent par surprise d'Oustioug, ville de la domination du Prince de Volodimir. George venge cette insulte, remporte un avantage sur eux, & brûle une de leurs villes. Les Bulgares furent téméraires dans cette occasion : ils étoient menacés d'une invasion prochaine par les troupes de Tchinguis-Kan ; en attaquant les Russes, c'étoit s'exposer au danger d'avoir en même-tems deux ennemis à combattre. Ils le comprirent, car ils

employèrent les ſupplications les plus humiliantes pour obtenir la paix des Ruſſes.

SECTION XVII.

Pendant que Tchinguis-Kan achevoit de ſoumettre la Perſe, il envoya deux de ſes Généraux avec une armée de trente mille hommes, à la pourſuite du Sultan Mahamet, Schak de Karaſs'm. Ces Généraux étoient Zénanoyan & Soudaï-Baïadour, qui, après s'être emparés des tréſors, des femmes & des enfans du Sultan, conquirent tout le pays d'Irak & de Khoraſſan. Après la priſe de Chamakie ſur les rives occidentales de la Mer Caſpienne, ils réſolurent de ſe rendre à Derbent, & choiſirent parmi les priſonniers qu'ils venoient de faire, dix des principaux pour les y conduire. Dès qu'ils furent en route, ils en égorgèrent un, & menacerent les autres du même ſupplice, s'ils oſoient les tromper. L'exemple & la menace n'intimidèrent point ces guides déterminés : ils firent prendre aux Mogols une route oppoſée à celle de Derbent, & les conduiſirent par celle où les Alains & les Kipzaks ou Polovitſi étoient en embuſcade pour fondre ſur eux à leur paſſage. Les Mogols ne tardèrent pas à reconnoître le piége qu'on leur avoit dreſſé : le grand nombre & la poſition avantageuſe des ennemis leur annonçoient une défaite certaine; mais ils ne perdirent pas la tête, & leur préſence d'eſprit leur indiqua une reſſource, celle de diviſer les deux corps de troupes qui ſe préparoient à les attaquer. Ils envoyèrent aux Kipzaks des Officiers chargés de préſens qu'ils leur offrirent comme un gage d'amitié. Après avoir ſéduit leurs yeux, les Officiers parlèrent aux cœurs : » Vous êtes, dirent-ils, de la même origine que les Mogols; » pourquoi joignez-vous vos armes à celles d'un peuple étranger » contre un peuple ami? Vous devez nous regarder comme vos » frères, & courir avec nous la même fortune «.

Ce discours fit impression sur les Kipzaks : ils ne se joignirent pas aux Mogols ; mais ils prirent le parti de la neutralité. Ce parti mitoyen assuroit la victoire aux généraux Tatars. Les Alains attaqués furent vaincus, & ceux qui ne restèrent pas sur le champ de bataille, reçurent des fers. Après cette expédition, les vainqueurs tiennent conseil, & délibèrent d'attaquer les Kipzaks, pour les punir de l'intention qu'ils avoient eue de les surprendre & de les battre. Le combat s'engage : les Kipzaks ont le dessous, & sont repoussés jusque sur les bords du Boristhène. Kotiak, leur principal Chef, se résout à implorer le secours des Russes, & se rend à Galitch avec un cortège nombreux. Il représente à Mestislaf » que le Kan des Mogols a formé le projet de soumettre » toute la terre ; qu'après avoir défait les Alains & repoussé les » Polovitsi, ses Généraux ne tarderont pas à fondre sur la Russie ; » que l'intérêt commun & le salut des deux Nations demandent » la réunion de leurs forces contre ces implacables ennemis «.

Le Souverain de Galitch avoit épousé la fille de Kotiak, & indépendamment de cette alliance, il lui importoit beaucoup de prévenir l'incursion dont son beau-père le menaçoit. Mestislaf bouillant & toujours actif, invite tous les Princes à se rendre à Kiof pour y délibérer sur une affaire importante qui les intéresse tous également. Il fut statué dans ce Conseil qu'on donneroit aux Polovitsi de puissans secours, & qu'on s'opposeroit aux progrès des Mogols avant qu'ils eussent pénétré en Russie. Après cette délibération unanime, chaque Prince se rendit dans ses Etats pour y rassembler ses forces.

SECTION XVIII.

1223.

Dès que les troupes Russes furent réunies, les Princes qui les commandoient, furent à la rencontre des Mogols. Ils étoient

parvenus à une des isles du Boristhène, lorsqu'ils reçurent des Députés qui leur apportoient des paroles de paix. Ils protestèrent » que jamais les Mogols n'avoient formé le dessein d'attaquer les » Russes; que leur unique but étoit de soumettre tous les Etats » du Sultan de Perse; que s'ils avoient fait éprouver leur vengeance » aux Kipzaks, leurs anciens esclaves, ce n'avoit été que pour » les punir de leur infidélité; & que d'ailleurs la Russie n'avoit » que trop éprouvé combien ce peuple brigand & féroce étoit » un voisin dangereux pour elle «.

Les Princes Russes pouvoient se défier de la sincérité de ces protestations, & refuser la paix proposée; mais ils eurent la barbarie de massacrer les Députés. Les Mogols, instruits de cette violence, en envoyèrent d'autres, pour reprocher aux Russes le crime dont ils s'étoient rendus coupables; & ils leur dirent : » Vous avez soif de notre sang : vous avez assassiné nos Députés, » vous à qui nous n'avons fait aucun mal; mais le Ciel sera Juge » entre nous «.

Ces reproches étoient fondés; mais quand la force crie à l'injustice, elle nous rappelle la louve de la Fable, qui dit à ses petits : » Il est atroce de dévorer ces paisibles moutons qui ne font mal » à personne «. Mais en donnant cette leçon d'humanité, l'institutrice barbare avoit de la laine aux ongles, & la gueule encore teinte du sang de l'agneau. Les oppresseurs sans remords & les tyrans impunis peuvent s'appliquer cet apologue. Tous les droits de l'humanité sont nuls pour eux : le droit *des gens* est une barrière mobile qu'ils avancent ou reculent à volonté, à proportion de leurs succès; & la force a toujours de quoi justifier ce déplacement.

SECTION XIX.

Le Prince de Galitch, le plus brave & le plus entreprenant des Princes Russes, commandoit l'avant-garde, & passa le Boristhène

à la tête de mille hommes feulement. Les Mogols avoient un corps d'obfervation, campé à quelque diftance du fleuve. Meftiflaf fond fur lui, le bat, le met en fuite, & fait prifonnier le chef de ce parti, qui fubit la torture avant fa mort. Les troupes que l'on avoit embarquées, avoient defcendu le Dniefter jufqu'à fon embouchure, étoient entrées dans la mer Noire, avoient remonté le Borifthène, & s'étoient réunies à l'armée de terre, lorfqu'un corps de Mogols s'avança pour obferver les Ruffes. Meftiflaf envoya quelques Princes pour les charger, & ils les attaquèrent avec tant d'impétuofité, qu'ils les mirent en fuite, & s'emparèrent des troupeaux qu'ils avoient été forcés d'abandonner: il eft vraifemblable que cette fuite préméditée étoit une rufe de guerre, & que les Ruffes prirent le change, en la regardant comme l'effet de la terreur qu'ils infpiroient à l'ennemi. Dans cette idée avantageufe, ils pourfuivent les Mogols pendant dix jours; dès que ceux-ci eurent attiré les Ruffes dans un lieu où ils étoient maîtres de prendre fur eux les avantages du terrein, & de leur ôter tous les moyens de vaincre, ils s'arrêtèrent & firent bonne contenance. Ce lieu défiré étoit le bord oppofé de la rivière Kalka, qui fe jette dans le Pont-Euxin, près de l'embouchure du Tanaïs; & ce lieu refferré par des montagnes, ne permettoit aux Ruffes que de préfenter un front égal à celui des Mogols, qui s'étoient rendus maîtres des hauteurs. Si ce n'eft pas là ce qu'on appelle la bonne tactique, c'eft au moins le tact du jugement: pour réfifter à propos, il faut favoir plier dans l'occafion. Les Ruffes s'avancent & traverfent la rivière fans, pour ainfi dire, trouver de réfiftance: mais la difcorde va leur oppofer des obftacles plus dangereux que les efforts mêmes de l'ennemi. Le Prince de Galitch, arrivé le premier, fait fes difpofitions fans attendre le Prince de Kiof, & fans l'inftruire des mefures à prendre, ni du rôle qu'il devoit jouer dans cette fcène tragique. Celui-ci s'apper-

cevant que Meftiflaf réfervoit pour lui feul l'honneur de la victoire, fe retira fur une montagne avec les troupes qu'il commandoit. Le combat s'engage, & les Princes, dit-on, s'exposèrent comme les fimples foldats: les Polovitfi animés par la vengeance, s'avancent aux premiers rangs, & malgré leurs efforts, ils font repouffés vigoureufement, & précipités fur l'armée Ruffe, qu'ils mettent en défordre. Les Mogols ne lui donnent pas le tems de fe reconnoître; ils augmentent fon trouble par une attaque plus vigoureufe encore; elle plie, elle fuit, & Meftiflaf lui-même fut le premier qui gagna les bords de la Kalka, avec quelques foldats auffi troublés que lui. Ce Prince abandonné de fon courage, oublia ceux qui fe fervoient du leur contre les ennemis qu'il fuyoit; il prit le nombre de barques qui lui étoit néceffaire, & fit brûler les autres. S'il dut fon falut à cette précaution, elle coupa la retraite à tous ceux qui périrent par le fer & par l'eau: il ne fe fauva que la dixième partie de l'armée Ruffe, qui étoit compofée de plus de cent mille hommes, fans y comprendre les Polovitfi.

SECTION XX.

Les Mogols fe divifent en deux corps d'armée: l'un pourfuit les fuyards, l'autre affiége le Prince de Kiof, qui, pendant l'action, ne s'étoit occupé qu'à fe fortifier par des retranchemens de terre & de fafcines. Ce Prince fe voyant attaqué, prit la réfolution de vendre chèrement aux vainqueurs fa vie & celle de fes foldats: il fe défend pendant deux jours, avec le courage du défefpoir: les attaques & la défenfe auffi impétueufes l'une que l'autre, avoient produit des avantages & des pertes des deux côtés: mais les troupes qui avoient pourfuivi les fuyards s'étant réunies aux forces des affiégeans, le Prince de Kiof offrit de fe rendre. Tchena-Noïan & Soudaï-Baïadur, chefs des Mogols, promirent de lui laiffer la vie & aux fiens, & de leur rendre à tous la liberté,

moyennant une rançon convenue. Dès que ce Prince se fut rendu avec son gendre & un autre Prince, les Mogols massacrent les soldats prisonniers, & mettent ensuite chaque Prince entre des planches qu'ils attachent fortement, & s'asseyent dessus pendant la célébration du festin triomphal : c'est ainsi qu'ils étouffèrent leurs victimes.

SECTION XXI.

Ces barbares expéditions ne suffirent pas à la vengeance des vainqueurs : c'est dans la Russie même qu'ils vont porter le fer & la flamme : ils y pénètrent; toutes les contrées qu'ils traversent sont dévastées; toutes les villes sont pillées; soixante mille Sujets de Kiof périrent. Las de carnage, chargés de butin, & embarrassés du nombre prodigieux des prisonniers qu'ils avoient faits, les Mogols s'arrêtèrent à Novogorod-Sverski, & furent rejoindre Tchinguis-kan, qui étoit dans la Boukarie. Cette contrée qui a joué anciennement un si grand rôle, par le commerce dont elle a conservé quelques branches, mérite une description exacte : nous allons la donner en note. Elle est instructive (1).

(1) La Grande Boukarie, dans l'état où elle est aujourd'hui, comprend la Sogdiane & la Bactriane des Anciens, avec leurs dépendances. Elle est située entre les 34 & 44 degrés de latitude, & les 92 & 107 degrés de longitude. Le pays des Kalmouks la borne au nord; la petite Boukarie, ou le Royaume de Kaschgar, à l'est; les Etats du Grand-Mogol & la Perse, au sud, & le pays de Karassim, à l'ouest; ensorte qu'elle n'a pas moins de 150 lieues d'Allemagne dans sa plus grande longueur, & à-peu-près autant dans sa plus grande largeur. Quatre mille pas géométriques font environ une lieue d'Allemagne. Cette Province est présentement la partie la plus peuplée & la mieux cultivée de toute la Grande-Tatarie, & les Tatars Mahométans qui l'occupent, sont communément regardés comme les plus civilisés de tous ces Peuples, quoiqu'ils soient fort incivils envers ceux qu'ils dépouillent : en général tous les Tatars Mahométans sont grands voleurs, tandis que les Tatars payens sont charitables, hospitaliers, ennemis du vol & du brigandage. Ceux-là sont habillés à la manière des Persans, avec cette différence, qu'ils portent habituellement

SECTION XXII.

L'apathique George, Prince de Volodimir, le plus intéressé des Princes à prévenir les malheurs de la Russie, fut le seul indif-

---

des bottes fort lourdes. Les principaux d'entre eux ornent d'aigrettes leurs turbans. Leurs armes, comme celles des autres Tatars, sont le sabre, le dard, la lance, & des arcs plus gros qu'ils ne le sont ordinairement; ils s'en servent avec autant de force que d'adresse. Depuis près d'un siècle, ils font usage d'arquebuses à la Persanne. Lorsqu'ils vont à la guerre, une partie de leur cavalerie porte des cottes de mailles & un petit bouclier pour se garantir des coups de sabre. Les Tatars de la Grande-Boukarie se piquent d'être les plus robustes & les plus braves de tous les Tatars, & il faut qu'ils aient beaucoup de bravoure, puisque les Persans, qui sont naturellement courageux, les redoutent: leurs femmes vont souvent avec eux à la guerre, & se distinguent dans l'occasion, par des coups de main très-hardis. Elles sont bien faites, vigoureuses; il y en a de jolies & quelques-unes sont très-belles, mais d'une beauté mâle. Les chevaux Tatars ont fort peu d'apparence; ils n'ont ni poitrine, ni croupe; leur cou est long & droit comme un bâton; ils ont les jambes hautes & presque point de ventre; ils sont d'ailleurs d'une maigreur à faire peur: mais ils sont nerveux, infatigables & très-sobres; un peu d'herbe & même un peu de mousse leur suffisent au besoin: ce sont les meilleurs chevaux du monde pour l'usage qu'en font les Tatars. Le régime & les exercices violens & continus auxquels ils les habituent, prouvent que les animaux domestiques, & sur-tout ceux-ci, sont susceptibles d'une sorte d'éducation.

La Nature n'a rien refusé à ce beau pays, pour en rendre le séjour agréable; les montagnes y abondent en mines riches; les vallées fertiles produisent toutes sortes de fruits & de légumes; les campagnes sont couvertes d'herbes à la hauteur d'un homme; les rivières y fournissent d'excellens poissons; & le bois, qui est si rare par-tout ailleurs dans la Grande-Tatarie, se trouve ici en abondance dans plusieurs endroits. Mais envain la Nature offre libéralement ses bienfaits aux Boukarski, ils sont trop paresseux pour la cultiver, & préfèrent les jouissances des autres Peuples aux leurs; de-là, ce goût décidé pour le vol & le brigandage. Leur nourriture ordinaire est le pillau ou le riz bouilli à la manière des Orientaux, & la viande de cheval sont leurs mets les plus exquis; leur boisson est l'esprit ardent, tiré du lait fermenté, dont nous avons donné le procédé dans le premier Volume de l'Histoire Moderne, (Observation XXV); ils donnent à cet esprit le nom de *Koumiss*. Leur langue est un mélange de Turc, de Persan & de Mogol; & les Persans appellent

férent dans cette circonstance critique ; le seul qui ne marcha point à la tête des troupes qu'il avoit promises. Ces troupes, parties trop tard, apprirent en route les désastres de l'armée, & revinrent sur leurs pas.

SECTION XXIII.

Depuis l'année 1223, jusqu'en 1236, les Chroniques Russes ne font mention que des querelles insensées de leurs Princes, que du projet sans exécution de Jaroslaf contre la ville de Riga, nouvellement bâtie, qu'il vouloit attaquer & détruire ; que des ravages de la famine qui désola Novogorod en 1228 ; que des brigandages & des incendies, auxquels succéda un tremblement de terre, qui se fit sentir dans les principales Villes de cette malheureuse domination, devenue semblable à un grand corps épuisé par le despotisme, par tous les excès de l'anarchie, & par tous

communément Usbeks, les habitans de la Grande-Boukarie, ainsi que les Tatars de Chiva dans le Karas'm, au nord du Turkestan & des Etats du Contaisch, Grand-Kan des Kalmouks, &c.

La Grande-Boukarie est divisée en trois Provinces particulières : celle de Ma-vrenner, qui a la ville de Samarkant pour Capitale, est située au nord : celle de la Grande-Boukarie proprement dite est au milieu des autres, Boukara est sa Capitale : celle de Balck, située au sud, a pour Capitale la ville de ce nom. Chacune de ces trois Provinces a ordinairement un Kan particulier : cependant le Kan de Boukara a possédé seul la Province de Mavrenner, ensorte que tout ce qui est au nord de la rivière d'Amu ou l'Oxus des Anciens, & même la partie orientale de ce qui est au sud de ce fleuve, étoient compris sous sa domination.

Les Usbeks sont toujours aux prises avec les Persans, & les belles plaines de la Province de Korassan leur sont d'une grande commodité ; mais les hautes montagnes qui les séparent des Etats du Grand-Mogol, & qui sont inaccessibles à leur cavalerie, sont des remparts naturels qui les empêchent d'y pénétrer. Ceux des habitans de la Grande-Boukarie, qui se nourrissent de leur bétail, vivent sous des tentes, comme les Kalmouks leurs voisins, & vont camper de côté & d'autre, selon les saisons & les besoins de leurs troupeaux ; mais ceux qui cultivent des terres, vivent dans des villages & les bourgades.

les fléaux que le ciel, la nature & les hommes peuvent rassembler sur les Etats qu'ils veulent dissoudre, & engloutir dans l'abîme de l'oubli, sans laisser même des ruines pour annales.

SECTION XXIV.

Regulus & Scipion n'eussent peut-être jamais imaginé de passer en Afrique, si Agatocle ne leur en eût pas montré la route, & tout l'avantage qui pouvoit en résulter.

Les Russes avoient appris aux Tatars le chemin de la Russie, & ceux-ci n'avoient pas oublié qu'avec trente mille hommes ils avoient défait une armée de plus de cent vingt mille, & s'étoient rendus maîtres de plusieurs Principautés. Les succès sont une amorce à laquelle les Conquérans ne résistent jamais. Les Mogols inondent la Russie en 1237, exigent des tributs des Princes de Rézan, qui les refusent avec indignation; ces Princes s'arment, demandent des secours à George, qui n'en accorde point, & qui répond avec fierté » qu'il saura bien repousser avec ses propres » forces les téméraires qui oseront l'attaquer «. Les autres Princes suivent son exemple; & ceux de Rézan abandonnés s'enferment en différentes places pour se défendre. Rézan assiégée, est prise d'assaut; le Prince qui la défend est tué sur le rempart. Les Mogols n'épargnent ni les rangs, ni les sexes, ni les âges; après avoir tout massacré, ils brûlent la Ville. George alors envoie aux Princes de Rézan des secours inutiles, sous la conduite de son fils Vsévolod, & d'un Voiévode nommé Glébovitz; ils se joignent au Prince Roman, frère de celui qui vient de mourir sur la brèche. Roman espère avec ce secours de défendre Kolomna : vaine espérance ! Les Mogols le poursuivent, l'atteignent, l'accablent de leurs traits : il périt avec Glébovitz & le plus grand nombre des siens. Vsévolod, qui a le bonheur de leur échapper, se sauve à Volodimir.

Les vainqueurs, maîtres de Kolomna, la détruisent de fond en comble, & marchent ensuite vers Moskou dont ils s'emparent aisément. La terreur les y avoit annoncés, la mort les y accompagnoit, & tous leurs pas étoient imprimés sur des cendres teintes de sang : la colère des Princes Mogols étoit semblable à un feu exterminateur qui brûle aussi long-tems qu'il trouve des alimens pour s'entretenir. Comment résister à de pareils vainqueurs ?

Volodimir, fils de George, défendoit Moskou, & reçut des chaînes : les Mogols n'épargnèrent que ceux dont ils voulurent faire des esclaves. George apprend ces exploits terribles, abandonne sa Capitale, passe le Volga, & demande asyle à ses neveux, en attendant le secours qu'il espère obtenir de ses frères. Il leur en avoit refusé dans des circonstances aussi critiques, il n'en obtint pas. Batou-Sagin, Prince des Mogols, arrive sous les murs de Volodimir, peu de tems après la fuite de George : il en fait le siége, & tandis qu'il s'en occupe, il envoie un corps de troupes pour attaquer Souzdal qui fut prise & livrée aux flammes.

Après quelques jours de siége les Mogols donnent un assaut général à Volodimir, & ils y entrent à la fois par les portes & par les brèches. Les Princes, les Princesses & les hommes en place, s'étoient retirés dans les Eglises, où ils demandoient & recevoient tour-à-tour la couronne monachale des mains de l'Archevêque, qui leur promettoit la palme du martyre. Après le massacre & le pillage, les Mogols brûlent tout ce que le fer ne peut pas détruire.

Tant d'horreurs & de malheurs réunis tirent George de son état d'apathie ; il prend la résolution de se venger ou de périr. Les secours qu'il attendoit impatiemment de Novogorod n'arrivèrent pas, mais les Mogols parurent : il fallut hasarder le tout

pour le tout, vaincre ou mourir. Le combat s'engage : les Russes qui suivent l'exemple de leur Prince, ne connoissent plus de périls ; mais George tombe sous les coups de l'ennemi, & sa mort glace d'effroi le courage même du désespoir.

L'incendie d'une ville étoit un phâre qui annonçoit la destruction d'une autre : Batou-Sagin tourne ses pas vers Torjok, & ses habitans lui opposèrent une résistance à laquelle il ne s'attendoit pas. Mais il avoit amené avec lui des machines de guerre qui étoient inconnues aux Russes ; il fut obligé d'y avoir recours pour battre en brèche les murs. Ces machines lui facilitèrent l'entrée de la ville ; & tous ses défenseurs furent ensevelis sous ses ruines.

Après le sac de Torjok, les Mogols marchent droit à Novogorod, & changent tout-à-coup de résolution. Ils n'en étoient éloignés que de vingt lieues, lorsqu'ils retournèrent sur leurs pas. On ignore la raison de cette contre-marche qui occasionna la perte de Kozelsk, petite ville qui se trouvoit sur leur passage. On dit que les Mogols, résolus de s'en emparer, furent obligés d'employer toutes leurs forces contre elle, & qu'elle résista pendant sept semaines à tous leurs efforts : lorsque ses murs furent écroulés de toutes parts, ses habitans se précipitèrent en furieux sur les Mogols, se mêlèrent avec eux, pénétrèrent de rangs en rangs, firent un carnage horrible, & ne cessèrent de combattre qu'en cessant de vivre.

SECTION XXV.

George II, dont nous venons d'écrire le règne malheureux, mourut âgé de 49 ans. Ce Prince, qui n'eut du Souverain que le nom, commença à régner en 1212, fut détrôné en 1217, rétabli en 1218, tué en 1237 par les Mogols. Il avoit épousé la fille de Vsévolod, Prince de Kiof ; & cette Princesse fut

brûlée dans une église de Volodimir. Il eut trois fils tous tués par les Mogols.

Avant de parcourir les époqnes de la terrible révolution qui commence en Russie, nous allons en indiquer les causes; & après les avoir mises sous les yeux du Lecteur, nous lui offrirons le précis historique du peuple conquérant qui va régner sur la Russie, après avoir réduit sous sa puissance la grande Tatarie, une partie considérable de la Chine, l'Indostan, la Perse, presque toute l'Asie méridionale & septentrionale.





CAUSES

De la foiblesse de l'Empire de Russie, à l'époque où les Mõgols s'en rendent maîtres.

Les causes des grandes révolutions sont plus intéressantes à connoître & plus utiles aux Etats, que le récit des évènemens qui en ont été les suites. Le passé est pour nous comme la distance ; notre vue y décroît, & s'y perd même. Les malheurs des Russes seroient nuls pour nous, nuls pour la postérité, si les causes qui y ont donné lieu ne servoient de fanaux à tous les peuples pour éviter les mêmes écueils : c'est-là le but moral de l'histoire. L'ambition, l'injustice, la ruse & la violence peuvent sans doute former de grands Empires ; mais quel est l'avantage de cette grandeur usurpée, puisqu'il est impossible de l'asseoir sur des fondemens solides ?

Les Empires formés par la force & la conquête, ne s'élèvent que par une politique qui fait aimer les vertus ; ils ne prospèrent que par la paix, la justice, la modération & la bienfaisance ; mais la prospérité dont ils abusent toujours, est le signe de leur décadence. Ouvrages des hommes, ils portent l'empreinte de leur foiblesse ; ils sont sujets comme eux, aux maladies, à la caducité & à la mort. Ouvrez les fastes : l'époque de l'ambition, de la prospérité éphémère & de la décadence de l'Egypte, des Medes, des Assyriens, d'Athènes, de Sparte, de Rome, &c. est la même ; les Empires sont, comme les hommes, plus faits pour résister aux malheurs qu'à la prospérité. Parmi une foule d'exemples qui le prouvent, nous ne citerons que celui de la Russie.

La politique qui fait aimer les vertus, inſpire néceſſairement l'eſprit conſervateur des Etats, l'eſprit de patriotiſme joint à l'amour de l'humanité. C'eſt lui ſeul qui établit l'union & qui la cimente entre les hommes, & c'eſt cette union vertueuſe qui conſtitue la force morale & politique des peuples. Les Tribus qui ne ſont point unies par ce lien ſacré, n'ont jamais eu les ſuccès remarquables de celles animées du même eſprit, tendant à un même but, marchant ſous un même chef, joignant la diſcipline à l'ardeur, & la modération à la victoire. C'eſt alors qu'un peuple joue le premier rôle dans le monde.

Il s'en faut bien que la Ruſſie ne nous ait offert un ſpectacle ſi conſolant. Son hiſtoire ne préſente juſqu'ici que le choc, la marche, le concours des paſſions deſtructrices, le mouvement réciproque qu'elles ſe communiquent, & les effets qui en réſultent.

Un eſprit de vertige s'étoit emparé de preſque tous ſes Princes; l'ambition, la haîne, la vengeance étoient dans tous les cœurs: les Souverains de Kiof faiſoient conſiſter leur bonheur à gouverner arbitrairement un peuple d'eſclaves: celui des Princes apanagés conſiſtoit à s'emparer du pouvoir ſuprême, ou du moins à étendre leur domination. Chacun d'eux, aveugle ſur tout autre intérêt que le ſien, ſe regardoit comme l'objet & le centre de tout, ſacrifioit l'avenir au préſent par des moyens qui préparoient la décadence & la ruine de tous. Les injuſtices heureuſes ont toujours des ſuites funeſtes, leurs ſuccès paſſagers ne préparent qu'un avenir malheureux. C'eſt un décret de la Providence. En croyant ſe rendre puiſſans, ces Princes aveugles diminuoient leurs forces & multiploient leurs dangers. La trahiſon & la ruſe, continuellement agitées par la défiance & la crainte qu'elles inſpirent aux autres, s'embarraſſoient elles-mêmes dans les embûches qu'elles dreſſoient.

A

A l'exemple des Princes, les Grands, les Magistrats faisoient consister leur bonheur à opprimer, à dépouiller les peuples; & ceux-ci se consoloient en quelque sorte de leur oppression, par le mépris & la haîne qu'ils avoient pour leurs tyrans. Ainsi préparés à sacrifier un Etat, sans patrie, à leur vengeance, ils cherchoient & saisissoient ardemment l'occasion de rompre les chaînes dont on les accabloit. De-là ces soupçons renaissans, ces craintes fondées, ces haînes implacables, ces guerres, ces meurtres, ces perfidies, ces violences, ces injustices, qui étoient le cortége des Princes plongés dans la fange de leurs passions.

Plus semblables à des bêtes féroces qu'à des hommes, ces Princes justement détestés de leurs Sujets, étoient aussi odieux aux peuples voisins, sur lesquels ils exerçoient leurs brigandages, & dont ils éprouvoient à leur tour la vengeance. La Russie arrosée de sang & de larmes, ne leur offroit qu'un spectacle consolant; les Russes également malheureux, & par les sentimens qu'ils éprouvoient, & par ceux qu'ils inspiroient à leurs voisins, n'avoient pas même la consolation d'être plaints. Les alliances les plus respectées furent oubliées, & celles qui se formoient au milieu du trouble & de l'anarchie, n'inspiroient aucune confiance.

La politique des Princes Russes étoit changée en intrigue frauduleuse; elle n'étoit plus que le jeu des passions les plus contraires aux droits des gens. L'injustice, la force & la ruse qu'ils employoient à la fois ou tour-à-tour, pour envahir & conserver des Souverainetés, ne pouvoient suppléer à la justice, à la modération, à la bienfaisance qui les affermissent en les rendant respectables. La mort même qui enlève successivement ces Princes tyrans de leurs Sujets, & tyrannisés par leurs égaux, n'a fait jusqu'ici que grossir l'orage. L'ambition profite de chaque interrègne pour envahir ou pour restraindre les droits de la souveraine puissance: quand la famille est divisée, les membres désunis se

déchirent, & les passions aigries par l'exemple, effacent toutes les traces de la raison & de la justice. Les mœurs qui ne sont pas retenues par le frein des loix, deviennent chaque jour plus atroces sous des règnes de scandale. Le crime heureux ou malheureux perpétuoit également les coupables. Des guerres sanglantes qui bouleversoient tout au-dedans & au-dehors, ne laissoient lieu qu'à l'attaque ou à la défense; la ruse qui accompagne toujours la foiblesse, étoit le supplément de la force; & il auroit fallu plus que du courage aux Souverains de Kiof, pour vaincre les efforts des Princes apanagés.

L'envie sembloit avoir réuni dans une même coupe les sucs mortels qui forment son poison ; chaque Prince, y buvant tour-à-tour, vouloit arracher le sceptre des mains du possesseur légitime. Et de quelles vertus peut-on espérer de sentir les effets sous des règnes établis par la fraude, le parjure, la violence & le meurtre ? La fausseté & le crime peuvent conduire au commandement ; mais il faut de la vertu pour régner. Les tyrans n'ont ni vertus, ni amis ; ceux qui les entourent ne sont que des flatteurs intéressés, des amis perfides, & par-conséquent les plus dangereux ennemis. Voilà pourquoi sans doute les Princes Russes les moins cruels ressembloient encore au tigre qui écorche en léchant.

Des règnes injustes & sanguinaires ne peuvent qu'aliéner les cœurs : on se soutient par la crainte tant qu'on montre du courage ; mais quand on s'est établi par la violence, & qu'ensuite on ne prend pas même la résolution de faire face à l'orage, alors le mépris se joint à la haîne, & il n'est pas difficile aux ambitieux de donner atteinte à une autorité qui s'avilit elle-même. Un Gouvernement dur & lâche à la fois, achève de rendre odieuse la postérité de ces prétendus maîtres ; & au lieu de réparer les malheurs publics, on ne fait que les accroître.

Le Lecteur a frémi avec nous à la vue des troubles & des désordres qui ont agité le Trône de Kiof & de Volodimir jusqu'à cette époque. Ces calamités devoient avoir lieu sous des Princes ennemis qui avoient des Etats particuliers, indépendans les uns des autres, avec des intérêts opposés. Travaillée des convulsions de la discorde, chaque Principauté, usant ses propres ressorts pour se rendre plus puissante, devoit tomber dans la langueur & l'épuisement. Ces effets nécessaires tomboient sous les yeux; & cependant depuis le règne de Sviatoslaf I, depuis 973, jusqu'en 1237, époque de la mort de George II, chaque Prince veut jouer un rôle au-dessus de ses forces. Kiof & Volodimir sont les deux centres où aboutissent les vœux & les efforts de tous les ambitieux, & ces centres orageux en sont les écueils. Qui ne croiroit que le Diadême Russe étoit un bandeau fatal qui aveugloit, & qui désignoit à la fois les victimes que l'ambition devoit frapper? Lorsqu'un Prince monte sur le Trône par la violence, le même moyen l'en précipite tôt ou tard: le précipice est toujours voisin du lieu où la perfidie nous place, & la perte des Etats suit de près le succès qui a couronné le crime.

Le peuple qui croyoit n'avoir rien à perdre en perdant ses tyrans, les laissoit s'entre-détruire: cette indifférence & cette haîne des sujets sont les deux ennemis les plus redoutables qu'un Souverain ait à combattre. Ceux de Russie ne voyoient dans leurs premiers vassaux que des êtres abjects, destinés à être les instrumens actifs & passifs de leur injustice, comme les victimes de leurs passions. Courbés sous le joug, & la face contre terre, ces vassaux ne connoissoient que l'avarice, la férocité & la crainte, trois extrêmes toujours réunis dans l'ame des esclaves.

Résumons ce tableau: le partage des Principautés de Russie devoit être la source des divisions éternelles que nous avons vu régner jusqu'ici entre les frères, les oncles & les neveux. Par sa

nature, l'Autorité ſuprême eſt indiviſible, & le partage ſe trouve par-tout où il y a deux ou pluſieurs Maîtres. Il faut que les uns tombent, ou que l'Etat périſſe : il n'y a pas de milieu. Dans cet état des choſes, on cabale, on trahit ; l'autorité ſouvent uſurpée, toujours conteſtée, eſt ſouvent anéantie, & alors la licence règne avec l'anarchie. Des tyrans foibles uniſſent leurs intérêts & leur haîne pour partager une domination qu'ils dévouent à la vengeance ; de là, l'oppreſſion des ſujets que l'on dépouille par droit de conquête. L'oppreſſion excite les fureurs d'une populace qui combat en déſordre, & qui n'épargne rien. En vain voudroit-on la détruire ; c'eſt la tête de l'hydre : de là, enfin, le pillage des villes & des campagnes, la déſolation de la choſe publique, la captivité ou le ſupplice des principaux rebelles, & tous les malheurs réunis.

C'eſt ainſi que le deſpotiſme met de la pouſſière en œuvre & de l'œuvre en pouſſière. Sa règle eſt le caprice du moment ou l'intérêt de ſes paſſions ; il crée arbitrairement le juſte & l'injuſte, il empire le mal & corrompt le bien. C'eſt dans cette ſituation déplorable, que la Ruſſie qui aſpiroit à tout ſubjuguer, va voir en un jour renverſer ſes murailles, & établir dans ſon ſein des vainqueurs implacables, remplacés par des exacteurs ſubalternes, plus inexorables encore que leurs Chefs. La ruine devient entière dès qu'on déchoit inſenſiblement ; une corruption lente prive des reſſources néceſſaires pour en ſortir ; un bandeau de jour en jour plus épais, empêche de voir l'abyme où l'on va tomber. On verra dans le Volume ſuivant l'hiſtoire exacte des Tatars ; comment ils ſurprennent la Ruſſie & montent ſur le Trône de ſes Souverains, qui ne ceſſeront pas même de ſe déchirer entre eux, lorſque les vainqueurs les auront, pour ainſi dire, réduits à la condition des Hilotes, en armant leurs vices contre eux-mêmes. Il faut en conclure avec le célèbre Auteur *de l'Hiſtoire Philoſophique & Politique*, que le deſpotiſme s'élève avec des ſoldats

& se dissout par eux : dans sa naissance, c'est un lion qui cache ses griffes pour les laisser croître : dans sa force, c'est un frénétique qui déchire son corps avec ses bras : dans sa vieillesse, c'est Saturne qui, après avoir dévoré ses enfans, se voit honteusement mutilé par sa propre race.

Ce ne sont point ici les lieux communs d'un déclamateur, ni les spéculations d'un Philosophe séparé des affaires, & qui ne connoît pas les hommes ; ce sont les résultats de l'expérience des siècles, des réflexions puisées dans la nature des Gouvernemens, & les principes de la science propre à bien gouverner. Tous les Etats du monde ne deviennent foibles, chancelans, méprisables, méprisés & soumis, que parce qu'ils n'ont plus de vertu. La politique des Nations attendra-t-elle de nouvelles révolutions dans les Etats, de nouvelles disgraces, de nouvelles décadences, pour se convaincre que la sûreté & le bonheur des sociétés veut un autre fondement que des passions injustes, aveugles, inconstantes & capricieuses ? Les passions, toujours ennemies les unes des autres, sont dans un état perpétuel de guerre ; ce sont des furies qui portent la désolation d'un hémisphère à l'autre, & la politique s'égare quand elle se prostitue à leur service : elle doit rendre à la raison toute sa dignité & tous ses droits, parce que la raison doit être médiatrice, arbitre & juge entre les caprices, l'emportement & l'injustice des passions. Mais en affermissant l'empire de la raison, la politique doit, pour ainsi dire, donner des ailes aux vertus : c'est là le seul objet que doivent se proposer les Législateurs, les Loix, les Magistrats. Les mœurs doivent servir de base à la loi ; sans leur secours le Législateur n'élevera jamais qu'un édifice chancelant & prêt à s'écrouler : ce n'est que par l'exercice des vertus domestiques, qu'un peuple se prépare à la pratique des vertus politiques ; & ce sont les mœurs domestiques qui décident à la fin des mœurs

nationales : la sainte austérité des mœurs purifie jusqu'au despotisme même.

Tel est l'ordre établi dans les choses humaines, dit *Phocion* à *Aristias*, que la prospérité des Etats est la récompense certaine & constante de leurs vertus; & l'adversité, le châtiment infaillible de leurs vices.

Examinez ces révolutions qui ont détruit tant d'Empires; ce sont autant de voix par lesquelles la Providence crie aux hommes : » Défiez-vous de vos passions, elles vous flattent pour vous » tromper : elles vous promettent le bonheur; mais si vous prêtez » l'oreille à leurs mensonges, elles deviendront vos bourreaux, » elles vous conduiront à la servitude : un tyran domestique, ou » un vainqueur étranger, servira d'instrument à votre punition «.

Fin du premier Volume de l'Histoire Ancienne.

De l'Imprimerie de CLOUSIER, rue de Sorbonne.



AVIS AUX RELIEURS.

On placera la Carte de la Domination des Slaves de Novogorod entre les pages 88 & 89.

La Carte de la Domination des Ruſſes de Kiof ſera placée après la page 92.

Le Portrait de Rourik I, entre les pages 92 & 93.

Celui d'Oleg, entre les pages 102 & 103.

Celui d'Igor I, après la page 116.

Celui d'Olga, entre les pages 128 & 129.

Celui de Sviatoſlaf I, entre les pages 134 & 135.

Celui de Jaropolk I, après la page 146.

Celui de Volodimir I, après la page 152.

L'idole de Svétovide, entre les pages 208 & 209.

L'idole du San-Pan, entre les pages 214 & 215.

Le Pontife Grec célébrant la Liturgie, entre les pages 230 & 231.

L'Archevêque Ruſſe en habit de cérémonie, entre les pages 242 & 243.

Un autre Prélat Ruſſe en habit ordinaire, entre les pages 262 & 263.

Le Portrait de Sviatopolk I, entre les pages 318 & 319.

Celui de Jaroſlaf I, après la page 332.

Celui d'Iſiaſlaf I, après la page 380.

Celui de Vſévolod I Jaroſlavitz, après la page 398.

Celui de Sviatopolk II Jaroſlavitz, entre les pages 408 & 409.

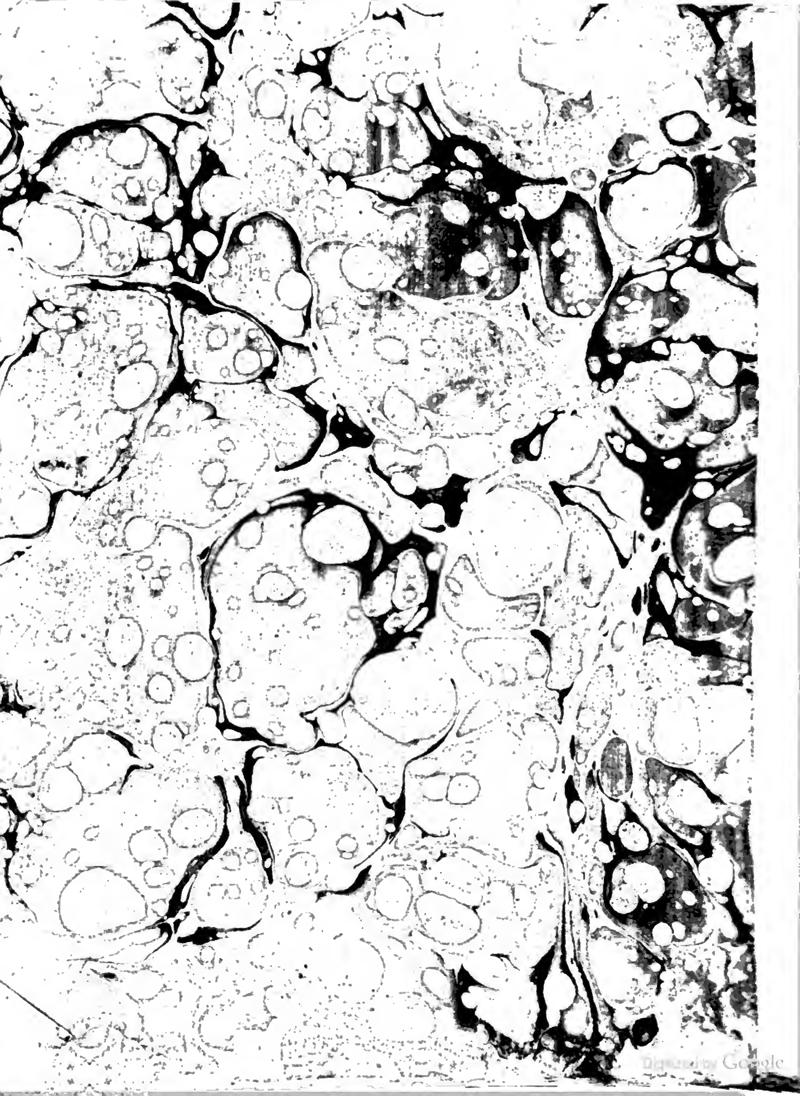
Celui de Volodimir II Vſévolodovitz Monomaque, après la page 418.

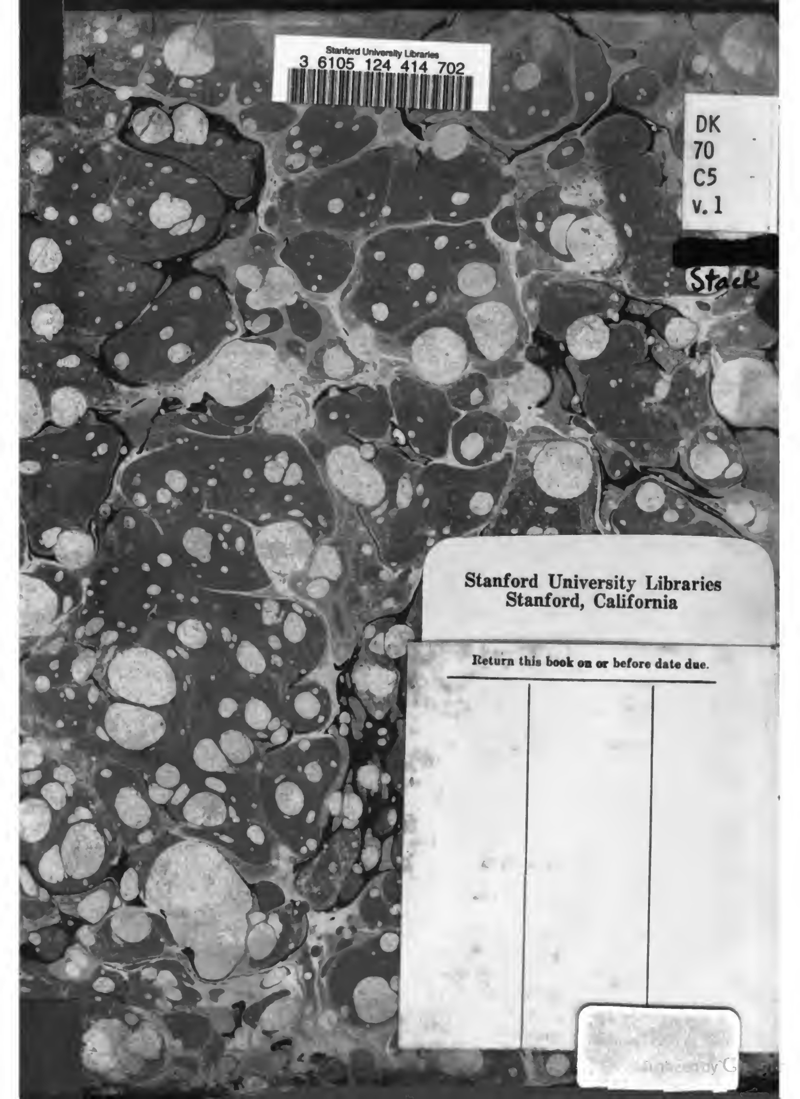
Celui de Meſtiſlaf, après la page 426.

Celui de Jaropolk II Volodimirovitz, entre les pages 432 & 433.

5 louis d'or ou — 65-7-0 7 vol avec l'atlas
65-7-0

30 portrait
2 Cartes





Stanford University Libraries
3 6105 124 414 702
DK
70
C5
v. 1
Stack
Stanford University Libraries
Stanford, California
Return this book on or before date due.

